A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

22120

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

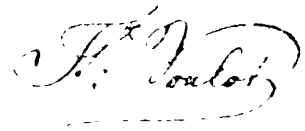
LES VOSGES

AVANT L'HISTOIRE

Digitized by Google

Toutes traductions, imitations ou contrefaçons interdites.

Chaque exemplaire devra être revêtu de ma griffe..



Digitized by Google

22120

LES VOSGES

AVANT L'HISTOIRE

ÉTUDE SUR LES TRADITIONS, LES INSTITUTIONS, LES USAGES
LES IDIOMES, LES ARMES, LES USTENSILES, LES HABITATIONS, LES CULTES
LES TYPES DE RACE DES HABITANTS PRIMITIFS DE CES MONTAGNES

RÉSUMÉ DE LEURS TRAVAUX

découverts, décrits, dessinés et gravés

PAR

Fx VOULOT

Professeur de l'Université

Membre correspondant de plusieurs Sociétés savantes

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
Librairie Sandoz et Fischbacher

MULHOUSE
Imprimerie Veuve Bader et Cie

1875

Digitized by Google

Digitized by Google

AU LECTEUR BIENVEILLANT

Ce travail est une œuvre de bonne foi, ayant été entrepris pour moi seul. Son mode de publication le met à la portée de toutes les bourses. Exempt de formes scientifiques, il convient aux esprits peu cultivés comme aux gens instruits. Simples amis des mâles aspects de nos montagnes, amateurs d'excursions, penseurs ou archéologues, les historiens comme les amis du mystère, chacun y trouvera de nombreux sujets à méditer.

L'ouvrage comprend deux parties, dont le bon sens suffira à tracer les justes limites. La première partie, la plus considérable, formée de près de cent dessins inédits, d'une consciencieuse fidélité, déjà très appréciée du public, et de descriptions destinées à les compléter, ne prête à aucune controverse. J'y adjoindrai des renseignements de toute nature, puisés, soit dans les livres anciens, soit dans les traditions et les usages locaux.

Dans la seconde partie viendront se ranger des déductions plus ou moins vraisemblables. Ai-je eu tort de les formuler, et d'indiquer nombre de grands problèmes que je n'ai pas la prétention de résoudre? Ce serait dire que j'ai mal fait de poser des pierres d'attente qu'il sera permis sans doute à d'autres de consolider par de nouveaux travaux. N'ayant point d'ailleurs pour mes hypothèses une aveugle sollicitude paternelle, je ne leur attribue qu'une valeur toute provisoire, prêt à les sacrifier dès qu'on saura les remplacer avec avantage. Quelle est la science humaine qui se passe d'hypothèses et avance toujours en pleine lumière? A meilleur droit, essayant de frayer une voie nouvelle par taillis et rochers, torrents et précipices, ne pourrais-je pas errer, m'égarer même quelquefois ?

Digitized by Google

Cet ouvrage n'aura pas du moins le défaut grave de ceux auxquels des mains diverses et disparates ont travaillé. Sujets signalés pour la première fois, ou interprétés d'une manière neuve, dessins d'après nature, les lithographies comme le texte, tout sort de la même pensée, de la même plume, du même crayon.

Soutenu par une ferme résolution de vaincre tous les obstacles pour publier mes observations, j'ai l'espoir d'ajouter une page nouvelle à l'étude de nos origines. Il suffira à mon ambition, et me consolera largement de toutes mes fatigues, comme de l'opposition systématique de quelques personnes qui aiment à se prononcer sans avoir vu.

Je m'adresse donc à tous les hommes de bonne foi, et je leur dis :

Venez, voyez et vous jugerez.

Digitized by Google

INTRODUCTION

Coup d'œil sur cette question :

L'HOMME A-T-IL HABITÉ LES VOSGES AVANT L'HISTOIRE ?

Magna tibi enarrant œvi vestigia prisci.

Il y a des années déjà que je m'occupe ardemment à fonder l'*Abécé d'une science nouvelle, l'histoire de l'homme préhistorique vosgien.* Le sujet même de cette vaste étude est si inédit, si inconnu, que les seuls auteurs qui en aient parlé, ne l'ont fait que pour en nier l'existence. Il semblerait, à en croire ceux qui ont écrit sur nos montagnes, que non-seulement leurs crêtes n'ont pas été le séjour de l'homme dans l'antiquité, mais que nos vallées elles-mêmes auraient été colonisées et pour ainsi dire découvertes par des missionnaires chrétiens, y venant élever des oratoires et des couvents. C'est sur cette grande question du séjour prolongé de nombreuses populations dans les Vosges dès la plus haute antiquité préhistorique que je me propose de jeter un rapide coup d'œil. Elle nous intéressera non-seulement par la curiosité qui s'attache à toute idée nouvelle, mais aussi par le terrain même que nous allons parcourir. Quoi de plus curieux, en effet, que les montagnes ? et pour nous Alsaciens, celles où nous faisons nos excursions favorites, celles du sol natal, celles dont nous voyons dans nos promenades la ligne azurée trembler dans les vapeurs empourprées du couchant. Si de loin déjà elles récréent nos yeux et nous portent à la rêverie, quels attraits n'offrent-elles pas, observées de plus près ? Pour peu que nous ayons le courage d'en gravir les pentes escarpées, de quels plaisirs purs notre peine n'est-elle pas récompensée ? C'est là qu'il faut se transporter pour jouir des vues les plus variées et les plus majestueuses. C'est là que le géologue reconnaît d'un seul regard l'ensemble de la structure de nos vallées, l'origine et la direction des cours d'eau, les effets des anciens glaciers et les lignes gigantesques de ceux qui existent encore, les lits des lacs changés parfois en plaines immenses.

Digitized by Google

La contemplation des grands tableaux que nous offrent les montagnes, développe en nous cet esprit généralisateur, sans lequel la science n'est qu'un amas confus et aride. De même que sur l'esprit, elle réagit favorablement sur le corps et sur l'âme elle-même. « C'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, a dit Rousseau, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur et subtil, on sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit. Les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille, qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et que, à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser. » Il ajoute plus loin : « Et je suis surpris que des bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale. »

Tous les peuples de l'antiquité paraissent avoir senti ces heureuses influences, car ils plaçaient généralement leurs temples sur la cîme des monts. Là se trouvaient ces sanctuaires ou *hauts lieux* dont il est si souvent question dans la Bible, et les Hébreux disaient eux-mêmes de Jéhovah : « Notre Dieu est un Dieu de montagne; — *in altis habitat.* » C'est là qu'on rencontre si généralement, dans le nouveau comme dans l'ancien continent, du Chimborazo jusqu'à Madagascar et à Ceylan, ces monticules de pierres qui avaient déjà frappé les anciens Grecs de leur aspect bizarre et mystérieux. Aussi en avaient-ils conservé l'usage pour les tombeaux sacrés de leurs héros, tout en plaçant leur théogonie au sommet du mont Olympe. Chez les païens, en effet, cette coutume était encore plus générale que chez les Hébreux; c'est d'elle que viennent les noms de tant de montagnes. Les Apennins, les Alpes Pennines doivent leur nom au dieu Pan, le Jura[1] au dieu Jou, devenu plus tard Jupiter, les Cévennes à la déesse Képhène, les cinq Belchen vosgiens, ceux du Jura et de la Forêt-Noire à l'antique culte de Bel, pratiqué par toute la race sémitique et par bien d'autres peuples.

Avant d'entrer dans le domaine propre de mon sujet, je dois m'arrêter un instant à l'entrée et dire un mot de l'antiquité de l'homme, question à peine soulevée d'hier et qui a déjà fait de si grands pas.

Jusqu'à nos jours, pour ainsi dire, on admettait généralement, en se basant sur des appréciations plus ou moins exactes des données bibliques, que l'homme aurait fait sa première apparition sur la terre il y six ou sept mille ans. La Genèse elle-même ne fixe aucune date, et si elle nous donne un récit du développement successif de la race adamique, elle dédaigne de s'occuper des autre races, dont elle semble du moins admettre implicitement l'existence antérieurement à celle des enfants d'Adam.

[1] Allemand *Ioura*.

Digitized by Google

On a prouvé récemment, par la contemporanéité des couches du sol, que l'homme a vécu en même temps que des animaux disparus de la terre. Personne n'ignore aujourd'hui que les nombreuses couches de l'écorce terrestre sont superposées dans leurs ondulations à peu près comme les feuillets d'un livre, de façon que, si à la même page de ce livre gigantesque de l'histoire de notre planète on trouve des objets divers, on est en droit d'en conclure qu'ils ont existé en même temps à la surface.

Le célèbre Boucher de Perthes a mis trente ans de labeurs et de luttes contre le parti-pris des savants, à faire admettre et apprécier ses belles découvertes d'instruments taillés et d'ossements humains remontant à l'origine de la période quaternaire. Un fait même fort surprenant, c'est que les crânes de cette époque nous montrent des types bien plus différents les uns des autres que ceux qui existent de nos jours. Le frottement prolongé des races entre elles tend donc à les égaliser et à faire disparaître les extrêmes.

En 1823, M. Ami Boué avait trouvé près de la ville de Lahr (Bade) une portion de squelette humain pétrifié. En 1867, le docteur Faudel recueillit à Eguisheim des fragments importants de crâne humain fossile. Ces deux découvertes ont été faites dans un terrain non remanié, à côté des coquilles caractéristiques contemporaines et de fragments de squelettes d'animaux disparus. On a extrait aussi des creux de Saint-Pierre et de Saint-Remi, près du Donon, des ossements humains complètement incrustés. Il est donc bien établi que tout au début de la période quaternaire notre pays même était habité.

A mesure qu'on s'approche des temps historiques, les expériences nombreuses de l'archéologie viennent confirmer celles de la paléontologie. Un grand nombre de *tumuli* de la plaine alsacienne ont donné des objets de bronze d'un travail souvent fort élégant et montrant un beau développement de civilisation, sans rien offrir qui puisse indiquer la connaissance du fer. Cependant j'ai la conviction que dans nos contrées où le minerai de fer est si commun, ce métal a dû être travaillé dès la plus haute antiquité.

L'âge de la pierre polie, qui a précédé celui du bronze, a livré en Alsace plusieurs centaines d'objets de pierre, parfois d'un fort joli travail. J'ai trouvé moi-même douze œufs de pierre, sans aucune entaille pour les adapter à un autre objet. Ces œufs semblent jusqu'ici particuliers à l'Alsace; pas un n'a été rencontré même dans le Jura. Toutefois un dolmen d'Italie en a donné quelques-uns. Ceux entaillés à leurs extrémités sont moins rares et bien moins anciens.

La période antérieure de la pierre ébauchée n'a fourni avant moi que fort peu d'objets encore : un couteau de silex trouvé à Metzerall, et qui figure au musée de Colmar; un œuf, une hachette du type en amande, deux couteaux de silex et une sorte de petite houe; les cinq derniers objets ont été trouvés par moi dans la montagne, ainsi que dix des œufs polis cités. M. Quiquerez de Bellerive, aussi savant archéologue que géologue, a démontré que dans le Jura, la montagne comme la plaine était fort fréquentée dès l'âge de la pierre polie. Parmi les

Digitized by Google

nombreux échantillons des fouilles considérables exécutées par cet habile ingénieur, grâce au concours de plusieurs sociétés savantes, il a rencontré un seul objet de l'âge paléolithique : c'est une petite houe qu'il conserve dans son curieux musée.

On sait par les milliers de débris caractéristiques trouvés dans les lacs suisses, que ce pays voisin était habité pendant des siècles dans la période de la pierre.[1] La conclusion rigoureuse de tous ces faits est que notre contrée a dû être fréquentée et l'a été dès l'âge de la pierre polie au plus tard, c'est-à-dire des milliers d'années avant notre ère. Or, à ces époques reculées, la plaine était aussi bien couverte de marécages que de forêts, et ces dernières en occupaient presque les trois quarts. Le Rhin, dont le lit était bien plus étendu et plus variable qu'aujourd'hui, tendait encore, par ses fréquentes inondations, à rétrécir la zone habitable. Nos montagnes étaient bien moins humides, offrant un écoulement plus facile aux pluies et aux sources, en même temps que leurs roches escarpées présentaient un abri naturel contre les carnassiers. Nos montagnes ont donc pu être habitées avant la plaine. La principale et presque la seule condition indispensable pour qu'un pays soit habitable, c'est que l'alimentation y présente des ressources. Et quel pays était plus riche que les Vosges en gibier gros et petit et d'une variété extrême, en poissons, en pâturages pour de grands troupeaux, tandis que des contrées d'une stérilité absolue, telles que l'Arabie pétrée ou diverses parties de la Palestine, renfermaient des cités florissantes dont on a peine à s'expliquer l'existence?

A l'âge barbare des tribus de chasseurs et de pêcheurs a succédé celui des animaux asservis. Une ère immense de l'humanité correspond à l'état pastoral, pendant lequel les tribus dispersées sur le globe vivaient des produits de leurs troupeaux, qu'elles poussaient sans cesse devant elles dans des pays nouveaux. Une de leurs dernières migrations, celle des Hycsos en Egypte, est célèbre dans l'histoire, et certaines races, comme les Kabyles, se plaisent encore de nos jours à cette existence aventureuse et indépendante. Pourquoi ces peuplades, qui faisaient de si lointaines migrations, n'auraient-elles pas connu et habité nos monts, dont la grande fertilité devait les retenir? Des tribus plus civilisées, moitié nomades, moitié sédentaires, les Arias, partis de l'Asie centrale, ont apporté dans l'Europe entière leurs notions d'agriculture, la connaissance et l'exploitation des métaux, le goût des arts même. La philologie comparée a prouvé qu'ils se sont répandus jusque dans la lointaine Ecosse, dont un bras de mer les séparait. Et les Pélasges, qui ont fondé sur les bords de la Méditerranée plus de quatre cents cités fortifiées, dont les restes inébranlables subsistent encore, se seraient répandus jusqu'en Danemark, où l'on a retrouvé de leurs constructions, jusqu'au nord-ouest de la Norwége, où Nilsson a distingué leurs traces, sans avoir connu nos montagnes? Au Mexique même on a retrouvé des murs, des pyramides, des noms, des mythes qui rappellent les Pélasges et semblent nous les montrer jusqu'au fond de l'Amérique, tandis que nos crêtes, si voisines de l'Asie par

[1] On peut consulter sur les débris préhistoriques de l'Alsace et de la Suisse, les musées de Colmar, de Mulhouse l'intéressante collection que forme à Dornach un amateur distingué, M. Engel-Dollfus, et la mienne.

Digitized by Google

comparaison, ne les auraient jamais vus! On doit bien le reconnaître, il est fort invraisemblable *a priori* que tous ces peuples errants n'aient pas visité, habité notre chaîne vosgienne pendant des milliers d'années.

Or, l'immense période des tribus de chasseurs et de pêcheurs pasteurs et nomades correspond précisement à celle de la pierre, dont nous avons vu tant d'ustensiles retrouvés en Alsace, et il est acquis à la science depuis quelques années que la généralité des monuments mégalithiques répond à l'âge de la pierre. Comment admettre que, durant cette longue série de siècles, dans laquelle les hommes vivaient dans des cavernes, leurs seuls abris contre la faune nombreuse qui les entourait, et élevaient des monuments de pierre sur les montagnes des deux hémisphères, ils aient habité nos sommités sans y laisser aucune trace de leur passage? Comment n'y trouverait-on plus ni abris sous roche, ni assemblages mégalithiques d'aucun genre? Pourquoi ces reliques des vieux temps auraient-elles été effacées sur nos crêtes seules, qui n'ont point été habitées depuis le paganisme? Le caractère de solidité extrême de ces masses rocheuses les garantissait généralement contre les moyens de destruction des populations modernes, et les anciens n'auraient jamais commis pareille profanation. Il doit donc en subsister un grand nombre, comme il en reste une quantité innombrable dans diverses parties de la France. Cependant, malgré toutes les raisons précédentes qui nous permettent de croire à l'existence de constructions mégalithiques dans les Vosges, tout le monde est encore d'accord pour la nier. M. Alexandre Bertrand, le conservateur du musée de Saint-Germain, auteur d'un mémoire sur la *Distribution des dolmens à la surface de la France*, travail couronné par l'Académie française, donne les conclusions suivantes : « Le dolmen (et il entend par là presque tous les monuments mégalithiques qu'il connaît) appartient exclusivement aux contrées de l'ouest. On n'en rencontre que très exceptionnellement à l'est d'une ligne droite qui joindrait Bruxelles à Marseille. En suivant les différents groupes de dolmens connus, on arrive à cette conviction que les populations qui ont élevé ces monuments n'ont point été refoulées de l'est à l'ouest, mais ont plutôt pénétré en Gaule par les rivières ou vallées de l'ouest, à partir de l'Orne jusqu'à la Gironde. Ces monuments sont au moins disposés sur le sol comme si les faits s'étaient passés ainsi. Ils appartiennent à un peuple qui serait venu du nord, en suivant les côtes de l'Atlantique. A l'exception d'un seul dolmen dans le Bas-Rhin, un dans la Côte-d'Or, deux dans l'Isère et deux dans le Var, il nous a paru vrai de dire qu'il n'existe pas de dolmens dans l'est de la France. »

Quelques mois après le mémoire de M. Bertrand parut le remarquable *Essai sur les dolmens* de M. de Bonstetten. Cet auteur, tout en reconnaissant comme M. de Saulcy l'origine asiatique des peuples à dolmens, n'admet pas l'existence de ces monuments dans les Vosges, et le travail plus récent encore de M. Bourlot sur l'homme préhistorique ne nomme pas même nos montagnes. M. de Caumont lui-même ne les cite pas davantage, quand dans son dernier ouvrage, qui date de trois ans à peine, il dit que le mémoire de M. Bertrand donne une

Digitized by Google

distribution des dolmens qui devra être modifiée, parce qu'il doit exister bien plus de ces monuments qu'on ne le croit communément.

Mes observations me paraissent confirmer le jugement prononcé par M. de Caumont sur le mémoire d'ailleurs fort remarquable de M. Bertrand, et la direction que la linguistique comparée a fait attribuer aux migrations des peuples d'Asie. Je dirai plus. Non-seulement je crois avoir rencontré des preuves nombreuses de l'origine orientale de la plupart des monuments vosgiens, mais aucune partie de la France, même de l'ouest, le Morbihan seul excepté, ne m'a paru en renfermer des restes plus nombreux. Selon M. Bertrand, presque tous ces monuments auraient été complètement enfouis. D'après une autre autorité fort respectable, M. de Bonstetten, ce fait serait erroné et la question reste pendante. Le résultat de nos études a donné raison au savant suisse, pour ce qui regarde les Vosges du moins. Chez nous une foule de ces constructions ont dû être forcément à découvert dès l'origine, étant pour ainsi dire suspendues sur des falaises où la terre n'eût jamais résisté. Il en est de même des lignes de crête, des abris sous roche très communs dans nos montagnes, des pierres à écuelles, des roches équilibrées, des autels et des nombreux monuments figurés que j'ai cru rencontrer.

Puisque je viens de m'appuyer sur l'avis de M. de Caumont, dont les opinions ont un si grand poids, qu'il me soit permis de dire en passant que s'il connaissait les pierres tremblantes que j'ai observées dans nos montagnes, il ne penserait sans doute plus avec M. Charles des Moulins que ces sortes de pierres n'ont jamais été qu'un jeu de la nature. De même la grande et interminable discussion sur les pierres à écuelles serait tranchée pour tout homme conséquent qui aurait vu le monument à cuvettes carrées [1], l'abri dominé par plus de cent vingt grandes écuelles [2] juxtaposées, les entonnoirs et déversoirs factices que j'ai dessinés.

Lorsque la grande industrie alsacienne, si remplie d'initiative, si amie de tout progrès, songea à profiter pour ses besoins des eaux du lac du Ballon, j'assistai au curage de ce réservoir, et j'y remarquai, au milieu de pilotis carbonisés, un œuf de pierre. Je crus voir dans ces faits de fortes probabilités pour que ce lac eût dû servir de séjour à de très anciennes populations. Je résolus de continuer mes investigations.

Pourquoi ai-je été plus heureux que d'autres dans ma recherche de monuments mégalithiques dans les Vosges? C'est pour une raison bien naturelle. Il fallait en faire une étude d'ensemble, longue, pénible, approfondie; être décidé à braver la fatigue, la soif, parfois la faim; risquer de coucher en plein air, de gagner des refroidissements, des rhumatismes et autres agréments du même genre, pour l'amour de la science. Cette étude d'ensemble, dont les commencements surtout ont dû être pleins de déceptions et de déboires, nul autre que moi ne l'a entreprise; il n'a donc été permis à personne d'en saisir les résultats. Nul n'a frappé à la porte dont, le premier, j'ai osé soupçonner l'existence. Après de longues et pénibles recherches,

[1] Le Pélasne, près de Saint-Dié, appelé parfois la Pierre-le-Roy, par confusion.

[2] La plateforme du Riesenfelsen, près de Thannenkirch.

Digitized by Google

j'ai trouvé la clé indispensable de cette entrée et, à mesure que j'avançais dans ce mystérieux labyrinthe du passé, je découvrais de nouvelles et plus vastes galeries. En effet, les monuments préhistoriques vosgiens sont *incomparablement plus variés* que ceux qui ont été observés dans aucun pays du monde. C'est précisément ce qui les rend plus difficiles à reconnaître, en ôtant la faculté de les comparer à ceux des autres contrées. A cette difficulté se joint celle qui s'attache à tous les monuments du culte chez les peuples pasteurs, pour qui c'était une loi de ne modifier en rien l'aspect des œuvres du Créateur. Les Perses, les Scythes, les Teutons, les Hébreux l'observaient dans leurs travaux. Les livres de ces derniers disent : « Si tu m'élèves un autel de pierre, tu ne le feras point avec des pierres taillées; si tu y mets le fer, il sera souillé. » Aussi avait-on toujours soin de conserver pieusement l'apparence de roches brutes à celles qu'on transformait en monuments. Ce but ne pouvait guère s'atteindre au moyen du métal; mais on y devait arriver, grâce aux procédés dont je vais parler. J'avais étudié avec grande attention les empreintes marquées sur nos roches. Longtemps j'avais douté qu'elles pussent remonter à l'origine des monuments qu'elles couvraient, et le bon sens me paraissait répugner à leur supposer une origine postérieure. Après un examen de plusieurs années, auquel j'eus soin d'associer à diverses reprises des carriers de profession, il demeura hors de doute pour moi qu'elles étaient l'œuvre de l'homme, et que rien ne pouvait en donner l'explication ou en faire concevoir l'utilité postérieurement à l'époque mégalithique.

Toutefois un fait général, universel, déjouait toujours toutes mes suppositions : c'était la direction des entailles. Au lieu qu'elles fussent sur le bord de la tranche enlevée et dans le plan de séparation, elles se creusaient constamment dans le sens perpendiculaire à ce plan. L'automne 1871 enfin j'eus le bonheur de trouver l'explication si désirée. Dans une entaille trouvée au milieu d'un bloc ayant fait partie d'une enceinte mégalithique restait encore une cheville carrée de bois, n'ayant pu servir qu'à faire éclater le roc. Elle était fort décomposée, fort légère, comme les débris de poutres qu'on a retrouvés dans les enceintes gauloises, et les queues d'aronde venant de la muraille de Sainte-Odile; mais la loupe y faisait encore reconnaître à la surface extérieure la structure du chêne. Dès lors je compris le système des peuples préhistoriques. Une entaille faite avec le silex était remplie exactement par une cheville de bois qui, mouillée ensuite, faisait éclater le bloc. On revient aujourd'hui même à ce procédé, et les nécropoles de la Thébaïde nous en montrent déjà l'usage chez les anciens Egyptiens. Je m'expliquai alors la direction des empreintes et les proportions parfois si considérables qu'elles prennent, car j'en ai trouvé de plus d'un demi-mètre de largeur.[1] On arrivait par ce moyen si simple, et en profitant habilement du clivage, à détacher par un large plan des quartiers de roches énormes. Je sentis aussi que ce procédé seul pouvait conserver à nos roches travaillées l'aspect de la nature vierge. Ces entailles n'existent pas partout, pour des raisons diverses; mais après qu'elles eurent fait mon désespoir pendant quatre ans, elles

[1] Aux magnifiques abris sous roche de Teintru, par exemple.

Digitized by Google

devinrent, dès que je les compris, un des éléments du *criterium* servant à distinguer nos monuments des roches brutes.

Voici les caractères généraux de ce *criterium :*

Les monuments ont conservé le plus souvent, soit par eux-mêmes, soit par leur voisinage, des noms ou des traditions se rattachant au paganisme. Ils font partie en général d'un groupe, parfois d'une ligne de crête qui peut avoir jusqu'à deux lieues de longueur.

Ils offrent parfois une grande analogie avec ceux observés dans d'autres pays ou avec ceux que j'ai trouvé à ranger dans une classe particulière.

Ils sont placés en majorité sur des croupes ou sur des promontoires que rien ne domine aux environs.

Ils ont fréquemment l'aspect profilé d'objets symboliques, parfois même de figures humaines.[1]

Ils affectent des formes semblables entre elles, malgré le clivage différent des roches.

Les brisures à vive arête, parfois très répétées[2], y font distinguer nettement le travail de l'homme employé à côté des contours arrondis produits par l'air et les eaux; de même la forme générale visiblement cherchée, et les assemblages cyclopéens les font distinguer des roches délitées.

Si le monument fait partie d'un éboulement ou d'une moraine, ce sont les plus gros blocs ou le plus gros qui ont été utilisés.

On y trouve fréquemment des empreintes de chevilles, et au point le plus apparent, la croix gravée avec soin par les premiers chrétiens, comme en Egypte.

On les rencontre souvent près d'anciennes mines, de carrières, de sources minérales. Ils sont formés de préférence de roches très dures.

Une chose bien remarquable, c'est la variété extrême, c'est la richesse de formes de nos monuments, bien différents en cela de l'uniformité triste et froide de ceux reconnus dans les autres pays. Cette variété embrasse les plus simples amoncellements de pierres, comme les monuments figurés de l'effet le plus pittoresque et le plus saisissant. Nous avons des abris sous roche parfois colossals, des clans de troglodytes dont j'ai visité de nombreuses cellules, des excavations souterraines considérables, des pierres à écuelles et à rigoles de toute espèce, parmi lesquelles les plus importantes et les plus curieuses qu'on ait observées, des pierres à siéges, à empreintes de fer à cheval et autres empreintes. J'ai dessiné des pierres tremblantes que la main de l'homme a seule pu élever. A cela se joignent des pyramides et des prismes triangulaires monolithes avec ou sans cavité au dessous. Ce sont probablement les plus anciens modèles des sépultures à prismes triangulaires qu'on n'a guère trouvées que près de Saverne, au Donon et

[1] J'ai photographié plusieurs de nos monuments figurés les plus considérables, pour permettre au public de comparer mes dessins à l'impression mécanique de la lumière.

[2] Quand la pierre est très résistante.

Digitized by Google

à Luxeuil. Les pyramides que j'ai rencontrées dans les Vosges et dans le Jura septentrional sont aussi particulières à notre pays. Il en est de même de piliers fort pittoresques, d'anneaux taillés dans la pierre, tous objets symboliques. Nous avons aussi des arcades accusant parfois une habileté d'exécution qui en fait des tours de force de statique.[1] Il en est de même de monolithes énormes reposant sur un pivot presque imperceptible à distance.

Parmi les sujets animés, nous possédons des reptiles dont les pierres à écuelles prennent souvent les formes, des quadrupèdes sauvages ou asservis. C'est peut-être au culte de la famille, forme première de la société, que se rapporte la classe de monuments la plus surprenante que j'aie remarquée. Ce sont des masses rocheuses parfois considérables, dont les contours dessinent de majestueux profils de têtes couchées ou droites,[2] dont l'étude pourrait jeter un jour tout nouveau sur les origines européennes. Ces monuments, environnés d'autres plus simples, tels qu'abris sous roche, me paraissent être parfois des tombeaux de famille. Ils sont souvent formés à leur partie supérieure de rochers assemblés habilement à l'aide de la règle de plomb qu'employaient les Pélasges au dire d'Aristote. Plusieurs ont conservé, soit par eux-mêmes, soit par leur voisinage, le nom des peuples pélasges.

On le voit, nos monuments figurés sont de la plus grande variété; ils accusent parfois un goût artistique et un aspect pittoresque des plus remarquables, ce qui suffirait à les faire attribuer à des peuples antérieurs aux Gaulois. On est en effet d'accord pour refuser à ce peuple un grand sentiment de l'art. Au contraire, des bois incisés de renne et de cerf, que nous a laissés la longue époque du renne, nous montrent que les hommes habitant nos contrées à cet âge si reculé, ne manquaient pas d'une justesse d'observation et d'un certain goût qui font reconnaître au premier abord les objets et les animaux disparus qu'ils nous ont représentés. Quoi d'impossible donc à admettre qu'à une époque bien plus rapprochée de nous, il y ait eu des peuples doués d'un sentiment artistique que leur séjour continuel au milieu des grandes scènes de la nature devait développer et fortifier? C'est le constant aspect des montagnes qui devait aussi leur donner ce goût du grand, du gigantesque, que j'ai cru devoir leur attribuer d'après mes observations. Les représentations figurées datant des temps préhistoriques, existent aussi dans le Jura; mais elles sont d'un genre barbare et montrent le travail d'autres peuplades, telles que les Gaulois. Un monolithe de trente-trois mètres de hauteur, représentant un buste de femme très informe, s'élève au dessus de la forêt de Bourrignon, et renferme dans son sein une caverne avec un escalier dominé par un trône. Les jeunes filles dansaient naguère autour de cette déesse Maïa le 1er mai, en répandant des fleurs.[3]

Quelques grossières représentations figurées ont aussi été observées sur les monuments de la Bretagne et de l'Angleterre; mais si les proportions colossales qu'elles prennent parfois dans

[1] Voir la planche I, dont le sujet est entre le Haut-Landsberg et les trois Eguisheim, sur la crête.

[2] Voir la planche IV, etc.

[3] Voir Quiquerez. — Ces roches figurées sont très rares dans le Jura, dont les roches se prêtaient cependant bien mieux que celles des Vosges à ces transformations.

Digitized by Google

les Vosges peuvent paraître incroyables, qu'il me soit permis de rappeler qu'elles n'ont rien d'insolite aux époques les plus reculées. Au centre de l'Inde, à Ellora, l'ensemble des temples souterrains taillés dans le roc n'a pas moins de deux lieues d'étendue. Les masses colossales d'un de ces temples, qui a 123 mètres de longueur, sont toutes couvertes de sculptures, et paraissent se mouvoir, portées à dos d'éléphants.

Dans le Visconsin, un grand nombre de collines sont taillées en formes d'hommes ou d'animaux. L'une d'elles figure un serpent portant un œuf dans sa gueule; les replis du monstre n'ont pas moins de 210 mètres de développement. Il y a des hommes couchés, tels qu'un géant à deux têtes, des quadrupèdes, des grenouilles, des oiseaux. Ces monuments, qui sont d'ordinaire groupés, accusent parfois une rectitude de dessin remarquable. Ils sont généralement superposés à des souterrains dont le plan reproduit la forme de l'objet représenté, et portent le nom de *tertres-animaux*.[1]

Maintenant que j'ai tâché de donner en quelques mots une idée approchante des monuments préhistoriques que je crois avoir rencontrés dans les Vosges, je dois dire que j'aurais cru les dépouiller de leur principal intérêt, en les étudiant au point de vue restreint de l'archéologie. Leur caractère si souvent symbolique s'y opposait d'ailleurs. J'ai appelé à mon aide pour les comprendre, mes faibles connaissances des traditions de l'antiquité, les travaux de l'érudition moderne sur les antiques civilisations de l'Orient, l'étude des étymologies, celle des noms, des dialectes, des traditions locales, l'ethnographie; en un mot, toutes les connaissances qui concourent avec les monuments de pierre, à faire revivre pour ainsi dire les peuples qui les ont élevés.

Pour donner quelques exemples des secours que l'archéologie peut tirer de ces sources diverses, je rappellerai qu'ayant retrouvé le nom des Pélasges dans une tradition locale, je fis des recherches. Après avoir écrit à plusieurs savants qui ont fait des travaux sur les Vosges, j'acquis la certitude que personne n'avait encore soupçonné aucune trace de ces peuples dans nos contrées. Aujourd'hui je connais plus de cent noms géographiques, et bien des mots et des usages qui s'y rapportent. Ces dénominations m'ont même aidé beaucoup dans la suite à trouver nombre de monuments qu'ils désignent ou dont ils caractérisent l'entourage. La dénomination traditionnelle de Pélasge, attachée à une montagne[2], me fit découvrir un clan mégalithique et des monuments figurés fort remarquables. Le nom de Pérage me mit sur la voie d'une crête d'un kilomètre et demi de longueur, formée de blocs erratiques dont plusieurs sont transformés en monuments.[3]

[1] Dernièrement M. François Lenormant, le savant professeur d'archéologie de la Bibliothèque nationale, me disait qu'on avait récemment photographié l'énorme roche que les anciens ont toujours crue taillée par les Pélasges, en forme de Niobé au mont Sipyle; il ajoutait que depuis cette reproduction par la lumière, l'évidence du travail de l'homme est démontrée.

[2] Montagne située entre l'entrée du val de Villé et le Hohwald.

[3] Cette crête domine Planché-les-Mines et s'appelle *la Chevestraye*.

Digitized by Google

Plus tard, je constatai aussi que très souvent le nom des Pélasges, leurs monuments et des centres sidérurgiques anciennement exploités, se touchent pour ainsi dire. Sans oser encore rien affirmer, avant une étude plus complète de la question, je ne serais pas étonné si nos plus anciennes mines avaient été ouvertes par les Pélasges; idée fort hasardée, peut-être même extravagante au premier abord, mais qui l'est peut-être moins qu'elle ne paraît.

En effet, lorsque, il y a quelques années à peine, M. Quiquerez prétendit avoir trouvé dans le Jura des forges et des mines de fer exploitées par les Romains, il fut attaqué de tous côtés avec les armes du dédain, de la dérision, de l'insulte même. Aujourd'hui ses belles découvertes ont passé dans la science. Bien plus! il me disait dernièrement : « Je me suis trompé; les Romains n'ont pas exploité nos mines les premiers. J'ai fait des fouilles plus profondes, et partout j'ai trouvé, sous les vestiges du monde romain, ceux des âges antérieurs. » Qu'y aurait-il donc d'impossible, ou de contraire à la logique, à admettre que nos Vosges, bien plus riches en filons variés que le Jura, eussent pu être exploitées par les Pélasges, si renommés pour leurs travaux sidérurgiques?

Et maintenant, en terminant cette rapide introduction à l'étude des Vosges préhistoriques, je m'aperçois que je n'ai pas même dit un mot des parties les plus intéressantes de mon sujet. Je n'ai point parlé encore des croyances, des idées, des institutions de ces peuples primitifs, de leurs descendants chez qui j'ai retrouvé leurs types encore vivants, des efforts gigantesques qui ont permis à des hommes primitifs et peu instruits de mouvoir des colosses de pierres avec les moyens les plus simples; je ne vous ai pas décrit un seul de leurs monuments, rapporté une seule de leurs traditions, expliqué, autant que je crois pouvoir le faire, un seul de leurs hiéroglyphes, si pittoresques dans leur aspect, si imposants dans leurs proportions.

Il y a trois ans à peine que j'ai trouvé la *preuve matérielle* de l'ensemble de mes croyances sur la présence des peuples préhistoriques d'Asie dans nos Vosges. C'est précisément sur une cime escarpée que je l'ai rencontrée. Une simple roche située au sommet d'un col, entre le Puy et Rièrevescemont, a conservé le nom de *Pierre Ecrite.* Le moyen-âge paraît l'avoir vénérée et l'avoir couverte du symbole du christianisme qui côtoie les plus anciens hiéroglyphes. Je crois y avoir distingué à première vue une grande ascia particulière, qui en fait un tombeau, et le nom de la divinité, parfois en combinaison, d'autrefois seul, et tel qu'il figure sur les plus anciens hiéroglyphes cunéiformes médo-scytiques. L'existence seule dans nos montagnes d'une inscription de ce genre, la seule en Europe, c'est la certitude d'un monde nouveau à découvrir, c'est le sceau même des Pélasges, qu'ils nous ont légué pour témoigner, des milliers d'années après leur mort, de leurs travaux impérissables, dus à leur foi inébranlable dans l'avenir.

Digitized by Google

NOTE DE L'AUTEUR

Pendant que paraissait la première édition de cet ouvrage, guidé par mes études sur les enceintes préhistoriques au point de vue de la linguistique et de l'archéologie, j'avais cru pouvoir déclarer en séance générale de la Société d'émulation de Montbéliard, que les hauts plateaux du mont Bart et du mont Vaudois (près Bart et Héricourt) portaient les vestiges de nécropoles de l'âge de la pierre ou tout au moins de celui du bronze. L'opinion générale, partagée par des savants de mérite, avait toujours attaché à ces constructions l'idée de travaux défensifs gallo-romains ou du moyen-âge. Des fouilles pouvaient seules trancher la question. Bientôt celles qu'entreprit le génie militaire sur les deux points, et qui semblaient ne donner à la science aucun résultat appréciable, attirèrent vivement mon attention. J'en parlai aux conférences de la Sorbonne, et reçus une délégation spéciale du ministre de la guerre pour suivre les travaux. Je constatai que les *vallum* du mont Bart et du mont Vaudois, non-seulement étaient bordés de tumuli, mais, fait tout nouveau et d'une grande portée, qu'ils constituaient eux-mêmes des nécropoles de l'âge de la pierre, étant tout remplis de corps incinérés. Le vallum du mont Vaudois, formé de petites dalles superposées, en offrait par centaines. J'y trouvai aussi un certain nombre de sarcophages renfermant des squelettes dont les crânes sont fort intéressants, des objets d'os, de pierre, de céramique. Sur les sépultures je recueillis de nombreux débris d'animaux provenant de sacrifices funéraires. L'enceinte du même plateau me donna des milliers d'ustensiles de pierre, dont les espèces variées sont en partie des types locaux ; je recueillis aussi les instruments ayant servi à leur confection.

La publication que je prépare sur ce vaste ensemble de documents de toute nature, rigoureusement contemporains, ajoutera une page importante à nos études sur l'âge néolithique, et démontrera que les plateaux vosgiens ont été habités fort longtemps dès cette époque reculée. Mon travail pourra se contrôler par les objets en nature qui seront bientôt déposés au musée national de Saint-Germain et dans les collections locales.

1er août 1875.

Digitized by Google

PARENTHÈSE.

La valeur principale de cet ouvrage reposant sur l'exactitude réelle ou imaginaire de mes dessins, avant d'aborder mon sujet, je commence par donner sans commentaires les vues de deux des monuments figurés dont la nouveauté sans précédent semble prêter le plus au doute et aux dénégations de la critique. Le public intelligent pourra ainsi vérifier *de visu* et au premier coup la fidélité de mon crayon, et juger par lui-même, pièces en main. Je puis ajouter que j'ai la plus entière confiance dans le résultat favorable de la sentence que je provoque.

Les deux sujets appartiennent, l'un au versant oriental, l'autre à la pente occidentale des Vosges. Le premier, la Roche-du-Diable ou du Loup, s'élève à La Poutroie, près de Kaysersberg. L'autre, Pale-Hû, situé entre Epinal et Bruyères, domine, de sa vaste carrure de grès primitif, un coteau conique adossé au village de Lespanges, dont le nom, comme je le ferai voir, n'est que l'appellation transposée des Pélasges. Sur l'un se développent les contours d'un énorme animal : des profils humains dressés s'appuient sur deux torses. L'autre se découpe en profils de têtes humaines couchées, et porte semblablement à la base deux torses carrément ébauchés à grand relief.

Avant le moment venu de donner en leur lieu la description et l'explication la plus vraisemblable de ces monuments, qu'il me soit permis de dire que je crois y voir des tombeaux de familles patriarchales, portant des profils et des hiéroglyphes mégalithiques. Les sujets représentés montrent de frappantes analogies avec ceux qui figurent sur d'autres roches dont on verra plus loin le détail. Ils en offrent même avec de gigantesques profils se détachant sur des roches d'Ethiopie et avec les plus anciennes traces de l'art au Mexique et dans d'autres pays.

Digitized by Google

Si un seul de ces deux monuments des temps préhistoriques a conservé des empreintes bien caractérisées des instruments qui ont servi à le tailler, tous deux portent encore les marques bien visibles des puissantes pesées qui devaient concourir à séparer selon les lignes du clivage d'énormes masses de pierre.

Après examen attentif des roches, chacun pourra se convaincre de deux choses : la première, que la main de l'homme y a laissé son cachet; la seconde, que s'il est permis, d'attribuer à la décomposition géologique des roches l'un ou l'autre des mystérieux contours qu'elles affectent, il en est plusieurs qui, par leur accumulation sur un même point, leurs dispositions relatives et la correction du dessin, révèlent les combinaisons de l'intelligence humaine dirigeant une main habile.

LÉGENDE DES PLANCHES 4, 5, 6, 7

concernant la Roche-du-Diable située à cent cinquante pas de l'ancienne scierie de La Poutroie.

PL. 4. Profils conjugués, depuis l'ancienne route, à 80 pas du pied du rocher.

PL. 5. Profil sémitique, sans doute phénicien, depuis la route nouvelle, à 250 pas de distance.

PL. 6. Type sémitique vivant du val d'Orbey, fort analogue au profil de la planche 5.

PL. 7. N° 1. Animal gigantesque dominant le rocher vu de la route nouvelle, quand on entre dans la vallée.

N° 2. Rocher s'élevant en avant-corps sur la roche principale, et figurant un grossier profil semi-humain, vu de la route neuve, en avançant un peu vers l'ouest.

N° 3. Vue prise en avançant encore d'une trentaine de pas, et présentant deux torses : l'un de dos, l'autre de trois quarts.

N° 4. Tête de vieille au type kabyle, vue prise de l'ancienne route, au pied du rocher.

N° 5. Les profils conjugués de la planche 4, d'un point assez rapproché.

N° 6. L'une des deux roches formant la tête de vieille qui domine le rocher. (Le dessin montre que la pierre a été calée.)

N° 7. La roche précédente et celle dont elle a été détachée, vues par derrière.

N° 8. Pierre calée, posée près du sommet.

Digitized by Google

LÉGENDE DE LA PLANCHE 8

Pl. 8. N°s 1, 2. Couteau de silex, de grandeur naturelle.

N°s 3, 4, 5. Hache palæolithique de gneis, aux deux cinquièmes.

N°s 6, 7. Hache de silex du type en amande le plus primitif, taillée sur une seule face, demi-grandeur.

N° 8. Couteau de silex, tiers de grandeur.

N° 9. Œuf ou plutôt gland symbolique de la divinité génératrice, échantillon ébauché, demi-grandeur.

N°s 10, 11. Glands symboliques polis en granit, grandeur naturelle.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 9

La Pierre Ecrite au col du Puy.

Pl. 9. N° 1. Ascia tumulaire d'une forme inédite.

N°s 2, 3, 4. La Divinité, hiéroglyphe cunéiforme des peuples d'Asie.

N° 5. La roue solaire des Celtes.

N° 6. Signe préhistorique.

N°s 7, 10. Croix du moyen-âge.

N°s 8, 9, 12. Signes préhistoriques.

N° 13. Sorte de flèche.

N° 11. Deux caractères celtiques.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE Ier

Examen du titre de l'ouvrage : Les Vosges avant l'histoire.

Il y a peu d'années encore, ce titre même eût été pour moi une énigme, et la science immense dont j'entrevois les contours, n'était encore pour ma faible vue qu'une porte close, qui me paraissait ne devoir jamais s'ouvrir. Je me figurais les Gaulois comme les premiers occupants de nos plaines, et j'étais dans la croyance que nos cimes et nos crêtes vosgiennes n'avaient jamais dû être habitées avant qu'on y vit les rares chalets qu'on y rencontre çà et là de nos jours. Depuis lors mes investigations m'ont fourni des matériaux si considérables que le présent ouvrage, tout développé qu'il est, ne renfermera qu'une partie de mes notes et de mes dessins. On pourra toutefois le considérer comme le résumé de mes travaux, et s'en servir comme d'un jalon indicateur d'une direction à poursuivre.

Le nom des Vosges, cette chaine de montagnes et de collines qui côtoie le bassin rhénan du sud au nord sur une longueur de soixante lieues, en conservant une largeur de deux à huit, a eu d'abord, comme tous les noms propres primitifs, sa signification particulière. En examinant les principales formes du mot VOSGES, usitées autrefois, et en remontant graduellement l'échelle des siècles, il me semble possible d'arriver au sens primordial. Au moyen-âge on disait *Wasichen, Wasgau, Wasagum*. Plus anciennement encore, on trouverait les désignations de *Vosagus, Vosegus, Vosego*.[1] Toutes ces formes me paraissent interpréter la même idée. En effet, les premières ont une grande analogie avec l'allemand *Wasen,* dont la signification est *gazon;* les autres doivent sans doute avoir une commune origine avec les mots latins et grecs *bos, bous, ago,* dont les premiers rappellent le bœuf, le gros bétail, et dont le dernier a le sens de *pousser, diriger*. Ainsi les tribus qui les premières ont baptisé nos montagnes, soit désertes auparavant, soit habitées par

[1] Cette dernière forme n'existe dans aucun texte; elle paraît toutefois être la forme gauloise primitive du mot.

Digitized by Google

des peuplades si barbares qu'elles n'avaient sans doute pas encore de langue, c'étaient des pâtres qui y menaient leurs troupeaux. En effet, on peut admettre comme un fait général, que le nom donné à une région, et maintenu des milliers d'années, avec de légères modifications de forme ou de sens, est l'œuvre du premier occupant.

A quelle époque au moins peut remonter cette première colonisation de nos montagnes par des tribus pastorales? C'est ce que semblent nous indiquer les plus anciennes formes du nom de cette contrée. Elles appartiennent toutes à l'antiquité. Nous verrons plus loin, et j'espère le démontrer, qu'une multitude de dénominations locales rappellent l'origine même des langues indo-européennes et les peuples qui les parlaient alors. Ainsi les tribus asiatiques moitié nomades, moitié sédentaires, qui ont transplanté en Europe, près de deux mille ans avant notre ère, la civilisation naissante de leur mère-patrie, ont déjà occupé nos plateaux comme lieu de séjour pour elles et de parcours pour leurs troupeaux. C'est à ce point de vue que je me propose d'étudier les Vosges.

Que signifient ces mots : *avant l'histoire?* Je vais tâcher d'éclaircir ma pensée en quelques lignes. L'histoire étant la science du développement progressif de la vie sociale, ne peut s'ouvrir qu'au moment où les hommes ont commencé à écrire sur leurs monuments ou ailleurs les événements mémorables de leur destinée commune. Pas d'écriture, pas d'histoire possible, ou du moins pour nous.

Qu'on se reporte par la pensée au siècle déjà relativement civilisé et instruit où l'on inventa l'écriture, et qu'on mesure l'immensité de l'espace qui le sépare de ceux où vivait l'homme sauvage devenu aujourd'hui fossile, c'est-à-dire changé en pierre : on sera frappé du vide énorme qu'on aura devant soi. Dans ce laps de temps qui a servi aux lentes et laborieuses transformations de l'humanité, indispensables pour la faire passer de l'état sauvage à la civilisation, elle a dû continuer d'habiter la surface terrestre, puisque nous la trouvons au sortir de cette période, avec les progrès immenses qu'elle a accomplis. Et puisque l'homme fossile nous a laissé sur une foule de points du globe, dans notre contrée même, des traces de sa présence, à plus forte raison doit-on en retrouver de ses successeurs bien moins éloignés de nous. Aujourd'hui que, grâce aux recherches récentes d'un grand nombre de savants, cette lacune tend de plus en plus à se combler pour divers pays, j'ai essayé moi-même de le faire pour le nôtre. Ici surtout le vide était considérable. En effet l'histoire, pour notre contrée, commence à peine à poindre avec la conquête romaine, c'est-à-dire au moment où le despotisme d'un peuple de soldats vint refouler pour un temps le développement naturel et original des institutions et de la vie morale des peuples gaulois. En réunissant déjà de nombreux matériaux de

Digitized by Google

toute nature pour concourir à former plus tard cette science nouvelle, qu'on pourra appeler l'*Histoire des Vosges avant l'histoire proprement dite*, science aussi vaste qu'attrayante et variée, je suis loin d'avoir la prétention de l'avoir constituée. Je m'estimerai heureux si le public bienveillant juge que j'en ai donné l'esquisse, la clé, ou si l'on veut : **l'Abécé.**

LÉGENDE DES PLANCHES 11, 12

Pale-Hû.

PL. 11. N° 1. Vue prise au nord-ouest, au pied du monticule. Silhouette de tête d'homme barbu, couché et coiffé d'une sorte de turban.

PL. 11. N° 2. Vue prise au sud-est, à mi-côte, et représentant une vieille femme couchée.

PL. 12. Vue prise au sud, de près, et représentant notamment une tête de vieillard couchée à gauche, et au dessous, deux grossiers reliefs de torses, et une jambe de femme.

CHAPITRE II

Ma méthode d'investigation.

Pour étudier l'homme préhistorique vosgien, j'ai cru devoir recourir à des sources diverses dont voici les principales :

SOURCES GÉNÉRALES OU INDIRECTES.

La connaissance des peuples préhistoriques en général, d'après les traditions conservées dans les écrivains anciens et d'après les monuments de l'antiquité classique.

Les découvertes modernes de l'archéologie, de la paléontologie, de la mythologie comparée, de la linguistique, de l'ethnographie, de l'histoire naturelle, etc.

Ce que nous apprennent des Gaulois les rares textes anciens.

SOURCES PARTICULIÈRES OU DIRECTES.

Les inscriptions locales préhistoriques ou rappelant des idées de cette période.

Les armes, ustensiles, objets symboliques de l'âge de la pierre, trouvés dans la région vosgienne.

Digitized by Google

Les statues, bas-reliefs, médailles datant de l'indépendance gauloise, ou la rappelant.

Les traditions locales de tout genre, conservées dans les usages, les croyances, le langage, les noms d'hommes ou de localités, la littérature populaire, etc.

Les types d'anciennes races conservés au fond des vallées.

Les monuments : tels qu'abris, tombeaux, autels, lignes de défense, etc., élevés directement par les peuples primitifs dans les Vosges.

CHAPITRE III

Les Pélasges.

Les historiens grecs et romains donnent les noms de Pélasges, de Cyclopes, de Lapithes, de Géants, et d'autres dénominations multiples, aux peuples d'Asie qui ont transmis à l'Europe encore barbare les premiers éléments des arts, des sciences, des institutions civiles et politiques. Moitié nomades, moitié sédentaires, ils importèrent dans nos contrées la culture des céréales.

Selon l'opinion générale des historiens de l'antiquité, ce fut Pelasgus, Pelasgos, qui donna son nom à ces peuples. Ce chef étranger était arrivé en Arcadie, dont les habitants vivaient plutôt à la manière des animaux que comme des hommes. Il leur enseigna un genre de vie plus convenable. « C'est lui, dit Pausanias, qui, s'étant rendu maître de l'autorité, apprit à ces hommes grossiers, d'abord à se construire des cabanes pour s'abriter contre le froid, les pluies et la chaleur, ensuite à se faire des tuniques avec des peaux d'animaux.... Enfin, comme ils se nourrissaient de feuillages verts, d'herbes et de racines, aliments que leur ignorance à les choisir rendait souvent dangereux, il leur persuada de se nourrir de glands, particulièrement de ceux de hêtres ou faines (d'où leur vient le surnom de *balanêphagoï,* mangeurs de glands).[1] »

Les anciens sont d'accord pour attribuer aux Pélasges la construction des premiers temples et des premières enceintes fortifiées en Europe. Les travaux modernes du Français Petit-Radel et de quelques autres chercheurs, ont prouvé qu'il existe encore sur les bords de la Méditerranée, depuis l'Asie jusqu'en Espagne, en passant

[1] Petit-Radel, *Recherches sur les monuments cyclopéens.* (Ouvrage épuisé.)

Digitized by Google

par l'Europe et l'Afrique, plus de quatre cents villes fortifiées par les Pélasges, et dont les enceintes sont murées en blocs énormes de forme polygonale irrégulière, employés sans ciment. C'est ce genre de construction qu'on est convenu d'appeler cyclopéenne, et le nom de Cyclopes n'est qu'une dénomination poétique des Pélasges, signifiant *à l'œil circulaire.* Cette qualification, tirée de deux mots grecs : ***kuklos,*** cercle, et *ôps,* œil, me paraît se rapporter au troisième œil que les Pélasges se gravaient sur le front. On sait, en effet, qu'ils se tatouaient, et le nom de *triôpas* qui leur appartient, signifie *qui a trois yeux.*[1] Cet œil symbolique devait sans doute rappeler le Soleil que ces peuplades adoraient par dessus tout, comme le rayon divin vivifiant la nature, et y répandant la lumière et la chaleur. L'imagination si vive des anciens Grecs, n'ayant conservé qu'une vague empreinte traditionnelle des Cyclopes, dont les immenses travaux de fortifications et de mines les frappaient d'une terreur superstitieuse, y vit des demi-dieux, des géants forgerons, préparant sous l'Etna les foudres du roi du ciel. On en fit même la personnification des volcans, et leur œil unique, placé dans le domaine de la fable, devint le cratère lui-même.

Le caractère grandiose des constructions pélasgiques valut aussi à leurs auteurs, de la part des anciens, le nom de Lapithes, c'est-à-dire divinités ayant le pouvoir d'assembler les rochers.

Si l'on peut accepter sans contestation que le nom des Pélasges doive son origine à l'un de leurs premiers chefs, qui vint fonder une colonie en Arcadie, l'étymologie du mot, c'est-à-dire son *vrai sens* n'est pas éclairci pour cela. Les noms propres, comme nous l'avons dit, ayant tous eu une signification dans l'origine, il reste toujours à déterminer les idées que rappelle à l'esprit le mot ***Pélasge.*** Or, les premiers noms de ce peuple, pris dans les plus anciens auteurs, sont tantôt Pélargos, tantôt Pélastos. Après l'origine seulement les Ioniens ont adouci la prononciation de Pélarkos qui a dû se dire d'abord, en Pélargos, et ensuite en Pélasgos. Or, les deux noms primitifs des Pélasges ont une partie commune : c'est le nom archaïque du Soleil, Pel (devenu plus tard Bel, Bal, Baal), leur grand dieu, dont la marche quotidienne d'orient en occident les guidait dans leurs aventureuses migrations. La terminaison *arkos* du premier mot rappelle l'idée du commandement, de la protection qu'ils attribuaient au Soleil; la fin de l'autre mot, *astos,* nous indique des hommes habitant des villes murées.

Quant au surnom particulier de ces peuples, *balanêphagoï,* il me semble évident qu'on ne doit pas seulement y voir le sens propre, mangeurs de glands, mais aussi et surtout ce même nom du Soleil, *Bal,* et celui de la Mère-Nature, *Ana,* que

[1] C'est ainsi qu'est représenté un cyclope sur la statue antique déterrée au mont Celius, et conservée au musée du Capitole, à Rome. Cet attribut caractérisait aussi, suivant Pausanias, le Jupiter Patrôos, c'est-à-dire paternel.

Digitized by Google

les Pélasges joignaient dans leur culte. C'est pour avoir cherché dans les institutions et les idées de leur propre époque l'explication de mots d'origine antérieure, que les anciens Grecs et leurs successeurs n'ont pu trouver le sens du mot *Pélasge*. Ce mot, comme les peuplades qu'il représente, appartient à une ère de théocratie presque universelle, et nous avons remarqué qu'un très grand nombre de mots importants remontant à cette ère, ont un sens se rattachant au culte.

Les Pélasges constituaient-ils un peuple, comme on l'a cru, comme Petit-Radel lui-même, notre savant compatriote, le croyait encore? Il me parait bien plus raisonnable d'y voir une immense suite de tribus d'émigrants, ayant des institutions à peu près semblables, et des procédés de construction qui me paraissent caractériser toute une vaste période de l'humanité. Ces nombreuses tribus, unies par une sorte de confraternité d'origine et d'idées, n'appartenaient ni au même siècle, ni au même peuple, ni même à une seule race. J'espère que mes études sur les Vosges le montreront dans la suite de cet ouvrage, et s'il est vrai de dire que les Phéniciens doivent être comptés parmi les Pélasges, si l'on peut dire aussi qu'une grande partie des tribus émigrantes ont traversé la Phénicie primitive, c'est-à-dire la Syrie et le Chanaan, pour passer d'Asie en Europe, il y en a qui ont suivi une autre voie, par exemple la Phrygie et la Thrace. Le résultat de mes études vosgiennes tend à prouver que les hommes primitifs ont voyagé bien plus qu'on ne l'aurait cru jusqu'à présent, et en prenant les Pélasges pour un peuple, on a commis une erreur semblable à celle des auteurs qui ont écrit sur les dolmens. Ces derniers monuments, répandus sur toute la surface du globe, diffèrent beaucoup par les restes qu'ils renferment, et me paraissent se rapporter à une longue suite de siècles différents. Et cependant on les considère encore comme l'œuvre d'un seul peuple[1]. N'est-il pas bien plus naturel de croire, comme j'essaierai de le prouver plus loin, qu'ils appartiennent à d'innombrables peuplades de races diverses, ayant quelques idées communes, telles que le culte des morts et celui de la pierre?

Maintenant que j'ai tâché d'établir ce qu'étaient les Pélasges, je vais donner un court résumé de leurs travaux. On est transporté d'admiration à la vue de leurs gigantesques monuments. On a compté en Grèce seulement plus de cent cinquante cités fortifiées par eux. La double route d'Assyrie en Espagne — d'un côté par la Phrygie, la Thrace, la Grèce, l'Epire, l'Italie, Aix et Marseille; d'un autre côté par la Syrie, la Palestine, la Crète, les côtes d'Afrique, la Sicile, Malte, la Sardaigne, la Corse, Minorque, pour aboutir à Tarragone et à Sarragosse — est encore toute semée des inébranlables fondations de leurs forteresses. Il y a cinquante ans à peine, ces magnifiques débris étaient regardés comme bien moins anciens, et ce n'est pas

[1] *Essai sur les dolmens,* par M. de Bonstetten. (Ouvrage épuisé.)

Digitized by Google

sans une lutte sérieuse et longue contre le parti-pris des savants, qu'on arriva à reconnaître leur véritable origine. Aujourd'hui il n'y a plus aucun doute à cet égard. Les cités pélasges ont du reste des qualités si particulières de solidité, que lorsqu'on voulut détruire une partie des murs de Tarragone, la mine elle-même y produisit moins d'effet que dans le rocher.

Outre le caractère titanique et indestructible de ces villes, elles en ont un non moins remarquable : c'est la parfaite similitude de leur système architectonique. Pour qu'un pareil résultat ait pu être obtenu pendant plus de sept siècles, dans des pays fort éloignés les uns des autres, et avec des matériaux très divers, il est nécessaire que les Pélasges aient, de même que les Egyptiens, considéré l'architecture comme un art sacré. Il faut que cet art, assujetti à des prescriptions immuables, ait été, comme dans l'Inde, confié à des castes privilégiées. Quant au système en lui-même, il consiste à construire des murs de 4 à 5 mètres d'épaisseur, avec des blocs irréguliers formés d'un nombre variable de côtés, à angles aigus et obtus; ces blocs sont admirablement appareillés sans ciment. Aristote dit que, pour ce travail, on se servait de la règle de plomb qui se courbe à volonté. Il est évident qu'un tel système devait demander plus d'intelligence et d'adresse que le mode ordinaire de construction. La seule différence qu'on voie parmi les quatre cents monuments dont j'ai parlé, consiste en ce que dans l'âge le plus ancien, les matériaux n'étaient pas polis, les joints étaient un peu moins purs, tandis que dans le second âge, et surtout au troisième et dernier, les joints sont très fins et les pierres soigneusement polies. A cette dernière époque les joints des polygones se rapprochent des contours du rectangle. Si l'on compare le système d'architecture des Pélasges aux constructions de l'Egypte, de l'Assyrie, de la Perse, de l'Inde, de l'Etrurie, de la Grèce et de Rome, nous voyons une différence essentielle avec tous ces systèmes, qui emploient chacun l'appareil rectangulaire, souvent le ciment et les petits matériaux. Cependant les galeries souterraines des Pélasges et leurs immenses matériaux ont quelque rapport avec les travaux des anciens Indous et leurs temples souterrains. Pour la grosseur des matériaux usités dans l'antiquité, elle décroît à mesure qu'on descend l'échelle des siècles. De l'époque des dolmens à celle des murs cyclopéens, de cette dernière à la période étrusque et enfin à l'âge romain, on remarque cette constante décroissance.

Bien que certains savants soient allés trop loin, selon nous, en croyant fixer exactement la date d'un grand nombre de cités pélasges, il est acquis à la science que les plus anciennes connues remontent au dix-huitième siècle avant l'ère vulgaire, tandis que les dernières datent du onzième.

Un fait général en Italie montre tout d'abord que les constructions pélasges sont antérieures aux plus anciennes des Rasena ou Etrusques : c'est l'ordre cons-

Digitized by Google

tant de superposition des travaux de ces deux peuples dans un même édifice. Partout où l'on rencontre ensemble des murs de différents âges, la construction étrusque, formée aussi de blocs énormes, mais à joints perpendiculaires, surmonte une base cyclopéenne; jamais cette dernière n'est superposée à l'autre. Souvent au dessus de ces deux sortes de murs s'élève l'appareil romain, supportant lui-même celui des Goths. A Cosa, la construction étrusque est établie sur celle des Pélasges. Une porte de Ferentinum offre un exemple de murs pélasges surmontés de murs romains, sur lesquels les Goths ont eux-même bâti avec de plus petits matériaux.

Les Pélasges ont laissé dans les contrées avoisinant la Méditerranée des monuments de genres très variés. Il y a des enceintes de villes, des pnyx ou lieux de réunions publiques, des hiérons ou temples découverts, des puits, des aqueducs, des galeries couvertes servant à monter à leurs acropoles, des tombeaux, des autels, quelques rares sculptures, enfin une seule maison. Les enceintes des villes pélasges étaient carrées, flanquées de tours rondes : elles renfermaient parfois des enceintes sacrées de plus de 600 mètres de circuit, percées d'une seule porte. On trouve des voûtes pélasges en ogive, soit aiguë, soit tronquée; par exemple à Albe des Marses, à Segnie, à Arpinum, à Tirynthe. Jamais les Pélasges ne paraissent avoir construit d'autres voûtes. Les acropoles, placées d'ordinaire sur des points très escarpés, sont formées de deux ou trois enceintes concentriques. Les canaux souterrains conduisant les eaux de la mer dans des plaines qu'elles devaient féconder, les digues, les chaussées des Pélasges, sont dignes d'admiration. Leurs autels étaient formés de « trois rangs superposés de pierres non polies, plus hauts que le pas de l'homme. » C'est le rite hébraïque. Les tombeaux pélasges étaient formés d'un cône obtus revêtu d'appareil cyclopéen jusqu'à une certaine hauteur. Le tombeau d'Elpénor, au mont Circé, était un tertre surmonté d'un cippe, que dominait une rame habilement travaillée.[1] Les 600 nuraghes de la Sardaigne sont construits en appareil pélasge.

La religion des Pélasges, prise dans son ensemble, est fort simple. Ils adoraient de préférence deux grandes divinités. Pan Innuus est représenté lui-même, au seizième siècle avant notre ère, à Alatrium, et rappelé par son symbole le Phallus dans cette même ville, à Cures, sur plusieurs des 200 tombeaux de Sipylus en Asie-Mineure. Ils avaient apporté ce culte d'Arcadie en Italie. La louve était consacrée au Pan pélasge, et Virgile cite les lupercales ou grottes de Pan Lycien. En Inde déjà de toute antiquité, on avait adoré le dieu Civâs (engendreur), le Soleil, considéré comme le principe mâle créateur de toutes choses. Le culte et le symbole de Civâs ont passé de l'Inde en Arcadie, puis en Italie. Plus tard, quand Mars, ce dieu primitif de la fécondation et du labour, fut devenu, sous l'influence du génie romain, le dieu

[1] *Odyssée,* liv. XI.

Digitized by Google

de la guerre, la louve du Pan Lupercus, qui avait sans doute déjà accompagné son prédécesseur Civâs, continua à symboliser le dieu Mars.

A côté de Pan, les Pélasges adoraient, comme principale divinité féminine, Ana, Cybèle, Hèra, Palès, Junon, noms divers de la même déité. C'était la personnification du principe fécondateur féminin, de la faculté nourricière de la terre, la déesse de la jeunesse et du printemps. Les noms des villes pélasges Feronia et Ferente renferment tous deux l'archaïque *fer* du mot latin *ver,* printemps, rappelant le culte d'Hèra. Ce dernier nom lui-même, comme le nom indou Civâs, rappelle celui de l'Eva biblique. La Junon du temple de Mykènes en Grèce tenait une grenade à la main, et la Junon pélasge présidait aux mariages. Tout cela, comme la forme des autels, montre des analogies remarquables entre le culte des Pélasges et celui des Hébreux, leurs anciens voisins.

Cette déesse Ana était adorée au mont Sipyle, en Lydie, sous le nom de Plastênê[1] que je traduis Ane, Pélaste ou Pélasge. Ce mont a conservé une enceinte *de Cybèle* et un mur cyclopéen joignant deux rochers appelés *les deux Mamelles,* et rappelant une des attributions de la déesse, l'allaitement.

Par suite d'une certaine analogie de formes et d'un symbolisme particulier aux peuples anciens, Ana fut adorée d'abord sous les apparences d'un poirier qui porte la poire, comme Pan fut honoré sous la figure du chêne qui produit le gland. C'est dans le poirier que l'on tailla les premières statues d'Ana. La Palès italique, comme la Pallas grecque, n'est autre que la déesse Ana des bergers et des troupeaux. Le Palatin, d'abord siége provisoire d'une famille de pâtres, puis devenu le séjour d'une colonie régulière, resta sous les Romains le centre du culte des bergers. Evandre y construisit la cité de Palès ou Pallantée. On y trouvait la grotte de Pan ou lupercale, et le figuier sacré qui devint national à Rome. Ce figuier, qui se voit sur les plus anciens monuments monétaires, était un emblême de la fécondité, puisqu'en Grèce on le consacrait à Dèmèter et à Dionysos. La louve sacrée est le symbole de *Fauna Luperca,* présidant à l'allaitement. Cette action elle-même est représentée sur les médailles par les jumeaux. La louve est aussi le symbole de Pan, comme nous l'avons dit, et de même les divers attributs de ce Dieu étaient souvent appliqués à la déesse Ana, son complément nécessaire. Le figuier sacré des médailles romaines porte trois branches, symbole de la Triade en honneur chez les Pélasges. Il porte aussi trois pics ou piverts, image de ces tribus d'émigrants qui venaient tailler, défricher des forêts incultes, pour pourvoir à leur alimentation et à celle de leurs grands troupeaux, de même que cet oiseau fouille et pioche, pour ainsi dire, l'écorce des arbres pour en tirer sa pâture.

[1] Pausanias, liv. V et XIII.

Digitized by Google

Un autre attribut de l'Ana pélasge, c'était le lion. On en voit encore deux en Grèce, à Mykènes, où les Pélasges les ont taillés sur le linteau d'une porte colossale : ils défendent l'autel du feu sculpté entre eux. De même dans l'antique Nimroud, des lionnes caractérisaient la déesse Ana. Chez les Egyptiens, le lion et la tête de lion étaient des hyéroglyphes exprimant la vigilance, parce que, croyait-on, le lion dort les yeux ouverts. C'est pour cette raison que des lions décorent souvent l'entrée des monuments égyptiens. On voit encore à Essebouah, en Nubie, une avenue de lions gigantesques, et Mehemet-Ali se faisait accompagner d'un lion, comme son antique prédécesseur Ramsès le Grand. Dans l'Inde, deux lions accroupis gardent l'entrée des temples souterrains d'Ellora, et le moyen-âge a conservé ce symbole aux églises chrétiennes, comme celui du figuier fécondateur. Une tige de cet arbre est sculptée sur une gracieuse porte du XIIIe siècle, encastrée dans le mur d'enceinte de la caserne d'Austerlitz à Strasbourg. De cette tige partent trois rameaux qui s'épanouissent en feuillages et en fruits. De même, près de Guebwiller, deux lions, devenus le signe de la force et de la vigilance de l'Eglise chrétienne, décorent le tympan d'une porte carlovingienne conservée au transsept de la basilique de Murbach.

Je passe outre les autres divinités des Pélasges; je me borne à constater que primitivement Dèmèter, la déesse qui enseigna à semer les céréales, n'était autre que la Terre-Mère, la Terre nourricière (du grec *gê, mêtêr*). A cela j'ajouterai que Héphaistos, adoré à Ephèse au douzième siècle avant notre ère, dans un temple égyptien de 140 mètres de longueur, que Festa, honorée dans le temple phrygien de Pessinonte, n'étaient que les divinités du foyer, les dieux Lares, et les mots *Festa* et *estia,* foyer, ont une commune origine.[1] En outre je tiens à constater ici déjà que Hartemis, déesse de la Terre et de la Lune, comme son nom l'indique, habitante des montagnes, des lacs, des forêts, des torrents, et devenue plus tard, sous l'influence poétique du génie grec, la Diane chasseresse, appartenait déjà aux Pélasges. Bien plus, son nom nous révèle un composé, un assemblage de deux dénominations plus simples, *Hart* et *Is* (Isis), réunissant en une seule personnification le principe fécondant de la terre et les influences médiatrices de la lune entre le soleil et notre planète. Il est donc évident que le nom de Hart, conservé dans la mythologie germanique et jusque dans notre nomenclature géographique moderne en Alsace et ailleurs, est antérieur à ce que les anciens nous apprennent des Pélasges.

J'ajoute encore un trait saillant au culte des Pélasges, en citant ces sanctuaires mystérieux de Samothrace, de Dodone, d'Olympie, de Dèmèter à Eleusis. On y conservait, réservés à un petit nombre d'adeptes, les rites religieux, la langue sacrée,

[1] Cette Festa est devenue la Vesta des Romains.

Digitized by Google

et sans doute aussi les procédés architectoniques primitifs. C'est cette institution qui a imprimé aux travaux cyclopéens le cachet d'ensemble si grandiose et si universel qui les unit à travers les siècles et les contrées les plus éloignées.

On aura sans doute remarqué la simplicité patriarcale du culte des Pélasges qui, ne pouvant s'élever jusqu'à la cause première, adoraient dans ses plus belles révélations, telles que l'astre du jour, celui des nuits, la terre enfin, ces grands principes naturels de la production et de la fécondation. Un tel culte ne manquait ni de grandeur, ni de poésie. Il n'admettait pas de victime vivante, et rappelait les autels de gazon des Hindous cités par le Rig, et les religions les plus anciennes de l'Asie centrale, patrie originelle des Pélasges. Il forme un frappant contraste avec les théogonies sombres dans leur complication, enfantées par le génie étrusque et égyptien. Toutefois, à l'aspect tout bienveillant des grands dieux des Pélasges vient se joindre, comme une ombre au tableau, le génie maudit d'Héphaistos, qui, déchu du ciel, comme le Caïn de la Bible, s'adonna, de même que Tubalcaïn[1], à l'exploitation des mines, si dangereuse encore de nos jours.

Cette religion primitive des Pélasges a inspiré les plus anciens poètes de la Thrace : Orphée, Musée, Mélampos, Thamyris, les prédécesseurs des grands génies de la Grèce. Elle a contribué à former la majeure partie du culte romain comme de celui des Grecs. Toutefois, reflétant la naïveté de l'âge pastoral, elle caractérise plus spécialement les premières immigrations en Europe de la race indo-européenne des Aryas, près de deux mille ans avant notre ère. Ces hommes intelligents, déjà assez instruits et assez organisés en société pour posséder une langue fort belle et toute formée, ne paraissent pas avoir taillé de statues de leurs divinités à ces époques reculées. Ils connaissaient cependant l'usage de certains métaux, ayant déjà des noms pour les désigner. Pasteurs simples et inoffensifs, ils poursuivaient sans bruit leur pèlerinage indéfini, dédaignant d'étendre leur commerce ou de faire des conquêtes par les armes.

Dès le dix-huitième siècle avant notre ère, la race sémitique, poussée par cette dernière et par les nécessités de locomotion qui se sont toujours imposées aux peuples pasteurs, envoya aussi en Europe de nombreux essaims qui vinrent se mêler peu à peu à ceux des Aryas. Cette race sémitique, toute différente de sa congénère, plus positive, plus pratique, plus commerçante, plus industrielle, plus agricole, se trouva partout en contact avec elle, et finit par l'absorber. Aussi bien le type physique du Sémite, qui est l'Arabe nomade, le Bédouin, a-t-il cela de particulier, qu'aucun contact, aucun frottement n'a jamais pu le modifier lui-même.

[1] Tubalcaïn, outre la première syllabe, est formé des deux mêmes racines que le Fulcanos des Latins.

Digitized by Google

Dès le quinzième siècle avant notre ère, les Phéniciens primitifs, c'est-à-dire les Sidoniens, avaient déjà un commerce européen et asiatique très étendu. Trois siècles après, ils enlaçaient dans un réseau de comptoirs et de stations commerciales l'Europe entière[1], depuis l'Egypte jusqu'aux îles Cassitérides (Sorlingues), où ils allaient chercher l'étain pour l'allier au cuivre de leur pays. Cela doit étonner d'autant moins, que l'Egypte faisait entrer l'étain dans la composition d'objets de bronze portant le nom de *Pépi*. Or, ce nom, qui signifie *grand,* est spécialement affecté à Phiops, roi de la sixième dynastie.

Le caractère positif de la race sémitique, ou si l'on aime mieux, arabique, immigrée en Europe, dut influer puissamment sur les idées religieuses des Aryas. Les religions naturelles étant un produit de l'esprit humain, et l'artisan se reconnaissant toujours dans son œuvre, les religions des Sémites durent être en quelque sorte le miroir de leur personnalité. Les Aryas, grande et belle race de robustes pâtres, qui sortaient d'un pays richement accidenté, où tout était vaste, montagnes, fleuves, lacs, vallées, avaient une mythologie grande, vague, simple et chaste. Les Sémites, au contraire, race petite, sèche, bilieuse, sortie de l'Arabie et de la Phénicie, pays pauvres et arides par comparaison, rapetissèrent, compliquèrent et dégradèrent les croyances des Aryas. Toutefois ils adoraient aussi les astres et le feu.

Toute la race sémitique appelait *El* son grand dieu. Les inscriptions cunéiformes le figurent par une étoile et des variantes qui en dérivent, et on ne sait au juste si par cette divinité sidérale on doit entendre le soleil, la lumière, le ciel étoilé, ou tout cela à la fois, considéré comme les sources de la vie universelle. Bérose nomme ce dieu primitif *Kronos,* et Sanchoniathon dit que Kronos s'appelait *El* chez les Phéniciens. Ce dieu est sans doute le même que Pan et que Thot. Plus tard, quoique El restât toujours une divinité importante de l'Olympe sémitique, Javeh[2], Kamos, Orotal, Moloch, Anu, etc., se partagèrent pour ainsi dire ses dépouilles. Chacun de ces dieux avait sa compagne, dédoublement de lui-même et sa forme passive. Mais, de même que sous des noms divers ils représentaient toujours la puissance créatrice du monde, de même les déesses Balaath, Derkéto, Astarté, Aschèra, personnifient toujours la Terre ou la Lune. Bel était souvent figuré sous la forme d'un taureau, et Astarté sous celle d'une génisse. Ces divinités ont été

[1] Voyez sur ces questions: Troyon, *Cités lacustres;* — Lubbock, Nilsson, de Rougemont, Keller, etc.

[2] Le nom du dieu Javeh est chaldéen; la racine du mot signifie *respirer*. C'est le dieu de la vie. Selon l'oracle d'Apollon de Claros, Jao est le dieu solaire envisagé sous quatre faces qui répondent aux saisons (et sans doute au tétragramme). Ce dieu Jao se retrouve à l'origine des plus anciennes croyances de l'Egypte et de la Chine, mais il ne paraît avoir pris sa place dominante chez les Sémites qu'à la sortie d'Egypte des Hycsos.

Digitized by Google

envisagées diversement par les nombreux rameaux sémitiques, selon le caractère particulier de chacun d'entre eux. Tandis que les uns célébraient dans les orgies de la joie des divinités bienfaitrices de l'humanité, les autres ne songeaient qu'à apaiser, par des sacrifices d'une cruauté repoussante, des divinités implacables. C'est ainsi que deux statuettes de Moloch, de provenance phénicienne, nous le représentent sous forme humaine : l'une tenant un gril penché et une épée nue, l'autre avec une bouche au ventre, pour engloutir les victimes humaines dont il était avide. Nous avons même des preuves incontestables de l'existence de sacrifices humains chez les peuples de l'époque du bronze, dans un grand dolmen de l'île de Kivik en Scanie, île qui a conservé le nom de Belle. A côté des dessins de plusieurs symboles sémitiques, la roue solaire à quatre rayons, les zigzags simples et doubles, un coin ou cône sacré rappelant ceux de Malte, Chypre, etc., deux haches semblables à certains celts de bronze; des prisonniers, accompagnés d'hommes armés d'une épée, et de musiciens, avancent vers une grande chaudière devant laquelle les attendent des prêtres encapuchonnés. Rien ne manque à cette scène d'horreur, pas même la barque, symbole de la migration des âmes.

Toutefois, que le lecteur se rassure; je me hâte de dire que, selon moi, l'usage des sacrifices humains, conservé chez les Sémites, y compris les Hébreux primitifs, a dû devenir bien plus rare au contact des tribus des Pélasges Aryas, et que je n'ai encore rencontré dans les Vosges aucune trace de ces sanglantes coutumes.

Si Moloch était le dieu de la destruction, Baal ou Bel était celui de la vie, de la lumière, de la chaleur : sur les cylindres gravés de Babylone, il tient le cercle, image de l'Année et de l'Eternité, et les plus anciennes colonies sémitiques l'ont adoré. Son symbole, le pieu de bois, le menhir, le cône ou la pyramide de pierre, s'élevait sur tous les sommets de montagnes, dans tous les lieux consacrés par les Sémites. Autour de ce Pal, d'où les Grecs ont fait leur Palladium, se formait d'abord une enceinte sacrée, puis une colonie se rangeant sous la protection du saint lieu. Ce nom de Pal, avec ses variantes Pel, Paule, etc., et les noms du dieu dont il est l'emblème, permettent de suivre à la piste les essaims pélasges dans leurs longs pèlerinages préhistoriques, depuis l'Assyrie et la Perse jusqu'au nord de l'Ecosse. Je montrerai plus tard que ces symboles et ces dénominations ne sont pas rares dans les Vosges, sur les deux versants, de même que le long de la Suisse romande et du Jura français.[1]

Il est vrai de dire qu'à côté de ces divinités consacrées par la race sémitique, chaque tribu, chaque colonie avait ses divinités particulières ou poliades. Le culte

[1] On retrouve même le nom de passage du Mercier (*mètchi*) attaché dans le Jura à des points où passaient des chemins devenus déserts depuis des milliers d'années, dans le massif si sauvage d'Alaise.

Digitized by Google

de la Triade étant universellement répandu chez ces anciennes populations, chaque petit centre avait d'ordinaire trois divinités spéciales. Ainsi à Malte, on voit encore les ruines des trois temples consacrés jadis à Baal, à Astarté et à Moloch.

Les Sémites, dans leurs expéditions, alliaient au but commercial un but religieux, et dans toutes leurs stations, ils tâchaient d'introniser leurs croyances, leurs cultes et leurs rites. Ce double but est encore attesté par une foule de monuments religieux, tels que mégalithes, temples hypètres, etc., et par la connaissance que nous avons d'un immense réseau de vigies ou phares qu'ils élevaient sur les bords de leurs longues voies maritimes.

Ils en avaient notamment au détroit de Messine, au cap Pélore (feu de Bel); en Afrique et en Espagne, les tours dites d'Annibal (PLINE, *Histoire naturelle*), les colonnes d'Hercule; aux embouchures du Baetis et du Tage (STRABON), au golfe de Biscaïe le colosse solaire d'Hercule Chamman.

Les noms du cap Bolerium ou Pelorum, au sud-ouest de la Britannie, paraissent montrer qu'ils y avaient élevé un phare comme en Sicile.

Ces tours, colonnes, pyramides, statues, etc, servaient de points de repère pendant le jour et de phares pendant la nuit. Pline, en parlant de celles de la côte d'Afrique, dit qu'on y allumait des feux à la sixième heure, c'est-à-dire à midi et sans doute à minuit. Il est fort vraisemblable que de pareilles vigies ont dû être établies sur les principales éminences dominant les routes terrestres que suivaient les Phéniciens, et même qu'elles ont dû être fort nombreuses, surtout dans les pays montagneux.

Les feux de la Saint-Jean et du solstice d'été, qu'on allume encore sur d'innombrables points culminants, en Grèce, en Italie, en France, en Irlande, en Angleterre, en Scandinavie, rappellent de nos jours même, par son côté religieux, l'usage de ces anciens phares. Nous retrouvons cette coutume conservée sur un réseau considérable d'éminences du Jura français, de la Suisse romande et des Vosges, où s'exécutent encore parfois des danses et des sauts à travers le feu. Ces cérémonies originales rappellent les danses orgiastiques des prêtres de Baal, qui traversaient en sautant les flammes du sacrifice. Les noms mêmes conservés dans nos montagnes à ces feux : *gaubes, bures, chevannes,* remontent par échelons des anciens Germains aux Gaulois et aux Pélasges.[1]

Il me paraît fort probable que les Sémites ont dû organiser des sociétés de mineurs, de forgerons, d'architectes, de commerçants, semblables à la confrérie des francs-maçons. En effet, les Sidoniens ont conservé pendant des siècles le secret du

[1] *Gaube*, all. *Gabe*, don, sacrifice; *bur*, gaul., sanglier, comme on le verra plus loin, la divinité topique par excellence de nos montagnards; *chevanne*, Képhène, déesse pélasge déjà citée.

Digitized by Google

verre, et une inscription trilingue montre qu'ils avaient une corporation de sauniers en Sardaigne, comme les bateliers en avaient une à Paris sous les Romains. Cette institution, jointe à celle de leurs vigies, pouvait leur permettre de correspondre et de se porter secours, au besoin, à de très grandes distances.

CHAPITRE IV

Les Etrusques.

Des Phéniciens et de leurs voisins sémites, le principal commerce européen passa aux mains des Etrusques. Ceux-ci étaient formés de deux races très distinctes, l'une indo-européenne, l'autre sémitique. La première, les Javans, est mentionnée dans les livres sanscrits, au sud-est de la Perse, quinze cents ans avant notre ère; elle était belliqueuse, comme l'indique son nom sanscrit *Yavan,* qui signifie *vif, agile.* La seconde race venait de la Lydie, et les Lydiens, selon la Genèse, étaient des frères d'Assur. Les types représentés sur les monuments antiques font encore distinguer facilement la différence essentielle de ces deux races, qui, pour ne pas avoir été distinguée par la généralité des savants, a donné lieu à tant de discussions sur l'ethnographie étrusque. De même de nos jours encore, un observateur attentif voyageant en Toscane, est frappé de ce contraste qui a persisté jusqu'à nos jours. Aussi l'histoire de l'Etrurie se partage-t-elle en deux périodes bien tranchées. Les premiers arrivants, d'une rudesse extrême, ont apporté en Italie une langue si ancienne que nous n'en pouvons saisir que quelques mots à peine, et un alphabet si dur que les lettres douces y font absolument défaut : il est composé presque uniquement de lettres fortes, aspirées ou sifflantes, comme encore aujourd'hui celui des Basques. A ces éléments se joignit un culte sévère des divinités infernales, culte farouche planant par dessus tout.

Sans parler du dieu supérieur des Etrusques, se dédoublant dans la triade de Jupiter, Junon, Minerve que leur ont empruntée les Romains, ils adoraient un dieu législateur *Tagès,* Hercule qu'ils nommaient Erclé, Aplu, un Hercules-Saxaneus, Vénus qu'ils nommaient Turan, la Lune qu'ils nommaient Lara, Lala, Losna, une sorte de Junon Quiris, etc.[1]

[1] Ces noms sont tirés de miroirs étrusques et d'autres monuments authentiques.

Digitized by Google

L'influence de la partie sémitique du peuple étrusque ne tarda pas à se faire sentir, et tout en conservant avec un soin tout particulier les moindres détails de son culte et de ses traditions asiatiques, il s'adonna de plus en plus au commerce et au luxe. Ces Etrusques sémites avaient hérité de l'habileté des Phéniciens à travailler les métaux. Ils l'avaient même poussée plus loin encore, et conservaient le secret d'incruster l'or et l'argent dans le bronze des armes et des bijoux. Les vallées du Rhin et du Doubs ont fourni à nos musées de délicieux modèles de travaux de ce genre. Les innombrables objets de bronze trouvés dans les lacs de la Suisse romande, sont tous d'un goût parfait, tandis que les objets de fer montrent une décadence frappante, due sans doute à ce qu'ils sont de fabrication indigène. Cependant Argentorat avait conservé le secret du damasquinage; ses fabriques d'armes étaient encore célèbres à l'époque romaine, et seule entre les sept villes de Gaule ayant le droit d'en fabriquer, elle avait le privilége d'en confectionner de toute espèce.

CHAPITRE V

Des Pélasges de l'âge de la pierre, des abris sous roche et des dolmens en général.

§ 1. Abris sous roche.

L'homme sauvage habitant des pays montagneux, dans les climats chauds ou tempérés surtout, a commencé par vivre dans des creux naturels de rochers, qu'il agrandissait et adaptait souvent à ses usages. Homère est donc mal fondé à parler des Troglodytes des bords occidentaux de la mer Rouge comme de peuplades fabuleuses. Il y a plus : ces tribus dont il fait mention, habitent encore aujourd'hui à l'état sauvage les mêmes cavernes, et se nourrissent exclusivement de poissons, ce qui avait valu à leurs ancêtres dans l'antiquité le nom d'*ichtyophages*. La chaine du mont Carmel, à son extrémité qui aboutit à la Méditerranée, est toute percée de grottes qui ont été habitées dans l'antiquité reculée. On prétend que le prophète Elie se retira dans l'une d'elles, et que d'autres prophètes habitèrent les autres. Elles sont voisines du couvent érigé sur une plateforme, à 200 mètres au dessus de la mer. Ses dimensions agrandies par la main de l'homme sont de 7 mètres de lon-

Digitized by Google

gueur, 6 de largeur et 3 de hauteur moyenne. Elle renferme une citerne, et Lamartine l'a illustrée par sa plume si richement colorée. « Elle n'a d'autre vue que la mer sans bornes, et on n'y entend d'autre bruit que celui des flots qui se brisent continuellement contre l'arête du cap. Les traditions disent que c'était là l'école où Elie enseignait les sciences des mystères et des hautes poésies. L'endroit était admirablement choisi, et la voix du vieux prophète, maitre de toute une innombrable génération de prophètes, devait majestueusement retentir dans le sein creusé de la montagne qu'il sillonnait de tant de prodiges, et à laquelle il a laissé son nom. »

On le voit, les cavernes factices n'ont pas toujours été habitées par des sauvages et des cannibales. On peut même dire que dans diverses contrées de l'Asie, des peuples assez civilisés continuèrent encore à y séjourner : tels étaient les habitants primitifs de l'Idumée. En Arménie, d'après Du Bois de Montpéreux, les principales villes doivent leur origine à des grottes voisines. Il y en a dans le Caucase, la Thrace, la Mœsie; en Crimée elles sont très nombreuses. Les roches calcaires de l'Antiliban, le mont Casius à l'est de l'Euphrate, la Cappadoce, en renferment; et Petra, dans l'Arabie Pétrée, est entièrement creusée dans le roc. L'Atlas, les monts de Sicile, des Baléares, sont percés de cryptes très anciennes, et les Apennins en sont remplis.

Cette dernière chaine de montagnes étant formée de roches calcaires, toutes percées à jour comme le Jura, offrait à des Troglodytes des abris naturels capables d'abriter une nombreuse population; voilà pourquoi ces deux chaines de montagnes, et en général celles de même nature, renferment peu de dolmens[1], les habitants n'ayant eu nul besoin de mouvoir d'énormes masses de rochers, soit pour ensevelir leurs ancêtres, soit pour se défendre. Les Cimmériens d'Homère[2], qui habitaient les iles Fortunées, l'Hespérie des Grecs, lieu où ces derniers se figuraient le séjour des justes après leur mort, n'étaient autres que les habitants du pays de Cumes en Campanie, au nord de Naples.[3] On voit encore à Misène, au sud-ouest de Naples, à Bayes, près du lac Averne, au mont Pausilippe, des cryptes considérables qui paraissent remonter à une haute antiquité. Strabon dit que « les Kimmériens habitent des demeures sous terre, auxquelles on a donné le nom d'*argilles,* et qu'ils communiquent entre eux par des allées souterraines. » C'est ainsi que j'ai trouvé dans les Vosges des clans de Troglodytes, dont les cellules, superposées et juxtaposées de la manière la plus irrégulière, communiquent entre elles par d'étroits

[1] Cependant il en existe quelques-uns. Ainsi Dennis donne le dessin d'un dolmen d'Etrurie; j'en connais dans le Jura septentrional, et les pierres à bassins abondent sur les hauteurs moyennes de cette chaine.

[2] *Odyssée,* liv. IV.

[3] *Odyssée,* liv. V.

Digitized by Google

passages taillés parfois grossièrement en forme de voûtes. On trouve dans le midi de la France des cavernes factices encore habitées, et le village de Craufthal, dans les Vosges, est formé en partie d'abris taillés dans les rochers. Tout récemment encore, M. de Baye a découvert dans la Marne des cryptes datant de l'âge de la pierre polie, comme le prouvent les divers instruments qu'on y a rencontrés. Les unes servaient de sépultures, les autres d'habitations, ne différant entre elles qu'en ce que ces dernières sont d'un accès plus facile et un peu plus spacieuses. Outre des haches, on y a rencontré des couteaux, des perçoirs, des grattoirs ayant dû servir à préparer les peaux pour les vêtements, des pointes de flèches, des tranchets, des pierres à aiguiser, tous objets de silex; quelques instruments en os, tels que poinçons, tranchets, une aiguille à tête percée, des manches en corne de cerf. Il s'y trouvait aussi des coquillages percés, des pendeloques en schiste et en marbre. Les corps inhumés étaient, les uns couchés, les autres repliés et d'assez belle taille.

En général, les cavernes ont été habitées de préférence à l'âge de la pierre ébauchée, comme le prouvent des exemples indiscutables dans le midi de la France et en Belgique, à Aurignac, à la Gorge d'Enfer, au Moustier, au Pey de l'Azé dans la Dordogne, plusieurs dans le Bas-Languedoc, etc. C'est près de Montauban que se trouve le plus beau de ces *abris sous roche* qu'on ait fait connaître jusqu'ici. C'est, comme toutes les habitations de ce genre, un simple abri adossé à une énorme roche taillée en retrait à sa base. Louis Figuier, dans *l'Homme primitif,* en a publié une belle reproduction.

Je donnerai plus loin les dessins et descriptions de plusieurs habitats de ce genre, que j'ai découverts dans les Vosges, et qui ne le cèdent en rien à la grandeur et à la beauté pittoresque de celui d'Aurignac.

§ 2. Dolmens.

L'homme ayant déjà développé jusqu'à un certain point ses facultés intellectuelles et son industrie, ne se contenta plus d'habiter des creux de rochers naturels ou adaptés à son usage, et dans lesquels il ne devait sans doute guère séjourner que la nuit; il dut se façonner avec le bois des abris plus commodes, quoique moins faciles à défendre contre les carnassiers et les tribus ennemies, et dont les traces ont dès longtemps disparu. Les premiers Gaulois, si attachés aux anciens usages, habitaient des cases rondes, de 3 mètres de diamètre moyen, et formées d'un mur de 1 mètre environ de hauteur, surmonté d'une claie de bois mêlé de terre et d'un toit de jonc. J'ai retrouvé dans les Vosges et dans le Jura, comme on le verra plus tard, de ces sortes d'habitations. Ils creusaient aussi en terre, suivant le témoi-

Digitized by Google

gnage des anciens, des trous qu'ils habitaient; ils y descendaient par une échelle, et les couvraient de branchages et de terre, de façon qu'à l'approche de l'ennemi, on ne voyait aucune trace des habitations. On retrouve en Angleterre, en Ecosse, en France, en Allemagne, en Suisse, d'innombrables abris de ce genre, ou *mardelles*. Il est probable que ces deux espèces d'abris furent communément ceux des peuples de l'âge de la pierre polie; le premier genre offre d'ailleurs une grande analogie avec les habitations lacustres dont nous pouvons nous faire une idée si exacte par leurs restes conservés dans la vase.

En même temps les populations primitives élevaient à leurs ancêtres et aux divinités générales de la race, des tombeaux formés de blocs de rochers énormes, presque toujours bruts. Les noms *mên, dolmen, menhir, peulvan, cromlech,* appartiennent tous aux langues orientales, et ont été généralement mal interprétés jusqu'ici, parce qu'on n'est pas remonté assez haut pour en trouver la véritable étymologie, le sens vrai (*etumos*). Pour peu qu'on remonte un peu haut dans les origines de ces langues, on trouve à tous ces noms une signification analogue, rappelant leur consécration primitive. Ainsi le *mên* d'Ecosse (sanscrit *mâ,* mesure), signifiait la Lune, qui présidait aux mesures du temps; le mot si répandu de *dolmen* indique encore la Lune. Il en est de même de *menhir,* qui renferme de plus celui de la Terre-Mère, la Hèra pélasge, devenue plus tard Hart et Herta.[1] *Peulvan,* c'est le nom du pilier ou pal symbolique dont j'ai parlé. Quant à *cromlech,* qui renferme le nom du dieu Crom, dérivé sans doute du Kor ou Soleil assyrien, il est devenu plus tard le haut allemand *cromlich,* courbe, qui se dit encore près des cromlech découverts à Mackwiller, et le mot *cromlecht*, de même sens, conservé dans l'antique dialecte de Metzeral. De même aussi le nom sacré latin de Terminus, qu'on donnait aux menhirs, se décompose en ceux : *terra, mên,* de la Terre et de la Lune; celui de Markstein[2], conservé longtemps à ces monuments en Alsace, indique qu'ils ont été ensuite consacrés au dieu Mar, Mark, Mars. Il en est de même encore du nom du célèbre pilier sacré des Saxons, Irminsul, ou Hermansul, ou Hartmansaül, dont le nom primitif n'est autre que l'accouplement des trois cultes de la Terre-Nourricière, de la Lune et du Soleil (Hart-Man-Saul)[3]. L'origine première de ces noms serait déjà une preuve de la provenance asiatique des peuples qui ont élevé en général des dolmens, si d'autres faits importants ne venaient déjà nous en avertir.

Quoique la double nature même du mégalithe, composé de pierres énormes et non taillées, s'oppose à la diversité et à l'étendue des constructions, il en existe

[1] Bien des noms anciens, tels que celui de l'Arménie, viennent des deux mêmes radicaux.

[2] Le nom de Markstein, comme celui de Terminus, est devenu dans la suite, à la décadence des mythologies antiques, celui des simples pierres limitantes.

[3] Le nom de Saul est sémitique.

Digitized by Google

cependant de grandes dimensions et de formes assez variées. On a établi un si grand nombre de divisions dans les mégalithes, qu'elles ne font qu'ajouter à la complication du sujet, au lieu de l'élucider. On peut s'en tenir aux quelques distinctions suivantes : le *dolmen* ou *tumulus-dolmen,* le *menhir,* les *alignements,* le *cromlech,* la *pierre branlante.*

Le *dolmen* est une construction en gros blocs de pierre, couverte de terre ou découverte, et composée d'un nombre variable de roches posées horizontalement sur d'autres qui les supportent, de manière à former une sépulture abritée. Le dolmen, quand il a de grandes dimensions, peut devenir une *allée couverte,* divisée parfois dans sa longueur par des cloisons de roche.

Le *menhir* est un bloc allongé, planté d'ordinaire dans le sol, quelquefois seulement posé verticalement, et dont la hauteur moyenne visible varie de 2 à 10 mètres. Certains monuments des îles Baléares et de l'Afrique septentrionale, formés d'une pierre verticale ou de plusieurs juxtaposées, supportant un bloc horizontal qui dépasse de tous côtés, peuvent rentrer dans la classe des menhirs. Quand les derniers se répètent de façon à former une ou plusieurs lignes, ils se changent en alignements.

Le *cromlech* est composé de menhirs ou de simples pierres un peu grosses, rangées en cercle, en demi-cercle, en ovale ou en carré long. Un menhir en occupe d'ordinaire le centre. L'enceinte est souvent accompagnée de fossés ou de levées en terre.

La *pierre branlante* est formée d'un énorme bloc posé en équilibre sur une pointe. Tantôt la pierre oscille au moindre effort qu'on fait pour la remuer, tantôt elle tourne comme sur un pivot. Un genre de monuments offrant une grande analogie de formes avec les pierres branlantes, ce sont les *pierres équilibrées,* où le bloc en suspension et sa base ne forment qu'un monolithe qui semble devoir se renverser au moindre souffle du vent. Je n'ai encore rencontré ce genre de monuments que dans le Yorkshire et dans les Vosges.

Le *mégalithe,* qu'on attribuait encore tout récemment à la race celtique, se retrouve sur presque toute la surface terrestre, en Asie, en Europe, au nord de l'Afrique et même en Amérique. Ammien Marcellin dit que « les Arabes, les Perses, les Scytes et les peuples antérieurs à ceux-là, érigeaient des piliers de pierre. » La Bible nous apprend que les Hébreux avaient aussi cette coutume; ils dressaient une pierre brute destinée à rappeler le souvenir d'un grand événement, et l'appelaient *pierre du témoignage.* Ils érigaient aussi des autels en pierres brutes, et les appelaient Betel (maison de El). Les Phéniciens donnaient à leurs menhirs le nom de Matsebeth (sainte mère), conservé encore dans leurs inscriptions, ce qui montre qu'ils les élevaient à leur Aschèra, quand ce n'était pas au dieu Baal. L'Ecosse et le

Digitized by Google

Danemark renferment des espèces de menhirs appelés *mêns* dans le premier pays; et en Scanie, le culte des pierres était si répandu, que le même mot *hœgr* signifie à la fois *pierre* et *idole*. D'après le témoignage des anciens, les Atlantes élevaient des pyramides monolithes; nous en avons dans le Jura septentrional et dans les Vosges, et l'on en retrouve beaucoup dans l'Inde, remontant à une haute antiquité. Il y a dans le Malabar (à l'ouest de l'Indoustan) des roches posées appelées *kodei-koull* (pierres-parasols), qui ressemblent à des champignons, et dont on retrouve les analogues dans la Marche et dans les Vosges. Il existe des pierres branlantes jusqu'au fond de l'Amérique, où l'on en voit une énorme, ressemblant à un globe, à l'est du Mexique.

Sans citer des exemples plus nombreux, il est permis de conclure de cette espèce d'universalité de l'architecture mégalithique, qu'elle est due à une quantité considérable de tribus appartenant à diverses races et à des époques différentes. Elle caractérise tout un âge de l'humanité, qui vient se ranger entre celui de l'habitation des cavernes et celui des enceintes cyclopéennes. On n'a pas assez étudié les dolmens pour en constater l'existence dans tous les pays où il s'en trouve. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles il est encore impossible de suivre la ligne, ou plutôt les lignes que parcoururent les populations qui les élevèrent. Il y a lieu de croire aussi que ces peuples ne s'arrêtèrent que dans certaines contrées dont les conditions climatériques et les productions pouvaient plus spécialement leur convenir. Néanmoins on peut retrouver un certain nombre d'anneaux formant une chaine brisée, qui depuis les Indes, par les côtes du Malabar, le Caucase, le littoral nord de la mer Noire, le Riesengebirge, la Silésie, aboutit d'un côté aux Vosges et à la Bretagne, de l'autre aux iles Britanniques. Des deux tronçons détachés de la chaine principale, l'un paraît traverser les Vosges dans leur longueur, pour se perdre dans le Jura septentrional et la Suisse; l'autre, se déroulant parallèlement, évite brusquement les sables incultes de la Gascogne, pour remonter la Dordogne, aller se perdre dans les Pyrénées, le Portugal et le pays de Grenade, et se retrouver entre l'Atlas et la Méditerranée.

Les groupes de dolmens reconnus en Palestine, en Grèce, en Etrurie, en Corse, ont sans doute avec les grandes lignes que je viens d'indiquer une relation d'origine. Les dolmens d'Afrique et de la Méditerranée paraissent moins anciens que ceux du Nord, car ils renferment souvent le bronze, tandis que la pierre et l'os distinguent le contenu des premiers. D'un autre côté, il est démontré que les sculptures symboliques décorant les mêns de l'Ecosse, ne sont que des variantes simplifiées de celles des mégalithes de l'Inde.

Quelles sont les races qui ont élevé les dolmens? On ne peut faire sur cette grande question que des conjectures. C'étaient d'abord des tribus préférant la

Digitized by Google

pèche et la chasse, dont elles vivaient exclusivement. En effet, on trouve généralement les groupes de dolmens ou dans les montagnes, ou dans le voisinage des cours d'eau et du littoral. C'étaient donc des tribus nomades, et si les instruments trouvés dans les dolmens danois peuvent donner à penser qu'une petite race, telle que la race finnoise, a élevé ceux du pays où ils se trouvent, si des observations analogues ont pu m'amener à une conclusion semblable pour les Vosges, il est fort probable que des races très diverses ont construit des dolmens. Si en Danemark, par exemple, les crânes arrondis, aux sourcils proéminents, qu'on a pu retrouver sous les dolmens, semblent indiquer une race touranienne analogue à celle des Lapons, les crânes allongés ou dolicocéphales déterrés en Angleterre et en Ecosse, nous montreraient une tout autre race. Ajoutons que les débris des squelettes, trouvés en Angleterre surtout, sont trop peu nombreux pour qu'on puisse baser sur ces découvertes des idées générales.[1]

Un autre fait, paraissant indiquer la multiplicité des peuples à dolmens, c'est que les haches de pierre trouvées en Danemark et en Allemagne, sont plus barbares, plus massives que celles de Bretagne, et ont sur les côtés une tranche plate ou arrondie, tandis que dans l'Ouest, elles sont taillées en ogive. En Alsace, on rencontre les deux genres. Sur toutes les haches danoises, si nombreuses, une seule est percée, tandis qu'on en trouve souvent dans l'Ouest et quelquefois en Alsace.

Avant la race touranienne, n'y avait-il pas d'autres races en Europe, et n'ont-elles pas laissé de dolmens? Jusqu'à présent, il est impossible de répondre à ces questions.

Le monument mégalithique le plus gigantesque qui existe, ce sont les alignements de menhirs de Carnac (côtes du Morbihan). Avant qu'on les exploitât comme carrière, ils ne comprenaient pas moins de quatre mille monolithes, réduits de nos jours au nombre de douze cents. Il est fort probable que leur disposition sur onze droites à peu près parallèles, dont les deux extérieures s'arrondissent en demi-cercle pour se joindre d'un côté, comme aussi la progression ascendante de la hauteur des pierres vers ce demi-cercle, avaient quelque chose de symbolique. Ces intentions se devinent aux nombres 2, 9, 11 des files de plusieurs alignements, à leur orientation, aux cercles concentriques, cercles simples ou demi-cercles ou ovales qu'ils décrivent. A Pédernec (Côtes-du-Nord) est une enceinte elliptique de 500 mètres de longueur. A son extrémité nord, sur une esplanade, douze gros blocs rangés en demi-cercle forment sans doute les douze Mois; sept autres, les sept Planètes probablement, forment la corde de ce demi-cercle. A l'autre extrémité, un menhir de 8 mètres présente trois cercles gravés, sans doute le Soleil, la Terre, la Lune.

[1] Cependant le docteur Wilsson, dans ses *Annales antéhistoriques de l'Ecosse*, croit pouvoir de ces faits déduire des lois générales.

Digitized by Google

La Grande-Bretagne n'a pas de grands menhirs, tandis qu'en France il y en a de 30 et même de 67 pieds. Celui de Loc-Maria-Ker, qui pèse près d'un demi-million de kilogrammes, et git brisé en quatre pièces sur le sol où il avait été élevé, n'avait pas moins de cette dernière mesure. Si la France, qui commence depuis quelque temps à attacher du prix aux monuments du passé, relevait un jour ce gigantesque témoin des âges préhistoriques, elle ferait mieux que l'Allemagne, qui a érigé une énorme statue au fabuleux guerrier Hirmensaul, dont le nom rappelle les cultes naïfs de la Triade sidérale, et qui n'a sans doute jamais été qu'un pilier de pierre.[1]

Les *pierres branlantes* se rencontrent jusqu'en Chine. Les anciens en plaçaient à Héliopolis en Syrie, à Harpœsa en Carie. En Amérique, il y en a une dans le Massachusset, et à Rhode-Island. En Angleterre, un de ces blocs pivote sur une boule de pierre insérée dans un vide creusé à moitié dans la base, à moitié dans le roc superposé. Une autre, en France, est en équilibre par ses deux extrémités sur deux piliers servant de pivots. Celle de Perros-Guyrec (Côtes-du-Nord), longue de 14 mètres sur 7 d'épaisseur, et pesant 500,000 kilogrammes, est si habilement équilibrée, qu'un seul homme peut la mettre en mouvement. Elle est creusée d'un bassin avec déversoir, et entourée de blocs de granit arrondis. La planche XIII en représente une qui se dresse en forme de barque sur la crête du *Bla* ou Rain-des-Chênes, au dessus d'Orbey. Elle est placée symétriquement à côté d'une autre, équilibrée sur trois pointes, et reproduisant sous trois aspects différents une forme vague de reptile. Au haut de la planche XIX se voit une *pierre branlante* érigée sur l'extrême angle de la crête de la gigantesque *Pierre percée*. Elle domine presque à pic, d'une hauteur de plus de 300 mètres, le charmant val de Teintru, tout rempli de souvenirs préhistoriques, et dont le nom même est celtique.

Les pierres branlantes, comme les menhirs de Carnac, sont encore en Bretagne l'objet d'un culte; on les oint d'huile et on les entoure de fleurs; il en était de même, il y a peu d'années, dans le Jura septentrional, pour des roches taillées grossièrement, quoique naturellement fixées au sol. Ces sortes de monolilhes ont les plus beaux échantillons dans le Jura. Ce sont Toumtâtre (tombe-tertre), arête rocheuse de 38 mètres de hauteur, qui s'élève au dessus de la vallée de la Loue, et a été taillée au tiers de sa hauteur en forme d'abri, et la Fille de Mai de Bourrignon, d'une égale élévation. Les plus magnifiques modèles de cette espèce qui existent dans les Vosges n'étant point connus, j'attendrai pour les citer que j'en aie publié les dessins. Ce genre de monuments, ces arêtes rocheuses taillées en mégalithes, au

[1] L'opinion la plus probable à ce sujet, c'est que le Irmensaul n'est autre qu'un pilier d'albâtre veiné qu'on a recueilli dans la cathédrale de Hildesheim.

Digitized by Google

lieu de roches détachées, et qu'on retrouve en Angleterre et dans quelques autres pays, semblent indiquer une nuance particulière dans les cultes préhistoriques. On a remarqué que les mégalithes sont en général formés de blocs erratiques ou apportés de loin. Ce fait est vrai, et même il semble caractériser un côté des cultes antiques d'une application générale. Il se comprend parfaitement de peuples qui adoraient les pierres comme des divinités tombées du ciel. Le *bétyle* est l'aérolithe noir, « la pierre animée[1] », témoignage vivant de la faveur des dieux, et le mot latin *lapis* signifiant *pierre,* semblerait même venir de *labo,* tomber. Les anciens adoraient des aérolithes à Pessinonte, sur l'Ida, à Emèse, à Ephèse, à Tyr, à Orchomène, dans l'île d'Aretia (Pont Euxin), à Bénarès, à Jaggernauth, à La Mecque surtout, où se trouvait la Caaba. C'est donc en contradiction avec ce principe des *bétyles* et des blocs erratiques, que la plupart des mégalithes vosgiens sont formés de roches prises sur place. Cependant ils se rapprochent du principe général en ce que les pierres branlantes et les pierres à bassins de nos montagnes sont choisies presque toujours parmi les pierres roulées par la mer et parfois transportées par les hommes.

Un genre de monuments encore assez répandu dans certains pays, et qui paraît être en général contemporain de l'âge de bronze et de la construction des derniers dolmens : c'est le *bilithe,* dont le trilithe, espèce de porte gigantesque formée de deux piliers unis par une architrave, constitue une variété. Le bilithe, qui a la forme du Tau grec T, comme l'hiéroglyphe égyptien du ciel, que je ne puis mieux comparer qu'à la partie supérieure du T, représentait sans doute l'antique divinité de la voûte céleste. La pierre sacrée, c'est la pierre supérieure; tandis que le trilithe, formé de trois pierres unies entre elles, figurait probablement la Triade (Terre-Lune-Soleil — Her-Man-Saul). Ces derniers étaient encore consacrés à Mercure en Egypte, au temps de Strabon.

Au mont Pilat (Loire), il y a des bilithes; on en trouve deux à Vauvenargues (Bouches-du-Rhône); plusieurs dans les montagnes au sud de Tripoli; dans les Vosges, au Tænnichel (au dessus de Bergheim), au sommet du Reisberg. Dans nos monts, comme ailleurs, ces monuments indiquent, par leurs formes équarries et les empreintes qu'on y trouve, l'usage du métal. Je crois avoir quelques raisons de les attribuer surtout aux Phéniciens.

Parmi les trilithes les plus importants, on peut citer ceux du Netsched, en Arabie[2], où trois vastes cercles de trilithes sont si énormes, qu'on passe dessous à dos de chameau. En Angleterre, ceux de Stonehenge[3] entourent de deux cercles de

[1] Pline et Ptolémée.
[2] Au district de Kasin.
[3] A Avebury, près de Salisbury.

Digitized by Google

97 pieds de diamètre le monolithe central. Deux ovales plus petits, formés également de bilithes, étaient concentriques aux deux cercles, et le tout était environné d'un fossé et de nombreux tumuli funéraires, comme à Carnac. Au reste, ces deux alignements devaient être de grandioses sanctuaires entourés d'immenses nécropoles, et Carnac est tout environné de buttes tumulaires dont les lignes se continuent le long de la mer à des distances considérables.

CHAPITRE VI

Du celt et de l'ascia, considérés comme symboles dans l'antiquité.

§ 1er. Du celt.

Les archéologues entendent par *celt,* la hache, le coin de silex ou de toute autre pierre dure, et ses imitations en métal. Le mot *celt* parait appartenir à la langue gauloise, car en kymri *kelt* signifie *pierre à feu.*

Le plus ancien instrument, le plus précieux que les hommes primitifs aient employé pour attaquer, se défendre, tailler le bois destiné à leur procurer l'usage bienfaisant du feu, dépecer une proie, en un mot pour réaliser les principaux actes nécessaires à leur conservation et à l'extension de leur bien-être, c'est le celt de pierre. Ils pouvaient le considérer comme leur providence. Aussi le rencontrons-nous dès l'époque tertiaire dans les sables inférieurs de l'Orléanais, dans les graviers de Saint-Acheul, dans les abris de la Dordogne, dans l'immense dépôt de Solutré, et généralement dans toutes les stations des époques du grand ours et du renne. Toutefois les échantillons dont nous venons de parler étaient tous simplement formés par éclats.[1] Une immense période de l'humanité ne connut guère d'autres armes et ustensiles que des os, des cornes et ces sortes de haches. C'est ce qui a fait admettre dans l'époque de la pierre, la sous-période de la *pierre ébauchée.*

Des milliers de faits recueillis dans des contrées différentes ont démontré que les tombeaux et stations où se rencontre le *celt poli* avec les formes qui en dérivent, ont une origine postérieure à l'âge de la *pierre ébauchée,* et donnent lieu de reconnaître une sous-période fort longue aussi, dite de la *pierre polie.*

[1] Voir surtout les nos 3, 4, 5, 6, 7, pl. VIII.

Digitized by Google

Le celt de pierre paraît avoir été en usage chez tous les peuples à la porte de l'état social, et l'on en a trouvé jusqu'en Sibérie et au Pérou. Il est encore commun de nos jours chez les tribus sauvages des deux hémisphères. Je n'ai pas la certitude que la hache taillée par éclats ou fondue en métal ait jamais été spécialement un objet de vénération; aussi vais-je m'occuper uniquement de celle de pierre polie, dont il me paraît qu'il en a été autrement.

Au moyen-âge, quand on armait un chevalier, on bénissait ses armes; les anciens Grecs pratiquaient déjà cet usage dans le moyen-âge de leur histoire nationale. Ils professaient un profond respect pour leurs armes; ils en suspendaient en *ex-voto* dans leurs temples. Ils en avaient de symboliques, comme les boucliers des sept chefs devant Thèbes : les boucliers d'Hercule et d'Achille avaient été forgés par le dieu Vulcain, et ceux des prêtres saliens étaient tombés du ciel.

L'époque de la pierre polie avait déjà ses croyances religieuses; cela dut être, puisque le travail si ingénieux et si habile de ces instruments, et le commerce étendu que suppose la nature de plusieurs des roches précieuses dont ils étaient faits, nécessitent un certain développement de l'état social, et qu'il n'est point de peuple à demi sauvage qui n'ait une religion. Le culte des morts est démontré du reste par le fait considérable de l'existence des dolmens funéraires, dont la grande majorité appartient à l'âge de la pierre polie, et j'oserai appeler cette époque, qui me paraît essentiellement théocratique, *le moyen-âge préhistorique*. Tout cela nous donne à croire que la hache polie de nos pères, la plupart du temps formée avec le plus grand soin d'une pierre rare sur laquelle l'extrême fini du travail empêche de reconnaître la trace de la main de l'homme, a été dès l'origine même un objet si précieux, qu'il dut être regardé comme sacré.

C'est ce que tendent en effet à démontrer plusieurs faits importants. D'abord, nous en trouvons presque toujours au moins un échantillon dans les dolmens et les cavernes consacrées comme sépultures; ainsi le squelette trouvé récemment à Menthon, en avait une sous la tempe. Parfois ces cryptes en renferment un grand nombre. Le dolmen couvert de Mané-er-Hrock (Morbihan) en recélait *cent et une* en jade et en trémolithe. Des objets aussi précieux ne pouvaient avoir qu'un usage de consécration religieuse. D'autres monuments funéraires contiennent des haches de si grande ou de si petite dimension, qu'elles n'ont jamais pu être d'aucun usage pratique. Telles sont : une de celles du monument précédent, qui atteint 47 centimètres; une autre de Tumiac, qui en mesure 45; un petit celt alsacien plat et non tranchant, percé pour la suspension, et qui ne pouvait être qu'une amulette.[1]

[1] Voir pl. X, fig. 2.

Digitized by Google

Un autre argument tendant à montrer l'usage symbolique du celt poli, c'est que plusieurs dolmens, si pauvres d'ailleurs en sculptures, portent sur leurs parois intérieures des figures de haches polies, avec ou sans manche. Il y en a une gravée sur une paroi d'un abri sous roche de la Marne, une grande, emmanchée et percée, au Tertre du Mercier (*metché*) de Loc-Maria-Ker (presqu'ile du Morbihan). Près de là, au dolmen si important de l'ile de Gaurinnis, des haches sans manche, longues ou courtes, rappelant les caractères cunéiformes, se combinent dans diverses positions, en nombres variables, à côté du serpent dont le culte a été commun à presque tous les peuples préhistoriques.

A Mané-er-Hhrock, la hache libre ou emmanchée, isolée, ou en s'unissant à diverses lignes, forme des dessins bizarres, qui ont évidemment un sens figuré. A l'époque du bronze, ce symbolisme religieux du celt a dû persister, car il est reconnu que beaucoup de dolmens de l'âge de bronze continuent à renfermer des objets de pierre polie qui ont dû servir encore longtemps, par respect religieux, au moins aux cérémonies du culte. Plusieurs dolmens de l'âge du bronze, tels que celui du Kivick, renferment des dessins de celts.

Chacun sait que l'écriture, dans la première antiquité, était regardée comme chose sacrée, inaccessible aux profanes. Or, un genre d'écriture qui paraît remonter à l'origine même des cunéiformes, est formé de deux éléments : le coin allongé ou court, et l'angle droit. Les dimensions énormes des caractères d'une inscription de ce genre, découverte à Persepolis par Pietro della Valle, comme aussi son extrême simplicité, témoignent en faveur de son archaïsme.[1] Les Etrusques, si soucieux de perpétuer les rites antiques, avaient continué de marquer les années, en fixant au mur du temple de Nortia à Vulsinies, leur métropole religieuse, le clou ou coin sacré, et les Romains eux-mêmes en avaient conservé l'usage au Capitole en faveur de Jupiter.

Le caractère fatidique et pour ainsi dire miraculeux des haches polies, qui leur a été attribué dès l'origine, a traversé l'antiquité classique grecque et romaine pour arriver jusqu'à nous, sans rien perdre de sa vigueur. En effet, à une époque encore très reculée de l'antiquité, les hommes ayant perdu le souvenir de l'âge de la pierre, ces haches devinrent un objet d'étonnement et de superstition pour le peuple et même pour les prêtres. Les Grecs les croyant lancées par la foudre, les nommèrent *Kéraunia;* les Latins leur appliquaient la même qualification. Certaines d'entre elles, rondes et noires, servaient, croyait-on, à prendre les villes et les flottes.[2] En Asie, les Mages les employaient pour leurs opérations.

[1] Voir *Les écritures cunéiformes*, par Ménant.

[2] Pline, *Histoire naturelle*, 37, 51.

Digitized by Google

De nos jours, *hors du monde comme de l'antiquité classique,* les celts polis se nomment à Java *dents de l'éclair,* en Chine *pierres de foudre.*[1] Pour rendre la même idée, l'Angleterre les appelle *Thunderstone,* le Danemark *Tordensten,* la Bretagne *Menjuru,* l'Allemagne *Donnerkeile,* la France *pierres de tonnerre,* l'Alsace *Donnerœxt.* Chez les Scandinaves, Thor, *le dieu qui lance au loin la hache,* était le dieu du tonnerre, comme le Zeus des Grecs, le Jupiter des Latins et le Taran des Gaulois. Sa hache ou son marteau était l'emblême de la foudre. Au reste les haches scandinaves paraissent avoir été des armes de jet; on a trouvé en Danemark un celt de cuivre encore emmanché et fixé à une courroie, et un bas-relief romain représente un Gaulois levant sur un ennemi un celt fixé au bras par une courroie; enfin Sidoine Apollinaire parle de haches de jet, *secures missiles.*[2] Il est donc fort vraisemblable que la hache, avant d'être le symbole du dieu Thor, l'a été de son prédécesseur Bel, le dieu des phénomènes célestes en général.

Dans les Vosges, la croyance aux *Donnerœx* est encore fort vivace : on y croit qu'elles sont lancées dans l'éclair, traversent dans sa longueur le tronc des grands arbres, et percent la terre jusqu'à une grande profondeur. De là elles remontent chaque année d'un degré, jusqu'à ce qu'arrivées à la surface du sol, au bout d'une série de neuf ou onze ans, un heureux mortel les rencontre. On s'en sert comme de talismans contre la foudre dans tous les pays du monde; mais dans les Vosges, on leur attribue même, notamment sur le bétail, une influence curative particulière et toute magique. On pratique à cet effet, le *Donnerax* à la main, à trois reprises différentes, trois passes qui rappellent de bien près la Triade antique et le culte des déesses de la Maternité : Lucinia, Quiris, Hartemis d'Ephèse.

En commençant cet article, je disais : « Je n'ai pas la certitude que la hache taillée par éclats ou fondue en métal ait jamais été spécialement un objet de vénération. » Par un heureux hasard, deux faits inattendus viennent de faire disparaître le doute qui me restait à cet égard. Mon bienveillant ami, M. G. Ferry, s'est empressé de me communiquer une hache de fer d'apparence très ancienne, qu'il conserve dans sa collection, et qui porte l'empreinte d'une croix prise dans la forme même de l'instrument. Le symbolisme de la hache a donc persisté jusqu'au christianisme, qui l'a sanctifié en y ajoutant son signe particulier. En même temps je découvrais sur une hache taillée par éclats, du type le plus primitif, originaire de la Champagne, ce même signe de la croix, gravé avec un très grand soin, à une époque si ancienne qu'il est recouvert d'une sorte de patine.

De l'universalité des croyances populaires à la magie de la hache dès les temps anciens, on me parait en droit de conclure que ces superstitions remontent

[1] De Rougemont, *Les Sémites en Orient.*
[2] Tome Ier, clavis VII.

Digitized by Google

à la plus haute antiquité, et peut-être à l'âge même de la pierre. Elles pourraient bien avoir été répandues dès les premières migrations des peuples pasteurs.

§ 2. De l'ascia.

Il résulte, je pense, de ce qui précède, que si les Romains ont sculpté sur un grand nombre de leurs tombeaux conservés dans les Gaules, un objet analogue au celt, le figurant parfois même tout seul et dans de grandes proportions, ils ont dû y attacher une idée capitale, symbolique et sacrée. Cet usage n'a dû être à l'origine qu'un rappel de la céraunie et des haches déposées en nature ou sculptées dans certains dolmens funéraires en Bretagne, aux environs de Paris, en Danemark. Peut-être parviendra-t-on plus tard à le démontrer et à renouer la chaine interrompue qui semble relier les haches dolméniques à l'ascia des tombes gallo-romaines. En attendant, on me permettra de considérer comme la plus ancienne ascia connue celle que j'ai découverte et déchiffrée sur la Pierre Ecrite.[1] En effet, elle est gravée sur un simple rocher, selon l'habitude des plus anciennes populations de l'Asie, et côtoie plusieurs hiéroglyphes cunéiformes. Cependant elle s'éloigne déjà considérablement de la forme du celt de pierre, et se trouve presque complètement semblable à une de celles reproduites par Muratori.[2]

L'ascia varie énormément dans ses formes. Elle affecte tour à tour celles d'une hache, d'un marteau, d'une pioche[3], d'un sarcloir, d'une doloire, d'un instrument de sacrifice. Malgré ces diversités, les savants se sont obstinés à vouloir voir dans tous ces instruments un seul et même objet, un seul et même usage pratique, ce qui est puéril. Une infinité d'opinions ont été émises à ce sujet. « Une des plus répandues, dit M. de Caumont dans son *Abécédaire d'archéologie,* est que l'instrument figuré ne peut être que celui d'un tailleur de pierre, et que le bloc, une fois choisi et confié à l'*ascia* du polisseur, était marqué du signe symbolique de cet instrument. » Cette hypothèse tombe d'elle-même, si l'on songe que l'antiquité nous a laissé sur divers tombeaux de tailleurs de pierre la figure de leurs instruments, et que nul objet n'y ressemble, de près ou de loin, à une ascia.[4]

De même que la forme de l'ascia et ses usages pratiques varient beaucoup, de même le sens figuré que les anciens y attachaient, a dû être assez vague et varier avec les temps et les croyances locales. Le sens fondamental toutefois n'a guère dû se modifier, non plus que les idées sur les céraunies n'ont subi de changement en traversant les âges. L'ascia a dû être considérée comme le symbole de la puissance

[1] Pl. IX, fig. 2.
[2] Tome III, page 536, N° 4 du *Novus thesaurus veterum inscriptionum.*
[3] Voir Columelle, *De re rustica.*
[4] Voir, par exemple, Muratori, tome II, page 970, et tome III, page 1335.

Digitized by Google

et de la justice divines[1], protectrices des tombeaux contre les profanateurs (peut-être aussi contre la foudre). D'ailleurs la formule tumulaire *sub ascia dedicatum,* consacrée sous l'ascia, paraît bien renfermer une idée de protection morale, et par conséquent divine.

M. de Caumont, le premier, a remarqué l'association fréquente du niveau à l'ascia dans la Gaule méridionale, et cette réunion lui paraît indiquer une corrélation d'idées philosophiques, hypothèse qui me semble très vraisemblable. On me pardonnera de hasarder à ce sujet une première interprétation. On connaît les monnaies de Valerius Acisculus, qui faisait frapper sur l'avers de ces pièces l'hiéroglyphe parlant de son nom (l'ascia), comme faisaient pour leurs médailles plusieurs des plus anciennes cités pélasges. Or, la figure de l'ascia, parmi ses sens divers, pourrait bien avoir été l'*hiéroglyphe parlant* d'une divinité. Comme on la trouve surtout en Gaule, elle s'y rapporterait au dieu Bel ou Belesus. En effet, le nom grec *pèlekus* (hache) ressemble fort au nom de ce dieu, et l'allemand *Beil* (cognée) est encore ce nom; l'adjectif grec marquant l'égalité du niveau est *isos,* qui rappelle le nom d'Isis.[2] On pourrait encore, de préférence, admettre seulement la première syllabe de chaque mot comme hiéroglyphe, et l'on aurait Bel, Is, deux noms fort répandus dans la Gaule romaine pour désigner le dieu Soleil et la Lune. Comme symbole, le niveau de l'égalité convient d'autant mieux pour la Lune, que les anciens prenaient généralement cet astre pour mesurer le temps. L'ascia devait être aussi naturellement l'antique symbole du dieu-soleil Belos. Comme Apollon, le Bélos des Grecs était caractérisé par le trait qui se nommait *bélos*[3] lui-même, de même encore que leur successeur scandinave Thor avait pour symbole la hache. En latin même, *securis* (hache) paraît avoir une commune origine avec le français *secours, secourable,* et avec le grec Acsuros, le nom de la Cybèle pélasge, la divinité secourable par excellence.

Sur d'autres monuments funéraires, le niveau employé en corrélation avec l'ascia est remplacé par une règle à divisions égales, et me paraissant se prêter à la même explication. Ainsi une figure d'homme du musée de Caen[4] tient d'une main une véritable ascia, de l'autre une semblable mesure, qui pourraient bien être les hiéroglyphes et symboles de Bel et d'Is. Les anciens devaient employer encore

[1] Au moyen-âge, l'usage de l'ascia s'était conservé en Alsace; on en voit une, sculptée en relief sur le portail byzantin de l'église de Kaysersberg, et les cours colongères en avaient une sur leur porte d'entrée.

[2] C'est même le nom sans aucun changement, car dans plusieurs parties de la Gaule, notamment en Alsace, Isis s'appelait Is, et *os* n'est qu'une terminaison sans doute muette.

[3] La bélémite, dont la forme est celle du trait, était un objet de vénération chez les anciens, et se retrouve dans quelques dolmens. Elle commence aussi par le nom de Bel.

[4] Voir DE CAUMONT, ouvrage précité, page 467.

Digitized by Google

d'autres emblèmes pour rappeler les divinités protectrices des tombeaux, et parmi les objets que les personnages représentés tiennent en main ou ont à leurs pieds, il doit y en avoir souvent de symboliques. Ainsi une stèle d'un Belliccus, fils de Beilator[1], représente un personnage ayant à ses pieds un chien qui paraît en arrêt sur un lièvre. M. de Caumont ne sait comment expliquer la présence de ces deux animaux. Si l'on admet qu'il y ait là un hiéroglyphe parlant et un symbole, cette présence s'explique facilement. En grec *molossos,* en latin *molossus* signifiant *dogue,* rappelle le dieu Bel-Moloch; le bas-latin et l'anglais *bêl,* chien, sont le nom du même dieu. En même temps le chien était chez les Gaulois le compagnon et le symbole du dieu Mercure, successeur de Bel. D'autre part le lièvre, en grec *lagôs,* ajoute à Bel la terminaison du nom grec des Pélasges, en formant Pelagos. En français (au féminin) et en allemand aux deux genres *hase,* est l'hiéroglyphe parlant et l'attribut naturel de la déesse Asathor, divinité craintive qui hante les ténèbres et le silence des tombeaux. Une stèle du même genre, paraissant venir de quelque temple gallo-romain, est incrustée dans le pignon du transsept de l'église romane de Murbach, déjà citée. Elle représente un homme debout, revêtu du sagum gaulois, et tenant en arrêt de chaque côté par une main, un lièvre et un chien dressés sur leur arrière-train. C'est évidemment le même symbolisme religieux. Je pourrais pousser beaucoup plus loin les analogies de ce genre; mais je m'arrête et je conclus en deux mots : Le celt a toujours été sacré dans l'antiquité, et peut avoir été considéré comme l'emblème des divinités solaires. L'ascia doit avoir eu le même sens, et peut-être a-t-elle servi en même temps d'hiéroglyphe phonétique.

§ 3. De quelques autres symboles sculptés sur les dolmens.

D'autres signes que la hache se trouvent parfois sculptés à l'intérieur des dolmens. Parmi ces signes, je commencerai par parler des empreintes de pieds d'homme ou de cheval. Près de Vannes, sur un support intérieur d'un dolmen, est marquée la trace de deux pieds humains. A l'autre extrémité de l'Europe, selon Hérodote[2], on montrait empreinte sur un rocher, au bord du Tyras[3], une trace d'Hercule; elle avait la forme d'un pied humain, mais sa longueur était de deux coudées. D'après Bochart, Sarad signifie en sémitique, *empreinte de pied,* nom qui ressemble fort à celui de la Sardaigne; ses deux noms grecs, Ichnus et Sandaliotis, ont le même sens. Peut-être le nom de cette île lui vient-il d'empreintes de ce genre, auxquelles les Libyens attachaient aussi une importance particulière, car ils

[1] Reproduite dans l'ouvrage précité de M. de Caumont.
[2] Livre IV, 82.
[3] Le Dniester.

Digitized by Google

avaient un mot, selon saint Augustin, pour dire « un homme dont le pied porte bonheur. » En Egypte, Persée avait un temple où l'on voyait l'empreinte de son pied. Au fond du golfe de Tarente, à Pandosie, on voyait l'effigie du pied d'Hercule. Dans les environs d'Alaise, l'antique métropole religieuse des Gaules, et de Sarraz dont le nom serait peut-être sémitique, on m'a montré les traces traditionnelles du pied de Roland; il y en a une au mont Colombin (Haute-Saône)[1]. J'ai donné, planche XVII, une empreinte qui paraîtrait être du même genre[2], et j'en reproduirai bientôt une autre, gravée sur un dolmen, près d'une des voies préhistoriques menant au bassin de la Sarre. En Suisse, où les empreintes de pied sont très rares, il en existe cependant.[3]

D'après les mythes grecs, Persée, monté sur le cheval Pégase, avait visité le pays des Hyperboréens, c'est-à-dire l'Europe du Nord et de l'Ouest. C'est de ce même pays qu'ils faisaient venir le magicien Abaris. En hébreu *abarim* signifie *passage, station en voyage;* donc *abaris* signifierait *voyageur.* Il serait bien possible qu'au fond de tous ces mythes il y eût un enseignement sérieux, et qu'Abaris, Hercule, Roland, qui a pris plus tard sa place dans la tradition, enfin Persée, pussent nous indiquer, par la recherche de leurs traces, celles du commerce des peuples préhistoriques en Europe. Les effigies des pieds de cheval pourraient avoir la même signification que celles des pieds humains; elles auraient été des points de repère pour les anciennes voies commerciales, dont elles nous aideraient à retrouver le tracé. Les empreintes de pieds de cheval ne sont pas rares dans les Vosges; elles y ont évidemment un sens religieux se rattachant au croissant lunaire et aux révolutions sidérales. On verra le dessin de plusieurs roches qui en montrent, et je rapporterai les traditions et les usages qui s'y rattachent. Pour le moment je me contente de nommer les empreintes marquées au *Saut du prince Charles,* sur l'ancienne route des Vosges près de Saverne, la miraculeuse *Pierre de saint Quirin,* près de la route romaine qui traversait le Donon pour gagner Sarrebourg; la *Pierre de Charlemagne,* près du dolmen de la Glacière et du pont de la Vologne, la roche de Châlemont, au dessus de Liepvre.[4] Enfin, sur un chemin aussi, et au milieu d'un ensemble magistral de monuments mégalithiques, entre Teintru et Saint-Dié, une pierre sculptée d'une barbarie incroyable et représentant un cavalier arrêté,

[1] Il y aussi des *pas de Saint-Martin* en Franche-Comté.

[2] Elle mesure 35 centimètres, la longueur d'un pied de géant, sur 13 centimètres de profondeur, et se détache sur une roche située à 50 pas au dessous du monument mégalithique du grand Hohnack, représenté planches XVI et XVII.

[3] *Moniteur universel du soir,* 6 août 1864.

[4] La tradition attribue à ces deux dernières roches l'honneur d'avoir vu Charlemagne et reçu l'empreinte du pied de son cheval.

Digitized by Google

la *Pierre le Roi,* est encore l'objet d'un culte particulier. Elle est située au milieu d'un ensemble majestueux de monuments mégalithiques.

Pour revenir aux dolmens, je rapporterai qu'on a constaté dans certains de ces monuments des dépressions en forme de siége, et que ce genre de cavités est assez fréquent sur les mégalithes de nos montagnes. A Trégunc, en Bretagne, en face d'une pierre branlante, on a remarqué une roche évidée en forme de banc à peu près circulaire. On a observé aussi dans les monts Géants, en Suède, en Bretagne et en Suisse, des pierres creusées en bassins, pouvant au besoin contenir un liquide. Ces sortes de dépressions, dont plusieurs ont été reproduites planches XVI, XVII, XVIII, XIX, et d'autres dépressions qui les accompagnent souvent dans les Vosges, seront l'objet d'une étude spéciale, étant susceptibles de donner lieu à des développements particuliers, à cause des lois auxquelles leur étude approfondie permet de les soumettre.

Sur un certain nombre de dolmens on a sculpté des cercles concentriques, qui ont évidemment un sens particulier. On voit encore fréquemment reproduite sur les dolmens la figure du serpent. On a déjà pu remarquer que les pierres à bassins des Vosges offrent souvent la figure d'un reptile[1], ce qui se rencontre assez fréquemment sur nos roches posées, équilibrées ou branlantes, pour permettre d'y voir une intention.

Les archéologues ne paraissent pas avoir remarqué, sur les blocs parfois non taillés qui composent les mégalithes, certaines entailles évidemment dues à la main de l'homme, qui doivent aussi avoir leur signification et constituer des espèces d'hiéroglyphes. Dans nos monts, leur immense abondance m'a permis de les classer, comme les dépressions précitées. Elles seront de même l'objet d'un chapitre à part.

Enfin, je ne puis terminer cette courte notice sur les signes ou objets accompagnant parfois les mégalithes et paraissant avoir une destination symbolique, sans dire quelques mots d'un genre d'objets qui n'a pas encore attiré l'attention, et qui mérite une mention particulière. J'ai dit, dans l'introduction de cet ouvrage, que j'avais trouvé un œuf de pierre dans le lac du Ballon de Guebwiller. J'ai reproduit (planche VIII, 11) cet objet de granite d'une régularité parfaite.[2] Les nos 9 et 10 représentent des pierres ovoïdes, que je trouvai peu après dans la même vallée : la première est en grauwacke et taillée par éclats, la seconde en granite poli. J'en trouvai d'autres et signalai le fait au docteur Faudel, qui put en recueillir au musée de Colmar des échantillons de grandeurs très diverses. On en a trouvé quelques-uns en Champagne, un dolmen de Brindisi en a fourni deux dont j'ai

[1] Voir les planches XV à XIX et la planche XXV.

[2] On le voit au musée de Colmar.

Digitized by Google

vu les moulages au musée de Saint-Germain, et l'on a trouvé à Lublin une pierre ovoïde dont la surface est grossièrement sculptée en simple relief, en forme d'idole, dont la coiffure figure un œuf et rappelle les bas-reliefs de la Perse antique, sculptés dans les rochers de Schâpour. Toutes ces pierres, au lieu d'être régulièrement ovoïdes, c'est-à-dire un peu plus minces vers une extrémité, sont de dimension égale. Cependant j'en ai trouvé une, taillée avec une grande précision dans un morceau de marbre de statuaire auquel on a donné la forme et les dimensions exactes d'un œuf : fait unique! il est percé à moitié d'épaisseur pour recevoir une sorte de manche; mais on voit aisément qu'il n'a jamais dû servir de marteau.

On sait que les anciens Grecs se servaient dans leurs frondes de balles de métal qu'ils appellent *balanos,* c'est-à-dire *glands,* et que les Romains imitèrent ces instruments de jet qu'ils appelaient *glans.* Il est fort probable que ces objets avaient surtout une destination symbolique et rappelant l'idée de la génération universelle que les Gaulois attachaient au chêne et les Indous à l'œuf. Cette hypothèse serait d'autant plus admissible que le mot *balanos* renferme, comme nous l'avons vu, les noms des grands dieux des Pélasges, et que j'ai été témoin, en Alsace et en Suisse, des faits suivants. Une dame âgée, originaire du Haut-Rhin, n'a cessé de porter suspendu au cou un petit œuf de pierre auquel elle attribuait la vertu de la protéger contre la foudre, et en Suisse, les jeunes filles de plusieurs cantons portent suspendue au cou une cassolette en forme d'œuf. Il paraît donc permis de rattacher aux idées sur la hache de pierre, l'œuf et le gland qui paraissent avoir été tout spécialement en honneur en Alsace.

CHAPITRE VII

Le Saint d'Héricourt.

Monument figuré trouvé à Bavilliers.

L'archéologie préhistorique est le trait d'union entre l'archéologie des temps historiques et la géologie. Le fait suivant, qu'une circonstance toute fortuite m'a permis de constater, rentre donc tout naturellement dans mon sujet.

Le 21 mai dernier, des ouvriers travaillaient depuis trois jours à creuser un puits près d'une des premières maisons de Bavilliers, dans la direction de Belfort, à trois pas à l'est du fossé méridional qui borde la route. On eut à traverser plusieurs couches d'un lehm [1] si dur et si compacte, qu'il forme une vraie muraille. Ces couches,

[1] Sorte de terre glaise vulgaire.

Digitized by Google

à stratification très horizontale, et de nuances très variées, renfermaient quelques pierres calcaires arrondies. Tout à coup, à 11 heures du matin, les coups de pioche mirent à découvert un gros bloc de lehm durci qu'on prit pour une pierre, et devant lequel on s'arrêta court. Les ouvriers crurent y reconnaître un bonhomme, « posé bien droit, me dirent-ils, comme s'il eût été assis. » Ils le fixèrent donc à la corde du treuil servant à monter les matériaux; la roue tourna et amena au jour une sorte de buste de 34 centimètres de hauteur. On le nettoya pour le débarrasser « de la boue qui lui salissait la figure », et l'on crut reconnaître une forme humaine que des enfants auraient faite comme celles qu'ils modèlent dans la neige. Le propriétaire du puits, Louis Jardot, trouvant le nez un peu fort, l'amincit avec son couteau. C'était d'autant plus facile, qu'on avait affaire à un bloc de lehm à demi pétrifié par le temps. Survint un enfant — cet âge est sans pitié — et le nez devenu trop mince, fut abattu d'un coup de pierre.

Chaque habitant de Bavilliers, venant de Belfort, s'arrêtait devant la figure, quand au milieu d'une vingtaine de campagnards attroupés et devisant sur un sujet si étrange, une bonne femme dit gravement :

— Il est là *comme qui dirait* un saint.

— Ne voyez-vous pas, riposta un malin de la troupe, que c'est un saint d'Héricourt.

Le 26, je cheminais sur la route, quand, fidèle à mon habitude de ne jamais passer devant un terrain nouvellement creusé sans m'y arrêter, je quittai le bras de ma femme pour aller visiter le puits. Je demandai alors aux ouvriers s'ils n'avaient pas rencontré de pierres curieuses. Après m'avoir répondu négativement, ils me donnèrent, toutefois *sans y attacher la moindre importance,* les détails que je viens de rapporter dans toute leur naïve simplicité. J'acquis donc le *saint d'Héricourt,* puisque tel est le nom dont il a été baptisé dès qu'il a vu le jour, et l'ayant examiné avec une grande attention, je reconnus qu'il était formé de lehm pétri, montrant encore les joints des petites masses qui en forment les flancs. J'y vis une espèce de cristallisation dans l'interstice de deux de ces masses. Je distinguai encore dans les yeux les traces de rayons, révélant une facture toute particulière. J'observai principalement à la partie postérieure du bloc, des traces profondes d'une sorte de spatule obtuse, qui n'a pu être de métal. Enfin, plusieurs fentes larges et profondes, dans le sens vertical, me parurent être l'œuvre du temps et de la dessiccation de la matière employée.

En résumé, un bloc de lehm, travaillé incontestablement de main d'homme, pour représenter quelque chose : hibou, homme ou idole, et recueilli à 3^{m},50 de profondeur, dans un terrain à stratifications horizontales très régulières, voilà le fait; je le livre dans toute sa simplicité aux savants qui s'occupent de l'antiquité de

Digitized by Google

l'homme, laissant chacun libre d'en tirer les conséquences qu'il jugera convenable. Je me contente de joindre à ces mots trois dessins aussi fidèles que possible[1], montrant l'objet sous trois aspects différents, et quelques-unes des empreintes des instruments paraissant avoir servi à le modeler.[2]

CHAPITRE VIII

Une inscription runique inédite.

J. G. Schweighæuser a dit dans son *Enumération*[3] présentée et lue à la réunion du Congrès scientifique réuni à Strasbourg en 1842 :

« On a découvert, il y a quelques années, au bas du Mænnelstein, grosse roche à laquelle s'appuie l'extrémité sud-est de cette enceinte[4], une inscription en caractères runiques, dont la traduction est : « *Pour cela, prince des nations Sygge, ta gloire durera autant que le cours des temps.* » On sait que Sygge est le nom que porta Odin pendant le cours de sa vie terrestre, et dont le nom de la ville de Sigtuna, en Suède, a conservé le souvenir. Mais rien jusqu'ici n'indiquait que ce héros divinisé ait eu le moindre rapport avec nos contrées. C'est aussi la seule inscription runique dans toute cette partie de l'Europe. Que peut-on conclure de cette mention du héros et comment expliquer cette singularité? »

M. L. Levrault, dans son ouvrage : *Sainte-Odile et la Heidenmauer,* publié en 1855, cite l'indication de Schweighæuser. Puis il ajoute :

« On ne saurait assez regretter que l'âge et les infirmités de l'érudit antiquaire enlevé par une mort si récente encore aux amis des sciences historiques, ne lui aient pas permis d'aller reconnaitre en personne cette prétendue inscription runique. Tout au plus est-il possible d'apercevoir quelques traits qui, s'ils ne sont pas la trace de lichens, ont en effet certaine apparence d'analogie avec les lignes droites des caractères runiques, mais qui dans ce cas appartiendraient aux runes

[1] Pour le nez, dont la racine existe encore intacte, je l'ai complété d'après les renseignements de l'ouvrier qui l'a dénaturé.

[2] J'ai fait immédiatement sur place une enquête minutieuse, destinée à vérifier tous les détails de la découverte, la profondeur, etc., et cette enquête, renouvelée à ma prière par un homme expérimenté, le directeur de la *Revue d'Alsace*, a produit des résultats identiques.

[3] *Enumération des monuments les plus remarquables du département du Bas-Rhin et des contrées adjacentes,* page 9.

[4] L'enceinte de Sainte-Odile.

Digitized by Google

des commencements du moyen-âge : ils ont été d'ailleurs si légèrement gravés sur la pierre, qu'il devait suffire des intempéries de quelques saisons pour les effacer à peu près, et pour empêcher de lire cette phrase de si longue haleine en l'honneur d'Odin.... L'inscription annoncée à l'auteur de l'*Enumération des monuments du Bas-Rhin,* comme existant sur les flancs du Mænnelstein, aurait été postérieure, non-seulement à la conquête des Gaules, mais même à l'établissement du christianisme; elle ne prouverait dès lors rien en faveur de la consécration du Mænnelstein à Odin.... Mais si l'inscription runique signalée à Schweighæuser, sur la foi d'un correspondant peu digne de lui, n'a pas de raison d'être ou d'avoir été sur le Mænnelstein, il n'en est pas de même des signes symboliques, etc. »

Voilà donc l'existence même de la fameuse inscription signalée par Schweighæuser, révoquée en doute implicitement par M. L. Levrault, auteur aussi consciencieux qu'érudit, et qui a passé sa vie presque entière au pied du mont Sainte-Odile.

J'ai consulté moi-même M. Levrault sur son opinion relativement au monument épigraphique en question, et j'ai acquis de lui l'assurance formelle qu'il avait très souvent examiné le Mennelstein, et que jamais il n'y avait rien vu qui pût ressembler de près ou de loin à une inscription pareille. Il n'a jamais su, du reste, de qui Schweighæuser tenait ses renseignements, dont l'auteur est le seul qui ait jamais prétendu l'avoir vue.

A ces données j'ajouterai que j'ai moi-même récemment examiné avec la plus minutieuse attention tous les rochers importants qui bordent la crête du mont Sainte-Odile. Je puis affirmer que non-seulement le Mennelstein, mais *aucun ne porte la plus légère trace d'une semblable inscription*, et le couronnement du Mennelstein, tout couvert de dépressions, éloigne toute possibilité d'un éboulement qui aurait emporté l'inscription.

Je donne, planche 29, une reproduction de la pièce que possédait Schweighæuser. Elle m'a été communiquée par M. le pasteur Ringel, qui m'a affirmé l'avoir copiée sur nature en 1832, en présence de Schweighæuser. Je laisse au public à juger de l'authenticité du monument. Il se compose non-seulement d'une inscription runique, mais encore d'une inscription cunéiforme qui lui est superposée, et d'un oiseau, une sorte de cigogne, qui se trouve sous la double inscription. Je suppose que Schweighæuser a cru voir dans le dixième mot le nom de Sigg. Elle se lirait :

Thoi mun uppi, methan veld lifir
Thoi othar thengill thitt nafn vera.

Le sens en est :

Ainsi, prince des peuples, aussi longtemps que courra le temps, ton nom restera.

Digitized by Google

J'ai remarqué que l'inscription cunéiforme est identiquement semblable aux lignes runiques, c'est-à-dire composée de caractères ayant la même valeur que leurs correspondants des lignes inférieures. D'après M. Ringel, l'oiseau aurait 1 mètre 17 de longueur, et les caractères n'auraient pas moins de 18 à 25 centimètres de longueur.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 10

N° 1. Hachette de serpentine polie, de grandeur naturelle, trouvée à la ruine des trois châteaux à Eguisheim, et déposée au musée de Colmar.

2. Hachette-amulette de serpentine polie sans tranchant, à anneau de suspension, de grandeur naturelle, trouvée dans la forêt de Rodern, et déposée au musée de Colmar.

3. Hachette symbolique sans tranchant, de serpentine noire, grandeur naturelle, trouvée aux environs de Brumath, et que l'auteur conserve.

4. Pointe de flèche en silex, grandeur naturelle, trouvée par l'auteur sur le plateau de Sainte-Odile, et conservée par lui.

5. Pointe de flèche en silex, grandeur naturelle, provenant du Michigan, et conservée au musée de Bâle.

6. Hache de serpentine polie, de grandeur naturelle, trouvée sur le mont Sainte-Odile.

7. Hache percée en jade, demi-grandeur naturelle, trouvée à Blotzheim (Haut-Rhin) en 1855, et déposée au musée de Bâle.

8. Hache en serpentine verte polie, trouvée au Kronthal près de Wasselonne, et conservée par l'auteur.

9. Hache de bronze, deux tiers de grandeur naturelle, trouvée près de la crête du Hinterkienberg, derrière le plateau de Sainte-Odile.

10. Marteau percé, en néphrite, demi-grandeur, trouvé au Heidenweg près Pulversheim, moulage conservé au musée de Colmar.

11. Hache en serpentine noire, trois quarts de grandeur naturelle, taillée par petits éclats, trouvée sur l'Elsberg (mont Sainte-Odile).

12. Scramasax de bronze, de 67 mètres de longueur, trouvé au Rieth de Meistratzheim, dans un sarcophage.

LÉGENDE DU PLAN

de la crête du Hury-Tœnnichel.

a Mur préhistorique de moyen appareil.

b Grande pierre taillée en forme de meule.

c Roche en forme de pied, incrustée d'une croix grecque, d'une forme de pied, etc.

d Haute roche en forme de chaire de Bel, surmontée d'une dépression en forme de bassin.

Digitized by Google

e Roches taillées en couloirs, avec belles entailles d'instruments.

f Triple roche percée à jour par les eaux à sa base, et dont la corniche est divisée en trois par la main de l'homme et surmontée d'une roche posée.

g Source des Esprits ou des Fées.

h Croix grecque gravée en creux.

i Roches taillées en couloirs.

k Grande roche verticale surplombante, creusée en arcades.

l Grande caverne du Ramelstein.

m Beau demi-dolmen tout environné de pierres posées.

n Croix grecque incrustée sur une pierre à dépressions.

o Petite roche posée, ovale, percée au centre d'un bassin taillé en entonnoir régulier.

p Dolmen formé de deux grandes roches posées en forme de toit en bâtière.

q Grand et beau dolmen.

r Abri à roche branlante.

s Roche des Fées ou des Géants, couverte de roches creusées de soixante-cinq dépressions considérables et de plus de cinquante moins accentuées, en tout environ cent vingt.

t Bilithe.

u Enceintes formées d'un mur préhistorique de moyen appareil, et de blocs énormes taillés et posés, dont l'un n'a pas moins de 11m,95 de longueur.

v Enceintes formées de blocs prismatiques énormes, de blocs percés à jour par les eaux à leur base, découpés au sommet et creusés de grandes dépressions, roches auxquelles vient se joindre le mur préhistorique de moyen appareil.

x Vallum de terre disposé en demi-cercle de cinquante pas de diamètre, aboutissant de chaque côté au mur de moyen appareil.

y Dolmen considérable avec galeries, suspendu sur une pente des plus abruptes, à mi-côte.

z Bel abri taillé.

a' Plateau couvert de nombreuses roches posées, creusées de dépressions de divers genres, et d'entailles très profondes.

b' Autre plateau couvert de roches offrant des particularités de même genre que les précédentes.

c' Enorme roche profilant un sanglier assis.

d' Pierre équilibrée sur un très mince pivot taillé. Elle est creusée de deux bassins et renversée depuis 1864.

e' Grand abri taillé en forme de barque, avec belles entailles d'instruments.

f' Divers abris; roches taillées et disposées en forme d'enceintes et couloirs, belles entailles. En face, au nord-est, la crête est bordée de la Roche-du-Corbeau, muraille rocheuse verticale de 50 mètres de profondeur.

g' Abri taillé et roche de 5 mètres de long, profilant un reptile.

h' Banc taillé au métal.

i' Pyramide sacrée surmontant un banc creusé en arc régulier et trois marches.

Digitized by Google

LÉGENDE DU PLAN

de la crête du mont Sainte-Odile.

a Wachtstein.
b Schaafstein.
c Mennelstein.
d Roche avancée des murs cyclopéens, avec dépressions et empreinte curieuse.
e Roches des murs disposées en enceintes.
f Suite de la crête de la Bloss, terminée à l'est par la Roche de la Chapelle, la Roche du Bassin aux fauves et la chapelle de Saint-Jacques.
g Pierre creusée d'un entonnoir très régulier.
h Abreuvoir muré, dit Mare-aux-Sangliers.
i Les soi-disant monuments druidiques de Schweighæuser.
k Tumuli.
l Clôture de l'enceinte cyclopéenne méridionale.
m Mur formé de pierres prises à l'enceinte cyclopéenne.
n Abreuvoir muré de Saint-Jean.
o Roches-du-Bassin, les soi-disant *Roches-des-Boulangers* de Schweighæuser.
p Bassin énorme de 40 centimètres de profondeur.
q Dolmen en forme de marmite.
r Roche de 8 ½ mètres, calée en demi-dolmen.
s Roches énormes, disposées en enceintes et couloirs, et reliées en partie par l'appareil cyclopéen.
t Grand abri sous roche, avec une empreinte magnifique.
u Source de Sainte-Odile.
v Mur moitié artificiel, de caractère cyclopéen.
x Croix grecque gravée sur une roche.
y Rocher d'Oberkirch, grand abri taillé.
z Stollhafen, petite roche à érosions naturelles.
a' Abri taillé.
b' Mur de séparation, imitation des murs cyclopéens.
c' Rocs énormes disposés en enceintes, demi-dolmens, menhirs, etc.
d' Empreinte de pied de 15 centimètres de profondeur, sur une roche d'un sentier escarpé.
e' Grand abri taillé avec deux bassins et belles entailles.
f' Enorme roche à pic.
g' Espace de deux cents pas, sans traces de murs.
g'' Grotte d'Adalric.
h' Courte ligne formée de débris de murs cyclopéens.
i' Belle mardelle adossée à un rocher.
k' Grande et profonde mardelle murée.
l' Très grande et très profonde mardelle murée.

Digitized by Google

m' Abri de 9 mètres de profondeur, dit Herrenfelsen, adossé à des couloirs taillés dans les rochers, sur plus de 100 mètres de longueur.

n' Menhir et dolmen en forme de marmite garnie de siéges, au dessus d'un couloir vertical très profond.

o' Beau demi-dolmen.

p' Plateau des Fées, roches creusées de plus de 60 dépressions (bassins, siéges, plats), dont une de 2 mètres de longueur.

q' Roche équilibrée.

r' Roche équilibrée, faisant corps avec sa base.

s' Bel et grand abri taillé, à entailles magnifiques.

s'' Haute roche verticale avec belles entailles, à côté de plusieurs grands abris artificiels.

t' Enceinte du Jardin-des-Païens.

u' Mare voisine de l'enceinte précédente.

z' Roche du Lange Ruhestall et trou du Winterloch, près du Pavé-du-Diable.

CHAPITRE IX

La crête du Hûri-Tænnichel.

Une courte crête de 900 mètres d'altitude domine au loin la plaine d'Alsace, entre Schlestadt et Colmar : c'est le Tænnichel, qui prend le nom de Hûri vers l'ouest. Ce promontoire mystérieux, caché derrière ses épaisses assises de sapins, d'où il plane sur un immense horizon dans toutes les directions, devait être un séjour de prédilection pour les peuples qui adoraient la pierre. On y rencontre en effet des choses si extraordinaires, que plusieurs milliers d'années n'ont pu effacer les antiques traditions qui s'y rattachent ni les noms qui en rappellent les origines. Consultez le pâtre à la recherche d'une chèvre égarée sur cette crête sauvage, à travers des forêts toutes semées des débris de blocs gigantesques sur une longueur de plus d'une lieue; vous l'entendrez vous jeter les mots : *Murs païens*. Si vous lui demandez : « Que dit-on dans vos chaumières de l'origine de ces murs païens? » il vous répondra d'un air confidentiel : « Les vieux disent qu'ils ont été construits en une seule nuit par les *Fées*. » — « Comment nommez-vous cette énorme roche qui surplombe le ravin au milieu de ces murs? » — « C'est la Roche des Fées (ceux qui parlent allemand disent la roche des Géants). Depuis là, les fées avaient jeté un pont par dessus les abimes de l'air, jusque sur la roche escarpée de Châlemont, de l'autre côté de val de Liepvre. »

Digitized by Google

La source des Esprits ou des Fées, magnifique dolmen à galerie, comme aussi la grotte haute et profonde du Ramelstein, témoignent encore aujourd'hui de la consécration primitive de ces lieux. Que serait-ce si nous voulions évoquer tous les antiques souvenirs que rappellent les localités voisines! Ces rocs monstrueux, fendus, renversés, disloqués par les grandes commotions de la nature, étaient bien faits pour donner carrière à la jeune imagination des peuples primitifs et les frapper d'un saint effroi. Si le Sauveur eût habité nos pays, c'est sur une telle falaise désolée que le prince des ténèbres l'eût transporté pour le tenter. Aujourd'hui encore, ami lecteur, je n'oserais le croire de toi-même; mais plus d'un esprit fort se sentirait saisi d'une respectueuse terreur devant ces travaux de l'*Hercule des Rochers*. La nature semble elle-même prendre plaisir à contribuer à ces impressions. Un voyageur est arrivé sur ces hauteurs par une après-midi de l'été: la lumière, la chaleur inondent la montagne comme les vallées. Soudain l'horizon s'assombrit, le soleil disparait, le ciel se couvre d'un voile noir, il fait nuit. Bientôt les oiseaux de proie tournoient dans les plaines de l'air qu'ils déchirent de leurs cris aigus; le vent souffle avec fureur et déracine les sapins séculaires. L'homme effaré lutte, escalade les prismes de pierre, sans avancer, sans pouvoir se diriger; il s'égare; la sueur se glace sur sa poitrine, le sang dans ses veines. Il interroge en suppliant ces bizarres témoins de pierre qui semblent le narguer. Les uns se creusent devant lui en retraites sans fond, d'autres s'allongent en reptiles, en oiseaux, en gigantesques sangliers; ceux-là agitent leur lourde masse sous le pied qui les presse. Il recule épouvanté. Mais les mugissements de l'aquilon faisant place à un moment de calme, il arrête ses pas, il suspend sa respiration haletante pour écouter les bruits de la plaine et saisir au moins quelque chose d'humain. Qu'entend-il derrière lui? C'est un soupir, un souffle, une haleine légère, un rire étouffé. Ce sont des pas pressés sur ses pas; ils le suivent, ils vont l'atteindre. C'est l'*Autre;* c'est le fantôme lamentable des forêts désertes et des rocs creusés en abime: c'est Hésus! L'homme confie son âme à Celui qui commande à l'univers. Cependant la voix roulante du tonnerre rappelle le malheureux voyageur au sentiment du vrai; il ose se retourner et, se voyant seul, il reprend un nouveau courage pour vaincre les obstacles sans cesse renaissants. Enfin, tout ruisselant de sueur et de pluie, il approche du séjour des hommes à travers les sillons pressés et croisés de l'averse; un éclair lui a fait entrevoir au loin une chaumière, sans doute habitée. Il respire, il est sauvé de l'orage et.... des griffes de l'*Autre*.

§ 1er. Travaux des savants sur le Tænnichel. Conclusions qu'on en peut tirer.

Jusqu'à nos jours, les archéologues me paraissent n'avoir guère compris les travaux imposants dont l'homme préhistorique a couvert la crête du Hûri-

Digitized by Google

Tænnichel, non plus que ceux dont la croupe rocheuse du mont Sainte-Odile est entourée. Cependant ce sont à peu près les seuls vestiges antérieurs aux Romains, selon moi, dont on se soit occupé. Je crois donc utile de commencer ma description des mégalithes vosgiens par une étude comparative de ces deux points importants. Pour rendre mes observations plus sensibles, je les accompagne de deux plans horizontaux de ces crêtes et de leurs principaux monuments archéologiques, levés par moi sur le terrain, et reproduits de ma main, sans aucun emprunt aux travaux graphiques précédemment publiés, travaux nuls pour le Tænnichel, fort incomplets et en partie erronés pour le mont Sainte-Odile. Grâce à mes plans, et à l'indication des sentiers qui y sont tracés, chacun pourra visiter facilement et avec fruit tous les points intéressants de ces deux crêtes. Plusieurs dessins, que des explications détaillées et comparatives viendront compléter, permettront qu'on n'y verra plus quelque chose d'incompréhensible ou d'absolument invraisemblable.

Dans leur ignorance bien naturelle des temps préhistoriques et de leurs usages, Schœpflin et de Golbéry, deux savants alsaciens dont le nom inspire un profond respect, ont recherché sur la crête du Tænnichel des inscriptions, des sculptures romaines devant servir à expliquer cette gigantesque énigme de pierre. Voici comment le dernier raconte leur déception à cet égard :

« Schœpflin a vainement tâché de s'éclairer par le secours des inscriptions ; il n'en existe pas sur cette vaste muraille. Moi-même, dans le cours de mes premières excursions, je les avais cherchées avec soin; depuis je me suis convaincu qu'il ne devait point y en avoir. Quelque amour-propre qu'un antiquaire attache à n'être point déçu, j'avouerai, parce que mon erreur a été compensée par un sentiment d'orgueil national, qu'un jour, en nettoyant de la pointe de mon couteau quelques caractères gravés sur le roc, je croyais déjà ressaisir un souvenir romain, lorsque tout à coup je lus distinctement ces mots : « A la paix d'Udine », et je rendis aux Celtes leur gigantesque construction. Un descendant de ces vieux Gaulois avait vaincu les ennemis de sa patrie dans les champs des vainqueurs de ses ancêtres; en traçant ces mots, son épée avait écrit la gloire du Français sur la pierre du Séquanien. »

Pour faire connaître cette ligne des Murs païens, qui n'a pas plusieurs lieues d'étendue, comme le suppose l'auteur précité, ni une lieue, comme le croit M. Richard[1], mais deux kilomètres pris en ligne droite, M. de Golbéry se contente de calquer la carte de Cassini, déjà très ancienne de son temps, et où le mur forme une ligne absolument imaginaire, si bien que l'extrémité sud-est qui, sur la carte,

[1] *Histoire d'Alsace*, par R. A. Richard, 1836.

Digitized by Google

s'arrondit vers le nord, revient au contraire brusquement en plein midi. Poursuivre plus loin la comparaison, serait superflu.

Quant à l'explication qu'on a fournie de ces travaux, il faut tenir compte de la tendance qu'on avait à voir partout des travaux *romains*. Cette tendance était si prononcée, que M. de Golbéry, arrivant sur ces sommets escarpés, « parcourt (de l'œil) la route militaire d'Agrippa; et si les feux du soleil font briller quelque objet lointain, l'imagination lui rappelle encore la lance du soldat romain marchant vers la Germanie cis-rhénane. » Partant de telles idées, à quelles conclusions sont arrivés Schœpflin et de Golbéry? Le premier croyait voir dans cette grande muraille, surmontant une crête étroite qui s'avance sur la plaine, une ligne romaine, destinée à relier les divers postes militaires communiquant entre l'Alsace et la Gaule transvosgienne. J'avoue que si la muraille était continue et d'origine romaine, une telle hypothèse ne serait pas absolument invraisemblable; mais cet immense travail, interrompu sur une longueur de 300 mètres, où il n'a jamais existé que des rochers presque infranchissables, n'a pu servir de communication. Aussi M. de Golbéry a-t-il senti toute l'inanité de l'explication de son devancier. Malheureusement, la sienne est bien moins admissible encore, car on peut la traduire en ces termes : A une altitude de 910 à 945 mètres (élévation des deux points extrêmes du mur), une crête très escarpée, « tellement étroite qu'on ne saurait faire un pas de l'un ni de l'autre côté, sans descendre rapidement », soit vers une vallée à bords très raides, soit en sens inverse « dans un précipice », est surmontée sur une longueur de 2 kilomètres, d'une muraille de 5 pieds de hauteur. Ce mur a-t-il pu être construit pour servir de limite défensive entre deux peuples? La question ainsi posée se résout d'elle-même.

Toutefois, je me fais un plaisir de constater que M. de Golbéry, malgré son système général préconçu, laisse percer de temps à autre son instinct du vrai, en décrivant des parties spéciales de la muraille, Ainsi, dit-il, « à plusieurs endroits, et surtout aux environs du point A[1], les rochers sont arrangés absolument comme certains dolmen du pays chartrain, c'est-à-dire que, d'un côté, ils touchent le sol, et que de l'autre ils sont supportés par une pierre, comme on le voit à la figure 2 de la troisième planche du Mémoire de M. de Fréminville. On pourrait penser que c'est là un jeu de la nature, s'il n'était évident que la main de l'homme a construit l'immense muraille à laquelle ils se rattachent. » Ainsi M. de Golbéry croit devoir attribuer un travail humain quelconque à de grandes roches qu'il compare à des dolmens; il constate de plus qu'elles se rattachent à la muraille de moyen appareil, c'est-à-dire à la muraille proprement dite. Il ajoute encore : « Lorsqu'on a surmonté les diffi-

[1] Ce point A, rappelé par l'auteur, c'est l'extrémité sud-est du mur.

Digitized by Google

cultés que présentent les rochers, on se trouve à la pierre de délimitation de l'ancien ban de la Verrerie, et tout à côté, à l'est de la muraille, est une enceinte de grosses pierres et de rochers, qu'aujourd'hui on désigne sous le nom de *Saltzschlecke* (le lèche-sel). La tradition veut qu'autrefois les seigneurs de Ribeaupierre, propriétaires des trois châteaux dont nous avons parlé, y aient enfermé les cerfs et les biches qui leur servaient aux plaisirs de la chasse. Sans donner absolument tort à la tradition, qui peut avoir négligé l'origine de cette enceinte pour s'attacher à l'usage momentané qu'on en a fait, je ne crains point d'affirmer qu'une enceinte aussi extraordinaire n'a pu être construite pour ce but; elle est fort semblable aux cromlech du pays chartrain; sa dimension est à peu près la même que celle du cromlech de Gélainville. Les rocs qui l'entourent sont aussi des grès bruts; leur disposition est tout à fait pareille, si l'on en excepte cette circonstance, qu'ici la muraille forme l'un des côtés de l'enceinte. Or, si l'un et l'autre pays ont appartenu au culte druidique, pourquoi la vue des mêmes objets ne rappellerait-elle pas la même origine? »

Pour combattre la tradition interprétée par Golbéry, rectifier et compléter sa description d'enceinte, rien de mieux que de citer quelques lignes de Richard[1] : « Après une demi-heure de marche environ, les blocs deviennent plus grands, plus nombreux : la muraille prend un autre aspect. Ce ne sont plus des pierres plus ou moins grosses, plus ou moins informes, groupées, ici confusément, là rangées avec un peu plus d'ordre, et toujours posées à la surface du sol, sans y pénétrer; c'est, sur une base de granit[2] donnée par la nature, un immense entassement de rochers nombreux; le mur n'a plus six pieds d'épaisseur, il en a deux cents, ou plutôt, ce n'est plus ni un mur, ni une enceinte : c'est un chaos; et l'on sent bien que la vie a passé par là. Ces lourdes masses ont été remuées : il y en a d'étendues à terre, qui ont dû être debout; j'en ai vu deux placées l'une à côté de l'autre, formant un angle droit aussi parfait que s'il eût été ajusté à l'équerre. Une seule masse, unie comme si elle avait été nivelée au ciseau, est assez large pour que trente hommes y puissent marcher de front. »

L'auteur ajoute en note : « N'en déplaise à la tradition, je ne vois pas comment on aurait retenu des cerfs et des biches dans un lieu *qui n'est nullement clos,* et où l'on ne trouve pas, entre des rochers grands comme des maisons, un espace de trente pieds carrés qui soit absolument vide. Ce désordre ne date pas de quelques siècles seulement... »

Les lignes qui précèdent sont si conformes à la vérité, que pour toute personne qui ne ferait pas une description méthodique et détaillée des lieux, on ne saurait dire

[1] *Histoire d'Alsace,* page 45.

[2] L'auteur se trompe; c'est *de grès vosgien* qu'il devrait dire.

Digitized by Google

mieux ni plus juste. J'ajouterai un mot seulement. M. de Golbéry a laissé libre cours à son imagination, quand il a vu à la prétendue enceinte du Tænnichel les proportions de celle de Gélainville. Au lieu de caractériser ces lieux du nom d'*enceinte,* celui qui leur conviendrait, serait un *labyrinthe à enceintes.* Encore faudrait-il établir d'avance que le mot d'*enceintes* indiquerait des enceintes ouvertes sur un ou plusieurs points. Ce genre d'arrangement de grandes roches est si fréquent dans les Vosges, que je préviens le lecteur une fois pour toutes que j'emploierai le plus souvent le mot *enceinte* dans ce sens.

Voyons maintenant, après M. de Golbéry, ce que pourrait signifier l'expression *Saltzschlecke*, attribuée à un labyrinthe forme de petites enceintes. On connait dans toutes les langues une foule de vieux mots qui, n'étant plus compris du vulgaire, ont néanmoins persisté à rester en usage. C'est ainsi que le mot *reticulum,* petit sac à mailles, est devenu un *ridicule* au moyen-âge. Le mot *Saltzschlecke* ou *Saltzschlœcke* n'étant plus compris de nos montagnards, ils durent forger une légende pour l'expliquer, selon leur habitude de tout interpréter. Or, le mot composé qui nous occupe, est formé de deux éléments, dont l'un signifie *sel;* l'autre peut bien être le plurier régulier de *Schlack,* conservé dans le mot du patois local *Tüveschlack,* pigeonnier. Le mot signifierait donc *petites enceintes,* qui convient bien à l'état des lieux. Quant au sel, quoiqu'il fût un élément nécessaire aux sacrifices chez les anciens, je ne chercherai pas à en expliquer la présence dans l'expression traditionnelle.

Je terminerai mes citations par quelques lignes excellentes d'un homme qui avait un vrai culte pour l'archéologie, notre regretté compatriote F. Piton. Il exprime en ces termes l'impression que lui ont produite les roches du Tænnichel.[1] « Son point culminant (du Tænnichel) est couronné d'une roche de granit[2] immense, surplombante, agrafe d'un long collier rocheux, dont ces cimes sont entourées[3], tantôt gisant à nu, tantôt masqué par le touffu de la forêt.

« C'est un mur cyclopéen, formé convulsivement par la nature, et qu'un peuple de Géants a aidé à élever et à construire. Quelles sont les mains qui ont touché à cette construction gigantesque; quels étaient les moteurs employés à remuer ces masses colossales? On se sent pygmée à côté d'elles, on n'ose se former une idée de cette édification. L'esprit se confond, et au lieu de se perdre en vaines conjectures, on préfère laisser errer ses regards dans le vaste bassin du Rhin, et sur cette mer de mamelons et de forêts qui s'étendent à l'ouest, et dans lesquels,

[1] *Monographies historiques, archéologiques et statistiques.* Ribeauvillé et ses environs, page 31.
[2] Ici l'auteur se trompe; c'est *de grès vosgien* qu'il devait dire.
[3] *Entourées* n'est pas juste.

Digitized by Google

çà et là, des fermes isolées laissent deviner la vie monotone, solitaire et pleine de privations de ses habitants. »

On jugera facilement si depuis 1836, époque à laquelle Richard écrivait sur le Tænnichel les lignes que j'ai citées, jusqu'à nos jours, la science a fait un pas, en lisant ce qui suit, extrait d'un ouvrage publié en 1863[1]. « C'est sur le Tænnichel que se retrouvent les fragments les plus importants de l'énigmatique muraille qui paraît avoir autrefois défendu, sur tous les points importants, les passages des Vosges. Pour qui? contre qui? C'est encore ce que l'on ignore.... Schœpflin attribue cette colossale fortification aux Romains. M. de Golbéry croit que la construction de ces murs remonte à l'époque où la population, mélangée alors de Gaulois, de Germains et d'Italiques, eut à résister contre l'invasion des Alémans. Cette opinion paraît aujourd'hui la mieux fondée. »

Il résulte clairement des citations précédentes, que :

1° La longue muraille de moyen appareil du Tænnichel a été construite pour un usage encore inexpliqué, à une époque et par des peuples que personne n'a pu indiquer jusqu'à nos jours.

2° Elle se lie à certains assemblages de roches considérables qui ont paru avoir été remuées, et ont frappé d'étonnement les hommes intelligents qui les ont vues.

3° On a attribué parfois un but religieux à certains de ces arrangements de roches.

4° Un grand nombre des monuments du Tænnichel, bien plus caractérisés que les *Salzschlœcke,* par exemple la *Source des esprits*[2], n'ont pas même été aperçus.

5° On n'a eu jusqu'aujourd'hui aucun moyen, sinon un vague instinct du vrai, pour constater le travail de l'homme sur toutes les roches autres que le mur de moyen appareil.

6° Personne ne parait avoir remarqué des *entailles factices* sur ces roches.

7° On n'a pas prêté plus d'attention aux *grandes et innombrables dépressions* dont ils sont couverts, à telle enseigne, que plus de cent vingt d'entre elles se trouvent groupées sur un seul point.

8° Ni à *la croix gravée avec grand soin,* signe que les premiers chrétiens appliquaient, suivant les nombreuses prescriptions des conciles, sur les roches et les lieux de culte du paganisme, pour les sanctifier.

9° *Les noms significatifs* conservés par la tradition à l'ensemble de ces travaux, tels que *Constructions païennes ou saintes*[3], ou à ses parties, tels que *Roche des Fées*

[1] *Musée pittoresque et historique de l'Alsace;* texte par MM. L. Levrault, de Morville et X. Mossmann.

[2] Voir planches XIX et XX.

[3] *Heiligi Müre.*

Digitized by Google

ou *des Géants, Source des Esprits, des Païens* ou *des Fées, Ramelstein* ou *Roche des Géants,* paraissent être restés ignorés ou incompris.

10° Personne n'a fait une étude sérieuse de ces monuments, en les comparant d'une part avec les analogues d'autres points des Vosges, d'autre part avec ceux d'autres pays.

§ 2. Résultat sommaire de mes études sur le Tænnichel.

Je me contenterai de décrire exactement quelques-uns des monuments du Tænnichel, en y appliquant les éléments principaux de ma méthode pour distinguer les roches taillées des roches naturelles. Ce sont :

1° *Les entailles ;*

2° *Les dépressions ;*

3° *Le signe gravé de la croix ;*

4° *Les noms traditionnels significatifs ;*

5° *La comparaison de ces travaux avec ceux d'autres points des Vosges ou d'autres pays.*

Parmi ces éléments de ma méthode, les deux premiers, *les entailles* et *les dépressions,* sont essentiels; les autres ne sont qu'accessoires et destinés à compléter les données fournies par les premiers. Afin de rendre mes explications plus claires et plus précises, j'ajouterai aux dessins d'ensemble pris sur place, des planches spéciales d'*entailles,* de *dépressions* et de *croix antiques.*

On a supposé généralement jusqu'ici que Tænnichel signifiait *sapinière.* C'est une erreur. Tænnichel, diminutif de Tann, a aujourd'hui le sens de *petit sapin ;* comme Belchen, le nom de la plus haute montagne des Vosges, signifie *petit Bel ;* comme Kælblin, le nom d'une grande crête mégalithique, située en face le Hûri, et où se trouve la pierre à bassins et à siéges du Kœnigsstuhl, reproduite planche XVIII, signifie *petit veau ;* comme Hernelstein, nom donné à une vigie mégalithique, formée d'énormes roches dominant Cernay, signifie *pierre de la petite corne ;* comme de grandes roches paraissant taillées en couloirs, au dessus de Kaysersberg, ont conservé le nom de *Trœpelefelse,* les *Roches du petit corbeau.* C'est ainsi que les peuples primitifs, grands amis de la nature, donnaient souvent aux animaux, aux arbres, aux montagnes qu'ils admiraient et adoraient, des noms d'amitié qui n'impliquaient aucune idée de dimension. Quoique l'abeille soit dix fois grosse comme la mouche commune, l'antique patois vosgien l'appelle toujours *muotchatte* (petite mouche).

Nous avons d'autre part dans nos montagnes les noms de Thannenkirch, Thann, Thannet, Thanvillé, Thannach. Le gaulois *thann* signifie *chêne* et non *sapin.* Il n'est

Digitized by Google

donc pas prouvé que ces noms se rapportent plutôt au sapin[1] qu'au chêne; tout dépendrait, pour le déterminer, de constater leur degré d'ancienneté et de savoir si le sapin aurait remplacé le chêne sur ces divers points des Vosges, comme il l'a fait aux deux rains des chênes d'Orbey et du Kœnigsstuhl, qui ont conservé des mégalithes. Une autre dénomination populaire a aussi été mal rendue par les savants: c'est celle des *murs païens*, sous laquelle nos montagnards ont le bon esprit de comprendre aussi bien les roches énormes paraissant taillées et arrangées, que le mur de moyen appareil. Les historiens ont changé ce nom traditionnel en *mur païen* (au singulier), et ne l'ont plus guère appliqué qu'à ce dernier travail. C'est là une grave erreur qui est commune à la crête qui nous occupe et à celle de Sainte-Odile. Elle est d'autant plus choquante, que le mot allemand *Mauer* a un sens bien plus général que *mur* en français[2], et qu'il suffisait, pour être exact, de traduire *constructions païennes*.

Examinons d'abord le mur de moyen appareil. Personne jusqu'ici n'y a vu autre chose qu'un mur à parements droits ou légèrement inclinés. Toutefois, celui qui l'a observé de la manière la moins incomplète, Richard, y distingue déjà plusieurs manières.

« La première, la plus grossière des trois et probablement la plus ancienne, est un amas de pierres informes, d'une grandeur variable, mais en général moyenne (un pied à dix-huit pouces dans le plus grand diamètre), superposées les unes aux autres de telle manière que la muraille, à sa base, est beaucoup plus large qu'à son sommet. C'est celle des trois qui a le moins d'élévation; souvent elle dépasse à peine d'un pied le niveau du sol. » L'auteur pourrait ajouter : sur une largeur de cinq à six mètres, et nommer ce genre de construction plutôt un *agger* qu'un mur; il achèverait ainsi de caractériser une de ces manières, dont je donne aux planches XX et XXIII des dessins bien plus frappants qu'aucune description possible.

La seconde indique déjà un progrès; ce sont des pierres à peu près équarries et disposées de manière à former un mur un peu plus large à sa base qu'au sommet, dont les assises inférieures sont parfois de simples roches posées ou en place; le mur ne dépasse et n'a jamais pu dépasser 6 pieds de hauteur sur 6 pieds de large, ce dont il est facile de s'assurer par l'absence de débris à sa base.

La troisième manière, qui n'a guère été appliquée qu'à l'extrémité nord-ouest

[1] Le sapin a été aussi bien un objet de culte pour les anciens habitants des Vosges que le chêne; ainsi une divinité locale, qui figure sur un autel gallo-romain du musée Engel à Dornach, tient une énorme pomme de pin.

[2] *Mauer* entre en composition dans une foule de mots pour leur donner le sens de chaperon, cordon, massif, hachette, chemise, etc.

Digitized by Google

du mur, emploie la pierre régulièrement équarrie, et visiblement à l'aide du métal. Elle doit être postérieure aux autres.

La quatrième manière se compose de blocs énormes, comme ceux du fond de la planche XX, taillés et posés de façon à relier les tronçons de la muraille.

La cinquième enfin, se compose d'un vallum de terre, formant un demi-cercle d'un diamètre de 50 pas, et se reliant de chaque côté à l'agger de pierres.

Un fait remarquable que montre la planche XX. A cet agger de pierres comme au mur de roches énormes, taillées en longs prismes, se joignent des dépressions factices.[1] Un autre fait non moins digne d'attention : l'agger forme parfois, comme on le voit planche XXIII, un côté d'une enceinte, dont les autres côtés sont composés de roches énormes; ailleurs, comme le dit de Golbéry, c'est le mur bien dressé qui sert à border une enceinte complétée par des blocs d'une grosseur démesurée.

De tous ces genres de constructions, aucun ne peut être revendiqué par les Romains, qui employaient constamment le ciment, au lieu qu'ici il n'y en a jamais eu trace. Quant aux Gaulois, nous savons par le témoignage de César qu'ils avaient une tout autre manière de bâtir. « Des poutres sont posées en longueur, à la distance de 2 pieds; elles sont liées en dedans par des traverses et garnies de terre. Les intervalles sont, sur le devant, revêtus de grosses pierres. A ce premier rang ainsi formé, on en ajoute un second, gardant toujours les mêmes intervalles, de manière que les poutres ne se touchent point et sont supportées par les pierres placées dans l'intervalle des rangs[2]. »

Nous ne pouvons rapporter sûrement aux Gaulois que des constructions de cette dernière méthode ou des levées de terre; et le petit vallum de terre qui fait partie des murs du Tænnichel n'étant qu'un détail de l'ensemble, ne peut avoir une origine différente de celle des murs eux-mêmes.

A quels peuples et à quelle époque convient-il donc d'attribuer notre muraille de moyen appareil? Dans quel but a-t-elle été élevée? C'est ce que nous pourrons peut-être déterminer, après avoir donné une description plus complète de ses diverses parties et de son entourage.

A cet effet, prenons donc en main notre plan horizontal de la crête du Hûri-Tænnichel et suivons-le pas à pas. Le moyen le plus facile d'arriver au sommet est de se transporter par la route communiquant de Ribeauvillé à Sainte-Marie-aux-Mines, au point culminant de cette route. Il est marqué sur le plan par une courbe prononcée, d'où part d'un côté le chemin d'Aubure, de l'autre le sentier qui, à part deux points où il se perd momentanément, longe toute la crête de la montagne que

[1] Il y en a une à peine visible dans le dessin, sur un des gros blocs qu'on voit couchés au milieu du sujet, au second plan.

[2] César, lib. VII, cap. XXIII, *De bello gallico.*

Digitized by Google

nous allons visiter. Prenons donc ce sentier qui est d'abord assez large, et nous rencontrons bientôt à quelques pas à sa gauche deux excavations circulaires, paraissant être d'anciennes habitations gauloises ou margelles; elles sont marquées, sur le plan, du signe qu'indique la légende. Nous arrivons à 200 pas plus haut, près du point *c*, représentant une pierre affleurant presque le sol et affectant à peu près la forme d'un sabot[1]. On y distingue à gauche une entaille profonde, taillée à parois verticales, à peu près en forme de pied d'adolescent. Elle n'a pas moins de 8 centimètres de profondeur sur 20 de longueur. Comme elle est l'œuvre incontestable de l'homme, elle n'a pu servir à faire sauter la roche; elle constitue un hiéroglyphe. Le côté droit de la pierre est entaillé d'une croix grecque entourée de signes dont plusieurs paraissent fort anciens et inexplicables par les écritures modernes. Le trait de la croix, d'apparence très archaïque, tracé avec grand soin, n'a pas moins de 1 centimètre de profondeur sur 1 $^1/_2$ de large. Sa longueur est de 2 décimètres.

A quelques pas de cette roche court une muraille en pierres sèches de moyen appareil, à parois inclinées, ayant conservé en moyenne 3 pieds de hauteur, longue de plus de 200 pas, et semblable à celle dont on a parlé. Elle est marquée sur le plan de la lettre *a*, n'a jamais été mentionnée, et se perd près du point *b*, où elle passe à 3 pas au dessous d'une roche fort curieuse, taillée de main d'homme[2] en forme de bassin très peu profond. Cette pierre, à peu près cylindrique, de 0^m,40 de hauteur, offre au sommet une surface arrondie de 1^m,30 de diamètre, creusée régulièrement de la circonférence au centre, à 5 centimètres de profondeur. Je ne puis mieux la comparer qu'à une sorte de bassins de 1 mètre environ de diamètre et très peu profonds, que le Suédois Nilsson a observés dans les monuments funéraires de Kivik en Scanie, de Dowth, près de Drogheda, en Irlande, et qu'il attribue, non sans raison, aux sacrifices de l'âge du bronze chez les Phéniciens. Deux semblables pierres, très peu excavées aussi, et de même diamètre que la nôtre, se trouvent dans un monument du même genre situé à Malte, et qui est sans doute d'origine phénicienne[3]; car ce peuple, au dire de Diodore et d'autres anciens, posséda fort longtemps cette île.

Au point où nous sommes arrivés, il est à remarquer que nous jouissons d'une vue des plus vastes à l'ouest et au midi. Directement à l'occident s'élève une haute montagne dominée par un grand monceau de pierres qui doit son origine soit à des croyances du paganisme, soit à cette lointaine époque elle-même. C'est une espèce de *montjoie* sur lequel, de nos jours encore, le passant va jeter une pierre en se

[1] Voir planche XXVI, figure 4.

[2] Voir planche XXVIII, figure 18.

[3] Badger. *Description of Malta and Gozzo*, page 300 : « On the floor, are two circular blocks, about four feet in diameter, flat on the top, with a low edge round the circumference. »

Digitized by Google

détournant avec un saint effroi. Des couronnes pendent aux arbres voisins. C'est le tertre ou *cairn* de la *Jeune Fille* ou de la *Fille morte.* Il ne sera pas hors de propos, en face de ce singulier monument, d'exprimer nos sincères regrets de ce que le peuple habitant nos montagnes ait été maintenu jusqu'ici dans des superstitions qui, donnant la main à l'ignorance, produisent souvent les plus déplorables effets. Pour bien des enfants de la génération actuelle, l'instruction morale et religieuse se réduit au catéchisme, et ils continuent à ignorer que le monde moral, comme le monde physique, est gouverné par des lois immuables. Il est du devoir de tout honnête homme de faire les derniers efforts pour détruire ce grossier fanatisme. Je l'attaquerai dans ses racines chaque fois que l'occasion s'en présentera; le sujet qui m'occupe me la fournira bien souvent, et j'espère qu'en montrant l'origine païenne de la plupart de ces croyances, je parviendrai à en dégoûter bien des personnes qui les conservent comme des reliques dans le sanctuaire de la famille. Dans le cas présent, je tiens à rappeler à ceux de mes lecteurs qui n'ont pas étudié l'antiquité, que les anciens croyaient déjà aux *revenants.* Ils entendaient par ce mot, l'âme plus ou moins matérielle de tout être humain mort violemment, et auquel on n'avait pas donné la sépulture. Cette âme, selon leurs croyances, errait autour des lieux témoins du meurtre, et tourmentait les vivants de mille manières, jusqu'à ce qu'on eût enseveli son corps. De là sont sortis une foule de tertres de pierre appelés par les païens *Monts de Jupiter* ou de *Mercure,* du nom des dieux auxquels on les dédiait de préférence, et maints passants, de nos jours encore, jettent leur pierre sur le *montjoie de la Fille morte,* pour empêcher son âme de sortir, et suspendent des couronnes aux environs, pour apaiser cet esprit supposé en courroux. Le tertre du Gogneré, près de Sainte-Marie-de-la-Pierre, dans le Jura, n'est autre chose aussi qu'un *montjoie* témoin encore des mêmes déplorables coutumes.

Si du point *c* on reprend le sentier qui devient fort indécis, on rencontre bientôt un groupe de roches surplombantes, bordant la crête. Ces roches, creusées à la base par le travail des eaux, ont été appropriées par l'homme préhistorique à servir d'abris : on a taillé une petite galerie à leur base, et d'un certain point, l'une de ces espèces de chaires de Belen se profile comme une énorme tête de saurien. Toutefois, aucune entaille bien caractérisée ne montre le travail évident de l'homme à ce groupe de rochers.

Il n'en est pas de même, quand on arrive au point *d.* Ici le spectateur est surpris tout à coup par l'aspect d'un énorme groupe de roches bizarres. La plus haute, la première, creusée aussi en forme de chaire, dont la corniche, suspendue de même horizontalement en forme de tête de caïman, produit une impression encore bien plus saisissante que celle des roches précédentes. Seulement, ici le travail de l'homme est évident. Ainsi, un bassin circulaire, auquel on n'arrive guère qu'à

Digitized by Google

l'aide d'une échelle, est creusé à la surface supérieure, point le plus élevé de toute cette crête jusqu'au point *f*. Non-seulement à travers ce terrible dédale d'énormes roches entassées, béantes, bouleversées par quelque grande commotion géologique, la vie circule partout et montre que ce désert a été habité, mais partout aussi l'observateur attentif peut saisir les preuves palpables du travail de l'homme, dans les entailles que ses instruments y ont laissées. La roche en forme de chaire de Belen touche à un étroit couloir à parois verticales et horizontales, taillé à vive arête, et où l'on se promène debout. A l'intérieur de ce couloir sont creusées à angles saillants des entailles où l'on peut entrer la main à un décimètre de profondeur. A l'extrémité *est* de ce couloir et au dessous, s'en ouvre un autre tout aussi évidemment taillé de main d'homme. Partout les entailles les plus caractérisées, creusées à vive arête dans des parois rocheuses taillées de même. Ces entailles sont presque toutes dirigées horizontalement selon le clivage des roches. Cependant, à 4 mètres environ au dessus du sol, une paroi verticale en offre une aussi profonde que nette, creusée de manière à former un angle de 45 degrés avec l'horizon. Celle-ci évidemment n'a pas eu pour objet de faire éclater la roche : elle doit avoir un sens symbolique particulier.

Ici, comme on le voit, dès le début de notre promenade au Hûri-Tænnichel, nous venons de nous heurter déjà pour la seconde fois à des dépressions factices ou non, à des entailles creusées par l'homme ou par la nature. Nous sommes arrêtés comme dans une impasse infranchissable, devant ces deux grands problèmes de l'archéologie préhistorique, véritable *Pont aux Anes* de cette science nouvelle. Force est bien de les résoudre avant d'essayer de pousser plus loin nos recherches.

Existe-t-il sur certaines roches de nos montagnes des entailles factices; peut-on les distinguer avec certitude; obéissent-elles à des lois; quelles sont ces lois?

Existe-t-il sur certaines roches de nos montagnes des dépressions plus ou moins arrondies, creusées par la main humaine; peut-on les distinguer avec certitude; obéissent-elles à des lois; quelles sont ces lois?

Voilà les importantes questions que nous allons essayer de résoudre avant tout. Quand nous y serons parvenus, nous tiendrons le fil d'Ariane qui nous guidera sûrement au milieu du labyrinthe et du chaos apparent de nos rochers; nous aurons un flambeau qui projettera une vive lumière dans le sombre dédale de la pensée des peuples primitifs.

Si tu m'en crois, ami lecteur, nous allons nous asseoir sur une de ces belles roches moussues, et tout en promenant nos regards sur le vaste horizon qui nous

Digitized by Google

entoure et sur la moelleuse parure des pentes montagneuses qui s'y perdent, nous allons faire en faveur des dépressions et des entailles une

HALTE D'UNE HEURE.

1° *Lois des entailles.*

Personne n'ignore que les roches ne soient sujettes à se déliter de manière à présenter à leur surface des excavations plus ou moins profondes, à arêtes plus ou moins arrondies ou aiguës, et qui, à défaut d'un examen attentif, peuvent être prises pour des entailles d'instruments. Toutefois, pour tout homme qui aurait étudié les formes de nos roches, il serait facile de distinguer qu'elles présentent deux genres d'entailles, les unes naturelles, les autres factices, et j'ai rencontré plusieurs fois des hommes intelligents qui, sans avoir fait aucune étude spéciale à cet égard, avaient été frappés de ce dernier genre d'entailles qu'ils avaient observées jusque sur les crêtes les plus élevées.

On a démontré comment les roches de syénite, de granite, de grauwacke se décomposent chimiquement et finissent par subir une *transformation argileuse*[1], dernier terme de leur altération. Toutefois, cette action continue est fort lente, pour qu'on ait cru devoir attribuer non pas aux transports glaciaires, mais à cette cause, poursuivie pendant les immenses périodes séparant la naissance du grès vosgien du siècle où nous vivons, l'*arrondissement* général des roches siliceuses formant dans les Vosges des débris de moraines glaciaires. Si donc nos roches siliceuses paraissent aux hommes compétents avoir été à peu près dans le même état à l'époque de la disparition des glaciers vosgiens et de nos jours, à plus forte raison peut-on admettre que depuis l'époque à laquelle remontent en général les mégalithes dans les Vosges, époque qui me paraît postérieure à celle des glaciers, les plus dures de ces roches aient dû conserver à peu près la même forme. Aussi est-il souvent facile d'observer, au milieu des innombrables roches siliceuses arrondies par le travail des agents atmosphériques, continué à leur surface pendant des périodes immenses, quelques roches brisées par des chocs dans les transports glaciaires, délitées ou taillées par l'homme préhistorique, et qui ont conservé toute la vivacité de leurs arêtes.

Cependant, le grès vosgien, déjà bien moins ancien que les roches siliceuses, offre une résistance beaucoup plus grande aux agents atmosphériques, puisqu'il paraît indécomposable et qu'ils ne peuvent exercer sur lui qu'une action dynamique. C'est peut-être pour cette raison que l'homme primitif vosgien, qui élevait ses

[1] Hégésippe Benoit, docteur en médecine à Giromagny. Mémoires divers publiés dans le *Bulletin de la Société géologique de France.*

Digitized by Google

mégalithes pour être les impérissables témoins de sa foi dans l'éternité de la matière, a choisi avec une préférence marquée les roches arénacées de nos montagnes pour y tailler ses monuments[1]. Du moins, quoiqu'il en existe des plus importants et des plus caractérisés, taillés dans le granite, leur grande majorité se rencontre dans les roches de grès, et surtout dans les plus dures d'entre elles.

Il se forme dans les parois verticales des blocs de grès des sillons arrondis, paraissant résulter surtout de l'action violente des eaux à leur surface; ces sillons, dirigés à peu près horizontalement sur les roches en place, sont plus profonds à mesure que les couches sédimentaires qui se superposent, sont plus molles. Une même couche pouvant n'être pas d'une friabilité homogène dans toutes ses parties, les portions les plus friables d'une même couche se creusent davantage, de manière à laisser parfois en relief les autres parties, au point qu'elles se détachent en pilastres et même en colonnes. Mais il est toujours facile de s'assurer que ces effets sont dus à des causes qui n'ont pu ne pas les produire, eu égard à la dureté relative des diverses parties de la roche. Grâce à cette loi si simple, certains rochers offrent les aspects les plus bizarres et les plus variés, que le vulgaire appelle des *caprices de la nature,* comme si la nature obéissait jamais à des caprices, comme si elle ne suivait pas constamment des lois simples et immuables, qui, appliquées dans les mêmes circonstances, doivent toujours produire les mêmes effets.

Il est une seconde espèce d'excavations naturelles qui se rencontre fréquemment sur nos grès : c'est celle produite par un galet sorti de son alvéole. Il en est une troisième, très fréquente aussi, présentant le plus souvent des formes analogues, celles d'une sphère ou d'une petite masse ovoïde généralement aplatie dans le sens horizontal. Cette troisième espèce d'excavation est produite par de petites masses de sanguine ou mine de fer, que le vulgaire appelle *craie rouge,* et dont la disparition des alvéoles qu'il remplissait, creuse un vide fort semblable à celui des galets. Mais il est très facile, en général, de distinguer ces deux espèces d'entailles apparentes, d'abord parce que leur arête extérieure est souvent très tranchante, ensuite parce que leur surface enveloppante est très lisse, très polie et parfaitement arrondie; enfin, parce que, pour le galet du moins, il est impossible qu'il ait pu sortir par une ouverture plus étroite que le diamètre intérieur de l'excavation. Un fait à noter encore, c'est que les poches de sanguine ne se rencontrent guère sur le grès très

[1] Cette préférence est du reste en harmonie avec les habitudes des peuples anciens, comme le montre le passage suivant du *Livre de Josué* (chapitre IV). Après qu'ils eurent passé le Jourdain, le Seigneur dit à Josué : « Choisissez douze hommes, un de chaque tribu, et commandez-leur d'emporter du milieu du lit du Jourdain, où les pieds des prêtres se sont arrêtés, douze pierres *très dures,* que vous mettrez dans le camp, au lieu où vous avez dressé vos tentes cette nuit. »

Digitized by Google

caillouteux. Tels sont les genres d'excavations naturelles que présentent les surfaces verticales de nos roches de grès.

Quant aux entailles faites de main d'homme, elles constituent deux grands genres, dont chacun se divise en plusieurs espèces. Le premier genre comprend les entailles exécutées avec un instrument, soit de pierre, soit de métal, pour faire éclater la roche, sans doute à l'aide d'une cheville de bois mouillé : je les appellerai les *entailles pratiques*. Le second genre concerne les entailles de forme spéciale et non pratique, paraissant avoir un sens *symbolique* ou *sacré*.

Occupons-nous d'abord du premier genre, les entailles pratiques. Je l'ai dit dans l'introduction de cet ouvrage : elles se présentent toujours dans un sens quasi-perpendiculaire à la surface extérieure de la roche; et le fait est si universel, que je n'y ai jamais rencontré qu'une seule exception : c'est à l'immense roche de Châlemont, près de Liépvre. On y voit[1], à une paroi verticale, à 25 mètres environ au dessus du sol escarpé de la montagne, les traces incontestables d'énormes entailles faites au métal, et mordant le bord d'une tranche enlevée, qui sur une profondeur de 3 à 5 mètres, et une épaisseur presque aussi grande, avait 10 à 12 mètres de longueur. Pour détacher cette tranche, il a fallu que l'ouvrier exécutât les entailles, suspendu sur l'abîme par des cordages fixés au plateau supérieur, chose bien difficile à admettre; et cependant l'homme le plus sceptique, qui aura vu les entailles, sera forcé de reconnaître *l'évidence absolue* de leur origine humaine. Mais s'il est vrai que l'exception confirme la règle, revenons aux règles générales des entailles pratiques :

1° Elles sont toujours à peu près perpendiculaires à la surface extérieure de la roche.

2° Elles sont pratiquées dans le sens des stratifications des roches en place, c'est-à-dire horizontalement.

3° Elles ont d'ordinaire la forme extérieure d'un rectangle allongé ou trapèze peu élevé.

4° Leurs arêtes extérieures sont en général assez vives; leurs surfaces intérieures sont moins polies et moins régulières que celles dont un galet s'est détaché.

5° Il y en a rarement dont l'ouverture est carrée.

6° Celles dont l'ouverture est ronde, sont très rares ; il y en a cependant, mais alors elles deviennent sans doute symboliques.

7° Leur profondeur est généralement inférieure à leur plus grand diamètre extérieur.

[1] Voir planche XXVII, n° 1.

Digitized by Google

8° On ne les rencontre que sur les tranches dures et nettement brisées des rochers.

9° Leurs dimensions sont très variables.

La seconde espèce d'entailles factices, les entailles symboliques, est soumise à des lois comme la première, lois qui la distinguent très nettement des entailles naturelles, tout en permettant assez souvent de les confondre avec les entailles *pratiques*. Ce lien est d'autant plus naturel, que, pour des peuples qui adoraient la pierre, toute modification qu'on lui faisait subir devait avoir un caractère sacré. Les lois principales des entailles symboliques sont les suivantes :

1° On en trouve fort peu sur chaque monument important, où souvent il n'y en a qu'une.

2° On ne les rencontre que très rarement sur les roches à dépressions arrondies, comme si ces dépressions devaient avoir un sens sacré suffisamment clair.

3° Elles offrent souvent un diamètre intérieur supérieur au plus grand diamètre extérieur, de façon que leur coupe horizontale reproduise la forme d'un fer à cheval plus ou moins allongé[1] ou d'un trifolium.

4° L'orifice extérieur a les formes variées du rectangle, du demi-cercle, du croissant, du fer à cheval, de la lentille, parfois même des formes plus accentuées encore, comme celle d'une sorte de flèche.[2]

5° Souvent elles sont disposées avec une certaine symétrie.

6° Parfois cette disposition, jointe à leurs dimensions et à leurs formes, permet à un homme d'en remplir deux en même temps avec les mains.

7° Parfois elles sont pratiquées obliquement, contrairement aux règles du clivage.

2° *Les dépressions, vulgairement les écuelles.*

L'eau et la neige tombant ou venant à séjourner longtemps dans les parties légèrement creuses de la surface supérieure d'une roche, pénètrent les pores et finissent par disjoindre les molécules superficielles que le vent vient ensuite emporter. Il se forme ainsi à la longue sur certains blocs des dépressions naturelles où finissent par se désagréger les molécules de la pierre, sans avoir toutefois rien de régulier dans leurs formes, sinon des surfaces et des contours arrondis.

Il se produit encore journellement des *dépressions* dans certaines roches par l'action dynamique de courants d'eau violents qui creusent à la longue les roches les plus dures et les plus indécomposables. Ce fait important, je ne l'ai constaté que dans quatre circonstances différentes, à savoir :

[1] Voir planche XXVI, nos 1, 2, etc.
[2] Voir planche XXVI, no 18, etc.

Digitized by Google

1° Sous les chutes d'eau;

2° Au bord de certains fleuves rapides;

3° Le long des rivages de la mer;

4° Enfin sur certaines montagnes qui ont été longtemps couvertes par les eaux.

Je prendrai pour exemple deux points du cours du Rhin les plus connus, ceux de Lauffenbourg et de Seckingen. C'est surtout à 500 mètres en amont de cette dernière localité que le phénomène est le plus sensible. Une arête de roche éruptive, qui a dû autrefois barrer le passage du fleuve, y passe sous les eaux et vient émerger avant d'atteindre la rive droite. C'est sans doute un rameau souterrain, joignant les Alpes à la Forêt-Noire. On voit que la roche a été rodée par les eaux rapides du fleuve, qui s'y engouffrent encore journellement dans les méandres et les bassins arrondis, où elles viennent se briser en tourbillonnantes spirales. Elles ont fini par arrondir tous les contours de la roche, amortir tous les angles, émousser toutes les arêtes, creuser circulairement toutes les surfaces horizontales. Un phénomène analogue se voit encore tous les jours au bord de la mer, sur les rochers alternativement découverts et recouverts par les ondes. Mais au pied des cascades il est tellement sensible, que chacun a pu l'observer.

Dans les Vosges, un phénomène analogue ne se continuant plus aujourd'hui, puisque ces montagnes sont à découvert, a pu et dû se produire, néanmoins, à des époques antérieures. En effet, depuis la naissance du grès vosgien, il a pu s'écouler des milliers de siècles avant que nos plus hautes montagnes de grès aient été soulevées et mises à nu par les eaux. Les bouleversements des blocs de grès vosgien sur plusieurs de nos sommets les plus élevés, montrent que les courants étaient encore très violents à ces époques reculées. Il dut donc se former sur les crêtes dominantes des érosions circulaires nombreuses et profondes. Puis, le niveau de la mer venant à baisser, il dut s'en creuser encore, mais de moins en moins, à mesure que le niveau s'abaissant progressivement, l'élément liquide approchait davantage du moment où le bassin rhénan devint un lac immense. Des faits importants montrent combien l'agitation de ces eaux a été durable et violente; ce sont les nombreux et profonds sillons creusés horizontalement dans les falaises qui bordent les deux versants, et nommés *Karrenfelder* par les géologues. Cependant, sur environ deux mille dépressions bien caractérisées, que je pense devoir exister sur la chaîne vosgienne, je n'en connais que très peu sur le versant oriental, au dessous de 600 mètres d'altitude, ni sur les deux versants au dessus de mille mètres. Ainsi on en rencontre au Climont, à 974 mètres d'altitude, au Schneeberg, à 967, environ 200 sur le Tænnichel de 910 à 945 mètres; environ 200 sur la crête de Sainte-Odile, de 700 à 820 mètres; sur le Kœnigsstuhl, près d'Aubure, à 900 mètres environ; au grand Hohnack, à 980 mètres. A ce grand fait, relatif à la zone des dépressions dans les Vosges, vient s'en joindre un autre

Digitized by Google

non moins important : c'est que les roches qui en sont couvertes, bien observées, sont très souvent coupées de main d'homme à leur base par un plan à vive arête, tandis que le reste de leur surface est tout arrondi. De plus, il est visible qu'elles sont posées et d'ordinaire juxtaposées. Ce fait, d'une application très vaste, montre qu'on a recherché avec soin nombre de roches, pour leur enlever leur couronnement et le transporter en un lieu choisi à dessein.

Non-seulement les dépressions vosgiennes sont soumises à la loi des altitudes, mais il en est une autre plus importante encore qui les régit : c'est celle de leur situation. En effet, toutes ou presque toutes se creusent sur le bord des falaises, des promontoires avancés sur la plaine. C'est encore, selon mes idées, une loi naturelle, et l'ancienne mer qui couvrait le bassin rhénan, n'a dû creuser de ces érosions que sur ses rivages parfois abandonnés par les eaux, et sur lesquels elles venaient souvent se briser avec fracas. Cette assertion n'est pas une simple hypothèse; elle s'appuie sur les faits les plus multiples et les plus concluants. Je n'en citerai que trois, relatifs au Schneeberg, au Donon et à des monts ses voisins.

Le Schneeberg est dominé par deux sommets tout couverts de roches considérables. Celui du midi, à peine séparé par 300 pas de celui du nord, le domine d'environ 40 mètres. Eh bien! les roches du premier, formées du même grès vosgien très dur que les roches de l'autre sommet, sont toutes creusées de profondes érosions; les autres n'en offrent pas la moindre trace. A ces érosions, en forme de bassins, de siéges, de plats, viennent se joindre, comme un corollaire du travail des eaux, des contours tout arrondis sur les parois verticales, à tel point que l'une de ces roches ressemble assez bien à des oreillers empilés. Sur le plateau du nord, nulle trace d'un pareil phénomène. Enfin, c'est sans doute à la longue persistance du niveau maritime sur la cime méridionale, qu'elle doit sa forme même de *plateau,* au lieu que la cime septentrionale est plutôt un *pic.*

De même, le Bas-Donon est un pic sur lequel les eaux ne paraissent pas avoir séjourné; ses énormes roches entassées ont conservé toute la vivacité de leurs arêtes. Aussi, nulle trace de dépressions sur toute la montagne, sinon sur un seul bloc *posé* de main d'homme, et amené sans doute de loin. Celui-ci, au contraire, est tout creusé et tourmenté par le travail des eaux. Il a été superposé à une énorme roche-abri, à 100 pas au dessous de la cime, vers l'ouest, et sur un plateau dominant au loin le midi et l'occident.

En troisième lieu, je citerai encore le Katzenberg et son voisin le grand Narion, qui sont des pics couverts de grandes roches et n'ont point de dépressions, tandis que le petit Narion, plateau qui les sépare, a ses roches si dures creusées de plusieurs bassins.

Digitized by Google

Une autre loi des pierres à dépressions, c'est que leur niveau ne suit pas un plan horizontal. Il se conforme aux altitudes d'ensemble de la chaîne vosgienne, s'abaissant graduellement du plateau central vers le nord, et de la ligne de crête centrale vers l'est, et surtout vers l'ouest, où il s'abaisse fréquemment au dessous de 500 mètres. Une étude bien complète des roches à dépressions dans les Vosges viendrait sans doute apporter une clarté et une précision remarquables dans la question du soulèvement postérieur de cette chaîne de montagnes. Il en serait de même pour la Forêt-Noire. Je recommande donc cette belle et vaste étude aux chercheurs vraiment amis de la science.[1]

Ainsi, je le répète, la généralité de nos bassins doit être attribuée aux fluctuations d'une mer qui a disparu de nos contrées. Mais si cette loi générale est due à la nature, l'homme a su en profiter pour la faire servir à ses usages particuliers. Ainsi, la grande Roche des Fées au Tænnichel nous montre un tel nombre de blocs à érosions posés côte à côte, qu'il est facile de compter plus de cent vingt de ces cavités.

Dans quel but l'habitant primitif des Vosges a-t-il pu remuer de si lourdes masses, pour les placer ainsi que je viens de le dire? Ici se présente le fait imposant d'une tradition conservée sur des points innombrables de divers pays, en Angleterre, en Suède, en Suisse, en Bretagne, dans les Monts Géants, c'est-à-dire dans toutes les contrées où l'on a observé jusqu'à ce jour des pierres à dépressions. Cette vaste tradition rattache à ces roches des idées d'anciens sanctuaires et de sacrifices du paganisme. Elle est aussi fort répandue dans les Vosges, et s'est conservée, tant dans les souvenirs locaux des anciens cultes, que dans des légendes et des noms de roches. La *Marmite du Diable,* double dépression de granite, dominant Lautenbach près de Guebwiller, les *Roches des Fées* du Tænnichel, de Châlemont, de l'Elsberg au mont Sainte-Odile, la *Source des Esprits* ou des *Païens,* la *Pierre Saint-Quirin* au dessus du village de ce nom, ne sont autres que des pierres à dépressions. On ne peut refuser d'attribuer une importance réelle à un si grand ensemble de faits concordant sur des points et dans des pays fort éloignés les uns des autres, et attribuant une origine sacrée aux pierres à érosions. Divers archéologues ont observé de ces dépressions en Angleterre, Nilsson les a remarquées en Suède, Morlot en Suisse. En Suède, les roches qu'elles couvrent, portent encore le nom de *Bollersteen* (pierres de Balder), ce qui semble indiquer qu'elles étaient con-

[1] Je conseillerais même à quelques ambitieux pygmées, satisfaits de se parer de la science des autres, et qui, ne sachant s'élever à une idée générale, osent accuser de bâtir des *systèmes géogéniques imaginaires,* ceux qui sans prétention aucune, essaient d'y arriver : Aristarques en herbe qui, habitués à ramper une loupe à la main, à la recherche de petits fragments, n'aperçoivent pas le magnifique ensemble dont la majesté les écrase.

Digitized by Google

sacrées au dieu scandinave Balder, le successeur de l'antique dieu Bel. Dans certaines contrées de la Suède, les habitants vont encore y déposer leurs offrandes. En Suisse, elles ont presque toujours conservé des noms significatifs ou de simples noms propres qui permettent à l'archéologue de les découvrir facilement.

Partant de ces données, MM. Nilsson, Mosch[1] et même Morlot, le grand archéogéologue, concluent que les dépressions sont creusées par la main de l'homme. D'autre part, les géologues qui en ont remarqué, leur attribuent une origine naturelle. Ainsi M. Dollfus-Ausset décrit de très profondes érosions granitiques, qu'il explique par l'hypothèse d'un noyau de pierre tournant des milliers d'années dans une alvéole dont il se serait détaché. Je ne me permettrai pas de discuter le degré de généralité probable du fait hypothétique avancé par un homme aussi compétent dans la science géologique; toutefois je ferai remarquer que s'il est admissible pour certaines variétés de granite, il ne l'est guère pour le grès vosgien qui se délite de tout autre façon. Le même savant décrit et reproduit (toutefois fort imparfaitement) les *Marmites* de la *Tête des Cuveaux,* dominant Eloies et la vallée de la Moselle. Ces dernières sont creusées à la surface d'un promontoire de *grès des Vosges,* couronnant une montagne granitique.[2] M. Hogard, l'éminent géologue vosgien[3] cite et reproduit aussi ces dernières, et les attribue également à un phénomène naturel. Il est si vrai que les esprits les plus sérieux se sont égarés sur cette question, que l'auteur si judicieux de l'*Ethnogénie gauloise,* Roget de Belloguet, dit avec dédain, dans son ouvrage sur *Le génie gaulois* : « Nous passons sans nous arrêter à côté des *roches à bassins,* des piles de rochers qu'on a nommées *siéges des druides,* et d'autres singularités qui sont en général, comme celles que je viens d'indiquer, des accidents naturels plutôt que l'ouvrage des hommes. »

Autant que mes faibles lumières me permettent d'en juger, tous ces savants, tant archéologues que géologues, n'ont vu qu'un point de vue restreint d'une question complexe, et malgré tout leur talent auquel je me plais à rendre un hommage bien mérité, ils ont pu se tromper dans leurs conclusions.

Pour ma part, je crois avoir commencé à faire voir, et j'espère démontrer dans la suite d'une manière irréfutable, que les *dépressions* appartiennent à l'archéologie, ne serait-ce que par l'usage sacré qu'on en paraît avoir fait, et le déplacement des roches qu'elles couvrent souvent. A plus forte raison le fait deviendra-t-il évident, quand j'aurai tracé les lois auxquelles obéissent les dépressions, en accompagnant mes explications de planches telles que celle portant le n° 28, où plusieurs de ces

[1] Voir les articles de Mosch, dans le *Lausitz Magazin,* collection dont les anciennes années deviennent fort rares.

[2] *Matériaux pour l'étude des glaciers.*

[3] *Recherches sur les formations erratiques.* Epinal, 1858.

Digitized by Google

excavations sont visiblement l'œuvre du seul travail de l'homme, parfois même du métal. Un simple coup d'œil sur la planche XXXVIII montrera deux bassins reproduisant dans des *roches posées,* au Schneeberg et à l'Elsberg, la taille et les formes d'un corps humain, triste souvenir de cruels sacrifices auxquels nous sommes ainsi obligés de croire, et que la tradition a conservés elle-même au Schneeberg.

Toutefois, je suis disposé à penser que, dans les Vosges, la grande majorité des *dépressions* est due à la mer, qu'elles ont été utilisées par l'homme pour un objet surtout sacré, et qu'il en existe en minorité qui ont été taillées ou munies de déversoirs. Les *dépressions* vosgiennes sont en général beaucoup plus grandes que celles de la Suisse et de la Suède; nous en avons même une au Tænnichel, qui n'a pas moins de 3 mètres de longueur : l'eau y atteint 35 centimètres de profondeur.[1] Une autre, près de l'Ochsenstein, ayant 80 centimètres d'eau, décrit un ovale de 3 mètres sur 2 et demi.[2] Il en est pourtant dans nos montagnes de si petites, taillées au métal, qu'elles ne sauraient devoir leur origine à aucun usage de la vie pratique. Elles ne peuvent avoir servi que pour ceux du culte.[3] L'usage expiatoire de ces pierres est démontré de la façon la plus positive pour un certain nombre d'entre elles, comme on le verra plus tard.

D'autre part, un fait que j'ai observé généralement — et en cela je suis heureux de me rencontrer avec mon bienveillant et savant ami M. Ed. Ferry, qui a fait des dépressions une étude approfondie — les positions relatives des pierres dont je parle, me portent à croire qu'un de leurs usages a dû être celui de vigies primitives. En effet, elles paraissent avoir formé sur les deux versants vosgiens, une chaine dont les anneaux se correspondent encore sur de grandes étendues. Il m'est même arrivé souvent de profiter de cette correspondance pour deviner, d'après la situation d'un bloc à *dépressions,* la position de certains d'entre eux situés à plusieurs lieues du premier.

M. Morlot avait remarqué en Suisse des dépressions paraissant avoir contenu des substances grasses noircies par la combustion. J'en ai de même observé dans nos montagnes des centaines qui ont conservé une couleur noirâtre et une surface imprégnée de graisse jusque vers la hauteur qu'un liquide pourrait y atteindre. Il est donc fort probable que ces monuments ont dû servir à éclairer les routes préhistoriques, à maintenir des communications entre les diverses stations qui protégeaient ces voies, et entre les centres religieux espacés sur la crête de nos monts. Ce qui parait toutefois incontestable, c'est la correspondance ainsi établie et encore visible aujourd'hui, entre les divers points d'une ligne de crête occupée par ces

[1] Voir planche XVII, n° 3.
[2] Voir planche XXXVIII.
[3] Voir planche XXVIII, nos 6, 11, 16, etc.

Digitized by Google

anciens peuples, comme celle du mont Saint-Odile, celles du Tænnichel, du Kœnigsstuhl, du Châlemont, du lac Blanc, crêtes que couvrent ou avoisinent de nombreux monuments mégalithiques. C'est aussi la correspondance entre le centre principal d'une de ces lignes et celui d'une ligne voisine. Dans ces dépressions, on consumait sans doute la graisse et les entrailles des victimes, et ces feux de sacrifice avaient ainsi un but en même temps pratique et religieux.

Avant que l'occasion se présente d'elle-même, d'exposer des faits nombreux destinés à éclaircir ces conclusions, je vais indiquer les principales lois des dépressions. Elles feront voir que personne jusqu'ici ne les a entrevues (j'en excepte M. Ed. Ferry, qui n'a rien publié jusqu'ici). Elles montreront aussi que, malgré tout mon désir de conserver le nom généralement admis de *pierres à écuelles,* je suis obligé de le sacrifier, comme ne rendant compte que d'une partie de ces monuments, au lieu que celui de *dépressions* convient à tous.

Il existe huit espèces de *dépressions :*

1° La cuvette;

2° La marmite;

3° L'entonnoir;

4° La rigole;

5° La courbe (croissant ou fer à cheval);

6° Le dossier;

7° Le siége;

8° La baignoire.

Les dépressions sont presque toujours arrondies en manière de vase.

Quoique la forme la plus ordinaire soit celle d'une outre gonflée, elles présentent des contours d'une grande variété. Il y en a de carrées, de triangulaires comme celle qui se dessine à gauche sur le bloc du premier plan de la planche XXIII, il en existe en forme de croissant, comme le montre le même rocher, etc.; il s'en trouve aussi quelques-unes creusées dans des parois verticales en saillie, comme deux profondes taillées dans le Schlüsselstein à mi-côte du Tænnichel; il y en a aussi en forme de lentille. Souvent elles communiquent entre elles ou avec la paroi verticale de la roche, par de petits canaux creusés par l'homme; parfois aussi il y en a deux, trois ou quatre placées l'une plus haut que l'autre, de manière qu'un liquide puisse y passer successivement, comme le montre le n° 1 de la planche XXVIII. Ailleurs même, comme au Hohnack, le liquide passe à travers un entonnoir pour s'écouler au dessous. Ainsi au Hohnack, l'un des bassins de la triple dépression creusée dans le bloc principal, se trouve percé à sa base.[1]

[1] Voir planche XVII.

Digitized by Google

Quoique les dimensions en varient autant que les formes et les dispositions. car il y en a de plus petites que le creux de la main, comme aussi de 2 et 3 mètres de longueur, dans la division que j'ai établie, je ne tiens aucun compte des dimensions, je n'envisage que les formes. Par cuvette, j'entends une cavité évasée, par marmite, une dépression à parois s'approchant de la verticale, et parfois plus évasées au milieu qu'au sommet. L'entonnoir est toujours très profond relativement à son diamètre supérieur, et évidemment taillé de main d'homme. La rigole, formée souvent de parois obliques se rencontrant, démontre aux plus sceptiques que les dépressions ont été l'objet d'usages tout différents de celui de réservoirs d'eau, usages pouvant très bien se rapporter à l'idée de sacrifices et de signaux ignés. La courbe, dont la forme varie du croissant au fer à cheval presque fermé, a le fond plan avec des bords plus ou moins élevés, et ressemble à une portion de plat brisé symétriquement. Le dossier indique une dépression variant beaucoup de dimensions, et pratiquée dans une paroi verticale ou oblique. Le siége est en général arrondi de façon qu'on puisse s'y asseoir mollement, le dos, le bassin, parfois même les bras appuyés de toutes parts. Enfin, la baignoire a la forme d'un siége dont le fond se creuse au dessous de ses bords. Telles sont les principales espèces de dépressions. Un coup d'œil jeté sur les dessins qui en représentent dans cet ouvrage, feront mieux saisir que les plus longues explications, les différences qui les distinguent.

Il existe un point de jonction où la dépression, bien que profonde et parfaitement caractérisée, se confond avec l'entaille symbolique; de même que cette dernière, perdant sa simplicité habituelle, prend quelquefois les contours de véritables hiéroglyphes.

Après cet aperçu, qui permettra au lecteur d'apprécier la présence ou le travail des peuples préhistoriques à chaque pas qu'il fera, texte et dessins en main, à travers les croupes de nos montagnes, nous allons reprendre le sentier qui parcourt dans sa longueur l'étroite crête de 5 kilomètres d'étendue, qui domine le Hûri-Tænnichel.

Au point *f,* nous rencontrons un groupe de roches rodées à leur base par le travail des eaux, et qui, primitivement réunies en un seul bloc à leur partie supérieure, beaucoup plus dure, ont dû être séparées par la main de l'homme en trois masses semblables à celles de la planche XXIII. Des blocs posés les surmontent, et leur remarquable analogie avec les précédentes, appelées par les habitants du pays les *Trois tables,* frappera tous ceux qui prendront la peine de jeter les yeux sur la planche XXXII, et fera penser sans doute que le culte de la pierre n'a pas dû y être étranger. Ce groupe, qui est d'ailleurs de l'aspect le plus pittoresque, laisse

Digitized by Google

voir, à travers ses arches pittoresquement découpées, toute la ligne de montagnes et de plaines qui se développe au midi du Tænnichel.

Si nous reprenons le sentier pour nous rendre au point *g*, nous y rencontrons l'important dolmen à double galerie appelé Source des Esprits. Il est couvert de neuf grandes dépressions[1] dont une, munie d'un beau déversoir, s'ouvre au dessus d'une galerie de 2 mètres de hauteur, ayant 6 mètres de longueur et une largeur suffisante pour le passage d'un homme.[2] Cette galerie se continue sous la table et communique à angle droit avec une autre moins élevée.[3] La roche dominant ces galeries et le bloc juxtaposé, offrent chacun aussi une dépression en forme de siége. Le dernier bloc montre un déversoir très net; le plus grand n'a pas moins de 9 mètres de longueur sur 6 de largeur. Il est visiblement posé et calé. Les entailles les plus nettes se voient dans les roches autour de ce monument, ainsi qu'une croix grecque voisine de roches arrangées en couloirs, sur le bord de la crête. Depuis le dolmen, la vue s'étend au sud et à l'ouest, sur les sommités des lacs Blanc et Noir, du Kœnigsstuhl, les châteaux de Bilstein et d'Eguisheim, et sur les plaines immenses que ces points commandent.

Nous quittons à regret ce mystérieux monument, pour reprendre notre sentier conducteur, et à cent pas plus loin, nous rencontrons déjà sur la gauche, à quelques mètres du chemin, une grande roche posée sur un abri, et creusée à son sommet qui domine Ribeauvillé, d'une marmite large et fouillée en dessous. Tout près de là encore, d'énormes roches prismatiques, séparées par d'étroits couloirs, sont creusées, l'une d'une marmite ovale de 40 centimètres de longueur, l'autre d'un plat irrégulier d'un mètre de long sur 35 centimètres de profondeur, et d'un siége arrondi qui n'a pas moins d'un demi-mètre en tous sens. Une entaille large et profonde est creusée dans une roche faisant partie de ce groupe. Près de là plusieurs tumuli, figurés par un petit triangle sur le plan, s'aperçoivent sous les arbres, au sud du sentier : ils environnent plusieurs roches creusées de belles érosions en forme de bassins et de siéges. Si de là nous gagnons sans chemin le point *l*, nous sommes frappés par l'aspect des grandes roches visiblement taillées du Ramelstein.[4]

Si tu veux, ami lecteur, te rendre un compte exact du travail de nos ancêtres sur ces masses inertes, prends en main le dessin d'ensemble. Tout d'abord les yeux sont arrêtés par les proportions énormes de l'espèce de menhir régulièrement taillé qui gît au premier plan. Il fut un jour sans doute où ce géant de pierre se dressait au milieu de ce chaos de roches entassées en étonnant rempart. En face s'élève le

[1] Voir planche XXVII, n° 4, les deux blocs de gauche.
[2] Voir planche XIX.
[3] Voir planche XX.
[4] Voir planche XXXI.

Digitized by Google

large massif du Ramelstein divisé en deux par un couloir vertical formant une grande et belle *allée couverte*. Seulement, au lieu d'être construite uniquement de pierres rapportées, comme celles des autres pays, elle est, ainsi que la plupart des monuments vosgiens, taillée à même dans la montagne. Que la section doive son origine à un affaissement naturel de la partie droite de la roche vers l'extrémité, ou à la main de l'homme qui l'aurait minée, alternative démontrée par la direction des couches sédimentaires visible dans le dessin, peu importe. Toujours est-il que l'énorme prisme ainsi détaché, a été calé à l'angle de droite par deux petites roches superposées, et à gauche par une plus grande, appuyée en arc-boutant, de manière qu'il forme entre elles un abri couvert. Quant au couloir principal, qu'il ait constitué une faille dans l'origine, soit. Il ne conserve pas moins les traces évidentes de travaux considérables, dont témoignent deux grandes entailles faites au métal.[1] Au fond de cette allée se voit une sorte de bassin rectangulaire; près de l'entrée, à l'intérieur, se creuse une excavation semblable à un puits. En outre, le dessin d'ensemble des roches montre à gauche une entaille isolée à arêtes très nettement coupées.[2] Enfin la grotte est partiellement couverte d'une dalle plate de six mètres de longueur sur cinq.

L'allée a 70 centimètres de largeur, et les parois s'élèvent comme des murailles à 6 mètres de hauteur sur 7 de longueur. Le fond communique à angle droit avec un second qui, sur 6 mètres de longueur, achève d'isoler l'énorme prisme de droite. A quelques pas à l'est se voit un fort beau demi-dolmen de grandes proportions, et même un autre assemblage de roches tout particulier. Du Ramelstein à la Roche des Fées, sur une longueur de plusieurs centaines de mètres, ce ne sont que roches énormes renversées et entassées pêle-mêle dans le plus effrayant chaos. L'une d'elles, posée en évidence, est percée d'une petite entaille en entonnoir.[3] Une autre[4] affecte la forme d'un pouce dont l'ongle serait un siége. Une autre double érosion se voit à l'extrémité opposée; enfin une croix grecque semble indiquer que cette pierre aurait attiré l'attention des premiers chrétiens. En se dirigeant de là vers le levant, on rencontre un certain nombre de blocs à érosions, parmi lesquels une roche à double cuvette, portant aussi une croix grecque. Un peu plus à l'est s'élève un majestueux dolmen, semblable à une table.[5] La roche horizontale, posée légèrement sur deux autres, a 4 mètres de longueur, 3 de largeur et 1,70 d'épaisseur. Cette masse énorme, d'un poids de 50,000 kilogrammes environ, a été incon-

[1] L'une est dessinée planche XXVI, N° 16.
[2] Elle est reproduite en grand au N° 14 de la planche XXVI.
[3] Elle a été figurée planche XXVIII, figure 16.
[4] Planche XXVII, figure 3.
[5] Planche XXXVII.

Digitized by Google

testablement soulevée et posée. A droite, elle porte sur une pointe d'un bloc de 8 mètres de long, également détaché du sol, et semblant posé à angles droits avec la première. A gauche, elle se relie par une pierre moins grande, visible dans le dessin, à la muraille cyclopéenne aboutissant au Ramelstein.

A quelques pas au dessus, deux dalles appuyées l'une contre l'autre à leur sommet, et formant ainsi un abri de la hauteur d'un homme, sur une profondeur double, constituent un exemple d'un genre d'assemblages dolméniques se retrouvant aussi dans les monts Géants.[1] Cet abri se distingue par une entaille très nette, ayant 10 centimètres de longueur sur une profondeur de 25, et démontrant à l'évidence le travail de l'homme.

Nous franchissons quelques pas vers le levant, et nous sommes frappés par l'aspect imposant de la Pierre des Géants ou des Fées qui, reliée au midi à la croupe de la montagne, surplombe vers le nord, d'une hauteur de 26 mètres, la pente abrupte au fond de laquelle gisent les maisons de Thannenkirch. Vue d'en bas, cette masse, suspendue en deux énormes prismes, montre sa base découpée d'un côté en élégante console, de l'autre en muraille verticale. Au dessus de cette dernière s'enfonce un vaste four en fer à cheval, de 5 mètres de rayon sur un demi-mètre de hauteur. Trente personnes pourraient s'y abriter, assises ou couchées, et l'on dit aux enfants du pays que cette caverne recèle le mystère de leur naissance. A côté, les flancs de la roche s'ouvrent pour former un second abri où l'on peut se tenir debout. Enfin, tout à la base une étroite ouverture où l'on entre en rampant, forme une cachette de 5 mètres et demi de profondeur sur 60 centimètres de hauteur et 45 de largeur.

A la vue de ces grottes et de celles du Ramelstein, que les fermiers voisins ont eux-mêmes presque oubliées, on songe que bien d'autres cavernes peuvent se dissimuler sous les crevasses de ces entassements cyclopéens, et l'on se ressouvient d'une tradition conservée dans les chaumières. Pendant la grande révolution, dit-elle, les habitants de Thannenkirch avaient enfoui leur vaisselle et jusqu'à leur mobilier dans les retraites souterraines du Tænnichel. Au dessous de la crête, vers le village, une énorme dalle penchée abritait encore dans notre siècle une espèce de sauvage qui ne voulut d'autre habitation jusqu'à sa mort.

La Pierre des Fées, vue par en haut, constitue un plateau de 24 mètres de longueur sur 17 de large, entièrement recouvert de dalles à grandes cuvettes juxtaposées. Il y a soixante-cinq de ces cavités larges et profondes, constamment pleines d'eau de pluie ; plus de soixante autres bassins les environnent, ainsi qu'un grand nombre de siéges, plats, dossiers, donnant à ce plateau un aspect tout étrange. De

[1] Voir surtout le monument du grand Thor, abritant une dépression, au Kynast.

Digitized by Google

là on jouit d'une vue des plus étendues au nord et au levant. A droite, la plaine d'Alsace, le Rhin et la Forêt-Noire; plus au centre, le Kœnigsbourg; en face, le Frankenbourg et l'énorme roche verticale de Châlemont s'espacent sur les crêtes montagneuses, dont les ondulations boisées s'élèvent progressivement vers le couchant. Au point où nous sommes, les souvenirs légendaires des fermiers voisins fixent une extrémité du pont que les fées auraient jeté par dessus deux vallées, jusque sur le plateau de Châlemont. Ne rions pas de ces vagues réminiscences d'un passé trop reculé pour s'être transmis à nous sans altération. Sachons gré aux enfants de la montagne d'avoir entouré d'un pieux respect ces rares reliques échappées au monde de leurs ancêtres, et de nous en avoir conservé le dépôt. Au fond de chaque légende il y a un grain de vérité; l'ami de la science saura un jour tirer de ce « fumier d'Ennius » des perles précieuses. La tradition ne laisse pas de toucher par ses racines à des faits réels, ou à d'anciennes croyances populaires, soit encore aux uns et aux autres. Dans cette dernière hypothèse, elle est spécialement instructive et digne d'attention. C'est précisément ce qui a lieu pour la roche des Fées. Qu'on songe, en effet, à ces communications télégraphiques par signaux ignés, dont j'ai cru saisir l'application aux dépressions qui couronnent nos falaises vosgiennes; qu'on veuille bien remarquer le caractère de centres mégalithiques de ces deux plateaux, et ce pont féerique deviendra une réalité possible et même fort vraisemblable. Chacun des deux points est une tête de ligne de dépressions nombreuses; chacun est un promontoire dominant au loin le pays : ils sont placés précisément en face l'un de l'autre pour commander un défilé. La roche des Géants faisant partie d'un ensemble que le pâtre de ces parages appelle encore les *Saintes constructions,* a dû avoir une destination religieuse primitive. L'un et l'autre plateau paraissent avoir été remarqués des premiers chrétiens, qui vinrent sans doute y célébrer leurs rites avant la construction des premiers temples de la foi nouvelle. En effet, à Châlemont, à côté d'une dépression considérable en forme de pied, nous voyons une profonde croix grecque.[1] Sur la même roche, le monogramme du Christ traverse un plat formé d'un double cercle, terminé par un déversoir lancéolé.[2] Au plateau des Géants, une dalle de 6m,50 de longueur[3] porte une croix grecque gravée profondément contre un bassin qui offre à peu près les formes d'un homme assis, marquées en creux jusqu'aux genoux.[4]

Je ne dirai rien des étonnantes érosions en forme de siéges, de plats, de dos-

[1] Planche XLII.

[2] Planche XXVIII, N° 13.

[3] Planche XXVII, N° 4.

[4] Cette dépression a 1m,40 de longueur, sur 50 centimètres de profondeur. L'eau s'y maintient à 30 centimètres (pl. XXVII).

Digitized by Google

siers, etc., creusées sur ce plateau : il faut les voir pour en avoir une idée; je ne décrirai pas davantage celles de Châlemont, dont la variété égale l'importance. Faut-il que la plus belle de ces dernières, un siége hémisphérique d'une grande beauté, qui ornait l'angle nord-ouest de la plateforme, ait été détruite tout récemment pour n'avoir encore été signalée par personne! On a cru faire merveille en brisant ce gracieux contour pour faciliter au promeneur l'accès du plateau. L'avantage qu'on a obtenu mérite d'être mentionné. Jadis on s'appuyait du genou sur la moulure concave; aujourd'hui on en foule du pied les débris.

De même que la roche des Géants est flanquée à l'ouest d'une magnifique table dolménique, de même elle l'est au levant d'un bilithe gigantesque.[1] Celui-ci, par ses allures dont la hardiesse étonne, a frappé même l'indigène de nos jours qui, par une analogie élémentaire avec l'équilibre d'un corps se développant sur une base étroite, lui a donné le nom de Pierre du Cordonnier. La roche quasi cubique servant de base à la plus grande, porte légèrement, par quelques points seulement, sur la pente de la montagne. Elle n'a pas moins de 5 mètres de longueur; la pierre supérieure en a 7, et ne repose que sur une fort petite étendue de la surface dorsale de son support. L'une et l'autre offrent une entaille fort nette, attestant le travail de l'homme. L'entaille inférieure a la forme lenticulaire. J'avoue que sans ces deux marques, il me resterait peut-être quelques doutes sur l'origine humaine de ce monument, car la mer en forme de semblables, non-seulement à celui-ci, mais à nos menhirs, à nos dolmens, à nos portiques à jour comme ceux de la pierre Hautes-Jambes et du Felsenthor.[2] Cela est si vrai que tous ces genres de formations se retrouvent, parfaitement caractérisés, au milieu des récifs qui bordent notre plage océanienne, entre Saint-Gilles et Cion, près des Sables d'Olonne. Je suis même fort disposé à croire que c'est la vue de ces constructions naturelles qui, devant frapper d'admiration par leurs allures grandioses et pittoresques l'imagination des peuples primitifs, a pu leur inspirer l'idée première de leurs monuments. Toutefois, dans les Vosges l'homme a su leur donner son cachet indéniable par les entailles qu'il y a creusées, et nous avons vu et verrons de mieux en mieux par la suite qu'elles sont loin de constituer le seul élément pouvant servir de base à notre jugement.

A cinquante pas au sud du bilithe ou Tau, on voit une roche creusée de deux siéges profonds qui s'arrondissent en gradins l'un au dessus de l'autre. Près du bilithe commence le mur cyclopéen de moyen appareil se dirigeant vers le sud-est. Il est tantôt formé, tantôt bordé, tantôt encore prolongé par des rangées de blocs énormes, grossièrement équarris, et constituant un autre genre de muraille cyclo-

[1] Voir planche XLI.

[2] La première de ces roches domine le val de Teintru, la seconde celui de la Magel.

Digitized by Google

péenne d'un genre plus primitif; il se lie à des pierres à dépressions, à des enceintes, à des roches taillées en monuments, de manière à former avec tous ces autres éléments un ensemble ayant un même objet, une seule signification, un but unique.

Déjà à 200 pas de la roche des Géants, le mur borde, au point *u* du plan, des enceintes d'énormes roches d'une rectitude remarquable; un côté de l'une d'elles, formant un angle droit bien régulier avec le côté adjacent, est composé en entier par un prisme de 12 mètres de longueur, et dont les deux autres dimensions varient de 80 centimètres à 1 mètre. Un peu plus loin, au bord du sentier et en face du mur, une pierre ovale creusée d'un entonnoir au milieu, a été posée de main d'homme. Elle est située entre les sujets des planches XX et XXIII. L'examen de ces deux dessins montrant d'une manière frappante la liaison intime en un ensemble, de tous les travaux que je viens de signaler, je n'ajouterai qu'un mot pour compléter l'impression produite par les vues. On peut remarquer que sur la planche XX, le *plat* en fer à cheval est placé en face de la cuvette en forme de cœur du premier plan : c'est une disposition très fréquente et évidemment significative; elle l'est ici d'autant plus que les deux pierres sont posées, et si l'on m'objectait que ces espèees de plats, de même que les siéges et les baignoires, ne sont que des portions de dépressions arrondies, plus ou moins profondes, brisées avec la roche qui les porte, chose que j'admets parfaitement, cela n'ôterait rien à la disposition particulière et persistante de ces roches.

Sur la planche XXIII, les blocs si régulièrement coupés, dont on ne voit que l'extrémité au premier plan, sont bien plus considérables que le dessin ne peut le faire voir; ils sont disposés en lignes parallèles, de manière à former des couloirs, des enceintes qui se continuent derrière le spectateur, à droite et en avant des roches du fond. Celles-ci, que les montagnards nomment *Les trois tables,* parce qu'elles forment, vues de plusieurs côtés, trois groupes semblables à autant de tables, sont toutes rodées, à leur base plus friable, par le travail de la mer et de l'air; elles offrent de telles cavités, que souvent un troupeau entier s'y est abrité de l'orage. Au contraire, leur partie supérieure, bien plus dure, a été tranchée de main d'homme par de grands plans verticaux à vive arête. Celle de gauche, vue de plusieurs points, se dessine en forme d'animal; devant ces espèces d'autels se voient deux rochers taillés en manière de banc et d'escabeau. Les roches principales sont creusées de larges et profondes dépressions, ainsi que les grands blocs voisins. C'est là que se trouve l'énorme cuvette double gravée au N° 3 de la planche XXVII, et dont les deux parties ont, l'une 1 mètre, l'autre le double de longueur, sur une profondeur de 35 centimètres. Dominant les vallées de la Verrerie, au fond desquelles se trouvaient, dans les siècles passés, deux établissements de ce genre, elles affectent la forme de deux énormes bouteilles. Est-ce un pur effet du hasard, ou

Digitized by Google

serait-ce un indice de l'exploitation de nos verreries par des peuples anciens tels que les grands verriers de l'antiquité, les Phéniciens?... Je me contente de poser la question pour le moment. Tout près de l'énorme bloc que distinguent ces cuvettes, il s'en trouve un autre plus grand encore, creusé aussi d'une gigantesque dépression, et ces cavités sont au nombre d'une trentaine sur le plateau qui paraît avoir été un sanctuaire avec enceintes et autels. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que, à quelques pas à gauche, se développe le demi-cercle de terre de 50 pas de diamètre, que j'ai déjà mentionné, et qui ne peut avoir eu qu'un sens mystique : c'est la *courbe sacrée,* symbole des révolutions sidérales; c'est la courbe magique qui a joué un rôle si immense dans l'antiquité, qu'on peut y voir le signe essentiel du paganisme, et qu'elle a laissé des traces jusqu'à nos jours, comme je le démontrerai plus loin.

Certes, ce plateau était admirablement choisi par des peuples adorateurs des grandeurs de la création, car on y jouit d'une vue panoramique des plus riches et des plus étendues sur les contreforts échelonnés des Vosges, depuis Aubure à droite jusqu'au Bilstein à gauche, sur les plaines d'Alsace et du duché de Bade, le Rhin, la Forêt-Noire, le Jura et les Alpes. Voilà bien un de ces *Hauts lieux* dont parle la Bible, et où la puissance du Créateur se manifeste impérieusement à nous, et s'empare de notre âme pour en exalter les facultés.

Nous reprenons le sentier qui serpente près du mur cyclopéen, au milieu de la crête étroite, et, au point *a'* du plan, nous la voyons s'élargir en un nouveau plateau où se trouve un dolmen au milieu d'une multitude de roches posées en couloirs et creusées de dépressions de toutes formes, parmi lesquelles beaucoup d'entailles faites au métal. Nous quittons cette plaine remarquable en suivant un rétrécissement de la crête, et nous débouchons au point *b',* sur une autre place d'un aspect aussi étonnant que la précédente, par les nombreuses roches à érosions de toute espèce, qui y sont comme semées. De là, avant d'arriver au point *c',* le mur disparaît tout à coup au milieu d'un entassement d'énormes roches formant couloirs, et remarquables par des entailles au métal. Au point marqué par cette lettre s'élève la grande roche que les habitants du pays appellent Roche aiguë (*spitzig Felse*), et que représente la planche XXXV. Celle-ci, qui n'a pas moins de 8 mètres d'élévation sur 10 de développement longitudinal, forme une moitié d'arcade de 5 mètres de hauteur, surplombant sa base d'une étendue presque aussi grande. La faible épaisseur du bloc entre ses parois verticalement coupées, diminue progressivement de gauche à droite, depuis 3 mètres jusqu'à un demi-mètre. Quittons-le un instant, et poursuivons notre promenade jusqu'au bout de la crête; nous reviendrons ensuite nous arrêter devant cette masse remarquable à plusieurs égards.

Digitized by Google

Nous avons observé que le mur cyclopéen de moyen appareil a disparu depuis 100 pas. En continuant d'avancer, nous cheminons encore 200 pas avant de le retrouver. Pourquoi cette absence totale du mur sur un espace de 300 pas? Assurément ce fait ne favorise guère l'hypothèse d'une fortification, car si, au nord-ouest de la Roche aiguë, les énormes blocs accumulés pêle-mêle rendaient le mur d'une exécution fort difficile, devant nous il devenait d'une construction facile, les matériaux abondaient sur place, et précisément sur cette ligne où il fait défaut, la crête peut se traverser en plusieurs points sans nul obstacle. Au contraire, un peu plus à l'est commence la falaise énorme et toute verticale de la roche du Corbeau, en face de laquelle le mur existe, et fort bien construit. Le mur étant loin d'être le seul monument religieux de la crête, et tout un réseau de bilithes, dolmens, roches à enceintes, couloirs, abris, entailles, dépressions, occupant l'emplacement dépourvu de mur, il n'est pas plus étonnant qu'il n'existe pas, qu'il ne le serait qu'il existât ici. Cette muraille, que jusqu'ici on avait considérée comme le seul monument de la crête, n'étant, selon nos idées, qu'un accessoire formé des débris des roches taillées en monuments, peut très bien ne pas avoir de raison d'être à certaines places où la position et les formes naturelles de ces roches demandaient peu de travail pour en faire des monuments. Il est possible aussi que les matériaux provenant de ces travaux, aient été transportés un peu plus loin, pour compléter les parties existantes de la muraille. Ce phénomène de murs semblables coupés d'interruptions pareilles et se changeant par places en blocs énormes, en labyrinthes, en abris et enceintes, non-seulement n'est pas unique dans les Vosges, mais il se retrouve sur un certain nombre de constructions du même genre que je me propose de décrire.

Enfin, nous retrouvons notre muraille proprement dite près d'une roche plate de 6 mètres de longueur, renversée sur le flanc, et faisant corps avec un très mince pivot taillé au métal en forme polygonale, et sur lequel elle reposait jadis en équilibre. Cette roche est creusée d'un petit entonnoir et de deux belles cuvettes représentées au N° 1 de la planche XXVIII. Elle est entourée de beaux abris, d'enceintes, de grandes dépressions, de roches à entailles remarquables.

A quelques pas de là[1], une roche s'allonge en biseau, de manière à dessiner la partie antérieure d'une barque sous laquelle une case arrondie, formée nouvellement à l'aide de pierres empruntées à la muraille, peut abriter huit personnes debout. En effet, le mur, qui a reparu, sert d'abord à relier les grandes roches en place, en attendant qu'il reprenne son aspect continu et son importance. L'abri sous la barque s'élève au fond à 2 mètres, sur le devant d'un tiers en plus; il n'a

[1] Voir la vue.

Digitized by Google

pas moins de 3m,20 de profondeur. Dans la paroi du fond, coupée verticale, se creuse une entaille bien nette, de 10 centimètres de longueur sur 8 de profondeur et 2 de hauteur. Au plafond se dessine en creux une excavation en forme de cœur, de 35 centimètres de longueur sur 18 de profondeur, à parois quasi verticales. Enfin, une troisième entaille très nette se voit dans la paroi nord-est du rocher : elle n'a pas moins de 35 centimètres de longueur sur 6 de profondeur. Il n'est donc pas douteux que cette roche n'ait été taillée et taillée au métal; il est fort probable aussi que la forme de barque qu'elle prend, n'est pas indifférente, car elle n'est pas très rare dans les monuments mégalithiques des Vosges. Ainsi l'on voit à 3 kilomètres de la Bresse, au dessus de la route de Gérardmer, un monument semblable formant une petite enceinte couverte presque fermée, et pouvant abriter cinq ou six personnes couchées ou assises. La pierre principale, évidemment posée, a 4m,30 de long; elle est taillée au métal dans le granite; elle est presque pointue, et porte trois entailles bien nettes, visibles dans le dessin, au fond duquel s'élève entre les arbres l'énorme roche abrupte du Motie dà Fôïes (sanctuaire des Fées), tandis que le spectateur tourne le dos à un dolmen où l'on peut se tenir debout. Je me contente de citer ce seul analogue de roches vosgiennes taillées en forme de barque, et je continue à suivre le mur. Arrivé à l'embranchement du sentier de crête avec celui qui descend à Thannenkirch, je remarque sur les rochers plusieurs entailles remarquables et des parties de mur d'une belle conservation. Il a 7 pieds de large; nulle part il n'a eu plus de deux mètres de hauteur dans ses parties les plus élevées, comme le prouve l'absence complète de débris à sa base dans ses plus belles parties. Il se continue ainsi, composé parfois de grandes roches à sa base, d'autres fois même en totalité. Au point *g'* il s'interrompt un instant pour faire place à un abri taillé où trois hommes peuvent se coucher. Près de là, une roche de trois mètres prend la forme d'un reptile posé en évidence, et à côté on remarque une fort belle entaille. On continue encore à suivre le mur en ligne droite, l'espace de 250 pas, et l'on arrive à un point où de grandes roches, disposées en couloirs parallèles, sur une longueur de 150 pas, le remplacent de nouveau et en continuent la direction. Parmi ces roches se remarque une sorte de banc taillé au métal; puis reparait le mur jusqu'au point où la crête s'arrêtant tout à coup, la montagne s'abaisse brusquement vers la plaine. A ce point même, les roches sont presque toutes taillées en demi-dolmens, posées, couvertes de belles entailles, et se prolongent à 100 pas environ sur la pente dominant Ribeauvillé.

Je ferai remarquer que la deuxième interruption du mur proprement dit, aurait aussi peu son explication dans l'hypothèse de travaux militaires que la première interruption. Cette fois encore, nulle difficulté, nul obstacle ne s'opposait à la construction. Ces travaux ayant un but uniquement religieux, il n'y a plus aucune

Digitized by Google

raison, au contraire, pour que les couloirs continuant la ligne sacrée, soient transformés en muraille régulière.

Avant de comparer cette longue ligne de travaux mégalithiques que j'appellerai une *ligne de crête,* avec les différentes lignes de même genre existantes dans les Vosges, il ne sera pas hors de propos de faire remarquer qu'il existe dans d'autres contrées aussi des travaux cyclopéens composés d'une simple ligne de crête, et de faire voir qu'on leur a attribué un but religieux. Je citerai à ce propos un passage de l'*Histoire des Perses,* par le comte de Gobineau.[1] « C'est, dit-il, auprès de la ville de Demawend, située à 15 ou 16 lieues au nord-est de Téhéran. Cette petite cité, assurément une des plus anciennes du monde, est cachée aujourd'hui dans d'épais bouquets de saules, sur le bord d'un ruisseau assez large et d'une grande fraicheur, au fond d'un vallon étroit et très herbeux. De l'autre côté du ruisseau s'élève rapidement une montagne abrupte terminée par un piton, surplombant à une hauteur considérable au dessus de la vallée.

« On arrive au sommet, du côté de l'orient, en montant une vaste pente assez douce, s'élevant au centre d'un amphithéâtre de grandes collines. A la pointe du piton, tout à fait stérile et découverte, s'étend une terrasse de 100 pas de développement à peu près, s'étendant du nord au sud, face au soleil levant. Cette terrasse est formée de blocs de rochers bruts, d'une grosseur considérable, bien ajustés les uns dans les autres. C'est une construction absolument semblable, et sans la moindre différence, aux monuments appelés en Europe cyclopéens, et je ne fais aucune difficulté d'en identifier le style et le caractère avec ce que j'ai vu au Pelasgikon d'Athènes et dans les ruines de Tyrinthe. L'aspect de force et de grandeur est largement empreint et frappant au plus haut degré dans ce monument des anciens âges, et on admire en le contemplant, l'adresse dont les constructeurs ont usé pour utiliser des matériaux si rebelles. De ce qu'il n'y a pas de débris considérables aux alentours, et que les flancs de la montagne ne sont chargés d'aucun fragment roulant, on peut induire que l'ouvrage est, à peu de chose près, aussi entier qu'il le fut jamais, et que les siècles, si nombreux qu'ils aient passé sur lui, n'y ont pu mordre.

« L'espace bâti est extrêmement étroit. Lorsqu'on a escaladé la terrasse, 8 ou 10 pieds seulement séparent de l'abîme ouvert à l'autre bord. Ce n'est donc pas une fortification. Ce ne saurait être le débris d'un château. Du reste, il n'y a pas d'eau sur cette roche aride, ni aucune possibilité d'en faire venir que de très loin; on n'a donc jamais pu songer à en faire un lieu d'habitation. La légende locale rapporte que c'était là la Nakhor-è-Khaneh — la tribune aux tambours de Zohak — c'est-à-

[1] Page 31 du premier volume.

Digitized by Google

dire le lieu où tous les jours, au lever et au coucher du soleil, des hommes portant des tambours et de longues trompettes de cuivre, faisaient entendre des fanfares. Cet usage, un des principaux attributs de la royauté iranienne, s'observe encore maintenant. Dans l'origine, il devait avoir un caractère religieux, et était probablement destiné à saluer le soleil, quand cet astre parait à l'horizon et quand il disparait.

« La terrasse de Demawend était donc un édifice voué au culte des premiers colons arians de la contrée, et elle offre un premier exemple de la façon dont ceux-ci pratiquaient l'art de construire. »

On ne peut s'empêcher d'être frappé de l'analogie de ce travail dit *cyclopéen,* de 100 pas de longueur sur 8 ou 10 seulement de largeur, long ruban de pierre développé par un effort gigantesque de l'homme, dans un but qui ne saurait être autre chose que religieux, sur une crête abrupte, très élevée, placée au centre d'un amphithéâtre de grandes collines, avec la ligne de constructions qui nous occupe, appelée encore aujourd'hui, suivant un antique usage, *Saintes constructions.* Dans les deux cas, la situation est la même; dans chacun il s'agit d'un travail titanique, sans utilité pratique; l'objet parait être le même; c'est le culte, ce mobile si fécond et si puissant des époques reculées, où régnait la théocratie universelle. L'appareil même, composé en Perse d'énormes roches non taillées, juxtaposées avec adresse, en un mot un des genres de constructions *cyclopéennes* dont nous avons parlé plus haut, se retrouve chez nous, *parfaitement caractérisé,* ainsi que des espèces d'appareils cyclopéens moins anciennes, consistant à assembler en angles droits les roches taillées. Une plus grande variété et une étendue incomparablement plus vaste dans les travaux du Tænnichel, les font seules distinguer du monument de l'Asie, bien plus intéressant en apparence, parce qu'il est plus éloigné de nous.

D'une part, la comparaison précédente aura sans doute achevé de détruire dans l'esprit du lecteur, l'influence que pouvaient y exercer encore les hypothèses de fortifications ou de lignes de frontières qu'on avait imaginé d'appliquer à notre montagne. (Nous aurons coupé court à ces vieilles erreurs mises en circulation par Schœpflin, Golbéry et leurs copistes, et que pourraient ignorer sans regret les modernes qui s'occupent de nos origines.) D'autre part, l'objet évidemment religieux du monument oriental venant se joindre à la présence de dolmens de toute nature au Tænnichel, et aux traditions qui en font un vaste sanctuaire du paganisme, nous allons pouvoir aborder plus aisément l'examen de cinq monuments devant lesquels nous n'avons guère fait que passer. Je veux parler du bloc équilibré, aujourd'hui renversé, de l'abri en forme de barque, de la Roche aiguë, enfin du Tau et du dolmen considérables entre lesquels se dresse la roche des Géants.

Ce bloc renversé, qui avait évidemment été placé en équilibre, est un mono-

Digitized by Google

lithe composé d'une grande table plate et arrondie par les eaux, creusée, comme on l'a vu, de deux belles cuvettes à déversoir. Cette table est liée à un très mince pivot taillé à coups redoublés et à vive arête dans une couche plus friable, mais dure cependant, et qui avait dû être entamée d'abord par des causes naturelles. Enfin, cette espèce de court fût polygonal fait corps avec une base carrée assez régulièrement taillée pour nous indiquer l'usage du métal. Lorsqu'il était posé, ce monolithe devait avoir l'aspect d'un T, c'est-à-dire du *Tau* sacré des peuples sémitiques, leur principal emblème de la divinité. Il était placé précisément à une tête de ligne du mur cyclopéen de moyen appareil, à un point où, après avoir disparu sur un espace de 300 pas, il reprend sa course ondulée vers l'extrémité de la crête. De même le grand Tau, dont j'ai parlé précédemment, s'élève à la tête principale de cette muraille. Il pourrait bien y avoir quelque intention dans cette coïncidence de position entre deux monuments de formes analogues, et auxquels nous sommes tentés d'attribuer une signification considérable et identique.

Puisque nous sommes ramenés à une des interruptions de la muraille, n'est-il pas admissible que ces deux solutions de continuité, la première de 300, la seconde de 150 pas, et qui divisent ainsi la ligne entière en trois tronçons diminuant de longueur par ordre de place, pourrait bien avoir quelque signification? Cette signification n'aurait-elle pas quelque rapport avec l'idée de la Triade, si répandue dans les mythologies antiques? Enfin les partisans du *dracontium* ne pourraient-ils trouver un argument en faveur de leur thèse, dans la forme de cette immense muraille, qui déploie, en figurant un S, ses replis tortueux semblables à ceux d'un colossal reptile? Puissantes énigmes, dont la solution nous ferait pénétrer peut-être dans la pensée intime des peuples les plus anciennement doués d'instincts religieux. Je me contente de les indiquer, en attendant qu'un nouvel Œdipe vienne les résoudre.

La figure de notre vaste abri taillé en manière de barque[1] n'est sans doute pas indifférente, puisque, comme nous l'avons vu, elle se retrouve sur divers points de nos monts, appliquée à de vrais mégalithes. Elle le semblerait bien moins encore, s'il était clairement démontré que nos ancêtres vosgiens ont pratiqué l'usage de tailler des roches en monuments figurés, appropriés au culte. C'est ce que je vais établir d'une manière irréfutable, j'espère, par les dessins[2] et la description d'une roche *en place,* de 3m,70 de longueur sur 2m,60 de hauteur, située sur un plateau élevé du Winterberg, derrière Niederbronn. Le vulgaire lui donne le nom de *Grande Liss.* Elle est aussi évidemment taillée en monument figuré que le bas-

[1] Voir planche XL.
[2] Voir la planche XXXIII et la planche XXXIX.

Digitized by Google

relief du Sanglier, qui avait été creusé dans une roche *en place* du Donon, et les trois têtes qui ressortent sur les angles saillants d'une autre roche, près de Dabo, sujets que je décrirai en détail. Malheureusement, si personne n'a encore douté du caractère factice de notre personnage, on n'a pas compris jusqu'à présent ce qu'il représentait. L'homme le plus compétent à cet égard, le seul qui ait eu sinon la connaissance, du moins un sentiment instinctif réel de l'existence de nos antiquités antéromaines, le regretté Beaulieu, a cru deviner qu'il s'agissait d'une déesse Abnoba ou d'une Diane Vosega, et que si cette œuvre n'est pas antérieure, elle est peu postérieure à l'occupation romaine de notre pays. Ce que le remarquable archéologue a cru surtout distinguer, c'est une divinité *locale*. Essayons de constater et d'apprécier les divers traits essentiels que présente cette roche figurée, avant que les mutilations incessantes que lui fait subir la malice des enfants dans leurs jeux, n'aient fait entièrement disparaître les dernières traces du travail de nos pères.

De loin nous apercevons une masse arrondie, paraissant avoir été roulée par les eaux de nos mers primordiales, pour dormir enfin du sommeil éternel au milieu d'un bois silencieux où règnent une ombre discrète et une grande fraîcheur. En approchant, nous distinguons un bloc tout constellé de petites cavités naturelles, et qui se prêtait à merveille, sans beaucoup de travail, à des formes voulues. La manière arrondie et pleine d'imprévu dont ces cavités sont creusées par les eaux, pouvait être imitée par des castes faisant profession d'adorer dans la pierre des divinités réelles; elle l'a été si habilement, qu'il est fort difficile à l'œil le plus exercé de déterminer où finit le travail de la nature, où commence l'œuvre de l'homme. C'est cette habileté qui, jusqu'à nos jours, a empêché les savants comme le vulgaire, de voir que notre déesse porte avec elle son interprétation et son nom. Ce nom est celui d'Isis, creusé en caractères très grands et d'une profondeur tout à fait inusitée. I, Z, I, gravés à la manière rétrograde des Etrusques, semblent indiquer l'emblême de la Triade, et par la disposition des trois lettres en triangle, et par les trois points disposés de même au dessus de l'I supérieur. On pourrait même peut-être supposer, avec quelque vraisemblance, que les trois lettres formant une pyramide renversée, seraient un indice que la déesse présidait surtout au culte des morts. Sans attacher d'importance à ces conjectures, nous devons reconnaître un caractère de mysticisme archaïque et en même temps le sens très clair des caractères figurant le nom d'Isis. Ce n'est pas tout. Comme pour nous avertir que nous avons devant nous un important monument du paganisme, les premiers chrétiens, qui paraissent avoir conservé pour lui un reste de vénération, y ont sans doute gravé eux-mêmes, à l'extrémité de la roche, le monogramme du Christ, en caractères imitant avec grand soin l'aspect mystérieusement antique, et moitié naturel

Digitized by Google

moitié factice, de l'inscription en l'honneur de la déesse. On voit en effet, gravées sur une aussi grande échelle que les premiers, les caractères HI du nom de Hiesu, tel qu'il est orthographié dans l'inscription d'aspect si primitif encastrée dans un mur de Niedernay.[1]

De chaque côté du nom d'Isis s'enfonce la forme d'un profond étrier. Ce n'est pas une simple courbe, car si le croissant avait été représenté sciemment, il faudrait le voir bien plutôt dans le creux paraissant sur la gauche de la figure, à égale hauteur, que dans les deux signes précédents. D'ailleurs l'étrier paraît sur diverses roches des Vosges, bien qu'avec des formes variables. On en voit un au Haut-Donon[2], et, pour qu'on puisse reconnaitre qu'il n'est pas inusité comme signe sur les monuments mégalithiques d'autres pays, j'en donne un qui est gravé sur le dolmen de Mané-er-Hrock. Etait-ce un signe particulier à la déesse Isis? Toujours est-il qu'au Donon il figure à côté de deux fers à cheval. A Niederbronn, l'étrier a peut-être dû servir aussi à monter sur la roche, qui paraît avoir été un autel aussi bien qu'une idole. A son faite se creuse une cuvette qui pourrait bien avoir servi aux sacrifices, et devant la déesse, le sol est encore creusé de manière à offrir un marche-pied et un banc de gazon demi-circulaire. Cette disposition est d'autant plus remarquable, que j'ai trouvé le même arrangement devant une roche du Haut-Donon, creusée d'une cuvette ovale et paraissant consacrée par la croix grecque des premiers représentants du christianisme. A côté de l'Isis vosgienne s'élève un tumulus qui n'est qu'une maille d'un long réseau de tombelles dont une grande partie du plateau est parsemée. Notre déesse était donc une divinité funéraire comme elle le fut tout à l'origine des civilisations orientales.[3] Malgré l'état de dégradation avancée et bien regrettable de notre statue, il est facile de constater que si les proportions sont médiocres, si les épaules sont carrées, nous sommes fort loin de l'inexactitude absolue et de la barbarie grossière que nous remarquons dans les bas-reliefs d'Entremont, les seules œuvres attribuées avec certitude à l'art gaulois. Bien au contraire, si nous examinons l'ensemble, la ligne en est très heureusement encadrée dans la roche, et l'artiste a su utiliser pour le bas de la statue des inflexions naturelles du grès, qui ressemblent fort aux plis d'une moëlleuse draperie. Cette ingénieuse idée rappelle le corps en gaine des plus anciennes idoles, telles que l'Artémis d'Ephèse. La simplicité calme et sereine de l'attitude offre une frappante analogie avee les plus antiques monuments de l'Egypte et de la

[1] Voir planche XXX, n° 2.

[2] Planche XXXIX.

[3] Elle présida aussi chez nous à la naissance, ainsi que le démontrent divers faits, entre autres le nom de la Pierre de Luce, en allemand *Litzelstein*, conservé à une roche à caverne dominant Sainte-Marie-aux-Mines, et d'où l'on dit aux enfants qu'on tire les nouveau-nés.

Digitized by Google

Phénicie; le giron de la déesse a l'air de s'étendre sur un plan horizontal, comme pour recevoir des offrandes. Enfin, ce qu'elle a de plus remarquable, son immense chevelure, paraissant se partager au dessus de sa tête en deux gerbes immenses, retombe en forme d'ailes à ses côtés, de manière à se confondre insensiblement avec les contours naturels de la roche. Cette disposition offre une sensible analogie avec le buste de la déesse Dirona et avec les plus anciens simulacres d'Isis qui la représentent avec des ailes.

Après cette description d'un monument qui mériterait d'être mieux conservé et plus connu, j'ose croire démontré le principe des rochers figurés taillés dans les Vosges par les peuples anciens. Nous ne serons donc plus étonnés quand nous en jugerons l'application possible à certaines roches, telles que la barque dont nous avons encore à dire quelques mots. Si cette roche, taillée en forme de barque, l'a été sciemment, ce que nous pouvons regarder comme fort possible, il reste à déterminer si nous devons y voir le symbole d'Isis qui était un navire léger[1], ou y reconnaitre de préférence un emblème de peuples navigateurs qui auraient habité nos cimes. Faut-il, ce qui est parfaitement admissible, accorder quelque faveur aux deux hypothèses à la fois? La seconde paraîtrait confirmée par plusieurs données que j'ai recueillies. Ainsi, j'ai trouvé deux ancres d'un caractère fort ancien, gravées sur des roches, l'une dans le val même de la Verrerie, au pied du Tænnichel[2], l'autre sur la crête voisine de Châlemont.[3] La première, de proportions considérables, joint à des inflexions heureuses données par la nature aux deux branches inférieures, une tige et une tête taillées de main d'homme. La tête offre des formes particulières d'S et de demi-cercles, qui rappellent de bien près celles de deux ancres figurant sur une stèle phénicienne au musée britannique.[4] Au dessus de la nôtre est creusé profondément et à parois verticales, le carré, image de la divinité pours les anciens Hindous et certains peuples sémitiques, et qui se retrouve sur les mégalithes de l'Inde et de l'Ecosse. Le caractère moitié naturel, moitié factice du dessin de cette ancre, la fait remonter sûrement à un âge reculé de l'antiquité, à l'époque des adorateurs de la pierre. La deuxième, qui se distingue par une forme analogue de sa tête en demi-cercle, est gravée sur une roche *posée,* à côté d'une belle cuvette régulièrement ovale. Ces divers faits paraissant rappeler des peuples navigateurs, sont en harmonie avec le fond d'une légende fort répandue dans notre pays, et suivant laquelle il doit s'être rencontré sur certaines de nos roches, notamment au haut du Tænnichel, des anneaux destinés jadis à amarrer des navires flot-

[1] Liburna, dit Tacite, *De moribus Germ.*
[2] Planche XXVI, n° 19.
[3] Planche XLII.
[4] Nilsson l'a reproduite.

Digitized by Google

tant sur la mer rhénane. Cette tradition s'applique même à la Roche *aiguë* dont j'ai encore à parler. Il faut bien l'avouer, s'il a jamais existé des anneaux soudés à nos rochers, cette manière d'en expliquer l'objet montre bien le penchant naturel du peuple à tout expliquer; mais quant au fait révélé par la tradition, il doit avoir un côté réel, attendu que j'ai constaté l'existence de cette légende sur plus de soixante points différents. S'attachant en général à des roches avancées dominant la plaine, elle s'est maintenue sur les deux versants vosgiens, sur le côté septentrional du Jura et la pente occidentale de la Forêt-Noire. Une tradition aussi persistante, et transmise de génération en génération, sur un aussi vaste réseau, ne peut être le fruit de l'imagination d'un homme, et les savants, tout en s'occupant de recherches sur ce sujet, ont eu le tort d'en rire. Mieux eût valu tâcher de l'expliquer, après en avoir constaté, comme je l'ai fait par mes études, le caractère remarquable d'étendue et de généralité.

Avant que l'état de nos connaissances nous permette une interprétation satisfaisante, je donnerai bientôt les dessins de véritables anneaux trouvés par moi dans les Vosges, et démontrant la réalité objective du fait. Ces anneaux sont adaptés aux roches mêmes citées par la légende. Ils ne sont pas de fer, ils ne sont pas de bronze, ils sont taillés dans la roche même, et montrent une origine purement humaine absolument indiscutable. Le travail considérable qu'ils ont nécessité, dans un cas surtout, me paraissant d'une inutilité évidente au point de vue pratique, ils ne peuvent trouver leur raison d'être que dans le caractère religieux des roches auxquelles ils s'attachent, et qu'ils ont dû partager. Cette explication, que je ne hasarde que comme une simple hypothèse, prendra toutefois un degré de vraisemblance de plus, par les développements que je donnerai sur le rôle considérable qu'ont joué dans les Vosges les symboles de la courbe, de l'anneau, de la clé et du pilier.

Un fait fort curieux, c'est que cette Roche *aiguë*, qui a toujours eu un attrait spécial pour les montagnards des environs, présente si exactement le profil d'un énorme sanglier assis, qu'il pourrait bien y avoir quelque chose d'intentionnel dans ce phénomène. Elle montre même une analogie de silhouette très remarquable avec une autre roche vosgienne[1], la pierre Hautes-Jambes, qui domine la vallée de Teintru. Cette dernière, profilant un sanglier marchant, a la base taillée incontestablement : la silhouette est complétée par un bloc posé en arc-boutant. Quant à la roche du Tænnichel, son caractère de monument est démontré par une entaille qui se voit au côté opposé au dessin; il l'est par les nombreuses et fort curieuses entailles pratiquées dans les roches qui la côtoient, et dont plusieurs ont été figurées planche XXVI: il l'est par les cuvettes qui se voient à côté d'elle, comme encore

[1] Voir planche XXXVI.

Digitized by Google

par la disposition de plusieurs énormes roches toutes voisines. Si les grandes proportions de celle-ci empêchent bien des personnes de croire à la possibilité qu'il y ait là un monument figuré, je me permettrai de leur citer quelques lignes sur les usages de certains peuples anciens. Elles sont tirées d'un in-folio publié à Vienne en 1721, et intitulé : *Quelques bâtiments antiques juifs, égyptiens, syriens, persans et grecs,* par J. Beruh : « On attribue à Dinocrate, architecte d'Alexandre-le-Grand, le projet extraordinaire de tailler le mont Athos en forme d'un homme....

« Pour ce qui est de l'invention de tailler des rochers en forme humaine, elle est d'un âge plus ancien que celui de Dinocrate, quand même il n'en faut pas croire quelques vieilles histoires, qui assurent que Sémiramis exécuta une entreprise semblable dans le mont Bagistan en Médie, où elle fit changer un rocher de 17 stades en sa propre figure, accompagnée de plusieurs autres. Mais ce qui surprend davantage ceux qui n'en sont pas informés, c'est que ce dessein a été exécuté réellement dans une province de la Chine nommée Suchuen, près de la capitale de Chunking, au bord de la rivière Fu, où l'on voit un mont taillé qui représente un idole assi (*sic*), nommé Fé. Le Père Martin appelle cette ville Tuchuen, et confirme la grandeur de l'idole, dont il a pu distinguer les yeux, le nez et les oreilles à deux lieues de là. Cette montagne, creusée par artifice, est tout à fait différente d'une autre espèce de monts, qui naturellement et sans art, représentent de loin quelques figures. Comme le mont Ionion, près Lidyany, qui a la ressemblance d'une femme. » (Voir le Père Martin.)

Malgré ces témoignages et bien d'autres que je pourrais citer pour montrer le goût de certains peuples pour les roches figurées colossales, et quoique les deux nôtres soient incomparablement moins grandes que celles citées par nos auteurs, j'abandonne l'application particulière du principe à l'appréciation de plus clairvoyants que moi, et j'arrive au quatrième de nos monuments que je me suis engagé à revoir, le grand *Tau.*

A ce propos, je rappellerai au lecteur que, dans mon résumé général sur les dolmens, j'ai dit que ce genre particulier de mégalithes, le Tau, me paraissait, dans les Vosges comme dans les autres contrées, appartenir à la fin de l'âge du bronze; j'ai même nommé déjà le Tau qui nous occupe et celui du Reisberg, situé au lieu dit du *gazon du Faing*. Les dessins que je publie, permettront de constater l'analogie étroite qui existe entre ces deux mégalithes. On pourra les comparer en même temps à celui qui couronne le Schlüsselstein, à mi-côte du Tænnichel, à ceux du mont Saint-Odile, et à celui qui domine le Liechteck, au dessus de Niederbronn. Au Gazon du Faing, la roche principale, losange de $3^{m},50$ de côté, aux angles arrondis par les eaux, repose sur un véritable *mur cyclopéen* à assises horizontales; la matière est une syénite si dure, que l'emploi du métal y devient évident. Il en est

Digitized by Google

de même au Schlüsselstein, dont la roche d'agate est encore plus résistante; cette dernière offre plusieurs entailles significatives à la face orientale du Tau, et j'en ai reproduit une.[1] Le bloc tout entier paraît non-seulement posé, mais taillé par éclatement. Le Tau du Liechteck est monolithe : la base est entièrement rodée par les eaux dans des couches plus friables que la partie supérieure marquée de deux entailles profondes et nettes, exécutées au métal comme pour indiquer un monument.

A Sainte-Odile, l'un des Tau est formé d'une pierre très basse, surmontée d'une grande roche plate[2]; l'autre Tau, situé tout près et au dessous, est un bloc colossal, détaché de main d'homme de la falaise adjacente : il fait corps avec un très mince pivot taillé par les eaux, et sur lequel il se tient par un miracle d'équilibre. Nulle entaille, mais tout le sol rocheux environnant est creusé de profondes cavernes à plusieurs étages; au-dessus, la cime de la montagne est couverte de roches à grandes érosions et à belles entailles.

Ces divers genres de Tau, soit qu'ils forment un monolithe dont la base fait partie, ou une roche posée sur une base d'une seule pierre, ou bien encore un bloc portant sur un mur cyclopéen assemblé en un seul pivot, constituent une même espèce de monuments exprimant la même idée générale. Toutefois c'est entre le Tau du Tænnichel et celui du Gazon du Faing que la ressemblance est le plus frappante.[3]

Enfin, j'arrive au cinquième et dernier mégalithe du Tænnichel que je me suis proposé d'examiner, le grand dolmen à jour. Celui-ci offre une très grande ressemblance pour le bloc qui le couronne avec son analogue au Gazon du Faing.[4] A ce dernier, la table est très épaisse. Ayant 3 mètres de longueur, elle est taillée régulièrement au métal dans la syénite sur presque toutes ses faces. Reposant sur trois pointes fines de rochers, elle laisse voir le jour sous sa masse qui, d'un côté, peut abriter un homme debout, et recouvre des cavernes profondes. A deux pas git un prisme triangulaire régulier de 1m,30 de hauteur, posé sur sa base rectangulaire de 1m,70 de longueur.

Ce prisme exprime sans doute la même idée que celui du val de la Verrerie.[5] Ce dernier, par le bout taillé en demi-cercle et par les trois marches qui y conduisent, paraît rappeler le culte de la Lune et celui de la Triade, comme le prisme triangulaire symbolise sans doute dans les deux cas le Soleil.

[1] Voir planche XXVI, n° 21.
[2] Planche XLIII.
[3] Planche XLI.
[4] Planche XXXVII.
[5] Planche XXVII.

Digitized by Google

En résumé, il y a une grande analogie entre certains monuments du Tænnichel et ceux du sanctuaire des Fées au Gazon du Faing, en ce qui regarde :

1° Deux Tau considérables[1];

2° Deux grands dolmens à jour;

3° Deux prismes triangulaires;

4° Un demi-cercle de terre au Tænnichel et un demi-cercle de roches à l'autre sanctuaire;

5° Les procédés généraux d'exécution.

Si les faits précédents ne peuvent nous donner que quelques probabilités sur le culte que professaient les constructeurs de ces deux sanctuaires, une découverte que j'ai faite tout récemment, au sommet des roches les plus élevées du temple du Gazon du Faing, à quelques pas du Tau, vient jeter sur la question une vive lumière. On sait que les Phéniciens, comme les Chinois, les Egyptiens, représentaient le dieu Soleil par un hiéroglyphe très simple, que nos almanachs ont conservé jusqu'à nos jours, un cercle avec son centre.

Eh bien! cet hiéroglyphe du dieu Soleil se trouve gravé sur les roches précitées à l'endroit le plus proéminent. Le cercle, composé d'un canal dont le diamètre varie entre 38 et 42 centimètres, a 4 centimètres de largeur, près de 2 de profondeur. Quant au centre, c'est un cône renversé de 8 centimètres d'enfoncement, creusé dans la syénite la plus dure. A 3 mètres de cet hiéroglyphe, une cuvette ovoïde est taillée au métal au bord du rocher.[2]

En un mot, les travaux mégalithiques du Tænnichel ont un objet exclusivement ou au moins principalement religieux.

Ils ont été exécutés au métal, et remontent sans doute dans leur ensemble à la fin de l'âge du bronze ou au commencement de celui du fer.

Ils paraissent indiquer des peuples navigateurs.

Ils sont sans doute l'œuvre de peuples tels que les Sémites, qui adoraient la Courbe, la Triade, la Lune et surtout le Soleil, et en plaçaient parfois les simulacres dans leurs temples.

[1] Les pierres branlantes sont encore un genre de Tau. Ptolémée Ephæstion nous a conservé le nom d'une de ces roches. Sa position au bord de l'Océan et son nom Gigonia, qui rappelle le dieu phénicien Gigon, semblent montrer qu'elle tirait son origine de ce peuple navigateur, et était consacrée à leur dieu de la génération dont on a reconnu un souvenir dans les drames de la mère Gigogne.

[2] Voir planche XXXIX, n°s 1, *a*, *b*, 2.

Digitized by Google

NOTA. — J'aurais pu ajouter à ce que j'ai dit des cuvettes du Bas-Donon, qu'au sommet du pic il s'en trouve une seule, peu considérable, ovale, et qui me paraît creusée de main d'homme, car la roche qu'elle couvre est coupée carrément.

ERRATA.

Page 47, ligne 3, au lieu de *verra*, lisez *voie*. Germanisme du compositeur où le cœur n'a aucune part.
Page 63, ligne avant-dernière et ligne précédente, au lieu de *Narion*, lisez *Ransiey;* le grand Narion est une roche voisine.
Page 64, première ligne de la note, au lieu de *je conseillerais*, lisez *je la conseillerais.*
Page 66, premier renvoi, au lieu de *planche XVII*, lisez *XXVII.*
Page 86, ligne 31, au lieu de *bout taillé*, lisez *banc taillé.*

LÉGENDE DE LA PLANCHE 26.

N°s 1. PLATEFORME DE CHALEMONT, au dessus de Liepvre. — Entaille dans une roche voisine. Longueur de l'élévation : 13 centimètres; même profondeur de la coupe horizontale figurée au dessus.

2. PROPRIÉTÉ ŒSINGER, au Klingenthal. — Entaille près des mégalithes du Steinberg. Longueur de l'élévation : 30 centimètres; profondeur de la coupe horizontale dessinée au dessus : 28 centimètres.

3. TÆNNICHEL. — Entailles de 11 à 12 centimètres de diamètre et 7 de profondeur, sur une paroi oblique, à l'angle du sentier quittant la crête pour descendre à Thannenkirch.

4. TÆNNICHEL. Roche au point *c* du plan. — Entaille en forme de pied d'enfant. Longueur : 20 centimètres; profondeur : 8. La croix grecque a 20 centimètres de longueur, 1 1/2 d'épaisseur, 1 de profondeur.

5. TÆNNICHEL. — Entaille lenticulaire, près de *c'*. L'élévation a 8 centimètres de long, et la coupe horizontale au dessus en a 12 de profondeur.

6. TÆNNICHEL. — Deux grandes entailles, près de celles du N° 3.

7. TÆNNICHEL. — Grande entaille près de *c'*. Longueur de l'élévation : 35 centimètres; profondeur de la coupe horizontale superposée : 28.

8. TÆNNICHEL, près du point *e'*. — La grande entaille a 80 centimètres de longueur, 25 de profondeur; l'autre a 28 centimètres de profondeur. La petite cuvette ovale se creusant dans la grande entaille a 10 centimètres de diamètre, 5 de profondeur; les parois sont à 45 degrés.

9. TÆNNICHEL. — Grande entaille près du point *c'*. Longueur de l'élévation : 30 centimètres; profondeur de la coupe horizontale dessinée au dessus : 20 centimètres.

10. TÆNNICHEL. — Roche en forme de siége. Au milieu du creux on a taillé un croissant.

11. TÆNNICHEL. — Trois entailles près du point *c'*. L'inférieure a 18 centimètres de large, et 10 de profondeur.

12. TÆNNICHEL, au dessous du point précédent. — Entailles en forme de pied d'homme, de fer à cheval, de lentille. La plus petite a 7 centimètres de profondeur et 9 de longueur. On en a figuré la coupe à gauche, à côté de son plan, et cette coupe montre plus de largeur à l'intérieur qu'à l'orifice.

Digitized by Google

13. Tænnichel. — Entaille près du point *e'*. Longueur : 20 centimètres; profondeur : 8.
14. Tænnichel. — Entaille visible dans le dessin du Ramelstein. L'élévation a 15 centimètres de longueur; la coupe horizontale au dessus a 20 centimètres de profondeur.
15. Tænnichel, près de *b'*, à 30 pas sud du mur. — Entaille trilobée sur une pierre taillée.
16. Tænnichel-Ramelstein. — Entaille au fond du couloir oriental. L'élévation a 20 centimètres de longueur; la coupe horizontale figurée au dessus a 30 centimètres de profondeur.
17. Tænnichel, près du sujet du N° 3. — Entaille lenticulaire de 8 centimètres de longueur, et 14 de profondeur.
18. Chalemont, versant occidental. — Entaille exécutée au métal, sous un abri taillé, à 300 pas au dessous du Chauffour. La longueur de l'élévation est de 11 centimètres; la profondeur de la coupe horizontale figurée au dessus est de 12 centimètres.
19. Val de la Verrerie antérieure. — Entaille en forme d'ancre, de 1 mètre de longueur, plus un carré entre deux S et un petit entonnoir.
20. Val de la Verrerie antérieure, à 50 pas de la pyramide de la planche XXVII. — Entaille. Longueur : 35 centimètres; profondeur : 10. Elle peut être naturelle.
21. Schlüsselstein. Roche équilibrée qui le domine. — Entaille de 8 centimètres de longueur en forme de croissant. Profondeur de la coupe horizontale dessinée au dessus : 9 centimètres.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 28.

N°s 1. Tænnichel, au point *d'* du plan. (Roche équilibrée renversée.) — Deux cuvettes communiquant par une rigole taillée. La cuvette supérieure a 40 centimètres de longueur, 10 de profondeur d'eau. Une pente légère dirige les liquides de la grande dans l'autre.
2. Kinberg postérieur, extrémité occidentale. — Double érosion concentrique avec déversoir profond taillé au métal. Le diamètre maximum de la grande érosion est de 80 centimètres, la profondeur de 28. La petite érosion a 20 centimètres de diamètre, et 8 de profondeur.
3. Menelstein. — Siége hémisphérique avec déversoir taillé profondément au métal.
4. Sainte-Odile, rocher à 35 pas nord du Beckefelse. — Cuvette à déversoir taillé. Elle a 40 centimètres de diamètre sur 20 de profondeur d'eau. Une autre et trois entailles profondes sont creusées dans la même roche, qui paraît avoir servi d'autel.
5. Sainte-Odile, val de la Kirneck, roche du Blutsgericht (jugement du sang). — Cuvette d'un demi-mètre de diamètre, à parois presque verticales; au centre est creusé un second bassin régulier, de 18 centimètres de diamètre sur 7 de profondeur. En face, un plat de 28 centimètres de diamètre sur 8 de profondeur.
6. Crête de Chalemont. — Petit entonnoir de 10 centimètres de profondeur et de diamètre, taillé au métal, avec déversoir profond de 5 centimètres, long de 2 mètres, en pente légère.
7. Sainte-Odile. — Siége en accolade sur une roche zoomorphe, près du point *m'* du plan.
8. Sainte-Odile, au pied du Thierbeckelfelse. — Bassin à parois verticales. Diamètre : 20 centimètres; profondeur : 5.
9. Sainte-Odile. — Roche à siége, à droite du point *m'* du plan.

Digitized by Google

10. Sainte-Odile, au point *q*. — Grande marmite de 1m,30 de long sur 40 centimètres de profondeur, en forme de mamelle sur une roche de même forme.
11. Tænnichel, au point *c'*. — Roche taillée et posée avec un petit bassin régulier fait au métal, à parois verticales, de 10 centimètres de profondeur.
12. Sainte-Odile. — Cuvette de la chapelle des Larmes, avec déversoir, et entaille très nette de 7 centimètres de profondeur, sur 5 de diamètre. La cuvette a 45 centimètres de longueur, sur 16 de profondeur.
13. Chalemont. — Plat taillé au métal, avec déversoir lancéolé. Diamètre : 33 centimètres; profondeur : 1 à 2. Le monogramme du Christ se devine encore à l'intérieur de ce signe religieux qui figurait peut-être le Soleil.
14. Sainte-Odile, près de *m'*. — Roche à siége et grande dépression plate en pente légère. Entaille nette.
15. Sainte-Odile, point *g*. — Entonnoir taillé au métal, avec déversoir. L'entonnoir a 30 centimètres de profondeur, sur 20 de diamètre.
16. Tænnichel, point *n*. — Pierre posée de 1m,20 de longueur, avec entonnoir régulier taillé sur 12 centimètres de diamètre et 25 de profondeur.
17. Chapiteau à cuvettes, reproduit par Nilsson.
18. Tænnichel, point *c*. — Pierre concave à peu près ronde, de 40 centimètres de hauteur moyenne, 1m,30 de diamètre horizontal, creusée à 7 centimètres de profondeur..
19. Menhir à cuvettes taillées, reproduit par Nilsson.
20. Pierre concave, aux grottes de Kiwick, en Scanie, de Dowth en Irlande, à Gozzo, à Civita-Vecchia.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 30.

Nos 1. Hache de fer, demi-grandeur naturelle, dont l'extrémité plate forme une croix en relief sur un triangle, emblème de la Triade.
2. Le nom de Jésus-Christ (*Hiesu*) écrit en caractères très archaïques, où l'*i* est une hache (inscription encastrée dans le mur d'une cour à Niedernay).
3. Hache taillée en silex (deux tiers de grandeur, trouvée récemment en Champagne, et sur laquelle se voit une croix très archaïque formée en partie de trois points, emblème de la Triade.
4. Œuf de marbre blanc, grandeur naturelle, percé à moitié d'épaisseur, trouvé à Haguenau.
5. Boule de grès rouge taillée (grandeur naturelle), couverte d'une épaisse patine, trouvée sur la crête du Faïet, au dessus de Grosmagny.
6. Pointe de flèche en schiste poli, grandeur naturelle, trouvée près de Brumath, donnée par l'auteur au musée de Belfort.
7. Silex tranchant, deux tiers de grandeur, trouvé sur le versant méridional du Tænnichel. Déposé au musée de Colmar.
8. Couteau de silex jaune doré, deux tiers de grandeur, trouvé au lieu dit *Kilchhof* (cimetière), où habitaient les païens, dit-on, val de la Wormsa, à 500 pas de la belle grotte dolménique du Geisterhîsel (hutte des Esprits). Déposé au musée de Colmar.

Digitized by Google

9. Coutre de granite, de 45 centimètres de longueur sur 5 d'épaisseur, trouvé dans le lit du Rhin. Déposé au musée de Colmar.
10. Hache en serpentine, demi-grandeur, trouvée à Largitzen. Donnée par M. Stoffel au musée de Colmar.
11. Anneau de pierre bleue, grandeur naturelle, trouvé au Ladhof. Déposé au musée de Colmar.
12. Marteau de syénite de 20 centimètres de longueur, percé d'un trou régulier de 2 centimètres de diamètre, sur une profondeur double. Trouvé par M. Ad. Hirn, à 4 mètres de profondeur, au Logelbach. Déposé au musée de Colmar.
13. Bracelet de pierre bleue, demi-grandeur, venant d'une tombe de Herrlisheim. Déposé au musée de Colmar.
14. Ciseau de serpentine d'un vert noirâtre, trois quarts de grandeur, provenant des environs de Brumath. Propriété de l'auteur.
15. Fragment d'un vase de terre venant d'un tumulus d'Oberhergheim. Déposé au musée de Colmar.
16. Fragment d'assiette de terre pierreuse, trouvé par l'auteur sur le plateau de Sainte-Odile, et conservé par lui.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 38.

N°s 1. Dépression de forme humaine au Schneeberg. Longueur : 1m,80; profondeur : 10 à 20 centimètres. Deux déversoirs principaux, un au dessus de la tête, l'autre aux pieds; inclinaison de la roche de la tête aux pieds : 15 degrés. La dalle posée librement a 30 centimètres d'épaisseur.

2. Dépression en forme de sarcophage, de 2 mètres de longueur sur 55 centimètres de profondeur. Les deux autres grandes dépressions du même bloc ont le fond noir.
3. Dépression ovale au plateau de l'Ochsenstein. Elle domine la plaine d'Alsace à l'Est, et n'a pas moins de 3 mètres de grand diamètre sur 80 centimètres de profondeur.
4. Dépression en forme de marmite, se continuant par une rigole en pente légère vers la gauche. La rigole, un peu moins profonde que la marmite, a 15 centimètres de profondeur, 20 de largeur sur 1m,60 de longueur. Elle a été évidemment taillée de main d'homme et est très régulière. (Abris sous roche de Bipierres ou Vuipierres, près Schirmeck.)
4. Empreinte de sandale sur l'un des mêmes abris cyclopéens de Vuipierres. Cette empreinte a 35 centimètres de longueur, 9 de profondeur; les parois s'enfonçant d'abord verticalement, continuent en s'arrondissant vers le fond. Elle est entièrement taillée au métal, comme la dépression précédente.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 39.

N°s 1. Grand hiéroglyphe du Soleil, gravé sur un diamètre de 38 à 42 centimètres, au sommet du sanctuaire dit Pierres des Fées, au Gazon du Faing.

a) Coupe du canal de circonférence du même signe. Ce canal a 4 centimètres de largeur.

b) Coupe du cône en creux formant le centre de la figure précédente; il a 8 centimètres de profondeur.

Digitized by Google

2. Cuvette ovoïde taillée au métal dans la syénite, à 2 mètres de distance du signe précédent. — Ces sujets sont dessinés par l'auteur d'après ses moulages.
3. Le Soleil, sculpture provenant d'un ancien sanctuaire gallo-romain de Liepvre.
. Le Soleil, image gravée sur une pierre en forme d'oreiller, trouvée au Sonnenberg et conservée au musée Engel.
5. Hiéroglyphes du Soleil, etc., sculptés dans un dolmen près de Dowth en Irlande, et attribués par Nilsson aux Phéniciens.
6. Le nom d'Isis entre deux étriers, sur la roche de la Liss. Les caractères ont 15 centimètres de longueur sur 3 à 5 de profondeur. Les étriers en ont 12 de profondeur sur 20 de hauteur. Près de là le monogramme du Christ.
7. Etrier, fers à cheval au Haut-Donon (cîme occidentale).
8. Etrier renfermant divers autres signes, au dolmen de Mané-er-Hrock (Morbihan).
9. Hiéroglyphe de la *marelle,* d'invention phénicienne, gravé à la cîme du Bas-Donon, à côté du signe de la croix. Ce dernier a 30 centimètres de longueur sur 1 de profondeur. Les côtés les plus longs de la marelle en ont 25 sur 7 millimètres de profondeur.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 42.

N° 1. Haut-Donon. — Deux cuvettes factices et deux empreintes de pied sur la même roche, détruites avec une sorte d'acharnement, sans doute par les premiers chrétiens. Les cuvettes ont 28 et 25 centimètres de longueur, et 5 de profondeur. Les pieds ont 30 centimètres de longueur.
2. Haut-Donon. — Empreinte de pied de 25 centimètres de long.
3. Haut-Donon. — Empreinte de pied au trait. Longueur : 25 centimètres.
4. Plateau de Chalemont.— Bassin en forme de pied, de 80 centimètres de longueur sur 20 de profondeur d'eau. A côté, croix grecque palmée de 32 centimètres de long, sur 3 $^1/_2$ de profondeur.
5. Crête de Chalemont. — Ancre de 20 centimètres de longueur sur 1 $^1/_2$ de profondeur, gravée sur une roche à bassin circulaire de 30 centimètres de diamètre snr 10 de profondeur. Le bassin a un déversoir.
6. Haut-Donon. — Bouteille et deux empreintes de sandales, gravées au trait, sur 25 centimètres de longueur.
7. Bassin en forme de pied, de 20 centimètres de longueur et 7 de profondeur, à la roche de l'Œil, au dessus de La Poutroie.
8. Roche des Fées, au Kælblin, près d'Aubure. — Croix grecque palmée de 28 centimètres de longueur, petite croix grecque, bouteille et entaille en forme d'oiseau?
9. Au Steinberg, propriété Œsinger. — Trois empreintes de doigts, sur une paroi du grand abri.
10. Cinq empreintes de doigts sur une roche confinant au nord au plateau du couvent de Sainte-Odile, à côté du sentier.

Digitized by Google

11. Roche près de Francfort, avec dix cavités en forme d'empreintes de doigts.
12. Fer à cheval avec hiéroglyphes du Soleil, de la Lune, de la Triade, sur les mégalithes de l'Ecosse.
13. Fer à cheval gaulois, provenant d'une porte de l'église Saint-Georges de Schlestadt (musée de la ville).
14. Haut-Donon. — Empreinte de fer à cheval au plateau occidental.
15. Haut-Donon. — Entaille en forme de courbe ovale ou de croissant, au plateau occidental.

CHAPITRE X

La crête du mont Sainte-Odile.

Entre toutes les montagnes qui dominent l'Alsace, celle qui attire le plus volontiers l'habitant de nos plaines, est celle de Sainte-Odile. Au lieu d'être retirée comme les deux Ballons, le Donon ou le Schneeberg, derrière une série d'autres éminences, elle s'élève en sentinelle avancée au milieu de la grande vallée. Elle est plus abordable de divers côtés que la plupart de nos monts, et rien n'égale la beauté du coup d'œil dont on y jouit, ni la célébrité dont elle rayonne par ses souvenirs archéologiques, historiques et religieux, qui en font comme le résumé de tout le passé du pays. C'est cette montagne privilégiée que nos premiers princes d'Alsace avaient choisie pour leur résidence; c'est là encore que le christianisme a placé la patronne de la contrée entière, image idéale des vertus les plus pures de la femme, au milieu des siècles de barbarie et de désordre social qui avaient succédé aux grandes invasions. Non-seulement les chapelles du couvent douze fois séculaire fondé par la sainte, sont restées un lieu de pèlerinage très fréquenté, mais la fontaine même au bord du chemin qui y monte, est fort en honneur pour les vertus curatives attribuées à ses eaux.

Voyez-vous ce vieillard en haillons, presque aveugle et à demi paralysé, qui gravit péniblement le sentier escarpé, soutenu sur l'épaule d'un garçon et d'une délicate jeune fille? Il se hâte lentement, faisant des efforts inouïs pour s'approcher de la source à laquelle il aspire d'atteindre. A peine arrivé, il s'affaisse sur le grès humide, il prend dans le creux de la main de l'onde bienfaisante, il en humecte ses lèvres enfiévrées, il en couvre ses paupières, il emplit même avec soin un petit flacon du précieux liquide. Soudain, ô miracle d'espérance et de foi! il se sent rajeuni, il est presque guéri, il peut redescendre, pour ainsi dire sans appui et sans guide, la pente abrupte de la montagne. Vous le voyez alors s'arrêter, joindre les

Digitized by Google

mains, et son regard à demi voilé du sommeil éternel, semble remercier le ciel dans lequel il met toute sa confiance.

Il faut n'être pas Alsacien, pour ignorer la pieuse légende, montrant toute la naïveté des croyances du moyen-âge, et selon laquelle la patronne de l'Alsace, pour soulager un vieillard mourant, fit subitement jaillir de la pierre une source d'eau vive, comme Moïse au désert de Sinaï. Gardons-nous d'attaquer violemment chez ceux qui l'ont conservée dans leur cœur, cette sainte confiance basée sur leurs idées et leurs connaissances. A eux, hommes du passé, sied bien une foi irréfléchie; à nous, hommes du présent, dont le devoir est de préparer l'avenir, des croyances plus saines, plus inattaquables à la critique de la raison. Si la superstition est à la religion, suivant le mot d'un ancien, ce que l'ivraie est à un champ de blé, gardons-nous, pour vouloir détruire les herbes parasites, d'enlever la bonne semence, en frappant le sol de stérilité. La superstition, d'ailleurs, est une faiblesse sincère; nous devons la pardonner et tâcher de la redresser avec bonté. Ce qui ne mérite ni trève ni merci, c'est l'hypocrisie religieuse, ce monstre rampant qui, paré du manteau du Christ, se plaît parfois à bouleverser le monde.

De la fontaine de Sainte-Odile au plateau central, il n'y a qu'un pas. Je n'essaierai pas de décrire le splendide panorama qui se présente de ce promontoire sur la vallée du Rhin. Il y a de ces choses que la plume et le pinceau sont impuissants à rendre. On ne peut se défendre d'un éblouissement d'admiration à la vue de ces merveilles qui rappellent à l'homme son infimité en face des œuvres immenses de l'Esprit créateur. Au dessous des lignes azurées de la Forêt-Noire serpente le Rhin semblable à un brin d'argent. En face, l'aiguille de la grande cathédrale perce sur les prairies veloutées du grand-duché. Sur le devant, les villes, les villages, les hameaux avec leurs clochers et leurs toits, s'encadrent de gracieux bouquets d'arbres. Ici, les riches plaines cultivées comme un jardin, sont entrecoupées de vertes prairies; là, les vastes forêts se relient à la montagne par une bordure de coteaux couverts de vignobles. Au dessus de tout cela, au lever du soleil ou sur le soir, quand la lumière est belle, l'œil voit avec étonnement planer à l'horizon les pics aériens du Vorarlberg et des Alpes de la Suisse. En contemplant un si riche tableau et en songeant à l'éternelle fécondité, aux magnifiques ressources naturelles de cette véritable terre promise, on est ramené malgré soi aux tristes passions des hommes, qui n'ont cessé de se la disputer depuis qu'elle a vu ses premiers habitants. Un jour, si les nations arrivaient à comprendre la fraternité divine qui devrait les unir, et leur droit imprescriptible de se gouverner, que de guerres sanglantes, que de cruelles représailles elles pourraient prévenir à jamais.

Cette belle plaine rhénane, isolée par une double ceinture de montagnes, immense barrière naturelle, était bien faite pour jouir du bien-être que lui assu-

Digitized by Google

raient ses immenses ressources. Naguère cependant, vue depuis la cîme de ce mont, elle n'offrait qu'incendie et désolation. De toutes parts montaient vers ces hauts lieux les cris lointains des victimes humaines, le bruissement sinistre de la fusillade et des obus éclatant de tous côtés, et que couvrait par intervalles la grande voix de la bombe. La nuit rendait encore plus horrible cet infernal concert, en montrant les sillons blafards dont les courbes découpaient la sombre voûte des cieux.

Et cependant, par un bienfait de la Providence, le lendemain de ces scènes d'horreur, un soleil vivifiant, tempéré par une brise embaumée, se levait sur ces magnificences de la nature rendue à elle-même, comme au premier jour de la Création.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer....

Sur le plateau s'élèvent les bâtiments de l'abbaye, qui n'offrent plus de remarquable que la chapelle de la croix avec son lourd pilier byzantin, recevant au centre la retombée de la voûte, un sarcophage roman et la galerie de trois fenêtres ogivales qui s'ouvre sur l'oratoire voisin. On n'a jamais su au juste à quel ordre avait appartenu l'abbaye.[1] Toujours est-il qu'aujourd'hui le voyageur comme le pèlerin y trouve à se réconforter des fatigues de l'ascension. Il y a table ouverte pour le pauvre comme pour le riche, taverne et hôtel à côté. Là, le laboureur, l'ouvrier des villes, habitués à la frugalité et aux âpres travaux, boivent un vin en rapport avec leurs goûts; on leur sert le lait pressé dans les formes de nos chaumes vosgiens et les présents de la blonde Cérès. Ici, pour ceux que la fortune a favorisés d'une bourse mieux garnie, s'étendent des nappes bien blanches, couvertes de mets plus variés. On les arrose des vins renommés du pays, du Wolksheim, du Riquewihr, du Sigolsheim. La mère supérieure, petite femme sémillante, toujours un fin sourire sur les lèvres, curieux échantillon de la race sémitique confinant un peu à l'arabe, est pleine de prévenance pour ses hôtes nombreux, à quelque classe sociale, à quelque nation qu'ils appartiennent. Rien n'échappe à sa sollicitude toute maternelle; elle n'oublie aucun détail, voire même la petite note que la chère sœur vous remet avec grâce. Et pourtant ces âmes hospitalières n'ont à espérer en ce monde aucune rémunération de leurs peines, car, dit-on, les bénéfices de l'entreprise sont versés entre les mains du seigneur du lieu. *Sic vos non vobis....*

Si du plateau abbatial, nous nous transportons au pied de la montagne, elle nous offre elle-même un vaste ensemble qui mérite encore une attention particulière.

[1] Schœpflin n'est pas d'accord avec les autres historiens à cet égard.

Digitized by Google

Obernay est dominé au nord-ouest par un coteau d'où l'on embrasse toute la longueur de la montagne de Sainte-Odile et de ses dépendances. Deux personnages suivaient ensemble le sentier solitaire qui parcourt la croupe de cette colline. C'étaient un vieillard, rejeton d'une des plus illustres familles féodales de la contrée, et un jeune homme, simple campagnard qui, après l'enseignement si incomplet de l'école rurale, avait tâché de se former de lui-même par des lectures réfléchies, et de se rendre compte des principes essentiels de la vie et des sociétés modernes. On était au soir d'une de ces belles journées de printemps où toute la nature semble se réveiller gaîment, après le long sommeil de l'hiver. Le soleil, à peine couché, répandait dans le ciel une douce clarté, tandis que la montagne reposait déjà dans les teintes azurées et calmes du soir. Les oiseaux, heureux de revivre, lançaient à travers l'espace leurs notes si fines se croisant en suaves modulations; dans le fond de la vallée, on voyait les bœufs retournant à l'étable; le laboureur, satisfait d'une journée d'utiles travaux, les pressait vers le chaume hospitalier. Mille parfums enivrants voltigeaient dans l'air, exhalés par les plantes et les arbres en fleurs. Tout à coup le vieillard s'arrêtant :

— Voyez, jeune homme, dit-il, s'il est un plus riche pays, un plus splendide tableau que celui que nous avons le plaisir de contempler! Devant nous s'étendent de riantes prairies, des champs fertiles, des forêts séculaires d'un revenu immense. A notre gauche l'horizon découpe élégamment les murailles du château de Landsberg, les tours et la nef de l'antique église conventuelle de Truttenhausen. En face, ce roc inébranlable qui domine le couvent de Sainte-Odile, si célèbre dans l'histoire d'Alsace, portait auparavant déjà un poste romain; au dessous on aperçoit Saint-Nabord. De chaque côté, on croit deviner, à travers le touffu des sapins, les longues lignes ondulées des *Murs païens*, derrière lesquels les prêtres gaulois, les puissants *druides*, célébraient, dit-on, loin d'un vulgaire indiscret, leurs mystérieuses pratiques. A droite se détachent fièrement sur le ciel empourpré, les vastes manoirs de Lutzelbourg et de Rathsamhausen, dont les masses noires nous cachent plusieurs autres forteresses d'une vénérable antiquité. En avant de ces édifices s'étend le charmant séjour de Saint-Léonard. Enfin les ruines majestueuses du château de Girbaden flottent à l'arrière-plan, dans les vapeurs lointaines de l'horizon. Dites-nous, jeune homme, si vous connaissez un plus ravissant spectacle que cette réunion de merveilles accumulées sur un même coin de terre que le regard peut embrasser à la fois!

— Le sujet est splendide, il est vrai, reprit le jeune homme; il commande l'admiration. Mais, si j'ose en dire mon avis, puisque tel est votre désir, vous avez oublié le point principal du tableau, le *coup de soleil* qui devrait l'éclairer, lui donner la chaleur et la vie.

Digitized by Google

— Eh! dites-nous, je vous prie, jeune homme, quel pourrait être ce point si essentiel que nous aurions omis?

— Pardonnez-moi, mais ne voyez-vous donc pas ce qui cause le plus grand charme de ce riche panorama? Aujourd'hui ces enceintes gigantesques ne sont-elles pas veuves de leurs druides et de leurs cruels sacrifices? Aujourd'hui ces nobles castels, sous l'auréole de leur glorieux passé, ne sont-ils pas tout enveloppés dans la poésie de la paix et d'un mystérieux silence? Le silence des tombeaux, il est vrai. Leurs massives mais pacifiques murailles, jadis l'effroi de la contrée dans des guerres continuelles, abritent dans les cours le renard et le lièvre timide, tandis que les oiseaux trouvent un refuge à leur jeune famille dans les galeries couvertes et l'aire des appartements. Le marant qui ose s'aventurer un jour de repos, au milieu de ces ruines imposantes, traverse étonné les fossés sans ponts-levis, et voit se balancer au dessus de sa tête le pin alpestre et le léger bouleau qui s'élancent du sommet des murailles pendantes, tandis que le lierre toujours vivace, monte à l'assaut de l'altier donjon. Il l'enlace de ses capricieux festons, comme des plis d'une riche draperie. Chaque jour le vent de la montagne emporte un nouveau créneau, une nouvelle pierre de l'illustre ruine, et les créations variées de la nature viennent à l'envi couvrir de leur éternelle jeunesse les splendeurs vieillies de la puissance humaine....

A ces mots, le vieillard poussa un soupir, et se retournant brusquement vers le sentier, il poursuivit la promenade, silencieux et rêveur.

§ 1er. Travaux des savants sur la crête du Sainte-Odile. Conclusions qu'on en peut tirer.

Parmi les nombreuses constructions dont l'antiquité nous a légué les vestiges sur les longs plateaux du mont Sainte-Odile, nulle autre que le *Mur païen* n'a été étudiée, je dirai presque aperçue par les savants. Et cependant, j'ai hâte de le constater, ce mur, tout imposant qu'il est, n'est qu'un élément d'une série de monuments d'une grande variété. Quoiqu'il ait fait l'objet d'un nombre considérable de travaux depuis plusieurs siècles, il n'a, ce me semble, jamais été bien compris jusqu'à nos jours, ni pour sa forme, sa construction et son étendue réelles, ni pour l'âge auquel il remonte, ou pour sa destination originelle. Je ne ferai pas l'historique des divers mémoires qui ont été publiés sur ce sujet, et dont la liste seule serait longue, n'ayant nullement l'intention de faire œuvre d'érudition bibliographique, mais plutôt d'observation personnelle.

Kœnigshoven, dans sa *Chronique strasbourgeoise*, Specklé, dans son *Architecture des forteresses*, Denis Albrecht, dans son *History von Hohenburg*, Hugues Peltre,

Digitized by Google

Laguille, Schœpflin, Grandidier, Pfeffinger, Silbermann, ont surtout exercé leur talent sur ce sujet avant Schweighæuser. Depuis ce dernier savant, qui se plaint que plusieurs de ses devanciers aient reproduit les plans du mur donnés avant eux, chacun avait recommencé à copier imparfaitement celui qu'il fit exécuter lui-même. De même que les erreurs publiées par Golbéry au commencement du siècle sur le Tænnichel, ont été rééditées longtemps après qu'il les eut désavouées lui-même[1], ainsi tous ceux qui après Schweighæuser ont écrit sur le mur païen de Sainte-Odile, ont commencé par supposer entièrement exacts les dessins donnés par cet auteur. On distingue parmi les écrivains qui l'ont suivi : l'Allemand Schneider, qui a écrit un *Appendice à l'Histoire des anciennes fortifications vosgiennes,* et Louis Levrault, qui a composé *Sainte-Odile et la Heidenmauer.*

Arrêtons-nous un moment à Schweighæuser, l'illustre archéologue alsacien, aussi recommandable par sa modestie que par la justesse de son esprit et la persévérance de ses études. Ses mémoires sur le Mur païen, qui lui ont valu le grand prix de l'Institut et le titre de correspondant de l'Académie française, sont un beau titre de gloire, et témoignent de longues et pénibles recherches. Aussi faut-il mettre tout d'abord Schweighæuser hors ligne parmi tous ceux qui ont traité le sujet qui nous occupe, tout en laissant une juste part d'éloges au capitaine Thomassin qui a dressé le plan du mur à son savant ami.

Un auteur récent, Schneider, mérite une mention spéciale, et pour l'idée qu'il a eue d'examiner son sujet en parallèle avec un grand nombre d'autres, et pour le côté sérieux de ses recherches, et pour la logique apparente de ses déductions. Toutefois son amour-propre national lui faisant voir partout dans les Vosges des fortifications romaines dressées pour contenir le *bouillant Germain,* il développe ce système préconçu avec un talent et une érudition dignes d'une meilleure cause. Il termine par cette apostrophe où le sentiment intime de l'auteur se révèle au grand jour :

« Et toi, vaillant Allemand, quand debout sur ces hauteurs, tu promènes tes regards sur les crêtes escarpées, toutes parsemées des ruines de forteresses romaines : songe que ce sont tes premiers pères, si remplis de force et d'ardeur, qui rendaient tous ces travaux nécessaires à un peuple qui s'appela un jour le conquérant de l'univers, — et *montre-toi à l'occasion digne de tes courageux ancêtres.* » (Ces lignes étaient écrites en 1844.)

L'auteur, toujours conséquent, toujours sûr de ses déductions, dont le point de départ l'est peut-être moins, ne se contente pas de voir dans le Mur païen une

[1] Voyez SCHWEIGHÆUSER, *Enumération,* pages 11 et 12.

Digitized by Google

construction romaine, il va jusqu'à en fixer la date approchante vers la fin du IIIe siècle, au règne de Maximien-Hercule.

Tout au contraire, un autre Allemand, le professeur Bær, de Heidelberg, admet que notre mur est d'origine indigène et religieuse.[1]

Enfin, dans son ouvrage publié en 1855[2], M. Levrault paraît vaguement frappé des formes bizarres de quelques roches qui couronnent la montagne. Partant de là, il imagine un système d'enceintes *druidiques* de trois époques et de trois espèces, et pense voir au Saint-Odile l'application de ce système. Des pierres branlantes, des cercles druidiques, des menhirs s'élèvent devant ses yeux sur des points où tout autre que lui n'apercevra jamais rien de semblable. Il voit des signes tracés de main d'homme dans les dépressions naturelles du Menelstein[3], du Wachtstein; quelques roches couchées au pied du Schaftstein lui «semblent avoir été les *pierres fichées de cette chaire*», comme il croit en voir au Stollhafen. Il reconnaît d'abord à de grandes parties du mur une origine religieuse et antéromaine, pour terminer en disant que l'usage de la queue d'aronde pourrait bien être un perfectionnement des murs gaulois entremêlés de poutres, et que toutes les parties du mur qui présentent la queue d'aronde, lui paraissent romaines. Comme la muraille presque tout entière montre cet assemblage, elle serait donc d'origine romaine, ce qui contredirait l'hypothèse précédente. Et cependant l'auteur, passant en revue les divers systèmes de construction des Romains et des Grecs, reconnaît que notre mur n'a de conformité avec aucun d'eux.

Au milieu de toutes ces hésitations bien naturelles dans un sujet si ardu, et de toutes ces hypothèses contradictoires, M. Levrault résume en quelques lignes d'une justesse et d'une fermeté remarquables, qu'il regrette aussitôt d'avoir écrites, le véritable caractère de notre monument vosgien et le sentiment qui s'empare de celui qui le contemple. Ces lignes sont si belles, que je ne puis résister au plaisir de les citer.

« Lorsqu'au pied de quelqu'un de ces pans de l'enceinte antique apparus tout à coup au détour de la sombre forêt de sapins, le touriste s'arrête plein d'admiration, il se sent frappé de la ressemblance de notre mur avec ce que les livres ou les voyages lui ont appris des murs militaires italiotes de Volterra. Ces grandes pierres placées horizontalement, cet appareil à la fois si simple et si majestueux, ces assises si fermes, quoique composées de blocs de grandeur différente, cette belle teinte argentée des pierres depuis si longtemps dressées sur ces hauteurs,

[1] Notice lue au Congrès scientifique de France, dans sa dixième session.

[2] Ouvrage déjà cité.

[3] Il prend même pour un hiéroglyphe une cavité carrée pratiquée par le génie au Menelstein, pour les opérations topographiques.

Digitized by Google

leurs dimensions à la fois si inégales et si régulièrement accouplées, tout ce grand air antique enfin, si pittoresquement mêlé à la solitude du vallon, au silence de la montagne, feraient rêver non-seulement des Gaulois et des Romans, mais de ces temps oubliés de l'histoire, où des races depuis longtemps éteintes sans laisser de rejetons connus, auraient passé sur nos montagnes avant, pendant ou après leur passage sur la terre italique et dans la grande Grèce. »

Après avoir écrit ces lignes pour ainsi dire d'instinct, si M. Levrault, au lieu de se défier du sentiment intime qui l'inspirait, comme de « rêveries perdues dans la nuit des temps », eût pris la peine de faire une étude approfondie des monuments dits cyclopéens de l'Italie et de la Grèce, il eût sans doute abouti à des conclusions toutes différentes. Au reste, loin d'être le seul à se contredire lui-même au sujet de notre mur, il a cela de commun avec tous ses émules, excepté l'imperturbable Allemand Schneider.

En effet, malgré son grand mérite, Schœpflin, dans la première partie de l'*Alsace illustrée*, suppose celtique notre enceinte, romaine dans la seconde, tout en avouant que cette nouvelle manière de voir *présente de graves incompatibilités.*

Schweighæuser lui-même, avant de dire : « On ne trouvera, je pense, aucune difficulté à admettre avec nous qu'elle fut établie par les anciens Celtes, qui peut-être la consacrèrent à la fois à un usage religieux et à l'usage militaire », venait de s'exprimer ainsi quelques lignes plus haut : « L'opinion la plus anciennement et la plus généralement admise à ce sujet, me paraît en même temps la plus plausible. Elle consiste à supposer que cette enceinte servait surtout de lieu de refuge à la population de nos plaines, lorsque celle-ci était inquiétée par des excursions ou des invasions hostiles. » Enfin, le dernier mot des longues études de l'auteur sur notre mur consiste à y voir une énigme entre toutes celles que peuvent présenter les Vosges. « Il est sans contredit le monument le plus intéressant et *le plus énigmatique* que présentent nos contrées. Quoiqu'il puisse paraître appartenir sous plus d'un rapport à l'époque celtique, je le *range dans l'époque gallo-romaine, à cause des tenons en bois en forme de queue d'aronde, qui en lient la plupart des pierres.* » Il ajoute plus bas : « Il est bien difficile de déterminer à quoi a pu servir cette enceinte, dont l'intérieur manque en général d'eau, et auprès de laquelle on n'a trouvé aucune trace de sépultures. Schœpflin, qui n'avait de sa forme qu'une notion fort incomplète et même évidemment erronée, lui suppose une destination toute militaire; mais le manque absolu de tours, qui pourtant faisaient une partie essentielle de toute fortification antique, me paraît fort contraire à cette supposition. Je serais plutôt tenté d'y voir une sorte de *temenos* ou d'enceinte sacrée, et plusieurs abreuvoirs très soignés que l'on y remarque, paraissent y indiquer le parquement des animaux destinés à être immolés. Peut-être aussi ce lieu servait-il

Digitized by Google

aux assemblées publiques des Triboques.... Cet usage, d'ailleurs, n'est nullement incompatible avec la destination religieuse que je suppose à cette enceinte. »

Ainsi, Schweighæuser suppose la muraille gallo-romaine, à cause des queues d'aronde qu'il y trouve ; il pense qu'elle a dû avoir plutôt une destination religieuse ou politique que défensive; il reste toutefois dans le doute sur ces questions, et avoue qu'il n'y voit qu'une énigme.

Il me paraît ressortir clairement déjà de toutes ces perplexités, de toutes ces contradictions des auteurs entre eux et avec eux-mêmes, que le jour ne s'est pas fait pour eux sur la question qui les a tant préoccupés, et que, comme je l'avais annoncé, on n'a encore saisi ni l'âge ni la destination primitive du Mur païen.

§ 2. Résultat sommaire de mes études sur le mont Sainte-Odile.

Pour examiner l'ensemble des monuments de la montagne de Sainte-Odile, je commencerai par jeter un coup d'œil préalable sur les noms d'origine ancienne et les traditions qui s'attachent au sujet lui-même et à son entourage. Rien, après les rochers, ne brave les efforts du temps comme les traditions et les noms dans les pays de montagnes. Si nous trouvons sur le coin de terre qui nous occupe, un ensemble de noms et de traditions se rapportant à une même période, à un cercle d'idées analogues, nous aurons déjà un élément d'induction qui ne sera pas à dédaigner.

Et d'abord, restituons au prétendu *Mur païen* des savants, le véritable nom traditionnel conservé jusqu'à nos jours dans la mémoire de nos montagnards. Ce nom, c'est *d'Heidemûre,* c'est-à-dire, non pas le singulier, mais bien le pluriel d'un mot très compréhensif qui, comme pour les travaux du Tænnichel, ne peut se rendre que par *Constructions païennes*. Par cette expression générale, le peuple n'entend pas seulement le vrai mur, mais aussi bien ces roches étonnantes qui parsèment et bordent le plateau, et montrent souvent des traces d'agencement. C'est qu'en effet, un certain nombre de ces roches constituent des monuments bien autrement remarquables qu'une simple muraille, et le vulgaire, sans chercher à se rendre compte de leurs formes et de leur arrangement plus ou moins naturel, ne peut les considérer sans être frappé d'étonnement et d'admiration.

Que signifie le nom le plus ancien connu de toute la montagne, *Altitona?* Faut-il, au mépris des règles de la linguistique, le faire venir d'Alti-stona? lequel viendrait de l'allemand *alt stein,* vieille pierre, nom que les anciens auraient attaché à un menhir qui n'a sans doute jamais existé. Cette hypothèse de M. de Beaulieu me paraît fort invraisemblable. N'est-il pas bien plus naturel d'y voir avec Bullet,

Digitized by Google

Schertz, Grandidier, les deux mots gaulois *alt, don*, haute montagne? dénomination d'autant plus ancienne sans doute, qu'elle ressemble plus à un nom commun. Nous trouvons en faveur de cette thèse une analogie remarquable dans le nom du Donon, qui me paraît être également gaulois et avoir le même sens (la terminaison *on* est un redoublement). Une analogie plus frappante encore se rencontre dans le nom traditionnel de Homburgerberg, appliqué aujourd'hui à la moitié septentrionale de la montagne, mais qui se rapportait aussi à la totalité, il y a à peine cinquante ans. Ce mot, en effet, n'est autre que celui de Hohenburg, donné au plateau du couvent, car souvent dans les langues l'*m* et l'*n* permutent, et l'*e* muet peut se supprimer. Et ce mot de Hohenburgerberg signifiant *montagne au castel haut placé*, ne fait qu'ajouter une troisième idée à celles exprimées par Altitona.

A ce nom gaulois, latinisé au moyen-âge, *Altitona,* vient s'en joindre un autre, pour le moins aussi ancien. Inconnu de tous les historiens, il a été conservé par la tradition locale seulement, et tend à disparaître. C'est celui d'*Elsberg,* qui s'applique à la partie septentrionale de la montagne, depuis le Mur païen jusqu'au promontoire surplombant les châteaux d'Ottrot. Si la dénomination d'*Altitona* paraît montrer que notre plateau était déjà fréquenté à l'époque antéromaine, le nom d'*Elsberg* s'attachant à la partie de la crête couverte d'abris sous roche et d'autres monuments préhistoriques, rappelle non-seulement les temps du paganisme, mais le culte de *Ell*, le grand dieu Soleil.[1] Ce nom est loin d'être rare dans les Vosges et en Alsace, où il s'applique particulièrement à divers points ayant conservé des souvenirs de haute antiquité. Ainsi *Eilsburg* est le nom de la colline avancée dominant Herrlisheim, et dont le cimetière, d'abord gaulois, puis gallo-romain, a enrichi le musée de Colmar d'armes et d'ornements de bronze et de pierre. Près de Heidolsheim et d'une voie antique, *Elsenheim* est tout entouré de tumuli dont plusieurs ont donné des objets de bronze. Un canton forestier, qui sépare la montagne des Trois-Epis, si remarquable par le vallum préhistorique du Gals, de celle du Vorhof d'Ammerschwihr, couronnée elle-même de mégalithes, a conservé le nom de *Hell.* On le retrouve au *Hellert,* entre le centre religieux antéromain de Dabo et le magnifique dolmen de la Table.[2]

Il est bien possible, comme on l'a pensé, qu'un des plus anciens noms connus de l'Alsace, *Elsass*, ait été imaginé par les Francs. Toutefois, je ferai observer au lecteur que ce nom, comme celui d'*Elisatia,* qui se montre avant lui, au VIe siècle, est un composé qui doit son origine au nom de l'Ill, qu'on appelait *Ell* d'abord, et

[1] On donne aussi à l'Elsberg le nom d'Elsassberg, sans doute par analogie entre un terme connu et un mot dont on ne comprend plus le sens.

[2] Voir planche XLVIII.

Digitized by Google

pendant tout le moyen-âge. Il était naturel que cette rivière, consacrée sans doute au dieu El, servît à désigner la région qu'elle parcourt dans sa longueur, comme aussi à nommer, plus anciennement déjà, la partie voisine de sa source, qu'on appelait autrefois l'*Elsgau.*

Le nom de *El,* conservé à un hameau situé sur l'Ill, en aval de Benfeld, marque l'emplacement d'une des plus grandes comme des plus anciennes cités gauloises de toute la contrée. Un tumulus voisin, le *tertre de Materne,* a mis au jour des objets de bronze et même un couteau de sacrifice en silex. Le nom ancien le plus authentique de cette cité, tel que le donne l'Itinéraire d'Antonin, est *Helvetus, Elvetus.* C'est le même nom que celui du peuple gaulois voisin des Séquanes, les *Helvètes.* Il se compose des deux éléments *El* et *Vet,* à peu près comme le mot *bêtel, bétyle* désignant les roches consacrées à El, dans les langues des Hébreux, des Phéniciens, des Etrusques. Une inscription remontant à ce dernier peuple, et citée par Court de Gébelin, se termine par les mots *Lapi Veilhi,* sans doute pierre bétyle. Quant au changement de *b* en *v,* il est fréquent dans les langues, et le mot même de *veithi* le produit à l'appui de mon explication du nom des Helvètes. On retrouve encore ces mêmes éléments dans le nom du mont Vetsélois, près de Belfort.

Au sud, la croupe de l'*Elsberg* confine au plateau des *Fées,* dont les rochers et le nom rappellent encore d'anciennes pratiques religieuses; à l'ouest, elle touche au *Jardin des païens* et à la mare toute voisine, qui a conservé le nom de *Mare aux sangliers,* ce qui pourrait bien rappeler le culte topique de ces animaux. A la fois sacrifiés et adorés par les Séquanes, l'enceinte en pierres sèches du *Jardin des païens* pouvait leur servir de parc. Les ruines mêmes de la petite construction en pierres sèches, d'assez grande dimension, qui subsiste à l'un des angles de l'enceinte, peut aussi bien, par son nom traditionnel de *Hœnselhette* (Hutte de Jean), rappeler un oratoire de saint Jean le précurseur, qu'un abri de berger. Ce nom de Jean est d'autant plus à remarquer, que, sur la partie centrale ou méridionale de la crête, nous retrouvons le *Pré de Jean* et la *Fontaine de Jean,* voisine d'une autre *Mare aux sangliers.* C'est à saint Jean que sainte Odile avait dédié la chapelle qui prit depuis le nom de l'abbesse canonisée.

Une quatrième dénomination géographique qu'on lit sur un ancien plan conservé au couvent, est *Vom Ell,* c'est-à-dire appendice de l'Ell. Elle s'applique au versant de l'Elsberg qui descend entre Saint-Gorgon et Ottrott.

Le Helfelse est un petit dolmen placé sur un promontoire de la vallée de Guebwiller, en avant de Ramspach. A Guebwiller, il y a le canton et la source de Hell.

L'austère figure du Précurseur, que les anciens monuments iconographiques nous représentent vêtu d'une simple peau de chameau, vivant au désert où il accablait des audacieuses énergies de son éloquence la foule qui venait l'entendre, cet

Digitized by Google

homme placé entre l'Ancien et le Nouveau Testament, entre le paganisme et la loi chrétienne, était bien le lien naturel pour renouer les traditions primitives des prêtres patriarches aux usages du christianisme naissant. Les feux de la Saint-Jean, qui ont continué à s'allumer sur nos monts, au jour de la nativité de ce saint, son nom même qui signifie *Le dieu de la Lumière m'est gracieux*[1], montrent qu'il a dû être choisi pour recueillir la succession du dieu du Jour. Quant aux feux qu'on allume dans la nuit qui précède le 24 juin, c'est-à-dire la fête de la nativité de saint Jean, il s'y pratique encore des cérémonies évidemment issues du culte solaire. Ainsi l'antique superstition attachée à l'ascia des tombeaux et au celt, est partagée par le tison ayant servi aux feux de la Saint-Jean. Les Bretons suspendent ce tison à leur chevet pour se préserver de la foudre. A Brest, les matelots impriment à leurs torches allumées un mouvement de rotation. Les feux sont surmontés en Bretagne d'une couronne de fleurs (l'anneau symbolique) dont on se dispute les débris comme un talisman. C'est dans le Jura, l'Alsace, en Bretagne, aux environs de La Palisse, enfin dans le Poitou, que l'usage des feux de la Saint-Jean s'est le mieux conservé. Dans ce dernier pays, on allume à l'aide d'un cierge bénit une tresse de paille entourant une roue, et l'on fait rouler cette roue à travers les champs pour leur donner la fécondité. Nous verrons bientôt un fait de ce genre se pratiquer dans les Vosges à une autre époque de l'année. En résumé, le nom de Saint-Jean, qu'on retrouve quatre fois sur le plateau, y semble bien être un souvenir de l'ancien culte solaire.

Derrière, le couvent, une chapelle est suspendue sur un précipice faisant face au soleil levant. C'est la chapelle Pendante ou chapelle des Anges : en allemand *Hengekapelle* ou *Engelkapelle*. D'où viennent ces désignations? Les mots français ne sont qu'une traduction, et *Engelkapelle* paraît être une corruption de *Hengekapelle*. Ce primitif signifiant *chapelle Pendante,* aurait succédé à un mot plus ancien, *Hengestein, Hangestein,* appliqué pendant l'antiquité païenne à la Roche suspendue. L'hypothèse est d'autant plus vraisemblable que, sur notre plateau même, la tradition a conservé ce nom de Hangestein, qui est fort peu connu et tend à disparaître. Il s'applique à une roche avancée, surmontée de belles dépressions, et d'une grande dalle posée obliquement et surplombante.[2] Cette dalle montre une belle dépression à la surface *de dessous*. Les Celtes paraissent avoir eu une grande prédilection pour ces roches suspendues : c'était une de leurs merveilles vouées au culte. Ainsi, au pied de notre plateau, sur la route de Barr au Hohwald, des roches surplombantes,

[1] *Iohannes* est composé de *channes* = *channoun*, aimable, et de *Io*, le dieu Iou, le Djaus des Hindous, devenu le Zeus des Grecs et le Jupiter des Latins. Hannibal est le même nom, dans lequel le dieu Bal, plus particulièrement sémitique, remplace le dieu Iou.

[2] Le Hangestein est placé sur le plan, en saillie sur les Murs païens, entre la Mare aux Sangliers et le mur transversal du Sud.

Digitized by Google

dénaturées seulement depuis l'élargissement récent de la voie, ont conservé le nom de Hangestein. Près de Dabo, une montagne toute bordée de roches encorbellées, a conservé celui de Hengs. En Angleterre, le Stonehenge déjà cité, est un sanctuaire préhistorique formé de pierres suspendues en trilithes, et le nom ne paraît guère moins ancien que la chose. Près du château de Salm, une effrayante roche avançant sur un abîme, couverte de grandes dépressions et d'une sorte de banc creusé dans le grès, a conservé le nom de *Chatte pendue,* corruption du patois *Hrate pedaï,* qui signifie *haut(e) pendue.*[1] Enfin, le promontoire du *Chat pendu* domine Rombach.

Au reste, une tradition naïvement poétique a conservé à la chapelle Pendante un souvenir indubitable de l'ancienne consécration de la roche qu'elle surmonte. Les jeunes filles faisaient en courant, naguère encore, trois fois le tour de l'édicule, par l'étroit sentier qui le sépare du précipice. Elles avaient la ferme croyance que, ce rite accompli, elles auraient le bonheur d'être pourvues d'un mari dans l'année. Ainsi les jeunes villageoises font encore en secret trois fois le tour de la roche de Dagsbourg, dont le nom même montre qu'elle était consacrée au dieu du Jour, comme le mont tout voisin du Sonnenberg, et comme notre Elsberg. Ces pratiques nous démontrent que le dieu El-Soleil présidait au mariage. C'est le côté pratique bien naturel du culte d'un astre que l'on peut regarder à bon droit comme le père de la vie, comme présidant au renouvellement des jours et des saisons, et aux continuelles transformations de la nature. Le soleil exerçant ses influences fécondatrices sur notre terre nourricière, non-seulement directement, mais encore par l'action intermédiaire de la lune, cette corrélation d'influences sidérales est marquée par les *trois tours* des jeunes suppliantes. Bien plus! Si l'on voulait indiquer la triade sidérale (Terre-Lune-Soleil), on ne pourrait mieux faire que de graver sur une pierre, comme le faisaient les anciens Hindous sur les mégalithes de leur pays et de l'Ecosse[2], trois anneaux rangés en triangle. Les Gaulois ont transporté cet hiéroglyphe sur leurs médailles. Eh bien! les jeunes croyantes pouvaient voir dans leur triple évolution, et le sceptique peut reconnaître encore aujourd'hui cet antique symbole de la Triade. Il entoure la croix, le signe du christianisme[3], gravé avec grand soin sur une pierre angulaire encastrée dans le mur extérieur de l'oratoire, face au soleil levant.

[1] Je dois cette explication de *Chatte pendue* à mon ancien condisciple, grand ami de nos antiquités locales, le docteur Bédel, de Schirmeck.

[2] Voir, planche XLII, n° 12, le fer à cheval orné de trois anneaux et de deux croissants liés ensemble. Sur d'autres roches de l'Ecosse, les trois anneaux sont seuls, d'autres fois entourés d'un anneau plus grand pour les relier.

[3] La croix, symbole dont l'origine tient probablement à la direction des quatre points cardinaux, a été en usage chez les peuples d'Asie et de l'Egypte dès la plus haute antiquité. On la retrouve sur les médailles gauloises, même en composition avec l'anneau. On y trouve aussi le

Digitized by Google

Non-seulement la Roche pendante a eu sa consécration religieuse primitive, ratifiée par le christianisme, mais la dépression creusée dans le sol, à quelques pas de là, et qui, garnie de main d'homme d'un déversoir et d'une entaille oblique, étroite et profonde[1], a dû servir au culte dans le paganisme, a été de même sanctifiée par une chapelle qui la protège et par une légende destinée à l'expliquer. La pieuse Odile aurait creusé le rocher de ses larmes et de ses genoux suppliants, dans les longues heures qu'elle employait à prier pour la conversion de son père.

De même, tout près de là, en descendant du plateau central vers la Fontaine de Sainte-Odile, on rencontre sur le bord de la voie antique une grande roche carrée, oblongue, garnie de trois entailles profondes où l'on peut entrer la main par une ouverture moins large que l'intérieur. Elles ont dû aussi avoir un sens mystique dans l'antiquité, car le christianisme a cherché à les exorciser, et on leur a appliqué, pour en expliquer l'origine, une autre légende miraculeuse. La fille du barbare Adalric, fuyant, pour dérober sa virginité au mariage dont la volonté paternelle menaçait la sainte, se retint à ce rocher qui prit l'empreinte de ses mains. Un fait palpable et moins surnaturel, est que ces entailles ont les contours tout arrondis et polis par la main des pèlerins.[2]

De même encore, la précieuse source appelée Fontaine de Sainte-Odile, a dû être adorée à l'époque du culte des fontaines, et cette vénération lui a été conservée par les chrétiens qui lui attribuèrent l'origine miraculeuse que j'ai rapportée. Ce culte des fontaines est lui-même conservé dans toute sa pureté originelle sur de nombreux points des Vosges, notamment à Ballbronn et auprès de Schirmeck. Sur ce dernier point, au pied d'une roche à caverne qui a conservé le nom de *Bonne pierre,* sourd une source glacée. Les mères confiantes y viennent encore apporter leurs nouveau-nés, n'oubliant pas de déposer pour eux une offrande, dans une entaille de la roche; elles s'en retournent pénétrées de l'espoir de les avoir guéris des atteintes de la colique, et je ne doute pas que le plus souvent la source de la *Bonne pierre* ne les en préserve à tout jamais. A Ballbronn, un rite analogue se pratique à l'égard des jeunes nourrissons, et ici la localité même a conservé le nom du dieu des sources, l'antique dieu Bal. Près de Phalsbourg, dont le nom rappelle encore le

symbole précité de la Triade, combiné avec la croix, et parfois la hache du dieu Soleil. Sur notre roche, la disposition des trois anneaux en triangle ou pyramide renversée rappelle l'arrangement des trois caractères du nom d'Isis sur la roche de la Liss.

[1] Planche XXVIII, n° 12.

[2] Peut-être autrefois devait-on dire une prière, la main dans ces entailles? Dans la Russie méridionale, les *Tchelnicki*, vieux croyants orthodoxes, ont conservé l'habitude de prier, les mains placées dans des fentes formées entre les solives de leurs cabanes. Serait-ce une pratique remontant à l'époque de l'adoration des pierres et des entailles symboliques qui paraissent avoir fait partie de ce culte?

Digitized by Google

pal, symbole de Bal-Soleil (allemand *pfahl*), on visite avec grande dévotion la *Bonne fontaine* ou *Belle fontaine,* renommée pour ses vertus curatives aussi miraculeuses que la découverte qu'on y fit d'une statuette de la Vierge dans le tronc d'un vieux chêne.[1]

J'arrive enfin à l'extrémité méridionale de la crête, au *Mênelstein* ou *Mœnnelstein*. Un ancien plan manuscrit de 1603, brûlé dans l'incendie désastreux de la bibliothèque strasbourgeoise, marquait cet emplacement du nom de *Einstein,* c'est-à-dire Roche isolée, Monolithe, nom qui conviendrait assez à un menhir.

Jusqu'ici on a généralement admis que *Mœnnelstein* signifiait *Roche du petit homme.* Seul M. de Ring[2] admet que ce nom doit venir « du dieu Mann allemanique, dont le culte succéda au culte odinique des Burgondes. » Mais cette phrase renferme presque autant d'erreurs que de mots, puisque selon Tacite, les Germains se glorifiaient déjà de son temps d'être issus du dieu *Mann,* et que les Burgundes apparaissent pour la première fois dans l'histoire à la fin du IIIe siècle, tandis que les Alémans y figurent près de cent ans auparavant. Le culte d'Odin lui-même ne se montre qu'à l'époque de Pompée, quand un prêtre de ce dieu, portant le nom de son patron, vint avec ses tribus des bords de l'Euxin, envahir la Scandinavie. Il y a plus : nous voyons au commencement de cette même phrase[3], l'auteur citer l'inscription runique dédiée au dieu Sygge, inscription qu'il m'a avoué n'avoir jamais vue. Enfin, quelques lignes plus bas, il appelle les constructions païennes du Tænnichel une *Enceinte circulaire,* ce qui nous montre encore qu'il en parle sans les avoir jamais aperçues. L'opinion de M. de Ring nous est donc d'un bien faible secours pour expliquer le nom de ce Menelstein qu'il connaissait à peine.

J'ai déjà montré que les peuples anciens employaient volontiers des diminutifs d'affection pour désigner les merveilles naturelles et les divinités qu'elles leur représentaient. Il ne serait donc pas illogique de voir un diminutif dans un nom tel que Menelstein, s'il était admis que ce nom dût désigner la divinité lunaire à qui ils attribuaient toute sagesse, et avec laquelle nos montagnards modernes tiennent encore à se mettre d'accord, aussi bien que leurs ancêtres les Gaulois, pour s'assurer du succès de certaines de leurs actions.[4]

[1] Autrefois on avait coutume de percer le tronc des arbres pour y insérer des figures de saints, bas-reliefs ou statuettes, souvenir probable du culte des arbres. On peut encore voir un élégant bas-relief de fonte, d'un pied de hauteur, représentant la Vierge, à demi inséré dans le tronc d'un sapin, dans une vallée voisine de Schirmeck.

[2] *Tombes celtiques de l'Alsace.* Strasbourg, 1870.

[3] *Loc. cit.*

[4] Le plaisir étant l'ennemi de la sagesse, il ne faut jamais commencer rien d'important le vendredi, jour de Vénus, mais bien plutôt le lundi, jour consacré à la Lune.

Digitized by Google

Reste à examiner si *Menelstein* doit signifier *Roche du petit homme* ou *Roche de la Lune.*

On trouvera sans doute que si, comme je crois l'avoir montré, le dieu El-Soleil a donné son nom à la partie septentrionale de la crête, il est assez naturel que la déesse Mên-Lune ait donné le sien à la partie méridionale. Mais plaçons-nous un instant sur le Menelstein, et nous voyons en face, au dessus d'Andlau, le *Rothmann*, à nos pieds le *Mênkalb,* montagne et colline dont le nom se rapproche beaucoup de celui que nous voudrions expliquer. *Mênkalb* : on a été chercher à ce nom une origine illustre, et, par suite, romaine; on en a fait *Mons Calvus*. Au XVIe siècle on l'a travesti dans l'allemand d'outre-Rhin, *Mœnchhalt* (tête de moine). Tous ces beaux essais d'anoblissement littéraire ne prévaudront point contre le terme local, évidemment le plus ancien, le seul invariable, le seul logique, *Mênkalb* (génisse de la Lune ou Génisse-Lune). Les premières tribus pastorales habitant nos monts, devaient sacrifier la génisse à la Lune, comme le faisaient tant d'autres peuples de l'antiquité, qui immolaient le bœuf au Soleil. Elles devaient même aussi représenter les deux divinités siderales par ces animaux. Tels les Sémites nous ont montré sur leurs monuments, Baal figuré par un taureau, Aschêra par une génisse.

J'ai nommé le *Rothmannsberg*. Au sommet de cette montagne, au milieu d'un groupe de roches entassées se distingue encore un dolmen pouvant abriter plusieurs personnes accroupies. A quelques lieues au nord, nous trouvons le Grand-Mann et le Petit-Mann, deux autres montagnes. On a cherché, il est vrai, à expliquer ce dernier nom (petit homme), par la découverte qu'on aurait faite, au siècle dernier seulement, au sommet de ce mont, d'un bas-relief d'une sorte d'Hésus.[1] Cette interprétation est d'autant plus hasardée, qu'on a trouvé des bas-reliefs sur de nombreux points du même massif. Elle semblerait admettre que cette montagne n'a reçu un nom qu'au dernier siècle, tandis que toutes celles qui l'entourent ont les dénominations les plus anciennes; enfin, elle laisserait se dresser devant nous, comme une énigme, le nom de *Grand-Mann,* évidemment corrélatif au premier. Elle est donc toute fantaisiste. Ce que semble montrer la découverte du bas-relief au sommet du Petit-Mann, c'est que la divinité païenne Mann était adorée sur cette cime sauvage, couverte d'énormes fragments de roches entassées. Au sommet du *Grand-Mann* se voit un groupe de cinq grands blocs couchés qui ont bien pu jadis former un dolmen. Mais l'argument décisif, en faveur de l'attribution de tous ces noms de Mann à la Lune, c'est le lieu dit *Monacker,* nom d'un ravin contigu au Grand-Mann. Car, si la forme *Mann* était, comme celle de *Mon,* employée par le vieux alle-

[1] M. Dugas de Beaulieu a été plus loin. S'appuyant sur cette thèse, il a conclu tout gratuitement que le nom de Grosmann devait avoir une origine analogue.

Digitized by Google

mand, pour indiquer la Lune, la dernière forme désignait exclusivement cet astre. Ainsi, près de Saverne, Monswiller, qui s'appelait en 1126 Monolswiller[1], a encore un pèlerinage à la Vierge très fréquenté. La forme Mann était déjà bien ancienne du temps de Tacite, puisque, suivant lui, les Germains se glorifiaient de descendre du dieu Mann qu'ils adoraient. Quant à la forme Men, elle est même encore usitée dans les Vosges, dans le nom de *Menrad, Meinrath,* très populaire comme nom de baptême aux environs de Masevaux.

Dans le Jura, où tant de noms ont perpétué le souvenir de l'adoration des roches capricieusement découpées par les révolutions géogéniques, il y a un certain nombre de roches du *Moine;* mais la prononciation ancienne, encore en usage dans les campagnes, est *Main,* à peu près comme en Ecosse, où il s'agit de véritables menhirs appelés Mên.

Après ces nombreux rapprochements, il paraîtra sans doute fort vraisemblable que le nom du Mènelstein, cette roche majestueuse qui, creusée en abris à sa base, domine d'une hauteur de 15 mètres la pente de la montagne, rappelle le culte lunaire du dieu *Mên.* S'élevant à l'extrémité de la crête et dominant le pays jusqu'aux Alpes, elle était naturellement désignée pour un lieu de culte. Elle s'y prêtait encore par les dispositions de son faite, tout couvert de grandes dépressions naturelles, dont l'une en forme de siége, a été garnie d'un couloir taillé, et qui n'a pu avoir aucun usage appliqué à la vie domestique.[2]

Schweighæuser pense que le nom du château de Dreistein, qui était anciennement *Zu den drey Steinen* (aux trois pierres), peut venir « de trois pierres levées qui auraient existé anciennement sur cet emplacement. » Je suis d'autant plus porté à considérer cette origine comme fort vraisemblable, que d'abord il n'y a que deux châteaux, et non trois, et que leurs fossés mêmes renferment encore des abris taillés d'aspect préhistorique, garnis de belles entailles. Au reste, sur une cime granitique toute voisine dominant Andlau, le Silberberg, se dresse un groupe de *trois* roches, dont deux posées et calées. L'une de ces deux dernières offre à sa surface inférieure inclinée et taillée une profonde dépression ovale à vive arête, évidemment factice. Cette triade de rochers est entourée d'une enceinte irrégulière de blocs formant à peu près le fer à cheval. Une telle disposition des pierres levées en nombre ternaire était fort répandue. Un des plus curieux exemples qui en reste, se trouve entre Orvieto et Montefiascone (M. Valiscorum), tout au sommet d'un mont arrondi dominant le lac de Bolsena, dont le nom rappelle le culte de Bel et Ana. Trois menhirs alignés l'un près de l'autre, et d'une hauteur à peu près égale de

[1] De Mon et Ol, variante de El déjà employée des Chaldéens.

[2] Voir planche XXVIII, n° 3.

Digitized by Google

2 mètres, ont la partie supérieure grossièrement taillée en tête humaine. Près du lac s'élevait jadis la ville étrusque de Vulsinies, d'où la Marta coulait vers l'Adriatique.

Le nom originaire d'Andlau est Eleon, qui rappelle ceux de *El* et d'*Ana,* divinités des Pélasges, et en effet cette ville est dominée par des groupes de rochers parmi lesquels on voit non-seulement celui dont je viens de parler, mais un fort bel abri à double galerie, deux dolmens bien caractérisés, des murs cyclopéens, etc.

Derrière le mont Sainte-Odile s'élève, en face du Wachtstein, un double plateau que les montagnards voisins appellent Kienberg, Kimberg et Kinberg, faisant ainsi voir dans les variantes de leur prononciation que personne n'est sûr de la vraie forme. Comme le plateau postérieur a conservé une seconde dénomination, *Hochgericht,* elle peut contribuer à nous servir pour expliquer la première. *Hochgericht* (haute justice), peut rappeler non-seulement un lieu d'exécution ou de Cour judiciaire du moyen-âge, mais rapproché du nom de *Blutgerichtsfelsen* (roche du jugement sanglant), donné à une roche à bassins voisine[1] et en vue depuis ce plateau, il paraîtrait avoir une signification plus ancienne. Au reste, il suffit d'examiner les roches qui couronnent ce mont, pour être convaincu que certaines d'entre elles, dont les dépressions ont été retouchées par l'homme, comme aussi certains alignements de blocs qui le traversent dans sa largeur et des abris sous roche qui l'entourent, ont dû en faire un lieu de culte de l'antiquité préhistorique. Ce double plateau pourrait fort bien avoir été une de ces retraites semblables à ces bois sacrés et à ces clairières dont parle Tacite, que les Germains désignaient par les noms de leurs divinités, et que seule leur vénération faisait distinguer d'autres lieux. On n'y voyait point de statues, poursuit-il, mais seulement les figures d'animaux qui servaient d'enseignes guerrières aux Germains, car ce peuple trouvait indigne de la majesté des dieux de les imiter sous aucune forme humaine ou de les enfermer dans des murailles. Toutes les décisions politiques, militaires, judiciaires importantes étant, chez les peuples anciens, prises au nom de la religion, et après que les dieux avaient été consultés par des sacrifices, ce nom de *Haute Justice* pouvait fort bien s'appliquer à un lieu de ce genre.

Mais ce qui viendrait encore confirmer cette manière de voir, c'est le sens le plus vraisemblable du mot *Kinberg,* que je crois devoir écrire *Kingberg,* et traduire *Mont du patriarche.* En effet, non-seulement *King* signifie roi en anglais, mais dans plusieurs cantons allemands des Vosges c'est ainsi encore qu'on prononce le nom de *Kœnig*. N'avons-nous pas aussi un plateau couvert de *Murs païens,* d'abris préhistoriques à entailles symboliques, de roches à dépressions dont le principal groupe[2]

[1] Voir planche XXVIII, n° 5.
[2] Planche XVIII.

Digitized by Google

s'appelle *Kœnigstuhl* (siége du roi)? Au centre d'un vaste ensemble de monuments mégalithiques tout semblables à ceux des Vosges; se trouve dans les monts Géants l'abri sous roche du Kynast[1] : l'anglais *nast,* nid, et l'allemand vosgien de même prononciation, peuvent bien s'appliquer à un pareil Gite de patriarche. Malgré les légendes imaginées pour interpréter les noms de plusieurs montagnes d'Allemagne qui ont conservé la commune désignation de *Kayserstuhl* (siége de l'empereur), je crois plus rationnel d'y voir un fait analogue. Les ancêtres des Grecs n'avaient-ils pas aussi des Trônes de Pélops parmi leurs monuments cyclopéens?

Le plateau du Kingberg était habité à l'âge du bronze, car j'ai donné le dessin d'une belle hache de bronze trouvée sur son versant septentrional, peu au dessous du sommet.

On peut monter au Kingberg par le sentier des *Bouchers* (Metzgerpfad), dont le nom semble rappeler d'anciens sacrificateurs. Au dessous s'élève la *Roche du jugement sanglant* (Blutgerichtfelse), roche granitique sur laquelle on monte par une sorte d'escalier, et qui est garnie à son faite d'une double dépression pouvant renfermer un liquide, et d'un plat en forme de fer à cheval.[2] Il y a même, près du chemin des Bouchers, un point qu'on appelle la *Boucherie.* On voit aux environs plusieurs groupes de rochers considérables ayant toute l'apparence de *cromlechs;* mais pour l'un d'eux il ne peut y avoir de doute à l'œil exercé. Au centre, une grande roche à bassin et à rainure, ayant pu servir d'autel, est côtoyée d'une avenue en appareil cyclopéen. Des roches environnantes s'arrangent en courbes irrégulières; au dessous une autre avenue est taillée dans la colline, en face d'un grand entassement de roches. Enfin, tout près il y a des tumuli bien conservés. Un peu au dessus, au bord d'un chemin, un beau menhir posé en équilibre verticalement, forme un prisme quadrangulaire terminé par une double pente au sommet. Il a 3 $^1/_2$ mètres de hauteur, et porte le nom de *Gluckhenne* (poule couveuse), qui paraît en faire un symbole de la fécondité en rapport avec les idées du paganisme. Il surmonte une légère cavité et j'en donne le dessin entre un menhir situé au pied du mur occidental de Sainte-Odile et un autre brisé et couché dans le val de la Kirneck.[3]

J'ai bien dit un mot pour expliquer le nom de *Mann* donné à nombre de nos éminences; mais *Rothmann :* comment interpréter ce nom? Et celui de *Pfaffenrothfelse,* donné à une roche abrupte située entre le Gals des Trois-Epis et Niedermorsch-

[1] Le nom se donne aussi à toute la chaîne, comme au Kœnigstuhl à tout le plateau.

[2] Planche XVIII, n° 3. — On intitule aussi ce bloc *Roche du siége.*

[3] Planche LV. — Deux de ces roches avaient déjà frappé avant moi l'attention de M. Hering, pharmacien à Barr, un des plus intrépides chercheurs de curiosités vosgiennes, qui a mis une obligeance charmante à m'accompagner dans plusieurs courses pénibles.

Digitized by Google

wihr, au fond d'un vallon. Et les noms du mont Rothkopf et du village de Rothbach, près de Lichtenberg; du Rothberg, près de Dabo, qui a conservé une enceinte anté-romaine? La colline du Rothland s'élève entre Andlau et Barr, la Roth-Mess (= Miss), entre Guebwiller et Munster, et Rothau est le nom d'un village du Ban de la Roche. Le Rothebach est une des plus hautes montagnes des Vosges, et nous avons vu un magnifique sanctuaire mégalithique au Rothebach-Kœpfle ou Pierres des Fées du Gazon du Faing. Au Hohrothberg, près de Munster, il y a des mégalithes, et la Rothlach est une maison forestière située derrière le mont Sainte-Odile.

L'explication de tous ces homonymes est fort simple. Le mot *Rath*, qui en allemand classique signifie *conseil* dans tous les sens du mot (*Gemeinrath,* Conseil municipal), se prononce *Roth* dans le dialecte alsacien. Au reste les noms du Rothberg, où se trouve encore une enceinte antique, du Pfaffenrothfelse (roche du Conseil des prêtres), sont assez intelligibles d'eux-mêmes pour donner la clé des autres et nous faire trouver toute naturelle la juxtaposition des mots *Roth* et *Mann* (Lune conseillère). Nous avons vu le nom de baptême de Meinrad qui signifie Lune conseillère. Nous verrons plus loin, par l'explication du mot *Wal,* que le nom *Walrade* de la femme de Lothaire II de Lorraine (IXe siècle), signifierait *Conseil de l'enceinte.* Ce mot *Rath* a une origine orientale très reculée.

Le nom de la ville de Barr est fort ancien; il est gaulois et signifie *passage;* torrent se dit *ber.* J'ai déjà cité l'hébreu *Abarim,* qui a le même sens. L'Abarim était une chaine de monts de la Palestine, et la voie ancienne du commerce entre l'Asie et l'Europe. Barr a sans doute reçu son nom a cause d'un ancien chemin encaissé qui coupe la montagne derrière Truttenhausen, et de là, passant à Niedermunster et à la roche à empreintes des mains de sainte Odile, débouche sur le plateau au dessus d'un énorme bloc calé et près des hautes roches disposées en couloirs, au sud du plateau central.

Dans nos contrées, le nom celtique de Bar forme diverses variantes qu'il faut savoir reconnaitre. Brasse, station romaine près Belfort, Pérouse dans le voisinage, le mont Bart près de Montbéliard, et celui où naquit Buffon, le Haut-Barr, la Bresse, près Gérardmer, le Bressoir, la Bruche, le bois de Barville[1] près Voyer, dont le nom même signifie *voie,* l'avenue de Bras qui conduit à Alaise, et une foule de localités qui ont des noms analogues, marquent le passage de voies antiques dans les Vosges et le Jura. Var, Aveyron, sont des variantes du même mot.

Près de Barr, au pied du mont Sainte-Odile, le nom du village de Heiligenstein (Pierres saintes), semble encore marquer la consécration primitive des roches qui couronnent le plateau. A côté du village, s'étend la forêt de l'Odelserholtz, dont le

[1] Nord de Dabo.

Digitized by Google

nom est composé de ceux d'Odin et de El, son prédécesseur. L'ancien nom d'Osweiler (près Rouffach) était Otaleswiler, composé des deux mêmes éléments. Il en est de même d'Andalveiler, l'ancien nom de Saint-Hippolyte, qui a pour patron un saint étranger, dont le culte a dû succéder à celui du Soleil.[1] Le nom de Sainte-Odile (moyen-âge Otilie) et un des noms de son père, Atalric, renfermant en outre son titre dans l'idiome des Francs, présentent le mariage des deux mêmes noms mythologiques.

Le nom du dieu Thor (der Thor) est conservé au plateau qui touche au sud le Kingberg : il reparaît sous la forme de mont Thori, appliqué à une ramification de montagne qui s'abaisse vers Klingenthal où elle forme de beaux abris sous roche dont l'un marqué d'une croix très ancienne, et un autre taillé à vive arête en grotte de 10 mètres de profondeur. Le culte solaire du dieu Thor paraît avoir été fort enraciné dans ces environs, car le village de Dorlisheim, autrefois *Thorolsheim* (Thor-Ol), en offre des traces multiples. Le fer à cheval, symbole de ce dieu, forme les armes de la commune. Sur l'église, des pierres antiques encastrées à l'extérieur de l'apside, montrent un personnage couché à l'orientale, tenant un oliphant recourbé et une massue, et près de lui deux jeunes veaux, ses victimes favorites. J'en donne un dessin planche L. Aux angles de la façade, des têtes de bélier et de lion complètent ces souvenirs barbares du culte solaire, et offrent une analogie frappante avec les têtes de béliers venant de l'ancien temple de Liépvre.[2]

Le bélier a toujours été dans l'antiquité le symbole du Soleil : il ouvrait l'année (le mois de mars), et le nom même de *bélier* n'est autre que celui de Bel. L'antique sanctuaire de Lanleff (Côtes-du-Nord), formé de deux enceintes circulaires, symbole du Soleil, dont l'une est percée de douze ouvertures (les douze mois), l'autre de 12 + 4, les douze mois et les quatre saisons, ne renferme que trois sujets sculptés; deux d'entre eux représentent deux têtes de bélier, l'autre une image du Soleil.

Fal, nous dit Court de Gébelin, est dans les langues une variante de Bal. Ainsi le *B* en chaldéen remplace le *F* en hébreu. Exemple : l'or métal se dit *Zahaf* en hébreu, et *Dehab* en chaldéen. Près de Dorlisheim, le village de Valf (prononcez Falf), nous offre de nouveaux et intéressants détails sur le culte du Soleil et du dieu Bal, et le Falberg, près de Saverne, est couvert de ruines antéromaines. A Valf, la triade est représentée sur un claveau du porche, par trois jambes assemblées de

[1] M. de Ring, déjà cité, sans avoir aperçu la question de linguistique qui se dérobe sous le nom de Andalsviler, a démontré cette vérité par les preuves les plus irrécusables, tirées de l'histoire, du calendrier, de la mythologie. — Voir la *Revue d'Alsace*, mars 1855.

[2] Ces dernières sont conservées avec soin dans le parc de MM. Dietsch, fabricants. L'un d'eux surtout, M. Gustave, un de nos amateurs d'archéologie les plus dévoués, a su former une intéressante collection.

Digitized by Google

façon que les pieds soient à l'extérieur et complètent l'image de cette espèce originale de roue solaire qui forme, comme on sait, les armes de la Sicile. Une autre pierre, encastrée dans un angle de la façade, nous montre un homme accroupi, la bouche béante et le ventre démesurément enflé. Il a les oreilles d'animal qu'on prête au dieu Bal; un reptile lui souffle ses inspirations; ses bras décharnés se portent vers une branche d'arbre terminée par une énorme feuille de chêne dessinée en forme de *courbe,* et par une grande pomme de pin, symbole de la fécondité, qu'il tient à la main. A ses côtés se dressent deux jeunes veaux, ses victimes favorites, dans une attitude d'adoration.[1] Il est impossible de ne pas reconnaître le dieu Bal-Moloch, si avide de victimes, adoré surtout des Sémites. Ces bas-reliefs et ceux de Dorlisheim nous offrent les débris de temples assurément antérieurs à la conquête, et nous donnent de précieux renseignements sur les cultes gaulois du pays.

Le souvenir de Moloch semble s'être conservé dans les noms géographiques suivants : Molsheim, Molkirch près de Girbaden, la montagne du Molkenrain dominant Ollwiller, le château de Molkenbourg près Guémar, Molau où se trouve encore, à l'entrée de l'église, l'empreinte préhistorique du pied de saint Jean et de son bâton, dont je donne deux dessins[2], etc. Les injures populaires de *Molekopf* (tête de Mol), patois allemand, et de *Ké Molk,* patois orbeysien, paraissent être un souvenir du culte de Moloch, dont le nom primitif asiatique signifiait *roi.*

Si je voulais m'éloigner seulement de quelques kilomètres de la montagne de Sainte-Odile, je trouverais encore divers noms rappelant le paganisme. Tels sont ceux du mont Pélasge, allemand *Beilaasch,* au dessus d'Andlau, de Belmont, au Ban de la Roche, de Heiligenberg, près Mutzig, etc.

En résumé, il est déjà facile de reconnaître que le mont Sainte-Odile est couvert et enveloppé d'un vaste réseau de noms remontant à l'époque antéromaine, et se rattachant presque tous à d'anciens cultes. Ce fait important serait déjà de nature à nous avertir que les murs et constructions de la montagne ont eu primitivement une consécration religieuse. Toutefois, il est permis de la déduire directement de l'origine de plusieurs dénominations locales. Telles sont celles du val de la Kirneck, du village de Gertwiller, du plateau de Saint-Gorgon ou Korisacker, situés au pied des constructions païennes. Tous ces noms et une infinité d'autres, ont une seule et même origine. Quelle est-elle? Quelle est cette clé qui pourrait nous ouvrir les arcanes de l'antiquité la plus reculée, et sans laquelle nous ne saurions faire un pas avec certitude? Commençons par la demander à la science, et pour cela nous allons faire pour la seconde fois une

[1] Voir ces sujets reproduits planche LI.
[2] Voir planche LI.

Digitized by Google

HALTE D'UNE HEURE

La légende du Kar.

Ses modifications, sa propagation, ses effets principaux dans son passage à travers les âges, depuis son origine jusqu'à nos jours.

Qu'est-ce que le *Kar?* Quelle magie s'attache à cette petite syllabe en trois lettres, pour qu'elle ait pu vivre et se reproduire sous des aspects divers, toujours reconnaissable, depuis quarante siècles? Par quel mystère a-t-elle pu imprégner les langues, les habitudes, les idées, les religions, la manière de vivre des peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, et envelopper de ses nœuds plusieurs races différentes de l'humanité? N'y a-t-il pas quelque chose de saisissant dans un tel phénomène, si tant est qu'il soit réel? Or, j'espère le montrer clairement, sans enchaîner l'esprit du lecteur dans les entraves d'une méthode scientifique rigoureuse, que ne comporterait pas le plan de cet ouvrage, et qui n'est pas toujours nécessaire pour faire concevoir nettement un objet.

D'où vient, par exemple, qu'il y a un Carnac en Bretagne, et en même temps un Carnac en Egypte? D'où vient que ce nom rappelle, dans des contrées si éloignées l'une de l'autre, des monuments gigantesques, de première antiquité, et sans doute également voués au culte? D'où vient le nom de *carnaval* avec son cortége du bœuf gras, les travestissements et les danses renouvelés des Grecs, des Romains, des Gaulois, et sans doute de peuples antérieurs? Je pourrais achever ce volume par la seule liste des questions qu'on ne saurait résoudre sûrement sans avoir d'abord tranché celle-ci : Qu'est-ce que le Kar?

Qu'on se reporte un instant au ravissant spectacle que chacun a contemplé sur une montagne, en voyant le soleil se lever radieux à l'horizon, et venir inonder de ses feux la nature encore endormie et voilée des tons bleuâtres du crépuscule; ou bien qu'on se rappelle une de ces soirées charmantes qu'on a passées dans une contrée romantique, à admirer le flambeau des nuits, secouant capricieusement des gerbes argentées sur les saillies des rochers en précipice, ou se mirant au milieu de leurs formes bizarres, dans les eaux profondes d'un lac, et par dessus tout cela les innombrables perles attachées au firmament. Voilà bien le sujet le plus saisissant, le révélateur par excellence de la majesté créatrice. C'est qu'en effet il y a dans tout cela une sorte de miroir de l'infini, de l'immuable, il y a un ordre qui reflète la sagesse sans bornes, il y a le mouvement et la lumière; le mouvement qui n'est autre chose que la vie universelle, la lumière qui égaye et réchauffe la nature entière : ou plutôt, il y a la lumière vivifiante animée d'un éternel mouvement.

Digitized by Google

Eh bien! ces courbes enflammées que décrivent au dessus de nos têtes les flambeaux du jour et de la nuit, c'est le Kar.

Mais ramenons nos pensées à ces peuples primitifs de l'Asie centrale, doués d'un instinct spécial du beau, du grand, développé par la contemplation continuelle d'une des plus belles contrées du monde, parlons des Aryas au moment où, quittant leur berceau, ils arrivèrent dans l'Inde, il y a plus de quatre mille ans, ou parlons des Egyptiens vers la même époque. Comment ces peuples pouvaient-ils rendre sensible à la postérité l'idée de cette vaste synthèse de l'univers, se résumant, si l'on veut, dans une courbe enflammée? Ils durent y arriver surtout par trois moyens : la pierre, les rites et usages traditionnels, le langage.

1° *La pierre.* — Je remarque en Egypte, sur la porte d'un grand nombre de temples, un disque flanqué d'ailes, ingénieuse représentation du soleil et de son voyage autour de la terre. En Assyrie, je retrouve le même symbole très répandu. Je traverse l'Atlantique, et je revois, encore, au fond des forêts désertes du Mexique, témoins muets d'une antique civilisation, le même signe ornant l'entrée des temples. Le zodiaque, image le plus souvent circulaire de cette zone du ciel que parcourt le soleil, et qui renferme les planètes, se montre dès la plus haute antiquité, non-seulement en Egypte, mais en Chaldée et dans l'Inde. Et n'ai-je pas retrouvé moi-même, sur les cimes les plus escarpées des Vosges, l'étoile, la roue, le disque solaire, gravés dans le roc le plus résistant par les premiers habitants de nos monts?

2° *Les rites et usages traditionnels.* — On sait que la Cérès des Latins n'est qu'un dédoublement des attributs du Soleil créateur. Eh bien! aux fêtes de cette déesse on faisait, trois jours durant, le tour des champs en procession. Qu'est-ce encore de nos jours que les rogations, sinon une appropriation de cet antique usage aux doctrines du catholicisme?

La danse, à l'origine, dans la première antiquité, fut un exercice sacré. Les Egyptiens, dans leurs mystères, dansaient en rond autour de l'autel, et les prêtres autour du bœuf Apis, pour imiter le cours des planètes autour du soleil. Se figure-t-on que les autres peuples anciens, tels que les habitants des Vosges qui adoraient le soleil et les planètes, ne durent pas avoir des coutumes semblables? Mais nos rondes d'enfants ont leurs analogues dans celles qu'on dansait dans nos églises jusqu'au XIIe siècle, et dans les danses en rond que les jeunes Romaines des premiers temps exécutaient autour des autels à certains sacrifices. Dans les Vosges, je l'ai dit, on a conservé l'habitude, dans plusieurs localités, de lancer à certains jours consacrés au Soleil dans l'antiquité, une roue enflammée du haut d'une montagne, et l'on fait encore, à des jours analogues, des sauts à travers le feu.

Et partout, dans nos villes, dans nos hameaux d'Alsace, ne voyons-nous pas ces

Digitized by Google

rondes tourbillonnantes d'enfants du premier âge, s'égayer en lançant dans les airs ce naïf couplet?

Cercles, cercles de roses!
Les beignets sont levés :
Poëles, poëles pétillent,
Les beignets sont rôtis.

Au fond du val de Munster, les montagnards, habitués à arracher leur nourriture à un sol ingrat, ne chantent pas souvent. Ils ne font entendre qu'au carnaval leur variante du couplet, alors qu'ils vont quêter des beignets sous la fenêtre des habitants aisés des environs, sans se douter que le carnaval qu'ils célèbrent est la fête du Soleil rajeuni.

Ils chantent d'un air plaintif et lent :

Cercles, cercles de roses!
Les beignets sont levés ;
Poëles, poëles pétillent,
Les beignets sont rôtis.
Beignets hors! beignets hors!
Ou je fracasse la baraque....[1]

Ces coutumes traditionnelles rappellent à s'y méprendre le culte du Soleil.

Passons le Rhin; nous voyons que chez les modernes Germains ces antiques symboles n'ont quitté en partie le domaine religieux que pour envahir celui de l'armée et de l'administration. J'y retrouve en effet l'hiéroglyphe de la roue solaire flanquée d'ailes, s'étalant sur la coiffure officielle des employés aux services de locomotion. Je me retourne, et j'aperçois un régiment du roi Guillaume. Que vois-je briller sous le symbole national de l'aigle noir, qui plane sur l'étendard? Encore le disque du roi Soleil et le croissant de la Lune. J'entre enfin dans un temple catholique, et en voyant l'ostensoir étincelant que le ministre du Ciel présente à l'adoration des croyants, je ne puis m'empêcher de reconnaître de nouveau la symbolique mais réelle image du Soleil. Elle est renfermée dans le tabernacle, en souvenir de l'arche sainte, espèce de Palladium où les peuples anciens plaçaient leurs images symboliques, leurs dieux et les reliques de leurs ancêtres. Cette arche représentait elle-même la voûte du ciel.

[1] Comme ce petit refrain se chante en dialecte allemand, je transcris pour le lecteur qui n'est pas au courant de ce dialecte, les termes originaux :

Reihe, Reihe Rose!
D' Kehchle sen geblose;
Pfanne, Pfanne krache,
D' Kehchle sen gebache.
Kehchle rus! Kehchle rus!
Od'r i' schlag e' Loch en 's Hus....

Digitized by Google

3° *Le langage.* — Quand Jacob et Laban se furent réconciliés, ils élevèrent un monceau de pierres, en souvenir de l'heureux événement. Laban, dans sa langue chaldéenne, donna à ce monument le nom de *Yegar,* tandis que l'Hébreu Jacob le désigna par celui de *Gal.* C'était bien là le même mot sous deux formes un peu diverses, appliqué à une sorte de tumulus, de cairn, de courbe de pierres, image du disque solaire. Pourquoi déjà ce même mot dans deux langues différentes, pour exprimer cette idée de la courbe? C'est que les Aryas, au moment où ils quittèrent, il y a plus de quarante siècles, les hauts plateaux de l'Arie pour émigrer dans l'Inde, la Perse, l'Assyrie et d'autres contrées, possédaient déjà dans leur belle langue un élément d'un idiome primitif, monosyllabe comme les mots de première formation; cet élément, c'est le mot *Kar, K'r Kær.* (Dans les plus anciens idiomes, notamment dans le sanscrit, cette langue sacrée de l'Inde, qui reflète bien plus fidèlement qu'aucune de ses sœurs, la langue que les Aryas devaient parler avant leur dispersion, l'*a* est une voyelle assez indéterminée). Il est incontestable que ce mot était déjà connu des Aryes dans leur berceau originel, car la linguistique comparée nous démontre que tout mot qui se retrouve dans *toutes les langues indo-européennes,* existait dès leur formation commune dans l'Arie, et celui-ci a ce caractère d'universalité à un degré extraordinaire. Bien plus, vers la même époque, il existait déjà en Egypte, comme on le verra bientôt. Dans le sanscrit, il signifie la *Courbe*, l'enceinte, entourer; par extension : embrasser, aimer.

Mais avant de jeter un coup d'œil sur quelques-uns des rameaux auxquels a donné naissance cette féconde racine *Kar,* je rappellerai au lecteur que certains sons, et par suite certaines lettres les exprimant, subissent, *quand ils sont formés par le même organe vocal,* des modifications qui paraissent tenir à la nature et aux habitudes particulières des peuples qui les prononcent.

Ainsi :

1° *R* et *L*, qui se prennent l'un pour l'autre dans l'égyptien et d'autres langues primitives, sont congénères et peuvent se remplacer. Ainsi Kar = Kal.

2° Le *K* peut se prononcer *H*. Exemple : grec *Keras*, corne; allemand *Horn.*

3° Le *K* peut se prononcer *T,* et *vice-versâ*. Ainsi Kar = Tar. Les paysans angevins disent encore *amiquié* pour *amitié,* etc.[1]

4° *Ar* peut se prononcer *ra; Or* se prononcer *ro*. Ainsi, où les Grecs et les Orientaux disaient *ar,* les Egyptiens disaient *ra*. Exemple : Arménie, Ammon-Ra.

[1] Molière, qui a peint nos patois d'après nature avec une si saisissante vérité, le savait bien quand il faisait dire à Jacqueline dans le *Médecin malgré lui :* « Le compère Piarre a marié sa fille Simonette au gros Thomas pour un *quarquié* de vuigne qu'il avait davantage que le jeune Robin, où alle avait bouté son *amiquié.* »

Digitized by Google

5° Le *K* s'amollit parfois en *C* prononcé *S*. Dans le midi de la France, en Espagne, chez les peuples germaniques, il s'adoucit souvent en *G*.

6° Chez ces derniers, le *G* se change souvent en l'aspirée *ch,* car ils emploient fréquemment les aspirées.

7° Le *G* remplace souvent le *V*. Ainsi le gaulois *Gwal,* éminence, tertre, qui renferme les deux lettres *G* et *V,* correspond au latin *Vallum,* rempart, et au breton *Galgal,* sorte de tumulus.

8° Certaines langues aiment à commencer les mots par une voyelle, d'autres par une consonne simple ou même double. Ainsi Catherine se dit en russe *Ekatharina.*

Voyons maintenant les diverses variantes du mot *Kar,* dans un certain nombre de langues anciennes et modernes, pour tâcher de montrer la diffusion et l'existence continue de cette racine depuis sa première apparition jusqu'à nos jours.

Khur, c'est en persan et en assyrien, le Seigneur, le Soleil. De là viennent les noms de Cyr-us, de Kor-assan, et une foule d'autres que chacun peut reconnaître. En péruvien et en chilien, *Cur-aca* signifie seigneur.

La ville de Car-rhes avait pour patron le dieu Lunus; il y avait Kar-ioth chez les Moabites, et le nom de Judas Is-car-iote renferme la même racine *Kar,* accolée à celle de Is ou Isis. C'est Isis protectrice de l'*enceinte* sacrée.

Gadir, enceinte, est une variante orientale de Kar. Ainsi l'on trouve sur les médailles de Cadix le nom antique He-Bel-Gadir : Bel, seigneur de l'*enceinte.* Le nom de Hu-Gadarn est composé des mêmes éléments. Ce Moïse des Kimris était le protecteur, le seigneur de l'*enceinte.* La racine *Hu*, qui se modifie en *Hut, ut, ot,* et se transpose en *Tu, Thu, Theut,* appartient aux plus anciennes langues. Chez les Aryas, elle signifiait sacrifier; en zende, c'est le Soleil, le Seigneur. C'est le sanscrit *Suvan,* le gallois moderne *Huan,* le latin *Tueor,* l'allemand *Hüten,* protéger, garder, d'où *die Hütte,* la Hutte, et *der Hut*, le chapeau, ce qui protège des injures de l'air.

Nous avons déjà vu cette racine dans le sens de Protecteur, Seigneur, aux mots *Karioth* et *Iscariote.* Le nom de la grande métropole religieuse des Kimris en Gaule, *Car-n-ut* (Chartres), signifie Protection de l'enceinte, ou par extension, de l'Eglise, de la Religion, désignation qui ne saurait mieux s'adapter qu'à cette capitale de la fédération théocratique des Gaules. *Teut-At,* c'est le Père-Protecteur des Gaulois, *At* signifie *père* dans toutes les langues d'Orient. Le nom Pâle-Hû, d'une grande roche figurée dont j'ai donné deux dessins, signifie : Père-Protecteur, ou bien si *Pale* est mis pour *Pare*, il a le sens de Protecteur des passages.

L'Hercule germanique trouvé en Alsace, et sur lequel on a tant devisé, *Krutzmanna,* n'est autre que le dieu Mann, protecteur de l'enceinte, *K'r-ut(s)manna,* ou le guerrier (*vir*), seigneur de l'enceinte. Il a pour attribut la massue, comme

Digitized by Google

Hercule, le représentant du Soleil, et comme Serpuivirios, le Serpentaire de l'autel gaulois, trouvé à Notre-Dame de Paris (Ser = Ker). L'un et l'autre sont des dieux de la Courbe, du circuit sidéral, du Kar. Le Serpuivirios ne porte pas seulement cet attribut dans son nom, mais il le montre dans le serpent qu'il terrasse comme Hercule avant lui l'avait combattu.

Le nom d'Odin, Othinn, ne paraît être autre chose que cette même racine *Ot.* Guebwiller a conservé pour armes une sorte de bonnet *recourbé,* à bords relevés en croissant. C'est le *Judenhut,* nom conservé à une montagne dépendant du Grand Ballon. Or, *Judenhut* signifie chapeau de Jud, prononcé *Ioud.* On sait que le chapeau et le bonnet étaient dans l'antiquité un symbole de puissance. Ainsi le Pétase, le chapeau de Mercure, vient de la racine orientale *Pot,* d'où les Latins ont fait *potens,* puissant. En Egypte, la coiffure *recourbée* du Klaft ou Kraft (peut-être l'allemand *Kraft,* force), était l'hiéroglyphe de la force, de la domination. Ne disons-nous pas encore familièrement, au lieu de : prendre une affaire sous notre patronage : «Je le prends sous mon bonnet.» En Alsace, il est une expression proverbiale: «Atteint sous le bonnet de Bel (*G'schosse in der Bels-Kapp*).» Or, on sait que dans les mythes scandinaves, Odin avait le privilége de devenir invisible, c'est-à-dire de se voiler d'un nuage quand il se couvrait de son bonnet, allusion fort transparente au soleil qui disparaît la nuit. En Alsace, « Atteint sous le bonnet de Bel » signifie timbré, qui a perdu l'esprit, c'est-à-dire un homme dont l'esprit s'est obscurci au point d'être méconnaissable.

Une autre variante orientale de Kar, c'est Kerta. C'était le nom des villes royales d'Assyrie et d'Arménie. Exemple : Sémiramo-Kerta.

Parmi les colonies phéniciennes, il y avait Kar-tago, signifiant *enceinte* des agneaux, Kar-bulo, enceinte de Bel.

En arabe *Kur* signifie tour, *Kur-a* envelopper; en hébreu *Gur,* assembler, *Ha-Gar,* ceindre. En grec, *Gur-os,* circuit, correspond au latin *Gur-us,* d'où *Cir-cus,* cirque, et *Cir-culus,* cercle.

L'anglo-saxon a : *Gir-dan,* tourner, *Ker-re,* circuit, *Ger-del,* ceinture, l'allemand *Gur-t,* et l'anglais *Gir-d,* le gallois *Gur-ti.* L'irlandais *Cor* et le bas-breton *Gour-is* ont encore le même sens. En basque, *Guir-oa* exprime les saisons, le circuit sidéral de l'année. Encore une preuve que l'origine première du mot *Kar* se rattache au cours des astres.

Le mot *cour-onne* a son analogue dans une foule de langues. Ainsi, le grec a *Kor-ônê,* le latin *Cor-ona,* l'allemand *Kro-ne,* etc. C'est toujours le *Kar.* Or, on sait que la couronne a été regardée dès la plus haute antiquité comme un signe de joie, de gloire, de victoire. Cet hiéroglyphe, qui ombragea toujours les tombes, puisque l'antiquité tout entière et le moyen-âge considéraient la mort comme une victoire,

Digitized by Google

a conservé jusqu'à nos jours son vieux prestige sur quelques esprits attardés dans les ornières du passé. Dans l'origine, il représenta le Cercle ou l'Anneau, symbole du soleil, de l'année et de l'éternité. Aussi le voit-on déjà flotter sur les cylindres babyloniens, autour du signe représentant le Soleil.

Certains oiseaux ont l'habitude de décrire des Circuits dans les airs. Les anciens y voyaient la révolution magique des astres, et par suite ils regardaient ces oiseaux eux-mêmes comme l'attribut de la divinité. Aujourd'hui encore, nos plus jeunes enfants en Alsace, voyant tournoyer au haut du ciel une cigogne, lui adressent leurs petits encouragements sous cette forme ingénue :

Cigogne! cigogne! tourne trois fois....[1]

Pourquoi ces trois tours? Le nombre mystique, sinon parce que la cigogne fut un oiseau sacré. La vénération qui est résultée de cette croyance populaire, a persisté dans plusieurs vallées du Jura, et disparaît à peine en Alsace d'où cet oiseau ami du calme et de la paix tend lui-même à s'exiler depuis que la guerre y a porté ses ravages. Naguère encore, plein de confiance, il établissait sa couvée sur le premier saule de la prairie; aujourd'hui sa défiance l'éloigne même des cheminées les plus aériennes.

Le nom allemand de la cigogne est *Stor-ck*. J'y retrouve encore le primitif *Kor,* auquel le génie germanique, qui recherche les doubles consonnes initiales, a préposé un *S,* après le changement de *K* en *T*. De même, le gaulois *Tar,* taureau, a pour analogue en allemand *Stier*.

Parmi les autres oiseaux qui tournoient dans les airs, la racine *Kar* a donné naissance aux noms suivants :

L'hébreu *Ho-gyr,* le grec *Kir-ris,* le latin *Cir-cus* est une sorte d'épervier. Le latin possède encore *Cir-canea,* un oiseau de proie, *Gyr-o-falco,* le faucon. Le hollandais *Gier* et l'allemand *Geier* signifient *vautour*. En français, nous avons le vieux mot *Ger-faud* et la *Har-pie*.

En grec *Ger-anos;* en celte, en anglais *Cra-ne,* signifient *Gru-e*. C'est l'allemand *Kra-niche*. Ce mot me remémore l'immortelle ballade de Schiller, *les Grues d'Ibikus,* où l'auteur a exprimé tout le suc des allégories mythiques dues au beau génie de la Grèce. Le poète fabuleux Ibikus, dont le nom même est celui de l'Ibis, l'oiseau sacré par excellence chez les Egyptiens, attaqué dans une forêt par des voleurs, et lâchement assassiné, prend à témoin en mourant, une troupe de grues qui décrivaient au dessus de lui leurs vastes spirales. A la représentation du cirque olympique, à laquelle on avait en vain attendu le poète, un grand bruit se fait entendre dans le

[1] En termes originaux allemands :

Storck! Storck! drey Mohl herum....

Digitized by Google

ciel. Un assistant lève la tête, et dit à son voisin : « Tiens, voilà les grues d'Ibikus! » Soudain ce mot donne l'éveil : les meurtriers s'étaient eux-mêmes dénoncés, grâce à la poursuite opiniâtre des oiseaux vengeurs.

Pourquoi le favori des dieux, au moment d'expirer, charge-t-il ces animaux du soin de la vengeance céleste? Pourquoi les dieux leur permettent-ils de réaliser ce vœu? sinon parce qu'ils sont les ministres du ciel. Pourquoi la vengeance s'accomplit-elle au cirque olympique? (*Cir-cus* déjà vu, et *Ol-umbos,* courbe de Ol). Tout cela a sa raison dans la magie du *Kar*. En d'autres termes, c'est la religion des adorateurs des astres poursuivant la vengeance de l'homme qui respecte les dieux. Sens profond caché sous une belle écorce.

Athénée nous a transmis un mythe grec, d'après lequel la Grue va se transformer en homme dans les Iles hyperboréennes, allusion évidente à la migration des âmes. Les monuments grecs et les médailles gauloises nous montrent l'association du taureau solaire et de la grue. C'est toujours la magie de la *Courbe.*

Un autre myte bien connu, c'est le chant du cygne, qu'on attribue au poète mourant, c'est-à-dire au prophète, puisque la linguistique démontre que les premiers poètes (*vates* = *fatum*) furent des prêtres et des prophètes, et que la poésie fut d'abord du domaine exclusif de la religion. Le cygne n'est-il pas encore un de ces oiseaux dont le cou décrit une courbe mystérieuse et mobile? Les Assyriens et les Etrusques représentaient Hercule debout entre deux cygnes, mythe solaire bien évident. Son nom en allemand, c'est *Schwan*, le *Swan* du sanscrit; il est donc encore bien naturel qu'il serve d'interprète à la magie du *Kar*.

Puisque dans cet immense domaine de la Courbe sacrée, je puis voyager, errer au hasard, toujours sûr de trouver de nouveaux faits à l'appui de notre légende, je dirai encore un mot du Corbeau, cet oiseau qui appartient plus spécialement aux peuples du Nord.

Le grec a la forme *Kor-ax,* le latin *Cor-vus,* le vieux allemand *Kra-pp,* le vieux français *Cor-bel,* qui signifiait corbeau, toujours la racine *Kar*.

Dans les Vosges et le Jura, il existe au moins cinquante *Kra-ppe-Felse* ou Roches du Cor-beau, toutes abruptes, toutes dominant au loin l'orient ou le midi, comme des chaires de Bel. Presque toutes sont voisines de mégalithes, ou bien se rattachent à des souvenirs d'anciens cultes. Ces faits sont d'une généralité si imposante, que le nom de Roche du Corbeau ou *Krappe-Felse* peut être regardé dans nos montagnes comme synonyme de Roche du dieu Soleil.

Le corbeau était déjà pour les anciens un oiseau divinatoire. Chez les Scandinaves, Othin était toujours accompagné de deux de ces oiseaux, son attribut, comme pour compléter sa qualification : Protecteur de la courbe du Soleil et de la

Digitized by Google

Lune, c'est-à-dire seigneur du jour et des ténèbres.[1] Je citerai seulement quelques-uns des points qui ont conservé notre dénomination générique.

Au mont Bart, près de Montbéliard, une roche surplombante se détache au midi : c'est la Roche du Cor-beau. J'en ai indiqué une, en face les constructions mégalithiques et le mur pélasge en *S* du Tænnichel. J'en ai nommé une, formant des couloirs souterrains, et dominant au midi la ville de Kaysersberg (le *Tra-ppele-Felse*). Il y en a une derrière le Rossberg, une au dessus de Guebwiller. Cette dernière forme l'angle d'une enceinte triangulaire antéromaine, à l'Oberlinger, tout couvert de *Vallum,* de mares, de tumulus antiques. L'immense roche abrupte située en face de l'enceinte ovale du Gals, près des Trois-Epis, c'est la Roche du Cor-beau. Il s'en trouve à Urmatt; au dessus de Wihr-au-Val; au fond du val de Munster près d'Ampherspach. Entre le Bonhomme et Orbey s'abaisse une crête granitique toute semée de mégalithes. Un groupe de ces roches y domine au loin le sud, l'est et le nord, et couronne le *Rain* de l'Autel. J'en ai donné un léger aperçu au fond de la planche XXXII. C'est encore une roche du Cor-beau.

Pour couper court à cette nomenclature, je vais envisager un instant les principaux genres de Courbes. Il y a l'arc de cercle, le demi-cercle, la courbe en fer à cheval, le cercle, l'ellipse, l'enroulement, l'*S*. Courbes formées de droites : le triangle, le rhombe, le carré, le zigzag, la grecque, etc. Il y a encore le segment de sphère et la sphère elle-même, enfin l'œuf. Ainsi, nous voyons sur les monuments et les ustensiles que l'antiquité nous a laissés, un usage très fréquent de ces genres de courbes, dans les représentations du croissant, de la corne, du cor, de l'arc à tirer, du fer à cheval, du reptile qui se mord la queue ou replié sur lui-même, de l'anneau, de la couronne, de l'enroulement historié, du serpent, du cou ou de la queue des animaux repliés en *S* ou en demi-cercle, des rosaces à cercles concentriques, des torsades, des boucliers ronds, des cuirasses à mailles, des oves, des volutes, des corbeilles, etc. Tous ces ornements, symboles multiples et pittoresques chez les peuples d'Asie dont l'imagination féconde les a créés pour représenter la *Courbe sacrée,* ont été simplement *imités* par les Grecs, les Romains et leurs successeurs, car sur les plus anciens monuments asiatiques, je les retrouve tous, y compris l'ove et la volute.

Dans le monde entier, le nombre *trois* est rendu par la même syllabe, modifiée suivant les habitudes particulières à chaque peuple, et cette syllabe, sur laquelle les savants n'ont fait jusqu'ici que des suppositions assez peu vraisemblables, paraît n'être autre chose que le *Kar,* l'enceinte primitive, formée de trois côtés répondant aux trois saisons, à la Triade sidérale et à la Trinité divine des Hindous. On en

[1] Le corbeau était l'espion d'Apollon.

Digitized by Google

jugera par le tableau suivant, pour peu qu'on ait lu avec attention la petite note préliminaire dont j'ai fait précéder la légende du *Kar*.

Sanscrit : *Tri; Zend : Thri;* grec : *Trei-s;* latin : *Tres;* gothique : *Threis;* allemand : *Drei;* russe : *Tri;* anglais : *Three;* lithuanien : *Ke-Tur-i;* à Tanna : *Kahar;* français : *Trois.*

Il paraitrait même que le mot *quatre,* qui chez tous les peuples aurait été pareillement inventé pour figurer l'enceinte carrée, image des quatre saisons et des quatre points cardinaux, ne serait qu'une variante de la même syllabe *Kar*. Ainsi :

Sanscrit : *C'a-tur; Zend Ca'tvar;* grec : *Tet-tar-es;* latin : *Qua-tuor,* et *Quar-tus* quatrième; gothique : *Fid-wor*[1]; allemand : *Vier;* anglais : *Vour;* lithuanien : *Ke-tur-i;* russe : *De-tyre.*

Il semble aussi que le cercle, dont le zéro a pris la forme, et qui représentait le disque solaire, la révolution de l'année, n'ait été dans toutes les langues que la même syllabe *Kar* diversement modifiée.[2] C'est l'enceinte circulaire.

La troisième lettre de l'alphabet paraît avoir été d'abord chez divers peuples d'Orient le *D* et non le *G*. Aussi le *D* était-il représenté primitivement par un triangle ou par l'hiéroglyphe d'une porte triangulaire. C'est encore l'enceinte primitive, dont le nombre trois est le sens *caché*. L'ensemble de ces trois premières lettres de ces alphabets primitifs semble signifier : mystère, enceinte mystique. En effet, le mot latin *Abd-o* signifie cacher. L'A-bon-dance avait pour attribut la Corne, symbole du Kar ou sanctuaire, et par conséquent de la religion et de la prospérité qu'elle procure à l'homme qui la respecte.

Le roi Abd-éros, selon la fable, a été mangé, c'est-à-dire caché par les chevaux de Diomède, mythe solaire évident. Diomède = sanscrit *Mâdâ,* mère, *Dio,* du dieu du Jour. Les Abd-éritains, peuple de Thrace extrêmement ancien, paraissent avoir vécu dans ce pays en troglodytes, *cachés* dans des abris sous roches. Cela parait du moins ressortir de la fable qui les fait expulser de leur pays originel par une troupe de grenouilles et de rats. Chassés sans doute de leurs abris par les Pélasges, adorateurs du Soleil, ils émigrèrent en Macédoine.

Quand le *C* fut devenu le troisième Car-actère de l'alphabet, on forma le mot *A-bra-cad-a-bra,* terme magique et cabalistique, dont le nom, écrit d'une manière particulière, forme un *Triangle,* et dont les trois premières syllabes commencent par *A, B, C*. De même *A-bra-cax*. (Voir le *Grand dictionnaire universel* de P. Larousse.)

[1] J'ai prévenu le lecteur du changement fréquent de *G* en *V*. Celui de *K* en *F* ou *Ph* est aussi fréquent en passant d'une langue à une autre.

[2] Cette syllabe est soumise parfois à un redoublement total ou partiel, comme dans le grec *Ku-klo-s,* le latin *Cir-cul-us,* le français *cer-cle.* Il n'existe pas dans l'allemand *Krei-s.*

Digitized by Google

Dans les Vosges, où j'ai trouvé tant de traces frappantes des plus anciens cultes, nous avons des enceintes préhistoriques triangulaires, nous en avons de quadrangulaires; nous en avons de circulaires ou elliptiques. Une des plus anciennes, car elle est formée d'un mur cyclopéen de la deuxième époque, est celle du Ziegeberg près Niederbronn. Elle est triangulaire. Celle qui s'élève au dessus d'Etival a la même forme; il en est de même de celle déjà citée de l'Oberlinger. Celle du Gals est elliptique, tandis que le Purpurschloss consistait en une triple enceinte formée de cercles concentriques.

Reprenons notre promenade à travers les sinuosités de ce vaste méandre du Kar. *Chronos,* dans les langues orientales, signifie au propre *Cor-ne*; au figuré, *force, puissance.* De là le nom du plus ancien dieu des Grecs, Chro-nos, le dieu de la Corne, ou si l'on préfère, de la Cour-be. Aussi, dans le zodiaque circulaire de Dendérah, il est figuré tenant une faucille. Les Grecs, qui ne manquaient jamais d'imaginer un roi quelconque pour expliquer les mythes anciens qu'ils ne comprenaient plus, avaient donné à la Macédoine, pour fondateur, un certain Cra-naus, descendant d'Hercule. Cette filiation comme ce nom nous montrent un mythe solaire, le *Kar,* dont les Athéniens avaient déjà perdu la clé. Sans se borner à cette hypothèse, ils avaient, comme les Macédoniens, l'habitude d'exprimer l'idée de chef par le même mot archaïque *Cra-naus,* où ils voyaient une vague idée de domination. Cela nous surprendra d'autant moins que plusieurs noms que j'ai cités nous ont montré dans ces temps reculés la domination attachée au grand-prêtre, au patriarche ou seigneur de l'enceinte. Pausanias nous apprend d'autre part (1,44), que Kar, fils de Phor-onée, dont le nom rappelle de bien près celui du Soleil chez les Egyptiens, Phar-aon, eut pour tombe un Cair-n surmonté d'une pierre.

La Genèse (chap. XIV) parle d'une ville d'Asie Hasteroth-Kar-naïm. C'est Astarté la Cornue, c'est-à-dire pourvue d'une couronne, d'une enceinte, et plus littéralement : Etoile conseillère de la Courbe (*Hastar-roth*), ou bien encore Conseil du circuit sidéral. De quelque manière qu'on assemble les mots, c'est toujours le Kar.

Ker est gaulois, et signifie lieu saint, le point du sol où le guerrier est enterré, et environné d'un cercle de pierres, puis parfois d'une enceinte sacrée. Ce mot est encore très répandu en Bretagne, dans le sens de lieu habité, par conséquent d'enceinte, puisque naguère encore chaque maison bretonne était entourée d'un fossé, d'une enceinte. De là *Ker-n* ou *Cair-n,* le tumulus circulaire, et le gaëlique *Gar,* courbe. De là encore *Car-nel* (enceinte de El), nom d'une forêt de Seine-et-Oise, remarquable par un magnifique dolmen à hypogée (la Pierre Tur-quoise). De là aussi *Car-béli-ouse,* enceinte de Bel, ville des Pyrénées; *Kar-pen-toracte,* Carpentras; *Car-pan,* enceinte de Pan, ville d'Italie. De là encore le nom de Ker, donné à une montagne du val de la Vézère, pays rempli d'antiques souvenirs; et Gir-ivillier en Lor-

Digitized by Google

raine, localité qui a restitué diverses antiquités, entre autres un bas-relief de Mercure.

Au dieu Chro-nos des Grecs correspond le Chro-m des Gaulois, qu'on retrouve dans les chants serbes, comme présidant à la foudre. C'est le dieu de la Courbe, de l'enceinte sacrée : le Cro-mlech ou cercle de pierres lui appartient.

De *Ker* on a fait le celtique *Çel-icnon,* sanctuaire, l'allemand de Ferrette et de Metzeral, *Kel-ch,* église, l'allemand classique *Kir-che* et le hollandais *Ker-k,* dont le sens est le même. Dans les langues slaves, le même nom se retrouve. En Hollande, la *Kar-messe* ou *Ker-messe* (mesure du Kar, du cycle solaire, du temps), et en Alsace la *Mess* sont des foires annuelles. Dans l'origine, le mot s'appliquait exclusivement aux foires patronales, et avait un caractère surtout religieux. Dans beaucoup de localités du Nord, surtout en Belgique, on représente dans ces foires des mythes archaïques, tels que le combat de saint Georges contre le dragon, allégorie solaire imitée de celles de Thésée ou d'Hercule terrassant l'hydre. C'est toujours le Kar (le nom de saint Georges a pour racine Geor, adoucissement de Kor).

H = K. Le nom et le sens de Kermesse se retrouvent dans le nom du dieu égyptien qui inventa les nombres et les hiéroglyphes, Hermès = Ker-mès. On les retrouve de même dans l'antique mot *Car-men,* signifiant poème. Ce mot représentait si réellement la parole sacramentelle à l'origine, que Pline appelle *Car-men* la prière par laquelle les Décius se dévouèrent à la mort pour leur patrie. Virgile nous dit aussi que Circé (= *Kir-ké*), la célèbre enchanteresse, employa des *Carmen* pour métamorphoser les compagnons d'Ulysse. La déesse *Car-menta* présidait aux troupeaux, et l'on sait que dans l'enceinte sacrée le grand-prêtre prédisait notamment les épizooties.

Le mot *Cérémonies* a eu le même sens à l'origine (*Cæremoniæ = Kær-mon,* enceinte ou circuit lunaire). Les anciens nous disent bien que le mot *Cæremoniæ* vient du nom de la ville étrusque de Cær-e; mais d'autre part, Tite-Live nous apprend qu'un certain Albinus transporta dans cette ville les vierges et les sacrifices du culte, et en fit une métropole, c'est-à-dire un Kar. Cicéron vient enfin nous apprendre que le mot *Cæremoniæ* s'appliquait particulièrement au culte des dieux. Comme on le voit, nous avons beau nous retourner, nous ne parvenons pas à sortir de ce cercle ensorcelé du Kar. Aussi les Alsaciens ont-ils imaginé par antiphrase de dire d'un lieu hanté et dangereux : « Ce lieu n'est pas *Kihr.* »

Kar = Tar. Les paysans du pays d'Alaise donnent encore le nom de Kar à un cours d'eau qui décrit des circuits souterrains, et les Grecs appelaient *Tar-tare,* c'est-à-dire redoublement d'enceintes, la prison souterraine des ombres. C'est l'analogue de l'allemand *Ker-ker,* cachot. Ils assimilaient si bien le Tartare à leurs enceintes sacrées, que les noires ondes stygiennes l'enveloppaient de neuf replis (3 × 3), que

Digitized by Google

le nocher passeur de ce fleuve s'appelait Car-on (eau du Car), et que le chien en défendant l'entrée, Cer-bère, dont le nom signifie Passage du Kar, avait trois gueules dévorantes, symbole de la triple enceinte.

La Carmagnole, cette danse bachique, qui nous rappelle Quatre-vingt-treize, est bien plus ancienne qu'on ne pense, puisque son nom signifie : le cours de la Lune et du Soleil (*Car-man-ol*).

Il y a plus de trois mille ans que les Pélasges ont construit sur le mont Sipyle, dans l'Asie-Mineure, un sanctuaire de Cybèle que j'ai déjà cité. Le nom de cette montagne et celui de la déesse, qui ne sont qu'une variante l'un de l'autre, paraissent renfermer celui de Bel-Soleil. En effet, Cybèle était représentée avec un disque, un tambour, une pomme de pin, tous attributs solaires. En Grèce, les prêtres de Cybèle portaient les dénominations de Cor-ybantes (circuit du Soleil) ou de Cur-ètes (pères, c'est-à-dire prêtres du Soleil). La fable les faisait fils d'Apollon, c'est-à-dire du dieu du Jour.

Or, voici comme ces pontifes célébraient leur divinité : Ils sautaient et dansaient avec frénésie autour de la statue et du sanctuaire de la déesse, la nuit, armés de torches, couverts de peaux de bêtes, et poussant des hurlements épouvantables. A Rome, ces cérémonies ont eu leur imitation dans les Saturnales, fêtes qui se célébraient avec grand appareil en décembre, en l'honneur de Chron-nos, le dieu de la Courbe, du Kar. Il n'était permis pendant ces fêtes, qui donnaient lieu à des danses orgiastiques, à des processions avec travestissements, de s'occuper d'aucune affaire, sinon de cuisine; et l'esclave pouvait railler son maître en sa présence. Telle est l'origine évidente du Carnaval, dont le nom signifie Circuit de Bal, c'est-à-dire du Soleil.[1] En effet, les cortéges bachiques, les travestissements, les courses nocturnes, les danses, les hurlements, tout, jusqu'aux beignets et à la cuisine succulente du Mardi gras, rappelle les rites des Corybantes et des prêtres de Chronos à Rome. Il y a plus : la procession du bœuf gras paré de *banderoles* et de *fleurs* pour le sacrifice qu'on en va faire, rappelle à s'y méprendre le culte de Bal dont cet animal était à la fois la victime et l'emblème. Si les Allemands ont perdu le mot de *Carnaval,* ils ont conservé dans le nom de *Fasenacht* qu'ils lui donnent, le souvenir des sorties nocturnes aux *flambeaux,* symbole du cours des astres, et ils ont gardé dans les désignations de *Kar-Woche* et de *Kar-Freitag*, appliquées à la Semaine sainte et au Vendredi saint, le nom même du Kar. C'est au Car-naval que les habitants de Ru, village situé entre Saint-Maurice et Remiremont, montent en grande cérémonie sur la montagne voisine, et précipitent dans le vallon une roue enflammée, pour figurer

[1] *Bal* = *Val.* Ainsi le mot phénicien et gaulois *Gabalo* a donné nos mots français *Cavale* et *Cheval.* Héliogabale est un mot phénicien qui signifie le Soleil, c'est-à-dire le Cheval solaire.

Digitized by Google

l'astre de Bal-Soleil fertilisant les campagnes. Ce dieu était si honoré dans cette contrée, que les habitants y conservent comme un talisman les écus de 6 livres frappés sous Louis XVI à l'empreinte d'un bœuf. Celui qui en possède un dans sa maison, est garanti contre l'incendie, la foudre, le *mauvais œil*, et surtout contre les mauvais esprits. Il en est de même pour les bestiaux, dont le maître a soin de déposer l'écu dans la mangeoire. Grâce à ce bœuf de métal, souvenir oublié de ceux qu'adoraient les Sémites, bipèdes et quadrupèdes deviennent invulnérables comme Achille.

En allemand *Gaul* signifie cheval. C'est toujours le même primitif.[1] Il en est ainsi du mot *Tro-t,* allemand *Tra-pp* qui paraît avoir eu pour les anciens un sens ca-bal-istique. Ainsi le *Trapp-Gaul* est un Animal-Fantôme connu aux environs de Mannheim. Le *Hans-Trapp* est un ogre dont on fait peur aux enfants. Son nom rappelle les cultes solaires[2] et le nombre magique *trois*. Quant au mot populaire *Croquemitaine,* que le français est impuissant à expliquer littéralement, ce paraît être l'allemand de Metzerall : « *Trog-mi denn*, Porte-moi donc » ou « *Trock-mi denn,* Serre-moi donc. » Au val de Munster, il y a un nain-fantôme qui, ayant le privilége de se donner un poids énorme, s'élance à califourchon sur les épaules du bûcheron harrassé, gravissant une côte escarpée pour regagner sa demeure. Cro-quemitaine, selon la légende, est fils de Gargantua, dont le nom signifie Protecteur du Kar. Gargantua passe en effet pour l'auteur des sanctuaires de Carnac et de Stonehenge. Il est l'époux de Mme Lavaloire, dont le nom (La) Val-ère, signifie encore dans les langues orientales, *Protectrice du Vallum*, de l'enceinte du Kar.

C'est ainsi que le christianisme ayant tourné en dérision les idées les plus sacrées des cultes qui l'ont précédé, nous trouvons aujourd'hui une source féconde de ces anciens usages dans les termes les plus triviaux, les plus grotesques, dans les jurons de nos anciens patois, dans les injures les plus grossières de nos idiomes modernes. Croquemitaine paraît être un frère du *Doggele* d'Illzach, du *Schrætz-mœnnel* de Mühlbach, etc. A Saverne, on tient les marmots en respect, en leur annonçant la venue du *Bels-Nekel* (Bel-Nichol), souvenir du dieu Nichol des Phéniciens, et, comme le mot *Belskapp,* de leur Bel-Soleil.[3]

[1] Cela résulte du n° 7, page 119.

[2] J'ai dit que saint Jean, l'allemand *Hans*, me paraissait avoir succédé au dieu Soleil dans le culte des premiers chrétiens.

[3] Il faut que le dieu Nichol ait eu un grand empire dans les Vosges pour que, le christianisme ayant renversé son culte, ce nom soit devenu le synonyme de *niais*. Au val de Munster, rien n'est plus fréquent que cette apostrophe dérisoire : « *Du dommer Nickel,* niais de Nicole. » On fête encore dans nos vallées la Saint-Nicolas (allemand *Claus*), au lieu des Etrennes. Le saint apporte des présents aux enfants sages et fouette les méchants. Enfin, les chapelles dédiées à saint Nicolas sont

Digitized by Google

Ce qui montre bien encore l'origine païenne de ces anciens mythes, c'est qu'à Illzach, on chasse le *Doggele* à l'aide du double Triangle, instrument cabalistique très connu; à Metzerall, à l'aide d'une couronne bénie la semaine de la Trinité; ce sont là des signes sensibles de la double enceinte, de la magie du nombre *trois* et de l'année solaire. Le nom même du *Schr-œtz-mœnn-el*, qui paraît être un diminutif de *Kr-utz-manna*, pourrait bien être aussi un souvenir du culte du Kar. On peut encore voir un symbole analogue dans la légende du cheval *tripète* errant sur les bords de l'Ill à Strasbourg, et passant pour être le diable, puisqu'on a vu que le nombre *trois* est exprimé dans toutes les langues par un mot synonyme de Courbe. Autrefois Héla, déesse de la mort, passait dans les temps de peste, montée sur un cheval à trois pieds, et Wodan, comme dieu du trépas, montait un cheval semblable, celui de la mort. De même encore le cheval du dieu Thor boitait en hiver et ne pouvait se servir alors que de trois jambes, et dans les chasses nocturnes de nos légendes locales, le lièvre à trois pieds joue un rôle important.

Le loup, attribut solaire comme modèle de la puissance productrice, et consacré à Mars, a donné naissance à Mulhouse à l'animal-fantôme appelé *Marolf,* mot élidé de Mar-Wolf, comme Olumpos est élidé de Ol-rumbos. Le nom de Saint-Gangolphe, du pèlerinage voisin de Bühl, nom très répandu dans nos vallées, rappelle le cours du Soleil. En effet, l'Allemand dit *Wolf-gang,* marche du loup, désignation qui est un souvenir des émigrations des Pélasges, guidés par leurs animaux sacrés, et suivant constamment la marche du soleil, d'orient en occident.

D'où vient le mot *Calendrier,* et quel en est le sens primitif? (Kar = Kal). Kol, dans les langues orientales, c'est le Tonnerre à la voix tournoyante : l'enceinte du Kar lui était souvent dédiée. Les pontifes chaldéens appelaient le peuple à l'enceinte sacrée au moyen du Cor, instrument recourbé. Voilà pourquoi l'expression biblique : « Sonner du cor en Sion », a signifié : « Appeler la nation aux assemblées publiques. » Ce sens dérivé du Kar est général dans les langues d'Asie et d'Europe. Hébreu, *Qhal;* grec, *Kal-ô;* vieux-latin, *Cal-o;* gothique, *Kal-la;* suédois, *Kal-lo;* anglais, *To Cal-l;* irlandais, *Gal-e;* gallois, *Gal-w;* bas-breton, *Gal-v.* De là en grec, *Kal-esia, Ek-kal-esia,* puis *Ek-kle-sia,* et en français *E-gli-se,* signifiant convocation, par suite réunion. Les prêtres convoquaient le peuple à l'enceinte sacrée, au commencement de chaque mois, et surtout de l'année, pour lui prédire le temps et les événements importants du mois et de l'année, d'après les pronostics tirés du cours des astres. Diodore nous dit (chap. Ier, liv. Ier) : « Quand les philosophes indous se

tellement répandues le long de nos montagnes, *et surtout aux environs des centres d'anciennes mines,* tandis qu'elles sont rares dans la plaine, qu'il pourrait bien y avoir dans ce fait d'ensemble plus qu'un souvenir mythologique des Phéniciens.

Digitized by Google

trouvent au commencement de chaque année dans l'Assemblée générale des Etats, ils prédisent les pluies et les sécheresses, les vents et les maladies qui régneront dans l'année. » Et l'on sait quelle part revient à l'Inde dans nos origines.

Il suit de là que le jour de la nouvelle Lune a pu être appelé *Cal-endes* par les Latins, qui avaient l'Année lunaire; que les Bas-Bretons peuvent désigner encore par le mot *Cal-anne*, les étrennes du premier de l'an, et que nous pouvons appeler Cal-endrier le système des jours et des mois de l'année, accompagné des principaux phénomènes célestes qui s'y présentent.

Aujourd'hui que l'écriture, ignorée autrefois des profanes, est connue de tous, et que l'imprimerie en a vulgarisé dans les moindres cabanes les applications infinies, l'Almanach peut avoir sa place dans la plus pauvre chaumière, il en est devenu le meuble le plus indispensable, le conseiller parfois le plus influent; mais on conçoit aisément qu'au temps où l'unique écriture connue était consacrée à l'usage exclusif d'une caste sacerdotale privilégiée, il était utile que le sanctuaire, qui résumait tout l'enseignement public, fût un Almanach vivant, où la première écriture usitée, celle de la *pierre,* parlât aux yeux étonnés d'un peuple ignorant, comme au moyen-âge les statues de pierre, les vitraux peints, les formes et les dispositions symboliques des cathédrales. Il est encore tout naturel que ce lieu de réunion prit souvent le nom des dieux qui étaient censés y faire leurs prophéties. Aussi le mot arabe *Almanach* ne dit-il autre chose que : lieu consacré au dieu Al et à la déesse Man (*Al-man-ach*).

La science de l'Almanach, qui se confondait avec l'Astrologie, a donc dû exercer une immense influence sur les âges anciens. Son prestige, qui s'était transmis au moyen-âge, a même survécu à cette période, car le grand peintre de mœurs du XVIIe siècle nous montre M. Jourdain exigeant de son maître de philosophie de lui *apprendre l'Almanach;* et notre siècle même nous a montré des hommes qui croyaient encore à leur Etoile.

Les plus anciens calendriers paraissent avoir été tracés avec des rochers sur le sol, à l'époque mégalithique. J'ai décrit l'enceinte elliptique de Pédernec (page 26), où les nombres des mois, des planètes, des trois saisons paraissent être représentés, ainsi que l'unité solaire. J'ai décrit aussi (page 28), les mégalithes de Netched et le temple de Lanleff[1], qui paraît être une imitation de ces calendriers mégalithiques. Un fait frappant, c'est que les alignements de menhirs sont le plus souvent orientés, soit à l'est, soit au sud, qu'ils offrent des nombres de lignes constants, tels que 2, 3, 9, 11, et décrivent soit des droites, des demi-cercles ou des ovales, des cercles ou des cercles concentriques, ce qui ne peut avoir qu'une intention symbolique. On

[1] Page 113.

Digitized by Google

peut dire qu'en général, le nombre de pierres d'un *cromlech* varie de 12 à 60, et paraît avoir été un nombre sacré relatif au cours des astres.

Entre Terrefort et Rion, près de Saumur, on voyait un cromlech composé de douze pierres disposées en Cercle, et d'une seule, bien plus élevée, occupant le centre du cromlech. Il est marqué sur la carte de Cassini (au n° 66). C'est sans doute le Soleil entouré des douze mois.

Près d'Avbury en Angleterre, se trouvait encore, il y a un siècle, un immense sanctuaire composé de cent menhirs de 5 mètres de hauteur, embrassant un contour de 1,200 mètres. Cette courbe enveloppait deux autres circonférences, formées chacune de deux rangs concentriques de menhirs : la circonférence enveloppante renfermait 30 monolithes, l'autre 12. Tout près de là des tumulus, et surtout le gigantesque tertre funéraire de Silbury Hill, indiquaient un sanctuaire.

La grande métropole mégalithique de l'âge du bronze, qu'on voit encore en Angleterre, et que j'ai déjà citée, Stonehenge, paraît avoir été une enceinte de trilithes décrivant un cercle parfait. Ils étaient formés de trente piliers quadrangulaires surmontés de trente blocs horizontaux les reliant deux à deux. Les piliers, monolithes, de 4m,30 de hauteur, étaient assemblés avec leur couronnement par une sorte de cheville, et ce dernier avait ses pierres de grès terminées par une ligne brisée pour mieux les emboîter avec leurs voisines. A l'intérieur de ce cercle, qui a environ 85 mètres de contour, un autre cercle un peu moins grand, est composé de trente menhirs irréguliers, de 1m,80 environ de hauteur. En troisième lieu, à l'intérieur de ce second cercle, se voit une rangée en fer à cheval, composée de cinq trilithes dont la première paire a un peu plus de 4 ½ mètres de hauteur, la seconde un peu plus de 5 mètres, s'élevant graduellement vers celui du fond, qui a environ 6 ½ mètres de hauteur, sans compter le recouvrement. A l'intérieur de ce fer à cheval de trilithes se voit une rangée ovale de menhirs coniques composée, selon tous les auteurs, de vingt monolithes. Enfin, devant le plus grand trilithe git un bloc horizontal qui ne dépasse guère le sol; il est long de 3 ½ mètres sur une largeur *trois fois* moindre. Ce devait être l'autel. Le docteur Thurnam (*Stonehenge,* 1860, page 9), a remarqué que, se trouvant au solstice d'été au matin, debout sur cette pierre, il vit le soleil se lever, directement au dessus d'un menhir de 4 mètres de haut, placé juste en face de l'entrée du sanctuaire, à 150 mètres environ de distance. Ce menhir avait donc une relation intime avec le monument, qu'enveloppe encore à un grand intervalle un profond fossé circulaire bordé d'une levée à chaque bord. Il est évident, d'après les dispositions et les nombres observés dans le monument de Stonehenge, qu'il a dû être un immense calendrier ou sanctuaire sidéral, reproduisant trois fois le nombre trente des jours du mois, c'est-à-dire le nombre trente et le nombre trois. En outre, on y voyait ce nombre *trois* rendu dans les

Digitized by Google

proportions de la pierre d'autel et le nombre de pierres des trilithes; le nombre *cinq,* dans le fer à cheval que décrivent les cinq grands trilithes grandissant graduellement et figurant sans doute les cinq planètes primitives.[1] Enfin l'orientation et la forme générale du monument indiquent qu'il devait être élevé au dieu Soleil.

Au monument d'Avbury comme à celui de Stonehenge, le nombre des jours de l'année solaire est le résultat du calcul le plus simple, exécuté sur le nombre des pierres dont l'ensemble compose le sanctuaire.

AVBURY.

Nombre total des menhirs : 184.

(100 du grand cercle, + 30, + 30, des cercles moyens, + 12, + 12 des petits cercles.)

Dans 184 100 × 2 +
80 × 2 +
le nombre 4 des cercles intérr.

Total..... 364

Le nombre 4, le seul qui ne soit pas multiplié, est précisément celui dont les divers multiples forment les éléments et l'ensemble du sanctuaire. C'est l'unité locale, le nombre des saisons et celui des points cardinaux.

$$7 \times 52 = 364$$

Les constructeurs du sanctuaire d'Avbury avaient donc la semaine de 7 jours et l'année de 364.

STONEHENGE.

Nombre total des menhirs et des pierres de couronnement du grand cercle : 120.

(30 du grand cercle, + 30 pierres de couronnement, + 30 menhirs du second cercle, + 20 du petit, + les 10 menhirs du fer à cheval.)

120 × 3 + les couronnes
au nombre de 5 des trilithes.

Total..... 365

Le nombre 5, le seul qui ne soit pas multiplié, est précisément celui dont les divers multiples forment les éléments et l'ensemble du sanctuaire. C'est l'unité locale, le nombre des planètes des Chaldéens[2] et des jours de leur semaine.

$$5 \times 73 = 365$$

Les constructeurs de Stonehenge avaient donc la semaine de 5 jours et l'année de 365.

On a cherché à Stonehenge, comme on avait fait à Avbury, des inscriptions proprement dites, pour expliquer l'objet du monument : on a été fort déçu, on n'a rien trouvé. Et pourtant nos archéologues officiels réclament, pour asseoir leur juge-

[1] Il est presque impossible que les trilithes aient été d'abord au nombre de sept, complétant ainsi l'ovale, et représentant les sept planètes des époques moins anciennes; les deux trilithes les moins grands peuvent d'autant moins vraisemblablement avoir été détruits, que, il y a cent ans à peine, tout le sanctuaire avait subi peu de dégradations. Tous les menhirs de grès très dur étaient fixés à un demi-mètre de profondeur, dans des alvéoles taillées dans une roche calcaire, et assujettis à l'aide de silex fragmentés et fortement tassés.

[2] Les Chaldéens reconnaissaient cinq planètes : *El* (le Soleil), *Nergal* (Mars), *Nana* (Vénus), *Nabo* (la Lune), *Bal-Gad* (Jupiter).

Digitized by Google

ment, ce qu'ils appellent des inscriptions, comme nos chroniqueurs ne veulent jurer que sur ce qu'ils nomment des chartes. Eh bien! des inscriptions et des chartes, écrites avec des centaines de caractères, simples comme le premier nombre, bravant l'effort des siècles, et dominant de leur masse imposante les modernes sceptiques qui les contemplent, ne sont-ce pas là des inscriptions et des chartes? Faut-il que nos érudits, selon leur louable habitude, enfourchent leurs lunettes et s'arment d'une loupe pour les déchiffrer? Ce livre, si pittoresque et si majestueux, tracé en face du firmament qui l'illumine, avec les œuvres mêmes de l'être qui a écrit l'Univers, ce livre d'Hermès Trois fois Grand, célébrant les magnificences infinies de la Création, n'est-il pas le livre par excellence, le livre vivant de l'humanité? Et l'âme de nos premiers pères n'en jaillit-elle pas de toutes parts avec ses souffrances, ses efforts gigantesques, ses constantes aspirations à l'idéal?

Ce grand sanctuaire, le *Côr-Gawr* de *Salisbury* = (Kar-is-bury), a conservé, comme on le voit, le nom du Kar, et dans son nom, et dans celui du lieu habité le plus voisin. Il est tout entouré de tumulus formant une vaste nécropole, et dans lesquels on a toujours trouvé des objets de bronze et de pierre, jamais de fer. Les tumulus ayant dû venir se ranger autour du sanctuaire, celui-ci remonte donc fort haut dans la période du bronze.[1]

Un des temples de l'Ile de Gozzo, près de Malte, est un cercle de 50 mètres de circonférence, formé d'un mur pélasge de pierres fichées. Cette *Torre tal Giganti* (Tour des Géants), est sans doute encore un temple du Soleil, car on y voit, outre trois roches qui paraissent avoir constitué un dolmen, une pierre conique de 40 centimètres de hauteur sur 15 de diamètre, comme la Pierre noire du temple d'Emèse, dont parle Hérodien (liv. V, chap. 3), et qui était le symbole du Soleil, pierre non taillée et tombée du ciel (la Ker-aunie).

Le temple de Jupiter Serapis à Pouzzole, qui date du commencement de l'ar-

[1] La plupart des vues qui ont été publiées sur Stonehenge sont fausses. Celle que donne l'excellente *Histoire de l'art monumental* est de ce nombre, et les descriptions, les mesures ne le sont pas moins. M. L. Bâtissier publie dans cet ouvrage une vue restaurée exacte du monument d'Avbury que j'ai décrit plus haut, et par une singulière méprise, les explications qu'il en donne s'appliquent au contraire à Stonehenge. Il a confondu les deux monuments, dont le premier, exploité comme une grande carrière, n'a pas laissé de trace sur le sol, tandis que l'autre, encore presque entier il y a cent cinquante ans, aujourd'hui fort délabré, m'a permis d'en reproduire une vue cavalière assez fidèle, en faisant une étude comparative de photographies des ruines, des dessins nouveaux et surtout anciens qu'on en a publiés. Je tiens néanmoins à prévenir le lecteur que les blocs sont bien moins réguliers, les espaces entre eux bien moins égaux que je n'ai été obligé de les représenter, en vue de la simplicité et de la facile intelligence du sujet. Ainsi, tel de ces piliers est plus arrondi ou triangulaire que carré, et l'espace qui sépare ceux du grand cercle varie de 0m,80 à 1m,50. Toutefois le trilithe principal, aujourd'hui en partie éboulé, était d'une exécution particulièrement soignée.

Digitized by Google

chitecture historique, avait seize colonnes, 12 + 4, formant une enceinte circulaire. (Serapis = Ker-apis). A Car-nac, il n'y a pas seulement un sanctuaire, il y en a deux placés bout à bout, et terminés chacun par une Courbe ou Kar formant la demi-circonférence. Le premier, composé de treize lignes de menhirs, aboutit près de la mer et de la rivière de la *Trinité* ou de Kra-ch. C'est là que les deux lignes extérieures s'arrondissent pour entourer les autres. A 500 mètres environ des derniers menhirs de ces lignes, onze nouvelles lignes commencent à couvrir un espace de 1,500 mètres environ, et se terminent à l'une des extrémités par un autre demi-cercle qui joint la première ligne à la onzième, enveloppant les neuf autres. Ce dernier monument est le vrai sanctuaire de *Carnac;* à côté se trouve le village de ce nom et le hameau de *Menech*. Un fait très curieux, c'est que les menhirs, dans chaque monument, grandissent progressionnellement, près des deux courbes, jusqu'au moment de les atteindre, et ceux qui forment ces courbes ou Kar sont les plus grands : ils ont 6 mètres de hauteur. C'est le même fait que nous avons déjà vu se produire à Stonehenge, dans le fer à cheval des cinq grands trilithes. Il est très significatif, et montre dans toute son évidence l'importance capitale de la *Courbe,* dominant tout le reste dans le sanctuaire.

Les deux monuments sont entourés d'une armée de tumulus et de dolmens, car il y a soixante-trois dolmens dans la seule commune de Carnac, et les tumulus sont bien plus nombreux. Ces tombes ont donné des objets de bronze et de pierre, mais aucun objet de fer ne s'y est rencontré.

Il est évident que les deux alignements de 11 et de 9 rangées à peu près droites de blocs, entourés d'une vaste Courbe les terminant par un demi-cercle, doivent avoir un sens mystique. Le 9 est le nombre trois fois grand : c'est 3×3, c'est l'Hermès *trismégiste* des Pélasges, dont le symbole, le triphallus, paraît sur la porte d'Alatri.[1] Le 11, c'est le nombre 7 des planètes avec le nombre 4 des saisons. Les roches augmentent de volume vers la Courbe qui est la vraie image de la *Divinité*. Ces menhirs pourraient être des cippes funéraires figurant les tribus confédérées d'un vaste pays comme la Gaule, et la nécropole environnante serait le lieu de repos des chefs de ces tribus. Mais il est bien plus vraisemblable que c'est un immense calendrier mégalithique composé primitivement de onze lignes de 365 ou 364 menhirs chacune, nombre des jours de chaque année. Ce cycle de onze ans aurait compris 4015 menhirs, nombre qui paraîtrait concorder avec le nombre approximatif des menhirs, avant qu'on eût exploité le monument comme carrière. Quoi qu'il en soit, les noms des lieux voisins Cra-ch, Men-ec (Sanctuaire de la Lune), Car-nac, démontreraient amplement qu'il y a là deux enceintes sacrées.

[1] Voir planche LIX.

Digitized by Google

Mais les Bretons, dont l'imagination n'est pas en retard sur celle des anciens Grecs, pour créer des personnages destinés à expliquer des mythes antiques, sont encore venus à notre aide : ils ont imaginé qu'un saint *Cor-nilly* (Corne de El) avait métamorphosé une armée de géants dans ces obélisques.

J'espère qu'après ce qui précède, on ne cherchera pas d'autre interprétation du nom de Car-nac que celle que j'en ai donnée : Lieu de l'Enceinte sacrée, du Kar.

Pour le Carnac de l'Egypte, il est situé à Thèbes, le plus vaste sanctuaire, la métropole religieuse de toute la Haute-Egypte, et dont le nom signifie *la Sainte.* Carnac est un des neuf villages qui remuent sur le corps de cette immense cité. L'un d'eux, c'est Louqsor, où des lions à têtes de bélier, symbole évident du Soleil, forment une avenue composée de plus de six cents statues, terminée par un grand temple. Dans cette allée gît un obélisque renversé. Ce symbole solaire couvre de sa masse une longueur de terrain de plus de 30 mètres; c'est le plus grand que l'on connaisse. D'immenses nécropoles touchent Car-nac; il y en a surtout à Gournah.

Maintenant je pense qu'on ne cherchera plus pourquoi il y a un Carnac en Egypte.

Car-n-ut, le moderne Chartres, a conservé sous sa cathédrale une crypte immense, ancienne grotte des Fées remontant aux époques mégalithiques, et le pays chartrain est plein de dolmens, d'enceintes rocheuses, de cromlechs, etc.

Un lieu qui, dans un genre bien plus pittoresque, ressemble, pour la sauvagerie déserte et mystérieuse du site, à Stonehenge et au Carnac de notre Bretagne, c'est Alaise, hameau perdu dans les montagnes, à 5 lieues sud de Besançon.[1] Il y a là deux petits villages voisins entre eux, Sarraz et Alaise, bâtis sur les grands plateaux abrupts au pied desquels coulent le Lison et le Todeure. Or, Sarraz s'étend presque au sommet d'un côteau sur lequel il y a, non-seulement des tumulus, mais une levée de terre et de pierres en forme de Courbe, si ancienne et si aplatie, qu'elle n'a plus qu'un tiers de mètre de hauteur, sur 10 mètres d'épaisseur. J'eus l'idée, pour juger autant que possible de l'âge de cette levée, de faire fouiller en ma présence un tumulus construit sur la levée même, et je trouvai de petits fragments d'os humains, de charbons, de poteries noires quartzeuses, et une rondelle de silex d'un centimètre de diamètre. Ce fut tout. Ces objets étaient suffisants pour me montrer qu'il y avait là une sépulture par crémation remontant à l'époque antéromaine : le *Vallum* ou Kar était donc infiniment antérieur à la conquête. Un peu plus loin, un autre Kar, formé d'un mur cyclopéen recourbé, est encore bordé de maisons

[1] Voir *Alaise et Séquanie* de M. A. Delacroix, et les excellents ouvrages de MM. Ernest Castan et Quicherat.

Digitized by Google

gauloises qui s'y appuient, et que les paysans appellent *Cabordes*. Le nom d'Alaise, qui s'écrivait en 1060 Alazia, avant le XIIIe siècle Alesia, est encore gravé sur un fragment de poterie romaine qu'on y a trouvé, et sur lequel on lit :

rappelant les noms de El, Al, et d'Isi. Il y a même dans l'archaïsme du Z renversé à l'étrusque, une analogie frappante avec l'inscription que j'ai déchiffrée sur la roche figurée de la Liss. Ce mot me paraît être une variante de celui de Kal-esia, signifiant *convocation, église,* et le surnom de Cla-mots (criards), qu'on donne encore aux habitants d'Alaise, semble bien confirmer cette explication. C'est la cité dont parle Diodore (*Antiquités,* I, 6), quand il dit qu'Hercule, vainqueur de Gér-ion, le terrible géant, fonda Alaise et épousa la fille d'un chef gaulois. Il entend par ce langage symbolique semblable à celui de la Genèse, que les Phéniciens, après avoir poussé leurs expéditions commerciales et religieuses en Espagne, vinrent établir des relations avec la métropole gauloise, avec Alaise, qu'il appelle, comme Plutarque, *Alaisia, Alêsia.* C'est la capitale que César nomme Alesia, et qui se distingue par sa position élevée dominant d'énormes précipices (*prærupta loca*). A Alaise, ancienne ville sainte par excellence, tout fourmille de lieux-dits à sens religieux rappelant le paganisme. Sar-raz, autrefois Sir-ra, le clos Sar-azin, le Cher-lieu[1], le Tar, rivière, les champs Car-riots, Bon-*Cœur*, Cor-dée, rappellent le Kar sacré. Il en est de même du Cro-c de Scey et du Manteau de Saint Ker-toff (Christophe). Le premier de ces deux noms représente une haute roche à laquelle l'imagination des campagnards voit encore fixé un anneau légendaire analogue à ceux dont on parle sur tant de points des Vosges. Celui-ci servait à attacher des barques pour traverser un lac vraiment fabuleux. En face, sur l'autre rive de la Loue, le gigantesque monolithe de Toumtâ-trou, taillé au tiers de sa hauteur en forme d'abri sous roche, élève fièrement sa tête sillonnée par les siècles. Quant au Manteau de Ker-toff, c'est une tache noire dessinée sur les abrupts de Sainte-Anne. Sous cette tache s'enfonce la grotte Sar-razine, magnifique caverne dont M. Delacroix a dit : « L'antre est si vaste, qu'il embrasserait la façade entière de Notre-Dame de Paris; si élevé, que sous son ciel de pierre partout éclairé de la lumière du jour, on voit parfois des nuées d'oiseaux tourbillonner et s'ébattre à grands cris, sans nul souci des visiteurs. »[2]

Près d'Alaise se déroule une immense plaine où plus de vingt mille tumulus

[1] En Séquanie, la *chère* est le Ker breton, le lieu où est tombé le guerrier, et où s'élève un cairn.

[2] Voir A. Delacroix, *Alaise et Séquanie.* (Besançon, Bulle, 1860.)

Digitized by Google

peuvent contenir peut-être 150,000 morts. Un seul d'entre eux a rendu au jour les squelettes de cent personnes : c'est celui de la *Croix du gros murger*.

La tradition a toujours fait d'Alaise un antique et très important lieu de refuge. Il fut celui de toute l'armée fédérée, quand le noble défenseur de la patrie gauloise, Vercingétorix, s'enferma dans la cité sainte pour tenter un effort désespéré contre la rage conquérante de César. C'est là que devrait s'élever la statue du héros qui, pour adoucir le sort de ses compatriotes, se livra lui-même à la cruauté du dictateur romain.[1]

Un simple coup d'œil sur le mont Sainte-Odile nous montre d'énormes lignes de murs cyclopéens bordant les détours d'un plateau de 4 kilomètres de longueur. Ce plateau, qui renferme et côtoie encore un nombre assez notable de tumulus, en contenait sans doute bien davantage avant que le sol en eût été constamment remué. Il est tout couvert, tout entouré, comme on l'a vu, de noms indiquant l'antiquité la plus reculée, et la plupart du temps paraissant nous rappeler les usages, les dieux et les cultes gaulois. Mais l'origine et l'objet même de ces enceintes sacrées sont surtout confirmés par les noms de lieux les plus voisins, *Kir-neck, Saint Gor-gon, Kol-isacker,* ou *Kor-isacker, Ger-twiller,* qui tous, comme on le comprend maintenant sans explication, désignent les fameuses courbes sacrées, l'immense Kar métropolitain de la contrée, formé de murs pélasges de près de 10 kilomètres d'étendue.

Il s'est donc trouvé en Gaule, aux époques qui devancent l'histoire, et qui de préhistoriques vont bientôt, j'espère, devenir historiques, quatre immenses lieux de réunion pour une vaste confédération de tribus, sanctuaires consacrés par des monuments religieux imposants, et où devaient sans doute se traiter à certaines époques de l'année, les affaires religieuses, politiques, militaires, judiciaires de la confédération. Ces quatre lieux qui résument le passé de nos ancêtres antéromains, sont *Carnac*, la *Kir-neck* (ou l'Otilienberg), *Car-nut* et *Al-aise* ou Sir-raz. De ces quatre sanctuaires, le plus ancien d'origine est sans doute Carnac, et les traditions révélant son objet sont entièrement perdues. Alaise, qui est sans doute le plus récent, date encore d'au moins 3,500 ans, car il s'y trouve un *dolmen ;* en outre, les Phéniciens l'ont trouvé déjà florissant environ mille ans avant notre ère, et la petite fouille que j'y

[1] La question de savoir si l'Alesia qui a été le théâtre de la lutte gigantesque entre la liberté gauloise expirante et le despotisme romain, divise encore aujourd'hui le monde savant entre Alaise et Alise Sainte-Reine, près de Semur. Après l'avoir étudiée à fond dans les publications, les musées et sur place, j'ai cru pouvoir me décider en faveur de l'Alaise franc-comtoise, dont les savants défenseurs ont mis dans la lutte tout le sang-froid, toute la bonne foi qui ont parfois manqué à leurs adversaires. Un des points principaux qui pouvaient appuyer l'hypothèse d'Alise, c'est l'antiquité des trouvailles qu'on y a faites. Ce point est tout favorable à Alaise depuis ma petite trouvaille.

Digitized by Google

ai faite décèle une bien haute antiquité. La Kirneck et Carnut sont bien anciens, car ils foisonnent de monuments mégalithiques. Karnac paraît avoir été le premier abandonné, et Alaise l'a été avant Carnut. La Kirneck seule a vu aux pèlerins pélasges succéder ceux des Gaulois, et à ceux-ci les chrétiens qui la fréquentent encore de nos jours. A l'époque gallo-romaine seule, époque plus fertile en invasions qu'en pèlerinages, elle paraît avoir servi plutôt comme défense que comme sanctuaire.

Je pourrais m'étendre bien davantage sur ce magnifique sujet du Calendrier et des lieux où l'on en proclamait les phases aux époques inconnues de l'histoire : les bornes de ce travail m'obligent à m'arrêter, et je dirai un seul mot des âges historiques. Ils jetteront eux-mêmes quelque lumière sur ceux qui les ont précédés.

Le premier Calendrier connu fut circulaire, en imitation du disque du soleil et de la lune dans son plein. C'est le cercle d'or d'Osmendès; il est antérieur à Moïse et contemporain des anciens rois de Thèbes. Le zodiaque circulaire de Dendérah, qui est postérieur, quoique très ancien encore, est aussi une sorte de Calendrier où figurent, comme dans le précédent, les divinités sidérales qui sont censées présider aux diverses divisions de l'année. Dupuis le croit du 15e siècle avant Jésus-Christ.[1] On y voit quarante-deux barques, sans doute une pour chacun des trente jours du mois, et douze pour les douze mois ou signes du zodiaque.

Au moyen-âge, l'usage de Calendriers analogues, destinés à parler aux yeux du public un langage frappant, comme celui des vitraux peints, s'était perpétué sous forme d'horloges dans les sanctuaires de l'époque, nos vastes cathédrales.

De nos jours encore, un assez grand nombre de roches des Vosges et du Jura ont conservé des noms rappelant le cours du soleil, et servent à marquer, par leur inclinaison sur cet astre, le milieu du jour ou un autre moment de la journée. Telle fut peut-être la destination du *Ninerstein*, la Pierre du nombre Neuf, qui s'élève près du Hohwald, en face du mont Sainte-Odile. Tel dut être l'objet de Piquant-Pierre, pyramide quadrangulaire parfaitement orientée. Elle s'élève sur une pente, près de cromlechs, à côté de la pente orientale du Ballon de Servance. (Voir les dessins.)

C'est dans le sanctuaire du Kar que se conservait l'Arche sainte (*Arca*). Elle renferma les traditions sacrées de la nation, écrites sur des Char-tæ, terme d'où nous avons tiré ceux de *char-tes* et de *car-tulaires*. A l'époque de la République romaine, des fonctionnaires spéciaux, des *car-tularii,* étaient encore chargés du soin de ces écrits ou *archives,* qui furent d'abord les *arcanes* du culte, et le mot

[1] Dupuis base son opinion sur un calcul astronomique dont on ne saurait contester l'exactitude.

Digitized by Google

d'*archives* nous est resté, après avoir perdu son sens originel. C'est ainsi qu'au moyen-âge, le droit d'asile attaché à certaines églises, tirait son origine d'un usage analogue, appliqué chez les Romains et les Grecs, aux statues des héros et aux temples des dieux. Et ces derniers peuples n'ont dû suivre en cela que l'exemple de leurs prédécesseurs qui, au lieu de temples, adoraient la divinité dans l'enceinte à ciel ouvert. C'est encore ainsi que le mythe des trois Grâces des Latins, application de la Triade, répond aux Charites des Grecs; et Max Muller a démontré que les Charites ne sont autre chose que les Haritas, les sept sœurs, les sept cavales du char solaire dont parlent les Védas, symbole transparent des sept planètes. En même temps, sans doute c'étaient des vierges préposées à la garde du feu sacré entretenu dans le Kar. Plus tard ce soin fut confié à Rome aux Vestales, et dans nos montagnes aux Fayes ou fées, dont tant d'anciennes roches sacrées ont conservé le souvenir.

Le Kar, ou Enceinte sacrée, étant toujours l'image de la société antique, a dû en suivre toutes les phases: Ainsi dans l'origine, le dolmen funéraire est entouré d'une courbe de roches; puis le culte des morts vient transformer l'enceinte en un lieu de pèlerinage[1] où se tiennent, à des époques fixes, des assemblées publiques. Après que les cérémonies religieuses y eurent dominé, la forme théocratique de la société venant à se modifier, le Kar dut être le théâtre d'assemblées plutôt politiques et judiciaires. Dans le Nord de l'Europe, où la marche de la civilisation a été plus lente, nous pouvons encore trouver au moyen-âge des traces importantes de cette destination finale. Ainsi dans l'ouvrage de King, *Monumenta antiqua,* des faits nombreux montrent que l'Irlande et l'Ecosse ont vu se perpétuer ces usages. Wormius dit que dans le Nord, les nobles se réunissaient dans des cercles de pierres pour élire leurs princes, jusqu'en 1356. Martin (page 241) a signalé dans les îles septentrionales, des traces de la coutume de rendre la justice dans des cromlechs. A Bure, dans le Jura, pendant tout le moyen-âge, le président des plaids se plaçait sur un dolmen détruit récemment.[2] Enfin Eric fut proclamé roi de Suède dans un cromlech qui existe encore près d'Upsal, et dont une large pierre occupe le centre, et les Gor-sedd ou cercles de pierres des îles de Mann, passent pour avoir servi aux assemblées religieuses, politiques et judiciaires. A Carnarven, ces assemblées existent encore, mais seulement pour la poésie et la musique.

Dans les sociétés antiques, les nations recevaient elles-mêmes des divisions tirées du calendrier. Ainsi les douze nomes de l'Egypte, etc., symbolisaient les

[1] En allemand, pélerinage se dit *Wallfahrt*, voyage au *Vallum*, au Kar.

[2] Voir Quiquerez.

Digitized by Google

douze mois de l'année. Les douze cités étrusques gravitaient autour du sanctuaire principal, comme les douze signes du zodiaque autour du Soleil.

Le Kar est représenté trois fois dans le fameux dolmen à galerie de Kivick, déjà cité. Il a la forme d'un fer à cheval ou d'un oméga (Ω), lettre qui paraît d'abord avoir représenté le Kar, la Courbe décrite par le cours du Soleil, tandis que la lettre opposée, l'*A*, représentait d'abord le trait, le rayon lumineux. Ces deux éléments du cours des astres résumaient pour les anciens la vie universelle, comme le rapprochement de l'*A* et de l'Ω[1], comme le menhir entouré d'un cercle de pierres ou superposé à un tumulus.

Je donne d'après Nilsson une vue de la dalle sur laquelle figurent les trois représentations précédentes du Kar. On y voit tout en haut une sorte de marteau ou de couperet mystérieux suspendu sur la scène comme l'ascia sur la porte de nos cours colongères du moyen-âge.[2] C'est sans doute l'emblême de la justice divine. Au dessous, on retrouve cet instrument aux mains d'un personnage près duquel un autre exécute une danse sacrée, tandis que deux autres jouent du cor ou Car-nyx, symbole de la courbe comme le caducée. A gauche, deux personnages placés dans un Kar, paraissent frapper sur des espèces de cymbales, symbole solaire. Une seconde ligne de figures nous montre huit prêtres encapuchonnés, entourant une chaudière de sacrifice. Enfin, au troisième rang nous voyons deux Kar devant lesquels un exécuteur conduit des prisonniers, les mains liées derrière le dos, et sans doute prêts à être sacrifiés.

Dans l'origine, les jeux publics avaient un caractère religieux. Aussi se donnaient-ils dans l'enceinte du Kar. Les hérauts d'armes s'appelaient Ker-ux chez les Grecs, Kér-étien chez les Hébreux. Ils déclaraient la guerre au nom des dieux, et leur rôle était à la fois politique et religieux. Leur arme symbolique s'appelait en attique *Ker-ukeion*, *Kar-ukeion* en éolien. Chez les Latins, le changement très habituel à cet idiome de *R* en *D*, donna naissance à Cad-uceus pour Car-uceus. Le caducée est donc l'emblême de la révolution sidérale et de l'enceinte du Kar : il n'est point l'attribut de Mercure, mais bien son *Emblême*, c'est-à-dire l'emblême des divinités sidérales dont Mercure est le héraut, l'interprête.

Maerobe nous dit en effet (*Saturn.*, lib. I) que le caducée représentait le soleil; il aurait dû ajouter : du moins à l'origine. Il représenta aussi alors l'Enceinte

[1] Dans l'origine il n'y eut que deux voyelles : l'*A* et l'Ω; plus tard, on en adjoignit une troitième, l'*I* : on forma le nom de la divinité en Egypte, en Asie et jusqu'en Chine, *I A* Ω. Plus tard on ajouta l'*E*, et l'on obtint le nom de la divinité en quatre voyelles, le tétragramme, dont on fit *IEhOAh*.

[2] On peut aussi le comparer pour le symbolisme à la hache des licteurs romains, signe de la protection et de l'autorité divines.

Digitized by Google

sacrée qui, ainsi que nous l'avons vu, ne prit pas toujours la forme du soleil. Ainsi le caducée du Mercure trouvé à Gundershoffen, et reproduit par Ravenez, figure une sorte de fer à cheval ou d'étrier quasi triangulaire, c'est-à-dire le contour des enceintes précitées du Ziegenberg et d'Etival. D'autres fois le caducée n'est qu'un bâton recourbé en demi-cercle au sommet, le Kar. Dans la disposition postérieure devenue classique du caducée, les serpents représentent le cours du Soleil et de la Lune, tantôt réunis, tantôt séparés dans le ciel, tandis que le bâton qui les divise symétriquement, c'est l'Equateur.

On a trouvé à Rheinzabern un bas-relief de terre cuite où Mercure tient dans sa main, *bien plus grosse que sa tête,* la bourse et le caducée. Comme la statue est d'ailleurs d'un dessin irréprochable, il y a dans cette disposition un emblême parlant de l'*Abondance* (la bourse) que procurent les divinités sidérales (le caducée[1]).

La *main* de justice, avec les trois doigts levés, emblême de la Triade, peut avoir été un des symboles de Mercure, et nos évêques, successeurs chrétiens de ce dieu, comme préposés à la garde de l'Eglise, et, interprètes du ciel, ont conservé tous ses attributs. Ils sont caractérisés par l'anneau, le bâton recourbé des plus anciens caducées; la forme conique de la pierre sacrée du Soleil paraît dans leur coiffure : au moyen-âge, c'était la forme du croissant de la Lune à laquelle nous avons vu tant d'enceintes antiques consacrées. Le bélier est souvent l'attribut de Mercure pasteur : c'est l'origine des images du Bon pasteur. Un des insignes du pope est encore un caducée surmonté de deux têtes de serpents imitées de l'étrusque. Les Egyptiens qui figuraient le monde sous les traits de Pan, lui mettaient à la main une houlette *recourbée*, sorte de caducée primitif, marquant le circuit du soleil. C'est ainsi qu'Eusèbe, Pharnutus et Servius ont expliqué ce symbole. Enfin, plusieurs monuments gallo-romains représentent des druides tenant une sorte de croissant. Au Donon, un Mercure exhumé porte un bâton dont les serpents forment un anneau. D'autres Mercures vosgiens tiennent une faucille. C'est toujours la Courbe.

Hermès passait pour l'inventeur des nombres et des caractères. Ces caractères ne sont pas les lettres ordinaires, mais les signes mystérieux, livré *hermétiquement* fermé aux profanes, les hiéroglyphes qui, étant d'abord la langue divine, ont été tirés des astres qu'on adorait. Aussi passait-il pour l'inventeur du Calendrier et l'interprète des dieux. Il devait donc présider à l'Enceinte sacrée et au Conseil astrologique qui s'y tenait. Son nom relativement récent renferme la racine *Kur*[2], la Courbe, le

[1] Il est probable que l'origine du mot grec *Keir* signifiant *main*, est encore le Kar, symbole de générosité et d'abondance, comme d'autorité.

[2] Prononcez *Cour*.

Digitized by Google

Soleil, et celle de *Mer,* le mois de Mars qui ouvrait l'année antique. Son nom plus ancien, Hermès, vient de Ker-mas (Her = Ker), mesure du circuit sidéral. Nous avons vu ce nom conservé à d'anciennes foires patronales dans le Nord. Une autre forme très archaïque du nom de Mercure, Mer-Kol, rappelle le premier mois de l'année et le Soleil ou le Tonnerre. Les Romains, en effet, avaient spécialement attaché Mercure au service du dieu du Jour, Jupiter, si bien que les Celtes des Vosges en firent le successeur de toutes leurs divinités solaires, et que les auteurs latins ont pris Mercure pour le grand dieu de la Gaule.

Le caducée étant le symbole du dieu Mercure, et celui-ci l'interprète des divinités anciennes, il serait très intéressant de suivre l'histoire du caducée dans toutes ses phases successives. On a été frappé des formes et des dispositions excentriques du caducée et des attributs de Mercure dans les Vosges. Ce n'est pas assez; il serait du plus haut intérêt d'en faire une étude comparative approfondie. Il y aurait dans un pareil travail toute une révélation sur les idées, les coutumes, l'histoire religieuse, politique et sociale de nos ancêtres à l'époque de leur indépendance.

Ainsi, l'on a pris parfois pour un affranchi gaulois le GABRO trouvé à Gerstheim; on avait même été jusqu'à lire GLABRO, et l'on n'a pas remarqué qu'une pierre du musée de Colmar, paraissant antérieure à la conquête romaine, porte en gros caractères CAPR... Le Capro de Gerstheim, dont l'orthographe a été amollie par le Germain qui l'a sculpté, a bien le type lourd et massif de cette nation. Il tient une hache ou une bourse. Dans la deuxième hypothèse, ce serait un attribut de Mercure; dans la première, un symbole solaire. La bulle ou médaillon qu'il porte suspendu au collier pourrait être encore un emblème du disque du soleil. On a trouvé assez fréquemment des représentations du dieu Capro, dans un des principaux passages des Vosges, aux environs d'Abreswiller. Le nom de ce village, si connu des archéologues, était autrefois Al-bers-willer, passage de El-Soleil. Capro, comme ses attributs l'indiquent, est un Mercure triboch, protecteur des passages. Il ouvrait les chemins et l'année, comme son homonyme Apri-lis, le mois d'avril, ouvre la terre et la saison des voyages : telle est du moins l'interprétation la plus vraisemblable.

Un autre Mercure local, mais d'origine plus gauloise, et qu'on a pris à tort pour un soldat gallo-romain, c'est le dieu LE.....NVS, qu'on a supposé pouvoir lire LEPONTIVS, et qui paraît bien n'être autre chose que Leherennus, le Mars-Leherenn dont on a trouvé des inscriptions dans le Midi de la France. Tout, dans ce bas-relief, semble rappeler une divinité solaire des combats. Le personnage, comme plusieurs de nos Mercures vosgiens, tient la pique, symbole du rayon solaire. Il appuie la main gauche sur un bouclier à umbo saillant et à rebord, qui ressemble singulièrement à l'hiéroglyphe du dieu du Jour. Le coq, symbole de cet

Digitized by Google

astre à son lever, sert d'enseigne à notre héros, comme à nombre de nos Mercures locaux. De son capuchon descend une pointe en forme d'*S*, symbole très admissible de la courbe sacrée. L'attache cruciforme du manteau peut rappeler les points cardinaux; enfin la poignée de l'épée est trilobée, indication peut-être intentionnelle de la triade. Le personnage me parait être un Mercure guerrier, d'une exécution postérieure à la conquête, mais tout imprégné du caractère et du symbolisme gaulois.[1]

On a beaucoup discuté sur les statuettes trouvées sur divers points de la Lorraine et des Vosges, et représentant un cavalier terrassant un homme terminé, au lieu de jambes, par des serpents. M. de Beaulieu a cru y voir un dieu triboch, sans songer que certaines de ces statuettes, trouvées en Lorraine, portent un cachet si archaïque et sont d'un style si distingué, qu'on est tenté de les comparer aux sculptures égynètes. Toutefois ce sujet était si affectionné des Gaulois, que l'époque gallo-romaine encore l'a reproduit. Il y en a deux au musée Engel. Le cavalier terrasse un homme-serpent enroulé en triple Courbe, ou en *S*, et tient parfois une massue comme Hercule qui, lui-même, n'a jamais été figuré à cheval. M. de Beaulieu donne la description et le dessin d'un de ces groupes, qui se trouve dans le jardin de Valéristhal (près Sarrebourg). Malheureusement, de même que pour la roche de la Liss, il regrettait vivement qu'aucun caractère, aucun signe ne permit de deviner le sujet de ce monument figuré, ici il n'a pas remarqué un petit détail très bien rendu cependant sur le dessin qu'il a fait exécuter. C'est une espèce de marteau fiché en terre, au pied du cheval, et qui paraît avoir été lancé par le cavalier. Ce marteau, c'est l'inscription, c'est le symbole de ce cavalier, seigneur de la Courbe ophidienne, c'est-à-dire de la lumière et du tonnerre; c'est la Kér-aunie, l'instrument que lance le dieu Thor, le dieu du Kar. Ce dieu Thor, c'est le même à peu près que Thir, Tarbel, Tar-an, Tar-anis, Tar-anucnus, Gra-n, sous des formes un peu différentes. C'est encore un frère du Quir-inus des Sabins, le dieu de la Courbe et de la pique, du Cer-nunnos de l'autel de Notre-Dame de Paris, qui porte des anneaux suspendus à ses cornes. Les Gaulois ont encore rendu ce mythe sidéral de la triple Courbe par le Tar-vos Tri-car-anos (le taureau aux trois Gru-es), et par le magnifique taureau de bronze, à trois cornes, du musée de Besançon. Ce dernier peut bien être d'origine kimrique, bien qu'il soit de facture grecque, attendu que les Cimbres, les descendants des Kimris, avaient coutume de jurer sur un taureau de bronze. Seulement la triple Courbe étant à un point de vue le symbole de l'enfer à la triple enceinte, il est probable que les deux dernières divinités, le Taureau

[1] Quant à l'inscription si fruste qui surmonte le bas-relief, faut-il lire avec M. Mérimée *Leherennus?* C'est ce que je n'oserais dire.

Digitized by Google

solaire aux trois Grues et le Taureau aux trois cornes, étaient plus spécialement des divinités funéraires correspondant au Hammon des Egyptiens, et au Summanus[1] des Latins, le dieu des orages nocturnes, à qui on offrait à Rome deux béliers noirs, quand on offrait deux béliers blancs à Jupiter, le dieu du Jour.

En tant que protecteur des passages dans les forêts de nos montagnes, Odin-Vodan a été fort en honneur. Vaudoncourt lui a emprunté son nom, dont le dérivé Vouvou sert encore à effrayer nos marmots. A Vaudémont, ce dieu avait un temple, et Vaudéville, le ban de Vaudicourt, paraissent l'avoir adoré, puisqu'elles ont conservé son nom. A ce contemporain de Mercure, à ce successeur de Neimheid et du Nimroud asiatique, ne s'arrête pas la tradition des divinités protectrices des passages. Au grand chasseur Odin a succédé une autre individualité fort en honneur dans les Vosges et les Ardennes : je veux parler du grand saint Hubert. En dépit de la légende du moyen-âge, qui n'est rien moins que précise, je crois apercevoir dans cet habitant de l'Olympe moderne un mythe très ancien. Le saint Hubert de la légende, ou si l'on préfère, de l'histoire, à la façon dont on l'écrivait au VIIe siècle, avait été un fils débauché d'un duc d'Aquitaine. Ce jeune homme, chassé du domicile paternel, se serait retiré à la cour de Pippin de Herrstall, encore païenne, et aurait subitement résolu de se consacrer au seigneur, à la vue d'une croix lumineuse qui lui serait apparue à la chasse, sur la tête d'un cerf. Les auteurs, pour son arrivée à l'épiscopat de Maestricht, qu'il occupa longtemps, varient de 667 à 711, première incertitude ajoutée à celle du miracle. Bien plus! l'abbaye de Saint-Hubert, fondée dès 698, aurait tiré son nom du saint évêque dont elle prétendait conserver les reliques, tandis qu'il aurait vécu encore longtemps après 711.

Quoi qu'il en soit, le successeur de Mercure, dans la vénération de nos montagnards, c'est saint Hubert. Comme son modèle, il a conservé pour compagnon fidèle le chien. Au lieu d'avoir pour symboles la *Courbe* du caducée et celle des cornes d'un bouc, il leur a préféré les cornes de cerf du dieu gaulois Ker-nun (cornu) et l'anneau suspendu aux cornes de ce personnage sur le bas-relief de Notre-Dame. C'est l'anneau de la clé que portait déjà la Cybèle pélasge, en mémoire du disque solaire et de l'année que la clé du Soleil doit ouvrir. Cet anneau symbolique a laissé des traces remarquables jusqu'à nos jours sur nos roches vosgiennes et même dans les usages contemporains. La roche étonnante du Schlüsselstein (Roche de la clé), dont j'ai donné plusieurs dessins, nous montre deux monuments se détachant de la masse naturelle, un *Tau* et une haute galerie ou anneau, qui se complètent mutuellement pour former l'hiéroglyphe de la clé. Sur l'énorme roche voisine du château de Vasenbourg, près de Niederbronn, un anneau est taillé dans

[1] Suna-Man, par contraction Sum-Man, le Soleil et la Lune.

Digitized by Google

la masse, sans qu'il soit possible de lui assigner un objet d'utilité. Il en est de même d'un anneau taillé dans une roche du Tænnichel, et des deux magnifiques anneaux creusés en face l'un de l'autre, sur la face occidentale de la Pierre percée de Teintrux, et qui ressemblent à un gigantesque télescope dont le tube aurait près d'un mètre de diamètre.[1] On a discuté beaucoup sur les anneaux que portaient des statues antiques sans sexe trouvées au Donon : c'était encore l'anneau symbolique les rattachant au culte des astres.

J'ai nommé des usages conservés jusqu'à nos jours. On en retrouve encore la trace sur toute la longueur de la ligne vosgienne. Ainsi dans le Palatinat, aux environs de Mackwiller, à Wihr-au-Val, près de Masevaux et ailleurs, on conserve précieusement une clé antique à anneau circulaire forgé. Il suffit d'introduire cet anneau dans la bouche des bestiaux incurables par les procédés de la science humaine, pour obtenir leur guérison. C'est toujours la magie du Kar.

Mais revenons à saint Hubert, l'héritier de la clé symbolique des anciens. Il est encore très populaire dans nos vallées, et son nom allemand y parait au moins aussi ancien que celui du patron des Ardennes. Ainsi, nous avons aux Trois-Epis une croix du Héberi. A Guebwiller on l'appelle Huperi, et dans le Jura même, à Alaise, ce rendez-vous des anciens cultes gaulois, nous retrouvons la roche de Hiobri, en face la roche de Bacchu. Le nom d'Hubert a évidemment une origine antéromaine. C'est le protecteur (Hu) des passages (Ber), nom gaulois d'un dieu qui doit l'être aussi.

La miraculeuse clé de ce personnage se conserve encore dans plusieurs de nos vallées, où j'en ai vu de nombreuses éditions, à Wische, à Saverne et ailleurs. Moi-même je suis encore sous la bienfaisante influence de ce talisman dont à 7 ans je reçus dans cette ville l'empreinte précieuse sur la main. Les paroles sacramentelles, comme l'application de la relique rougie au feu, ont sans doute eu la vertu de faire de moi un chasseur... aux dolmens.

Au pied du Donon, ce pays de foi naïve, les montagnards, passant le soir dans une sombre forêt, à la lueur des éclairs, au bruit retentissant de la foudre, ne manquent jamais de chanter cette prière épique qui les préserve de tout danger :

Grand saint Hubert, patron des Ardeignes,
Prestissimo.
Qu'avez eu la gloire de voir not' seigneur Jésus-Christ crucifié ent' les cornes d'un cerff;
Et d' recevoir l'étole miraculeusement envoyée par le *ministre* d'un ange,
Dont nous vous demandons d' nous octroyer la grâce,
Prestissimo.
En nous préservant de rage, maléfices, morsures de vipères, coups de tonnerre et autres maux.
Priez pour nous, grand saint Hubert.

[1] Voir les planches représentant ces anneaux.

Digitized by Google

Autrefois, la messe de Saint-Hubert se célébrait sous les épaisses voûtes de la forêt, au son du cor, au milieu du cortége des chasseurs. Le prêtre distribuait du pain bénit à toute l'assistance, bipèdes et quadrupèdes, pour préserver ces derniers de la rage pendant toute l'annee.[1] Aux premiers rayons de l'aurore, la messe terminée, la joyeuse compagnie se rendait à un repas que couronnaient, au moment du départ, les mâles refrains du patron des chasseurs; et les chœurs répondaient aux accents du métal :

O saint Hubert;
Le front découvert,
Nous chantons ta gloire;

Nous allons boire,
Et porter ta santé
A la postérité.

Et maintenant, ô saint Hubert, sans déroger à ta grandeur, daigne abaisser sur nous tes regards, et nous octroyer la grâce d'user un instant de ta clé miraculeuse, afin que nous parvenions enfin à sortir de ce labyrinthe ensorcelé du Kar, pour n'y plus jamais rentrer. Amen.

Origine de quelques enceintes antiques des Vosges et des monts voisins, révélée par leur nom.

Gir-baden, cette belle ruine à fondations gallo-romaines, paraît avoir, comme beaucoup de nos châteaux vosgiens, une origine bien antérieure au moyen-âge. Au dessous de la demeure seigneuriale, on aperçoit en effet les débris d'un vallum recourbé, formé de pierres brutes amoncelées, du côté de Molkirch. C'était le Kar. En haut allemand, *bedden* signifie *corps morts;* ainsi les tumuli, considérés comme des tombeaux de géants, se nomment encore *Hünerbedden*. Gir-baden est donc synonyme d'Enceinte des Tombes, ce qui paraît conforme à la destination primitive de cette colline. Quant à l'origine préhistorique d'un grand nombre de nos ruines féo-

[1] En Russie, des pratiques semblables, rappelant le paganisme, sont restées en vigueur. Le 23 avril, jour de la Sainte-Flora, patronne des chevaux, il se dit une messe en présence d'une grande assistance de palefreniers tenant leurs chevaux par la bride. Un mois après, à la Sainte-Laura, le pieux sacrifice se célèbre au milieu d'un cortége de bêtes à cornes, qui répondent dans leur langage aux invocations du ministre qui les bénit. En Alsace, on a conservé au fond des vallées de Schirmeck, Guebwiller, Munster, l'usage de faire bénir à la messe, le jour de la Saint-Blaise, le 3 février, du pain et du sel destiné aux bestiaux. C'est un souvenir de la grande vénération qu'on accordait à ce saint dans l'Eglise grecque pour les maladies des bestiaux. Ces coutumes tireraient-elles leur origine du nom du personnage, si répandu dans les Vosges, et qui rappelle ceux de Bel et d'Isis?

Digitized by Google

dales des Vosges, du Hundsrück et du Jura, elle sera de plus en plus facile à démontrer, à mesure qu'on fera de nouvelles fouilles. Je citerai seulement les faits suivants : Dans la cour méridionale des Trois châteaux, à Eguisheim, on a trouvé une petite hache symbolique de serpentine polie, déposée au musée de Colmar[1], des grains de colliers gallo-romains en terre cuite, un fer de lance de même époque ; et j'ai même sorti des décombres des fragments de poteries grises friables, évidemment gauloises. Au château de Greifenstein, près de Saverne, le roc sur lequel repose la ruine féodale est percé de portes et d'escaliers dont les angles tout arrondis montrent une existence de plusieurs milliers d'années. Près de là une muraille cyclopéenne s'étend sur la montagne. Aux environs de Trèves, à 2 kilomètres de la commune de Kordel, dont le sol est jonché de haches de pierre, la ruine féodale de Ramstein est superposée à des abris sous roche et à des escaliers taillés dans le roc vif. Un de ces abris, aujourd'hui bouché, a restitué une hache de serpentine à douille formant un cône renversé.[2] Au pied de la ruine, j'ai dessiné un abri important avec empreinte préhistorique.

L'enceinte ovale du Gal-s a été citée.

A la Val-ette, près d'Abreswiller, il y a une enceinte à peu près carrée, formée d'un vallum en grosses pierres sèches : elle a de 22 à 24 mètres de côté. Elle paraît avoir été dédiée à Vodan.

Wal-scheid, près de Dabo, est au pied d'une colline couverte de tumulus, et d'une enceinte en pierres sèches dont je parlerai : elle est sur le Hengstburg.

Wal-burg est le nom de la forêt qui s'étend au nord sous les Murs païens serpentants du Seelburg, près d'Aubure.

Guer-mari (777), Ker-mere (887) sont les anciens noms de Guémar que domine la grande courbe sacrée en *S* des Murs païens du Tænnichel.

Il y a le Cra-ch, au pied du Donon, comme à côté de Carnac. Au Donon, un vallum de terre et de pierres contourne en forme d'arc toute la partie nord de la crête. Le nom de Cra-s s'applique à divers points où des groupes de rochers curieux rappellent les cromlechs et les mégalithes. Il en est ainsi d'un point derrière La Baroche. Au dessous du Vorhof d'Ammerschwihr, dont la pointe est occupée par un magnifique mégalithe, on a conservé le nom de Cras à un canton forestier. Dans le Lot, la commune du Cra-s se distingue par une enceinte gauloise garnie de mardelles.

Schir-meck est au pied du Donon. C'est le nom gaulois Kir-neck germanisé ; si l'allemand *Schirm* signifie *abri, protection*, il devait s'appliquer tout naturellement,

[1] Voir planche X, n° 1.
[2] Voir aux dessins.

Digitized by Google

d'après ce que nous avons dit, à un lieu d'asile, placé sous la protection du grand sanctuaire de la contrée.

Scher-willer est dominé par le Frankenbourg, cette ruine du moyen-âge, au dessous de laquelle s'étend au sud-est un mur pélasge de grand appareil, terminé au midi par un court crochet en petites pierres amoncelées, comme le bâton pastoral est surmonté d'une courbe, et comme le sont les plus anciens caducées.

La cime de la Gar-nfürst, près de la roche de la Liss, est environnée de plusieurs menhirs et abris intéressants, et le Kir-re-See, étang desséché, situé près de là, est tout voisin de plusieurs cromlechs. Les naturels du pays m'ont assuré que le Kir-re-See n'était pas *kir,* c'est-à-dire que c'était un lieu hanté, ce qui démontre la véritable origine du mot.

Le ruisseau du Kar-nbæchel coule au pied de la double enceinte en pierres sèches du mont Dori, entre Masevaux et Rougemont, dont les environs sont couverts de centaines de tumuli.

Dans le Palatinat, Gre-then, nom transposé de Ger-then, ressemble fort à Ger-t-willer. C'est un village bâti au pied de la gigantesque enceinte préhistórique des Murs païens, qui a restitué récemment des poteries gauloises, des ustensiles de bronze et de pierre.

Gér-ouville (= *Ierouville*) avait un temple romain d'ordre corinthien, et a rendu au jour beaucoup d'antiquités gauloises.

Dans le Jura septentrional, Scherwiller, sur les rives du Doubs, a une enceinte gauloise.

Cour-faivre a une triple enceinte et un tumulus à fosse circulaire; près de là une hache de bronze a été extraite d'une tombelle.

Ker-wald, près de Liesberg, a conservé une enceinte circulaire en terre.

Le Char-vin, colline voisine de Rocourt, a une enceinte circulaire en terre, qui passe pour un sanctuaire antique.

Le village de Cour-genay est dominé par une antique enceinte.

Cor-nol est bâti au pied de l'enceinte préhistorique du Mont-Terrible.

A Cour-roux, le Cercle des Fées est une levée circulaire de terre, avec fossé et mardelles au voisinage.

En Alsace, le nom du mont Katzenberg, au dessus de Lützelhausen, doit son origine à une corruptiou du mot *Gal-s*, comme le Katzenthal situé au pied de l'enceinte précitée du Gals. La cime du Katzenberg est entourée au nord d'un demi-cercle formé par un mur pélasge de grand appareil. Il a 25 mètres de longueur sur 1m,50 d'épaisseur, et n'a jamais eu plus que ce dernier chiffre en hauteur.

Dans l'Allemagne du Nord, les enceintes antiques prennent souvent le nom de *Ring-wall.* Une des plus grandes s'élève sur le mont Altkœnig, à 4 lieues de Franc-

Digitized by Google

fort. Elle est formée d'un vallum de plus de 2 kilomètres de circuit, composé de pierres amoncelées sur une hauteur de 2 à 3 mètres.

Le nom de *Burg-wall* se rencontre fréquemment près des stations de l'âge de la pierre, en Allemagne.

En dehors des enceintes proprement dites, l'application de la syllabe *kar* et de ses dérivés est si fréquente dans nos pays, que je me contenterai d'en citer quelques exemples.

La pierre Car-raude, prisme surmonté d'une cuvette, et suspendu sur un très mince pivot, dans la forêt d'Aillevillers, est un mégalithe dont je ne connais d'analogues que la Salière de Breitenau et une des roches de Brimham-Rocks en Angleterre.

Le Fardeau de Saint-Kertoff et la Pierre Ker-linkin, près de Remiremont, sont des blocs erratiques taillés en pyramides tronquées.

Le Ker-toff est le nom de la glacière naturelle de Granges, sur laquelle est établi un beau dolmen en forme de siége. Le nom de Kert-off (Christophe) est resté très répandu dans les Vosges, et le pouvoir magique de ce nom se reflète dans la croyance universelle au moyen-âge, qu'on ne pouvait mourir le jour où l'on avait vu une image de saint Kertoff. Voilà pourquoi ces sortes de représentations étaient si colossales dans nos églises.

De même que saint Ker-toff a hérité du nom *Ker* du sanctuaire antique, sainte Valpurge a usurpé la variante *Val*. Aussi, dans le Palatinat, à la fête de cette sainte, on a conservé la coutume, dans les campagnes, de tracer trois croix sur la porte des étables. On y marque aussi les trois initiales cabalistiques de la triade

B(*althasar*) *K*(*aspar*) *M*(*elchior*)

noms des trois pontifes païens qui vinrent saluer le Christ au berceau, et qu'on a pris à tort pour des rois. Au val de Masevaux, l'usage de donner aux trois premiers frères les noms de cette triade, a persisté dans toutes les familles. Ces désignations paraissent dérivées de la trinité phénicienne Baal, Astaroth et Melech.

Les murs d'enceinte de Sainte-Odile.

Ayant constaté que les noms des nombreuses localités qui couvrent ou entourent de près le plateau de Sainte-Odile, se rapportent aux cultes païens, et ayant reconnu, grâce à notre connaissance du rôle et du sens que l'antiquité a assignés à la syllabe *kar* et à ses dérivés, qu'à presque toutes les enceintes sacrées de nos monts comme des autres pays, se rattachent encore aujourd'hui des noms formés de cette syllabe significative, il ne nous est plus permis de douter que les

Digitized by Google

noms de Kirneck, Gertwiller, Korisacker, Saint-Gorgon, donnés à des lieux qui enserrent les Murs païens, n'assignent à ces constructions une origine sacrée. La linguistique nous démontre donc par des preuves surabondantes que nous avons affaire à un immense *haut-lieu* des peuples païens, à un mur d'enceinte regardé lui-même comme une sainte Courbe, à des roches qui ont été considérées comme le séjour de la divinité (Bet-El) autour et au sommet de ce vaste plateau métropolitain.

D'un autre côté, le principe qui a présidé à l'ensemble de la construction du Mur païen proprement dit, comme aussi certains signes gravés sur quelques-unes de ses pierres, certain angle qu'il décrit, nous démontrent de la façon la plus évidente qu'il a été élevé au culte plutôt qu'à la défense.

D'abord (entre les points *d* et *e* du plan) un groupe de roches couchées, de 20 mètres de longueur, se trouvait sur le trajet naturel du mur et au bord du plateau. Eh bien! les constructeurs du mur lui ont fait faire un détour de quelques pas et un angle saillant pour pouvoir englober ces roches au lieu de s'en servir comme d'un point d'appui tout trouvé. Comme en face d'elles la pente est très raide, il s'ensuit que ce léger détour a entraîné à lui seul la taille et la pose d'environ 150 mètres cubes de pierres, sans compter les plus grandes difficultés d'exétion. Or, comme nous sommes à une des parties les plus monumentales, les plus élevées de la muraille, et qui pourraient de préférence la faire passer pour une fortification, il faut que les roches en question aient eu un caractère bien important, pour que l'idée de les envelopper ait fait abandonner les procédés les plus simples pour des travaux aussi considérables.

Ensuite, plusieurs pierres du Mur païen, comme diverses roches auxquelles il vient se souder, et qui en font pour ainsi dire partie intégrante, nous présentent des signes d'un caractère sacré indubitable. Ainsi, près du point *d'*, une pierre qui, n'ayant que 20 centimètres d'épaisseur, n'a pu servir qu'au couronnement de la muraille, d'où elle se trouve renversée verticalement, est creusée de trois entailles en queue d'aronde, tandis que ces entailles ne se trouvent jamais que dans l'épaisseur du mur. Elle offre en outre une dépression en forme d'entonnoir, de 22 centimètres de profondeur, sur 8 seulement de diamètre. De même encore j'ai reproduit (pl. XLI, fig. 7) une dépression en forme de fer à cheval, taillée ainsi qu'une rainure droite et une énorme queue d'aronde, sur une autre pierre du couronnement du mur oriental, près du point *g''*. Sur le plateau du Menelstein figurent deux signes de l'aspect le plus archaïque : une entaille en forme de pied, de 35 centimètres de longueur, et un triangle équilatéral dans lequel un autre est inscrit. C'est une variante du double triangle cabalistique dont j'ai parlé, du Driedefues, Drudefues (*Pied des druides*), connu de nos montagnards superstitieux.

Digitized by Google

Enfin, l'ensemble de la construction du Mur païen proprement dit, nous montre une muraille non close, qui sans doute n'a jamais dû l'être, et d'autant plus imposante qu'elle côtoie plus de rochers, tandis qu'elle s'abaisse graduellement à mesure qu'elle borde des pentes douces. Il nous montre une ligne tellement variable de hauteur, que certaines parties n'ont pas eu moins de 5 mètres d'élévation, tandis que d'autres n'ont jamais dépassé 1 mètre et 1m,50 sur une grande étendue.

Il ne serait pas étonnant que l'enceinte de Sainte-Odile n'eût pas dû être close. En effet, elle aurait cela de commun avec bien d'autres enceintes de murs pélasges de nos contrées. Ainsi, nous avons vu les murs du Tænnichel se dérouler en une ligne légèrement ondulée en *S*. Il en est de même du Mur païen, du Seelburg, dont je donne un échantillon.[1] L'enceinte du Jardin des Fées, qui s'élève sur la Grande côte, au dessus de Lützelhausen, et se compose d'un mur en blocs non taillés et souvent posés sur champ, a la forme d'un fer à cheval de 200 mètres de contour, tandis qu'il reste une ouverture de 90. L'enceinte en pierres sèches du Hengstburg, près de Dabo, décrit un fer à cheval de 250 mètres de circuit, entouré de plus de cent tumuli. Celle du Ziegenberg, également en pierres non taillées, a toujours eu un côté de son triangle ouvert par plusieurs points.

En réalité, l'enceinte de Sainte-Odile n'a jamais dû être close; en voici la preuve: Entre le point *h'* du plan et les abrupts de l'est situés en face, il y a plusieurs tas de pierres à entailles de queue d'aronde; mais, comme il n'y a pas deux de ces pierres assemblées ou placées dans l'axe d'un mur de clôture, rien ne peut faire supposer que le mur ait jamais existé sur ce point. Au contraire, un examen attentif m'a fait découvrir contre les abrupts, une ancienne habitation creusée dans les rochers en forme de chambre irrégulière; contre le sentier, tant à l'est qu'à l'ouest, j'ai remarqué des tas de pierres taillées, il est vrai, à queue d'aronde, mais pouvant avoir servi de préférence à la construction de certains édicules. C'est ce qui est marqué sur mon plan : « Courte ligne formée de débris de murs cyclopéens. »

A quelques pas à l'ouest du point *h'*, un vrai mur pélasge taillé au métal, descend à 150 mètres de distance vers le nord-ouest, dans le pli du vallon du Hagelthal. S'il eût eu pour objet de fermer l'enceinte en allant rejoindre au château de Hagelschloss l'extrémité du mur occidental, comme Schweighæuser, Levrault, etc., ont supposé qu'il l'avait fait, il serait demeuré sur la crête et dans la direction de ce château, tandis qu'il dévie fortement de l'une et de l'autre pour descendre à une assez grande profondeur et s'arrêter près de débris d'anciennes habitations. Vers le milieu de son étendue, il s'élève encore à 2 mètres de hauteur, au point où je l'ai reproduit. Là se trouve, à 3 pas, une roche posée semblable à une table grossière.

[1] Planche LXII, n° 2.

Digitized by Google

Cette roche a 1m,20 de hauteur, sur 1m,80 de longueur, et 80 centimètres d'épaisseur. Elle a sa partie supérieure un peu inclinée et creusée d'un couloir très profond et d'une petite cuvette taillés au métal. C'est un autel préhistorique des mieux caractérisés, et qui, placé à côté de la muraille, semble devoir la rattacher à un usage religieux. Au dessous du mur, au point où se trouve sur le plan le *V* du mot *Vallon*, se creuse une dépression de 5 à 6 mètres de profondeur sur 10 de diamètre, encore garnie de grosses pierres équarries. Cette dépression, en forme d'entonnoir, a tous les caractères d'une grande mardelle. Je dois ajouter que, au dessus de la muraille précédente, *il n'existe pas une seule pierre taillée* pouvant faire supposer que le point *h'* ait jamais été relié au Hagelschloss. La conclusion forcée de ces faits est que le Mur païen n'a jamais dû former une enceinte continue, et par suite, qu'il a été élevé dans un but uniquement ou principalement religieux.

Une partie de la grande enceinte a-t-elle dû être close d'après le plan primitif? C'est ce que nous allons examiner. Il existe deux murs transversaux, l'un au point *b'*, l'autre au point *l*; mais le premier, qui n'est qu'une lointaine et fort mauvaise imitation des murs pélasges, ne mérite pas qu'on en parle : c'est une construction de l'époque de l'invasion des Barbares, sans doute, et qui ne doit sa raison d'être qu'à un changement de destination complet de l'enceinte. Quant au mur transversal *l*, il est taillé au métal, bien postérieur aux parties environnantes, quoiqu'il paraisse encore antérieur aux Romains, et, au lieu de joindre le mur occidental, il s'arrête assez brusquement à 100 pas au dessus de ce mur, à côté d'une dépression semblable à une mardelle. A-t-il jamais rejoint le mur occidental? c'est ce qu'il sera toujours impossible de déterminer.

Que deviennent, auprès de ces faits, les systèmes que l'on a bâtis sur la triple enceinte supposée de Schweighæuser?

J'ai dit que la muraille ne prend une grande hauteur qu'aux abords de roches élevées; tandis que, quand elles font défaut, elle se contente parfois des plus modestes proportions. Il est facile de constater sur une foule de points, que les assises placées entre deux roches voisines, forment un cintre renversé, et dévient de l'horizontale pour remonter plus facilement de chaque côté au niveau de ces roches. Le mur arrive par là, sur quelques points, à une hauteur de 3m,50 et même de 4 mètres, ce qui, si l'on tient compte d'environ 1 mètre de débris, porte sa hauteur primitive à près de 5 mètres. Il en est ainsi de la portion figurée au bas et à gauche de la planche LII.

Quand les roches abruptes manquent, le mur n'existe guère que pour former la ligne de jonction entre des parties plus élevées. Ainsi, autour du point *k* du plan, le mur de droite, à en juger par les quelques pierres qui en forment les débris, n'a jamais dû dépasser 1 mètre de hauteur sur certains points, 1m,50 sur d'autres. Il se

Digitized by Google

continuait ainsi sur une assez grande étendue. Il est impossible d'admettre qu'un énorme volume de pierres, comme celui qui eût formé sur ce point une muraille de 300 pas de longueur sur 3 mètres de hauteur et 1m,80 d'épaisseur, ait été enlevé pour servir à des constructions très éloignées telles que les édifices du plateau central. Au reste, ces pierres sont formées d'un poudding tout rempli de cailloux, et absolument impropre à la construction. Il en est de même d'une grande étendue de l'enceinte, 300 pas environ, entre la haute muraille du Menelstein et le Schaftstein, espace sur lequel la hauteur du mur n'a jamais dû dépasser 1 mètre, et était formée d'un appareil relativement petit. Ici de même, l'immense quantité de pierres nécessaire à élever la muraille à 3 ou 4 mètres, ne peut avoir disparu; et si aux constructions du Hagelschloss un petit volume de pierres à entailles et venant du mur, se fait remarquer, on n'en voit pas une au Landsberg, déjà bien trop éloigné, du reste, du Schaftstein pour qu'on eût cherché des matériaux à ce dernier point pour la construction du château.

Enfin aux environs du Hagelschloss[1], il y a aussi des portions notables du mur qui n'ont dû avoir que 1 à 2 mètres de hauteur, en face d'une pente médiocre, tandis que d'autres étaient bien plus élevées.

En résumé, le mur ne formant pas un enclos, mais s'élevant en général avec les abrupts qu'il borde, et s'abaissant en face des pentes douces, ne peut avoir été construit dans un but défensif. Un autre caractère qu'il partage avec bien d'autres murailles de même genre, par exemple avec celles que j'ai citées en dernier lieu, c'est que non-seulement il avoisine des monuments mégalithiques, mais ces constructions font aussi partie intégrante de la circonvallation. Ainsi, au Ziegenberg, il y a une grande pyramide dressée, de grands abris taillés à quelques pas au dessous du mur; il y en a un grand pratiqué dans l'angle même de la muraille. Au Jardin des Fées, il y a plusieurs dolmens et abris taillés à quelques pas de la ceinture murale, et en outre un menhir en forme de pyramide tronquée, posé sur la clôture elle-même. Au Tænnichel, le mur ne fait que côtoyer et relier des mégalithes de tout genre, et le tronçon principal renoue le Riesenfelsen à la Roche aiguë. Enfin, à Sainte-Odile le même fait se reproduit sur une vaste échelle, comme on a déjà pu s'en convaincre par l'examen du plan et des dessins que je donne. Or, il est absolument inadmissible que des travaux de géants, comme ceux qu'a nécessités la construction de ces mégalithes, aient eu pour but simplement de loger ou d'amuser des pâtres; la religion seule a pu faire mouvoir ou tailler de pareilles masses. Il faut donc conclure de la juxtaposition constante de ces murailles et de ces mégalithes

[1] Le Hagelschloss, comme les châteaux d'Ottrott, paraît avoir été construit à l'aide de matériaux tirés des lieux mêmes, seul moyen d'expliquer l'existence du profond et large fossé qui le borde.

Digitized by Google

ne formant qu'un ensemble varié, que les unes et les autres remontent aux mêmes âges, aux mêmes peuples respectifs, et n'ont qu'un seul et même objet : le culte; qu'en outre la muraille paraît avoir eu pour principal objet dans l'origine, de servir à renouer ensemble les hautes et belles roches sacrées auxquelles elle vient se souder sur bien des points. C'est précisément le caractère sacré de ces roches qui a empêché de dénaturer leur partie supérieure. Aussi le groupe de roches enveloppées par le mur, et dont j'ai parlé, n'offrant pas la hauteur voulue pour y souder la muraille, au lieu de les surbâtir, on fit les plus grands efforts pour les contourner.

A quel genre d'architecture connu, à quelle époque ou à quelles époques de l'antiquité, à quels peuples se rapporte le Mur païen? Je commence par prévenir le lecteur que les dessins qu'on en a publiés et recopiés jusqu'à ce jour, ne sont que des fantaisies de cabinet, destinées à faire valoir l'aspect soi-disant classique, romain ou grec de ces murs.

Pour peu qu'on jette les yeux sur les croquis de diverses parties du mur dont j'accompagne cette description, on sera frappé tout d'abord du contraste qu'offrent les sujets de la planche XXIV avec ceux des autres planches. Les uns représentent des murs assez réguliers, remaniés ou construits à une époque relativement récente; les autres se font remarquer par un aspect de simplicité toute primitive et de grandeur imposante. Il y a là deux époques bien différentes, caractérisées par d'autres procédés, d'autres idées, une somme d'expérience qui est loin d'être la même.

D'autre part, on ne pourra s'empêcher de reconnaître un air de parenté étroite entre ces derniers sujets et les trois que j'ai reproduits au bas de la planche LIX, d'après des constructions pélasges de Grèce et d'Italie. Comme ceux-ci, les murs antiques de Sainte-Odile nous offrent des roches de 2 et 3 mètres de longueur, à peine ou non travaillées et ajustées les unes sur les autres; comme eux, ils présentent des pierres posées sur champ, et de petits intervalles bouchés par de petits fragments.

Le grès vosgien et le grès en général se brisant dans la carrière d'une façon bien plus simple et plus voisine de l'angle droit que la plupart des roches ayant servi aux murs pélasges de Grèce et d'Italie, devait donner à la construction, même sans être taillé, des assises plus rapprochées de l'horizontale. Cependant les deux sujets dessinés au bas de la planche LII, composés presque uniquement de roches brutes, ont un aspect pour ainsi dire aussi archaïque que l'échantillon des murs d'Argos, dessiné à gauche de la porte d'Alatri. La différence s'efface tout à fait si l'on considère le dessin du mur en granite absolument brut qui s'élève derrière le château de Landsberg, au dessous du Menelstein; ici nous avons bien un mur pélasge de première époque. A quel siècle environ appartient-il donc, et avec lui à

Digitized by Google

quelle époque remontent les parties les plus anciennes des Murs païens? Voilà ce que je vais tâcher de conjecturer d'après les données que nous possédons. Argos a été fondée en 1920 avant notre ère, et il est peu probable que les pélasges d'Asie, quittant leur berceau commun pour émigrer en Occident, aient mis un ou deux siècles à traverser l'Europe. (Les travaux de Pictet et de divers autres linguistes distingués tendent à démontrer le contraire.) Il faut donc assigner à nos plus anciens murs pélasges de Sainte-Odile, du Landsberg, etc., formés de blocs non taillés, une antiquité de 3,700 ans au moins, sans pouvoir affirmer qu'ils ne remontent pas beaucoup plus haut. Si l'on considère, comme nous l'avons vu, que nos murs sont tout environnés de mégalithes remontant en partie à l'âge de la pierre, en partie à celui du bronze, comme semblent en témoigner les nombreux ustensiles de pierre et de bronze trouvés aux alentours, cette évaluation ne paraîtra point exagérée.

Toutefois, si quelques parties du Mur païen appartiennent à la première époque de la construction pélasge, l'ensemble de ce mur remonte moins haut; les pierres, en général, sont grossièrement taillées. Toutefois elles offrent des contours si arrondis par le temps, et accusent un travail fait avec des instruments si peu tranchants, comparées aux pierres des murs remaniés vers l'époque romaine, qu'on ne peut leur refuser une bien haute antiquité. D'après la comparaison de l'ensemble du Mur païen avec les constructions pélasges connues, il aurait été construit à une époque que l'on peut placer entre le 12e et le 16e siècle avant notre ère. Ainsi les parties inférieures du dessin de la porte d'Alatri qui remonte au 16e siècle, et d'une porte de Samicum dans le Péloponèse, figurée à la droite de la première, offrent une grande analogie de construction avec notre Mur païen et ne paraissent guère antérieures. S'il existe entre les parties les plus archaïques dont il est formé, et les simples rochers qu'il relie, une si grande ressemblance que souvent on ne sait, au premier abord, où finit le travail de l'homme, où commence celui de la nature, ce qui prouve que ces parties remontent à l'époque où les rites défendaient de tailler la pierre, il n'en est pas moins vrai que l'ensemble du mur, tout primitif qu'il est, témoigne de l'abandon partiel de cette défense.

L'entaille à queue d'aronde joue un grand rôle dans la construction des Murs païens de Sainte-Odile. On la retrouve au mur pélasge du Frankenburg, quoi qu'en ait dit Schweighæuser. On la retrouve encore, il est vrai, sur des monuments gallo-romains de nos contrées. Ce savant, et à la suite Levrault, Schneider et d'autres, avaient cru devoir en conclure que notre Mur païen était de construction romaine. Mais la queue d'aronde? Les Etrusques et les Grecs la connaissaient déjà, et nous en voyons sur les pierres gisantes du temple de Jupiter olympien à Agrigente. Bien plus, le procès-verbal de l'enlèvement de l'obélisque du Louqsor à Thèbes constate

Digitized by Google

que, sous le monolithe, une queue d'aronde en bois servait à relier deux blocs assemblés pour former le piédestal. Le monument remonte au 16e siècle avant l'ère chrétienne, et rien ne prouve que cet assemblage n'ait pas été connu plus tôt. D'autre part, Vitruve l'appelle *securicula* (hachette), ce qui prouve que les anciens y voyaient deux haches placées bout à bout. C'est en effet la forme de la plupart des haches de pierre et de celles de la première époque du bronze. Enfin, j'ai remarqué plusieurs entailles en forme de hache sur de grandes roches en place auxquelles se relie le Mur païen; ces entailles sont dirigées vers la pente de la montagne, et n'ont jamais pu avoir d'utilité pratique. Elles n'ont donc pu être qu'un objet de symbolisme religieux.

Il en est de même d'énormes entailles creusées dans deux grands blocs en forme de tonneau aplati, qui sont couchés isolément dans l'Ochsenfeld. L'un d'eux, le Bibelestein, passe pour cacher le séjour des enfants avant leur vie terrestre[1]; il a le sommet entaillé d'une antique croix grecque et de dépressions factices comme pour les oblations; — l'autre, où l'entaille d'une croix est moins reconnaissable, a le centre creusé d'une marmite profonde, à parois verticales, et communiquant par un couloir avec une grande entaille en forme de hache, pratiquée dans la paroi verticale.[2] Ces deux blocs, formés d'un grès métamorphique impropre à aucun usage pratique, ne peuvent avoir été que des roches transportées là par les glaciers ou par la main des hommes, et transformées ensuite en autels préhistoriques. De même encore de nombreuses roches consacrées des Vosges nous montrent des entailles en forme de hache; tel est le grand abri de la pointe septentrionale de l'Elsberg.[3]

Quel était donc le sens de la hache taillée en creux dans nos pierres et nos rochers? J'ai répondu à l'avance à cette question par les idées développées dans le chapitre VI : *Du celt et de l'ascia, considérés comme symboles dans l'antiquité.* Le sens

[1] Ce nom, *Pierre des poussins*, ressemble à celui du menhir précité de la Gluckhenne, à celui du Popelestein, *Pierre des marmots*, d'un dolmen qui s'élève au dessus d'Oberbruck, et que distingue une entaille symbolique; un même nom s'applique à une caverne située à Huseren. Elle s'enfonce dans un énorme bloc penché sur un autre par un phénomène erratique; on monte à la caverne par un escalier taillé dans la roche, et près de l'entrée s'enfonce une entaille de 60 centimètres de profondeur, dont l'ouverture, de 28 de hauteur, a la forme d'une hache triangulaire renversée. Le Popelestein de Molau, qui seul n'offre aucune trace du travail de l'homme, est un des blocs erratiques les plus curieux par sa structure que l'on puisse voir. Il est formé d'une immense quantité de petits fragments de roches, de nature et de formes diverses, agglomérées dans une pâte granitique; ces roches, en général, paraissent par leur nom être des analogues du Lingam, le symbole de la génération universelle, exposé dans le sanctuaire des temples indous.

[2] Je donne le dessin de ce dernier.

[3] Voir planche LVIII, n° 3, où se devine, sur la roche en forme d'enclume, le haut d'une entaille en forme de hache, et la planche LI, figure 3, où cette entaille est figurée à part.

Digitized by Google

de ces entailles, c'est la protection, c'est l'autorité divine dont l'idée a été universellement attachée, dès la plus haute antiquité, à la hache de pierre. Si tel était l'objet de la *securicula* à Sainte-Odile, cette entaille, creusée à l'extérieur sur une pierre couronnant le mur, ou sur une roche, marquait le caractère sacré de l'enceinte : c'était le *veto* s'adressant au profane qui eût voulu la franchir. Les enceintes des cités étrusques étaient aussi regardées comme sacrées, et Remus dut légalement payer de son sang le sacrilége qu'il avait commis en franchissant le modeste *vallum* de Val-entia, c'est-à-dire de la Rome primitive, enceinte qui avait été tracée suivant les rites étrusques.

Comme assemblage, la *securicula* de bois devait offrir une utilité médiocre, placée entre d'énormes blocs qui empruntaient déjà de leur propre masse un caractère d'immobilité, de solidité inébranlable. Aussi les parties des murs remaniées ou reconstruites, nous montrent-elles un grand nombre d'entailles au dehors, dans les assises inférieures, preuve indubitable qu'on avait dédaigné de se servir de l'antique assemblage dont les pierres remaniées portent les traces. C'est ce qu'on voit au n° 3 de la planche LIV, où six entailles se remarquent sur un espace de 1 à 2 mètres carrés. Dans ces restaurations on négligeait l'assemblage ancien pour deux raisons : d'abord la hache avait perdu son prestige religieux; ensuite l'adoration des pierres ayant disparu du culte, rien n'empêchait de retailler au métal les blocs de la muraille primitive, et de leur donner par là même une assise plus régulière. En effet, les restaurations des murs, telles que celles dessinées sur la planche LIV, montrent des traces nombreuses d'instruments de métal, et des assises bien plus horizontales et plus régulières que celles des murs primitifs. Cependant, certaines parties des reconstructions offrent l'assemblage utilisé, et c'est là seulement qu'on a pu trouver encore des queues d'aronde en bois de chêne, parfois assez bien conservées dans leur alvéole, et telles que j'en ai figuré deux. Ce bois a complètement disparu des murs primitifs; dans les parties les plus anciennes on a employé seulement par places l'assemblage à queue d'aronde.

J'avoue que j'attache une médiocre importance à la classification des murs pélasges en trois ou quatre époques, attendu que le même mur présente parfois, comme la porte d'Alatri, par exemple, des assises inférieures à joints horizontaux, supportant des assises à joints obliques dirigés en tous sens, c'est-à-dire les caractères d'une époque antérieure superposés à ceux d'une époque postérieure. Aussi n'aurai-je pas la prétention de déterminer, à un siècle près, l'âge des diverses parties du mur. Mais, tout en restant dans les limites que j'ai indiquées, je puis ajouter qu'en général les parties orientales et méridionales me paraissent plus anciennes de plusieurs siècles que la ligne occidentale. Cette dernière, ainsi que les lignes transversales, n'a le plus souvent que 1m,50 d'épaisseur, tandis que les autres parties de

Digitized by Google

la muraille ont 1m,80. Le mur détaché septentrional et le transversal du sud, paraissent appartenir à l'époque étrusque, et sont de belles constructions non remaniées.

Quels sont les auteurs de notre Mur païen? Cela ne peut être que des peuples qui habitaient nos monts dès le 17e ou le 18e siècle avant notre ère, car il est très improbable que les habitants du pays aient fait venir des architectes étrangers pour construire un de leurs sanctuaires. Sont-ce les Gaulois, c'est-à-dire les Aryas? Sont-ce des peuples de race sémitique, ou sont-ce les uns et les autres, et peut-être d'autres races encore? C'est ce qu'il est impossible de décider dans l'état actuel de nos connaissances. Toutefois, les divers mégalithes qui décorent notre montagne, peuvent nous donner quelques notions sur les usages, les origines, les croyances de ces peuples. Aussi allons-nous passer rapidement en revue une partie de ces monuments.

Pierres à sacrifices du mont Sainte-Odile.

Avant de nous occuper des mégalithes proprement dits, il convient de signaler des monuments qui, pour n'avoir ni leur aspect gigantesque, ni une aussi lointaine origine, ne sont que plus compréhensibles pour nous. J'ai déjà décrit un autel dont les entailles, creusées au métal, me paraissent appartenir à l'ère étrusque. Il en est deux autres sur la partie la plus élevée de la Bloss, à 70 pas au nord du sentier, et à 35 pas l'un de l'autre. Le plus au nord a été marqué au point *g* du plan, et reproduit planche XXVIII, n° 15; il figure encore à côté de l'autre, sur la planche des autels. Le dernier est haut de 1m,20; il a 2m,40 de longueur et 1 mètre d'épaisseur; mais la position actuelle des deux autels montre qu'ils ont été renversés, par les premiers chrétiens, sans doute, de manière à ne plus pouvoir servir dans leur position nouvelle. Près du premier git une pyramide assez régulière; le second parait avoir été descendu d'une aspérité du terrain placée à 1 mètre de distance, et derrière laquelle la roche du sol forme une dépression régulière et arrondie. L'autel lui-même est creusé d'un entonnoir avec rigoles, et de plusieurs autres profondes entailles faites au métal. Enfin, une quatrième roche, également posée ou apportée par les glaces, se trouve à 100 pas du mur transversal sud, et à 80 pas ouest du sentier. C'est une sorte de large roche à siéges, de 3 mètres de longueur sur 1m,10 de hauteur; elle est toute tourmentée par l'action de la mer, creusée de cavités considérables, et d'un entonnoir à rigole taillée de main d'homme. Dans cet entonnoir, le liquide peut s'élever à 23 centimètres, le plus grand diamètre supérieur de

Digitized by Google

l'ouverture étant de 23. La situation isolée et tout exceptionnelle de cette roche, d'où l'œil embrasse une vaste étendue de pays vers le couchant, sa forme tourmentée, extraordinaire et préparée par la nature pour les sacrifices, la rigole achevée de main d'homme[1], — tout cela nous montre qu'elle a dû servir au culte des peuples primitifs. Toutefois, les trois précédentes offrent, sous ce rapport, non pas de grandes probabilités, mais une certitude absolue pour un observateur attentif.

Je rangerai dans la même classe la pierre précitée des Murs païens, voisine du point *d''*, et reproduite planche LXIV, n° 8. J'ajouterai à la même liste une grande roche placée au milieu de couloirs, et de blocs à belles érosions et à profondes entailles factices, à quelques pas au nord des roches du Bassin; elle est creusée au sommet d'une grande marmite à couloir taillé. Il en est de même encore d'une roche en place, couchée sur la Bloss, entre le Menelstein et le Schaftstein. La paroi supérieure, légèrement inclinée, est traversée par un long couloir ondulé, de 2 centimètres seulement de largeur sur 20 de profondeur, à côté duquel se creuse une cuvette circulaire de 6 de profondeur sur 2 de diamètre.[2] Etant admis que sur cette pierre comme sur les précédentes, le travail humain est encore aujourd'hui indubitable — et il en sera ainsi pour tout homme, quelque sceptique qu'il puisse être, qui aura examiné les entailles précitées, montrant encore les coups d'un instrument aigu en métal — ces roches ne peuvent avoir été que des objets du culte. En effet, de pareilles cavités ne pouvaient avoir aucun usage approprié à la vie matérielle. On ne saurait y voir que des pierres à sacrifices, des autels.

Outre leur but relatif aux pratiques du culte, ces cavités factices me paraissent avoir eu un objet symbolique. En effet, souvent une entaille hémisphérique est disposée de façon à ne pouvoir contenir aucun liquide, comme par exemple à l'autel adjacent au mur septentrional, et au détail reproduit, planche XXVIII, n° 3, d'après le Menelstein; parfois, comme dans ce dernier cas, le couloir est pratiqué au dessus seulement de la cavité circulaire; dans d'autres cas, c'est au dessus et au dessous, comme sur une roche légèrement inclinée, au plateau de Hengstburg.[3] Pratiqué au dessous, comme par exemple le couloir de 2 mètres de longueur qui est reproduit au n° 6, planche XXVIII, et sort d'un entonnoir profond, on en comprend l'utilité pour l'écoulement du sang et des eaux lustrales; mais creusé au dessus de la cavité circulaire, il n'a plus d'objet pratique appréciable, même pour le culte.[4] Or,

[1] Voir aux dessins.
[2] Planche LXIV.
[3] Planche LXIV, n° 9.
[4] Il en est de même quand le couloir traverse une circonférence, les deux signes étant gravés

Digitized by Google

le culte de tous les peuples préhistoriques de nos contrées paraissant avoir été le sabéisme, on ne saurait voir, au point de vue symbolique, dans cette juxtaposition très fréquente de deux entailles, l'une circulaire, l'autre droite ou légèrement ondulée, autre chose que le signe du circuit des astres et du rayon lumineux, les deux éléments essentiels de ce culte. Très souvent le couloir est intentionnellement ondulé, sans doute pour représenter en même temps que le rayon solaire, l'éclair, cet autre rayon lumineux qui était un tel objet d'adoration pour toute l'antiquité, que pour elle le celt, regardé comme tombé du ciel par miracle, était une *flèche* lancée par l'éclair. La langue russe a continué à l'appeler *flèche de tonnerre*[1], et l'allemand a conservé le mot *Strahl,* qui a dû signifier *flèche* avant d'avoir le sens de *rayon lumineux.* Cette idée parait visiblement rendue sur la pierre précitée du Hengstburg, où le couloir ondulé traversant la cuvette circulaire, est terminé aux deux extrémités par une pointe de flèche et sur le plat reproduit de Châlemont.

Une nouvelle preuve que les dépressions factices ou partiellement retouchées de nos roches ont parfois un objet symbolique et pratique, en même temps, c'est que plusieurs de ces dépressions, par exemple celle du Schneeberg (reproduite pl. XXXVIII, fig. 1), une autre située sur la côte d'Ormont, affectent la forme et la taille d'un homme qui eût laissé l'empreinte de son corps couché dans une matière demi-solide. D'autres fois, et le fait est fréquent, à côté d'une cuvette, une croix très ancienne a été creusée comme pour exorciser le monument.[2]

Si nous comparons les roches-autels qui précèdent aux monuments de ce genre appartenant à l'époque classique, nous reconnaissons les mêmes éléments sur une foule de ces derniers. En effet, souvent le dessus d'un autel grec ou romain est creusé d'une dépression arrondie; parfois aussi cette dépression communique avec le sol par un couloir vertical. Il y a des autels où, à côté de la coupe circulaire, se trouvent gravées deux figures de serpents.[3]

Non loin de Trèves, à 3 kilomètres d'Echternach, dans la direction de Bollendorf, s'élevait dans la forêt une simple roche de grès de 2m,70 de hauteur. Elle avait sur le côté une profonde entaille arrondie, communiquant avec le sol par une forte déchirure ondulée : c'étaient des dépressions naturelles. Au sommet, une petite cavité en forme de coupe et une autre déchirure profonde, pouvaient aussi être l'œuvre de la nature.

sur une paroi verticale, comme celle de la roche du Krummholzestuhl, à une extrémité de l'enceinte de Durckheim (Palatinat).

[1] Gromowoïstrela.

[2] Il en est ainsi d'une roche située au Haut-Donon, entre le plateau dominant et le temple gallo-romain, à quelques pas au sud du sentier. Mes dessins des roches à érosions du Hohnack, du Königstuhl, etc., présentent la même particularité.

[3] Voir Saglio et Daremberg, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, figure 326.

Digitized by Google

Ces caractères durent suffire pour paraître aux adorateurs de la pierre des signes de la volonté divine, et leur faire transformer la roche en autel. En effet, on pratiqua derrière elle, suivant l'usage habituel, un couloir de près de 2 mètres de profondeur sur 50 centimètres de large, où plusieurs hommes peuvent se tenir côte à côte. Puis les Romains, pour adapter le monument au nouveau culte, le consacrèrent à Diane par une inscription bien conservée[1] et un bas-relief qui laisse encore voir les parties inférieures de la draperie de la déesse.

A 1 kilomètre de la roche précédente s'en trouve une autre que les Romains ont également dédiée à Diane, par une inscription en dialecte local qui a fort embarrassé les savants allemands.[2]

Dans les Vosges, nous avons, au pays de Dabo, au Kieberi, à 20 minutes de la Hub et à 6 pas au dessus du sentier conduisant au Hellert, une roche fort curieuse; elle porte les marques évidentes d'un autel préhistorique consacré par les Romains, qui en ont transformé les aspérités en têtes de dieux, puis par les chrétiens qui l'ont couverte de nombreuses entailles cruciformes. Plusieurs petites cavités communiquant avec des rigoles, se creusent sur le sommet de la roche, au pied de laquelle s'étend un couloir de 1 mètre de largeur, suivant l'usage traditionnel. Je donne (planche LXIV) un dessin d'après nature de ce rocher, avant la destruction récente de trois des quatre têtes qui l'ornaient.

Il y a dans le fait de ces roches sacrées de l'antiquité préhistorique ayant servi d'autels aux Romains qui y ont marqué leur passage, un hommage rendu par eux aux anciens usages locaux se rapportant à l'adoration des pierres, et une preuve de l'importance capitale de ces coutumes dans nos contrées.

Si les roches couvertes d'entailles factices, telles que les sujets que je viens d'énumérer, ont servi d'autels, comme tout paraît le montrer, il ne faut pas oublier que ces entailles ne peuvent remonter qu'à l'époque où les rites sacrés ne défendaient plus de tailler les roches. Il est évident que les peuples de l'âge précédent, à qui leur respect pour la pierre empêchait de la tailler, n'en ont pas moins dû

[1] D E A E D I A N A E
O. P O S T V M I V S
P O T E N T I V S

[2] Cette inscription : A R T I O N E
B I B E R
me paraîtrait s'expliquer ainsi : Biber (*Obtulit*) a offert *AR* (*am*) cet autel Tione à Diane; le *T* germanique remplaçant le *D*, et l'*O* l'*A*, comme dans la prononciation locale. De même en Alsace, les villages d'Ohnenheim près Markolsheim, et d'Ohnheim près de Fegersheim, ont donné des antiquités gauloises. Le dernier a même une source à laquelle on attribue des vertus curatives pour les yeux; une chapelle s'élève près de la source. Il est donc logique d'admettre, jusqu'à plus ample informé, que ces noms antéromains sont des variantes locales de celui de la déesse Ana des Pélasges.

Digitized by Google

avoir des autels. Ils les trouvaient tout prêts dans les hautes roches creusées par la mer en profondes érosions, roches qui bordent nos crêtes vosgiennes et en particulier le plateau du mont Sainte-Odile. Rien n'était mieux approprié que ces plateaux de nos falaises à l'adoration des astres et des grands phénomènes naturels, aux sacrifices et aux feux perpétuels qu'exigeaient les cultes contemporains. Ainsi faisaient les premiers habitants de la Grèce, et suivant Pausanias[1], des *pierres non travaillées* (argoï lithoï) recevaient, dans la première antiquité, les hommages divins de la part de tous les Grecs, au lieu des *pierres figurées* (agalmata) qui furent adorées plus tard. Il cite un assez grand nombre des premières qui, de son temps, étaient encore un objet de vénération.

Ainsi, les autels préhistoriques se divisent naturellement en deux classes :

1° Ceux qui appartiennent à l'âge de la pierre brute;

2° Ceux qui se rapportent à l'âge postérieur, c'est-à-dire de la pierre à peine modifiée par l'homme.

Cette division étant basée sur l'application de principes religieux d'une haute importance et d'une universalité reconnue, doit tout dominer et s'appliquer aussi bien aux murs sacrés et aux monuments mégalithiques de tout genre, qu'aux roches-autels. J'ai pu, du reste, dans mes longues études sur les monuments vosgiens, vérifier partout l'exactitude de cette division, dans la juxtaposition fréquente des autels, des murs sacrés et des mégalithes, qui m'a fait conclure naturellement à leur contemporanéité.

Si l'on veut appliquer cette loi aux autres contrées, on en peut reconnaitre la généralité. Ainsi, pour me borner aux deux grandes métropoles d'Angleterre que j'ai décrites, Avbury et Stonehenge, les pierres du dernier étant grossièrement taillées, au lieu que les vingt qui subsistent encore du premier nous offrent des blocs bruts, Avbury doit être le plus ancien. L'examen des tumuli qui accompagnent ces sanctuaires a vérifié le fait. En effet, sur 270 tertres entourant Stone-Henge, 39 contenaient des objets de bronze, ce qui permet de les attribuer tous à l'âge du bronze. Au contraire, l'immense tumulus de West-Kennet qui avoisine Avbury, a donné près de 300 instruments ou éclats de silex et plusieurs tas de fragments de poteries toutes faites à la main, sans qu'on ait vu trace de métal. Avbury parait ainsi remonter à l'âge de la pierre ébauchée.[2]

[1] Chapitre VII, 22, 4. — De même Clément d'Alexandrie, *Protr.*, IV, 46.

[2] A l'occasion d'Avbury, je relèverai une faute d'impression qui s'est glissée à la troisième avant-dernière ligne de la page 132. A la suite des nombres 364 et 365, il doit y avoir un point d'interrogation au lieu d'un simple point, mon intention n'ayant été que d'énoncer une simple possibilité. Il est d'ailleurs plus vraisemblable que le nombre 4 ne doive pas faire partie du calcul relatif à Avbury, et que le nombre de jours de l'année fut de 360 pour les constructeurs de cet antique

Digitized by Google

Nous pouvons donc admettre que, le Mur païen de Sainte-Odile étant pour la presque totalité composé de roches ébauchées, est contemporain des autres monuments, autels, abris, dolmens, partiellement taillés, qui l'avoisinent. Toutefois, quelques parties de ce mur, formées de blocs non travaillés, sont contemporaines de divers mégalithes absolument non taillés qui avoisinent la crête, tels que le n° 2, planche LV. Ce sujet représente une dalle dressée de main d'homme, derrière une dalle couchée; il est fort semblable, dans de moindres proportions, à celui qui a conservé le nom de *Pierre levée*, au versant oriental du Ballon de Servance. Près du sujet de Sainte-Odile s'allonge obliquement une énorme roche en forme de batracien, dont les analogues se voient fréquemment près des mégalithes ou constituent eux-mêmes des dolmens.

La légende du fer à cheval.

Entre les deux époques de la *pierre brute* et de la *pierre ébauchée* doit sans doute se placer le moment où l'on commença à tracer sur les roches les premiers signes sacrés, tels que ceux que nous avons reconnus le long des Murs païens. Ces signes avaient été remarqués déjà dans nos montagnes par M. de Beaulieu, sans qu'il pût y reconnaître autre chose que leur existence. Aussi disait-il dans son *Comté de Dagsbourg*[1] : « Au sommet de quelques montagnes on voit d'énormes roches se dressant en forme de piliers terminés par une plateforme nivelée de main d'homme[2], et sur laquelle une main inconnue a gravé des lignes parallèles, croisées ou concentriques. Quel en est le sens? On l'ignore, et même il ne paraît pas qu'on ait encore cherché à le pénétrer. Cependant serait-il impossible d'en venir à bout? Les hiéroglyphes de l'antique Egypte ont bien été expliqués; pourquoi les caractères ou signes gravés sur les rochers de l'Amérique, de la Scandinavie, de l'Allemagne, de l'Espagne ou des Vosges, ne trouveraient-ils pas leur Champollion? L'histoire des migrations des peuples primitifs est peut-être là, et d'autres encore. Il serait donc bien à désirer pour l'avancement de la science, que ces signes fussent copiés

monument, comme nous savons qu'il l'a été pour divers autres grands peuples primitifs, tels que les Chaldéens, les Egyptiens des premières dynasties, les Grecs, les Perses, les Arméniens, et suivant Plutarque, les Romains.

[1] Paris, Le Normant, 1858. Ouvrage épuisé.

[2] L'auteur se trompe. Ces plateformes, usées par les eaux des mers primordiales, sont généralement intactes, grâce à la vénération qu'elles inspiraient aux hommes primitifs. On s'est contenté d'y graver quelques rares hiéroglyphes.

Digitized by Google

avec exactitude, et qu'on en publiât un recueil au moyen duquel on pût les comparer entre eux et avec ceux des langues connues. »[1]

Sans avoir la prétention de réaliser le vœu de l'antiquaire lorrain, il est permis de suivre la voie qu'il a indiquée, et de chercher à composer l'*Abécé* de cette science nouvelle. C'est ce que j'ai tâché de faire, autant que mes faibles moyens me l'ont permis.

J'ai déjà cité les empreintes de pieds d'homme; j'en ai reproduit plusieurs que j'avais remarquées sur nos roches; j'en ai indiqué auxquelles les auteurs anciens attribuaient une origine divine se rapportant à Persée, Makar, Hercule, etc., tous, ce me semble, représentants du Soleil. J'ajouterai qu'au sommet du pic d'Adam, à l'île de Ceylan, se trouve l'empreinte de pied appelée *Phrabat* (pas du Soleil), dont les temples bouddhistes offrent d'innombrables copies à l'adoration des croyants. Divers autres signes ont été reproduits dans mes planches. En ce moment je vais jeter un coup d'œil sur un de leurs genres, le fer à cheval, et essayer d'en esquisser l'histoire.

Si nous parcourons la crête de l'Elsberg, nous voyons, au bord du sentier conduisant du point *b'* du plan au plateau des Fées, à l'entrée de ce plateau, une roche erratique tout arrondie par les eaux; elle a 60 centimètres de hauteur, 1m,20 de large et 1m,75 de long. Sa surface supérieure est marquée d'une entaille de fer à cheval de petite dimension. A quelques pas de là, sur la gauche, commencent les couloirs en partie formés de main d'homme pour d'anciens habitats; ils sont continués par le plateau des Fées, tout couvert de roches à remarquables érosions qui ont dû faire de ce lieu un important sanctuaire du paganisme. Le fer à cheval que nous venons d'apercevoir, c'est l'indication de l'entrée du lieu saint, c'est la courbe sacrée, figure du circuit sidéral, en un mot, c'est le *Kar*.[2]

Je me suis contenté de nommer (page 36) les empreintes de fer à cheval tracées sur les roches du Saut du prince Char-les, sur la Pierre Char-lemagne, sur le plateau de Char-lemont, sur le Fauteuil de Saint-Quir-in. J'ai donné le dessin de ce dernier monument. J'ai reproduit aussi des empreintes de ce genre, tracées sur le Haut-Donon et sur des mégalithes d'Ecosse imités de ceux de l'Inde, comme aussi un fer gaulois en nature, qui a été détaché d'une porte de l'église Saint-Georges à Schle-

[1] L'auteur ajoute en note : « On en voit sur le Kantzlay et le Heidenschloss (pays de Dagsbourg), etc. » Le fait est erroné pour ce qui regarde ce dernier point, et l'auteur n'a dû en parler que par ouï-dire. Mais à peu de distance du Heidenschloss, sur le plateau qui conduit au Balerstein, le sentier est traversé par une roche entaillée de deux signes qui nous sont familiers : un bassin circulaire coupé par une rigole ondulée.

[2] Une des figures dessinées sur le Phrabat des temples indous, c'est le Sala-wanang, l'enroulement fortuné, sujet analogue, comme symbolisme, au fer à cheval et à la corne d'abondance, ou à la simple corne pour nos peuples vosgiens.

Digitized by Google

stadt. J'ajouterai que l'église de Zimmerbach, dédiée au même saint, a conservé douze antiques fers à cheval cloués à une de ses portes, et que l'église de Thann en avait encore il y a quinze ans sur une entrée dont le côté porte la statue de saint Geor-ges. Si nous gravissons les plus hautes pentes de la Forêt-Noire, au bord du Titi-See, nous trouvons une petite église dont la porte est décorée à l'intérieur — toujours à l'intérieur — d'un gigantesque fer à cheval. En face s'élève un autel dédié à saint Georges.[1]

Après ce qu'on a lu sur la légende du Kar, inutile d'expliquer pourquoi cette syllabe et ses congénères s'attachent avec une telle persistance aux lieux voisins de nos empreintes de fers à cheval ou de l'objet réel conservé avec vénération. Nous avons affaire à un mythe solaire si considérable, qu'aujourd'hui encore nos églises en conservent le souvenir. Non-seulement nos temples modernes ont donné un refuge au fer à cheval symbolique des anciens cultes, mais on le retrouve en signe d'exorcisme sur les portes des étables en Allemagne. Dans la capitale même de l'Empire germanique, un coiffeur du quartier des Linden en a orné le seuil de sa boutique, pour éloigner le Malin, et les Juifs de l'ancienne école ne manquent pas de clouer au haut de leur porte les fers qu'ils peuvent trouver en chemin.

Maintenant que nous avons une idée de l'universalité de cet antique usage et de la commune interprétation que mes études m'ont permis de donner à tant de faits répandus sur une étendue de plusieurs milliers de lieues et dans un espace de plus de quarante siècles, il ne sera pas inutile de retracer quelques-unes des nombreuses légendes que le peuple a imaginées pour expliquer chaque fait en particulier. Comme nous connaissons le lien secret de tous les anneaux de cette longue

[1] Au pied des fameuses constructions du Tænnichel, une haute roche abrupte, bordée d'abris mégalithiques, au bord de la route de Ribeauvillé à Sainte-Marie, c'est le Saut du Cerf. Le plateau supérieur de la roche a des fers à cheval traditionnels; ce sont deux belles cuvettes avec déversoir profond, creusées dans le granite par les vagues des mers primordiales. — Entre ce point et le sommet du Tænnichel, sur un plateau touchant à l'ouest au Schelmekopf (haut allemand *Cîme des corps morts*), s'élèvent deux menhirs à côté de deux dalles couchées; sur l'une, une petite cuvette circulaire est creusée par l'homme. Contre un menhir, une petite dalle est creusée d'un fer à cheval et d'un profond couloir rectiligne à côté, signes que nous connaissons. Ils sont reproduits, planche LXVIII, ainsi que les autres fers à cheval cités. — Sur la crête du Tænnichel, entre la Source des Esprits et les Trois tables, sur d'énormes prismes de pierre séparés par l'homme, et au dessus d'une roche à forme de gigantesque reptile, il y a une empreinte de fer à cheval de 28 centimètres de longueur sur 8 de profondeur. Une autre, d'une facture des plus barbares, traversée par une sorte de rayon, est gravée sur une petite roche faisant partie d'un cromlech au Vorderberg, près du Heidekopf. Près de là, au bord du chemin de Niederbronn à Dambach, il y en avait une il y a vingt-huit ans. La moitié de la roche qui la portait, existe encore. — A la Mort-au-Diable, près de Senones, une roche abrupte a conservé des empreintes traditionnelles de fers à cheval, qu'on rapporte à saint Maurice; il s'en trouve aussi sur le mont Sainte-Geneviève, près de Mâcon.

Digitized by Google

chaine, nous ne craindrons pas de le perdre, en examinant en détail l'un ou l'autre de ces anneaux.

Nos montagnards, pour expliquer l'origine d'une érosion en forme de fer à cheval, tracée par la mer sur une roche tout arrondie par le long travail des eaux, ont imaginé que saint Quirin (patois *Kouri*) s'était endormi sur la roche avec son coursier. Le cavalier et sa monture y avaient laissé les formes miraculeusement reproduites de leur corps, et le coup de sabot de l'animal, donné sur la roche pour réveiller le maître, avait formé l'empreinte vénérable qui attire encore de nombreux pèlerins. La morale de la fable est que toute personne atteinte de rhumatismes, qui aura passé une nuit d'hiver, couchée sur la roche sainte, sera guérie par la vertu de la roche enchantée.

Sion, près de Vaudémont, est le siége d'un couvent célèbre et d'un pèlerinage fréquenté. Une roche abrupte a conservé le nom de Saut de la pucelle. Au pied de roche on voyait encore, il y a cinquante ans, des empreintes de fers à cheval couvertes aujourd'hui par la culture, et qui sans doute avaient jadis marqué la place d'une voie et d'un sanctuaire préhistoriques. Les habitants du voisinage ont rapporté à Jeanne d'Arc l'origine de ces empreintes. La jeune bergère, un jour qu'elle sortait de la messe, se vit poursuivie par un beau chevalier un peu trop enthousiaste de ses charmes. Affolée, elle franchit d'un bond le précipice, et les pieds de son cheval (c'est en amazone qu'elle allait à la messe) restèrent marqués sur la roche qu'ils vinrent frapper. Sauvée par un prodige, Jeanne continua à chevaucher vers sa cabane; le poursuivant périt victime de sa témérité.

Dans le midi de la France, ces légendes revêtent un caractère assez original. En Provence, par exemple, il n'est pas rare de rencontrer une chapelle au bord d'un torrent, d'une rivière, et des fers à cheval cloués à l'intérieur, contre la porte de l'oratoire. Pour expliquer le fait, les voisins vous racontent généralement qu'au temps jadis, un muletier avait fait un vœu à la vierge Marie. S'il parvenait à franchir heureusement le gué, il devait jeter dans l'onde écumante une pièce de monnaie en signe de reconnaissance; mais notre Provençal, un peu Gascon à ses heures, aussitôt qu'il a traversé sans encombre, se contente de faire à l'intention de sa céleste protectrice un geste peu courtois. Soudain, le mulet se cabre, rue contre la chapelle, et laisse un ou deux de ses fers fixés à la porte du sanctuaire, à l'intérieur, bien entendu.

Pour un sceptique moderne, cette naïve légende rappellerait de bien près le culte des Sources dans l'antiquité, et la pièce de monnaie qu'on leur offrait au passage d'une rivière.

Dans la Harth, il y a un Ross-Tritt et des empreintes traditionnelles de fers à cheval. Ici une princesse fut poursuivie par un géant : les coursiers s'élancèrent

Digitized by Google

dans le précipice, et le géant succomba dans la chute, au lieu que la princesse traversa heureusement le ravin.

En Alsace, le couvent carlovingien d'Alspach, près de Kaysersberg, est au pied d'une roche abrupte, couverte d'empreintes traditionnelles. La voix du peuple nous a transmis qu'un jeune chevalier du moyen-âge, désirant se rapprocher de la dame de ses pensées, une jeune nonne de l'abbaye, fut précipité avec son cheval du haut de ce rocher.

Chose remarquable! toutes ces légendes ont conservé précieusement, sous leurs formes multiples, le parfum d'antiquité et le sens primitif de l'empreinte sacrée du fer à cheval. C'est toujours la religion récompensant la vertu ou punissant le mal.

A Schlestadt, on explique ainsi la conservation des trois fers de l'église Saint-Georges. Le grand prédicateur Luther, le démon de l'hérésie, vint un jour, dit-on, évangéliser la ville. Son auditoire, furieux d'une telle audace, le poursuivit en le lapidant, si bien que le cheval du grand homme perdit trois de ses fers dans la fuite. Aussi, pourquoi Luther s'avisait-il d'aller à cheval à ses sermons et de ferrer sa monture avec des antiquités gauloises?

A Thann, la légende, qui offre trois ou quatre variantes, parle d'un certain prince Charles, dont saint Thiébaut aurait mis l'armée en fuite, en se présentant simplement sur les remparts de la ville assiégée. A Masevaux, une dépression ovale, creusée par les eaux dans le granite, au bord de la Doller, à un point de la rivière assez dangereux, passait pour une empreinte de pied de cheval. On raconte qu'un fils ou neveu du duc Maso y périt, et que le cheval du jeune homme laissa sur ce rocher l'empreinte de son sabot.

J'arrive au plus remarquable des rochers à empreintes de pieds de cheval : je veux parler du Karl-Sprung, à dix minutes de Saverne, au dessus de la charmante habitation que la guerre a fait abandonner de notre spirituel causeur, Edmond About. Parlez à mes chers Savernois du Saut du prince Charles; ils vous conteront gravement que le prince Charles, poursuivi par ses ennemis, fit avec son coursier un bond de 12 mètres, pour venir marquer les quatre fers de l'animal sur la roche qui en porte les empreintes. Ils ajouteront même que le prince et sa monture furent sauvés. Le cheval, boitant d'une jambe, put encore arriver à Saverne. Si vous vous avisez de demander de quel prince Charles on vous parle, ils vous répondront qu'il s'agit de Charles de Lorraine, du Téméraire. En effet, quel autre que lui eût été capable d'une pareille prouesse?[1]

[1] Le cheval achevant sa course en boitant, offre une analogie sensible avec le mythe scandinave du cheval solaire, quadrupède dans la belle saison, tripète en hiver. La légende savernoise aurait-elle une origine aussi ancienne?

Digitized by Google

Et cependant, si vous examinez de près les deux empreintes postérieures, vous apercevrez dans l'une un signe presque effacé de vétusté, et figurant une sorte de flèche ou plutôt de corne de cerf; dans l'autre courbe se voit encore à peine un autre signe consistant en une sorte de double croix pouvant remonter aux origines du christianisme; ces signes sont placés au bord d'une voie antique à ornières profondément taillées dans le roc. De l'autre côté du chemin s'enfonce un bel abri sous roche en forme de cul de four, qui paraît être un temple préhistorique : c'est une apside naturelle de 5 à 6 mètres en tous sens, où l'on monte par trois marches taillées par l'homme dans un roc très résistant. La marche supérieure aboutit à un demi-cercle dont les parois ont 10 centimètres de hauteur. Enfin ce demi-cercle évidemment symbolique communique au fond par un couloir factice avec un bassin quasi rectangulaire, taillé à parois verticales de 40 centimètres de profondeur sur 80 de longueur.[1] La paroi gauche de la roche, en dehors de l'apside, est ornée d'une niche ogivale[2] où se trouve gravé le monogramme du Christ, datant sans doute des origines de sa religion; mais les parois de la niche accusent par leur degré d'usure une antiquité deux fois plus grande au moins. Au reste, elle offre des analogies avec diverses autres niches taillées dans nos rochers sûrement à l'époque païenne. Devait-elle renfermer une lampe allumée ou une idole? Devait-elle plutôt rester vide, et constituer par elle-même un symbole, la flèche ou le sanctuaire? Près de là se voit encore à l'extérieur un autre signe fort curieux dont j'ai rencontré le semblable sur le plateau de la Garnfürst.[3]

Sur la paroi évasée horizontalement qui prolonge à droite la marche supérieure, paraît de nouveau l'espèce de corne de cerf (symbole vraisemblable du rayon lumineux) que nous avons remarquée dans l'un des fers à cheval voisins et dans celui du Vorderberg. Un peu plus loin se voit une cavité carrée. Enfin, tout à côté se creusent d'abord un large et profond couloir (il a 9 centimètres de profondeur sur 7 de large), puis une marmite[4] ronde à parois verticales, traversée par un couloir arqué. Voilà les signes distinctifs des sacrifices qu'on offrait dans ce sanctuaire.[5]

[1] Au temple phénicien de Paphos (île de Chypre), un demi-cercle précédait l'autel de la déesse et la cella rectangulaire; de même, à l'entrée d'une des apsides d'un temple phénicien de Gozzo, se trouve un marche-pied demi-circulaire précédant un espace rectangulaire que les prêtres devaient franchir sans y poser le pied. Il est probable que ces analogies remarquables dans les dispositions des trois sanctuaires tiennent aux mêmes idées symboliques, le croissant lunaire, les quatre saisons ou les quatre points cardinaux, reliés près du Karlsprung par le rayon lumineux.

[2] L'ogive se trouve déjà sur un grand nombre de sarcophages lyciens antérieurs à l'établissement des colonies grecques dans l'Asie-Mineure.

[3] Voir pour ces divers sujets la planche LXVIII.

[4] Elle a 6 centimètres de profondeur sur 10 de diamètre.

[5] Dans l'un des temples phéniciens de Gozzo, un certain nombre de pierres présentent sculp-

Digitized by Google

Les trois marches sont un symbole que je retrouve devant d'autres autels que celui formant le fond de ce petit temple avec son bassin carré et son couloir rectiligne. Je me contenterai quant à présent de citer la Heidekirch (temple païen), voisine de Saarbruck[1], où une grande niche carrée est précédée de trois marches taillées dans le roc.[2] Près du Saut du prince Charles, au mont Saint-Michel, qui domine Saint-Jean, le même fait se reproduit sur un monument unique dans nos contrées. C'est une cavité circulaire de 4m,60 de diamètre, profonde de 40 à 70 centimètres, creusée dans un roc très dur, de manière à ménager trois marches pour y descendre. A l'extérieur, le grès est encore taillé sur plusieurs points, de manière à former un second cercle concentrique au premier. Comme rien n'indique qu'il y ait eu là une construction quelconque, et que ce plateau jouit d'une des plus belles vues imaginables, il paraît fort probable que nous avons affaire à un temple du Soleil. Au reste, sur la paroi du sanctuaire, nous avons une petite excavation rectangulaire à parois verticales, propre aux sacrifices. A quelques pas, une marmite circulaire communique avec un large et profond couloir ondulé en *S*, de 1m,50 de longueur.[3] Plus près de l'oratoire chrétien qui marque le caractère sacré du plateau, se voient encore deux petites marmites taillées sans doute pour les oblations, et une citerne qui peut avoir été un objet du culte. La plateforme surplombe plusieurs abris sous roche dont l'un n'a pas moins de 18 mètres de longueur sur 10 de largeur et 3 à 4 d'élévation. Il renferme divers compartiments avec des traces nombreuses d'habitations plusieurs fois séculaires. Un des derniers hôtes du lieu y tailla sans doute dans le sol le sarcophage qu'on y voit encore. Plus étroit aux pieds qu'à la tête, dont la forme se dessine dans le roc, il ne paraît remonter qu'au moyen-âge.

J'ai cité divers indices tendant à me faire attribuer la grande excavation circu-

tées deux spirales divisées par deux cônes; le plan même de deux de ces temples forme deux ellipses séparées par une allée rectiligne. Tout cela paraît être le même symbole, le circuit du Soleil, ou le double circuit du Soleil et de la Lune autour de la Terre, et le rayon lumineux. — Voyez La Marmora, *Nouvelles annales de l'Institut archéologique de Rome.* 1836.

[1] Voir aux dessins la planche LXXIV.

[2] Les autels pélasges étaient formés ou précédés de trois marches. Au monument persan de Naks-i-Roustam, un roi, debout sur trois marches, étend la main vers l'autel du feu, posé aussi sur un socle composé de trois marches. Ce symbole remonte aux temps mégalithiques. Ainsi, au sommet du Kynast (monts Géants), une roche énorme, surmontée de grands siéges, de cuvettes et déversoirs, est creusée sur le côté de trois siéges servant de marches pour y monter. On retrouve trois marches taillées tout près de là, devant un autre siége, et en Angleterre, au *Siége des druides* du Derbishire, et au Rokkesteen de Hovelandsfield.

[3] Voir planche LXXIV. Inutile de répéter que ces excavations portent le caractère évident du travail de l'homme. Je le redirai une fois pour toutes, il ne peut y avoir de doute à cet égard que pour une personne qui n'aura pas été sur place.

Digitized by Google

laire de la plateforme au culte du Soleil. J'ajouterai que la montagne a conservé le nom de Saint-Michel. Or, cet archange est le successeur du dieu-Soleil phénicien Nichol, dans la vénération épurée des premiers chrétiens, et l'on sait que le phénix lui-même n'est qu'un mythe solaire. Le village bâti au pied de la colline porte le nom de Saint-Jean, autre successeur connu du dieu Soleil.

Mégalithes proprement dits du mont Sainte-Odile.

Puisque nous avons été conduits par le raisonnement à attribuer la grande muraille *païenne* de Sainte-Odile aux Pélasges, les mégalithes voisins doivent être l'œuvre des mêmes peuples. Nous savons fort peu de chose sur les sanctuaires des Pélasges; mais il paraît qu'ils consistaient en partie en cavernes. Ainsi Pausanias nous parle d'un temple en forme de grotte; il était taillé dans les rochers du cap Ténare (Matapan), peuplé par les premiers Phéniciens, l'imagination vive des poètes grecs en a fait l'une des bouches de l'enfer. Ce temple est tout entouré encore aujourd'hui de grottes du même genre.

L'antre de Trophonius, dans la forêt de Lebadea en Béotie, était une grotte naturelle où les prêtres rendaient des oracles. On n'y entrait que de nuit, en s'y glissant d'abord sur des échelles, puis à plat ventre, pour enfin, en se redressant, se trouver dans une vaste salle devant un tribunal de prêtres qui faisaient passer par une autre issue ceux qu'ils condamnaient.[1]

Les cavernes du mont Carmel, qui ont été habitées par Elie et par d'autres prophètes, nous montrent que des excavations de ce genre ont servi d'habitations aux prêtres et de sanctuaires à l'époque préhistorique. Au Palatin, le temple de Palès, la déesse des pasteurs, c'était une grotte; il en était de même du sanctuaire de Pan ou Lupercal.

Les savants, après avoir admis que les temples creusés dans les rochers de l'Inde, de la Perse, de la Nubie, de l'Egypte, étaient antérieurs à ceux élevés sur le sol, auxquels ils auraient servi de modèles, se sont généralement rangés à l'avis contraire. Les deux opinions me paraissent se concilier au lieu de s'exclure. En effet, si des hypogées comme celui d'Ipsamboul en Egypte, de Naksh-i-Roustam en

[1] Nous avons une imitation de cet antre de Trophonius, sinon comme sanctuaire, du moins comme tribunal, dans le long dédale creusé sous le château moderne de Bade (grand-duché). Il s'y trouve une oubliette contre une porte de pierre, et au fond une salle garnie de douze siéges taillés comme le reste, dans un roc très dur.

Digitized by Google

Perse, ou d'Ellora dans l'Inde, montrent un grand développement artistique, si d'ailleurs la presqu'île indoue a continué au moyen-âge même à employer ce genre d'architecture, il n'en est pas moins admissible qu'il ait une origine très ancienne. Les plus antiques monuments de cette espèce ont été fort peu étudiés, perdus au milieu des richesses des civilisations moins anciennes; et l'homme est ainsi fait, qu'il a fort peu daigné s'occuper jusqu'à présent des civilisations primordiales d'où est sorti le luxe étincelant de celles qui ont abouti à la déeadence. Il y a pourtant là une question d'origines bien intéressante à étudier.

Je n'hésite pas à dire que les temples taillés dans les rochers ont dû précéder les autres, puisque les premiers, étant en grande partie l'œuvre de la nature, permettaient aux premiers hommes de respecter encore les formes de la pierre qu'ils adoraient. Je me contenterai d'appuyer mon opinion sur l'ancienneté de ces sanctuaires d'un seul fait historique. En Egypte, l'un des quatre spéos d'Ibrim date du règne de Toutmosis Ier, c'est-à-dire du 19e siècle avant Jésus-Christ; et rien ne démontre que nous devions considérer cet édifice comme le plus ancien de son espèce. Les plus anciens temples des temps héroïques s'élevaient en général sur des grottes qui ont dû être avant eux des sanctuaires. Il en est ainsi des temples de Paphos, de Jérusalem, et des plus anciens parmi ceux de l'Egypte et de Rome, et le souvenir de cet antique usage n'a guère moins dû contribuer que celui des catacombes à généraliser les cryptes sous nos églises chrétiennes du moyen-âge.

Nous avons sur le prolongement des Vosges, au Halberg, montagne voisine de Saarbruck, un monument considérable taillé dans le roc. Le nom de la montagne nous montre qu'il devait être dédié à El-Soleil, et la dénomination de *Heidekirch* que la tradition lui a maintenue, confirme cette origine religieuse.

Rien n'égale la surprise que cause au visiteur gravissant la pente orientale du Halberg, la vue subite d'une paroi de rochers de 70 mètres de longueur, toute couverte du travail de l'homme.[1] Vers le milieu se creuse une nef carrée de 8 mètres de longueur sur une égale élévation et une profondeur bien plus grande. Elle est toute percée elle-même de grandes niches et de galeries taillées ayant servi d'oratoires. A droite et à gauche de cette nef, ce ne sont que niches des formes les plus variées, que portes, escaliers et couloirs, le tout creusé dans le roc. Tous ces enfoncements ont conservé les entailles destinées aux crampons qui portaient des bas-reliefs d'idoles.[2] L'une de ces niches a la forme d'une pointe de lance de 2^m^,50 de hauteur; une autre ressemble assez à deux croix opposées; ces cavités sont placées en face l'une de l'autre sous la nef. Une troisieme est superposée à un profond

[1] Voir planche LXXIV.
[2] Voir les dessins.

Digitized by Google

entonnoir communiquant par une rigole ondulée avec l'intérieur de la roche et le sol. Ces deux signes connus nous rappellent d'une manière frappante les libations qu'on a dû offrir à l'idole encadrée au dessus. Plus à gauche, nous voyons sept marches recourbées s'élever vers une partie plane où se voit encore une des excavations qui servait sans doute à fixer un bas-relief ou un autel. De même à droite, sous l'ombre portée du dessin d'ensemble, produite par une partie saillante du rocher, trois autres marches déjà citées introduisent à un couloir de 2 mètres de profondeur.

Si le travail au métal, qui constitue la restauration de ce monument, annonce clairement l'époque romaine, il est évident que l'origine de la construction doit remonter à un âge bien antérieur dont les Romains ont respecté les sentiments et les procédés, c'est-à-dire à l'âge de l'adoration des pierres.

Maintenant que nous avons une idée de ce sanctuaire et des similaires que j'ai cités, on ne sera pas étonné d'apprendre que les analogues ne sont pas rares dans nos montagnes. Ainsi, tout près de Saverne, les paysans offrent encore des crapauds de fer sur l'autel élevé dans la grotte de Saint-Vit transformée en chapelle chrétienne.[1] Les sept marches symboliques du temple du Halberg ont leurs analogues dans la roche des Sept-Marches (*Sieben Treppen*) de la forêt de Gers-spach entre Hombourg et Saarbruck. Sept degrés taillés dans une roche s'élèvent vers une plateforme bornée aux quatre angles par des cavités carrées de 33 centimètres de profondeur, qui ont évidemment servi à fixer la charpente d'un oratoire païen. Le milieu du plateau montre deux fois une sorte de monogramme chrétien[2] destiné à exorciser le monument, et la tradition parle d'un dragon de feu qui parait tous les *sept* ans sur cette roche, d'où il s'élance vers les abrupts et la chapelle de Helleringen (anneaux de El). Le même nombre sacré sept est représenté dans les monts Géants par sept excavations pratiquées dans la roche des Leiserhæusern.

En face de Gerspach s'élève la montagne du Herappel. Dans une des roches qui en bordent la crête, s'enfonce un sanctuaire fort semblable à celui du Saut du prince Charles. La tradition y voit le *tombeau de sainte Hélène.* La grotte sacrée a la la forme très régulière et évidemment retouchée de main d'homme, d'une apside en cul de four. Au fond, dans le bas, la roche s'avance en forme d'autel carré au pied duquel sourd une source miraculeuse qui guérit, dit-on, de certaines maladies du cuir chevelu. A l'extérieur, une antique niche cintrée rappelle celle du Karl-Sprung. A 20 pas à droite, une seconde grotte, également achevée par les hommes,

[1] Au dessus de cette chapelle, à une petite distance, un plateau couvert de sépultures et de fragments de bas-reliefs antiques, a conservé le nom de *Hergott* (Seigneur Dieu).

[2] Voir aux dessins.

Digitized by Google

offre dans le haut la disposition régulière d'une voûte surbassée à trois pans. Le christianisme a conservé les traditions sacrées de ces cavernes, en élevant entre elles un petit oratoire dédié à sainte Hélène. Cette sainte a dû être choisie comme l'homonyme chrétienne de l'Ana pélasge, la divinité parèdre de El et la patronne des sources.

Dans nos monts, à 2 kilomètres de Dagsburg, une grotte naturelle très élevée, surmontée d'une corniche de 50 mètres de longueur qui la surplombe de 10, a conservé dans le nom de Balerstein le souvenir de sa primitive consécration à Baal. Le christianisme a gravé le monogramme sacré au pied de la roche, et les agents forestiers du roi Guillaume ont cru être agréables à leur nouveau seigneur en substituant son titre impérial au nom traditionnel du dieu sémitique. Ils ont affublé la roche géante d'un petit écriteau de bois sur lequel on lit : *Roche impériale.* Devant la grotte, comme sur une des roches qui la dominent, j'ai rencontré l'excavation circulaire avec déversoir ondulé, indiquant les autels de ce sanctuaire.

Après ces données générales sur les temples remontant aux Pélasges, le lecteur concevra de lui-même que les magnifiques mégalithes du mont Sainte-Odile aient dû être appropriés à des usages semblables, et il me suffira de faire de ces constructions une revue rapide, que le plan de cet *Abécé* m'oblige d'ailleurs à restreindre aux plus justes limites.

Je dirai d'abord que notre vaste plateau, loin d'avoir constitué proprement un seul sanctuaire considérable, parait avoir donné asile à une suite nombreuse de ces institutions échelonnées le long de sa crête, et dont chacune, sans doute, était destinée à des tribus différentes. Le lien commun de tous ces lieux saints et de toutes ces tribus était l'adoration de la pierre et des grands phénomènes naturels, et le plateau lui-même devait être, comme je l'ai dit, le rendez-vous de tous les peuples circonvoisins à certaines époques de l'année.

Le Menelstein, roche en forme de pilier entièrement séparé de la montagne par d'étroits couloirs, a sa partie inférieure garnie de blocs superposés et d'entailles factices, ce qui, joint aux signes, aux cuvettes naturelles et au déversoir connus de sa partie supérieure, en fait un monument religieux bien caractérisé.

Le Schaftstein a aussi à sa base des traces du travail de l'homme. Il en est de même du Wachtstein qui avait été relié au mur d'enceinte par une seule ligne de la muraille, ce qui confirme de nouveau la destination religieuse de l'enceinte.

En suivant le mur, nous arrivons aux deux couloirs de Schweighæuser, qu'il a appelés *Monuments druidiques.* Ils sont réellement en partie l'œuvre de l'homme, quoique fort antérieurs sans doute au druidisme, et n'ont jamais dû communiquer avec l'intérieur de l'enceinte, comme Schneider l'a imaginé pour donner quelque apparence de réalité au caractère soi-disant romain de la muraille. Un peu plus à

Digitized by Google

l'ouest, à 6 pas au dessous du mur, s'élève une belle roche branlante de forme allongée. Elle a 4 mètres de largeur, autant de longueur, sur 1 mètre d'épaisseur, et ne touche à sa base que par une surface de 70 centimètres carrés; mais elle peut être l'œuvre de la nature, et aucun indice du travail humain ne s'y montre.

A l'ouest de l'enceinte, en face le point *n*, des abris sous roche avec entailles symboliques très curieuses méritent d'être visités.

Entre les points *m* et *v*, toujours à l'ouest de la muraille, il y a d'énormes blocs bouleversés par les glaces, et parmi lesquels plusieurs ont été remués et disposés habilement. Il en est un de 3m,10 de longueur, équilibré horizontalement sur trois pointes, de manière à former deux petits abris sous ses flancs. A côté s'élève, entre deux roches parallèles, un énorme bloc en forme de pilier posé sur de petites pierres coniques.

Entre le point *x* et le point *b'*, toujours à l'ouest du mur, s'étend une ligne de mégalithes parmi lesquels figurent une pierre levée et une dalle couchée[1], variété du sujet précédent et de son analogue du Ballon de Servance. Cette juxtaposition fréquente d'une roche couchée et d'une autre dressée par l'homme, avait évidemment une corrélation. Etait-ce le symbole de l'humanité debout dans l'action, et de l'humanité couchée dans la tombe, de la vie et de la mort? les deux idées fondamentales des mythologies anciennes.

Entre le Dreystein et l'enceinte, nous retrouvons (vers les points *c'* et *e'*) de grandes roches dont l'homme a su tirer parti pour les disposer en couloirs et en cavernes. L'espèce de grand abri voisin du point *e'* est entièrement évidé de main d'homme. Ses deux parois intérieures sont verticales et complétées par deux parties de murs pélasges en grands blocs juxtaposés. A l'intérieur, la roche du sol est taillée en forme de socle et de banc, et sur le fond, une profonde entaille marque le travail de l'homme. La roche dominante, entièrement rodée en profils arrondis par les eaux, offre plusieurs autres entailles factices curieuses, et deux belles cuvettes.

Avant d'arriver là, l'intérieur de l'enceinte renferme plusieurs mardelles, et plus près du Dreystein, tout un ensemble de creux et de monticules dénotant d'anciennes habitations.

Au dessous du Jardin des païens, nous rencontrons de fort beaux abris avec roches superposées, couloirs ou cellules, et de très profondes entailles.

Près de là, deux plateaux avancés vers l'ouest sont tout couverts de roches qui paraissent en avoir fait d'anciens lieux de réunion. Au dessous, près du sentier,

[1] Planche LV, n° 2. Un sujet analogue existe encore à une extrémité de l'enceinte pélasge du Ziegeberg. Ici la pierre dressée est triangulaire; sur la dalle couchée se creuse une empreinte de pied.

Digitized by Google

s'étend un grand cataclysme de roches, en partie disposées en retraites habitables pour des troglodytes, tandis qu'au dessus un autre plateau montre encore des couloirs, des roches à entailles et un obélisque couché.

La pointe septentrionale de l'Elsberg est bordée de roches abruptes dont plusieurs forment des cavernes ou offrent de belles entailles.

Nous arrivons à l'abri monumental qui fait face au château ruiné de Rathsamhausen.[1] Arrêtons-nous ici un moment, et considérons l'aspect général de ce groupe. Il nous présente une espèce d'auvent rocheux, couvrant d'une saillie de 4 mètres une galerie haute de 8, aussi profonde et large de 3m,50. Si l'on examine de près la roche principale et le grand bloc de droite, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il fut un jour où ils ne formaient qu'une seule masse. Le moins grand, miné en dessous, a été détaché de la voûte à laquelle il adhérait, précipité dans le bas, puis glissé horizontalement sur la droite, de manière à former couloir. Cet ensemble de procédés est si conforme aux usages de nos peuples, qu'un abri tout semblable à celui-ci se trouve sous la crête qui, de la Salière de Breitenau, conduit au dessus de Châlemont. A l'Elsberg, on voit encore dans les deux dessins, qu'une roche en forme d'enclume a été superposée à la grande roche détachée, et creusée d'une grande empreinte de hache. Pour montrer sans doute à la postérité que le travail de l'homme avait remué ces lourdes masses, on a appuyé sur la partie inférieure de l'empreinte une énorme dalle penchée. Dans le bas de la planche XLVIII, on voit une portion de roche de près de 3 mètres de longueur qui a la figure de certaines haches de bronze. Ce fragment, qui paraît peu adhérent au massif principal, est dessiné contrairement aux lignes du clivage, ce qui démontre le travail humain. Au premier plan du dessin, on voit à gauche un roc carré qui offre trois entailles factices; une autre, évidemment symbolique, se creuse dans le flanc droit du grand bloc détaché. Cette dernière, très profonde et deux fois plus large à l'intérieur qu'à l'ouverture, est capable de convaincre les plus incrédules que la main de l'homme a passé par là.

Cet abri de l'Elsberg était donc placé sous la protection de la hache du dieu El, c'est-à-dire comme certains tombeaux gallo-romains, *sub asciâ*. Ce talisman de la hache se retrouve sur un grand nombre de mégalithes, par exemple sous le grand abri dominant le Haut-Donon, sous un abri sacré du rocher de Dagsbourg, taillé en forme de chambre avec un rebord de 50 centimètres de hauteur à l'extérieur. On le voit sous la saillie du Tau du Liechteck, sous l'abri précité voisin de la Salière, etc.

Quant à l'enclume, elle paraît avoir été aussi un signe religieux pour les Pélasges,

[1] Voir la planche XLVIII et le bas de la planche LVIII.

Digitized by Google

car on en retrouve la forme au Tau du Schlüsselstein[1], au dolmen surmontant le Rain de l'Autel, et sur plusieurs autres points des Vosges. L'enclume, aussi bien que le marteau et la hache, était d'abord de pierre, et déjà Pictet l'a pense. Son nom grec *akmôn* ressemble bien au sanscrit *açman,* qui signifie *pierre.* De même dans cette dernière langue, *stûmâ,* qui signifie *enclume,* est le congénère d'une foule de mots des langues du Nord signifiant *pierre,* tels que l'allemand *Stein,* l'anglais *stone,* etc.[2] On conçoit aisément que si les indigènes de l'Afrique orientale, qui connaissent depuis longtemps les métaux, se servent encore d'enclumes de pierre, à plus forte raison les peuples de l'âge du bronze, chez qui ils étaient bien plus rares, ont dû se servir d'enclumes de pierre. Au resté, je considère l'enclume comme antérieure d'origine au travail du métal, quoique l'abri que nous examinons, me paraisse postérieur à l'âge de la pierre, et il est naturel que les peuples de cette première période durent déjà se servir d'enclumes pour tailler leurs haches.

Notre abri, en nous montrant une empreinte de hache appliquée sur une enclume, semble nous indiquer une corrélation entre les deux idées de l'enclume et de la hache. Que symbolisait l'enclume? Peut-être la matière inerte opposée au signe de la hache, qui a toujours représenté la matière organisée, en tant que pierre animée tombée du ciel. Une telle corrélation d'idées serait conforme aux principes des peuples orientaux qui représentaient très souvent sur les dolmens de l'Inde cette antithèse qu'ils exprimaient par des signes variés. Je donne néanmoins cette explication particulière comme une simple hypothèse.

Non-seulement notre abri offre par lui-même tous les caractères d'un sanctuaire, mais il est environné de mégalithes qui en complètent le sens religieux. Ainsi, au dessus, s'avancent au bord de la crête une roche branlante en forme de Tau surbaissé[3], et une belle roche à érosions. Au dessous, une sorte de four très profond touche à des couloirs formant plusieurs étages couverts de dalles horizontales en face d'une sorte d'énorme Tau. Enfin, à quelques pas au dessous de cette singulière roche naturelle, une grande dalle appuyée obliquement contre la montagne, repose seulement à ses deux angles inférieurs sur des roches posées.[4] Elle forme un abri sous lequel on peut passer debout. Les similaires de cette construction se retrouvent près du Mur païen du Tænnichel et dans les monts Géants, et ne sont pas rares dans les Vosges. Celui-ci côtoie des cavernes profondes en forme

[1] Planche XLIII.

[2] La même relation existe dans diverses langues orientales. Voir le *Grand dictionnaire universel* de Pierre Larousse, à l'article Enclume.

[3] Planche XLIII.

[4] Planche LVIII.

Digitized by Google

de fours, dont les abords sont garnis d'entailles profondes paraissant être l'œuvre du métal.

Tout près de ce groupe, en se dirigeant sur la crête, vers le plateau des Fées, on trouve un vaste ensemble de grands blocs couchés, creusés d'énormes érosions naturelles qui ont dû être utilisées pour le culte, et des couloirs arrangés par l'homme. Sur un de ces blocs se creuse une énorme empreinte de pied droit dont le talon s'enfonce à 20 centimètres de profondeur.

Au plateau des Fées, parmi de nombreuses dalles à belles érosions, il en est une qui affecte la forme d'une oreille, ce qui pourrait bien être un antique symbole, car je conserve une amulette en terre cuite ayant cette forme.[1] Près du Plateau des Fées, la crête est bordée par de beaux abris à entailles et des roches posées en dolmens.

Nous passons à la grotte d'Adalric, en laissant de côté, pour y revenir ensuite, la haute galerie de la planche XLV. Cette grotte est entièrement naturelle, quoiqu'elle offre une belle chambre rocheuse de 10 mètres de largeur, où l'on peut se tenir debout, parfaitement abrité. A quelques pas au sud, un éboulement en partie factice d'énormes blocs a produit une sorte d'arcade ou de passage abrité où le travail de l'homme et l'idée religieuse sont marqués par une énorme empreinte en forme de croissant.[2] Ce monument est de l'aspect le plus pittoresque et le plus effrayant.

Au Stollhafen, la roche en place qui a donné son nom à toute cette partie de la montagne, se trouve sur la crête, près du bord, à quelques pas de la voie antique. Cette roche n'est ni grande, ni posée, ni taillée. Pourquoi a-t-elle toujours été considérée comme un monument du paganisme? C'est parce que la mer en a rodé la base en forme de courts piliers, ce qui lui a valu le nom prosaïque, mais assez juste de *Stollhafen* (marmite à pieds). Or, nous verrons que les peuples anciens adoraient le pilier.

A côté de cette roche se trouvent les grandes cavernes de la planche LXI, auxquelles vient se greffer le Mur païen. Au premier plan du dessin une roche conique adhérente à la montagne a été creusée en abri par la mer. Au milieu du dessin on voit des blocs empilés obliquement en porte-à-faux, sur une base dressée. Au fond, des espèces de fours profonds à plafond horizontal, divisés par une cloison à pilastre, pourraient abriter plus de cinquante personnes. Devant l'excavation de droite, les rochers ont été détachés par des pesées, de façon à laisser un petit couloir pour le passage d'une personne. Des entailles curieuses, dont une est visible

[1] Planche LXXVII.
[2] Planche LI.

Digitized by Google

sur la planche LXI, nous montrent le travail irrécusable de l'homme sur ces roches. La plateforme supérieure est taillée en forme de banc, comme celle de plusieurs de nos roches sacrées formant belvédères, entre autres celles de la Chatte pendue et de Châlemont. Au haut du dessin, deux roches surplombantes paraissent représenter, l'une un gigantesque reptile ou une barque, l'autre la tête d'un animal dont le dos supporte une roche posée en forme de table dolménique. Ces roches singulières étaient-elles les divinités du lieu? Rien d'impossible à cela. Ainsi, dans l'une des chapelles du temple d'Elephanta[1] se voit l'image symbolique d'une divinité nommée Ling, figurée par une pierre presque informe. De nos jours encore on l'adore et on la charge de couronnes et de bouquets. C'est sans doute la divinité qui présidait à la génération universelle.

Le couvent est superposé à des roches abruptes creusées par la mer en abris qui montrent dans de profondes entailles le travail humain. Il confine au sud à d'autres cavernes arrangées et à des roches énormes formant des couloirs naturels. Devant eux s'élève le bloc en forme de pied, que j'ai dessiné planche LX. Il a 9 mètres de longueur maximum et, calé par l'industrie humaine, il est superposé à une autre roche qui recouvre de profondes cavernes. La forme de pied de cette roche monumentale n'a rien qui puisse nous étonner, puisque nous l'avons souvent vue reproduite en petit dans nos contrées et sur la route des peuples d'Orient. La seule différence, c'est qu'ici nous avons affaire à un hiéroglyphe *mégalithique.* De même, à 2 kilomètres de Vesoul, la roche dite du Sabot offre les contours de cette sorte de chaussure.

Le monument du mont Sainte-Odile touche au chemin bordé par les roches à empreintes de doigts attribuées à la sainte, et par la fontaine miraculeuse. Elle marque donc l'entrée d'une voie sacrée sur le plateau. En remontant sur la crête, on se trouve bientôt, en prenant à gauche, en face des roches du Bassin qu'on a toujours appelées jusqu'ici *Roches des boulangers,* grâce à une fausse interprétation du mot allemand *Beckefelse*, qui signifie *Roches du bassin.* En effet, la plus haute de ces deux roches a sa plateforme creusée d'un bassin considérable; il a 1m,30 de longueur sur 30 centimètres de profondeur, et est terminé par une rigole factice, près de plusieurs grandes rainures qui découpent la surface de la roche.

Ce groupe de deux blocs, tout rodés par la mer en profils indéterminés et fantastiques de sauriens, est superposé à trois roches en place dont la base a été taillée en piédestal, de manière à en former un couloir à triple issue. Les deux blocs supérieurs, contrairement à l'avis de Schweighæuser, sont *complètement détachés* de leur base, sur laquelle ils portent chacun par deux points seulement.

[1] Ile voisine de Bombay.

Digitized by Google

Rien ne devait mieux convenir à des peuples adorant les phénomènes naturels dans les rochers, que ces deux blocs si extraordinaires. Comme nous l'avons vu, quand même leur base serait l'œuvre de la nature toute seule, ils n'en constitueraient pas moins vraisemblablement un monument; or, non-seulement cette base est taillée, mais la surface qui la touche est creusée au bloc de gauche, de manière à achever l'image d'une sorte de tortue supportant toute la masse supérieure.

Reprenons le sentier dans la direction du couvent; nous obliquons à gauche, à 50 pas des rochers précédents, et après avoir fait 14 pas, nous touchons à une roche de 1 pied de hauteur, qui se creuse en énorme marmite en forme de mamelle. Cette marmite à parois tout à fait verticales n'a pas moins de 1m,20 de diamètre sur 40 centimètres de profondeur.[1] A quelques pas à l'ouest se voit le dolmen à jour en forme de marmite de la planche XLVI; il se compose d'un bloc arrondi par les eaux et suspendu de main d'homme sur trois points, au dessus d'un couloir taillé dans le roc, ainsi que l'espèce de banc qu'il renferme. On a obtenu l'équilibre de la roche supérieure, en superposant deux pierres plates à l'une de ses extrémités. A quelques pas au sud, une sorte de sarcophage de 1 mètre de profondeur et de largeur, a été taillé dans la roche du sol sur une longueur de plus de 2 mètres.

De retour au sentier, nous le poursuivons vers le midi, et nous arrivons à un point où nous avons le Hangestein à quelques pas à notre gauche. Sur la plateforme de ce rocher, une grande dalle plate a été posée obliquement en porte-à-faux, de manière à laisser voir une grande et profonde entaille arrondie à sa face inférieure. L'espèce de pilier naturel formant le Hangestein, auquel vient se joindre de part et d'autre le Mur païen, est creusé profondément à sa base, en dehors de l'enceinte.

Je reviens au sujet de l'Elsberg (figuré planche XLV). Si l'on considère cette galerie à jour, et qu'on la compare à divers mégalithes que j'ai reproduits, on sera frappé de l'air de parenté de ces constructions. Le monument qui avoisine la Roche du bassin, la galerie du Schlüsselstein, le dolmen de la Table, les deux sujets de la planche XXXVII, comme aussi ceux qui figurent au haut de la planche LVIII, sont tous, comme le monument de l'Elsberg, des monuments à jour. Ce genre existe aussi dans les monts Géants. Comme plusieurs de ces monuments ne peuvent servir à abriter qui que ce soit, il est vraisemblable qu'ils sont purement symboliques et se rattachent à l'hiéroglyphe de l'*anneau*. La haute galerie de l'Elsberg a été formée ainsi : Une énorme paroi de rochers s'est détachée par une commotion naturelle de la masse de la montagne, laissant ainsi un couloir étroit et profond. Les adorateurs de la pierre ont profité de cette disposition naturelle pour surmonter la galerie d'un énorme bloc taillé par les eaux, en forme d'urne à pieds. Un autre bloc singulier,

[1] Voir planche XXVIII, n° 10.

Digitized by Google

à moulures de chapiteau, également exempt de tout travail humain, a été placé à côté. Enfin des entailles factices profondes ont été pratiquées sous la galerie[1] et à côté. La plus étonnante (le n° 6 de la planche LI) offre le plan vertical d'une mamelle circulaire renversée, tandis que l'intérieur présente une courbe bien plus développée. Parmi ces entailles, il y en a plusieurs sur une sorte de pilier contigu offrant l'aspect rudimentaire d'un personnage debout. Deux des faces du pilier ont été taillées, deux autres ont conservé les moulures curviliques imitées par le travail des eaux.

Une pierre saillante et un anneau juxtaposés! Il y a là sans doute aussi une corrélation, une sorte d'antithèse symbolique, si symboles il y a. Or, nous savons que dans l'antiquité le pilier et l'anneau ont été souvent consacrés aux divinités. La courbe de pierres du dieu Crom, aussi bien que les pieux d'Aschéra si communs autrefois sur les collines de Phénicie, en feraient foi au besoin. Chez nos ancêtres surtout, ces deux emblèmes ont joué un grand rôle. J'ai cité le Cernunnos, de Notre-Dame de Paris, qui porte autour de la tête le double signe de la corne de cerf et de l'anneau. Ici la corne de cerf est l'analogue du pilier, comme le croissant et le fer à cheval sont ceux de l'anneau. La pointe de lance ou de flèche est encore un similaire de la corne de cerf, de la pyramide, de l'obélisque et du pilier; c'est toujours l'influence perçante du rayon lumineux créateur[2], au lieu que tous les genres de courbe représentent la faculté absorbante de la terre et les divisions ou la totalité des révolutions sidérales. Sur l'autel gallo-romain de Reims, le dieu central, c'est-à-dire principal, accroupi à la manière des Orientaux, nous montre aussi le double symbole de l'anneau et de la corne. En effet, il porte des cornes au front, une torque et des bracelets au cou et aux poignets.[3] Il est certain qu'on a trouvé au Donon et à la Haute-Valette des statues de divinités sans sexe, caractérisées par un anneau. De nos jours encore, les Jurassiens superstitieux croient se guérir de la colique en se glissant à travers l'anneau de la Pierre percée de Courgenay, et le calcaire est tout poli par une longue usure. A Saint-Dizier, pres de Delle, l'antique église renferme une arcade byzantine, évidemment substituée à un monument païen, et sous laquelle on faisait passer les gens qui avaient perdu l'usage de la raison, pour la leur faire retrouver. J'ai cité les vertus médicales attribuées dans les Vosges à l'anneau des anciennes clés d'églises. J'ai nommé aussi des roches du Tænnichel, du Vasenburg, de Teintru, qui ont été taillées en forme d'anneaux. Voilà certes plus qu'il n'en faut pour témoigner de l'importance attachée par l'antiquité

[1] Voir planche LI, n°s 6, 7, 9, 10.

[2] En sanscrit, un des deux sens principaux du mot Kar, K'r, c'est *percer;* au figuré *créer*.

[3] Ce dieu, d'origine orientale, est celui de peuples moitié chasseurs, moitié laboureurs, car il laisse tomber de son outre gonflée des glands et des faînes dont se nourrissent un cerf et un bœuf.

Digitized by Google

au culte de l'anneau dans nos pays. La légende s'est emparée à son tour de ce symbole préhistorique, comme nous l'avons vu à propos du Tænnichel, et elle a conservé le souvenir d'anneaux fixés au haut d'une foule de nos roches abruptes, notamment à Colbach, au versant oriental du Gresson, au dessus de Burbach-le-Haut, au Seering de Guebwiller, au Heideberg de Soultzmatt, au Schauenberg, au Bressoir et en face à la roche des Fées de la Petite-Lièpvre, au Frankenburg, à l'Ungersberg, au Menelstein, sur le côteau de Bischofsheim, à la roche Plate voisine du Burgwald (environs de Saverne, au dessus d'Otersthal). Il devait y en avoir aussi à l'enceinte gallo-romaine du Château des Fées, près de Semouze, aux roches de Teintru, au Vorhof de Delémont, etc.

Ce symbole de l'anneau, comme le dieu de Reims qui le porte, est d'origine orientale; ainsi en Perse, le signe du Soleil est un personnage ailé, portant un anneau en écharpe et en tenant un à la main.

CHAPITRE XI

Mes fouilles au mont Sainte-Odile.

Au moment de commencer ce chapitre, j'ai jugé à propos d'entreprendre quelques fouilles sur le mont Sainte-Odile, dans l'espoir de voir mes vues sur le caractère sacré et la haute antiquité des constructions de ce plateau, se confirmer par des témoignages directs. J'avoue que les résultats de mes investigations souterraines ont dépassé tout ce que je pouvais souhaiter.

Considérant comme une ancienne voie sacrée, le sentier qui entre dans l'enceinte des Murs païens par le sud-ouest, venant de Barr, je jugeai que l'espèce d'appendice à l'enceinte qu'il traverse ne pouvait être qu'un sanctuaire ou un cimetière. Connaissant d'ailleurs l'habitude des anciens de placer leurs sépultures le long de leurs voies, je pensais il y a longtemps qu'il devait y avoir des tombes de sacrificateurs sur un point assez accidenté. Il y a dix mois, je l'avais marqué dans la légende de mon plan du mot *Tumuli*. En effet, sans avoir fait aucun sondage, je soupçonnais des tumuli.

Dernièrement je visitai soigneusement ce point, et je découvris neuf sépultures différentes, dont quatre avec sarcophages oblongs pour des corps étendus; un cin-

Digitized by Google

quième point contenait trois sépultures cubiques pour des corps repliés; une huitième tombe se distinguait par une pierre en croissant placée sous les pieds du corps; enfin dans une neuvième, je rencontrai des pierres symboliques du plus haut intérêt.

Ces tombes, d'après les objets que j'y trouvai et les dispositions qu'elles m'offrirent, paraissent se rapporter à des âges très différents de l'antiquité païenne. Elles indiquent des peuples ayant eu des modes d'inhumation différents, et par conséquent des idées religieuses dissemblables : les unes nous montrent l'inhumation de corps étendus dans un sarcophage de pierre oblong, les autres des corps accroupis dans un cercueil de pierre cubique. L'orientation diffère essentiellement, quoique toutes les tombes paraissent orientées. Les unes ont été surmontées d'un tumulus à revêtement de pierre; dans l'une même, ce tumulus formait un cône tronqué surmonté d'une coupole de moindre diamètre, ce qui fait ressembler cette tombe à certains nurhags de la Sardaigne; d'autres enfin n'offraient point de traces de sarcophage ni de tumulus. Plusieurs de ces tombes semblent avoir appartenu à des sacrificateurs, car deux des instruments que j'y ai trouvés, paraissent être des couteaux de sacrifice, et aucune trace d'arme de guerre ne s'est rencontrée nulle part. Il est donc probable que toutes les sépultures fouillées, au nombre de neuf, sont celles de sacrificateurs.

Tombe n° 1.[1] — La seule un peu apparente de ces tombes offrait un petit monticule très irrégulier, composé de pierres de toute grosseur, de terre, de souches séculaires, le tout hérissé d'énormes broussailles de genets. Ce monticule était d'autant moins visible que tout le sol aux environs était labouré par des semis de jeunes pins et par de vieux chemins encaissés à 2 et 3 mètres de profondeur. En décapant le sol autour de ce monticule, je ne tardai pas néanmoins de reconnaître les traces d'un revêtement circulaire de pierres de moyen appareil, à joints polygonaux et presque sans taille. En achevant sur le papier la courbe que formait dans le bas cette paroi inclinée, j'arrivai à présumer que la hauteur primitive du tumulus avait dû être de 3 mètres au dessus du sol; mais il avait été décapé anciennement déjà, soit pour l'aménagement de la forêt, soit pour des fouilles qu'on s'était imaginé faire, et qu'on n'avait pas poussées même jusqu'à ras du sol. Le tumulus avait 6 mètres de diamètre, et supportait encore vers le centre quelques grosses pierres paraissant avoir formé une sorte de menhir.

Supposant que la sépulture pouvait être orientée à peu près à l'est, j'ouvris une tranchée du sud au nord, à travers des matériaux composés de terre et de pierraille, et à 2 mètres de profondeur je rencontrai des dalles en partie brisées et

[1] Voir planche LXXV.

Digitized by Google

enfoncées par le poids des terres. J'avais devant moi le couvercle d'un sarcophage très grossier, rectangulaire, de 2 mètres de longueur, orienté très exactement à l'est. Sur une des dalles supérieures, aux pieds, se trouvait un fragment de porphyre tranchant, provenant évidemment d'un instrument taillé par éclats. Le porphyre, du reste, n'existe point sur la montagne. Je laissai en place les grandes dalles et les pierres grossières qui enveloppent la place du torse, et je procédai à l'enlèvement des autres dalles, de forme très irrégulière et fort mal assemblées dès l'origine. Grande fut ma joie quand les ouvriers, après avoir trouvé au fond du sarcophage, vers les pieds, une hache de porphyre taillée par éclats, du type en amande, c'est-à-dire paraissant remonter au premier âge de la pierre, vinrent à hisser sur le sol, l'une après l'autre, trois dalles portant chacune une profonde entaille en forme de queue d'aronde. Plusieurs savants strasbourgeois, qui se sont occupés beaucoup de nos origines locales, s'étant trouvés présents à ce moment, m'avouèrent leur profond étonnement à me voir renverser de quelques coups de pioche tout l'échafaudage des longues recherches des érudits sur les Murs païens et sur la crête du Sainte-Odile.

Les trois dalles à entailles paraissaient si grossières, qu'il est impossible de reconnaître sur deux d'entre elles la trace d'un instrument. Elles étaient trop minces pour avoir jamais pu servir à une muraille quelconque. Elles n'étaient nullement appareillées : l'une se dressait aux pieds, la deuxième sur le côté méridional ; la troisième était couchée sous le milieu du corps. Plus tard, quand les dalles furent nettoyées par la pluie, je distinguai sur celle qui avait été dressée sur le côté, outre l'entaille en forme de queue d'aronde, une autre décrivant un demi-cercle avec un centre. En faisant tamiser la terre qu'avait contenu le sarcophage, je recueillis un troisième instrument de porphyre taillé par éclats en forme de croissant aigu, et pouvant avoir servi de couteau de sacrifice.

La sépulture était si ancienne, qu'elle ne renfermait plus aucune trace d'ossements ; toutefois de petits fragments de charbons se rencontrèrent à toute profondeur ; il s'en trouvait aussi au fond du sarcophage. Le corps devait reposer sur un grossier dallage assemblé avec de la glaise ; sous ce dallage s'étend, à la place du buste, un deuxième dallage composé de petites pierres parfaitement assemblées en polygones irréguliers, comme les murs pélasges de la première époque. Du milieu du sarcophage jusqu'aux pieds, ce dallage était remplacé par un lit de glaise renfermant quelques charbons. Ce fond inférieur se trouvait à $5^{m},50$ au dessous du sommet primitif présumé du tumulus, et à $2^{m},50$ au dessous du sol environnant.

Tombe n° 2. — La deuxième sépulture que j'ouvris, me parut avoir formé aussi un tumulus circulaire à revêtement de pierre. Il avait seulement 5 mètres de diamètre, et avait été presque entièrement nivelé. Comme le premier, il était formé

Digitized by Google

de terre mêlée de pierres de toute grosseur. A 1m,50 de profondeur, je rencontrai une dalle triangulaire couchée; elle avait 2 mètres de hauteur, 1m,20 de largeur maximum, et 70 centimètres d'épaisseur. Je la fis dresser, et constatai qu'elle ne recouvrait que le sol vierge. A côté de cette espèce d'ancien menhir, qui porte quelques traces de taille, une très petite ouverture donna passage à quelques grains de sable qui descendirent brusquement, et soudain une forte odeur d'hydrogène sulfuré mêlée à des émanations phosphorescentes, se répandit au dehors. Mes compagnons attribuèrent ce petit désagrément au voisinage d'un jeune hamster, propriétaire de ces asiles souterrains, et qui était si familier qu'on eut toutes les peines à ne pas l'écraser. Pour ma part, je crus avoir flairé une sépulture; je bouchai soigneusement la petite ouverture et fis déblayer le terrain qui y touchait. On trouva successivement cinq rangées horizontales superposées de dalles non taillées. Sous la dernière, je reconnus le couvercle en trois dalles d'un sarcophage orienté à l'est, un quart nord-est. Je fis ouvrir avec grandes précautions, et j'aperçus aussitôt un crâne et divers ossements d'un personnage étendu les pieds vers l'orient. Les os des pieds touchaient la paroi du fond et le crâne était dans sa position naturelle, soutenu par des terres qui s'étaient infiltrées à 1 et 2 décimètres de hauteur. Le corps avait 1m,685 de longueur. Des racines se glissant dans certains joints des pierres, avaient absorbé complètement divers os du squelette, entre autres ceux du bassin, au lieu que d'autres os, tels que plusieurs phalanges, étaient restés intacts. Toutefois, les diverses parties conservées du squelette étaient devenues tellement friables qu'à peine pouvait-on les toucher sans les voir tomber en poussière.

Le sarcophage, formé de dalles taillées, assemblées par un ciment calcaire peu résistant, allait en se rétrécissant de la tête vers les pieds. Je sortis moi-même du sarcophage divers éléments du squelette, tels que le crâne mince et allongé, des os du bras et de la jambe, paraissant avoir appartenu à un personnage de race délicate et aristocratique. En tamisant toute la terre du sarcophage, je sortis des boucles d'oreilles d'argent à compartiments de torsades. Ces torsades se dessinent sur une mince plaque d'or appliquée. Je trouvai près de la main droite un petit couteau de sacrifice en fer, brisé dans la tombe dès l'origine. Je parvins à rassembler les fragments du manche de cet instrument; il est en cèdre garni de son écorce. Autour du cou, je trouvai un collier formé de grains de terre cuite multicolores, de verre incrusté, de lazulite, d'agate et d'ambre. Plus bas, je rencontrai un double cône tronqué en terre cuite, percé au centre, sans doute pour être suspendu en amulette. Au côté gauche du personnage, près du genou, se rencontra une hache de pierre taillée par éclats, mais purement symbolique, car elle est en calcaire coquiller. Elle était presque à l'état de pâte quand je la sortis, et n'a repris de la consistance que plusieurs jours après. Malheureusement, en la débarrassant à l'aide du pouce

Digitized by Google

de la terre qui y adhérait, je lui fis perdre ses angles saillants. Entre les pieds, je sortis intacte une belle urne de verre, couleur de verre à bouteille un peu pâle. Près de là gisaient deux attaches de robe et de manteau, formées chacune d'une plaque assujettie à une boucle, et d'une autre plaque terminée en ogive comme la première. Sur ces plaques d'argent, des clous de même métal, entourés d'une torsade d'or, servaient, les uns à fixer une lanière de cuir dont j'ai retrouvé des fragments, les autres formaient un ornement faisant pendant aux premiers. Enfin, une phalange de la main gauche portait encore une bague massive en or pâle, couverte d'hiéroglyphes.

Comme on le voit, les détails du costume du personnage sont en rapport avec le caractère aristocratique du squelette, et les dimensions du couteau, qui ne permettent pas de le prendre pour une arme, ne peuvent convenir qu'à l'idée d'un couteau de sacrifice et d'un prêtre.

Le fond du sarcophage était dallé et se trouvait à 2m,50 au dessous du sol environnant.

Tombe n° 3. — Cette tombe avait eu primitivement la forme des nurhags, car en décapant les contours que devait avoir d'abord le tumulus, je reconnus qu'il avait été formé d'un cône tronqué de 8 mètres de diamètre sur 80 centimètres de hauteur, aboutissant à une plateforme de 1 mètre de largeur; puis venait la base d'un deuxième cône surbaissé, le tout paraissant avoir été couvert d'un revêtement de pierres de moyen appareil. A 1m,75 de profondeur, je rencontrai trois dalles alignées paraissant recouvrir un sarcophage orienté au sud-est, et se rétrécissant de la tête aux pieds, comme le précédent. Mais je fus fort surpris quand, enlevant les dalles qui le couvraient, je vis qu'il était divisé en *trois* compartiments cubiques. Il y avait eu là évidemment une première sépulture à corps étendu; puis, longtemps après, cette sépulture avait été convertie en *trois* autres, d'un genre tout différent, puisque les corps devaient être repliés pour y entrer.

Le sarcophage cubique ainsi formé à l'ouest, s'était presque rempli de terre par les infiltrations, quoiqu'il fût cimenté. Je retrouvai à la place de la tête, que je suppose avoir été tournée vers l'orient, des fragments de crâne très épais et une partie de l'émail d'une dent.

Tombe n° 4. — Le sarcophage central contigu, dont le couvercle s'était effondré anciennement, ne renfermait plus que des traces de charbons.

Tombe n° 5. — Enfin, le sarcophage oriental contigu au central, renfermait encore quelques fragments notables d'os humains, des fragments de fer paraissant venir d'un ardillon, et une petite lame de porphyre taillée par éclats, qui pouvait toutefois venir de la sépulture primitive à corps étendu. Ce sarcophage, comme les deux précédents, était cimenté.

Digitized by Google

Tombe n° 6. — Ici, point de sarcophage. Une légère éminence arrondie annonçait un ancien tumulus. A 2 mètres de profondeur, sur un lit de glaise, reposait à la place que je suppose avoir été celle des pieds, une pierre oblongue taillée en croissant et très fortement assujettie entre deux autres. Des charbons indiquaient d'anciens sacrifices.

Tombe n° 7. — Un sarcophage assez bien orienté, à parois parallèles, renfermait quelques fragments de grès dur et tranchant, et une attache de fer; il était placé à 2 mètres de profondeur sous le sol. A 2m,48, au fond du sarcophage, un lit de glaise mêlée de restes de charbons n'avait conservé nulle trace d'ossements.

Tombe n° 8. — Au fond d'un sarcophage diminuant de largeur de la tête aux pieds, orienté à l'est-sud-est, se trouvaient un lit de glaise, des fragments notables de charbon, une grosse pierre de grès tranchante, polie par le frottement, et une autre taillée en forme de hache de bronze, et n'ayant jamais pu être qu'un objet symbolique, car elle est en grès non métamorphisé.

Tombe n° 9. — Ici, point de cercueil, mais des fragments de charbon annonçaient une sépulture. A 1m,50 de profondeur, je rencontrai une pierre taillée grossièrement en forme de demi-botte. Elle était couchée, la pointe contre une autre pierre oblonge, de façon à fermer, comme celle de la tombe n° 6, la partie inférieure de la sépulture qui paraît avoir été orientée au nord-est. Je trouvai à côté une petite pierre taillée grossièrement en forme d'enclume, et une dalle triangulaire à base en croissant, de 40 centimètres de côté. On verra que j'en sortis une à peu près semblable à cette dernière, en creusant le sol aux pieds de la statue de la Liss. Les trois pierres figurées de la tombe n° 9 ne peuvent avoir été que des objets symboliques, talismans ou idoles.[1] Je trouvai encore au même point plusieurs pierres polies et comme métamorphisées à leur surface qui paraît avoir servi à aiguiser des instruments. Comme ces sortes de pierres ne se sont rencontrées jusqu'ici que dans des tombes, il est possible qu'elles aient été un objet de vénération pour les adorateurs de la pierre.

Fouilles n° 10. — Ayant toujours cru qu'on s'était trompé en considérant les tas de pierres taillées environnant le point *h'* du plan, comme ayant fait partie d'un mur devant fermer la soi-disant triple enceinte, j'y fis une petite fouille. Il se trouva près du sentier, à l'est du point *h'*, deux rangées d'un dallage perpendiculaire à la direction du mur, qui commence un peu plus à l'ouest. Ce dallage, pour lequel on a employé d'anciennes pierres à entailles de queue d'aronde, paraît avoir servi au pavé d'un édifice, car il est environné de plusieurs pierres taillées avec moulures architectoniques. En face, contre le sentier, je mis à nu une cellule carrée

[1] Voir planche LXXV et suivantes.

Digitized by Google

bâtie aussi avec d'anciens matériaux à entailles de queue d'aronde. Ces deux constructions paraissent être des remaniements gallo-romains de matériaux étrusques ou pélasges d'origine. Enfin, ayant fait dénuder une à une toutes les pierres qui séparent le point *h'* des abrupts de l'est, je vis que réellement il ne se trouvait pas, parmi ces tas de pierres épars sur 150 pas de longueur, un seul bloc placé dans l'axe de la soi-disant clôture, ni deux pierres appareillées. On peut donc conclure qu'aucun indice ne permet de supposer qu'il y ait jamais eu là une muraille.

CHAPITRE XII

Conclusions à tirer du résultat de mes fouilles au mont Sainte-Odile.

§ 1er. Généralités.

L'entaille à queue d'aronde rencontrée sur trois dalles non appareillées, impropres à la construction d'une muraille, et dans une sépulture pouvant appartenir à l'âge de la pierre, démontre :

1° Que la *securicula* remonte à une antiquité considérable dans l'âge préhistorique;

2° Qu'elle a été un symbole aussi bien qu'un mode d'assemblage;

3° Qu'elle a été employée parfois comme pur symbole;

4° Le demi-cercle avec centre paraît avoir été un autre symbole, et comme il se trouve sur une pierre, à côté de la *securicula,* il doit avoir existé une relation entre ces deux signes. Ce demi-cercle avec centre se retrouve sur le menhir en forme de demi-botte, qui surmonte la montagne du Stiefel.[1] C'est sans doute le signe du circuit de la Lune opposé au rayon solaire, symbolisé lui-même par la *securicula* gravée sur la même dalle du sarcophage.[2]

5° Rien n'empêche plus de considérer les Murs païens du Sainte-Odile, qui ont tous les caractères des constructions attribuées aux Pélasges, comme ayant la même

[1] La botte.

[2] Une dépression à peu près demi-circulaire, mais plus irrégulière que la première, se voit en face de celle-ci sur la dalle du sarcophage. Cette dépression serait-elle voulue, et compléterait-elle avec la première l'idée du double circuit du Soleil et de la Lune? Peut-être plus tard pourra-t-on en juger. En attendant, je conserve dans mon petit musée, où chacun peut les examiner, la dalle et les divers objets significatifs de ces tombes.

Digitized by Google

origine, comme remontant aux mêmes peuples, et de leur assigner le même âge approximatif qu'à leurs similaires de Grèce, d'Italie et de l'Asie occidentale.

6° Je suis assez éloigné de croire qu'on puisse avec certitude faire remonter la construction du tumulus n° 1 à l'âge de la pierre ébauchée, par le seul fait d'une hachette et d'un autre instrument de pierre tranchante, trouvés dans le sarcophage qu'il couvrait. Toutefois, il faut reconnaître que cette sépulture remonte à l'époque où le culte de la pierre empêchait de la tailler, car parmi toutes les dalles du caveau funéraire qu'on peut à peine qualifier de sarcophage, il n'en est qu'une qui laisse paraître l'usage d'un instrument; il en est plusieurs même de forme entièrement irrégulière.

7° Nulle trace de terre cuite ne s'était rencontrée dans aucune des neuf sépultures que j'ai examinées; il paraît que leur emplacement n'a jamais été habité, qu'il n'aurait même jamais servi de lieu de refuge, mais qu'il a été un cimetière. Toutefois les conséquences d'un fait local ne sauraient s'étendre à d'autres parties de la crête qu'avec une certaine réserve.

8° Ces neuf sépultures n'ayant montré aucun vestige d'armes de guerre, il paraît qu'elles ne se rapportent ni à des guerriers, ni à un lieu de défense.

9° Deux des objets trouvés, l'un en pierre, l'autre en fer, paraissent avoir été des instruments de sacrifice, ainsi qu'il semble résulter de la comparaison avec des objets similaires; les sépultures n°s 1 et 2 ont donc sans doute appartenu à des sacrificateurs, et il est vraisemblable que leurs voisines sont dans le même cas.

10° Les Murs païens de Sainte-Odile ont donc été, dans certaines de leurs plus belles parties, la clôture d'un cimetière, et par suite d'un *lieu saint* remontant à l'âge de l'adoration de la pierre, et continuant à servir jusque vers l'époque romaine.

11° L'enceinte n'a jamais été fermée au nord, et comme rien ne montre qu'elle ait eu un but défensif, cela n'a rien de surprenant. Bien plus! comme les édifices dont les pierres taillées à moulures diverses nous montrent les traces entre le point *h'* et les abrupts, ont été détruits avec un tel acharnement qu'il n'en reste pas *pierre sur pierre,* ils ont dû avoir un objet religieux et devoir leur anéantissement à l'arrivée d'un nouveau culte, le culte chrétien, sans doute.

12° Les sépultures cubiques renfermant des traces de fer, nous montrent que dans nos contrées ce genre de tombes a été en usage postérieurement à l'âge de la pierre et à celui du bronze, tandis que dans le Nord il caractérise en général ces périodes reculées.

13° Ces sépultures cubiques, dont la plus grande n'a pas plus de 55 centimètres en tous sens, ne peuvent avoir convenu qu'à une petite race, telle que la race touranienne dont nos vallées supérieures ont conservé quelques rares descendants,

Digitized by Google

surtout aux environs de Mittla et de Fréland. Au reste, l'épaisseur des fragments de crâne que renfermait l'une de ces tombes, me paraît d'accord avec ces données. Déjà un amateur éclairé, M. Nessel, a trouvé à Harthausen, près d'Haguenau, une autre sépulture à corps assis sous un tumulus avec objets de bronze.[1]

14° Ces cercueils cubiques obtenus par la transformation d'un sarcophage oblong, nous montrent l'invasion de peuples professant des rites funéraires, et par suite des principes religieux tout différents de ceux des peuples qu'ils vinrent remplacer.

§ 2. Examen détaillé de la tombe n° 2.

L'ensemble des attributs du corps inhumé montre, comme la finesse du squelette, un personnage de distinction. On remarque l'absence totale de l'influence romaine à l'exclusion complète du bronze et à l'emploi de l'argent comme ornement. Chez les Romains ou les Gaulois romanisés, l'argent ne paraît jamais sous cette forme; on lui substitue le bronze et l'or. Au contraire, les sépultures étrusques renferment des vases et autres ornements d'argent.[2]

Les procédés de fabrication et d'ornementation ont une grande analogie avec ceux des Phéniciens et des Etrusques; car le clou, les feuilles métalliques minces, la torsade, y jouent un rôle important, au lieu que la soudure y est rare. Les boucles d'oreilles à feuille d'or pliée en anneaux et les torsades d'or de la bague, ont le plus étroit rapport avec des patères de l'époque du bronze et sans doute d'origine phénicienne ou étrusque, trouvées à Fühnen en 1862. Ces patères sont en or et de forme presque semblable à celle de la nôtre. Elles ont des manches de bronze tout enveloppés de torsades d'or, et terminés par une tête de serpent dont le milieu est plaqué d'une mince lame d'or. Les clous remplacent la soudure et servent d'ornement. On voit au musée de Colmar des boucles d'oreilles d'argent toutes pareilles aux nôtres; toutefois les compartiments de torsades ne sont pas garnis d'une feuille d'or. Ces boucles d'oreilles proviennent d'une sépulture de Colmar renfermant des objets classés dans l'âge du bronze. Le musée de Trèves en conserve d'à peu près semblables, trouvées dans des sépultures de même époque.

Le collier offre une grande ressemblance avec ceux trouvés chez les Treveri dans des sépultures, avec des haches, des bracelets, des poteries noires et d'autres objets attribués à l'âge du bronze; ce sont les mêmes perles d'ambre très allongées et à peine dégrossies. A l'époque gallo-romaine ou barbare, on les taillait de préférence en forme de tomates. A Trèves, on remarque aussi le verre incrusté et des

[1] Je croirais être indiscret en donnant plus de détails sur cette intéressante sépulture.

[2] Le ciment servait à clore les joints des dalles revêtues à l'intérieur d'un stuc rouge semblable à celui des Romains et des Etrusques, mais qui n'avait laissé que de faibles traces.

Digitized by Google

perles toutes pareilles aux nôtres, qui offrent l'image voulue ou non d'une tête de chouette. Elles sont décorées des mêmes couleurs contrastantes qui sont encore les couleurs nationales françaises, le rouge, le bleu et le blanc.

La patère de verre ne renfermait point de cendres; elle a donc dû servir aux parfums ou aux libations. Le musée Engel en conserve une semblable provenant de Brumath, et classée dans l'époque romaine. Cependant ce profil paraît déjà sur un autel grec-pélasge reproduit par Muratori et accompagné d'une inscription en boustrophédon, du 8e siècle avant notre ère. Cette forme, sous un certain angle, se compose de deux cercles concentriques avec un centre : c'est le signe du dieu Soleil; sous un autre angle, c'est la courbe mystique en *S*. La matière de notre patère est verdâtre, pleine de petites bulles, et fort inférieure, comme fabrication et comme pâte, au verre romain. On ignore complètement à quelle époque les Gaulois ont appris à fondre le verre; mais on sait que les Etrusques et les Phéniciens en fabriquaient bien longtemps avant les Romains, et il paraît que les Egyptiens le connaissaient encore avant leurs voisins de Phénicie. Depuis que mes fouilles sur le versant méridional du Tænnichel m'ont donné à penser que les Romains fabriquaient déjà du verre dans les Vosges, il doit paraître naturel qu'ils ne firent en cela que continuer une industrie établie avant leur arrivée.

La hache symbolique en calcaire coquiller, du type le plus primitif, a dû servir par sa présence aux sacrifices, comme nous savons par les auteurs anciens que la *ceraunie* servait aux prêtres gaulois et aux Mages eux-mêmes.[1]

Le couteau de sacrifice est en fer, comme celui des Flamines de Rome.[2] Or, Numa ayant institué les Flamines, l'usage du couteau de sacrifice en fer devait exister dès le 8e siècle avant notre ère. Si l'âge du fer ne date réellement que de l'époque où il devint commun et d'un travail facile, il fut connu même avant le bronze. Dans l'origine, le fer, métal *difficile à travailler,* comme le qualifie Homère[3], ne servait qu'aux objets précieux. Ainsi nous décrit-il[4] le char de Minerve comme ayant des moyeux d'argent, des jantes d'or et un essieu *en fer*. Il est remarquable que ces métaux soient aussi employés conjointement et seuls comme attributs du sacrificateur de Sainte-Odile.[5]

[1] Pline (*Histoire naturelle*, 37, 51) dit qu'il y a un genre de ceraunies très rares, employées par les Mages pour leurs opérations. — On a trouvé des haches simulées dans des tombes scandinaves.

[2] Dempsero, (*Antiquités romaines,* liv. III, chap. 32) dit que le couteau de sacrifice dont les prêtres et prêtresses flamines se servaient, était en *fer*, avec des clous de bronze et des attaches d'or et d'argent.

[3] *Polukmêtos sidêros.*

[4] *Iliade*, liv. V, v. 723.

[5] Hérodote nous dit que les Scythes adoraient un antique cimeterre *de fer,* au lieu qu'ils se servaient de flèches de bronze depuis des siècles.

Digitized by Google

Le double cône tronqué en terre cuite a ses analogues dans les sépultures du pays, remontant aux époques gallo-romaine et barbare. Chez les Treveri, on n'en trouve que dans les champs. Il est probable que cet objet, comprenant en même temps, vu dans un sens, un anneau, vu dans un autre, deux triangles, ait dû être une amulette pour des adorateurs des astres. Les Phéniciens, qui professaient surtout ce culte, représentaient Baal-Soleil et Astarté, leur Terre-Lune, par un cône[1] ou, comme au temple portatif de Sidon, par deux triangles superposés, dont l'un était surmonté d'un anneau.[2] Ce sont les mêmes symboles, les mêmes formes que présente notre amulette, ce sont toujours des signes du rayon lumineux et de la courbe sidérale.

Il est remarquable que ces deux triangles superposés se retrouvent dans les formes de la dalle que j'ai relevée près du Kempel, de celle du Ziegenberg, d'une pierre de 9 mètres de hauteur dressée devant les carrières d'Orschwihr, et d'un bloc dressé voisin du Puy. Partout comme sur notre amulette, le triangle inférieur est tronqué assez près de sa base. Le monolithe d'Orschwihr présente sur le côté une énorme échancrure en forme de croissant.

Enfin, la bague est l'attribut le plus propre sans doute à nous éclairer sur les principes religieux du personnage à qui elle a appartenu. Elle est en or très pâle, plus lourd que notre or moderne, et sans la moindre trace de détérioration. Un fil de même métal, soudé à ses extrémités, s'enroule huit fois de chaque côté autour de l'anneau, pour venir entourer ensuite trois clous disposés en triangle. Les torsades que forme ce fil sont soudées par place à l'aide d'un or un peu plus rougeâtre. L'anneau a été fondu d'abord, puis recourbé à l'aide de pincettes, et soudé au chaton. Ce dernier, qui a dû servir de cachet, est fondu aussi. Le dessin qu'il porte est peu symétrique, peu habile, dépourvu de finesse, mais franchement gravé et, comme les œuvres gauloises, d'un fort relief. Il paraît être à double sens, suivant l'usage des plus anciens peuples d'Assyrie, imité dans les chevaux et autres attributs des médailles gauloises. Il porte gravée une sorte de face grimaçante dont le nez est un cône; les yeux sont des courbes en fer à cheval; la bouche est remplacée par deux rhombes; la barbe et les sourcils cèdent leur place dans le haut et dans le bas à six rayons se dirigeant symétriquement vers la circonférence extérieure. Ce dessin se réduit au cône, à la courbe, au rhombe et au rayon, réunis dans une circonférence légèrement elliptique; il est composé d'éléments qui se retrouvent dans la numismatique gauloise et sur les monuments préhistoriques des Vosges. Je pense, en me

[1] L'Astarté de Paphos est figurée par un cône tronqué.

[2] Parfois aussi les deux triangles sont juxtaposés comme sur la monnaie romaine de Sidon figurant cet édicule, et reproduite page 87 du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, de Saglio et Daremberg.

Digitized by Google

basant sur les idées et les symboles connus des peuples de l'antiquité, pouvoir l'interpréter ainsi : Au milieu, le rayon lumineux figuré par un cône est entouré d'une double courbe, signe du circuit du Soleil et de la Lune, divinités du jour et de la nuit. Au dessous, les deux rhombes représentent sans doute, l'un les quatre saisons, l'autre les quatre points cardinaux, auxquels les anciens vouaient un culte et donnaient des noms de divinités. Dans le haut et vers le bas, les douze rayons figurent vraisemblablement les douze mois réunis dans le cercle de l'année, comme les douze signes du zodiaque sont réunis dans la révolution annuelle du dieu Soleil. Enfin, les trois clous placés de chaque côté rappellent la Triade, et les huit tours des torsades rappellent le nombre 8, auquel les Gaulois comme les Egyptiens attachaient un sens mystique.

Je conserve une médaille en or des Treveri, reproduisant à peu près les mêmes signes disposés autrement. On y voit la pyramide ou triangle, symbole du rayon lumineux, le cercle avec son centre, hiéroglyphe du Soleil, le demi-cercle avec centre, symbole lunaire, quatre demi-sphères figurant sans doute les quatre saisons. L'hiéroglyphe du Soleil a même cela de particulier, qu'il en émane une sorte de rayon terminé par une pointe de lance, comme sur le plat de Charlemont.

La bague étant fortement faussée dans son contour, paraît être plus ancienne que le personnage qui la portait, et qui en avait sans doute hérité. Elle porte du reste les traces d'un assez long usage.

En résumé, d'après l'examen comparatif des divers objets de cette tombe, elle paraît appartenir à un pontife de distinction, antérieur à la conquête romaine. Aucun caractère ne semble devoir la faire rapporter à un druide, mais elle est toute gauloise et peut être celle d'un eubage. En outre, le goût parfait des ornements est en contradiction avec le peu d'aptitude de la Gaule pour les arts, et leur assignerait une origine grecque ou plutôt étrusque.[1]

NOTA. — Malgré le peu d'espace dont je dispose, je ne puis passer sous silence quelques observations sur divers objets des tombes précédentes. M. Baudot, l'habile antiquaire dijonnais, avait remarqué dans les sépultures mérovingiennes de Charnay, en Bourgogne, des pierres à aiguiser, de même que j'ai rapporté de Sainte-Odile des pierres paraissant avoir servi à cet usage. Il y a là une analogie qui doit tenir sans doute aux mêmes idées superstitieuses. Quant aux pierres symboliques, on en a rencontré aussi à Charnay. Ainsi, on a tiré de ces tombes une hache-amulette en serpentine semblable au n° 2 de ma planche X, des couteaux de calcaire coquiller et même de pierre plus tendre encore. On y a trouvé des pierres cannelées grossièrement découpées en triangle, et même une autre en forme de semelle. Cette dernière montre que la tradition des empreintes

[1] Si les motifs d'ornements du clou et de la torsade sont dans les habitudes des Phéniciens et des Etrusques leurs successeurs, on trouve aussi des bijoux grecs, par exemple des bagues, où ils sont employés.

Digitized by Google

sacrées de pied humain, dont j'ai déjà indiqué la filiation et constaté la présence sur nos roches, avait persisté dans nos contrées jusqu'à l'époque barbare. Cette perpétuité des traditions a pu s'étendre aussi aux objets de parure. Ainsi les tombes de Charnay nous montrent quelques formes semblables à celles des agrafes, des boucles d'oreilles, de la patère et du collier de notre sacrificateur. Cela n'empêche pas ces types d'exister à l'âge du bronze sur la Moselle et le Rhin. Il faut reconnaître toutefois qu'ils ont beaucoup dégénéré en arrivant avec l'époque mérovingienne en Bourgogne et en Normandie. Pour en retrouver la pureté originelle et la vraie source, il faut remonter aux Etrusques, aux Phéniciens, et en général aux peuples d'Asie, mais surtout à ceux de race sémitique. C'est dans l'art primitivement tout hiératique de ces théocraties orientales qu'on trouve le sens de ces lignes toutes symboliques.

J'ai noté la conservation parfaite de la patère de verre. Or, le verre gallo-romain est généralement couvert d'une patène irisée qui s'exfolie facilement. Au contraire, le verre de l'époque mérovingienne ou antéromaine est bien mieux conservé. Il est d'ailleurs fort difficile d'admettre qu'il y ait encore eu au Ve siècle de notre ère un sanctuaire gaulois sur le point le plus en évidence de la contrée. A cette époque, le culte romain, qui avait remplacé celui des Gaulois en Alsace, l'avait été lui-même par le christianisme.[1]

Je termine mes observations sur notre patère en faisant remarquer que sa partie inférieure seule étant toute striée à l'extérieur, depuis le fond même jusqu'à 2 centimètres de hauteur, ces vases ne devaient pas, comme divers antiquaires l'ont pensé, être placés sur un support spécial, mais dans le sable, pour l'usage des sacrifices. Celui-ci paraît avoir longtemps servi. Les vases en terre cuite de l'époque du bronze, recueillis dans les stations lacustres de la Suisse, nous présentent déjà la forme conique dans le bas, mais on les plaçait sur des anneaux en terre cuite, ou torchères.

Quant au double cône tronqué de terre, il m'est impossible d'admettre avec M. Baudot appréciant des objets de ce genre qui toutefois se prêtent mieux à son hypothèse, qu'un ustensile de terre grossière et dépourvu de tout ornement, ait servi de bouton de robe à un personnage portant les riches ornements que nous connaissons. Les deux agrafes d'argent suffisaient d'ailleurs pour fixer deux vêtements. En donnant à notre double cône une destination talismanique, je suis d'accord avec Chifflet, Wylie, Ackermann; et l'abbé Cochet ne se prononce pas.

§ 3. Cimetière gaulois découvert par l'auteur au pied du mont Sainte-Odile, a Goxwiller.

Rien n'est plus frappant que le contraste du résultat de mes fouilles au pied du mont Sainte-Odile, à Goxwiller et dans l'enceinte des Murs païens. Si des neuf sépultures ouvertes sur la montagne, aucune ne m'a offert de traces d'armes quelconques, à Goxwiller au contraire, je ne trouvai que des crânes brisés, des armes de tout genre. Ici deux races, de caractères tout opposés, paraissent s'être rencontrées à deux époques très éloignées l'une de l'autre, et s'être livré des combats acharnés. L'une de

[1] Cela résulte de la généralité des documents sur l'histoire d'Alsace, et si la légende de Matern, soi-disant disciple de saint Pierre, n'offre aucune créance, au Ve siècle l'Alsace était si bien convertie au christianisme, que selon Brusch et d'autres auteurs, elle dépendait alors de l'évêché de Metz.

Digitized by Google

ces races est caractérisée par des squelettes sveltes et grands, des crânes minces et très allongés, des faces ovales; l'autre, au contraire, nous montre une ossature trapue, toute herculéenne, des crânes épais et courts, des faces carrées et plates. Les squelettes de la premiere race sont, aux inhumations des deux époques, toujours accompagnés de quelque ornement, arme ou attribut; les squelettes de l'autre race, bien plus nombreux, en sont totalement dépourvus; l'un d'eux a même été inhumé sans la tête, et cependant il appartenait sans doute à un personnage de distinction, car il était placé entre deux dalles dressées sous terre. Il me semble rationnel de conclure de ces faits que dans les deux mêlées la race svelte a triomphé de la race trapue, et a procédé aux inhumations. La première était sans doute la race indigène, et l'autre avait dû venir l'attaquer.

Quelles sont maintenant les deux époques auxquelles s'est livrée cette double lutte? Nous avons, pour répondre à cette question, des casse-tête de pierre, des urnes de terre grise, à dessins cunéiformes de pyramides et d'étoiles, des vases faits à la main, sans le secours du tour, des pointes de flèches en pierre et en os.[1] Voilà pour la première lutte. Quant à la seconde, elle a eu lieu sous Constantin Ier ou son successeur, car une médaille portée sur la poitrine par une jeune femme tuée dans la lutte, offre les traits du premier de ces empereurs. Seule de toutes ces têtes, celle de cette femme, au lieu d'être brisée du côté gauche, l'a été du côté droit, dans la fuite sans doute. Les dents de lait d'un enfant de 5 à 6 ans, mêlées aux belles dents et au collier de la mère, nous montrent que les deux existences ont été tranchées à la fois sans être séparées l'une de l'autre. Des coupes en terre noire avaient été brisées à côté de la sépulture, tandis que la tête de la jeune femme, délicatement appuyée sur la droite, et les dix-huit perles de son collier, symétriquemeni disposées devant le cou, témoignaient de tout le soin apporté par les parents, sans doute, à leur dernier devoir.

Cette seconde lutte a laissé comme témoins muets des agrafes de bronze et de fer, des colliers de terre colorée, des patères de terre noire, des poignards, des sabres, dont l'un est garni d'une garde très étroite.[2] Le jeune homme qui le portait, avait au plus 14 ou 15 ans, car son crâne, très allongé, est à peine formé et d'une délicatesse extrême.

Sur une vingtaine de squelettes environ que j'ai exhumés, la majeure partie avait les pieds tournés vers l'est; ceux de l'époque gallo-romaine étaient en partie dirigés au sud-est.

[1] Voir la planche LXXVII, et comparer les poteries lacustres de l'époque du bronze, publiées par Desor.

[2] Ce genre de sabres avec une garde paraît très rare.

Digitized by Google

Le contraste si surprenant entre les deux races précitées se retrouve chez les Treveri où, sur quatre-vingt-quatre squelettes exhumés aux environs de Trèves, soixante-dix, sveltes, au crâne allongé et assez mince, remontent à peu près tous à l'époque antéromaine, et ont été trouvés avec des haches de bronze et d'autres objets de même nature. Au contraire, quatorze squelettes très lourds, à crâne très épais et presque rond, viennent de sépultures gallo-romaines ou de l'époque barbare. La race indigène, sur les bords de la Moselle comme à Goxwiller, paraît donc avoir été avant l'époque romaine, une race svelte, grande, au crâne très allongé, à la face ovale. Quelle est cette race? Quelle est la race trapue cherchant à envahir son territoire, et qu'on y trouve établie ensuite? Je laisse l'appréciation de ces questions à la discrétion d'hommes plus compétents que moi. Je me contente de constater des faits saillants, sans en tirer de conséquences.

CHAPITRE XIII

Fouilles sur d'autres points des Vosges.

§ 1er. Fouilles devant la statue de la Liss.

Ayant remarqué sur le côté gauche de ce rocher un large et profond couloir vertical communiquant à une cavité circulaire au sommet, je pensai qu'il devait y avoir eu là un autel préhistorique. En effet, en creusant le sol devant la statue, je sortis plus de 12 mètres cubes de cendres presque pures, mêlées à des charbons et à de petits fragments de chêne. On avait donc fait des sacrifices devant cet autel pendant des siècles. Je retrouvai aussi l'un des seins de la déesse brisé il y a cinquante ans à peine, une dalle de 40 centimètres de longueur, en forme de bonnet d'évêque avec un croissant dans le bas, et une autre pierre affectant assez bien le profil d'une tête de loup.[1] Ces deux pierres ne montrant aucune trace de travail humain, sont sans doute des symboles remontant à l'âge de l'adoration des pierres. Une vallée adjacente a conservé le nom de val du Loup. Ce nom viendrait-il des animaux qu'on sacrifiait de préférence à notre Isis?

J'ai recueilli de la bouche de plusieurs personnes âgées des témoignages concordants sur l'aspect primitif de la tête de la statue, encore presque intacte il y a

[1] Planches LXXII et LXXVII.

Digitized by Google

une quarantaine d'années; elle avait le bas du visage large et arrondi, les lèvres épaisses, le nez large et épaté, les yeux grands et à fleur de tête; en somme quelque chose de la race éthiopienne et de la Tchirona[1] du bas-relief de Saint-Avold reproduite par Schœpflin, et détruite dans l'incendie de la Bibliothèque strasbourgeoise.

§ 2. Fouilles du Tænnichel et des environs.

Je fis abattre sur les trois quarts de sa longueur le tertre dit de la Fille morte, qui s'élève sur un plateau, entre Sainte-Marie-aux-Mines et le territoire d'Aubure. Ce tertre, formant un ovale de 7 mètres de longueur sur 5 de largeur et 2 d'élévation, était orienté au sud-est, et entièrement construit de pierres de dimensions variables, mais en partie assez volumineuses pour avoir nécessité un transport en voiture. Les parties inférieures du tumulus ont montré seules des matériaux posés avec soin et par assises. Vers le centre, à 2m,50 de profondeur, je trouvai des charbons de chêne et d'os, des pierres calcinées, des terres rouges juxtaposées à des terres d'un jaune vif, et à plusieurs mètres cubes de cendres presque pures. Au milieu de tout cela il y avait deux lames de fer, de 3 centimètres de largeur, percées de distance en distance, et pouvant avoir appartenu à des roues gauloises. Il paraîtrait qu'il y avait eu là une sépulture par incinération, devenue ensuite un *montjoie,* comme je l'ai dit plus haut.

Au versant de Sainte-Marie-aux-Mines, sur le bord de l'antique chemin de cette ville à Aubure, je fouillai une grande excavation entourée de huit mardelles alignées, et je trouvai un pic, de gros fragments de fer, des traces de poterie romaine, et un tel volume de roche entièrement imprégnée de fer, que je dus conclure que les Romains avaient eu en ce lieu une fonderie dont aucune tradition n'a jamais parlé.

Entre ce point et Aubure, vers la plaine alsacienne, je fis ouvrir un tumulus bien régulier, presque dépourvu de pierres, assez élevé et tout entouré d'autres tumuli. J'y trouvai environ 2 mètres cubes de cendres presque pures et mêlées de charbons de bois de chêne et d'os, signes probables d'une sépulture par incinération.

J'ouvris ensuite plusieurs tombelles sur la crête même du Tænnichel, à l'ouest des Trois Tables. A 100 pas de ces roches, sous l'une de ces tombelles, il y avait une dalle dressée, et une grande quantité de cendres mêlées à la terre et à quelques charbons d'os et de bois, traces de sépultures et de sacrifices funèbres.

[1] J'écris ce nom de manière à rendre la prononciation approchante du *D* barré.

Digitized by Google

Plusieurs tombelles voisines ne m'ont donné que des cendres et quelques fragments de charbons de chêne. Cela suffit pour montrer qu'il y a là des sépultures par incinération qui remontent à une époque où le chêne couvrait ces crêtes, aujourd'hui garnies de sapins. C'est une forte présomption en faveur de l'origine gauloise du nom de la montagne. Ces tumulus, tous ovales, sont généralement orientés au nord-est, et assez nombreux; ils ont de 5 à 8 mètres de longueur, de 4 à 6 de largeur, et sont formés de terre surtout. J'en visitai un dernier, plus à l'ouest, et je le trouvai composé de terre rouge rapportée. Comme il ne s'y trouvait point de cendres, mais seulement quelques charbons, je dus conclure à une sépulture par inhumation, si ancienne que toute trace d'ossements avait disparu.[1] A 2 mètres environ de profondeur, je trouvai une certaine quantité de petites capsules végétales vides, de couleur jaunâtre. Je reconnus qu'un fort petit nombre d'entre elles contenait encore une graine noirâtre qui en sortait aux deux tiers. Je recueillis une certaine quantité de ces graines avec la terre enveloppante, et je les confiai à l'excellent horticulteur mulhousien M. Hans, pour essayer de les faire lever. L'essai tenté avec toute l'habileté possible, réussit complètement, et la graine, privée d'air depuis peut-être trois mille ans, rendue aux influences bienfaisantes de l'atmosphère, d'une chaleur modérée et d'un soleil d'hiver, n'a pas tardé à revivre et à faire jaillir de son enveloppe une fine tige d'un vert brillant, surmontée de deux petites feuilles dentées et velues. La graine, un peu plus ténue que celle de la framboise, offre les mêmes stries longitudinales avec un anneau moins prononcé, et M. Hans présume qu'il en sortira sans doute ce fruit. Sera-ce une variété connue en Europe, ou n'existant qu'en Asie? C'est ce qu'un prochain avenir devra nous apprendre, et les anciens croyaient la framboise originaire du mont Ida, et par suite des pays d'où paraissent être venus nos peuples préhistoriques vosgiens. Quoi qu'il en soit, il sera intéressant de voir fructifier et de pouvoir goûter une plante à laquelle nos ancêtres attachaient un tel prix, qu'ils ont voulu qu'elle suivît un des leurs dans son dernier séjour.

Au dessous de ce point, à mi-côte, entre le Schelmekopf et le Rathstuhl[2], auprès de rochers à rainures et bassins, et d'antiques substructions en pierres sèches, je fouillai un petit tertre au point dit *Alte Hette*.[3] Je ne tardai pas à rencontrer de nombreuses scories à demi vitrifiées, des fragments de verre achevé, à dessins diversement coloriés, de la poterie rouge à pâte très fine, des agrafes de verre, une sorte d'amulette, une charmante petite tête de satyre ayant fait partie d'une amphore

[1] Cette disparition de tout vestige de corps est fréquente dans les tumuli.

[2] Siége du Conseil.

[3] Ancienne hutte, ancienne verrerie. — Il se trouvait là une chapelle du moyen-âge; elle a été détruite lors de la révolution de 1789.

Digitized by Google

symbolique fermée. Il m'était démontré dès lors que les Romains avaient eu un établissement verrier sur ce point des Vosges. Un peu après, la pioche rencontra un marteau ou hache de pierre, brisé au milieu de la douille, une pointe de flèche triangulaire en verre et une cuillère de terre cuite. Il résultait nécessairement de ces faits que les peuples vosgiens avaient réellement habité ces lieux sauvages dès l'âge de la pierre. En même temps j'avais toujours pensé que le verre avait dû servir dans l'antiquité à la fabrication des pointes de flèches. Mon idée venait de trouver sa vérification matérielle.[1]

§ 3. Fouilles entre Masevaux et Giromagny.

Plusieurs centaines de tombelles ovales, presque toutes orientées au sud-est, couvrent le sommet de la crête vosgienne, entre la Pierre Ecrite et Rougegoutte, et aboutissent à un énorme *cairn* de pierre, dit le *gros murger*. J'en fouillai dix, aidé de M. Gasser, pharmacien à Masevaux, amateur éclairé de nos origines locales. Toutes, vers le centre, renfermaient des charbons, une sorte de terreau, et de l'écorce de bouleau. Nous reconnûmes qu'il y avait là des traces palpables d'anciennes sépultures. Une dépression transversale qui existe sur un grand nombre de ces tumuli, nous fit penser qu'ils avaient été fouillés il y a des siècles.

Une autre ligne de tombelles descend du Rothe Hübel, entre Burbach et Sentheim. L'extrémité de ce chaînon qui s'avance sur la plaine, forme un plateau que les habitants du pays croient hanté; ils l'appellent Kraïe-Hôvel, Galge-Hôvel; il touche au Heidefeld.[2] Ces noms, aussi bien que la position dominante de ce plateau, attirèrent mon attention, et quoique le sommet constitue une ondulation à peine visible, car il a 26 mètres environ de diamètre sur moins de 1 mètre de pente, je crus avoir affaire à un tumulus fort ancien. En effet, j'en parlai à M. Edouard Winkel, fabricant à Burbach, dont le zèle éclairé a su former une belle collection minéralogique, et avec son aide bienveillante je fis plusieurs tranchées au sommet de la butte. Je rencontrai, à environ 1 mètre de profondeur, des pierres calcinées, des charbons, des cendres, des fragments d'os humains, débris d'une sépulture par incinération. Au milieu de tout cela se trouvait un fragment d'une boucle de fer, un bracelet de bronze cannelé, et les débris d'une fibule de bronze, le tout paraissant appartenir à l'époque gallo-romaine. J'eus l'idée de continuer les fouilles au dessous de ce niveau, et à 1^{m},90 de profondeur, on trouva de nouveaux charbons, des fragments de poteries grises quartzeuses, des débris d'os humains, et entre les

[1] Cette pointe de flèche est en verre légèrement coloré en brun rosé.

[2] Ces noms signifient Butte des corbeaux, Butte de la potence, Champ des païens.

Digitized by Google

blocs calcinés d'un nouveau foyer, un beau couteau de sacrifice triangulaire en porphyre du Rothe Hübel, taillé par éclats. Il est de même longueur que celui en fer du sacrificateur du Sainte-Odile.

§ 4. Conclusions générales a tirer du résultat de mes fouilles dans les Vosges.

Jusqu'à mes recherches sur les sépultures des Vosges, personne n'avait encore cru devoir admettre qu'il y eût dans nos montagnes des sépultures autres que les tombes apparentes, à dalles carrées ou triangulaires que les Tribochs de l'époque romaine et quasi romaine ont laissées entre Phalsbourg, Saverne et Dagsbourg. Après les fouilles que j'ai exécutées, il n'est plus permis de douter que nos hauteurs n'aient été habitées à des époques infiniment plus reculées. Les preuves matérielles, telles que poteries des plus anciennes, instruments de bronze et de pierre, roches taillées en symboles, ossements humains, sont là pour parler aux yeux des plus sceptiques. Si l'on songe que je n'ai pas ouvert le sol une seule fois sans y trouver des traces incontestables de sépultures, et que je pense connaître trois mille tombes dans les Vosges, on peut juger du vaste champ qui reste à sonder aux amis de la science. Ces recherches, confinées jusqu'ici dans les étroites limites que leur assignaient mes faibles ressources personnelles, ont déjà produit des résultats. Que serait-ce si des personnages opulents, des associations richement dotées, des gouvernements ayant à cœur le progrès des sciences historiques, prenaient à leur tour le parti de suivre la voie que j'ai commencé à déblayer.[1]

[1] Jusqu'aujourd'hui, non-seulement personne n'a favorisé mes efforts, mais un parti qui a pour habitude de nier la lumière du soleil, publie que je n'ai point trouvé de sépultures au mont Sainte-Odile, comme si plus de 20,000 personnes n'avaient pas vu les sarcophages.... Un autre parti, peu populaire en Alsace, avait essayé de pousser le Conseil municipal d'Obernay, la ville propriétaire du terrain, à revendiquer les objets que j'ai trouvés. Le Conseil, connaissant la loi et les autorisations écrites que je conserve, a refusé net. — Dans de telles circonstances, je crois qu'il ne sera pas inutile de nommer quelques-uns des ouvriers qui m'ont aidé dans mes fouilles. Ce sont, pour le Sainte-Odile : Antoine Ebel et sa famille, Louis Lotzer, Jacob Mirisch, de Barr; pour le Tænnichel et les environs, les fils Perelle et Frédéric Weiler, d'Aubure, Joseph Entzmann et Louis Christ, de Bilsteinthal. — M. Hering, de Barr, a bien voulu assister aux fouilles au pied de la roche d'Izi.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

Quelques mots des langues préhistoriques vosgiennes.

Je ne reviendrai pas sur les mots-racines que j'ai cités, et dont un, le mot *kar*, a été étudié spécialement avec ses congénères et ses dérivés principaux. Je dois dire un mot cependant de quelques autres racines conservées dans les Vosges, et qui me paraissent avoir une origine préhistorique, car elles ne peuvent s'expliquer par les langues modernes. Ce sont les mots syllabiques *sal, ram, sic, mag* et *lare.*

Le mot *sal* se prononce encore *sil, sel*, et peut-être *sôl,* et semble indiquer des sépultures préhistoriques. Ainsi le Selburg et le Selacker près d'Aubure sont dominés par un grand nombre de tumuli. Le Silsbusch de Mackwiller est parsemé de douze tumuli importants. Il en existe au versant septentrional du Salbert belfortain. Au fond du val de Guebwiller, un plateau voisin de la crête, le Seeleweyer, est un étang desséché, environné de tombelles, au pied de la Roche des païens. Entre Masevaux et Sentheim s'étend, au pied de la forêt, le val de Silbach, auquel s'attachent des traditions de revenants, indice probable d'anciennes tombes. (En allemand *selig* signifie encore *heureux,* en parlant des morts.)

Il y a un Silacker-Wasen au dessus des fermes de l'Alte Hof, à Metzeral, Salenthal près de Marmoutier, Seel près du Climont. Une des annexes de Sainte-Marie-aux-Mines est Zillhart. Enfin il y a plusieurs Sôlberg, dont un près de Munster dans les Vosges[1], un autre près d'Allerheiligen dans la Forêt-Noire.

Dans les monts Géants, nous retrouvons la même appellation. Nous y rencontrons le Saalberg qui touche au Kirchhœfel où l'on a trouvé, en juillet 1851, des os, des charbons, des poteries et une serpe antique, indices de sépultures. A Silbury (Wilshire), il y a un tumulus de 210 mètres de diamètre sur 62 de hauteur.

L'étang du Sil, Silfiac, où se trouvent un beau menhir et une fontaine miraculeuse, le ruisseau du Sillio, sont dans le Morbihan.

Les Salyi et les Salassi étaient deux importantes tribus de Ligures. On remarque appartenir. Ainsi, en Carie, elle entrait dans le nom de la nymphe Salmacis, en

[1] On y voit une ferme modèle, appartenant à MM. Hartmann, de Munster, les constructeurs de la magnifique route de cette ville à la Schlucht, et du splendide chalet qui la couronne.

Digitized by Google

cette racine *sal* dans les anciennes possessions des Sémites, auxquels elle parait Assyrie dans celui du roi Salmanasar, en Arabie dans le nom originel et encore actuel de la ville de Selah, qui doit sa fondation à d'anciens tombeaux taillés dans le roc. Les Romains ont donné à cette ville le nom de Petra. Salem, c'est Jérusalem (la paix). Enfin Seleucus est le premier roi de Syrie.

La racine *ram* se prononce encore *rom, rem, rim,* et parait se rapporter à d'anciens dieux, soit de la génération universelle, soit de la mort. Ainsi, à Rome, les Ramalies[1] étaient des fêtes en l'honneur de Bacchus et d'Ariane. De même, dans l'Inde, Rama, le conservateur de la création, parcourut le monde, exterminant les Géants.[2]

En celtique *ram*, en grec *rômê*, signifient *force;* en tsigane, *rom* c'est un *homme courageux*. D'autre part, le Remsthal, près du rempart rhétique, offre un groupe de tombelles dont l'une a donné cinq sarcophages très élémentaires. Peccatel, dans le Mecklembourg, présente des tumuli dont le plus grand est au Ramelsberg. On y a trouvé un autel et un bassin à sacrifices en bronze.

Près de Kordel, le château déjà cité de Ramstein est superposé à des abris de l'âge de la pierre, et dans les Pyrénées, le Ramelsberg est une montagne riche en pyrites, dans un pays dont les Phéniciens ont exploité les mines.

Cette racine existe dans les pays d'origine des Sémites. Ainsi le nom de l'ancienne Damas, c'est Rama et Ramlè. Ramoth était aussi dans le Chanaan. Sémiramis, qui renferme cette syllabe significative, était la Lune des Chaldéens. Enfin il y eut sept rois d'Egypte du nom de Ramesses.

Nous avons dans les Vosges un grand nombre de noms géographiques renfermant cette racine, surtout sur le versant oriental. Tels sont : Ramersmatt et Rimbach près d'Oberbruck, Ramersmatt près de Thann, deux Ranspach (Ramspach 1303) près de Huningue, un Ranspach près de Wesserling, deux Rimbach et un Ramspach près de Guebwiller. Il y a encore le Grand et le Petit-Rombach près de Liepvre, le château de Ramstein près de Scherwiller, Romanswiller et Rumolswiller (Rumoldiswiler 823) près de Wasselonne, le Ramsthal, vallon garni d'abris sous roche taillés près de Saverne. Nous avons Rimsdorf près de Saar-Union, Aamstein près de Niederbronn, Reimersmatt près de Soultz-sous-Forêts.

Sur le versant occidental, nous trouvons Remiremont où s'élève un grand tumulus; Romberg, l'ancien nom du Saint-Mont; Ramonchamp; l'ancien château de Belroman près de Saint-Dié; Ramerupt (Aube). Dans le Morbihan, il y a Réminiac, Romellec, le port et le promontoire du Ramonet, le pont du Ramel.

[1] Ce nom de Ramalies nous montre la juxtaposition fréquente d'ailleurs des racines *ram* et *al, el*, ce qui semble indiquer la parenté de leur sens.

[2] Voir le *Ramayana*.

Digitized by Google

Une autre racine préhistorique, qui est sûrement sémitique, c'est *mag* ou *mas*. Ainsi Macmas était une ville du pays des Philistins. En hébreu, *magour* et *mason* signifient *station, lieu de séjour*. Une route très fréquentée des Phéniciens conduisait de Tarbes au golfe de Biscaïe ; sur cette route se trouvait Hebromag (aujourd'hui Bourg en Bourgès).

Nous avons dans nos contrées : Giromagny, Grosmagny, Petitmagny, Romagny, Sermamagny, Bellemagny, deux Magstatt au canton de Landser, Magny près de Chavanne-les-Grands. Il y a le Brukomagos de Ptolémée, aujourd'hui Brumath, Masmünster (Marmoutier) et Masmünster (Masevaux). La même racine se retrouve dans les noms de Moguntiacum (Mayence), et d'Apollon Mogounos.

La racine *sic,* qui rappelle les Sequanes, se trouve dans le nom du village de Sickert, près de Masevaux ; elle entre en composition avec le préfixe *ge* dans plusieurs noms de cette vallée, tels que Falle Gesick, Finstere Gesick. On retrouve près des Trois Saints (Dabo) la roche du Sickert, près de Colmar le village de Sigolsheim et le mons Sigoldus (884), Siegen près de Lauterburg.

Le nom des Lares, qui rappelle le culte des morts si important dans le passé préhistorique de nos contrées, est d'origine étrusque. Pour ce peuple, il représentait la divinité par excellence, la Lune qu'on nommait Lara ou Lala.[1] Un fait très curieux, c'est qu'au fond du val de Munster, à Sondernach, un antique usage qui laisse encore quelques vestiges, faisait donner le nom de Lares à certains vieillards défunts. On associait même souvent à ce mot, le nom précité de *selig,* et l'on disait *Lare selig*. Il est d'autant plus important de signaler cet usage traditionnel, que d'ici à quelques années il aura disparu complètement.

Le nom Larissa de nombreuses cités pélasges, n'est que le nom d'Isis joint à celui de Lara, pour mieux qualifier le culte de la Lune. Ces noms se retrouvent en Alsace dans ceux de la rivière et de la ville antique de Larga[2] et du village de Largitzen qu'avoisine la colline du Heisenbühl (colline d'Isis), et l'on sait que ces environs ont fourni de nombreuses antiquités antéromaines.[3]

Dans le val précité de Munster, l'analogie de l'aspect de la Lune avec un masque grimaçant, jointe au mépris du culte de cette déesse de la sagesse antique, a donné naissance sans doute au mot *Lêli*, dont le sens varie de bègue à niais. De là le nom du fameux *Lêlekœnig*, face grimaçante qui, placée sur le pont de Bâle, tirait la langue en cadence quand sonnaient les heures.[4]

[1] Ce nom se trouve sur un miroir étrusque.

[2] Itinéraire d'Antonin et Table théodosienne. Si l'on prononce le *g* à la façon du *g* allemand, il se vocalise à peu près en *i*, et le mot devient l'équivalent de *Laria, laraire.*

[3] Entre autres un croissant en or et une génisse de bronze, souvenirs du culte lunaire.

[4] Elle est conservée au musée de cette ville.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

Coup d'œil sur les hiéroglyphes des peuples préhistoriques des Vosges.

Les signes que nous ont laissés les premiers habitants qui ont séjourné dans les Vosges, ne sont ni des caractères alphabétiques, ni des signes vulgaires ou démotiques. Ce sont des signes sacrés, en un mot des hiéroglyphes. Ces hiéroglyphes ne sont pas ceux de l'Egypte. Ont-ils plus d'analogie avec l'*ogham,* l'écriture sacrée que les traditions bretonnes attribuent aux druides? C'est ce qu'il est d'autant plus difficile de préciser, que cette dernière écriture est à peu près inconnue.

Nos hiéroglyphes sont à la fois figuratifs et tropiques, c'est-à-dire symboliques. Ils se présentent sous cinq aspects différents :

1° La ligne de muraille ou le *vallum*;

2° Le mégalithe figuré;

3° Le simulacre de petite taille;

4° L'empreinte, c'est-à-dire l'objet taillé en creux;

5° Le dessin au trait.

Le même hiéroglyphe peut se présenter sous plusieurs de ces aspects divers.

Parmi les signes qui se rencontrent sous forme de *vallum* ou de muraille, j'ai cité le cercle, l'ovale, le triangle, le fer à cheval, le croissant, la courbe en *S,* à propos des lignes de crêtes et des enceintes vosgiennes. Je n'insisterai pas, faute d'espace.

Dans les signes paraissant sous forme mégalithique, on peut distinguer le Tau, qui prend parfois l'aspect du pic ou du marteau, la hache, l'enclume, la colonne, la pyramide, qui se modifie parfois en prisme triangulaire ou en simple dalle à trois côtés, le cercle, l'arcade, le pied d'homme, la demi-botte, le phallus, la barque, l'oreille.

Sous les deux autres formes se montrent surtout : la hache ou coin, l'enclume, la flèche, la corne de cerf, le pied d'homme, le fer à cheval, le double triangle, le cercle avec centre, le demi-cercle avec ou sans le centre, le croissant, l'étoile, la demi-botte, l'éperon, l'étrier, la main, l'empreinte de doigts, le pouce, les marches,

Digitized by Google

l'ancre, les rainures droites, croisées ou parallèles, les rainures concentriques[1], la pointe de lance, peut-être l'amphore.

J'ai reproduit des dessins variés de presque tous ces hiéroglyphes; j'ai même donné la clé de plusieurs des plus importants, en publiant ma légende du Kar et celle du Fer à cheval, en parlant, à la page 79, des hiéroglyphes de l'Anneau et du Pilier, et ailleurs des empreintes de pieds d'homme et des mégalithes en forme de barque.

Un signe mégalithique, qui occupe dans les Vosges le premier rang, à côté de l'anneau et du pilier, c'est le Tau. Il avait aussi une importance capitale dans les cultes des Phéniciens et des Egyptiens. Ces derniers, les inventeurs des hiéroglyphes, qui, selon Hérodote, les ont enseignés aux Phéniciens — et la découverte toute récente de la stèle de Biblos nous montre qu'il ne s'était pas trompé — avaient placé le Tau en tête de leur alphabet. En effet, Plutarque nous apprend qu'ils mirent l'Ibis à la tête de leurs caractères, parce qu'ils étaient de l'invention de Thot; et il ajoute que le premier signe offre la forme de cet oiseau quand il cache sa tête sous sa poitrine. Cette forme est bien celle du T. C'était aussi le signe du premier mois de l'année; ce mois s'appelait Thot.

Quel sens les anciens attachaient-ils surtout à l'hiéroglyphe du Tau? C'est, ce me semble, celui d'abri, de protection divine. Ainsi l'Ibis, l'oiseau sacré par excellence, se cache la tête sous ses ailes repliées pour y trouver un abri. Le nilomètre, qui garantissait l'Egypte contre la sécheresse et les inondations du Nil, a la forme du Tau. Il servait d'amulette, car j'en conserve un destiné à cet usage.

Le *D* en égyptien était l'analogue du *T* et du *Th*, et la prononciation plus ou moins dure de ces divers sons variait d'un nome à l'autre. Or, l'hiéroglyphe du *D* en égyptien, c'est le toit ou la porte de forme pélasge, deux sortes d'abris différents dont le Δ grec emprunte lui-même la forme.

Le scarabée était pour l'Egypte l'image de la protection divine. Or, le nom égyptien du scarabée, *Thoré,* est caractérisé par le *T.*[2]

De même la racine orientale *Tu* a, comme nous l'avons vu, le sens de protection dans une foule de langues.

Je me contente de citer des courbes concentriques juxtaposées qui se voient encore à peine sur une roche du Haut-Donon, à côté d'un étrier et d'un fer à cheval que j'ai reproduits. Ces rainures ressemblent à certains dessins du dolmen de Gau-

[1] Il est difficile jusqu'à présent de reconnaître si ces rainures appartiennent à une écriture hiéroglyphique ou alphabétique; toutefois j'incline vers la première idée.

[2] Le Tau, qui offre parfois des proportions élancées dans les Vosges, est encore, par exemple à l'Elsberg, composé d'une pierre peu élevée, posée sur champ, et supportant une large table, comme dans l'île de Minorque. (De Cambry, page 204, et De Bonstetten, page 3.)

Digitized by Google

rinnis et à huit quarts de cercles concentriques tracés sur un sarcophage gallo-romain, trouvé récemment à Ehl. Je n'insisterai pas davantage sur des droites parallèles ou croisées qui se trouvent entaillées sur divers points, par exemple sur une large dalle que je crois avoir appartenu à un dolmen important, à côté de la dalle triangulaire voisine du Kempel, que j'ai relevée. J'ai signalé cette sépulture présumée à l'administration forestière.

Je dois faire observer toutefois que parmi les empreintes symboliques doivent figurer les entailles symboliques dont j'ai reproduit et décrit un certain nombre. Une autre remarque importante, c'est le caractère fruste des empreintes en général, caractère qu'elles doivent à la vénération qu'on avait pour la pierre. Plus il est sensible, plus elles doivent être anciennes.

CHAPITRE XVI

Cultes préhistoriques vosgiens.

Le grand dieu des Vosgiens, c'était le Soleil, considéré comme père de la vie universelle. Son nom, qui dans nos montagnes offre de nombreuses variantes, entre en composition dans ceux d'une foule de roches, de montagnes, de collines, de lieux habités, qu'il serait trop long d'énumérer. Les formes principales en sont *el, ol, al, hil, bel, bol, bal, bil*[1], *pil*. Dans le Jura, Belin, Bolen, Balan, etc., comme le nom gaulois Belen, sont déjà de deuxième formation ; ils joignent le nom d'Ana, principe passif, à celui de Bel, principe actif. Le nom Belis, cité par Hérodien comme une variante de Belen, consacre la même idée en remplaçant le nom d'Ana par celui d'Isis, dont le primitif est *Is*.

C'est surtout pour avoir ignoré ces faits d'une application très fréquente dans nos montagnes, que depuis deux siècles, Ruinart, Montfaucon, Alliot, Mabillon, Calmet, Schœpflin, Jollois, Ravenez et bien d'autres se sont évertués sans succès à expliquer le sujet et l'inscription célèbres qui étaient sculptés sur une roche du Haut-Donon.[2] Ce haut-relief, de 80 centimètres de longueur, a été taillé dans un

[1] A 2 kilomètres de la roche-autel précitée de Diane, s'élève un bloc dressé, très irrégulier, qui a conservé le nom de Frau-Bill (épouse de Bill). Le sommet du rocher a été taillé en forme de croix.

[2] Voir planche LXVIII, n° 2.

Digitized by Google

creux de 5 centimètres, pratiqué dans une roche du plateau occidental, du côté du Sud. Le rocher touche deux abris contigus, à parois verticales taillées; l'intérieur de l'un présente une entaille à forme de barque très caractérisée. Contre un de ces abris, des marches grossières, prises dans la roche en place, mènent au plateau supérieur, près des empreintes de pieds et des cuvettes ovales taillées de main d'homme, et dénaturées sans doute par les premiers chrétiens. A quelques pas se voient le grand abri, de 7 mètres de profondeur sur 2 de hauteur, représenté planche LXXIX, d'autres abris taillés, des couloirs souterrains, et au dessous du sentier un autel mégalithique à cuvette, rigole et marchepied, marqué d'une antique croix grecque sur le côté. A quelques pas aussi s'adossaient jadis à la paroi méridionale du plateau, les quatorze grands bas-reliefs représentant des divinités et des prêtres, dont quelques débris ont été transférés au musée d'Epinal.

La sculpture qui va nous occuper, représentant deux divinités zoomorphes, sur une simple roche, rappelle par cela même l'idée d'une haute antiquité. Le travail des figures est si barbare, qu'on a peine à le croire postérieur à la conquête. Aussi, s'il est superposé à une inscription en capitales romaines, rien ne prouve qu'il ne lui soit pas antérieur, et l'un et l'autre doivent être attribués à un art hiératique représentant avec un parti-pris très accentué des idées et des cultes bien plus anciens. A droite, une sorte de sanglier ou plutôt de porc sauvage, qui est sans doute le *sus gallicus,* regarde un autre quadrupède placé symétriquement à gauche, et semblant se diriger contre lui. Chacun a toujours reconnu le sanglier; quant à l'autre animal, on a cru y voir un chien, un lion, un taureau, et Roget de Belloguet lui-même cherche encore à l'expliquer par l'hypothèse basée sur des dessins très imparfaits qui en font un chien. Le quadrupède a l'encolure cambrée du cheval ou du lion, la tête énorme, le poitrail très développé, la croupe mince; sa queue se relève en demi-cercle, il lance la langue en avant[1] en forme d'*S*.

Assurément ce ne sont pas là les traits distinctifs du *bos arator* et de nos races bovines actuelles. Mais nos monts ont été fréquentés jadis par plusieurs espèces sauvages qui ne leur ressemblaient nullement. Sans parler de l'aurochs qui a encore traversé les temps historiques, les anciens, Aristote, César, Pline, Sénèque, nous mentionnent plusieurs espèces de bœufs sauvages, et parmi elles, celle du bison ressemble tellement à la figure de notre haut-relief, qu'on n'en saurait donner une idée plus exacte.[2] Toutefois les anciens parlent de bisons énormes, mais rien

[1] Ce détail caractéristique a disparu; mais comme il a été constaté par tous les auteurs qui ont vu la sculpture jusqu'à ces derniers temps, j'ai cru devoir le reproduire dans mon dessin d'après nature.

[2] Voir la description du bison dans le remarquable ouvrage de M. Gérard, *La faune historique de l'Alsace.* Voyez aussi : *Recherches sur les animaux sauvages qui habitaient autrefois la chaîne des Vosges,* par Godron.

Digitized by Google

n'empêche qu'il n'y en ait eu une petite race dans les Vosges, comme le sont encore celles de Lithuanie et d'Amérique. Le sculpteur pouvait d'ailleurs aussi, par simple convenance de symétrie, représenter deux animaux d'égale grandeur. Quant à la crinière du bison, elle ne se remarque pas dans le haut-relief, ce qui peut tenir à l'état de dégradation avancée où il se trouve. Si nous consultons la numismatique, nous voyons sur une médaille gauloise trouvée à Besançon, le mot *Biso* et la reproduction du bison. Des monnaies gauloises à bucrâne, trouvées en Franche-Comté, paraissent se joindre à ce fait pour nous montrer que le bison fut l'un des emblèmes nationaux des Séquanes. De plus, le bœuf, assez fréquemment reproduit sur les médailles gauloises, a toujours l'encolure chevaline, ou léonine si l'on préfère, de celui de notre sculpture. Il en est de même des taureaux de l'autel trouvé à Notre-Dame de Paris et du bas-relief de Reims. Enfin, au musée d'Epinal même un groupe gallo-romain élégant représente deux taureaux avec cette encolure très accentuée.

Que l'animal sculpté au Donon soit un bison ou un taureau d'autre race, ce cou arqué des taureaux gaulois n'en est pas moins un caractère hiératique, un symbole, aussi bien que la queue relevée en demi-cercle, et la langue tirée : c'est la courbe sacrée, en corrélation avec le rayon lumineux. Le symbole de la langue s'est perpétué comme signe sur nos églises les plus anciennes, et j'en donne (pl. LXVIII) deux exemples remarquables. Je l'ai retrouvé dans le Jura, et une figure symbolique mérovingienne conservée au musée de Besançon, présente le même caractère qui a une relation évidente avec l'idée du dieu Ogmias, l'inventeur des signes gaulois. A Dorlisheim, les deux dragons dont la queue figure un anneau[1], ont la langue en forme de pointe de flèche, tandis que le quadrupède à tête humaine de Liepvre[2] présente l'idée de l'anneau sous la forme d'une écharpe et d'un arc, celle du rayon lumineux sous celle d'un bras terminé en flèche. La pointe de flèche, souvenir du clou sacré, un des grands symboles des Chaldéens, puisque sur le célèbre caillou Michaux il est placé sur un autel[3], se retrouve sur notre inscription pour séparer les deux mots dont elle se compose. Tous ces caractères, joints au *phallus humanus* du sanglier, nous montrent qu'il s'agit de deux animaux symboliques, figures de deux divinités adorées par nos ancêtres.

Quelles sont ces divinités? C'est ce que nous apprendra l'inscription. Toujours mal lue, mal copiée, elle a dû être constamment mal interprétée. Au lieu de porter Belliccus Surbur, comme on se l'était imaginé, elle porte BEILICcVS — SVRBVR, ce qui est tout différent. Les deux mots étant séparés à dessein, ne peuvent se lier par le sens, et le second *c* est bien plus petit que le premier. Il ne faut pas avoir lu

[1] Même planche, n° 8.
[2] Même planche, n° 9.
[3] Je conserve un clou-amulette venant d'une sépulture égyptienne.

Digitized by Google

beaucoup d'inscriptions archaïques — et celle-ci en présente tous les caractères — pour savoir que le *c* s'y prononce très souvent comme l'*s*. Il faut donc lire le premier mot *Beilissus*. Or, *Beil,* c'est la prononciation locale du nom du dieu Bel. Les sommités voisines de la Beuille, de Bouilmont, les deux Beuilli, qui côtoient des mégalithes, en témoigneraient au besoin. Le nom d'homme Beilator, qu'on lit sur une stèle du musée de Sens, le nom de Beil donné à Bel dans le glossaire de Cormac, le nom allemand *Beil* de la hache symbole de Bel, prouvent que cette orthographe ne s'est pas bornée à nos contrées.

La seconde partie du mot Beilissus, c'est le nom d'un fleuve de Chanaan, c'est encore le nom de l'Isis phénicienne, *Issus*. Elissa, désignation chananéenne de Didon, c'est encore le même nom, accolé à celui d'El-Soleil. Ainsi Beilissus, c'est le Taureau solaire, marquant la réunion du culte de Bel avec celui d'Issus. Le *Belen* gaulois représenta le même culte combiné, dans lequel il faut toutefois accorder la prédominance au Soleil. C'est encore le sens de l'inscription en l'honneur de Mercure et d'Hécate, trouvée au Donon en 1732, et disparue depuis.

Arrivons à Surbur, ce symbole divin de nos ancêtres. Ce mot est composé de deux éléments, *sur* et *bur*. Le premier, analogue au latin *sur,* primitif de *sus*, et au *Seü* souabe, qui signifient *porc*, est un terme gaulois qui a le même sens. (En armoricain *soroc'h* indique le grognement de l'animal.)

En Gaule, *ebur* devait sans doute avoir le sens de *sanglier ;* car non-seulement les Eburovices avaient sur leurs médailles un sanglier, mais parfois encore cet animal figurait sur leur enseigne, comme pour former leurs armes parlantes. En sémitique, *eber* signifiait *nomade,* épithète qui convient parfaitement à notre fauve. *Eber* en haut-allemand ; *Hauwer* au XVIe siècle[1] ; *Haber* dans un autre dialecte[2], le *kapros* du grec, le *bora* du cornique, le *boar* de l'anglais, n'ont d'autre sens que celui de *porc*. Le composé *surbur* se retrouve tout entier dans le bavarois *Saubær,* qui signifie *verrat*.

Surbur a donc été un antique symbole divin des Vosgiens. L'attitude de l'animal acculé, en face du Taureau-Bison[3] lancé sur lui, nous montre que le culte de Surbur, autochtone, a été remplacé ou au moins amoindri par le culte exotique de Beilissus, le représentant de la civilisation sémitique des Pélasges d'Asie.

Une autre sculpture très originale s'étend sur une porte latérale de l'église de Lauterbach. Elle est divisée en trois compartiments juxtaposés, et me paraît gallo-

[1] Inscription et bas-relief à l'angle de la rue du Sanglier, à Strasbourg.

[2] Le Haberacker, près du menhir de la Spill.

[3] Le lion, qui fut une autre manière de représenter le dieu Soleil pour les peuples orientaux, se prête aussi bien que le taureau aux conséquences que je crois devoir tirer de cette sculpture.

Digitized by Google

romaine[1]; mais elle représente des idées évidemment bien plus anciennes. Au premier compartiment de gauche, un quadrupède à tête humaine, couvert d'une sorte de toison, entre en lice. Au centre, il dompte un monstre quadrupède à tête d'oiseau fantastique, et dont la queue est terminée par une tête de serpent. Enfin à droite, l'androcéphale tient une sorte de corne d'abondance. Quel peut être le sens de ce triple haut-relief de forme si énigmatique? C'est ce que je vais tâcher de déterminer, autant que possible, par diverses comparaisons.

Les anciens peuples d'Egypte et d'Asie aimaient à représenter les saisons et les travaux agricoles qui s'y rapportent par des mythes variés qui longtemps sont restés incompris. Ainsi les douze travaux d'Hercule ne sont à un certain point de vue que le symbole des occupations agricoles de chacun des mois de l'année. De même Apollon tuant le serpent Python signifie simplement que le soleil dissipa les miasmes (*python* en grec marque la décomposition des corps organiques). Dans l'Inde, Indra remporte la victoire sur le serpent Ahi.[2] En Egypte, Typhon, le monstre vaincu par Osiris, était le souffle brûlant du désert. Enfin, les anciens appellent les solstices, *tête* et *queue de dragon*. Il me paraît donc fort vraisemblable que nous avons à Lautenbach un monument en l'honneur du Soleil parcourant les trois saisons primitives. D'abord le quadrupède à tête humaine[3] entre en lice : c'est le printemps qui ouvre l'année. Ensuite il dompte un dragon à bec d'oiseau et à queue terminée en tête de serpent : c'est le solstice d'été. Enfin il entre en possession de la corne, symbole des fruits de l'automne. Il y a là une grande analogie avec les bas-reliefs du cavalier, dont l'un a été reproduit planche LXXII, et où la triple courbe représente aussi les trois saisons, tandis que sur d'autres de ces bas-reliefs, les serpents enroulés en *S* indiquent le double circuit du Soleil et de la Lune, comme sur le caducée de Mercure.

Le culte solaire des Séquanes est encore représenté par un menhir de 1m,80 de hauteur sur 30 centimètres d'épaisseur, taillé en forme de cheval et dressé sur un plateau auquel il a fait donner le nom de Hengst (étalon). La croix des premiers chrétiens est gravée sur le garot de l'animal, dont la tête seule a été brisée il y a trente ans à peine.[4]

En entrant dans la cathédrale de Saint-Dié, on aperçoit un buste de l'antique déesse Nehalen, que Roget de Belloguet croit avec raison antérieure au druidisme. Cette déesse, dont le nom semble signifier *lune-vaisseau,* et qui parait avoir présidé

[1] Voir planche LXXVIII, n° 6.

[2] *Rig Véda,* I, 32.

[3] Les centaures, qui ne sont qu'un symbole de l'agriculture, ont beaucoup varié de forme. Ils ont d'abord été des hommes cornus et tauripèdes, puis des centaures, enfin des hippocentaures.

[4] Voir planche LXXIII.

Digitized by Google

aux lacs et aux sources, pourrait bien être d'origine assyrienne. En effet, sur un monument de Thèbes, où la Mésopotamie est figurée par un buste de Sémite enchainé, cette contrée a son nom écrit en hiéroglyphes qui peuvent aussi bien se lire Nehalèna que Naharèna.

J'ai signalé l'immense chevelure de l'Izi du Winterberg, comparée aux ailes des plus anciennes statues de l'Isis égyptienne. Nous retrouvons une vaste chevelure en forme de fer à cheval, à la Thirona de Saint-Avold, à la Pestika[1] de Vichy, et la statue phénicienne de Baalath, récemment découverte à Biblos, offre la même particularité qui tient évidemment à un commun symbole sidéral.[2]

Enfin, la pierre quasi conique trouvée dans l'enceinte préhistorique de Chazeté[3], une pierre de forme identique et de nature également calcaire, trouvée dans l'enceinte de Durckheim, paraissent, comme les pierres coniques phéniciennes, rappeler le culte de la lumière. Il en est sans doute de même des deux autres trouvées par l'auteur au Sainte-Odile et au pied de l'Izi du Winterberg.

En résumé, le double caractère qui domine dans les cultes préhistoriques des Vosges, c'est l'adoration du Soleil et de la Lune, principes actif et passif de la nature, jointe à la conformité avec les plus anciens mythes de l'Egypte, de l'Etrurie, de la Phénicie, de la Chaldée et de l'Inde, c'est-à-dire, en un mot, de l'Orient. J'ai signalé aussi quelques analogies avec les cultes du Nord; mais, il faut bien le reconnaître, l'influence orientale et surtout sémitique, est celle qui prédomine aux temps les plus reculés.

CHAPITRE XVII

Patois vosgien.

Les patois ont été longtemps regardés comme des parlers vils et méprisables, assemblages incohérents de latin corrompu et de haut allemand. On a commencé à revenir de cette grave erreur et à reconnaitre que les patois peuvent nous fournir la clé d'une foule d'étymologies et d'anciens usages. Il n'en faudrait pas davantage

[1] De *peskêta,* pêcher. (Voir Beaulieu.)

[2] Dans le mur du cimetière des sœurs de Ribeauvillé se trouve encastré un antique bas-relief circulaire reproduisant deux personnages enlacés dont la chevelure descend à terre, et tout entourés de rayons. C'est un souvenir du même symbole.

[3] Voir planche LXXII, n° 10.

Digitized by Google

pour les recommander à l'étude spéciale de ceux qui cherchent à approfondir nos origines. J'ajouterai que ces patois constituent une langue à part, dont les règles ne sont empruntées ni à l'allemand, ni au latin, et par suite, antérieure à la conquête romaine.

La langue française elle-même, malgré tous les emprunts qu'elle a faits au latin, est sœur, et non pas fille de cette langue; elle a continué à vivre et à se développer après la mort de la langue de Rome, mais elle ne lui est pas postérieure. A plus forte raison en peut-on dire autant des patois.

Que signifie patois? Les mots patois *pâtis, pâtre, pâturage,* forment une famille qui s'est développée parallèlement aux mots latins *pastor, pasco, pascua.* Les uns et les autres existaient déjà dans le sanscrit *pâ,* qui signifie *paître.* Le patois, comme son étymologie le montre, a donc été d'abord la langue des pâtres, des tribus nomades. Aussi c'est surtout chez les bergers, dans les montagnes où l'état pastoral s'est maintenu le plus longtemps, que nous devons chercher les sources les plus anciennes et les plus pures de cette langue originale. Les pâtres lorrains ont qualifié leur patois de *vallon.* Or, que signifie en langue patoise, le mot *vallée*, qui correspond à cet adjectif? Il a le sens de *colline, éminence,* comme en latin *vallum,* en allemand *Wall* signifient *rempart.* En gaulois *gwal* signifiait déjà *forteresse, éminence, agger.* Si, en patois, *vallée* correspond au français *colline,* le patois emploie le mot de *colline* pour désigner une *vallée.* Assurément ces mots patois ne viennent pas du français; au contraire, en gaulois *glenn,* encore usité en Bretagne, signifiait *vallon.*

L'article indéfini et l'article défini manquent en latin. Ils existent dans le patois et dans le gaulois, le premier avec des formes presque identiques. Ainsi *un, une,* patois *în, enne;* gaulois *in, int, ind,* etc. Le pronom personnel du patois ressemble beaucoup aussi au gaulois. Ainsi *moi,* patois jurassien *mè,* gaulois *mè. Nous,* patois *no,* gaulois *ni. Tu,* patois *ti, tè,* gaulois *ti, tè, tu. Lui,* patois *è,* gaulois *è.* De même le pronom interrogatif *qui?* patois *ksi, co,* gaélique *cè, ci, co,* etc.

L'*e* muet final des mots français qui n'existe pas dans le patois, fait aussi défaut dans le gaulois, tandis que l'*o* final de certains mots latins, tels que *homo,* correspondait primitivement à l'*e* muet dans la prononciation.

Le patois est sensiblement plus dur et plus sonore que le français; les mots se forment autrement et sont généralement plus courts. Leur genre diffère très souvent de celui des mots français ou allemands correspondants. L'emploi du *tch* et du *dje* est aussi fréquent dans le patois que dans l'espagnol, le gascon et l'italien, et existait déjà dans l'étrusque. Comme il a sa grammaire, le patois a sa prosodie à part, très originale et très différente de celle du français et de l'allemand.

Il suffira, je pense, de ces quelques rapprochements pour montrer que le patois est une langue à part, une langue très ancienne, et qui mérite une étude d'autant

Digitized by Google

plus approfondie, qu'elle tend à disparaître, malgré la vitalité puissante qui lui a fait traverser dix-huit siècles, presque sans se modifier.

Veut-on un exemple de l'utilité que peut avoir le patois, pour nous faire connaître la véritable origine des mots français et en même temps les mœurs des premiers habitants des Vosges? Examinons le mot *mouche*. Nous avons en français un mot qui y ressemble, c'est *mioche,* qui sert à désigner, parallèlement au souabe *Motsche,* et au patois allobroge *Mottet,* un enfant joufflu. L'origine commune de ces mots est dans le patois *mouotch,* qui signifie proprement une motte de terre, puis, par extension, un morceau de terre, et enfin un morceau quelconque. La mouche étant un être fort petit, prend aussi le nom de *mouotch,* d'où le français a fait *mouche.* Mais ce qui nous donne une haute idée de la prédilection des peuples primitifs de nos montagnes pour les abeilles, c'est qu'ils les ont gratifiées du nom de *mouotchattes* (petites mouches), terme analogue à mignonnes pour le sens. Ces rudes pasteurs ne manquaient donc ni de sentiment, ni de reconnaissance pour les animaux utiles.

Il suffira de citer quelques mots de la langue patoise, pour montrer qu'elle possède un vocabulaire et une manière de former les mots qui lui appartiennent.

Benn signifie grenier; *beus*, antre; *bouch-chternion,* étui pour la pierre à aiguiser les faulx (Rombach); *brè,* berceau; *bréquèn*, baratte, et *chevièr* au Russey; *cocatt,* pomme de pin; *chteurpou,* friche, champ où sont restés les pieds du blé moissonné; *biach-chteurpou*, nom de colline (Rombach); *dan,* mère (au Russey on dit *denne*); *dan deï,* bonjour (devant Dieu); *godà,* petite coupe; *champ-godà,* digitale; *gôb,* fille de joie; *kabou,* tige de chou; *kma,* pomme; *kareï* (aller en), aller à la veillée (au cercle, de *kar,* courbe); *kôl,* bonnet d'homme terminé par une houpe (Saint-Maurice); *lassé,* lait; *meurdju,* tas de pierres (de *mar-jou,* à peu près comme *montjoie*); *pâ*, bâton, bûche; *pelè,* mil (céréale); *sé palentè,* flâner; *ouhè,* oiseau; *pieudje*, pluie (Jura); *poiteu,* trou (au Russey *ptchù*); *pouchè,* porc; *ravouchi,* aiguiser, et *ravouchatte,* pierre à émoudre; *rècrue,* remise; *ritè,* courir; *reunè,* hurler; *stà, bô!* arrêtez (mes) bœufs; *tchoutè,* pain; *tôï,* table (au Russey on dit *tôl*); *troukè,* pomme de terre (on dit aussi *kma-tiarr*). *Bon vêpr,* bonsoir (se dit après 10 heures du matin). Parmi les surnoms d'homme, on peut citer *kabou,* petit homme (comparaison avec une tige de chou); *touïa*, *dadidè, gachot, beloche* (maladroit); *baïsson,* etc.

Je terminerai cette courte esquisse par une chansonnette qui, bien que n'appartenant pas à un des dialectes les plus archaïques de la langue patoise, suffira, j'espère, à faire voir que cet idiome n'est pas dénué d'une certaine harmonie sonore, et qu'il revêt même au besoin les grâces naïves de la poésie légère.

Digitized by Google

CHANSONNETTE DU DONON.

Patois.	Français.
En montaint lò Donon,	En montant au Donon,
Dj'a oyé djoïey dò vièlon.	J'entendis jouer du violon.
On mè dézè qu' c'étay mè mî	On me dit que c'était ma mie
Qué s' mériey.[1]	Qui se mariait.
Dj' olleye è var ò moteï[2];	J'allai la voir à l'église;
C' n'étay pas pou priè Deï,	Ce n'était pas pour prier Dieu,
C'étay pou var si lè mériey,	C'était pour voir si la mariée
El étay binn perey.....	Etait bien parée.....
I mè motey don în couniò,	Je me mis dans un coin,
Ley sé mot don l'âte couniò.	Elle se mit dans l'autre coin.
El mè rguinor, i lè rguinor,	Elle me guignait, je la guignais.
En sotaint fié do moteï,	En sortant fière de l'église,
El mè bolè si lò pied.	Elle me marcha sur le pied.
El minvitey ès lè djuney	Elle m'invita à dîner
Tôt di long dè lè djoney.	Pour la journée tout entière.
El m'o motey o pi hâ bout,	Ils m'ont placé au plus haut bout,
Vè-ce qu'on mot ly pi hontoux.	Où l'on met les plus honteux.
I n'étrapey què quéqu' goleyes	Je n'attrapai que quelques lopins,
Qué lé mériey el mè donney.	Que la mariée me passa.
Pâdaint tôte lè djoney	Pendant toute la journée
Y cnonhor tôtes sy ponsaïes.	Je savais toutes ses pensées.
Quaind ça êvu pou allè o let,	Quand vint le moment d'aller se coucher,
On mè tchessit tôt lo prémer.	On me mit hors tout le premier.

CHAPITRE XVIII

Conclusion.

Je vais tâcher de grouper dans un résumé rapide les principales idées neuves qui me paraissent ressortir des études précédentes.

Il est démontré qu'avant mes recherches, personne n'avait signalé dans les Vosges des monuments d'aucun genre, antérieurs à la conquête romaine. Ainsi Ravenez écrivait en 1852, et personne ne l'avait démenti depuis : « On ne trouve

[1] Le son *ey* qui termine beaucoup de mots vosgiens, se remplace dans le Jura par *â;* exemple : *mériâ.*

[2] Ce mot paraît venir de *motch,* motte de terre, dont j'ai parlé, et il est permis d'y voir un souvenir des *tumuli* qui furent les premiers sanctuaires.

Digitized by Google

de *tumuli* en Alsace que dans la plaine »; et il en concluait qu'ils seraient l'œuvre d'un vainqueur germain, conclusion tout erronée, du reste.

Comme j'ai trouvé plusieurs milliers de ces monuments sur nos crêtes, et qu'en en fouillant un petit nombre presqu'au hasard, sur des points très espacés de nos monts, j'ai rencontré sous chacun des traces incontestables de sépultures, et souvent des objets paraissant remonter au moins à l'âge du bronze, il faut bien admettre que les Vosges ont été habitées de longs siècles avant notre ère.

J'ai cité MM. de Bonstetten, Bourlot, de Caumont, qui n'avaient aucune idée de l'existence de dolmens dans les Vosges. M. Alexandre Bertrand disait dans son excellent mémoire couronné par l'Académie française : « A l'exception d'un seul dolmen dans le Bas-Rhin, un dans la Côte-d'Or, deux dans l'Isère et deux dans le Var, il nous a paru vrai de dire qu'il n'existe pas de dolmens dans l'est de la France. » Encore n'avait-il pas vu le dolmen problématique qu'on lui signalait dans le Bas-Rhin.

Il me paraît démontré par mes recherches qu'il existe dans les Vosges des centaines de monuments mégalithiques, c'est-à-dire appartenant à des genres qui se rattachent aux dolmens proprement dits.

Les archéologues n'étaient pas d'accord sur la question de savoir si les dolmens avaient dû être primitivement enfouis, ou si un grand nombre avait dû être à découvert. Il me paraît ressortir de la simple vue des dessins que j'ai publiés, que les Vosges renferment un très grand nombre de mégalithes faits pour rester à ciel ouvert.

J'avais annoncé la grande variété, unique dans son genre, des mégalithes vosgiens. Elle ressort déjà de l'aspect des nombreuses vues que j'en ai données; elle étonnerait beaucoup plus si j'avais publié les trois cents dessins inédits que je conserve dans mes cartons. Les bornes que je m'étais imposées ne m'ont même pas permis de donner un dessin de chacun des genres que composent ces mégalithes.

Ces genres, qui sont presque tous les mêmes que dans les monts Géants, comprennent le Tau, l'arcade, la colonne, la pyramide, la dalle triangulaire, le dolmen à jour, le siége, la cuvette, la rigole, la pierre branlante, le banc, les marches, la ligne ou enceinte de pierres, la caverne, le four, l'autel, la niche. Les genres qui s'y rattachent par leur âge sont : la ligne ou enceinte de terre, les tumuli les plus anciens.

J'ai constaté et étudié les entailles factices sur nos roches, et j'ai fixé les éléments du critérium qui permet de distinguer le plus souvent à coup sûr les roches-monuments des simples rochers.

Je crois avoir fait faire un pas à la question des pierres dites à écuelles, en montrant que ces érosions, par leur forme, leur position et leurs altitudes, doivent

Digitized by Google

être en presque totalité attribuées au travail des eaux de la mer, antérieurement au soulèvement complet de nos monts; mais que beaucoup d'entre elles, comme les traditions l'indiquent, paraissent avoir servi aux sacrifices et aux signaux ignés des peuples préhistoriques; enfin, qu'un certain nombre a été remanié par l'homme ou entièrement taillé à la main, ainsi que des rigoles qui s'y rattachent.

J'ai déterminé, comme je les comprends, les éléments distinctifs des pierres à sacrifices antéromaines et des temples les plus primitifs de l'humanité, taillés dans le roc vif. J'ai retrouvé des exemples de ces derniers dans les Vosges et le Hundsruck, au Bolerstein, au Saut du prince Charles, au temple circulaire du mont Saint-Michel de Saint-Jean, à la Heidekirch de Saarbruck, etc.

J'ai démontré le principe désormais irréfutable de l'existence de monuments figurés taillés dans les rochers des Vosges.

Quelques dessins font voir que la pyramide constitue un de nos genres de monuments mégalithiques, imité plus tard dans les tombes prismatiques du pays de Dabo, du Donon et de Luxeuil. J'ai retrouvé la pyramide mégalithique au pays de Dabo, au Donon, au Val d'Orbey, à Orschwihr, au Ballon de Servance, au Ballon de Giromagny, au Puy, à la Bouloie, etc.

J'ai démontré l'existence de véritables murs pélasges de diverses époques dans les Vosges, à partir des âges les plus reculés jusqu'à l'époque étrusque. J'ai dessiné et décrit ces murs qui attestent par leur grande analogie avec ceux construits en Italie, en Grèce et en Asie-Mineure, à des dates certaines par les Pélasges d'Asie, que les mêmes peuples ont dû les élever aux mêmes époques.

J'ai déterminé l'âge approximatif de nos murs pélasges, non-seulement d'après leur similitude avec leurs analogues classés, mais d'après les idées qui ont forcément présidé à leur mode de construction.

J'ai déterminé l'âge approximatif de tous nos mégalithes d'après les mêmes idées, et décrit en détail ceux du Sainte-Odile et du Tænnichel.

J'ai montré que plusieurs des plus importants alignements de pierres étaient des calendriers mégalithiques.

Ma légende du Kar a fourni un moyen de distinguer le caractère principalement religieux des lignes de crêtes ou des enceintes des Vosges et d'autres contrées, en même temps qu'elle a donné la clé d'une foule d'usages et l'étymologie de bien des mots qui remontent aux temps préhistoriques.

Ma légende du fer à cheval, qui est une application de la précédente, a expliqué le sens d'un usage qui, existant déjà aux époques mégalithiques, s'est perpétué jusqu'à nos jours et même dans nos églises, et a passé de l'Inde en Ecosse et dans les Vosges.

Outre les légendes topiques relatives aux fers à cheval, j'ai rapporté de nom-

Digitized by Google

breuses traditions locales se rattachant aux cultes païens, et en en signalant l'origine, j'espère avoir contribué au progrès des idées et au véritable esprit religieux.

J'ai publié des sculptures hiératiques qui, bien que transportées sur nos églises chrétiennes, sont une émanation directe des anciens cultes locaux. J'ai aussi publié le premier dessin exact du bas-relief célèbre et de l'inscription sculptés à même la roche au Haut-Donon. J'espère que ces dessins et quelques explications que j'ai données, contribueront à éclaircir la question si neuve des cultes préhistoriques des Vosges.

J'ai publié deux variétés du type sémitique de nos montagnards vosgiens, qu'on retrouve au fond de plusieurs de nos vallées.

J'ai signalé diverses racines préhistoriques conservées dans le vocabulaire géographique de nos contrées, et j'ai donné l'explication et l'origine de plusieurs.

J'ai appelé l'attention sur ce point important, que le patois de nos montagnes ayant sa prosodie et sa grammaire à part, constitue une langue spéciale, langue très ancienne, et dont l'étude peut fournir les plus utiles renseignements sur l'état des Vosges avant les Romains.

Enfin, après avoir écrit l'abécé de la science des mégalithes vosgiens, j'ai donné celui d'une science plus spéciale qui s'y rattache, celle de l'*écriture hiéroglyphique des anciens peuples des Vosges*.[1]

Est-il besoin de répéter que si, dans une suite d'études si nouvelles, j'ai dû employer souvent les hypothèses, je ne les donne que pour ce qu'elles valent et ne regarde mon travail que comme un premier essai? Toutefois les faits nombreux dont j'ai constaté l'existence, tendent à se multiplier de plus en plus, et devront attirer

[1] Si les Vosges sont encore peu connues, quoiqu'elles méritent si bien de l'être, cela tient en partie à ce que, naguère encore, on n'y trouvait ni chemins ni hôtels. Depuis peu, un certain nombre de voies ferrées, de routes, de sentiers, les sillonnent, et de louables efforts, bien dignes d'encouragements, ont été faits pour y attirer et retenir les voyageurs. Ainsi les rocs déserts du lac Blanc ont donné naissance à une charmante oasis, l'*Hôtel des lacs*, où le citadin peut séjourner pour étudier l'une des contrées les plus originales des Vosges. On s'arrêtera sans regret au beau chalet de la Schlucht, aux Trois-Epis, au Hohwald, à Wangenburg. Au pied de la chaîne, on trouvera à Barr l'*Hôtel de la couronne*, à Rothau la maison Widmann, à Schirmeck l'hôtel Marchal, charmant séjour pour les visiteurs du Donon; à Lutzelhausen la maison Retz, à Sainte-Marie le *Commerce*, à Ribeauvillé le *Mouton d'or*, à Guebwiller le *Canon*, tous établissements dont la tenue mérite des éloges. On peut encore citer l'hôtel Frey, à Niederbronn, le *Soleil*, à Saverne, le bain du Buhl, parfaitement situé sur la pente même du Sainte-Odile, l'hôtel Neumann, à Obernay; à Orbey la *Croix blanche*, à Munster la *Cigogne*, à Soultzmatt la maison Spiess, les bains de Wattwiller, l'hôtel de Wesserling, le *Bœuf rouge* à Giromagny, les hôtels de Gérardmer, la *Poste* à Saint-Dié, etc., etc. On peut donc aujourd'hui sans crainte aborder les points les plus escarpés de nos montagnes, toujours sûr de trouver chaque soir bon gîte et bon accueil.

Digitized by Google

l'attention et la critique impartiale de tous les hommes sérieusement dévoués à la science.[1]

En arrivant au terme de cette publication, je tiens à exprimer ma vive reconnaissance aux personnes dévouées qui ont bien voulu m'honorer de leur courageuse confiance, en souscrivant à mon ouvrage dès le début. Dans ce nombre, je me plais à distinguer les premiers d'entre les premiers, les notables de la ville et du val de Guebwiller. A tous mes lecteurs je dois un aveu. Alsacien réfugié depuis les calamités récentes, dans cette vaillante cité conservée à la France par un homme d'Etat dont l'avenir bénira la mémoire, je voyais à l'horizon les deux versants des Vosges. Si en décrivant leur passé, j'ai plus souvent tourné les yeux vers les pentes orientales, c'est d'abord par une affection bien naturelle pour la terre que j'ai quittée; c'est surtout pour rappeler à la France d'aujourd'hui ses frères d'outre-monts dont le passé est son passé, dont les espérances sont les siennes. S'il m'était donné de publier plus tard la deuxième partie presque achevée de mes travaux — *Matériaux d'une science nouvelle, les Vosges avant l'histoire* — je donnerais alors au versant occidental toute la compensation que je lui dois, et que j'ai le regret sincère de ne pouvoir lui offrir dès maintenant.

ERRATUM. — Page 112. ligne 2, au lieu de *Dabo*, lisez *Lichtenberg*.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 50.

N°s 1. La croix en composition avec trois anneaux, pierre angulaire de la Chapelle pendante à Sainte-Odile.

2. Double croix à anse d'une forme particulière, pierre extérieure de la chapelle de Saint-Jacques, près de Niedermunster.

3. Le Triquêtre, sous l'entrée de l'église de Valf.

4. Le dieu Bal, à l'église de Valf, deux veaux en adoration sur la façade adjacente.

5. Le dieu Thor, à côté de deux veaux, sur l'église de Dorlisheim.

[1] Sans attendre cette critique, un petit monsieur, dont chacun en Alsace connaît la bave venimeuse, a essayé de faire accroire que je prendrais pour un nominatif latin le datif *Vosego* de l'inscription de Gruter, comme si le mot précédent n'était ce nominatif même. Ce critique *sérieux*, qui ose dire que j'ai cru donner l'étymologie du mot *Vosges*, que mon ouvrage a eu trois titres, etc., va jusqu'à parodier mon nom pour l'insérer dans un vers latin... Le grand professeur de linguistique paraît avoir oublié ses examens de licence et les milliers d'étymologies celtico-iroquoises qui ont mis Bacquol au rabais. Il fera bien de méditer dans ses loisirs la chanson de son patron et quasi homonyme saint Hubert, qui guérit de la rage et autres maux.

Digitized by Google

LÉGENDE DE LA PLANCHE 51.

N°s 1. Bloc erratique et empreinte préhistorique, dite Pas de Saint-Jean, à l'entrée de l'église de Molau.

2. Enorme empreinte, à la voûte du Herrefelse, près du plateau des Fées. Elle a 35 centimètres de longueur sur 20 de profondeur maximum.

3. Empreinte de hache, visible sur la roche en forme d'enclume, à la planche LVIII.

4. Hache de serpentine trouvée sur le mont Sainte-Odile, de la forme de l'empreinte précédente.

5. Enorme empreinte sous une arcade formée de roches gigantesques, à gauche du point *g''*.

6. Empreintes symboliques, à la haute galerie de la planche XLV.

7. Fer à cheval ou courbe symbolique, sur une pierre du mur, à 100 pas nord de la grotte d'Adalric.

8, 9, 10. Empreintes symboliques devant la galerie de la planche XLV.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 52.

N°s 1. Détail du mur pélasge, à 200 pas nord du Menelstein.

2. Détail au Stollhafen, entailles au métal. Hauteur : 3^m,50.

3. A 20 pas sud de la grotte d'Adalric. Hauteur : 4 mètres.

4. A quelques pas nord de la grotte d'Adalric.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 53.

N°s 1. Nord du détail du Stollhafen, reproduit planche LII.

2. Entre le Menelstein et le Schaftstein. Hauteur : 3^m,60.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 54.

N°s 1. Mur détaché septentrional.

2. Mur transversal du sud.

3. Mur occidental remanié, à 200 pas sud du mur du Stollhafen.

4. Mur d'imitation transversal du Stollhafen. Hauteur : 1^m,60.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 55.

N°s 1. Sépulture en forme de proue, avec cromlech à forme de barque (*Schiffstellung de Worsaae*, Danemark).

2. Pierre levée stratifiée verticalement, et dalle couchée au dessous du mur occidental, au sud du mur transversal du Stollhafen.

Digitized by Google

3. La Gluckhenne, menhir sur le Metzgerpfad, versant méridional de Sainte-Odile.
4. Menhir brisé et couché, avec empreinte circulaire de 9 centimètres de profondeur, au fond du val de la Kirneck.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 64.

N°s 1. Perspective de l'autel situé près du mur pélasge détaché au nord à Sainte-Odile, profil du couloir, plan de la face supérieure, et vue en grand du couloir avec le plat.

2, 3. Les deux autels de la Bloss, au nord-est du sentier.

4. L'autel de la Bloss, près du Schaftstein.
5. L'autel de la Bloss, près du mur pélasge transversal.
6. L'autel du Kieberi, avec têtes d'idoles, croix, rigoles, dépressions.
7. Pierre à sacrifices au musée de Saverne.
8. Pierre voisine du point *d'*.
9. Pierre du Hengstburg.
10, 11. Deux pierres des Murs païens avec entailles de fer à cheval, de hache et de rayon symboliques. (La grande entaille en forme de hache a 11 centimètres de largeur, la rainure 5 de profondeur.)
12. Bloc couché de 2^m,50 de longueur, dans l'enceinte du Ziegeberg. La marmite a 10 centimètres de profondeur sur 25 de diamètre.
13. Autre bloc à cuvette taillée, au Ziegeberg.
14. Autel circulaire avec entailles en forme de hache, marmite profonde et croix grecque, à l'Oxenfeld.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 68.

N°s 1. Dalle du dolmen à galerie de Kivik, où se trouve figurée trois fois l'enceinte du Kar.

2. Partie des Murs païens du Tænnichel, reliée par un vallum décrivant une faucille de 20 mètres de diamètre sur 3 à 4 d'épaisseur et 50 centimètres de hauteur. Ce vallum est formé de pierres plates non taillées et jointes par un peu de terre. Il forme dans son épaisseur un cintre tellement surbaissé qu'à peine le remarque-t-on, malgré son état de parfaite conservation. L'épaisseur du vallum renferme quelques charbons et quelques pierres apportées de loin. J'en conserve une en silex rubané. Le mur de moyen appareil, bien conservé près de la courbe sacrée, se perd au milieu des énormes blocs à couloirs et à grandes érosions, nommés les Trois tables. Un bloc est un banc taillé de 4^m,50 de longueur; un autre, une roche branlante de 4 mètres de long.
3. Double triangle au Menelstein.
4. Fer à cheval et rainure (versant méridional du Tænnichel).
5. Fer à cheval devant le plateau des Fées (Sainte-Odile).
6. Dépressions profondes formant anneau au Tænnichel (versant nord).
7. Pierre tombale triboque, avec entaille en forme de corne (Hengstburg).

Digitized by Google

8. Roche de l'Ochsehorn, avec empreinte de corne de cerf de 1 mètre de longueur, et entaille droite (plateau du Hengstburg).
9. Empreinte de fer à cheval avec rayon, au Vorderberg, près Niederbronn.
10. Marmite traversée par un couloir profond, et à côté, large et profond canal (sanctuaire du Saut du prince Charles).
11. Espèce de corne ou de flèche, à côté du signe précédent.
12. Signe de 30 centimètres de longueur, en forme de pointe de lance, sur la paroi verticale de l'abri précédent.
13. Les deux fers postérieurs gravés devant le même abri.
14. L'entrée et le bas du sanctuaire.
15. Niche antique avec monogramme du Christ, à gauche de ce sanctuaire.
16. La Courbe sacrée, empreinte de 35 centimètres de diamètre, au menhir qui domine la montagne du Stiefel à Renderisch (Bavière rhénane).
17. Signe gravé sur le plateau de la Garnfürst, près de Niederbronn.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 72.

N°s 1. Hiéroglyphe de la Demi-Botte, avec le pouce et l'éperon, près du sujet de la planche I.
2. Le dieu du Marteau et de la Courbe, le dieu inconnu de Beaulieu.
3. Mégalithe en forme de demi-botte, dit *Käs und Brod*, au Hayn, dans les monts Géants.
4. Inscription de Capro, du musée de Colmar, « complètement inintelligible » selon Ravenez.
5. Demi-botte tirée d'une sépulture du plateau de Sainte-Odile.
6. Hache symbolique de grès (même provenance).
7. Enclume symbolique de grès (idem).
8. Dalle triangulaire (idem).
9. Dalle en forme de bonnet d'évêque, exhumé au pied de la statue d'Izi.
10. Pierre calcaire dure trouvée dans l'enceinte préhistorique de Chazeté.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 75.

N°s 1, 2, 3, etc. — Plan des tombes de Sainte-Odile, au bas de la planche.

a Tumulus n° 1, restauré. Elévation et vue horizontale.
b Tumulus n° 3, restauré. Elévation et vue horizontale.
c Les trois cercueils cubiques du tumulus n° 3.
d Sarcophage grossier au fond du tumulus n° 1.
e La dalle en croissant du tumulus n° 6.
f g h Les trois dalles à queue d'aronde et demi-cercle, ayant fait partie du précédent sarcophage. La plus grande a 65 centimètres de longueur, sur 10 d'épaisseur moyenne.
i Le sarcophage du tumulus n° 2, avec les objets qu'il renfermait, et la racine qui passait sous le bassin.

Digitized by Google

k Le couvercle du sarcophage.

l Tumulus n° 2. Vue horizontale après la fouille.

m Le sarcophage de la sépulture n° 7.

n Le sarcophage de la sépulture n° 8.

o Agrafe de manteau en fer, trouvée dans le compartiment inférieur du tumulus n° 3.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 76.

N°ˢ 1. L'une des agrafes de vêtements, vue extérieure (demi-grandeur).

2. La même, vue intérieure, avec un nerf et des restes du cuir d'une ceinture.

3. La patère de verre.

4. Crochet d'agrafe, en forme de jambe de cheval et de fer à cheval (demi-grandeur).

5. Phalange qui a porté la bague.

6. Hache de calcaire (demi-grandeur).

7. La bague d'or (grandeur double).

8. La bague (grandeur naturelle).

9. Les boucles d'oreilles (deux tiers de grandeur).

10. Le couteau de sacrifice brisé avec son manche (demi-nature).

11. L'amulette de terre cuite (demi-grandeur).

12. Le crâne.

Dessins sans numéros. — Perles du collier, la plus grande en agate.

LÉGENDE DE LA PLANCHE 77.

N°ˢ 1. Hache de serpentine jaune à douille conique renversée, demi-grandeur. (Musée de Trèves.)

2. Amulette gallo-romaine en forme d'oreille.

3. Dalle du plateau des Fées en forme d'oreille. Longueur : 3 mètres.

4. Pointe de flèche de verre, provenant de ma fouille près du Schelmekopf.

5. Pointe de flèche en pierre dure. (Sépultures de Goxwiller.)

6. Dent de squale ayant servi de pointe de flèche. (Même provenance.)

7. Pointe de flèche en pierre dure. (Sépultures de Sainte-Odile.)

8. Instrument tranchant en forme de croissant. (Même provenance.)

9. Couteau de sacrifice en porphyre du *Rothe Hübel*, demi-grandeur. (Fouille du Kraïe-Hôvel.)

10. Couteau de sacrifice en porphyre, en forme de croissant, de grandeur nature. (Tumulus n° 1, Sainte-Odile.)

11. Andouiller de cerf, percé de main d'homme, avec fragment d'instrument, le tout silicifié.

12. Hache en porphyre, trois quarts de grandeur. (Tumulus n° 1, Sainte-Odile.)

13. Casse-tête en silex, demi-grandeur. (Sépultures de Goxwiller.)

14. Tête de loup en grès. (Fouille au pied de la Liss.)

Digitized by Google

15. Vase en terre gris-brunâtre, fait sans tour. (Goxwiller.)
16. Vase de Goxwiller.
17. Idem.
18. Cuillère de terre (détritus de verrerie antique au Schelmekopf).

LÉGENDE DE LA PLANCHE 78.

N°s 1. Excavations sur une pierre à sacrifices, sur un promontoire entre la roche du Bolerstein et le Heideschloss.

2. L'inscription et le haut-relief célèbres, entaillés à même la roche sur un abri du Haut-Donon. (Aujourd'hui au musée d'Epinal.)
3. Signe sur la roche de la Liss.
4. Empreinte de chaussure avec éperon. (Roche du diable, devant l'enceinte préhistorique de Durckheim, dans le Palatinat.)
5. Empreinte de pied avec éperon, à l'Elsberg.
6. Haut-relief en trois compartiments. (Porte latérale de l'église de Lautenbach, époque païenne.)
7. Quadrupède sacré tirant la langue. (Façade de l'église de Marmoutier, époque carlovingienne.)
8. Dragons tirant la langue devant une tête de léopard dans la même attitude. (Nartex de l'église autrefois païenne de Dorlisheim.)
9. Bénitier de l'église ci-devant païenne de Liepvre.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	V
INTRODUCTION. — Coup d'œil sur cette question : L'homme a-t-il habité les Vosges avant l'histoire ?	VIII
PARENTHÈSE	1
Légende des planches IV, V, VI, VII, concernant la Roche du Diable	2
Légende de la planche VIII	3
Légende de la planche IX. La Pierre Ecrite	3
CHAPITRE Ier. — Examen du titre de l'ouvrage : *Abécé d'une science nouvelle : Les Vosges avant l'histoire*	5
Légendes des planches XI, XII. Pale-Hû	7
CHAPITRE II. — Ma méthode d'investigation	7
CHAPITRE III. — Les Pélasges	8
CHAPITRE IV. — Les Etrusques	19
CHAPITRE V. — Des Pélasges de l'âge de la pierre, des abris sous roche, et des dolmens en général.	
§ 1. Abris sous roche	20
§ 2. Dolmens	22
CHAPITRE VI. — Du celt et de l'ascia, considérés comme symboles dans l'antiquité.	
§ 1. Du celt	29
§ 2. De l'ascia	33
§ 3. De quelques autres symboles sculptés sur les dolmens	35
CHAPITRE VII. — Le saint d'Héricourt, monument figuré trouvé à Bavilliers	38
CHAPITRE VIII. — Une inscription runique inédite	40
Légende de la planche X	42
Légende du plan de la crête du Hury-Tænnichel	42
Légende du plan de la crête du mont Sainte-Odile	44
CHAPITRE IX. — La crête du Hury-Tænnichel.	
§ 1. Travaux des savants sur le Tænnichel. Conclusions qu'on en peut tirer	46
§ 2. Résultat sommaire de mes études sur le Tænnichel	52
HALTE D'UNE HEURE.	
1° Lois des entailles	58
2° Les dépressions, vulgairement les écuelles	61
Légende de la planche XXVI	88
Légende de la planche XXVIII	89
Légende de la planche XXX	90
Légendes des planches XXXVIII et XXXIX.	91
Légende de la planche XLII	92
CHAPITRE X. — La crête du mont Sainte-Odile	93
§ 1. Travaux des savants sur la crête du Sainte-Odile. Conclusions qu'on en peut tirer	97

Digitized by Google

Pages

§ 2. Résultat sommaire de mes études sur le mont Sainte-Odile 101

HALTE D'UNE HEURE.

La légende du Kar. Ses modifications, sa propagation, ses effets principaux dans son passage à travers les âges, depuis son origine jusqu'à nos jours 115

Origine de quelques enceintes antiques des Vosges et des monts voisins, révélée par leur nom. 146

Les murs d'enceinte de Sainte-Odile 149

Pierres à sacrifices du mont Sainte-Odile .. 158

La légende du fer à cheval 163

Mégalithes proprement dits du mont Sainte-Odile..... 170

CHAPITRE XI. — Mes fouilles au mont Sainte-Odile 181

CHAPITRE XII. — Conclusions à tirer du résultat de mes fouilles au mont Sainte-Odile.

§ 1. Généralités..... 187

§ 2. Examen détaillé de la tombe n° 2.... 189

§ 3. Cimetière gaulois découvert par l'auteur au pied du mont Sainte-Odile, à Goxwiller 193

Pages

CHAPITRE XIII. — Fouilles sur d'autres points des Vosges.

§ 1. Fouilles devant la statue de la Liss... 195

§ 2. Fouilles du Tænnichel et des environs 196

§ 3. Fouilles entre Masevaux et Giromagny 198

§ 4. Conclusions générales à tirer du résultat de mes fouilles dans les Vosges..... 199

CHAPITRE XIV. — Quelques mots des langues préhistoriques vosgiennes..... 200

CHAPITRE XV. — Coup d'œil sur les hiéroglyphes des peuples préhistoriques des Vosges 203

CHAPITRE XVI. — Cultes préhistoriques vosgiens. 205

CHAPITRE XVII. — Patois vosgien.. 210

Chansonnette du Donon..... 213

CHAPITRE XVIII. — Conclusion..... 213

Légende de la planche L..... 217

Légendes des planches LI, LII, LIII, LIV et LV..... 218

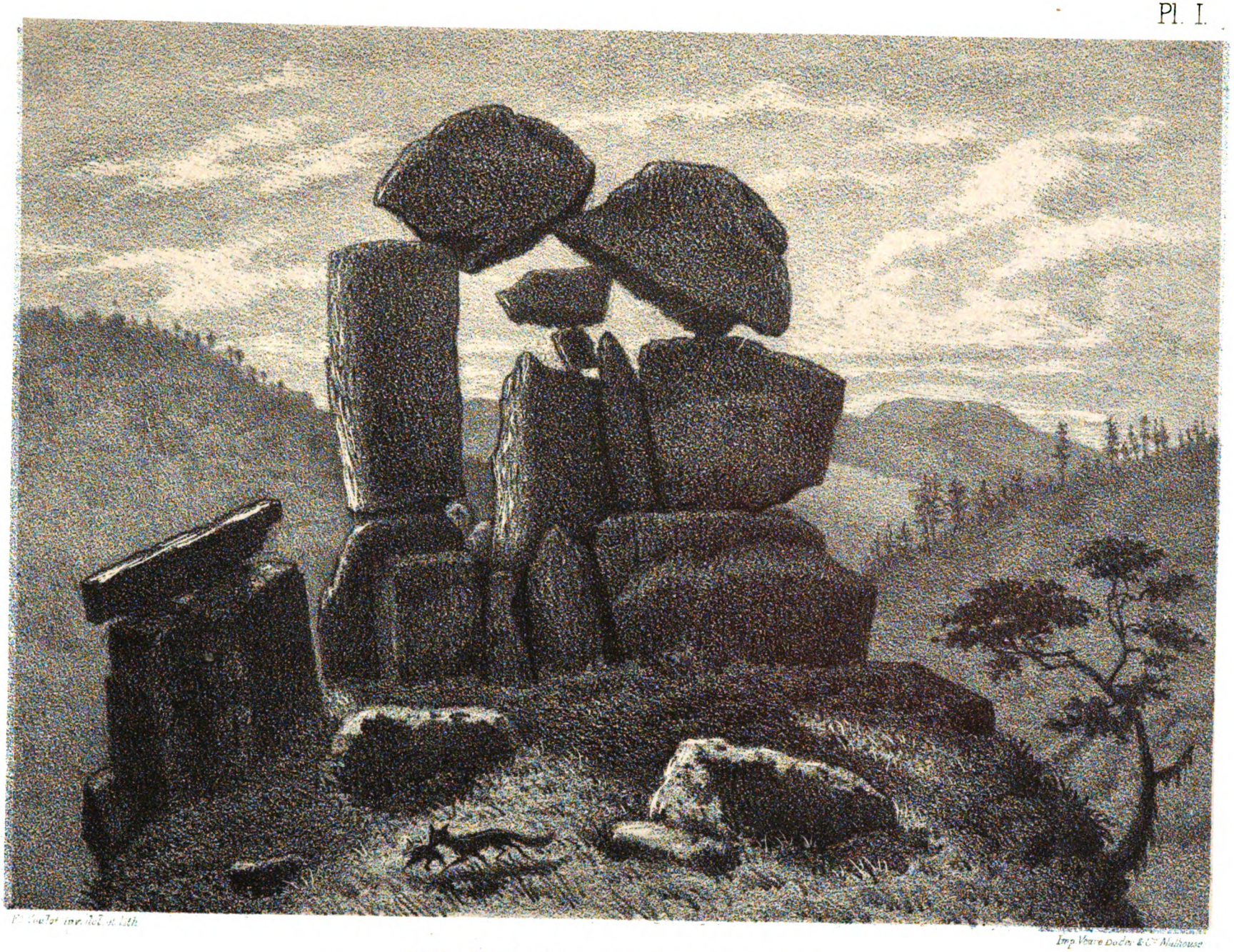
Légendes des planches LXIV et LXVIII.... 219

Légendes des planches LXXII et LXXV ... 220

Légendes des planches LXXVI et LXXVII.. 221

Légende de la planche LXXVIII.... 222

Digitized by Google

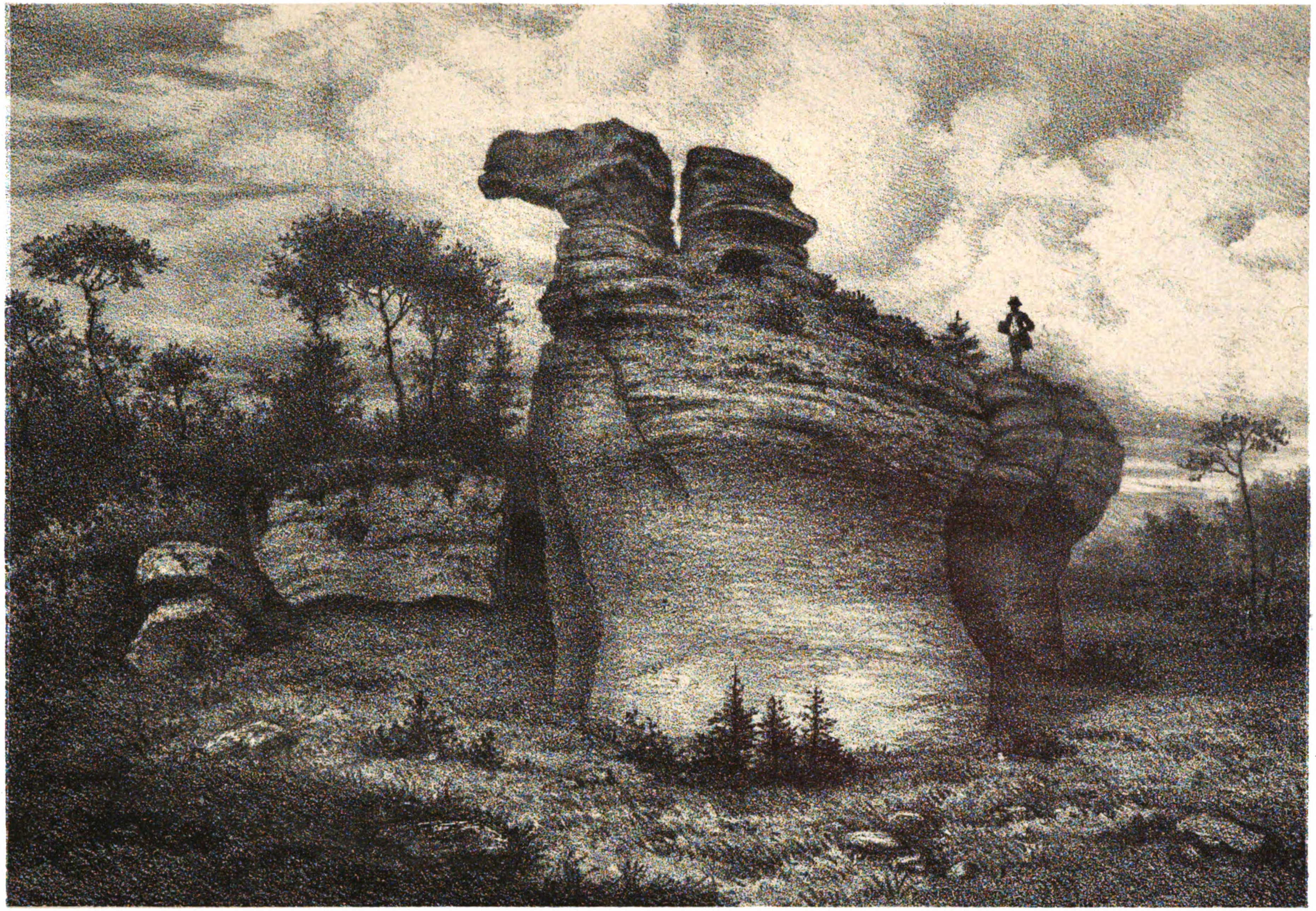


AU DESSUS D.r EGUISHEIM

Arc megalithique

Digitized by Google

Digitized by Google



Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse

MALLIEUFAING

Roche à profil de Chameau, près celle des Fées.

Digitized by Google

Digitized by Google

F. Voulot inv. del. et lith.

Imp. V.e L. L. Bader à Mulhouse

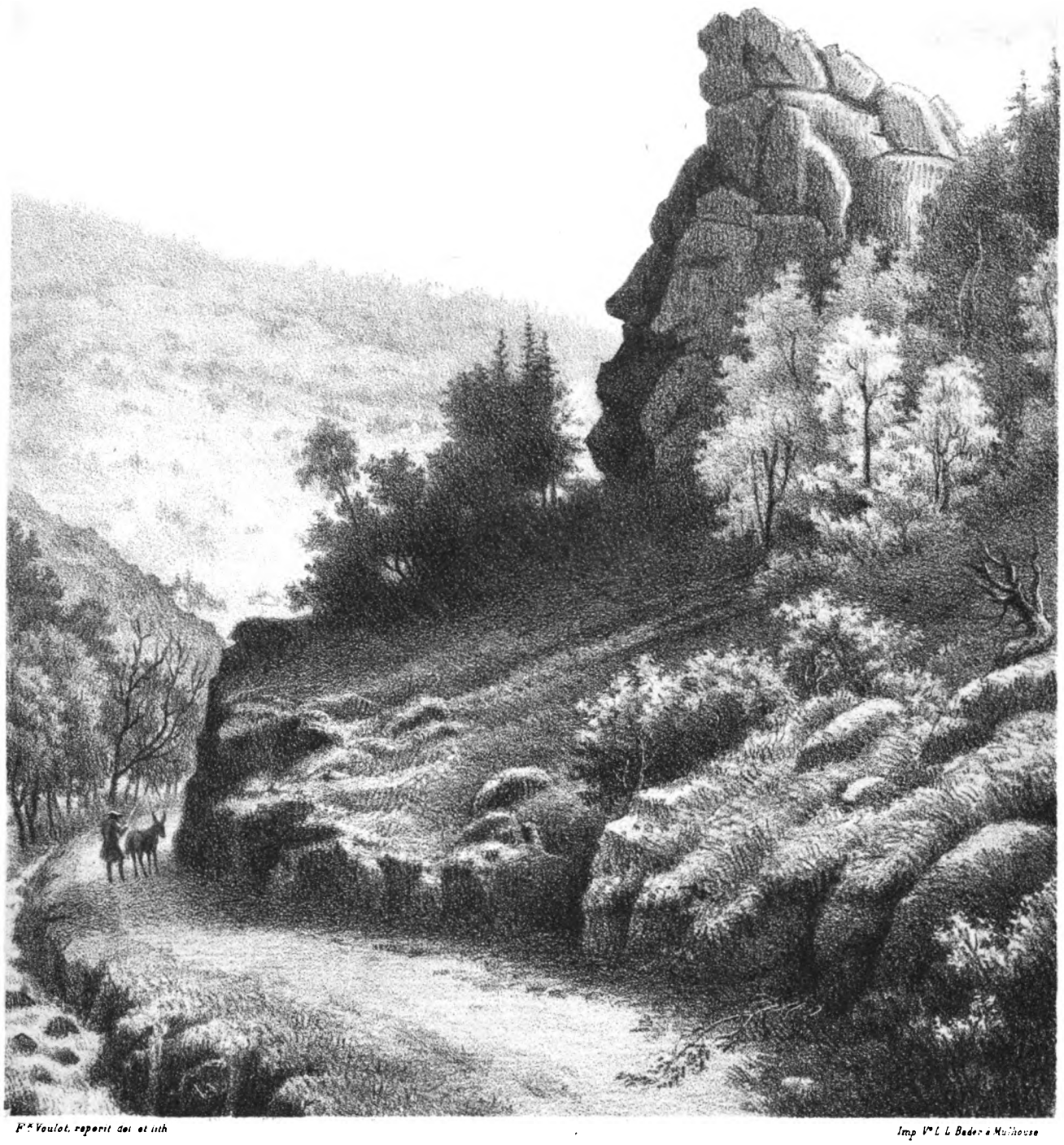
A LA SCHLUCHT.

Profil de Scythe et Pyramide.

Digitized by Google

Digitized by Google

Pl IV



F.x Voulot, reporit del et lith

Imp V.e L. L. Bader à Mulhouse

LA POUTROIE.

La roche du Diable, profils conjugués.

Digitized by Google

Digitized by Google

F. Voelat reperd. del. et lith.

Impr. Veuve Bader & Cie Mulhouse.

LA POUTROIE.

La roche du Diable, profil sémitique.

Digitized by Google

Digitized by Google

Pl. VI.

Fx Voulot repert. [illegible]

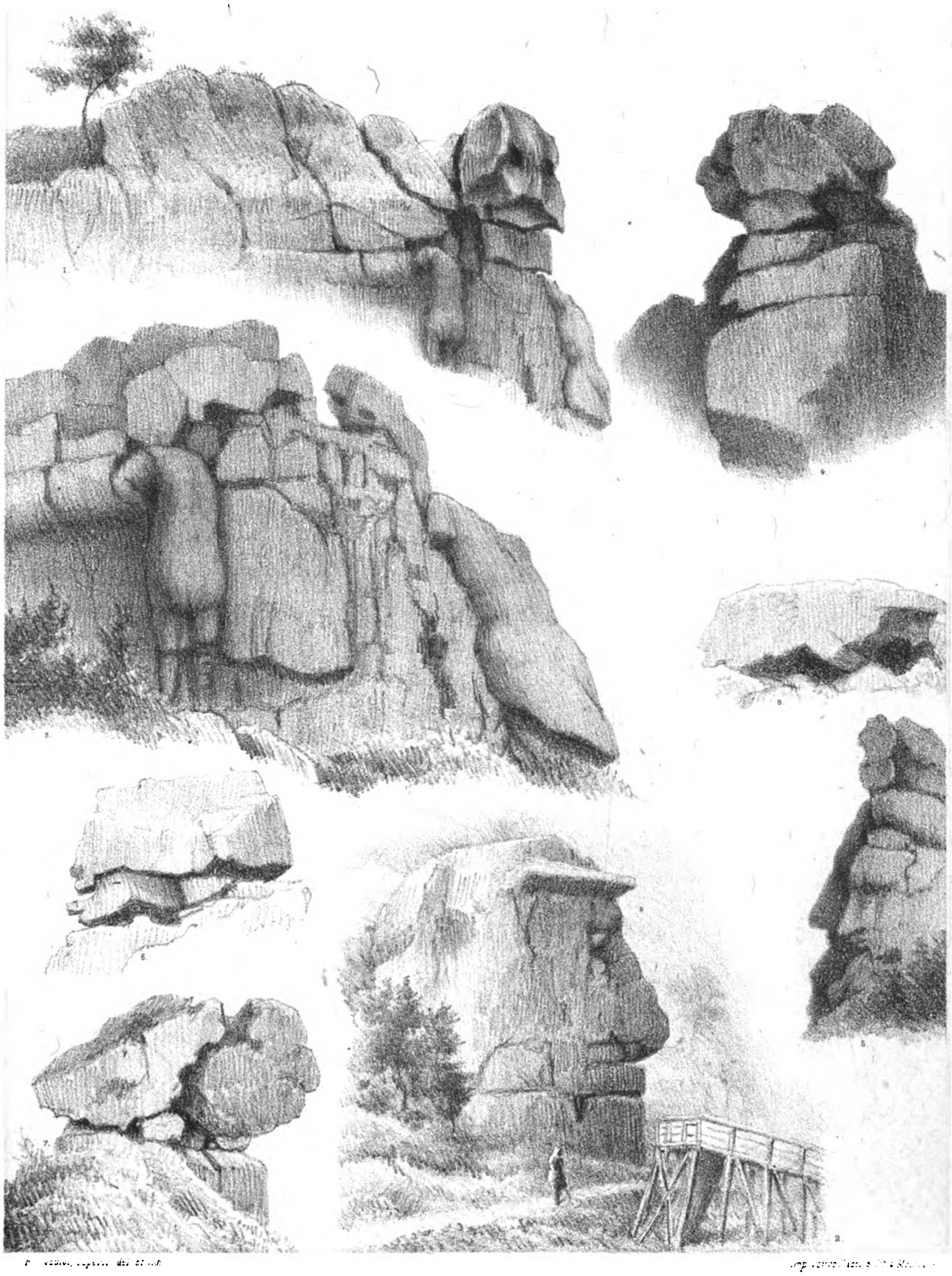
Imp. Vve L. L. Bader à Mulhouse

LA POUTROIE.

Type sémitique vivant. (Huttes).

Digitized by Google

Digitized by Google

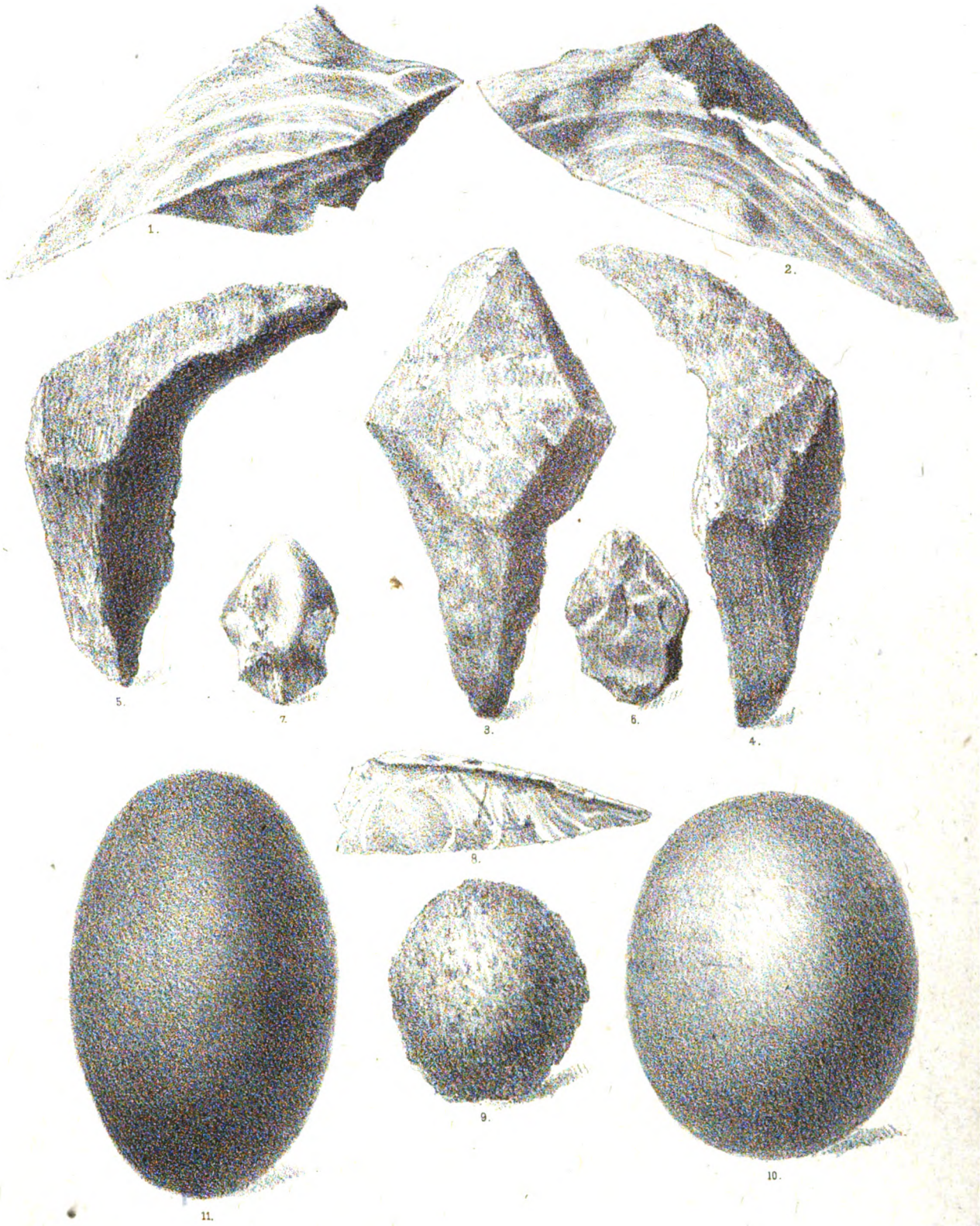


DÉTAILS DE LA ROCHE DU DIABLE

à La Poutroie.

Digitized by Google

Digitized by Google



F.x Voulot reperit, del. et lith.

Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse.

USTENSILES DE L'AGE DE PIERRE

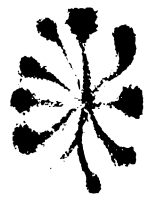
trouvés par Mr F. Voulot dans la montagne.

Digitized by Google

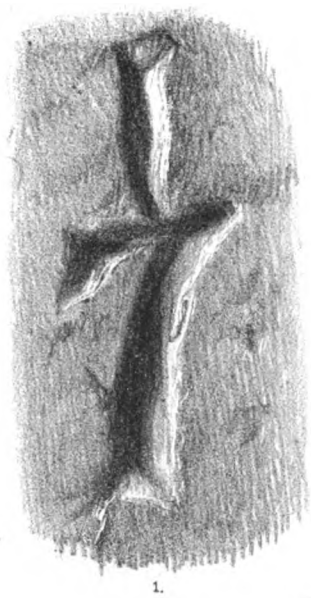
Digitized by Google

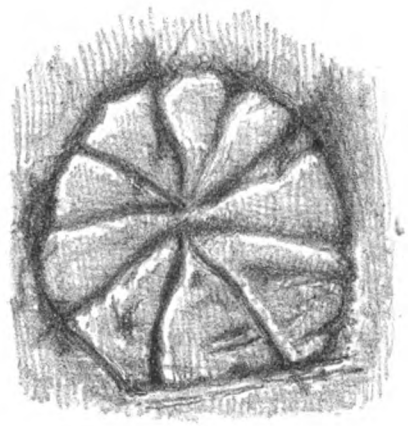
4.

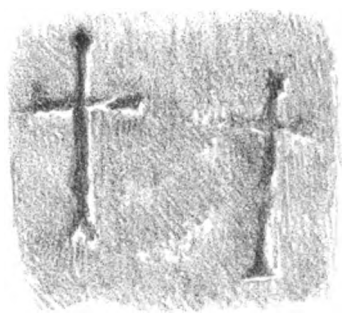
3.


2.

6.


1.


5.


10.

8.

7.

13.

12.

9.

11.

Fx Voulet reperit del. et lith.

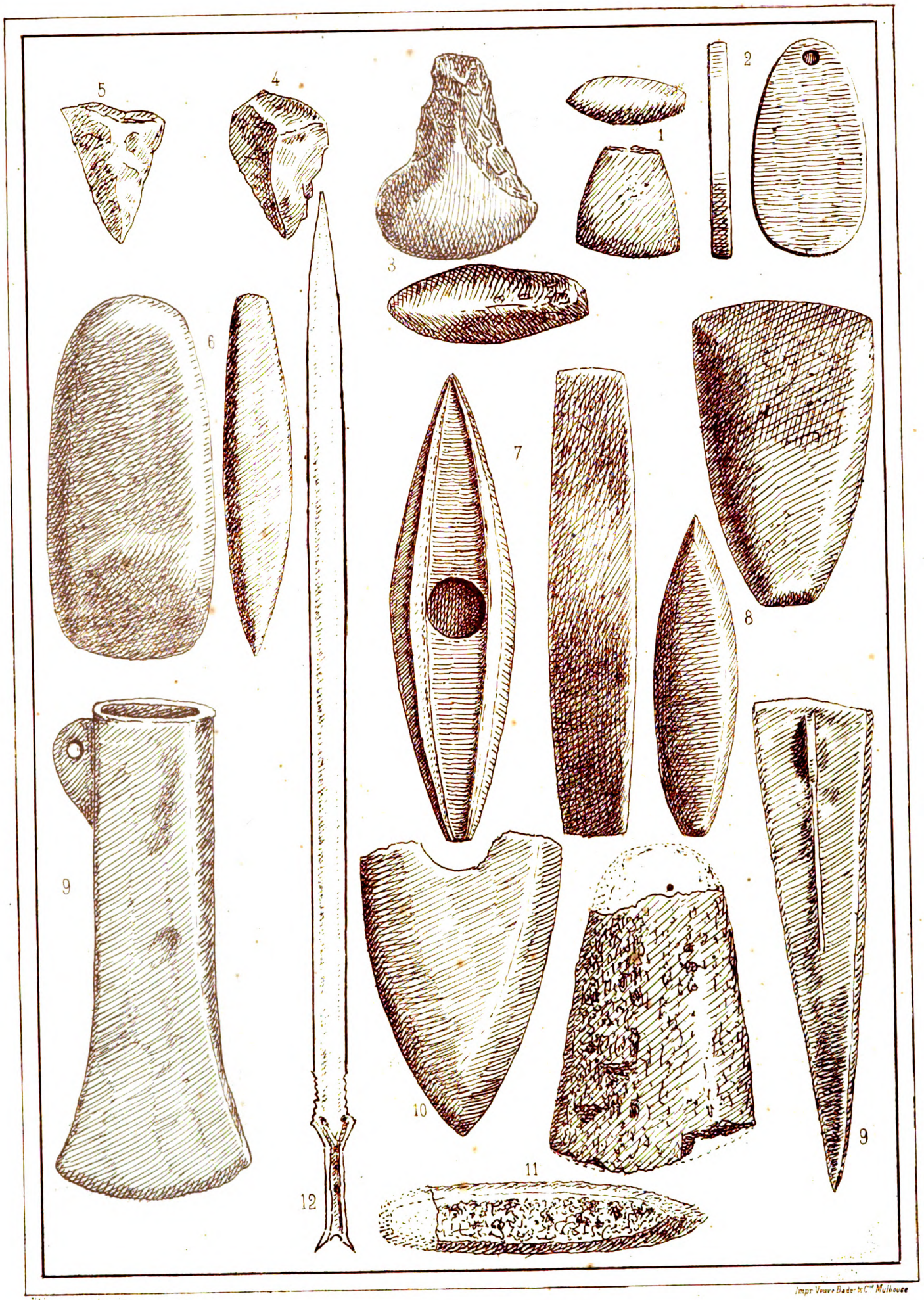
Imp. veuve Bader & Cie à Mulhouse.

LA PIERRE ÉCRITE.

Choix d'hiéroglyphes et de caractères qui s'y trouvent gravés.

Digitized by Google

Digitized by Google



Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse

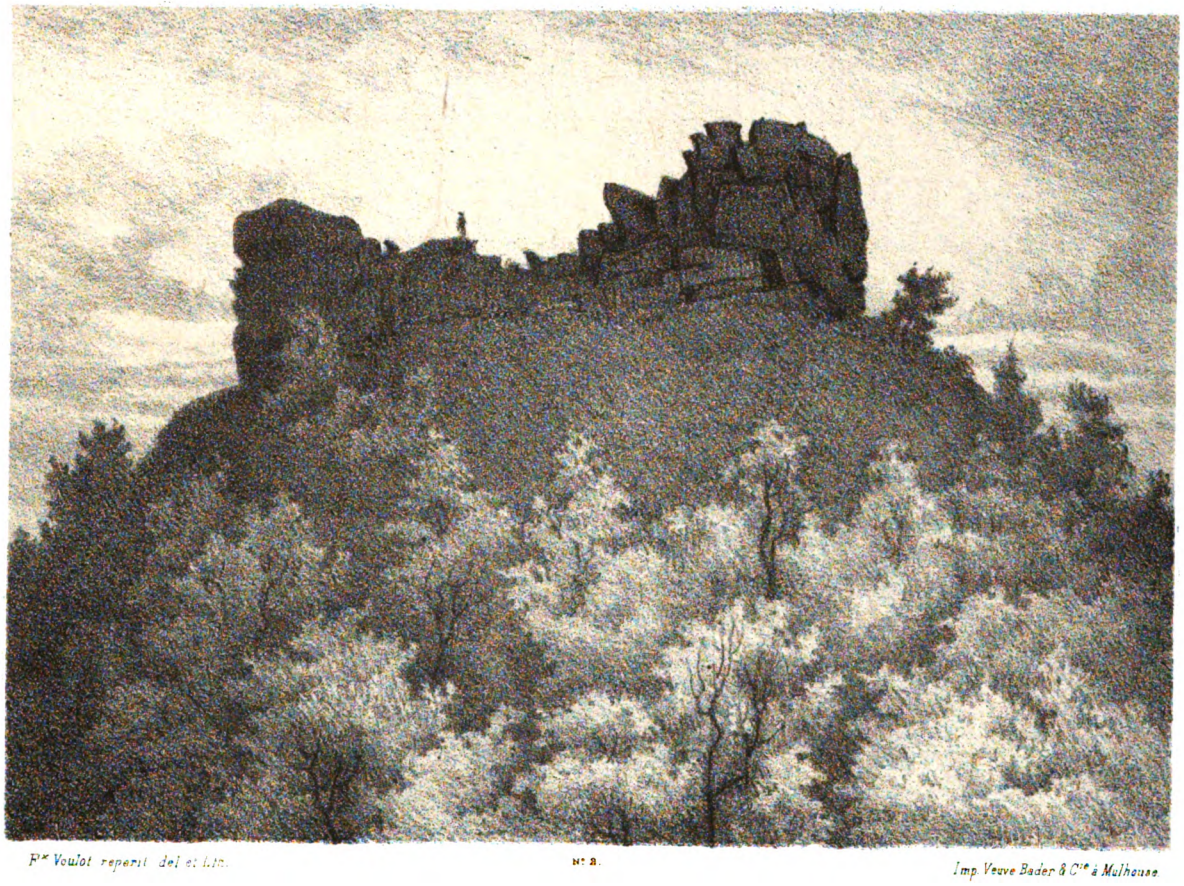
ARMES DE PIERRE ET DE BRONZE

trouvées en Alsace

Digitized by Google

Digitized by Google

N° 1.

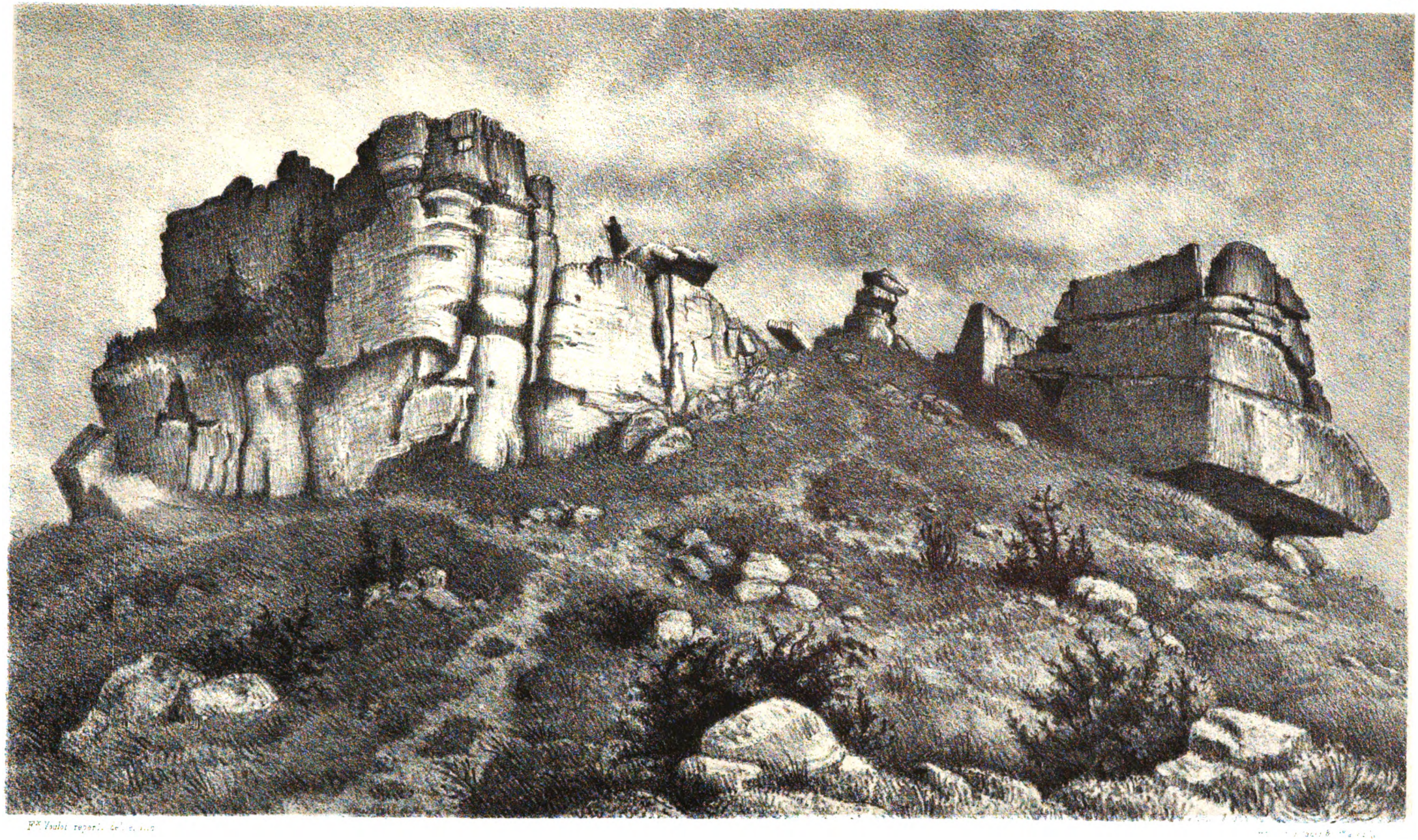


F^x Voulot reperit del et lith. N° 2. Imp. Veuve Bader & Cie à Mulhouse.

PALE-HÛ.

Digitized by Google

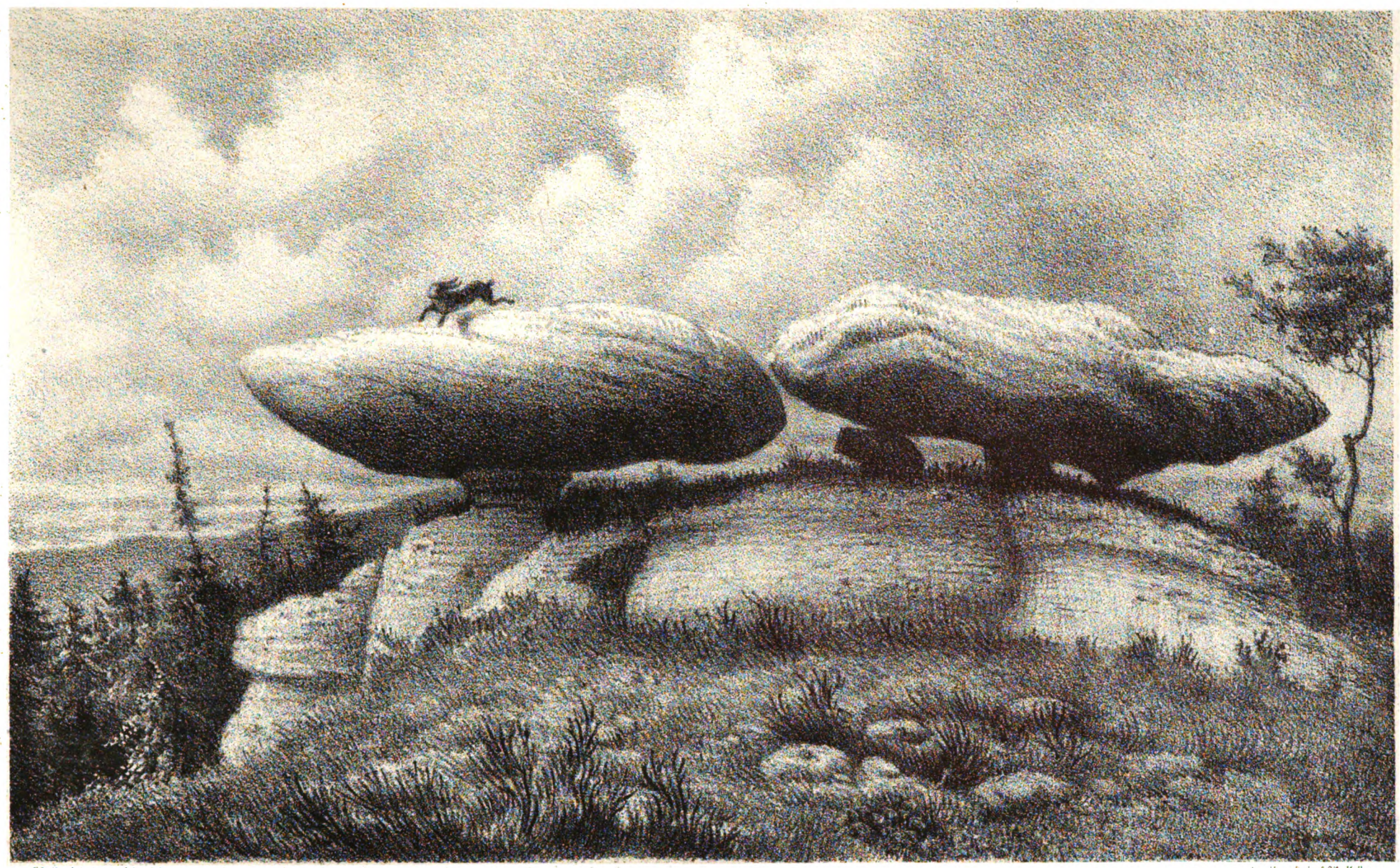
Digitized by Google



PALE-HÛ.

Digitized by Google

Digitized by Google



F.s. Voulot reperit, del. et lith.

Imp. Veuve Bader & Cie., Mulhouse.

PIERRE BRANLANTE ET PIERRE ÉQUILIBRÉE

au Rain des Chênes près d'Orbey.

Digitized by Google

Digitized by Google

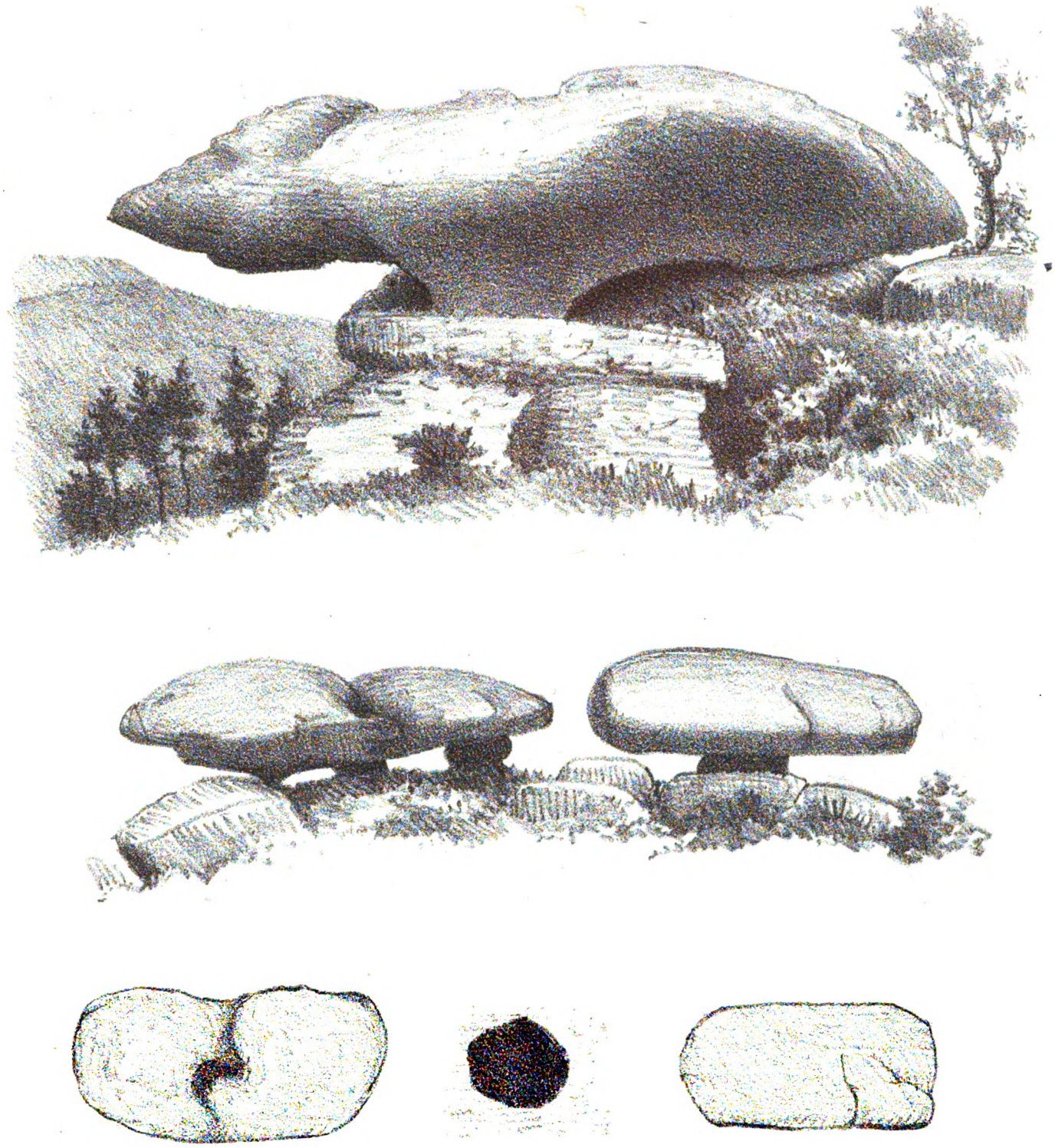
Fx. Voulot, reperit del et lith. *Imp. Veuve Bader & Cie. à Mulhouse.*

Même sujet.

Digitized by Google

Digitized by Google

Pl. XV.



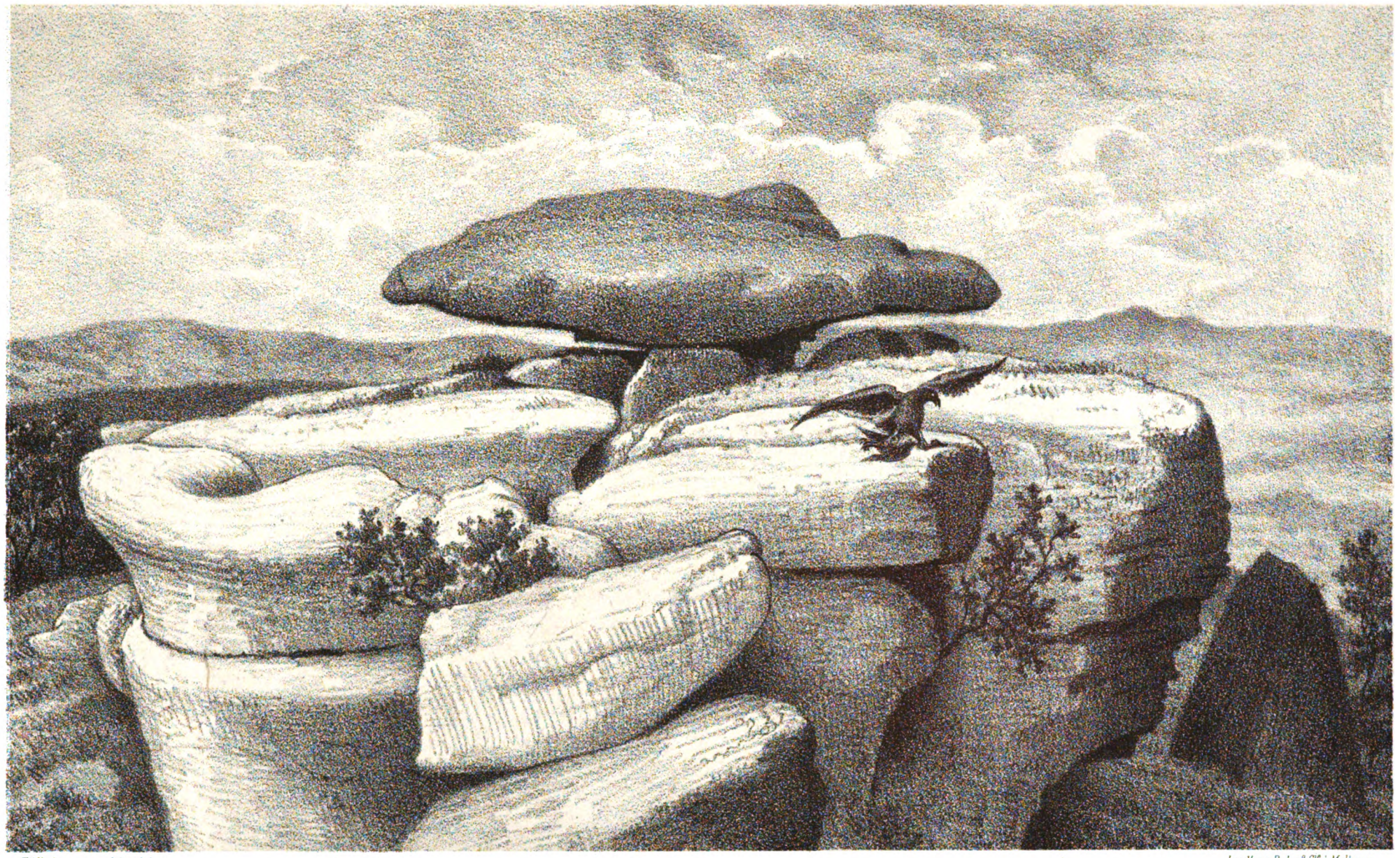
F.x Voulot, reperit del. et lith

Imp. Veuve Bader & C.ie à Mulhouse

Même sujet.

Digitized by Google

Digitized by Google



F.x Voulot, reperit del et lith.

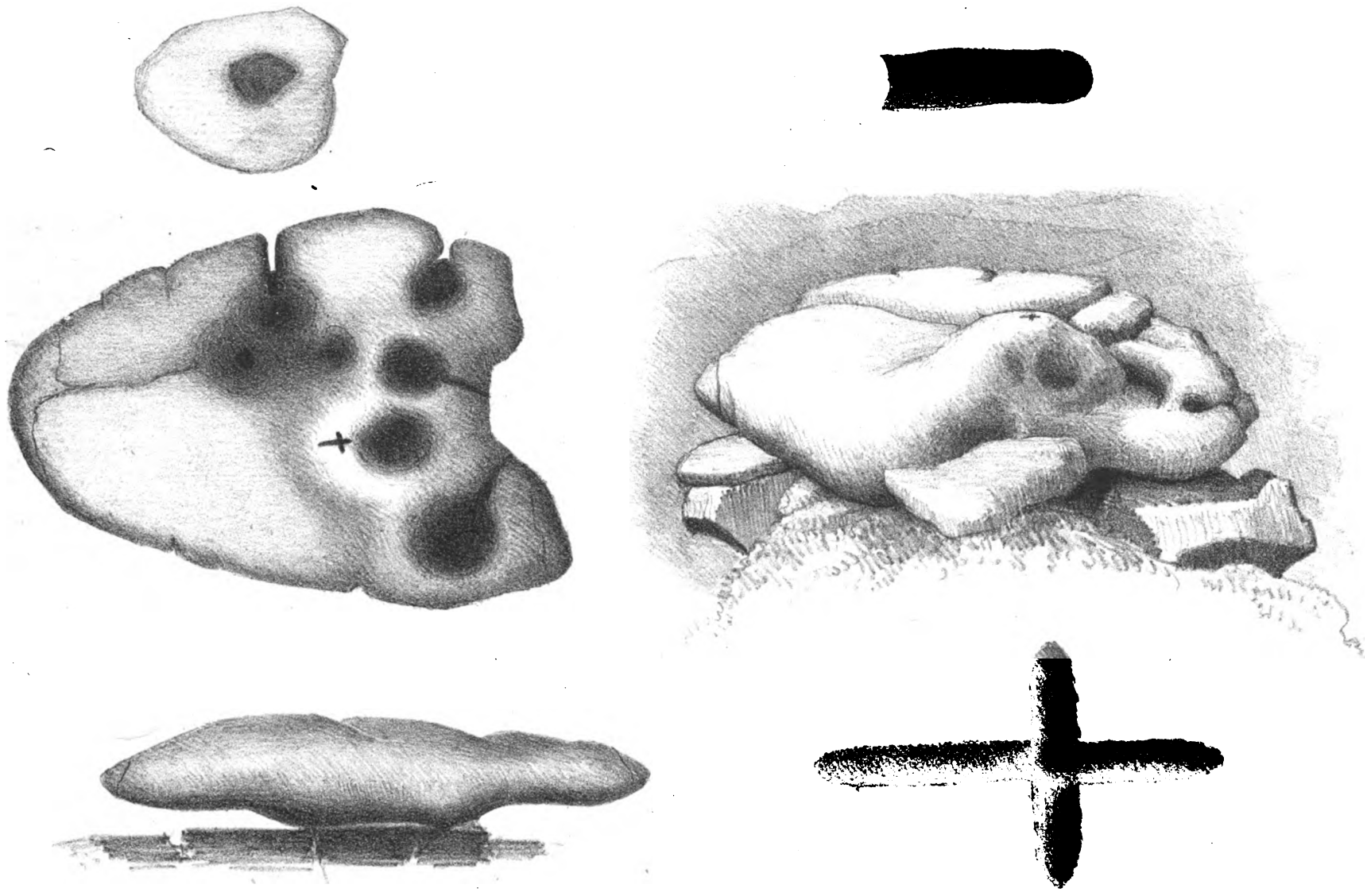
Imp. Veuve Bader & Cie à Mulhouse.

GRAND HOHNACK.

Pierre à bassins.

Digitized by Google

Digitized by Google



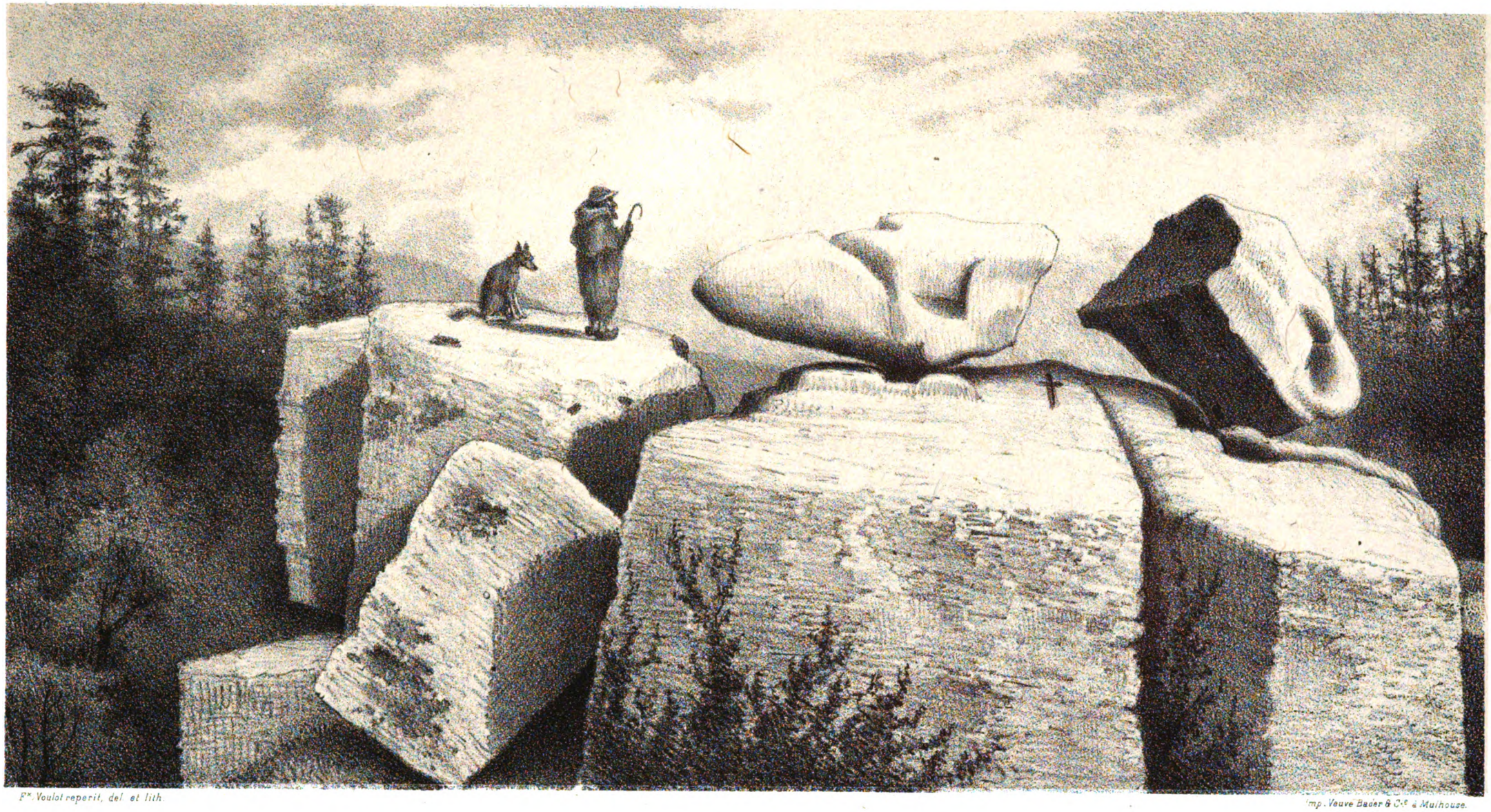
F.A. Voulot reperit del. et lith

Imp. Veuve Bader & C.ie a Mulhouse.

Même sujet.

Digitized by Google

Digitized by Google



Fx. Voulot reperit, del. et lith.

Imp. Veuve Bader & Cie à Mulhouse.

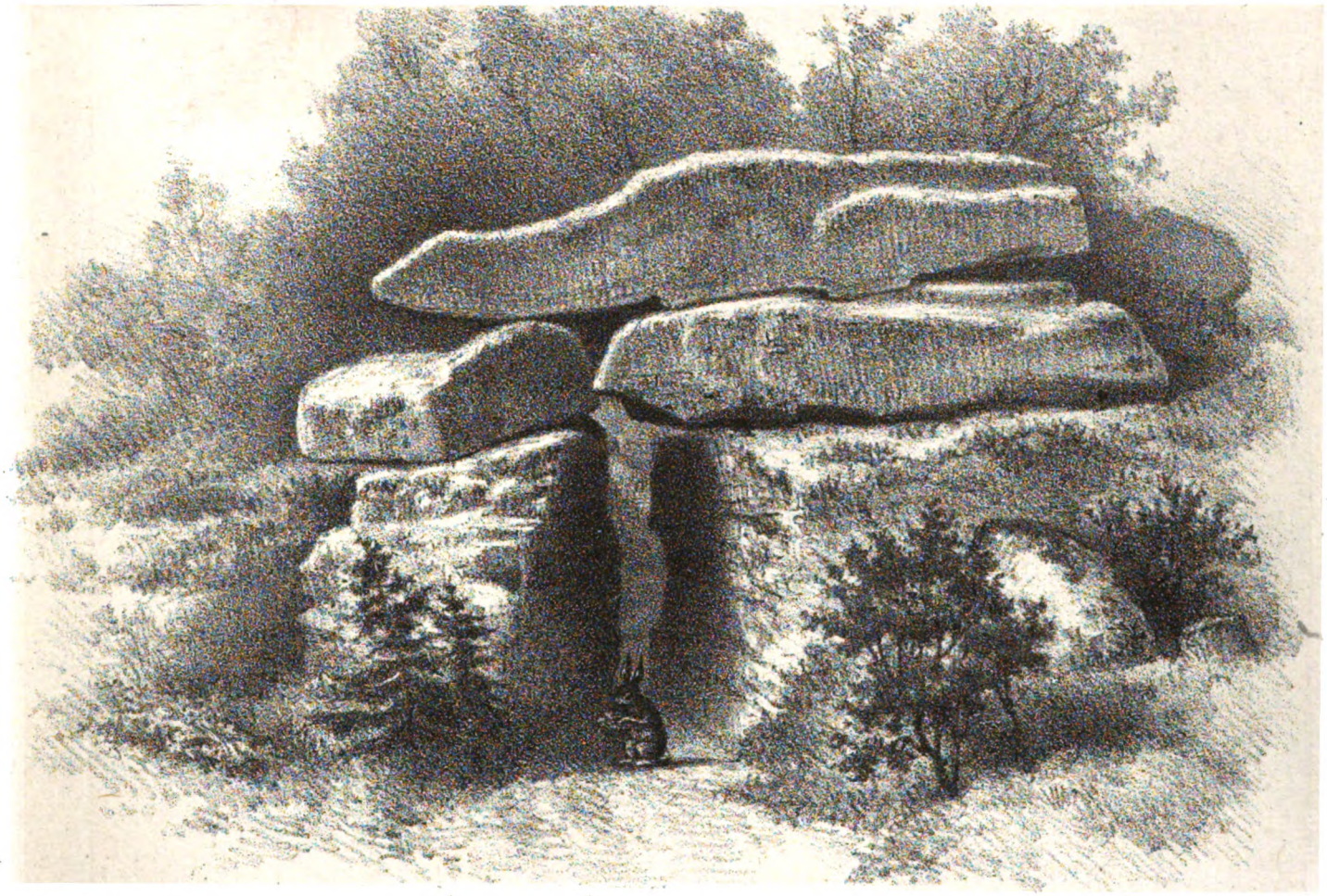
PIERRE ÉQUILIBRÉE AU KOENIGSSTUHL.

Digitized by Google

Digitized by Google

PIERRE BRANLANTE, (TEINTRU)

1.



F^x Voulet reperit, del. et lith

2.

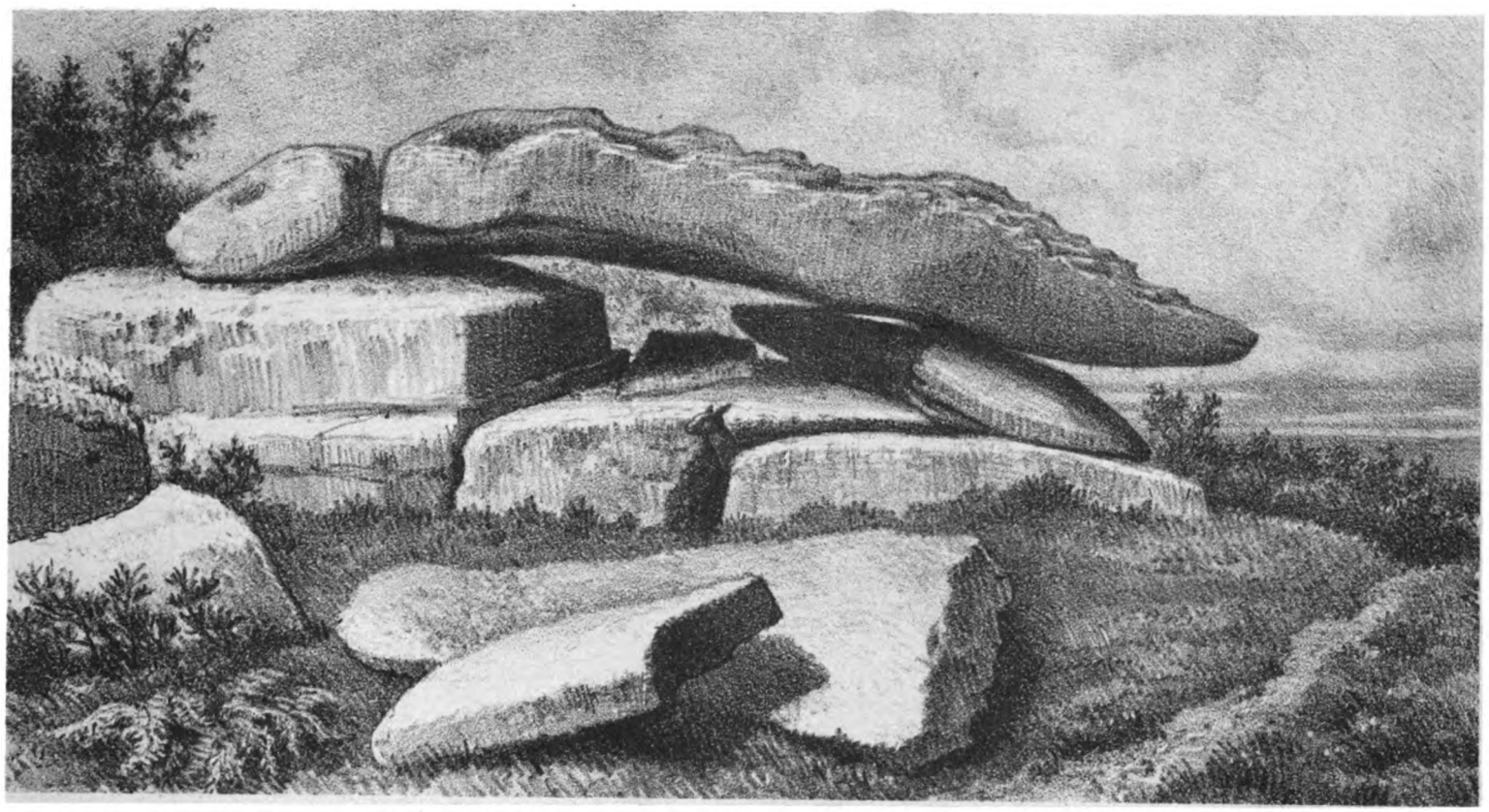
FONTAINE DES ESPRITS PIERRE A BASSINS.

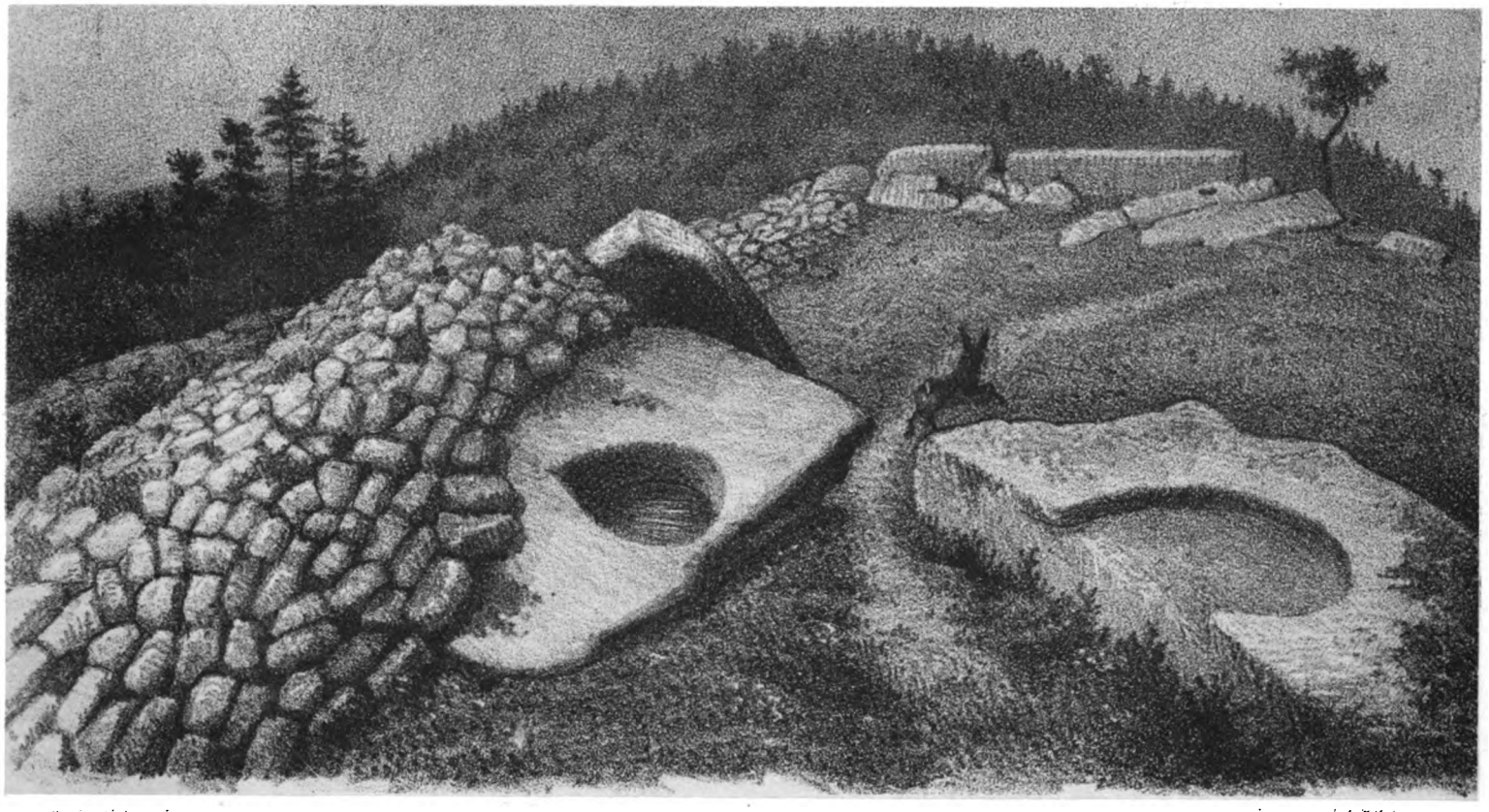
Digitized by Google

Digitized by Google

SOURCE DES ESPRITS (2ème VUE)

PLX



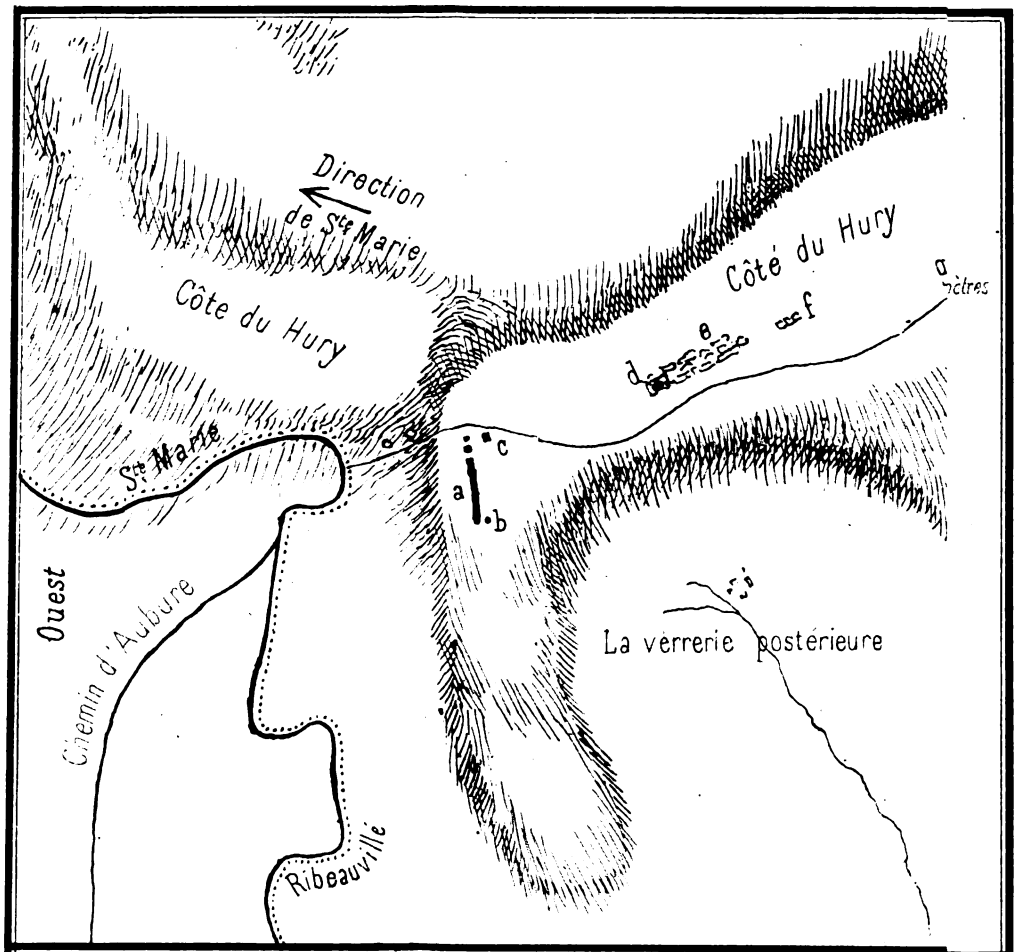


MURS CYCLOPEENS DU THAENNICHEL

avec pierres et dépressions

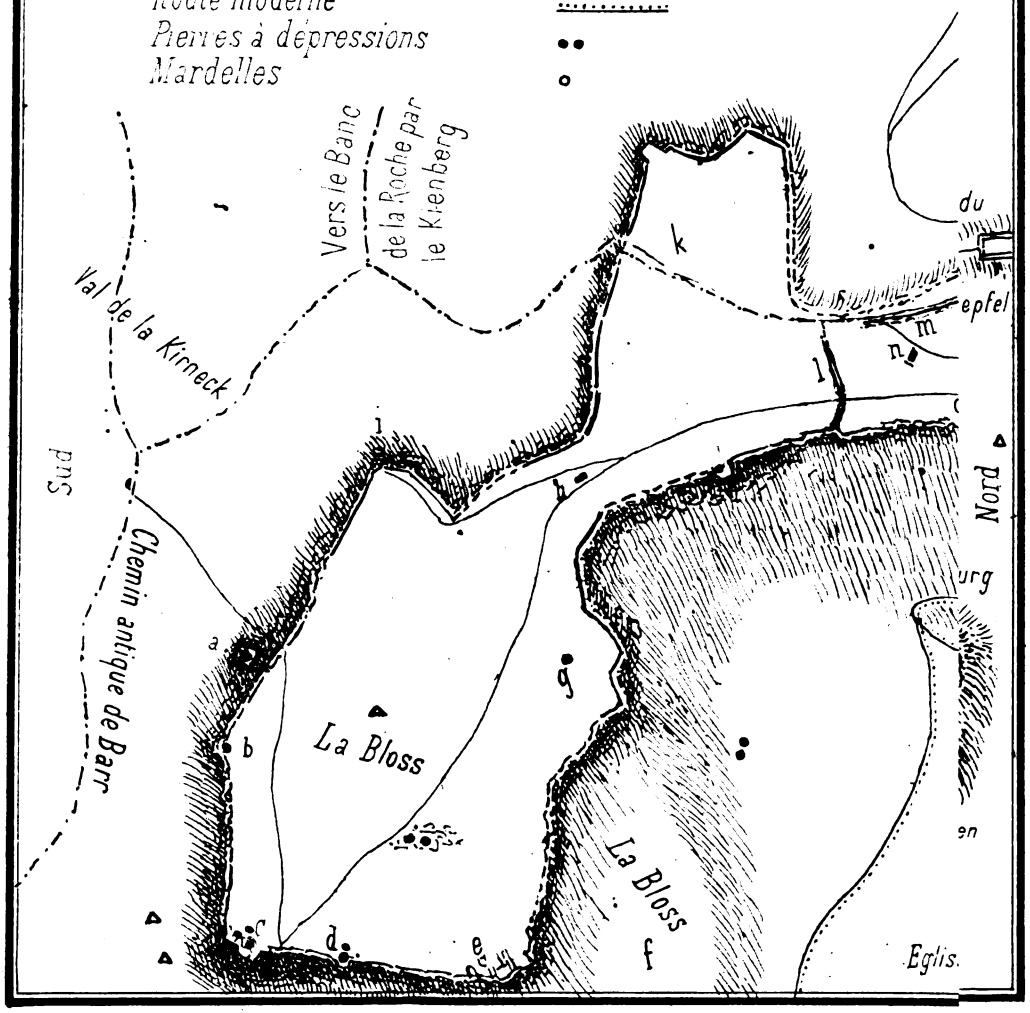
Digitized by Google

Digitized by Google



Explication des signes:

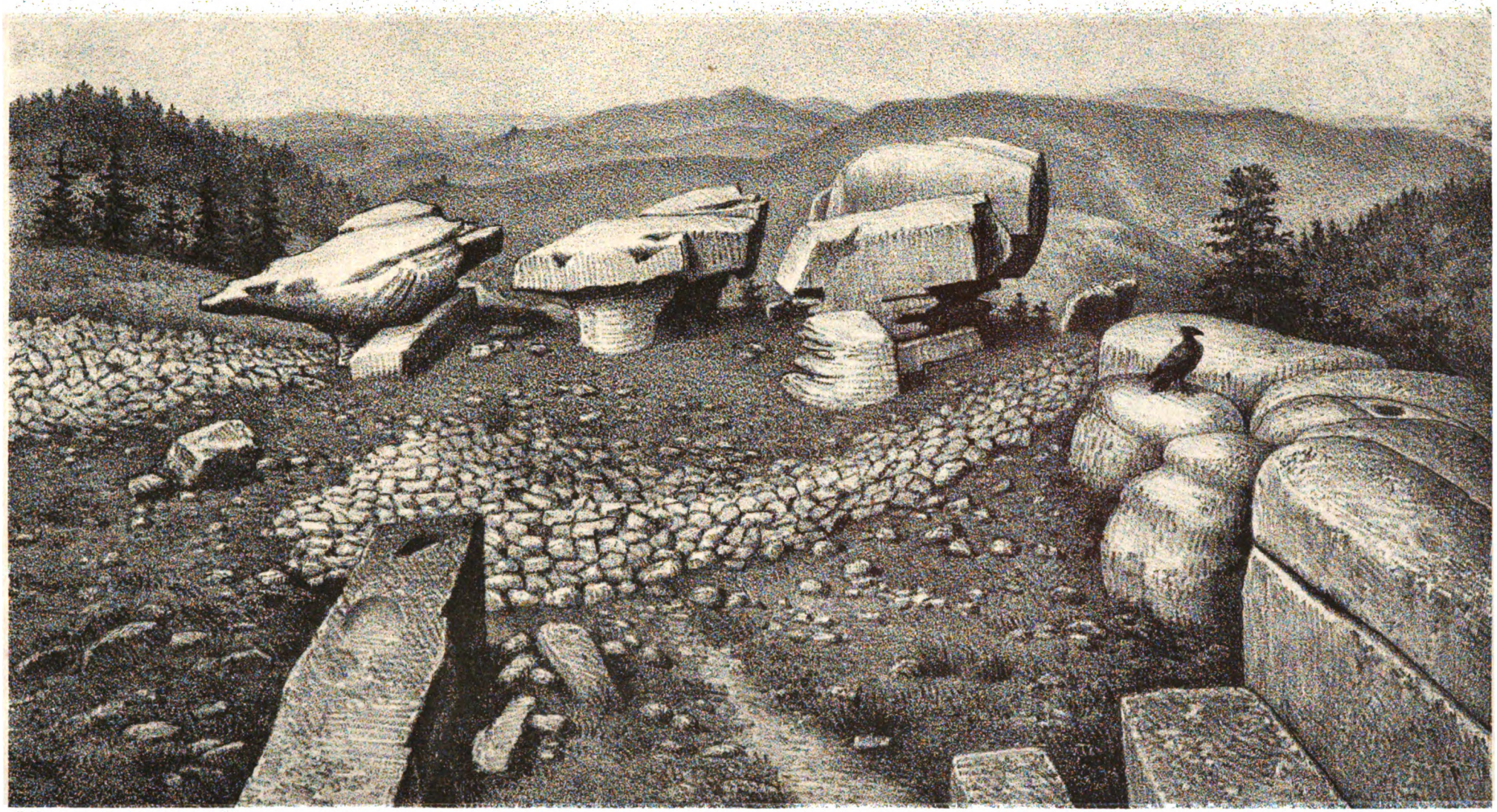
Points dont les environs ont donné des armes de pierre	▲
Murs cyclopeens	
Route gauloise	
Reste de dallage romain	
Route moderne	
Pierres à dépressions	
Mardelles	



Dressé et gravé par Fx Voulot

Digitized by Google

Digitized by Google

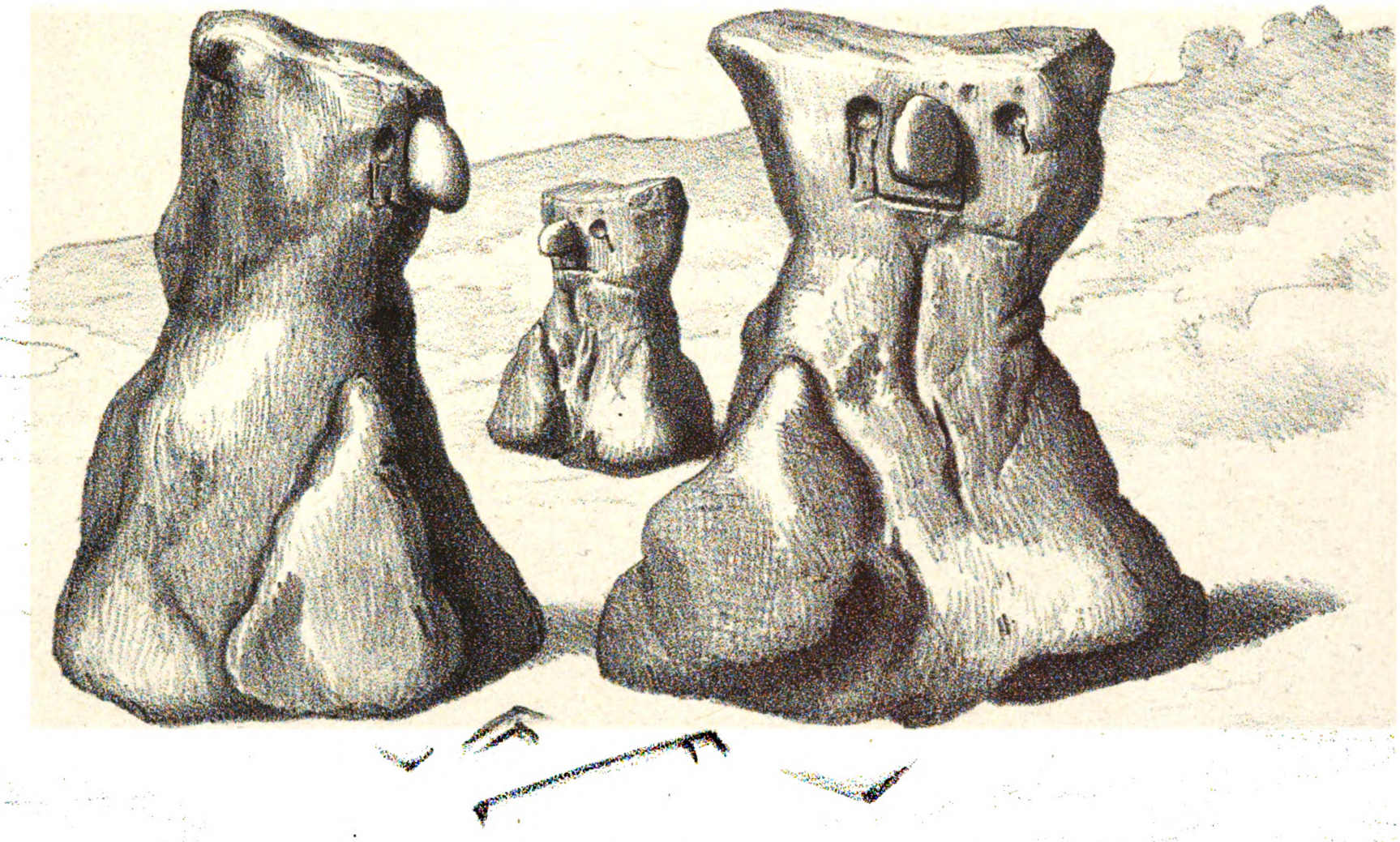


MURS CYCLOPÉENS DU THAENNICHEL

avec enceinte, roches taillées en monuments et depressions.

Digitized by Google

Digitized by Google



F. Voulot repent del. et lith

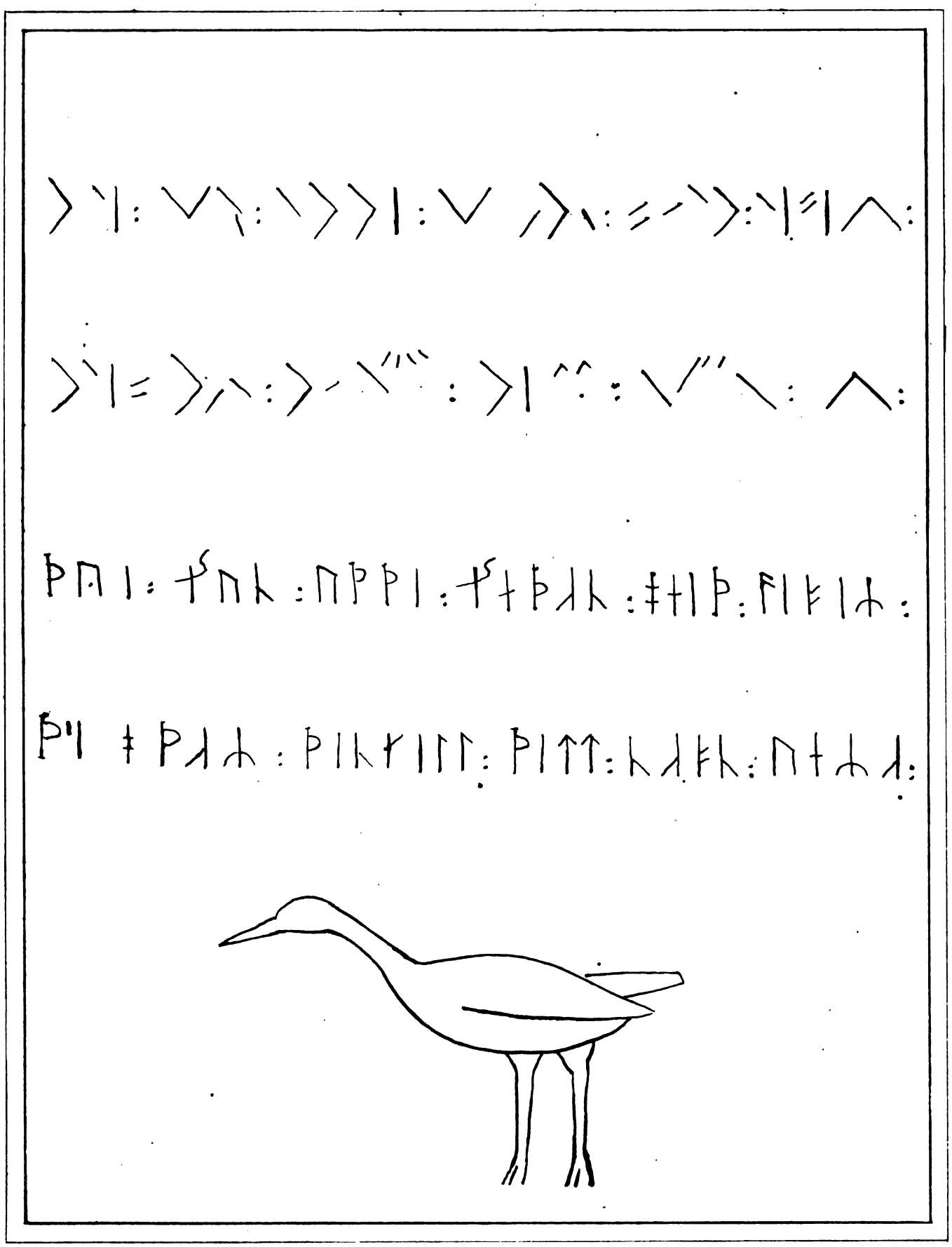
Impr. Veuve Bader & Cie Mulhouse

LE SAINT D'HÉRICOURT

trouvé à 3m 50 sous le sol.

Digitized by Google

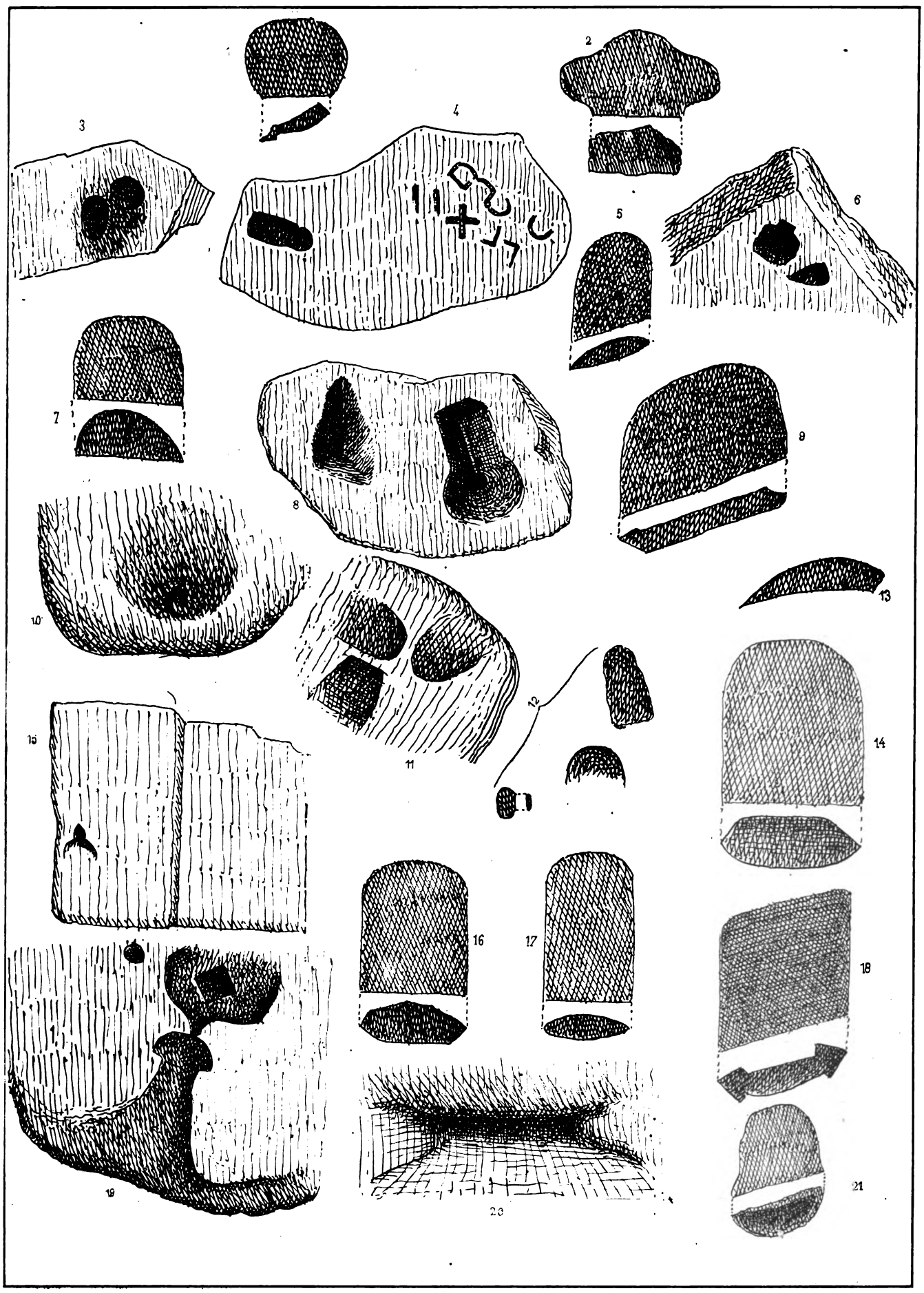
Digitized by Google



INSCRIPTION CUNÉIFORME ET RUNIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google



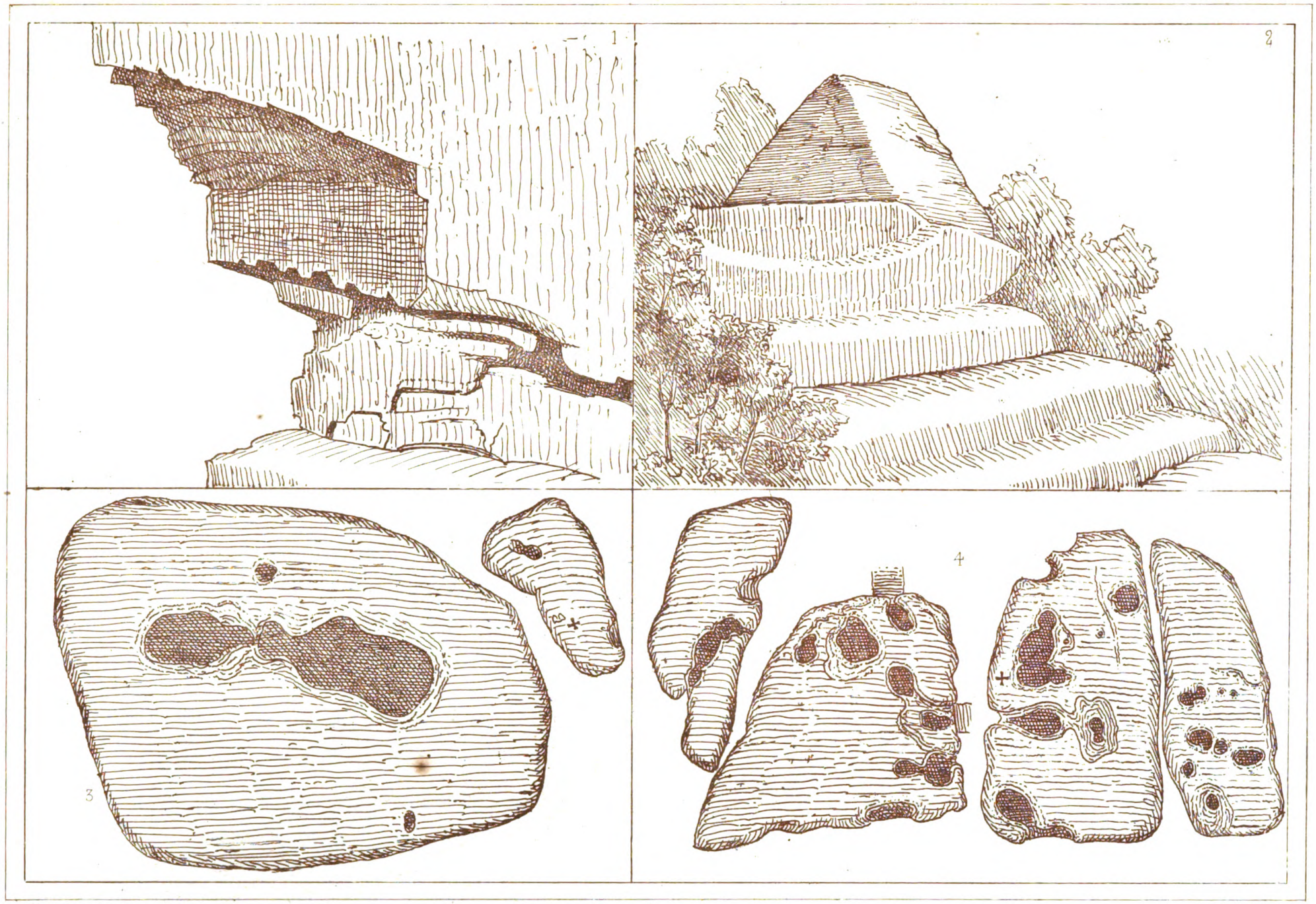
F.ᵉ Voulot reperit del et lith.

Imp. Veuve Bauer & Cie Mulhouse

ENTAILLES SYMBOLIQUES

Digitized by Google

Digitized by Google



F.x Voulot, reprit del et Lith.

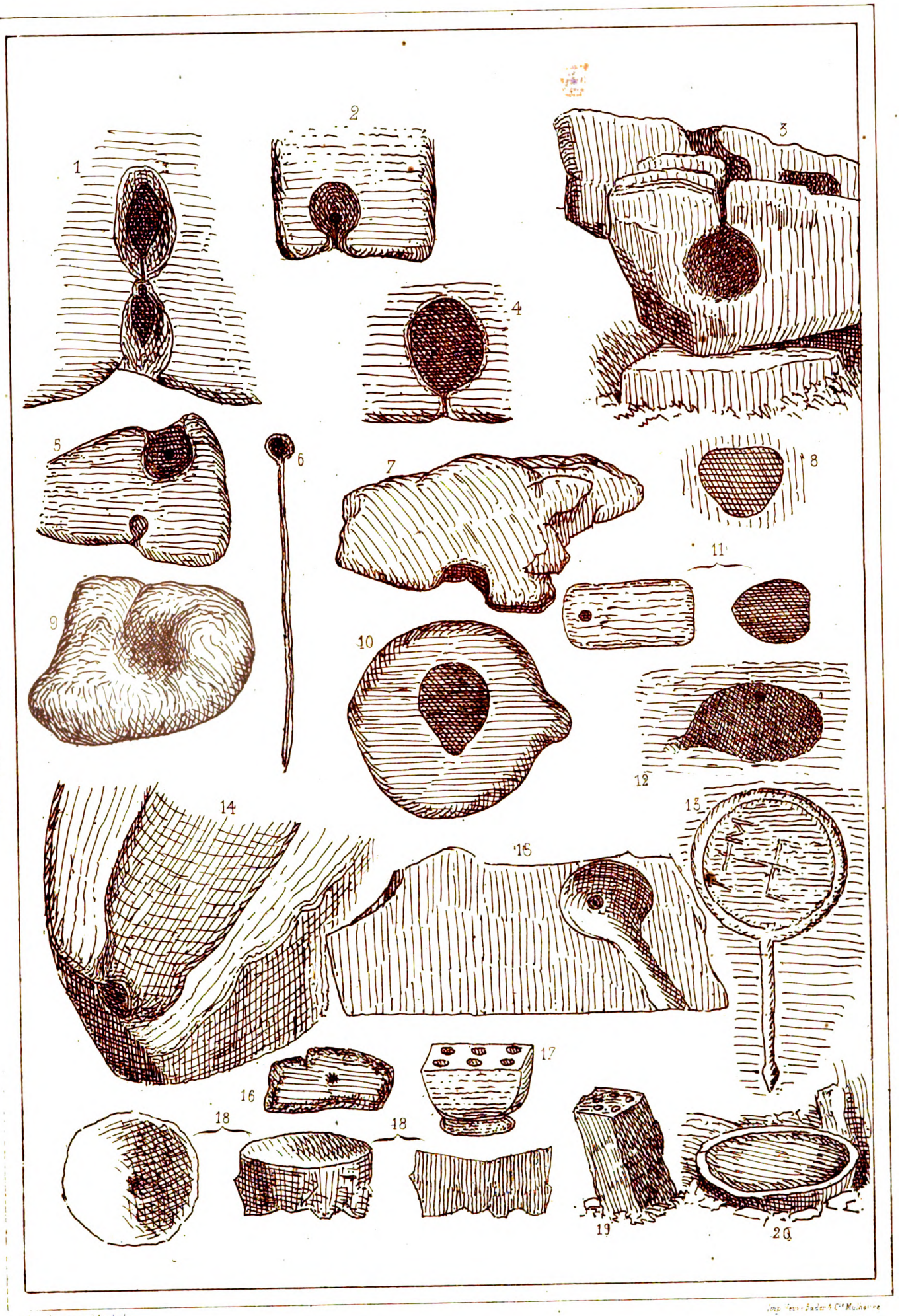
Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse

N°1 ENTAILLES (Roches de Châlemont.)
N°3 DÉPRESSION la plus grande connue et
[illegible] roche en forme de pouce.

N°2 PYRAMIDE sur un banc en croissant et trois marches
N°4 à gauche : DÉPRESSIONS (Fontaine des esprits.)
à droite : DÉPRESSIONS (Gde roche des fées au Taennichel)

Digitized by Google

Digitized by Google



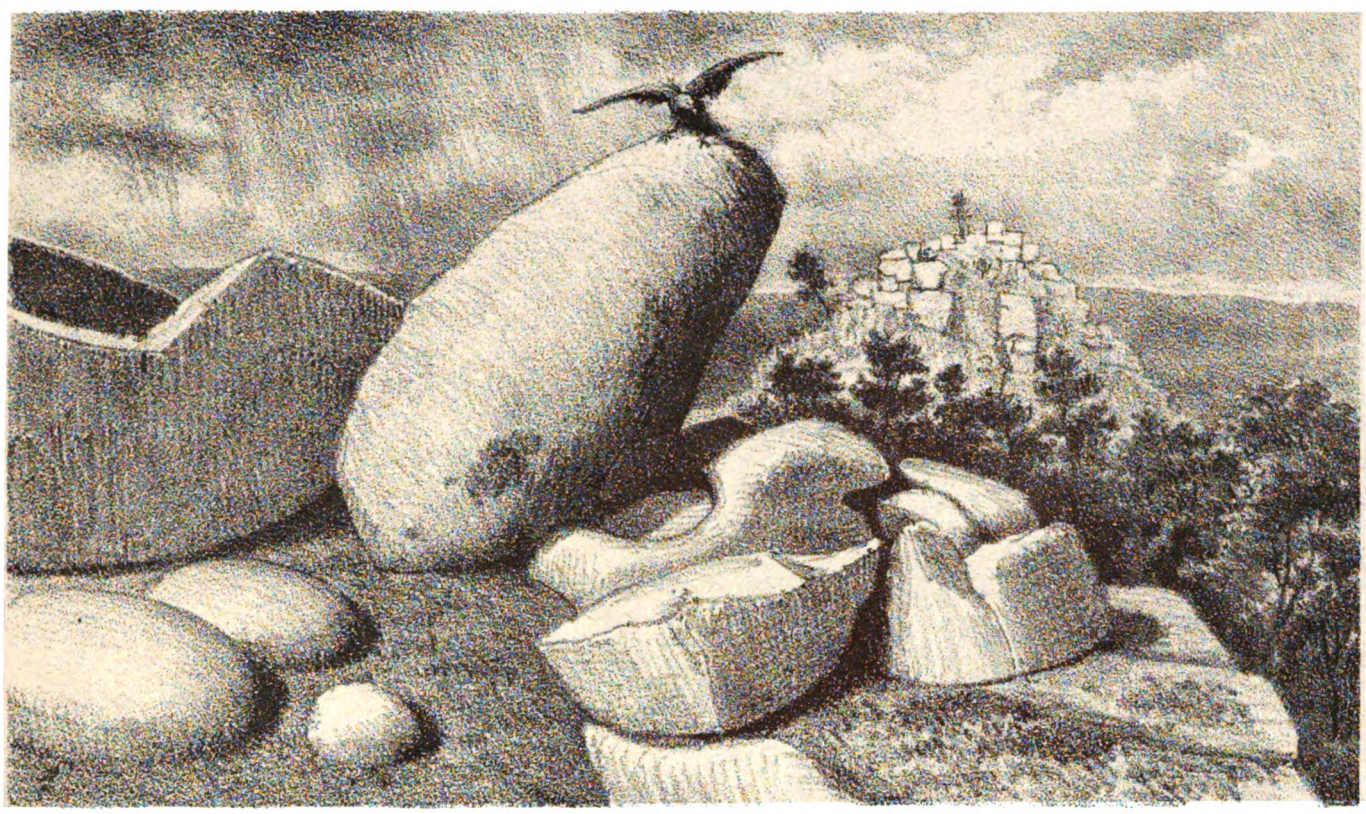
DÉPRESSIONS

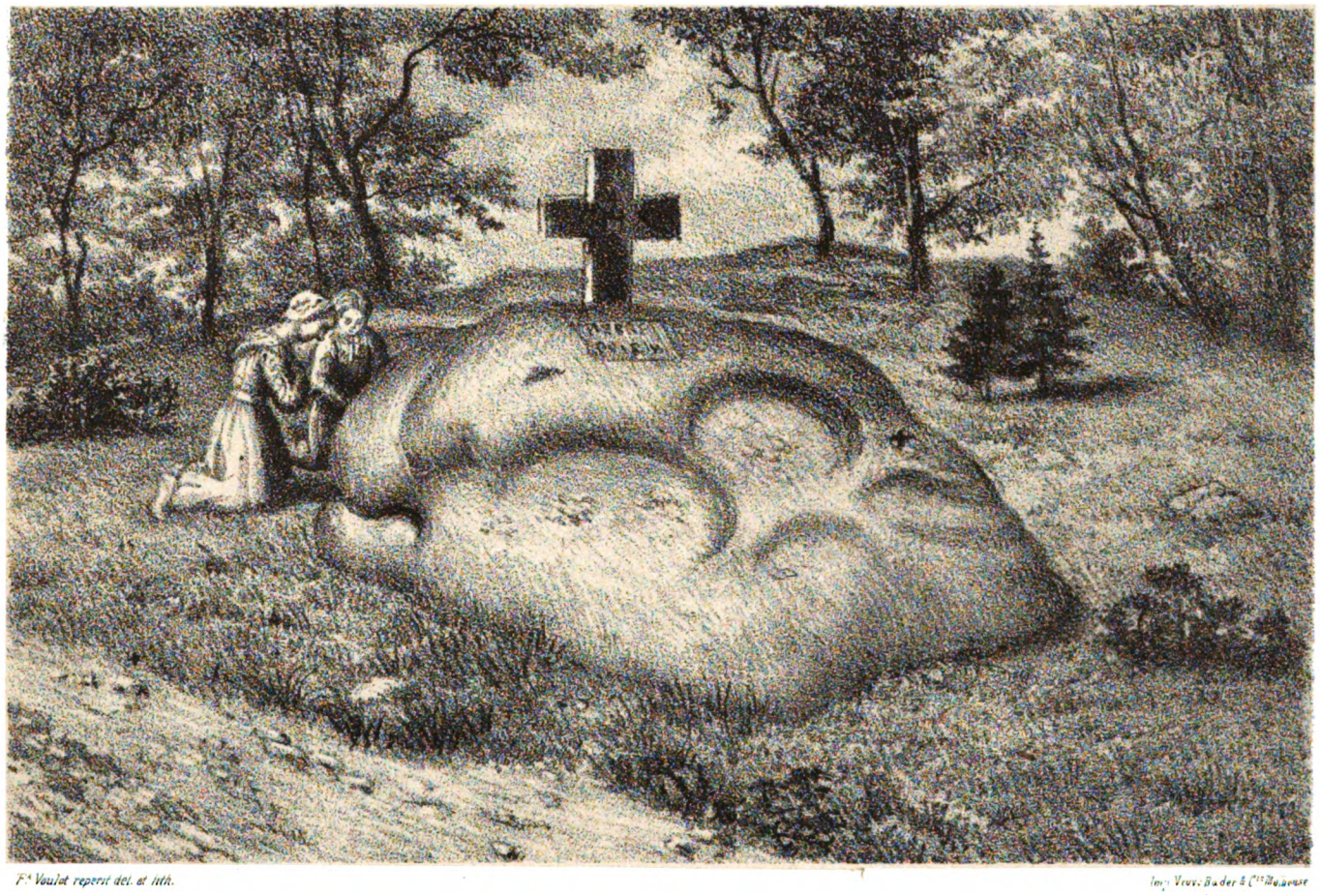
Digitized by Google

Digitized by Google

DÉPRESSION ABRITÉE PAR UN MENHIR

Pl XXIX





F.ᵈ Voulot reperit del. et lith.

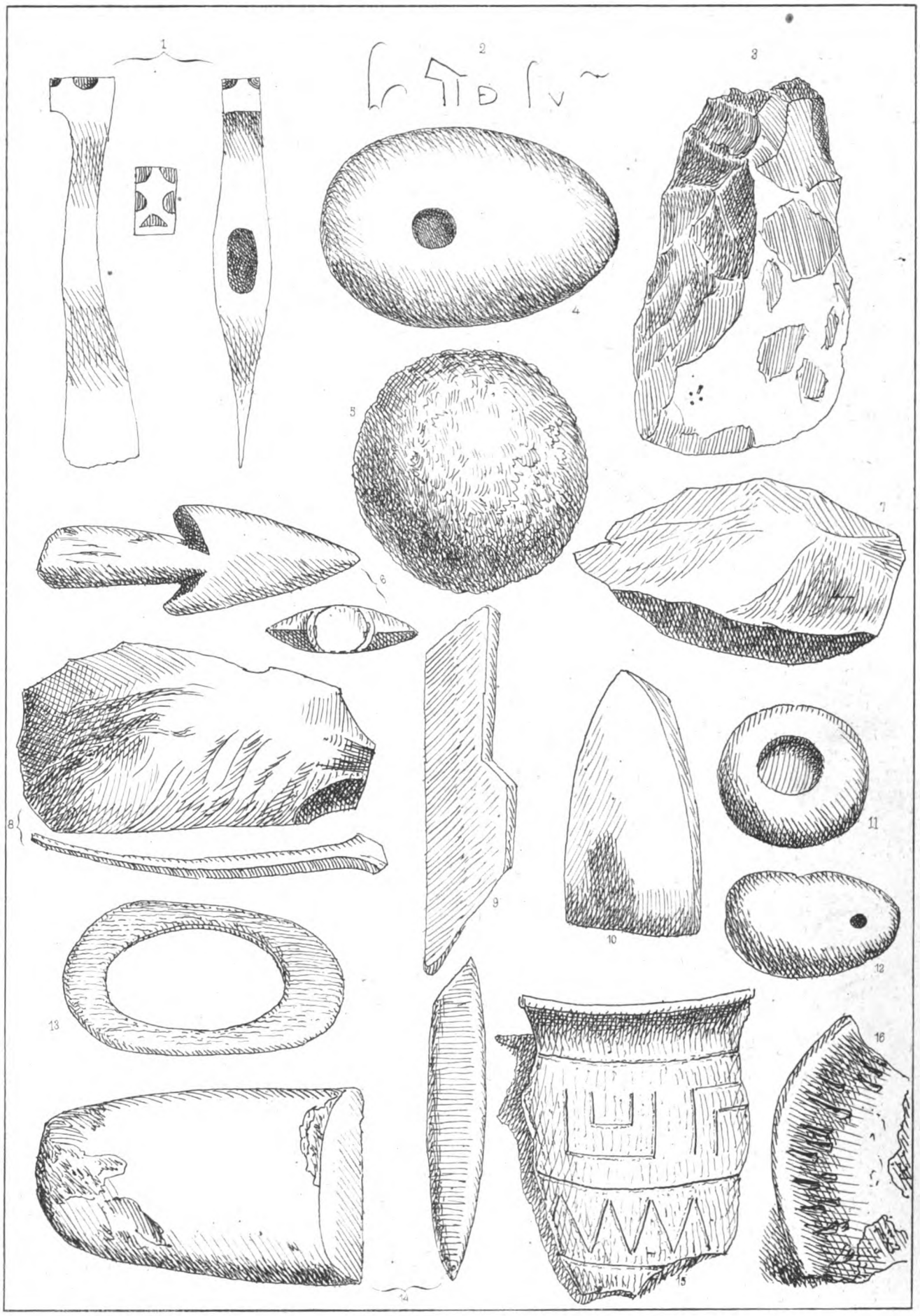
Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse

PIERRE SACRÉE DE St QUIRIN

Roche à dépressions et entaille de croissant.

Digitized by Google

Digitized by Google



F.x Voulot reprod. del. et lith.

Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse

INSTRUMENTS DE PIERRE &a

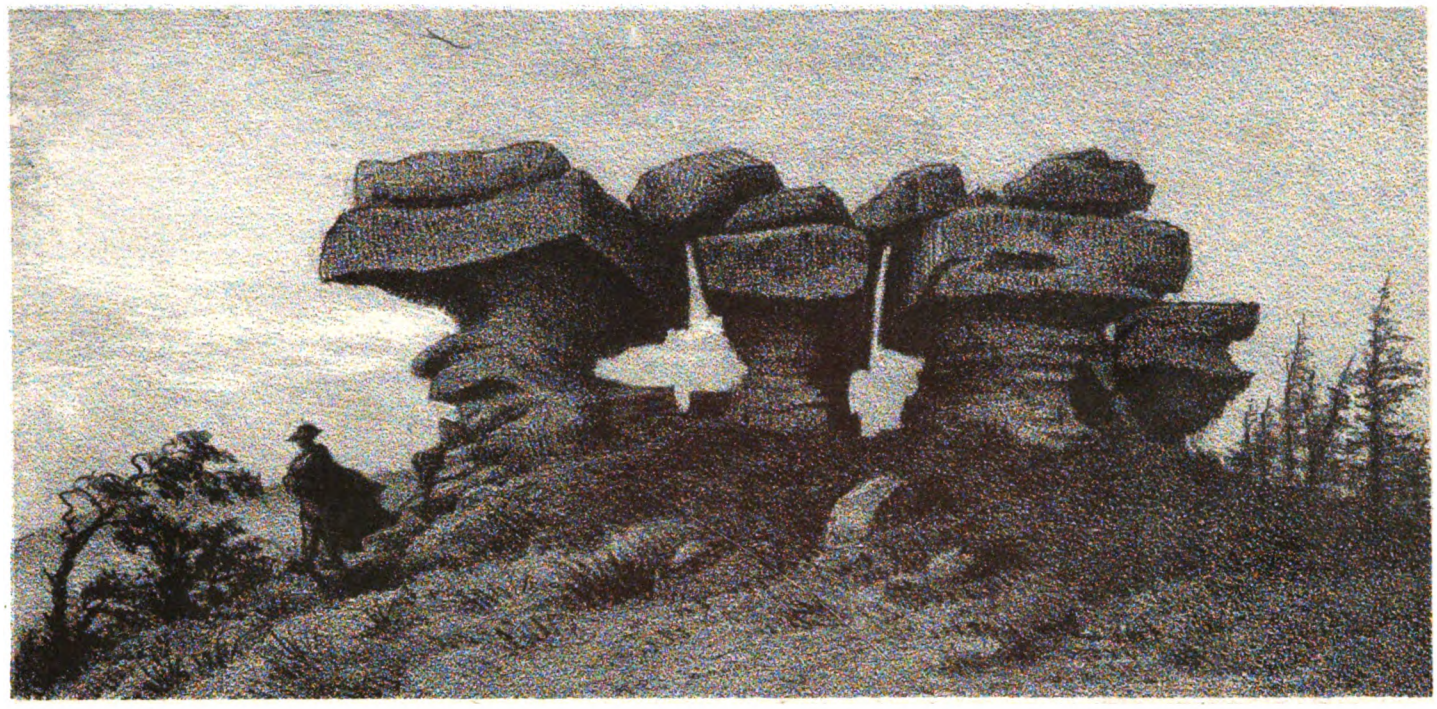
Digitized by Google

Digitized by Google

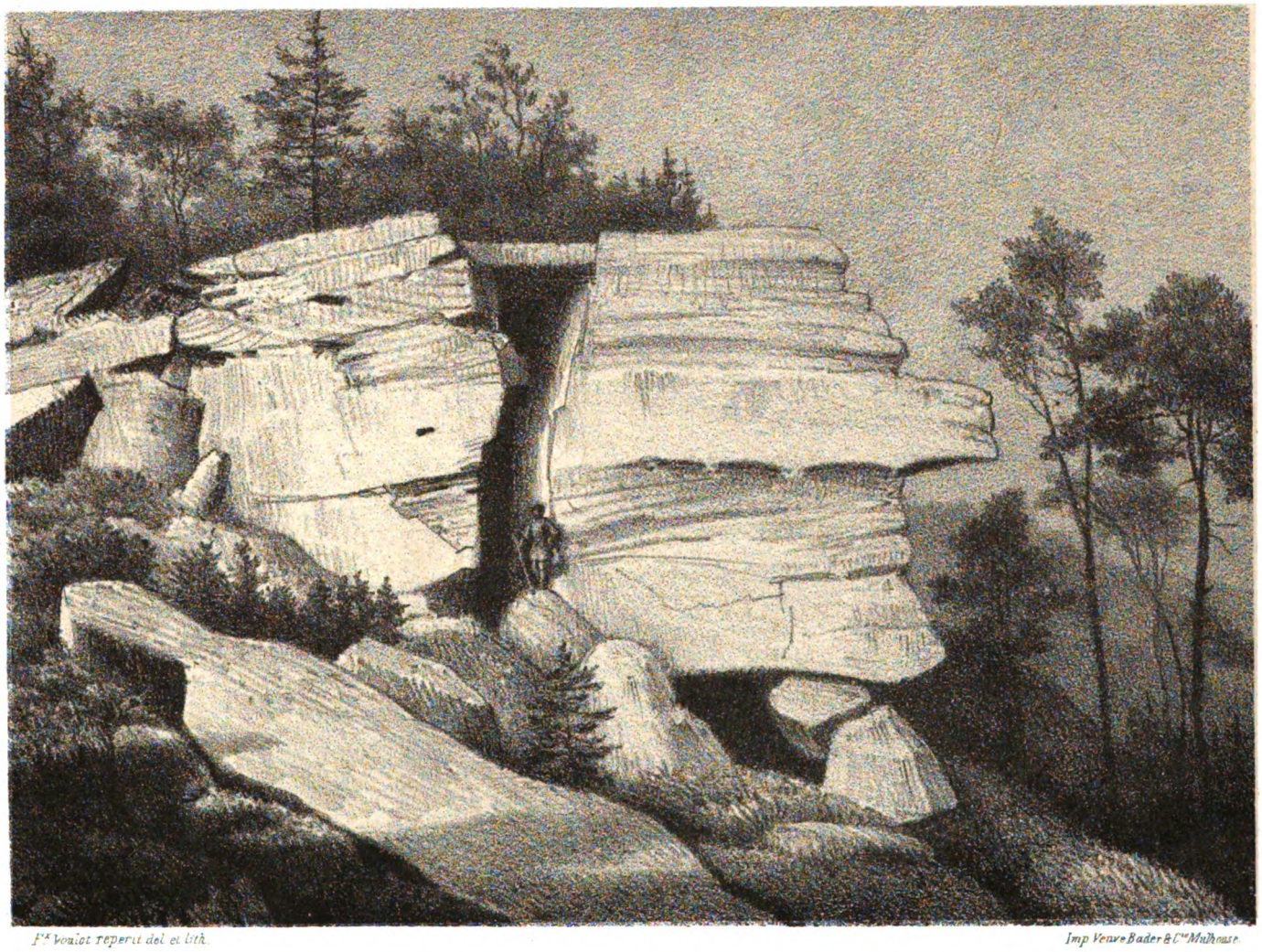
TRIPLE TABLE AVEC MARCHEPIED.

N°1

XXXI.



N° 2.



F.X Voulot reperit del et lith.

Imp Veuve Bader & Cie Mulhouse.

ALLÉE COUVERTE DU RAMELSTEIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

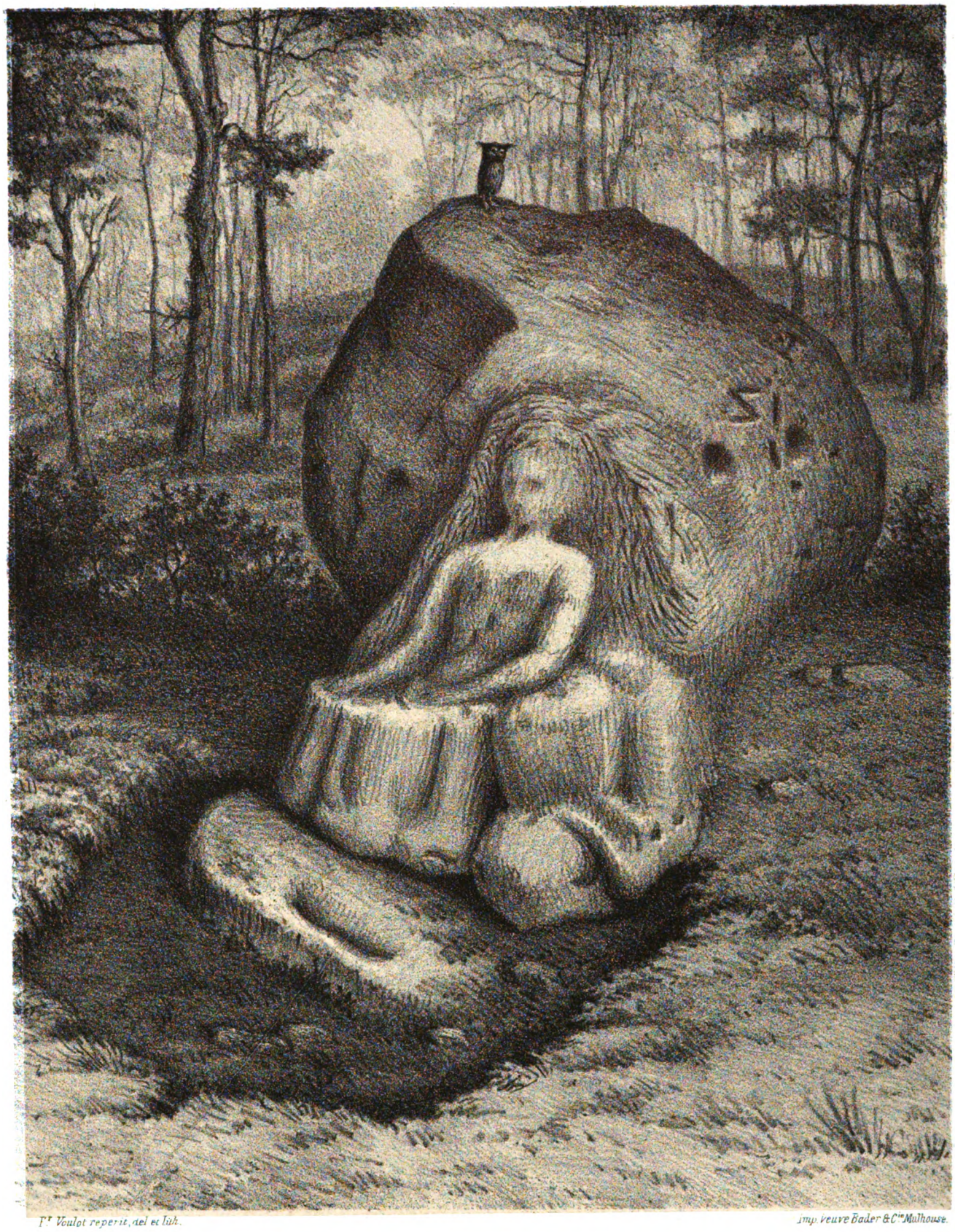
F.s Voulot imp.r et édit.

Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse.

TYPE SÉMITIQUE VOSGIEN.

Digitized by Google

Digitized by Google



Fl. Voulot reperit, del et lith. Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse.

LA LISSE.

Roche sculptée de Issis vosgienne.

Digitized by Google

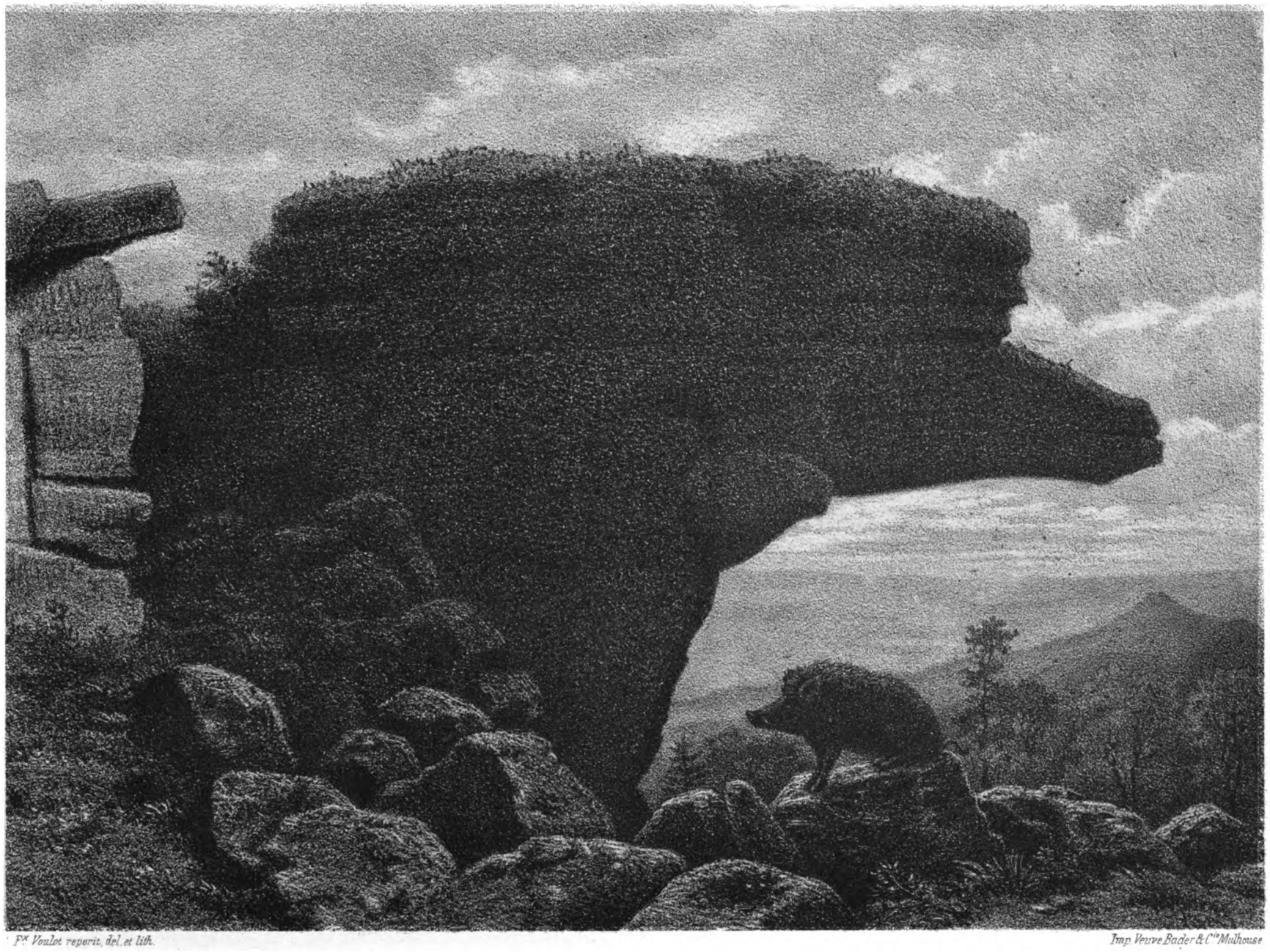
Digitized by Google

Fx Voulot reperit, del et lith. *Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse*

ARC DE LA PLANCHE I ET LION ACÉPHALE.

Digitized by Google

Digitized by Google



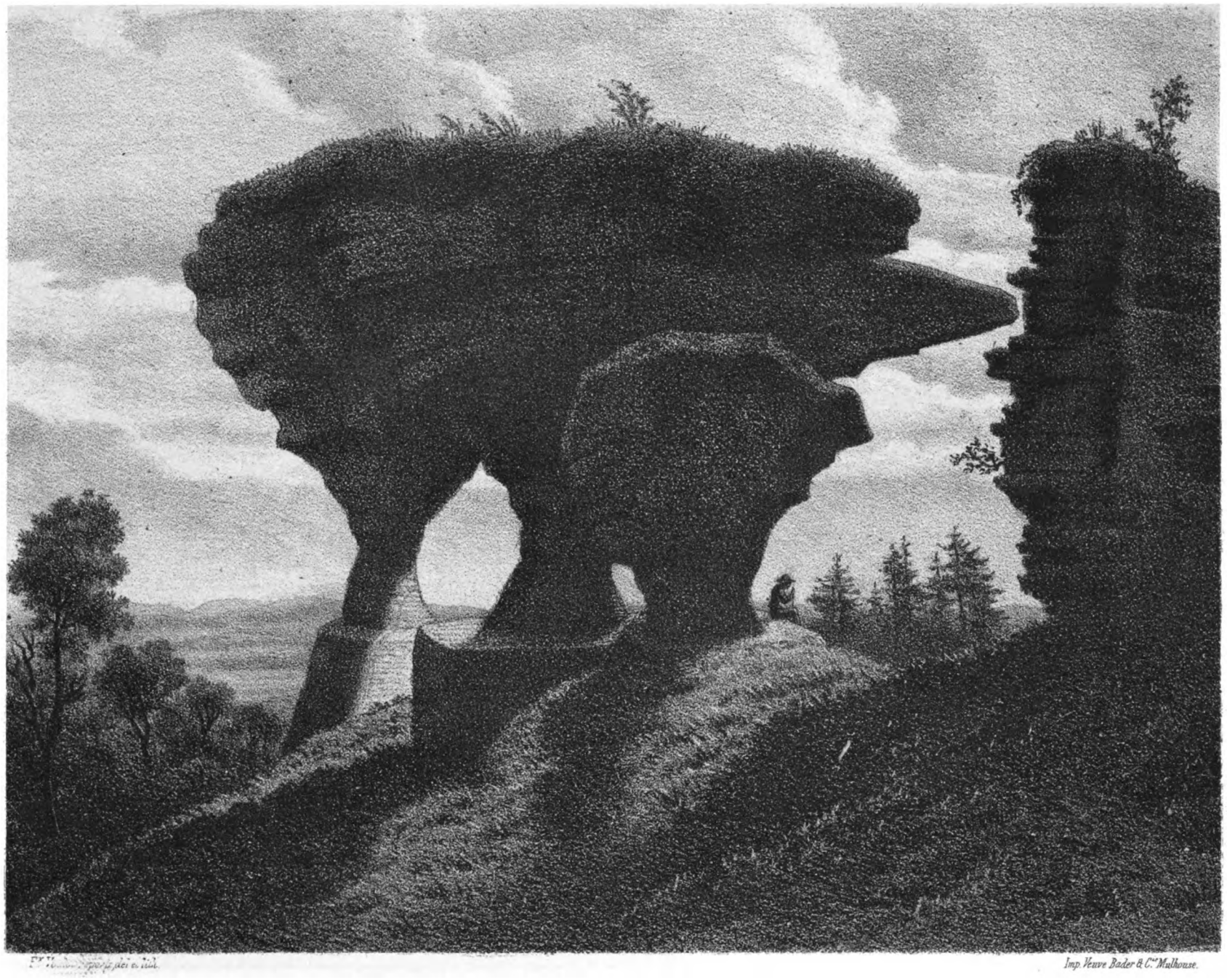
Fx Voulot reperit, del. et lith. Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse

TAENNICHEL,

Roche profilant un Sanglier assis

Digitized by Google

Digitized by Google



Imp. Veuve Bader & C.ie Mulhouse.

TEINTRU. PIERRE HAUTES JAMBES.

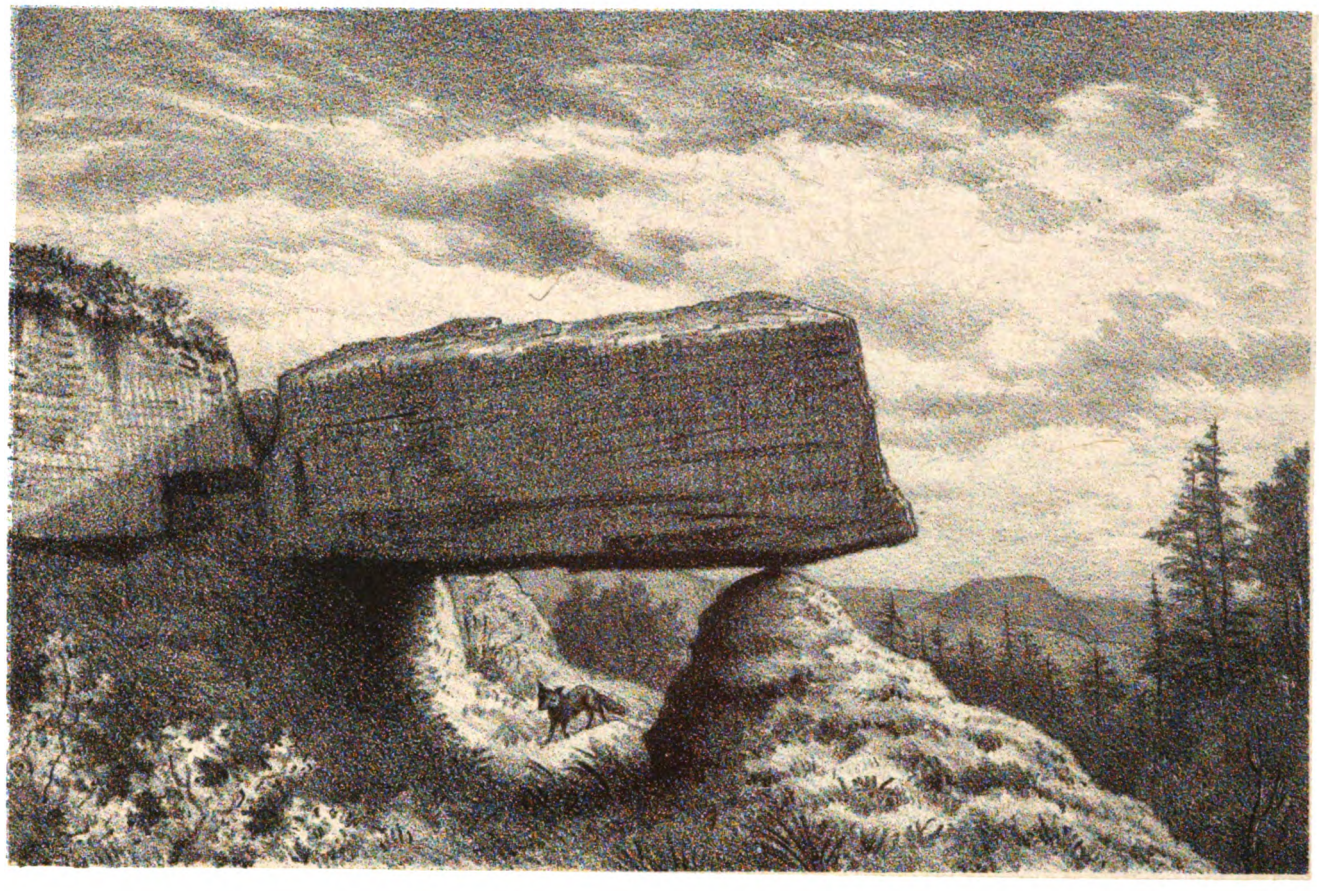
Profil de Sanglier marchant.

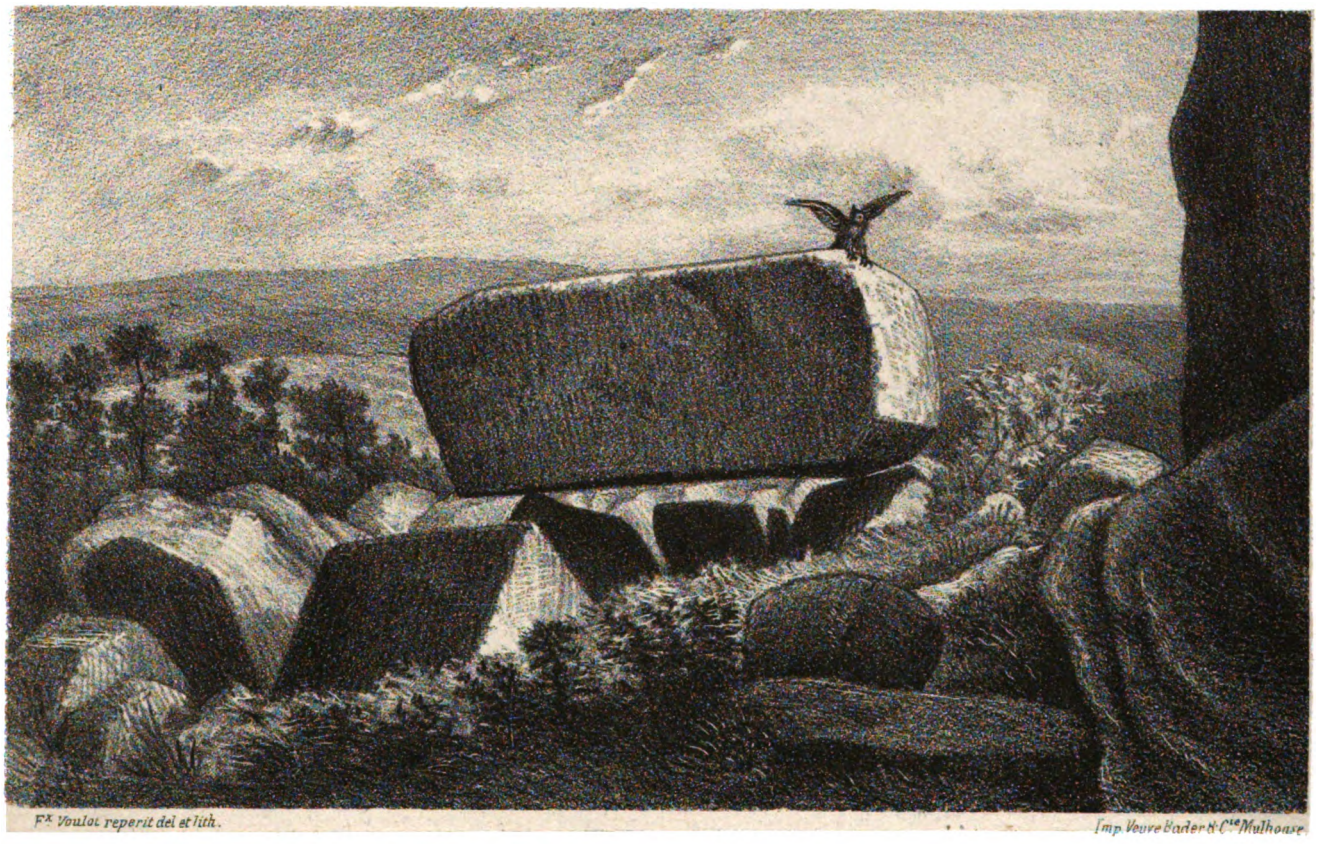
Digitized by Google

Digitized by Google

DOLMEN A JOUR (Taennichel)

Pl XXXVII





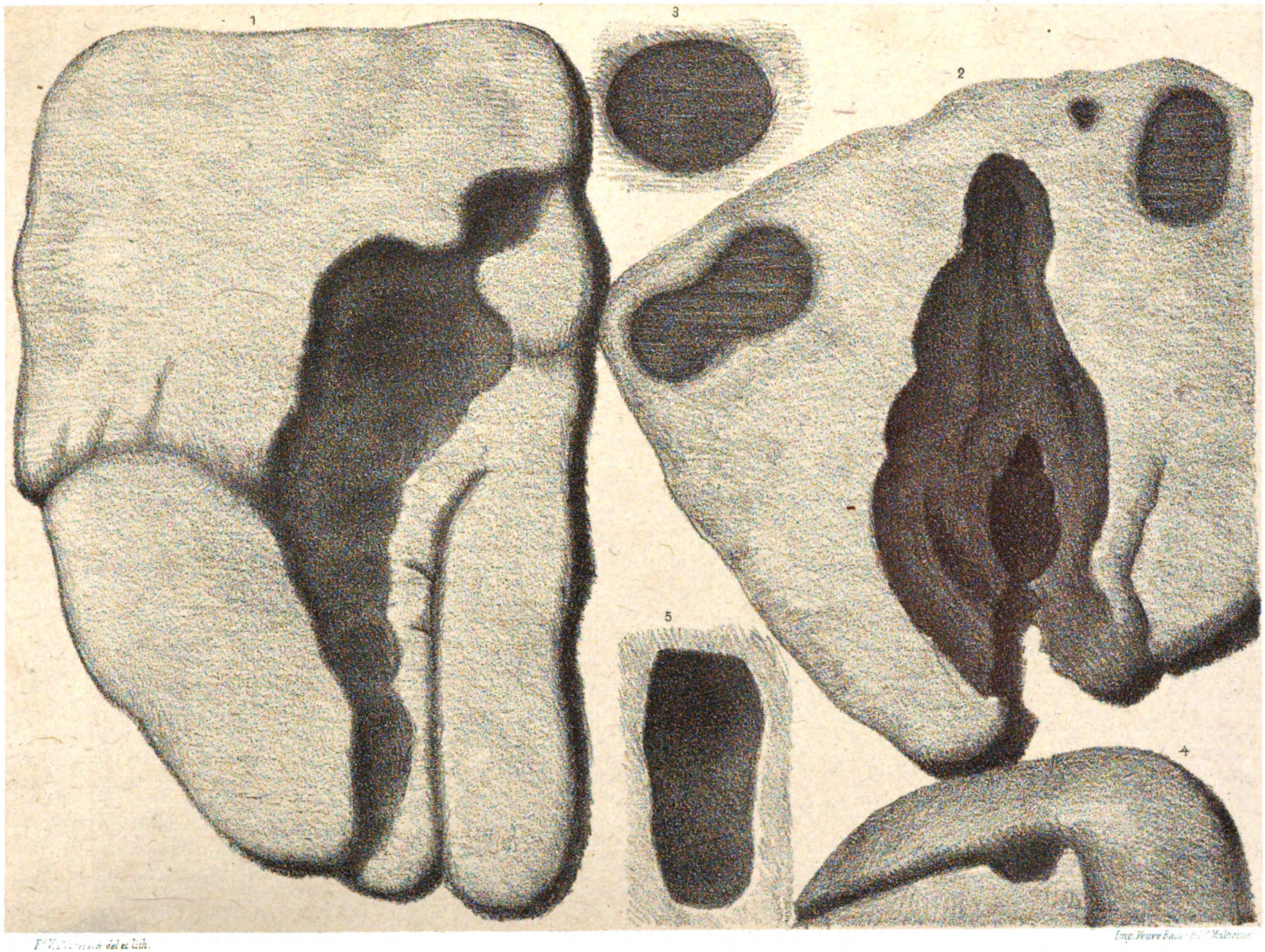
Fx Voulot reperit del et lith.

Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse.

DOLMEN A JOUR (Gazon [illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google



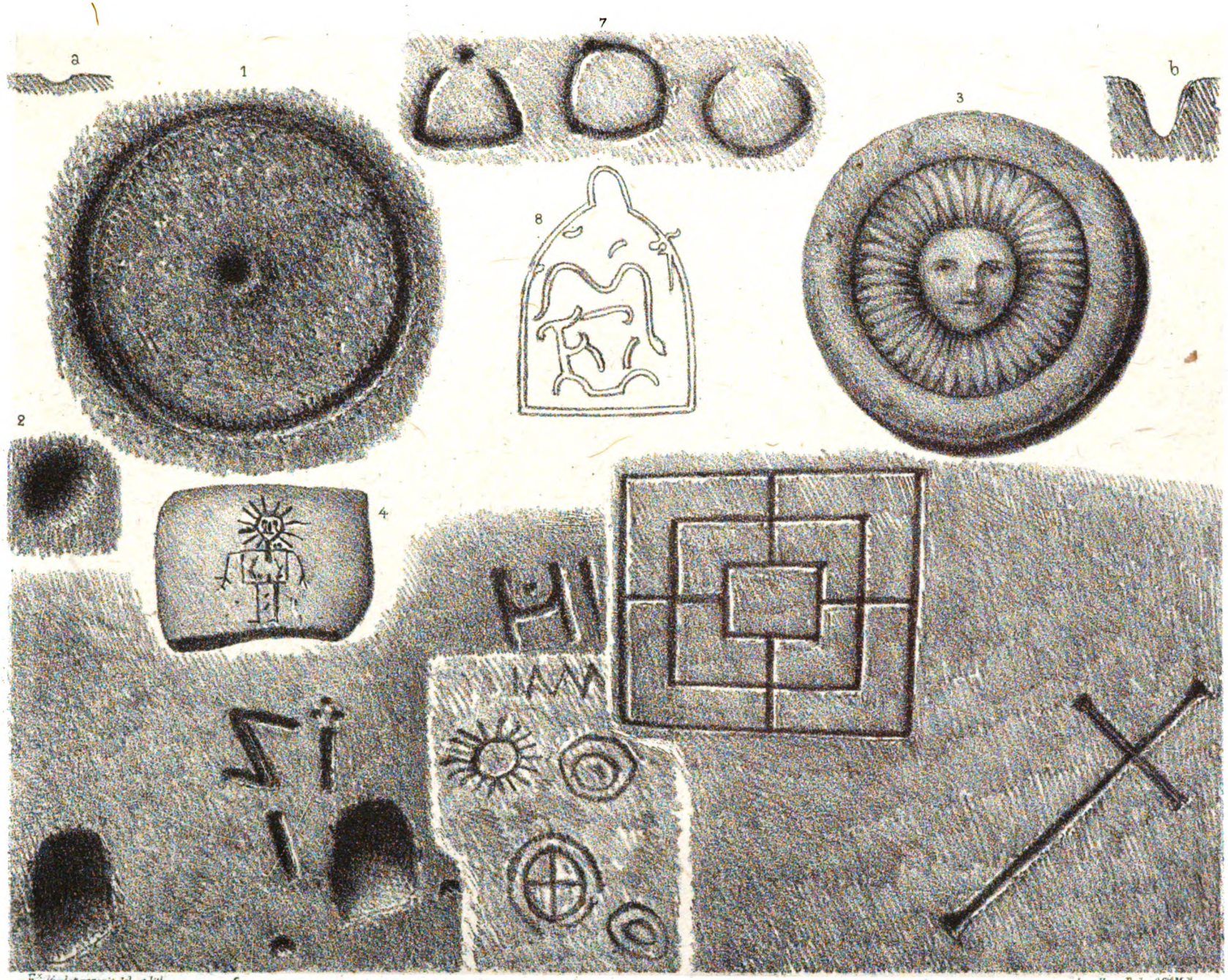
F. H. [illegible] del et lith.

Imp. Veuve Bau[illegible] & Cie Malhouse

SINGULIÈRES DÉPRESSIONS

Digitized by Google

Digitized by Google



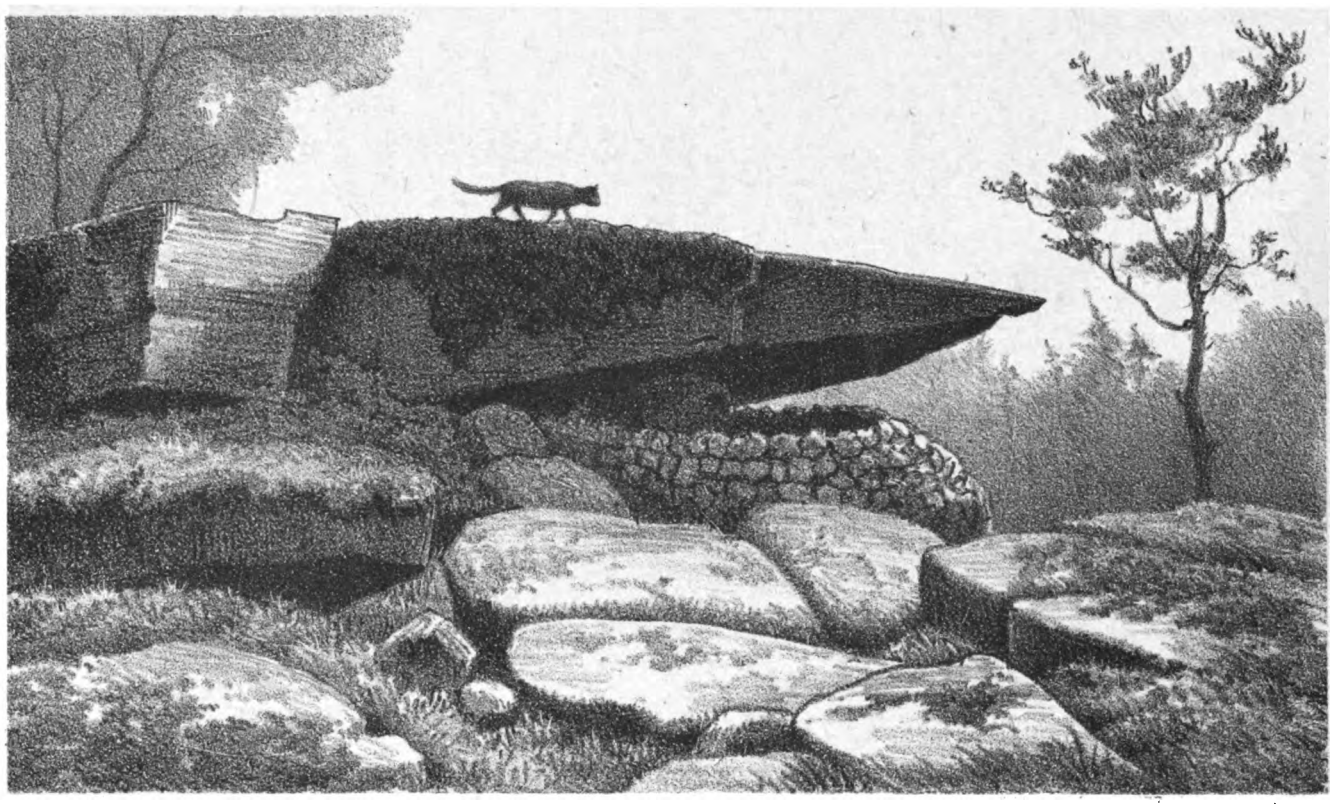
CULTES D'ISIS, DU SOLEIL, ETC.

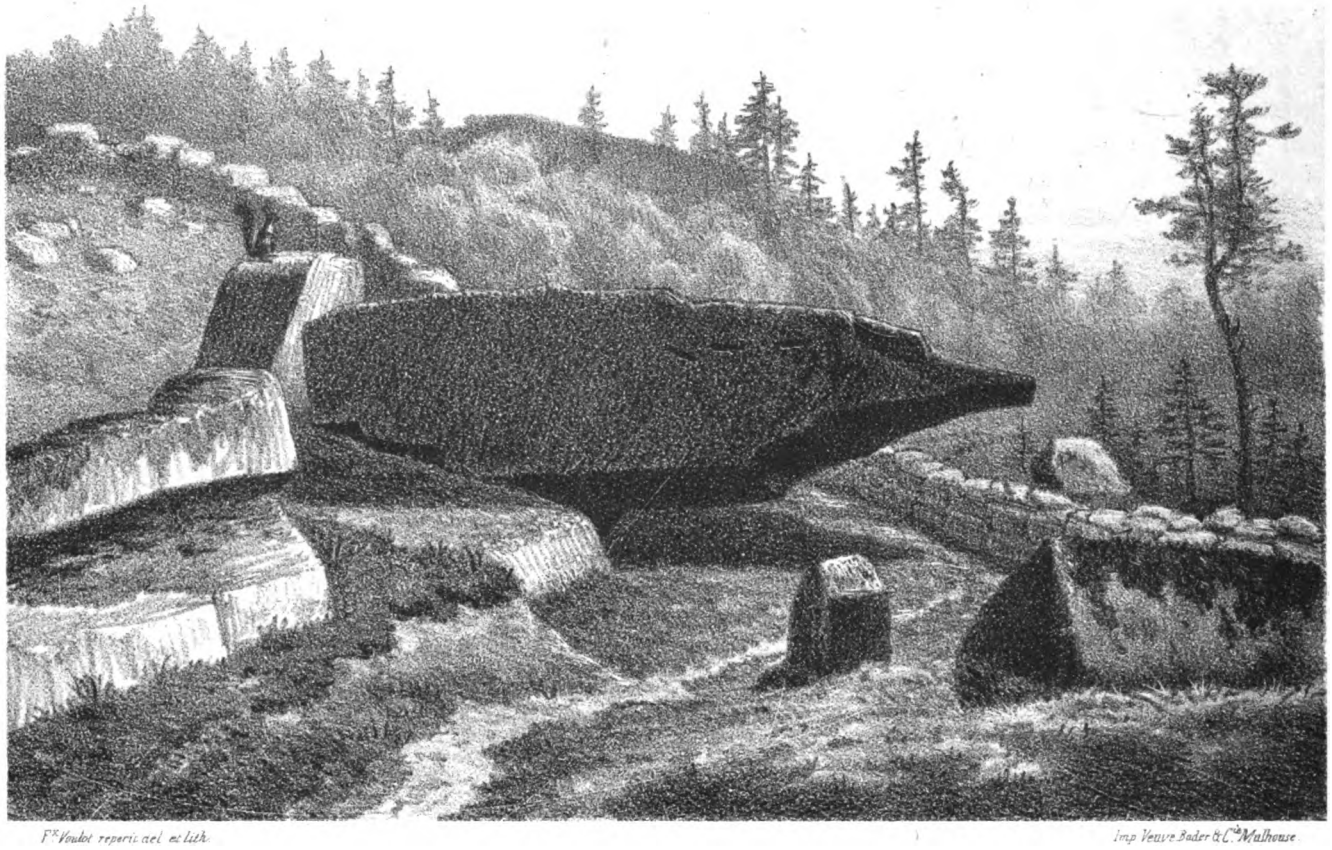
Digitized by Google

Digitized by Google

ABRI EN FORME DE BARQUE (Taennichel)

PI XL.





F.x Voulot reperit. del. et lith.

Imp Veuve Bader & C.ie Mulhouse

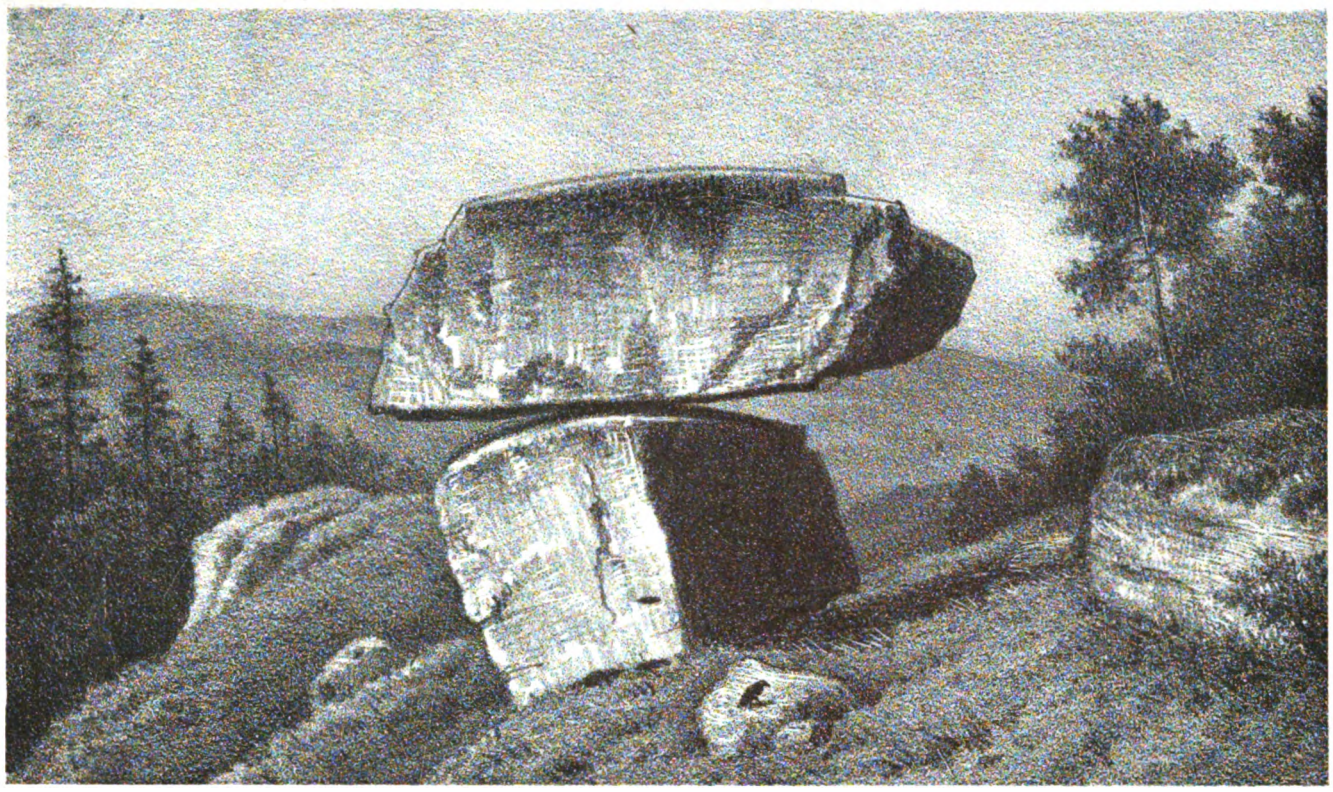
ABRI EN FORME DE BARQUE (La Bresse)

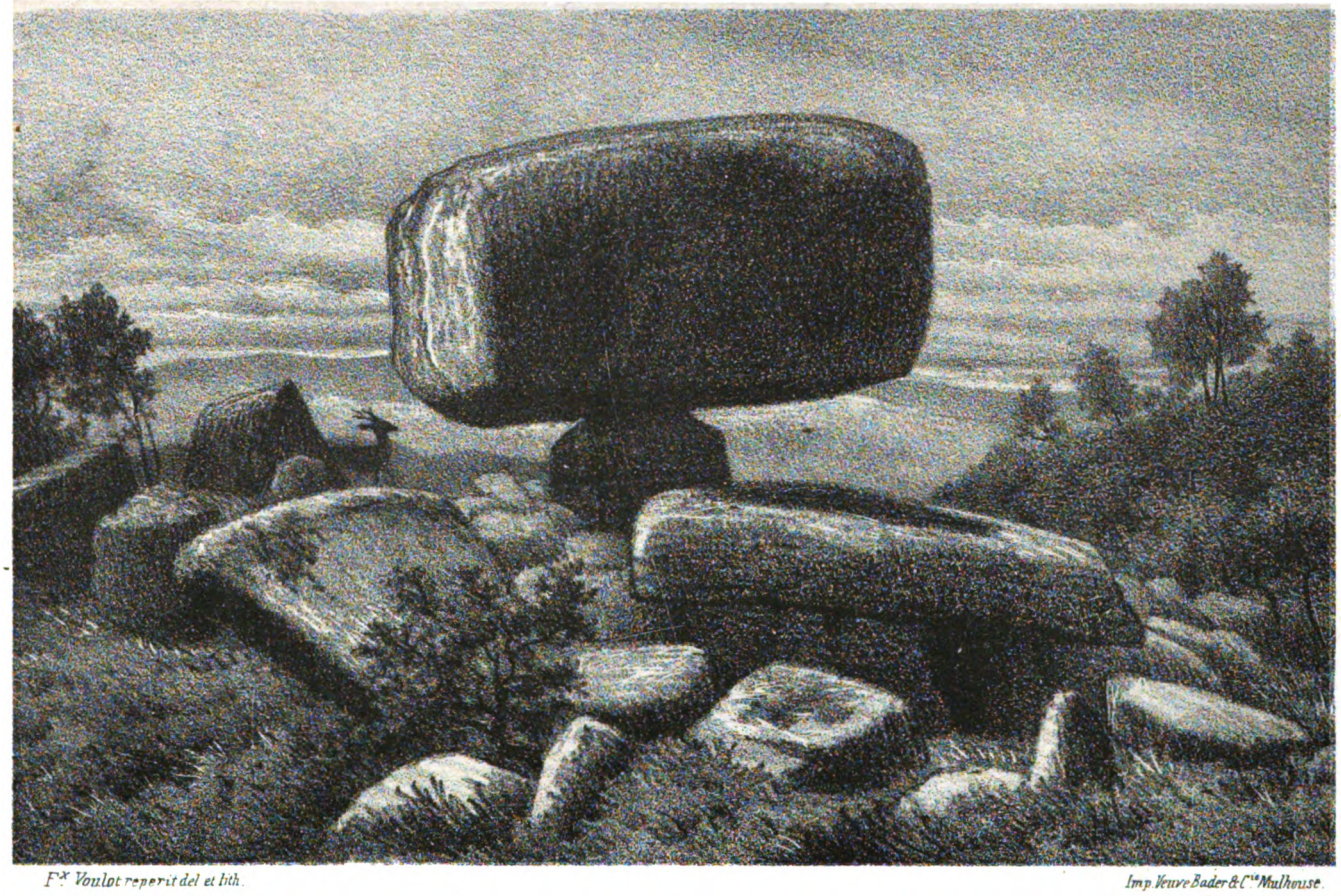
Digitized by Google

Digitized by Google

GRAND TAU (Taennichel)

Pl. XLI.



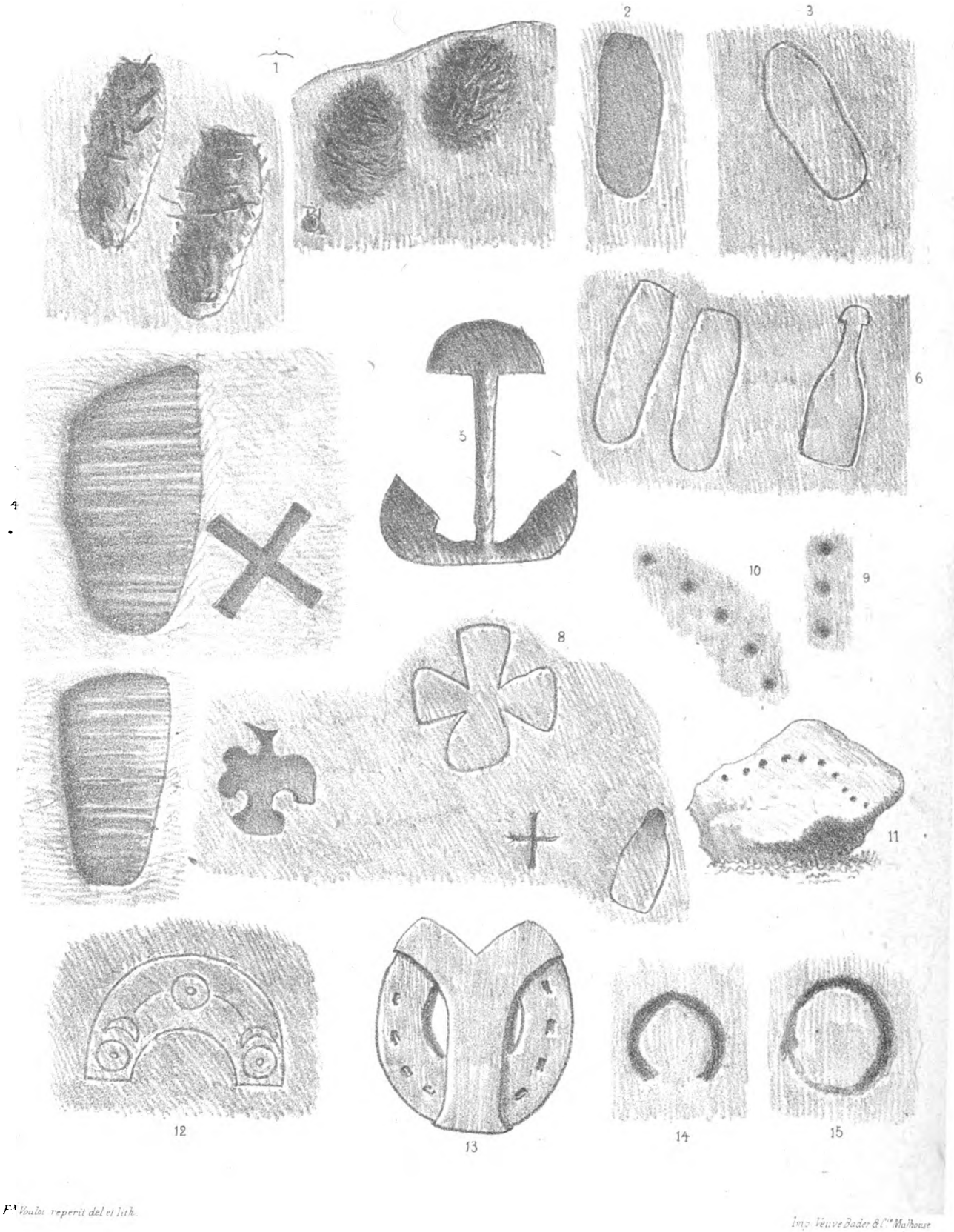


Fx Voulot reperit del et lith. *Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse.*

TAU (Gazon du Faing).

Digitized by Google

Digitized by Google



F.A Voulot reperit del et lith.

Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse

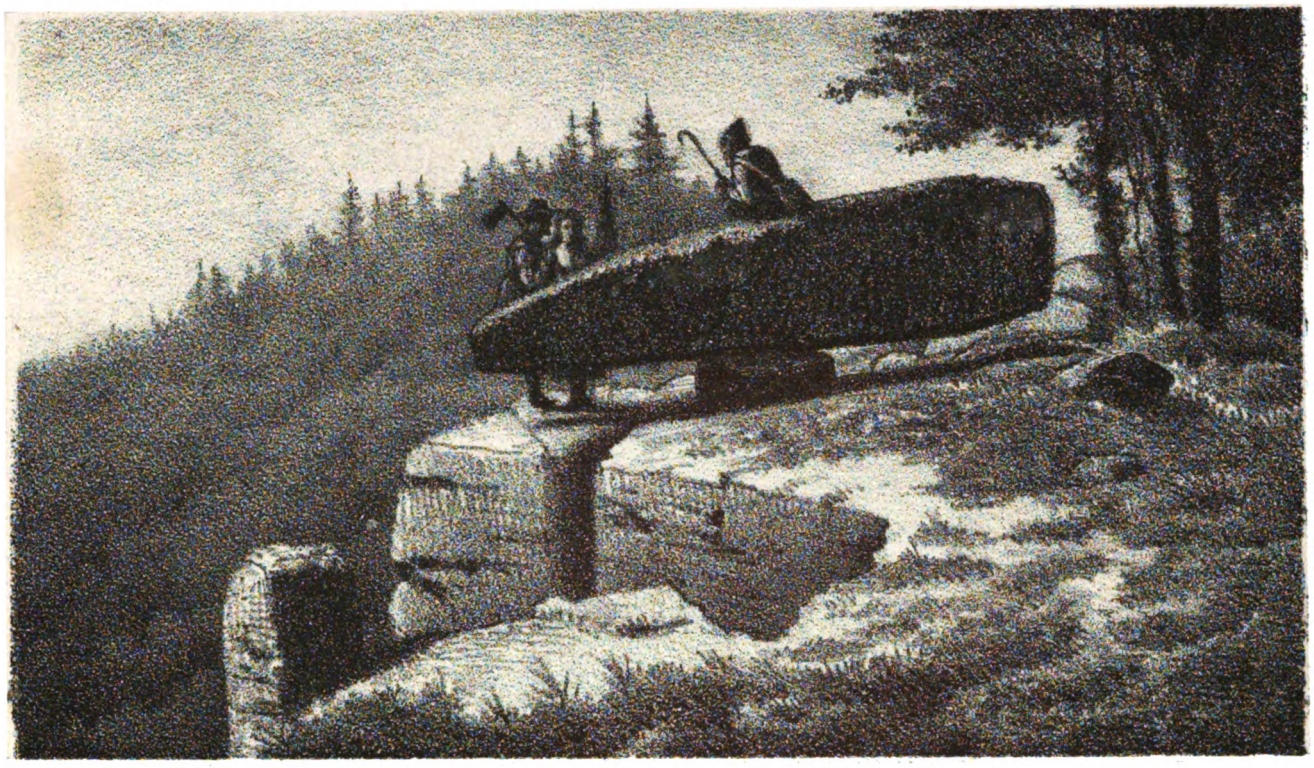
ANCRE, ENTAILLES, &c.

Digitized by Google

Digitized by Google

TAU DU PLATEAU DE L'ELSBERG.

Pl XLIII.



Fx Voulot reperit del et Lith. *Imp Veuve Bader & Cie Mulhouse.*

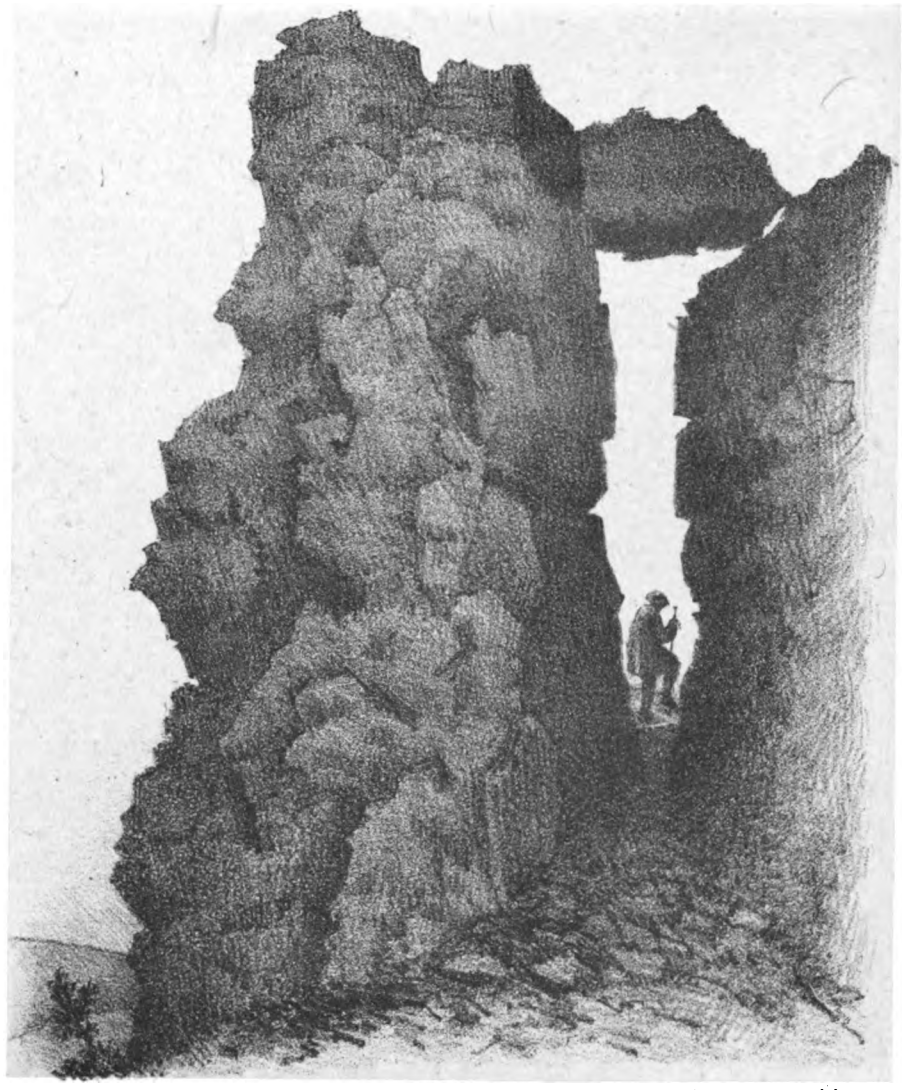
TAU DOMINANT LE SCHLUSSELSTEIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Fr. Voulot reperit, del et lith.

TAU DU LIECHTECK.



Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse.

GRAND DOLMEN A GALERIE
(Schlusselstein)

Digitized by Google

Digitized by Google

PL. XLV.

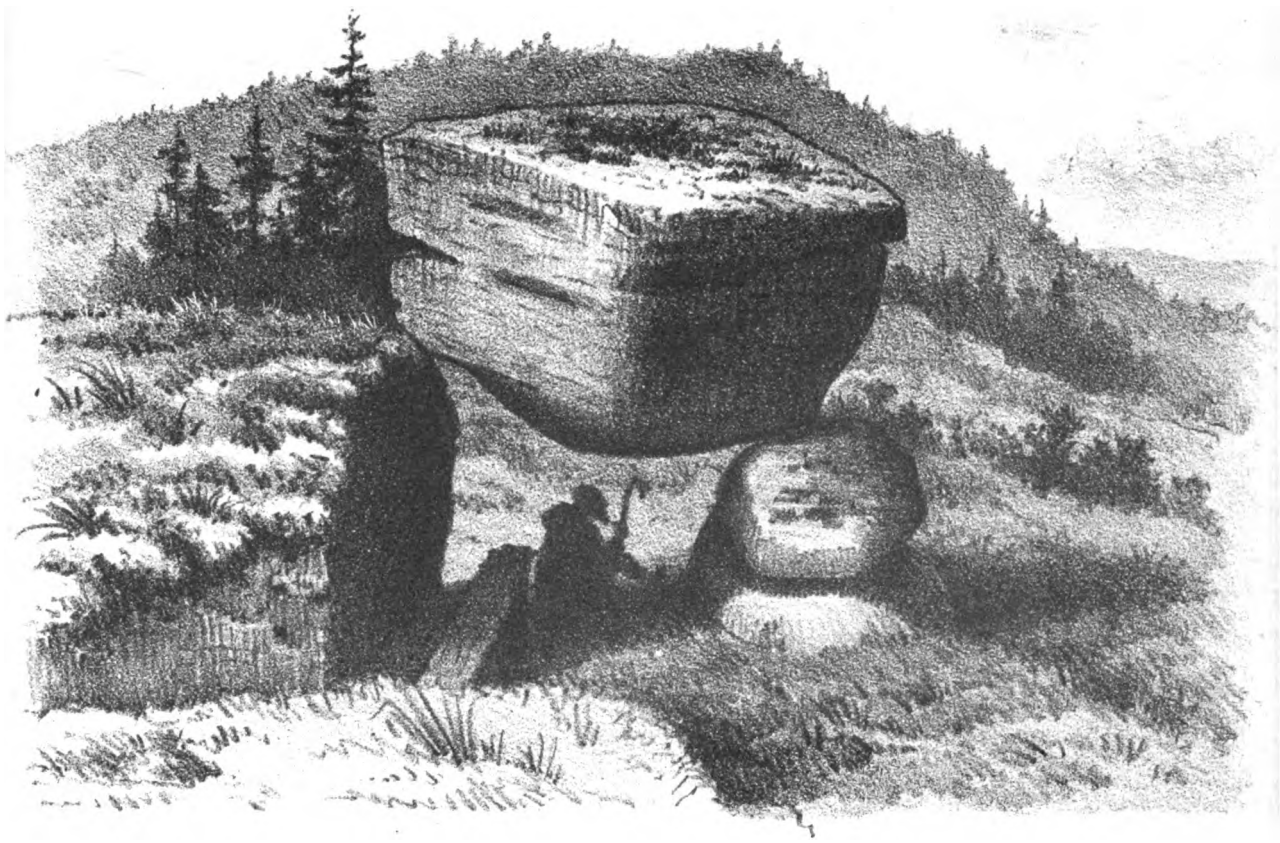
Fx Voulot reperit del et lith. Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse.

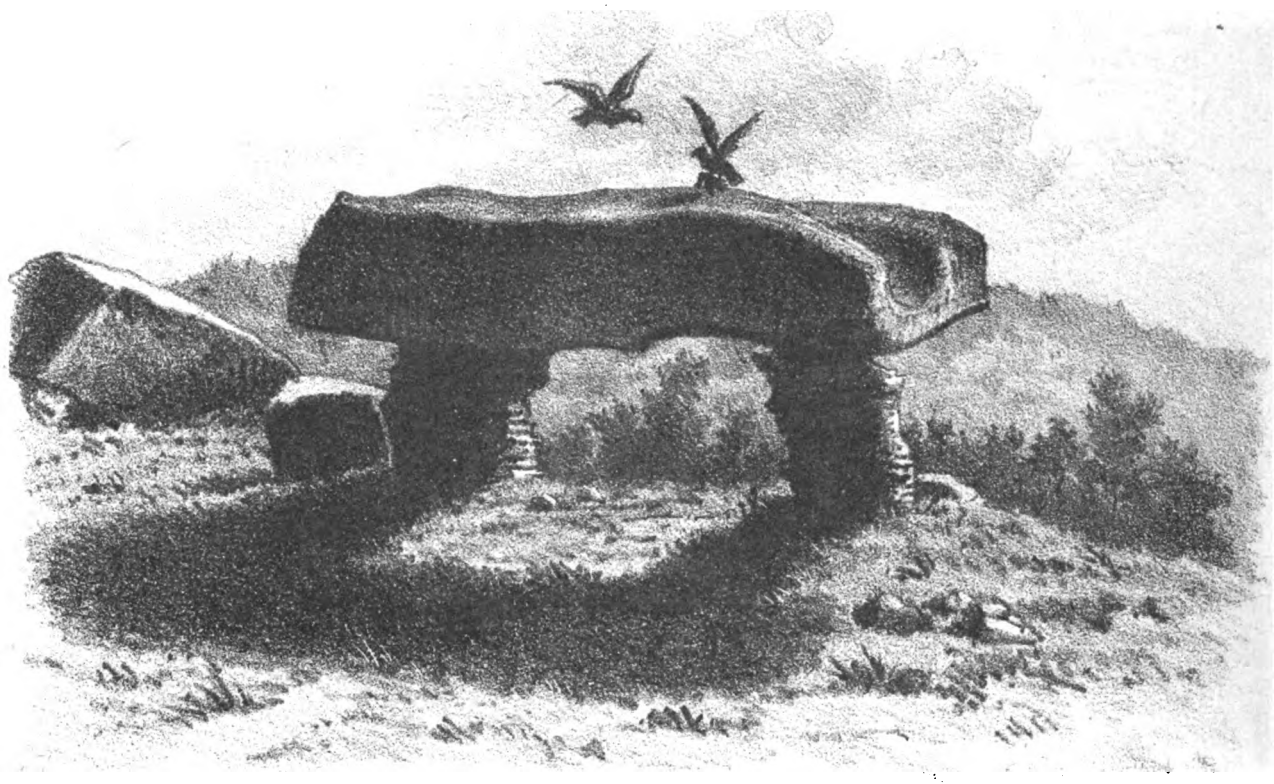
GRAND DOLMEN A GALERIE
(Ste Odile.)

Digitized by Google

Digitized by Google

DOLMEN A JOUR EN FORME DE MARMITE. Pl. XLVI.





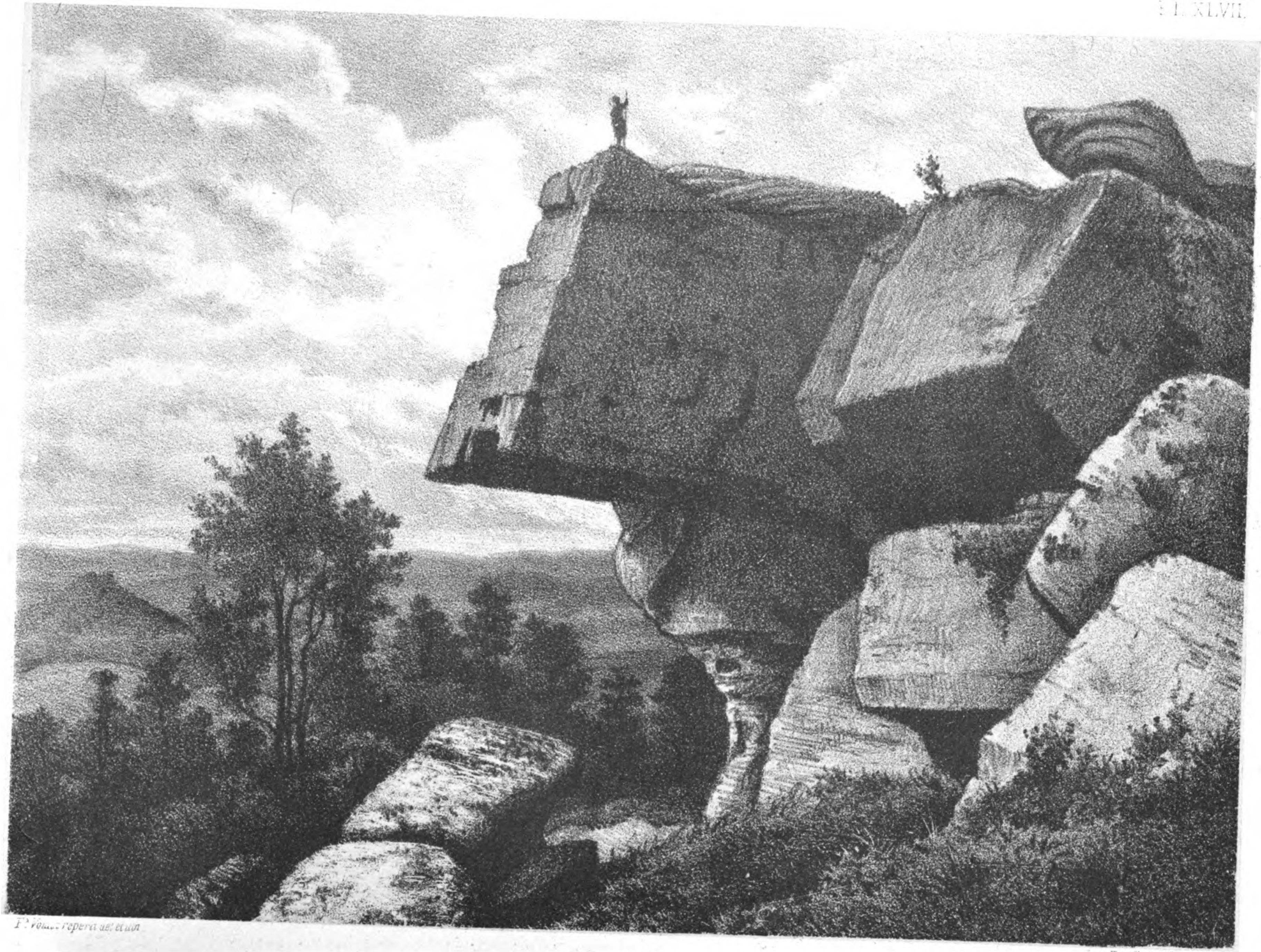
F^x Voulot reperit del et lith. Imp Veuve Bailet & Cie Mulhouse

DOLMEN A JOUR : LA TABLE

Digitized by Google

Digitized by Google

Pl. XLVII.



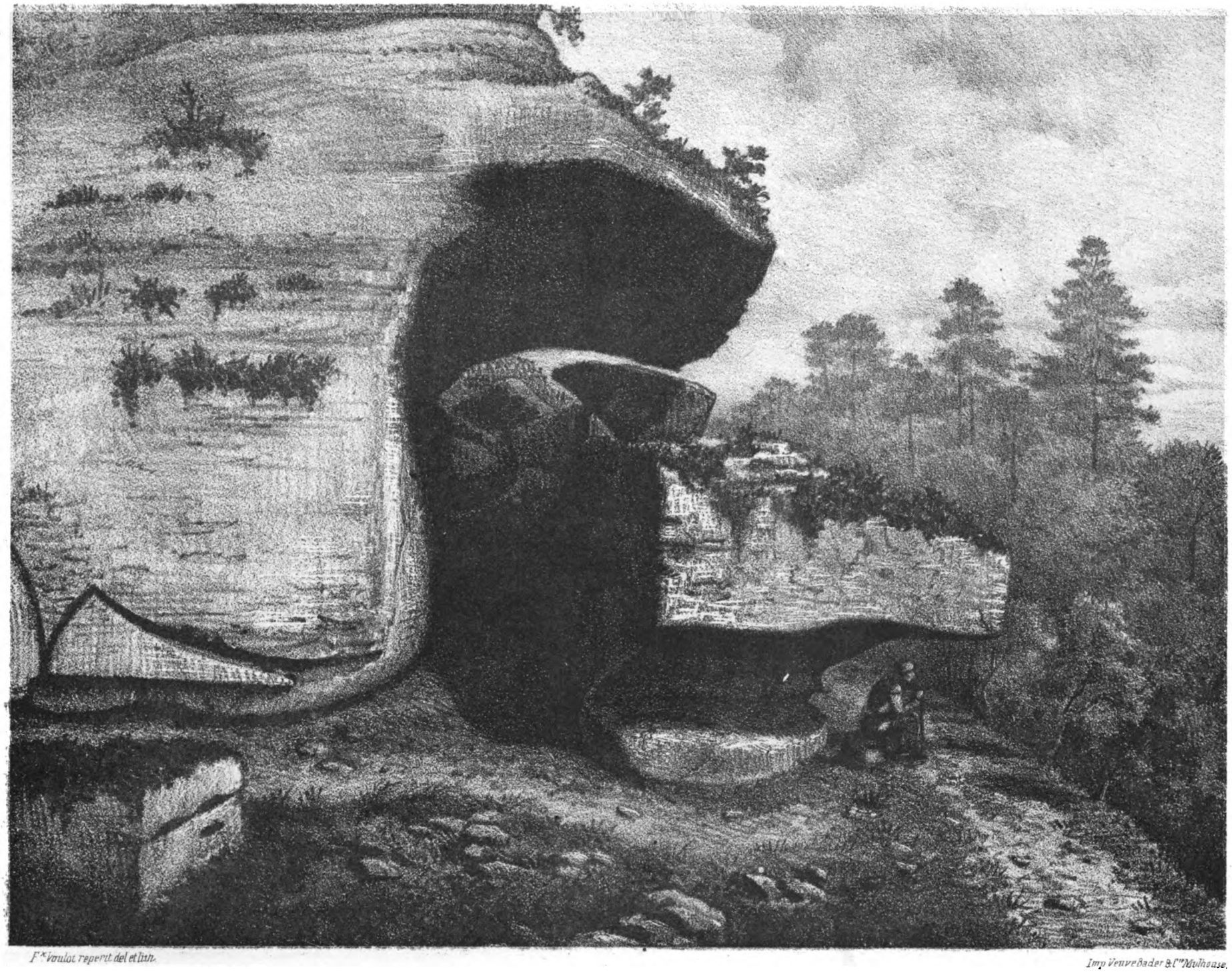
F. Voulot repert. del. et lith.

Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse

ROCHE DES GÉANTS AU TAENNICHEL

Digitized by Google

Digitized by Google



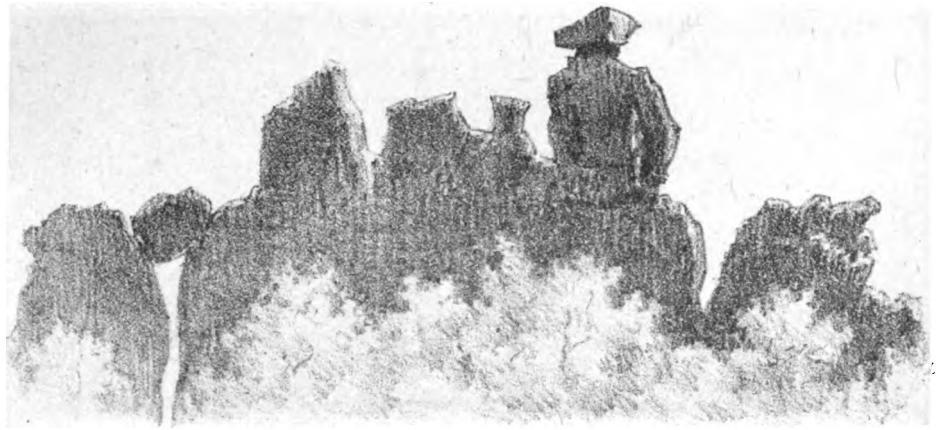
F.X Voulot reperit. del et litt.

Imp Veuve Bader & Cie Mulhouse.

ABRI-MONUMENT, Pointe nord de l'Elsberg.

Digitized by Google

Digitized by Google



F.t Voulnt reperit del et lith.

LE SCHLUSSELSTEIN
Deux aspects figurés

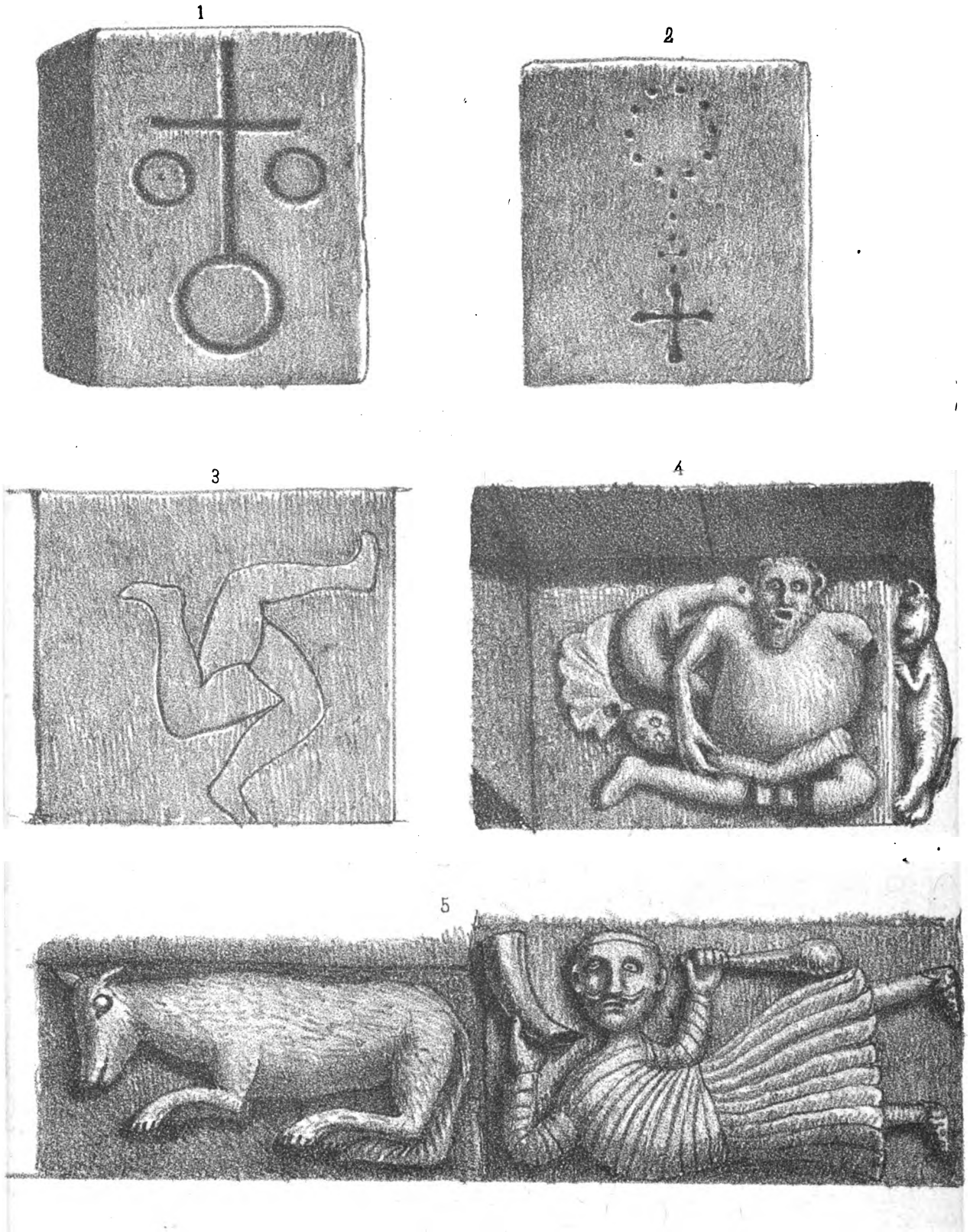
Imp. Veuve Bader & C.ie Mulhouse

MENHIR DE LA SPILL, DIT LA FEMME

Digitized by Google

Digitized by Google

Pl. L.



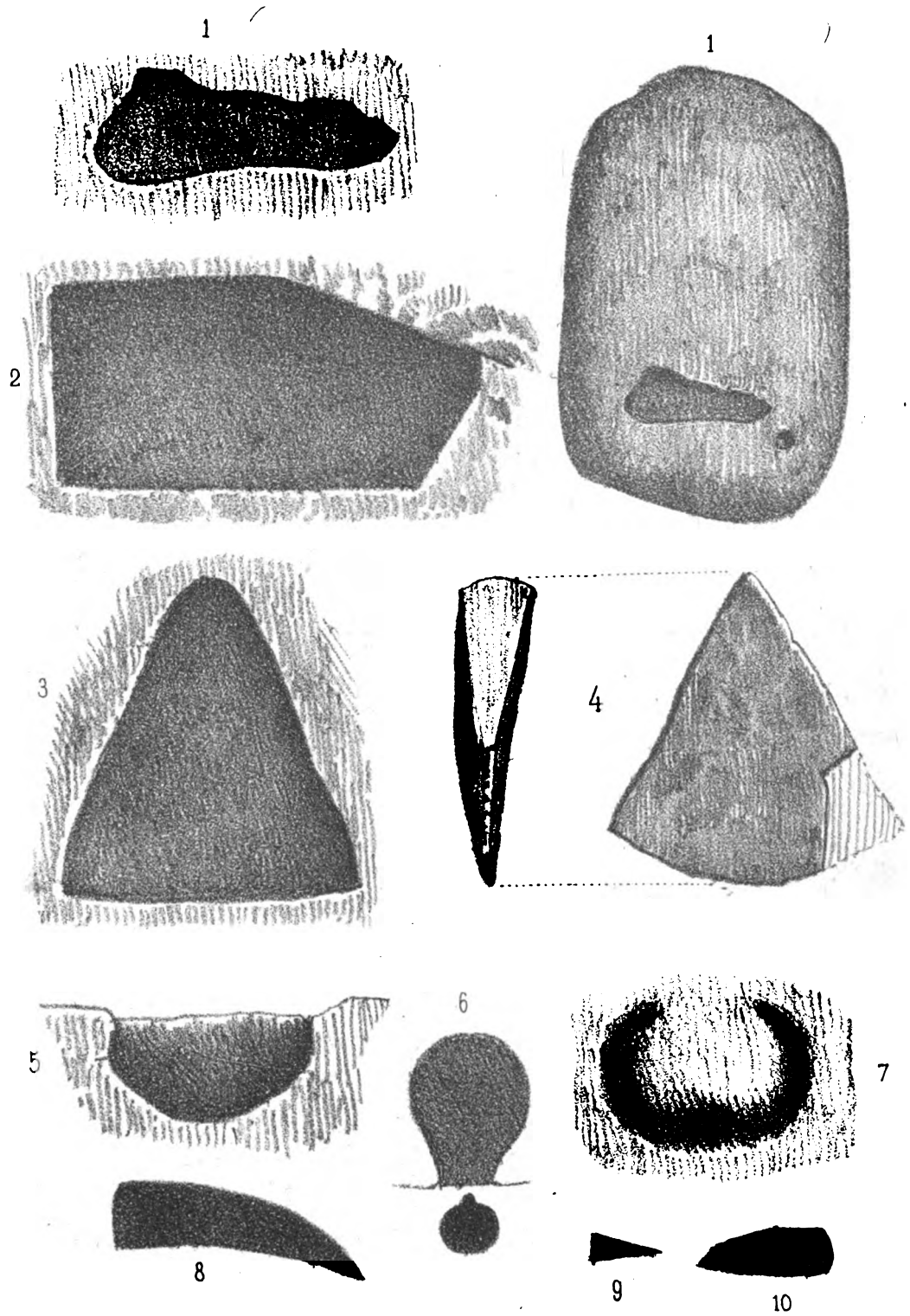
F.x Voulot reperit del. et lith.

Impr. Veuve Bader & Cie Mulhouse

CULTE DE BEL, LA TRIADE, &a.

Digitized by Google

Digitized by Google



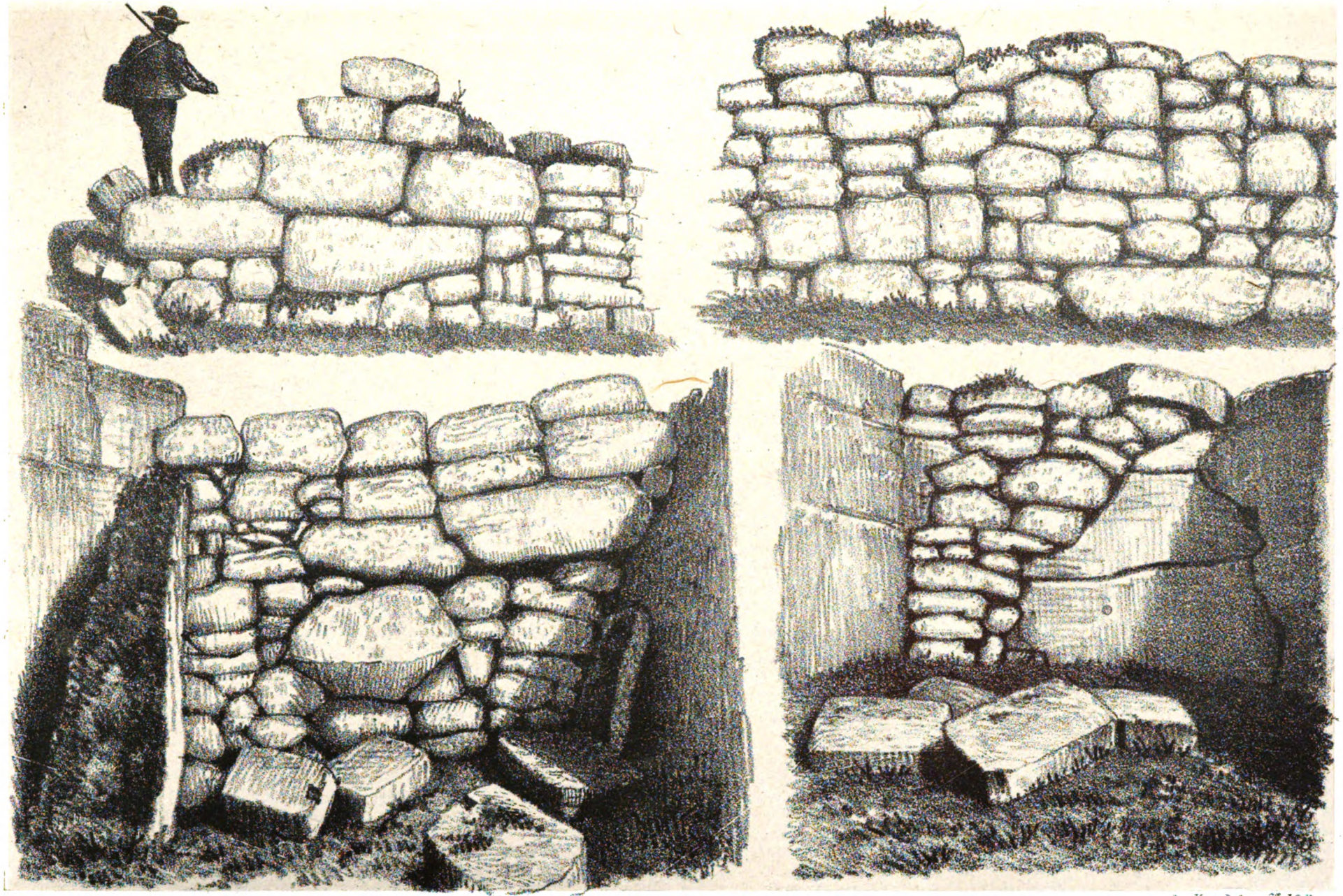
F.x Voulot reperit del. et lith.

Impr. Veuve Bader & Cie Mulhouse

EMPREINTES et ENTAILLES SYMBOLIQUES. HACHE de PIERRE.

Digitized by Google

Digitized by Google



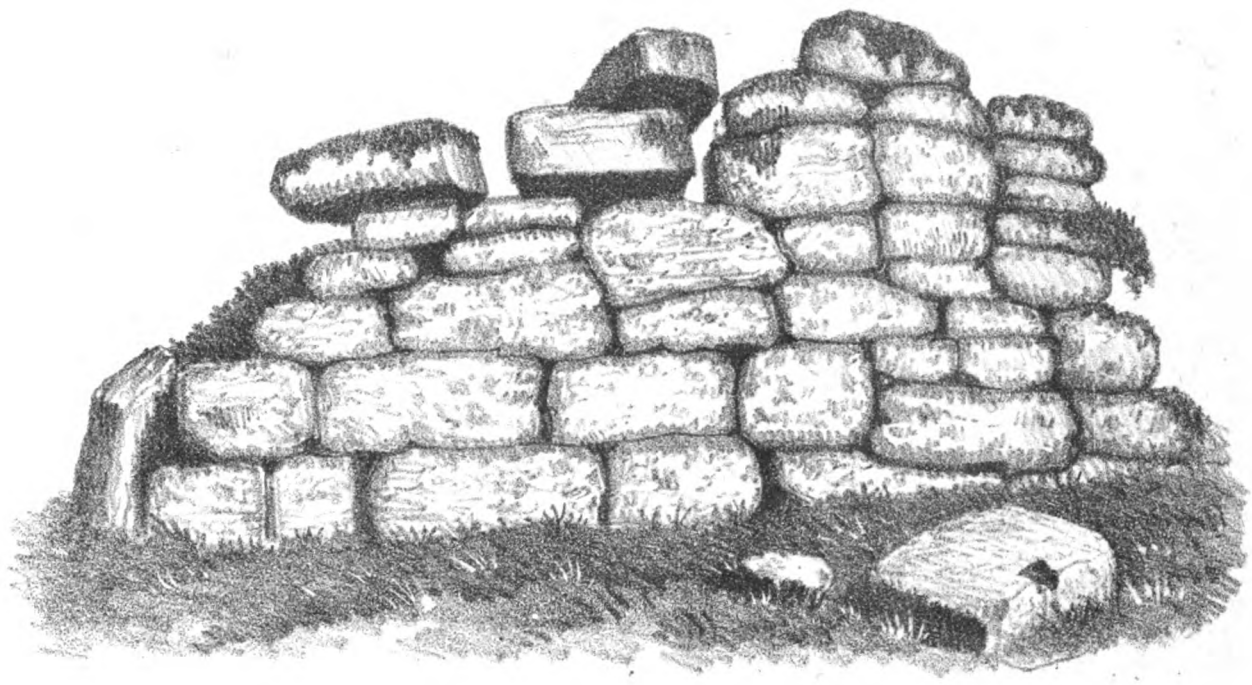
F.x Voulot reperit del et lith

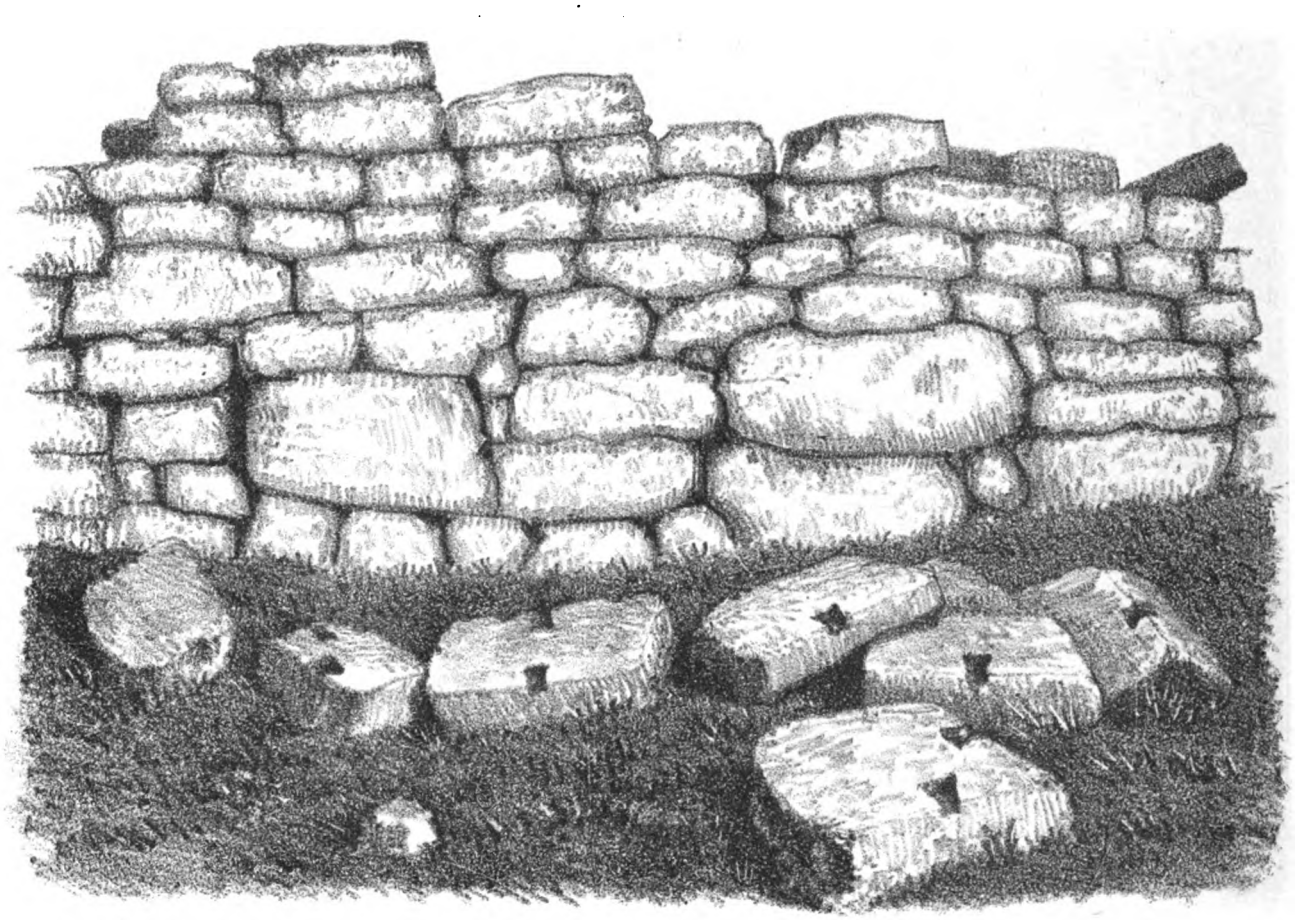
Imp. Veuve Bader & C.ie Mulhouse

MURS PÉLASGES DE S.te ODILE, 1.ère ET 2.me ÉPOQUE

Digitized by Google

Digitized by Google





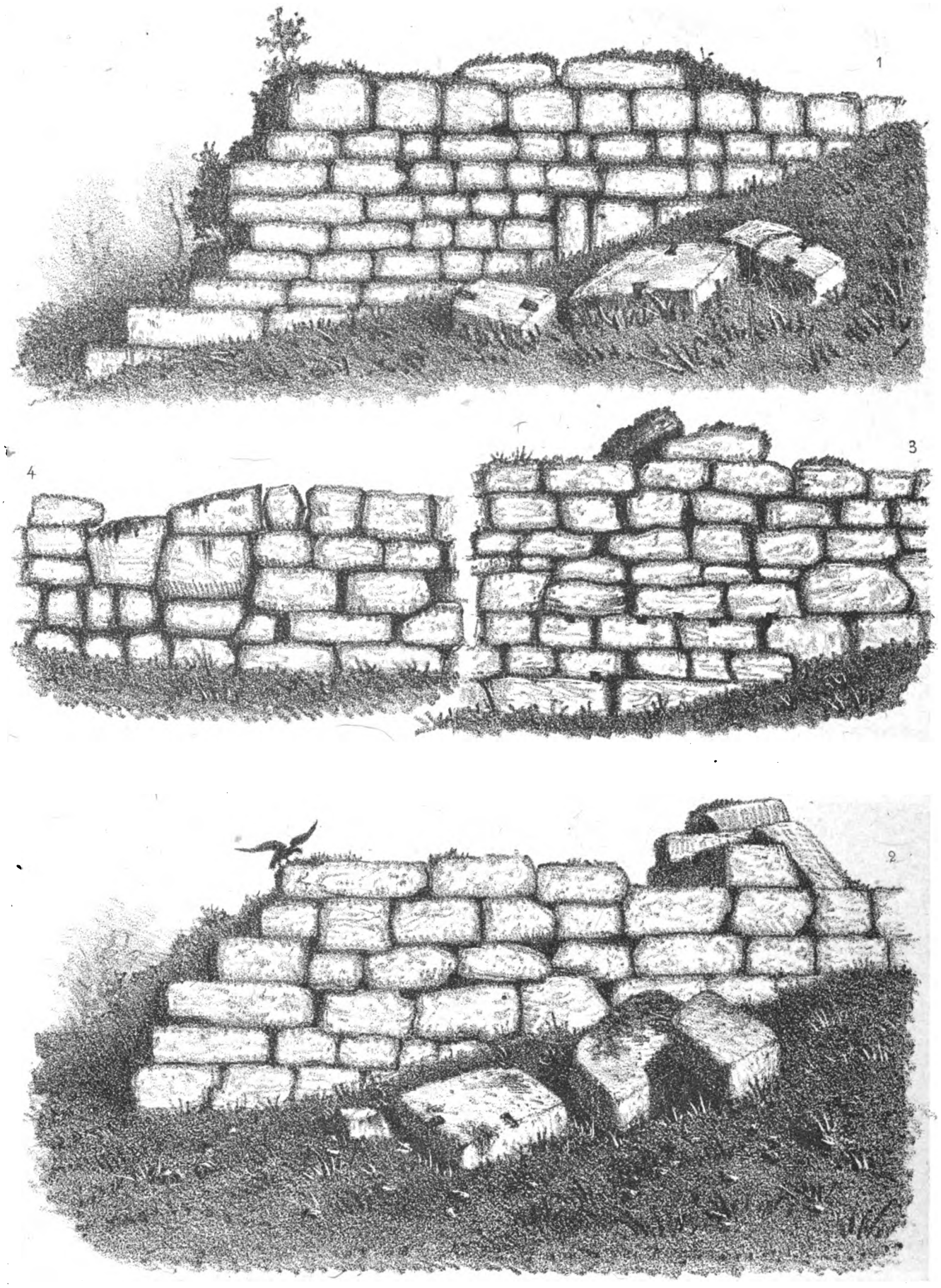
F.x Voulot reperit del. et lith.

Imp Veuve Bader & C.ie Mulhouse.

MURS PÉLASGES DE Ste ODILE, 2me ÉPOQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google



F.t Voulot reperit det et lith

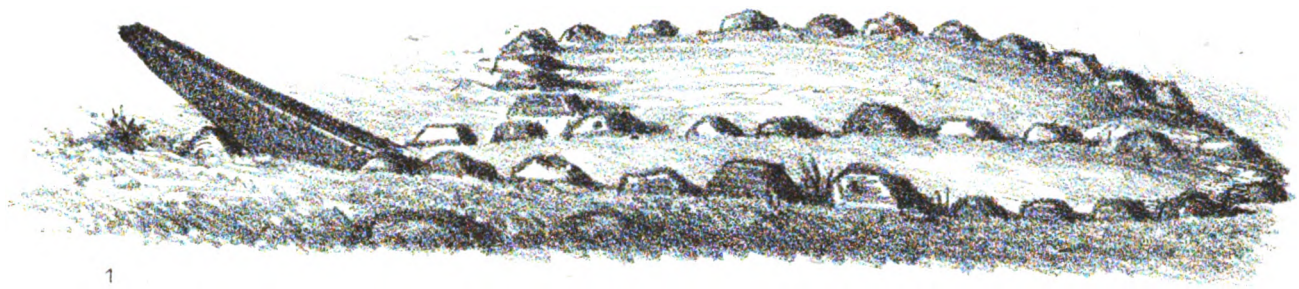
Imp Veuve Bader & Cie Mulhouse.

MURS PÉLASGES, 3ème ÉPOQUE.

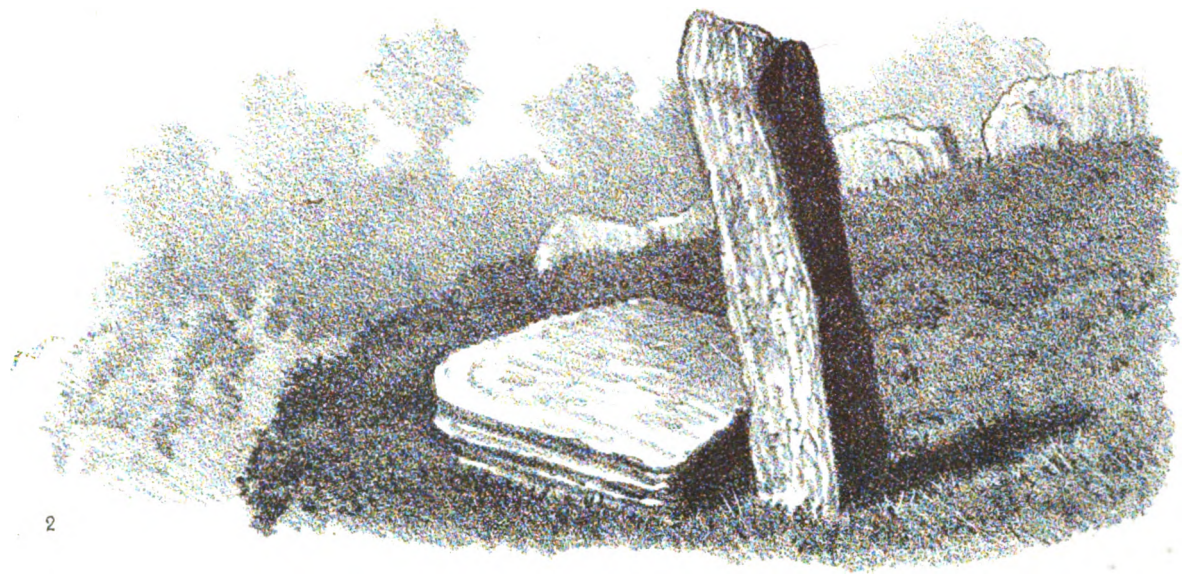
Mur reconstruit, et mur d'imitation.

Digitized by Google

Digitized by Google



1



2

3

4

F^x Voulot reperit del et lith.

Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse.

TOMBE SCANDINAVE EN FORME DE BARQUE

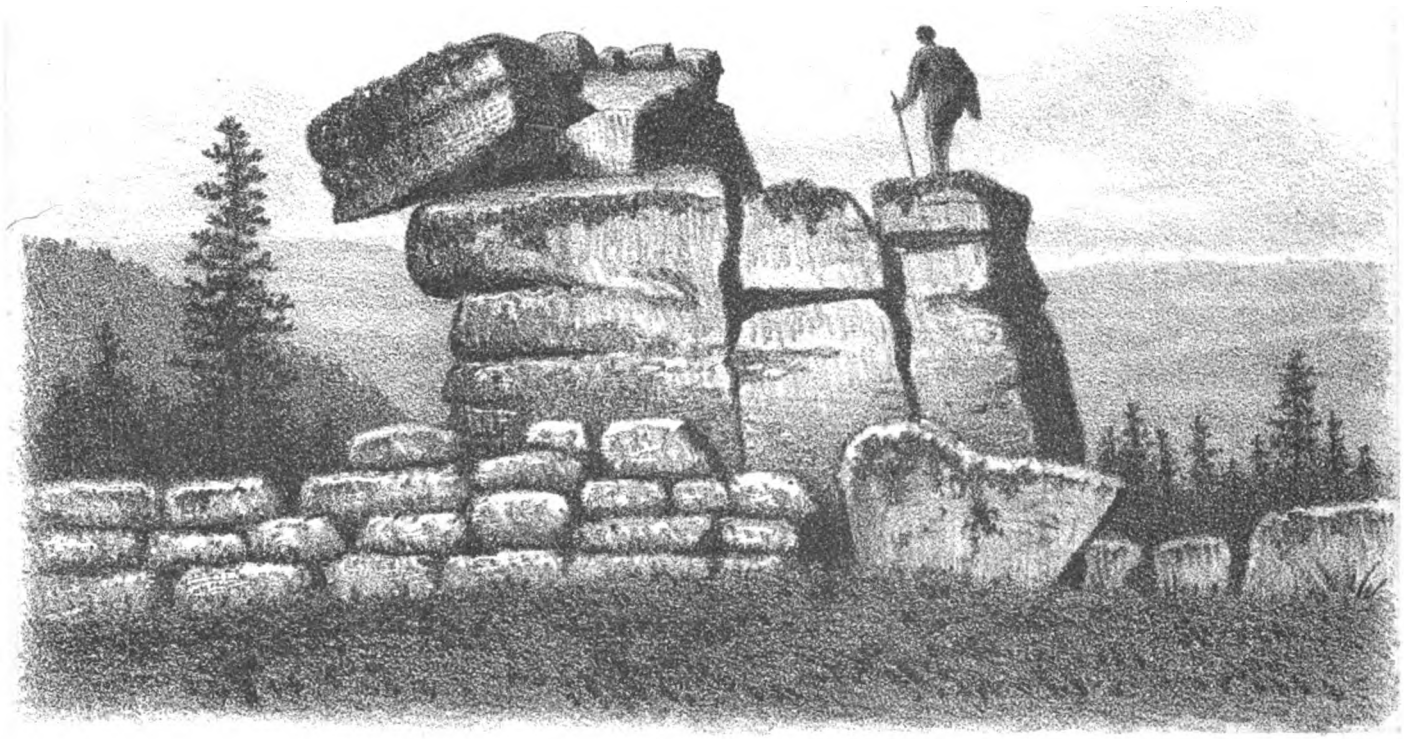
et trois menhirs à Ste Odile.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE HANGESTEIN (Ste Odile).

Pl. LVI.



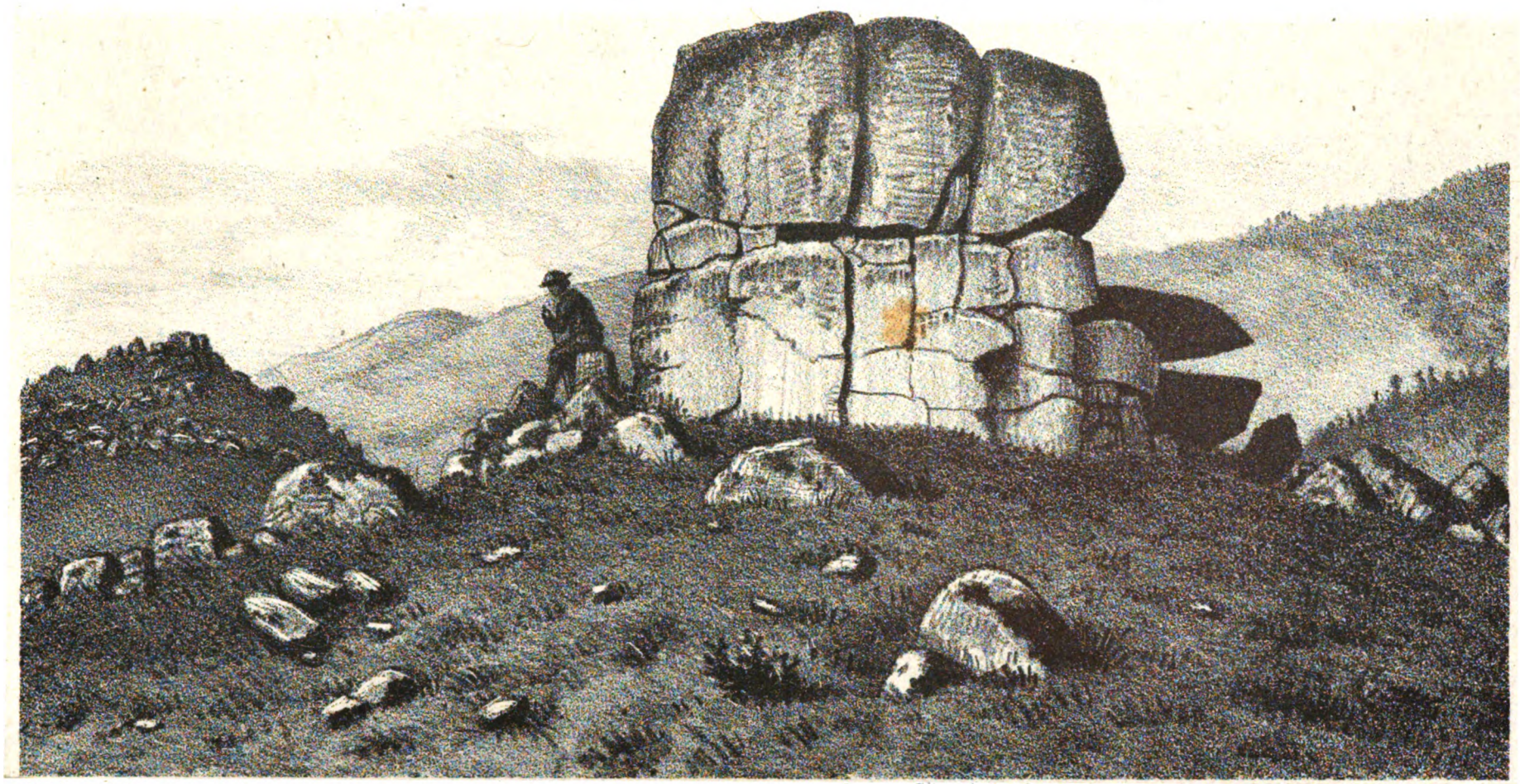
F. Voltot reperit. del. et lith.

Impr. Veuve Bader & Cie Mulhouse

PIERRES ÉQUILIBRÉES DU KOENIGSTUHL

Digitized by Google

Digitized by Google



F.^t Voulot reperit del. et lith.

Impr. Veuve Bader & Cie Mulhouse

LES KATZENSTEIN AU HOHROTHBERG

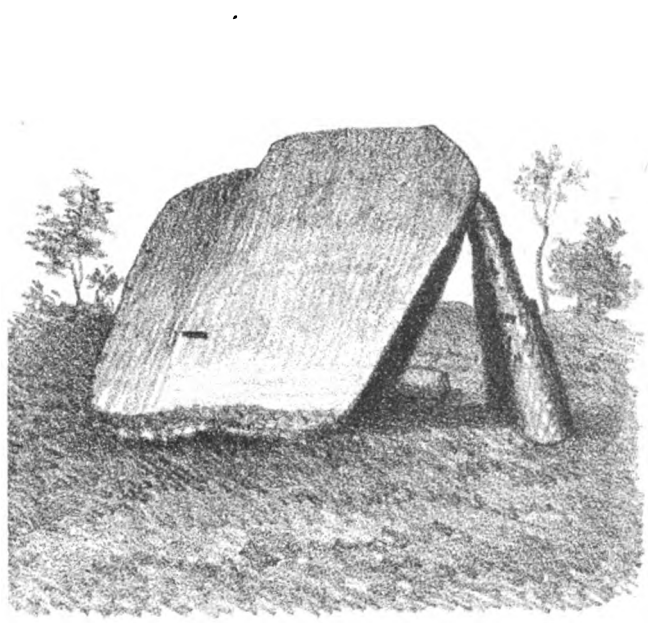
Digitized by Google

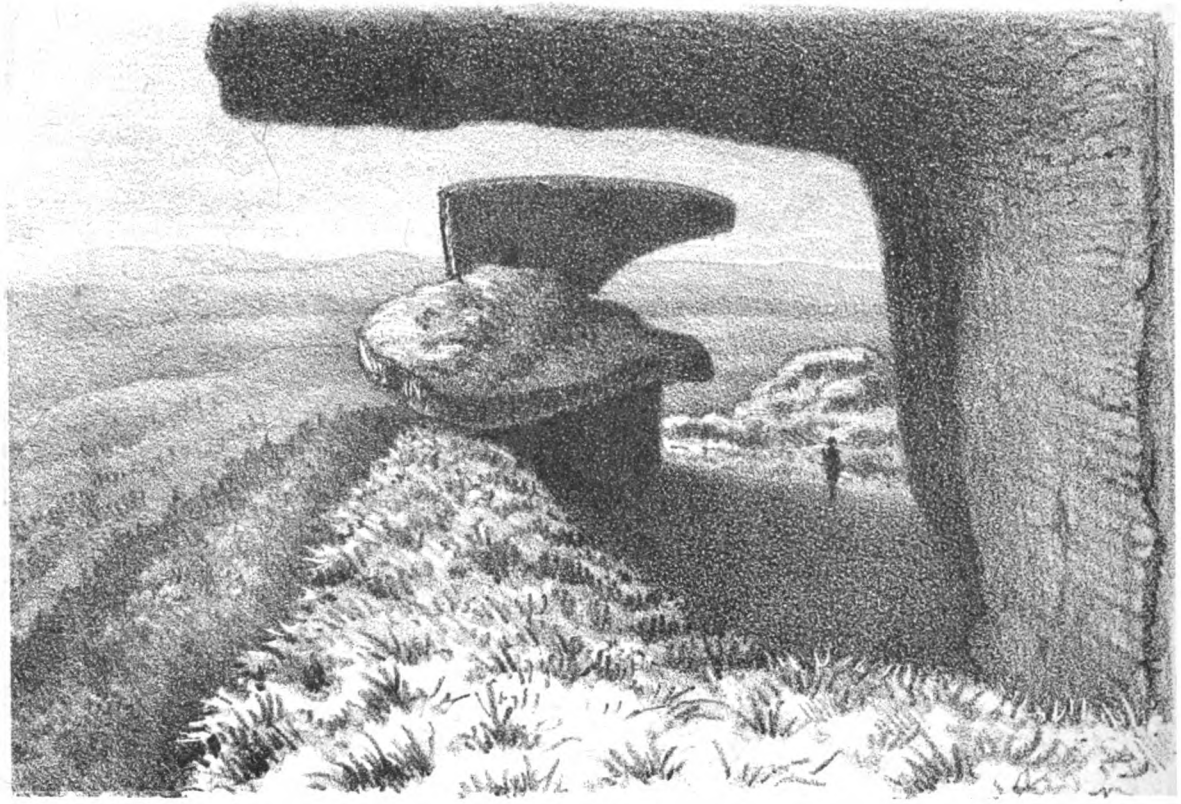
Digitized by Google

ABRI (Taennichel).

ABRI (Elsberg).

Pl LVIII





F.S Voulot reperit del. et lith.

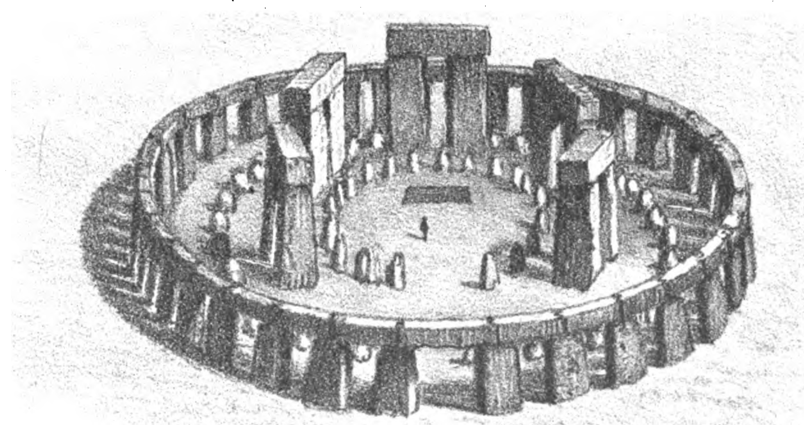
ABRI AVEC EMPREINTE DE HACHE (Elsberg).

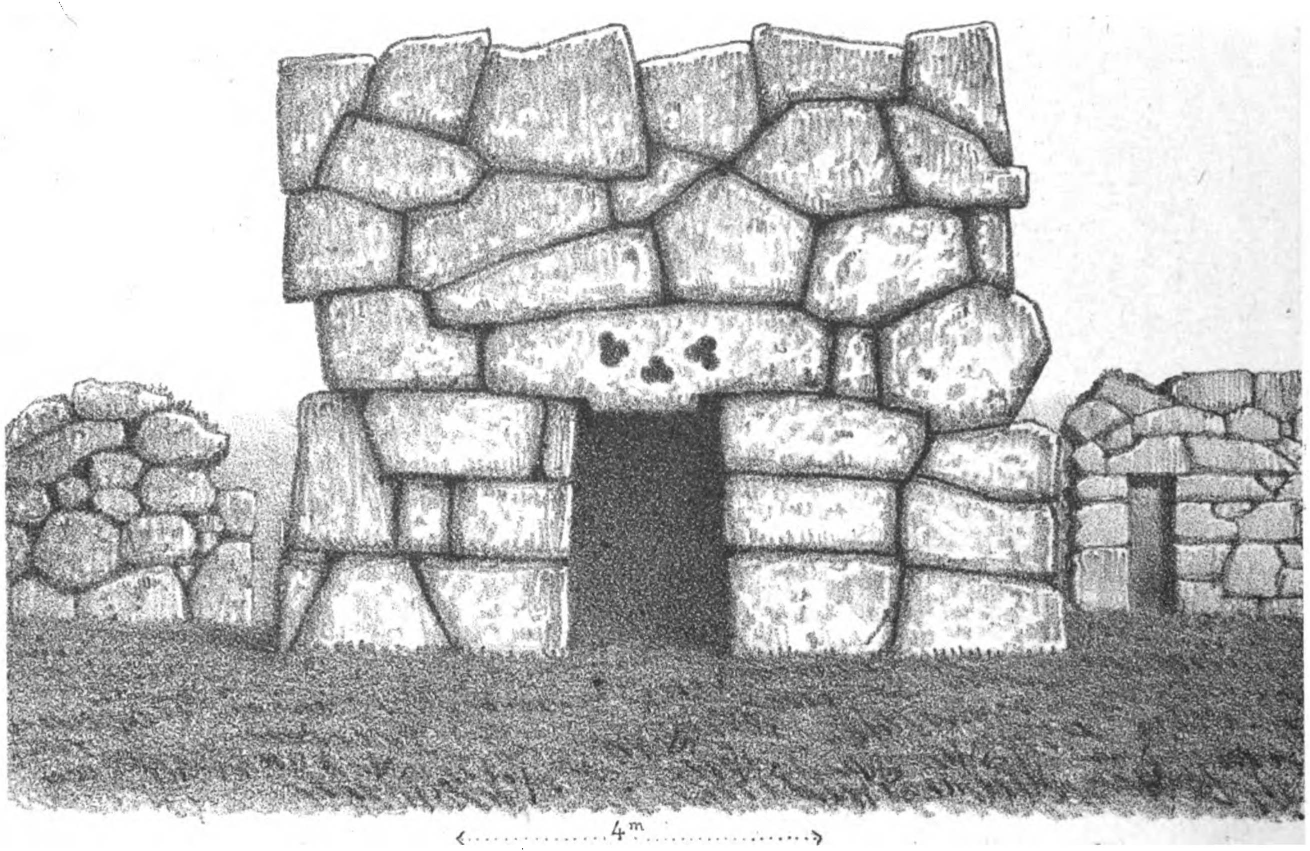
Digitized by Google

Digitized by Google

STONEHENGE.

Pl. LIX





Pl. Vouiot del et lith

MURS PÉLASGES
Lupercal d'Alatri (XVIe Siècle av. J.C).

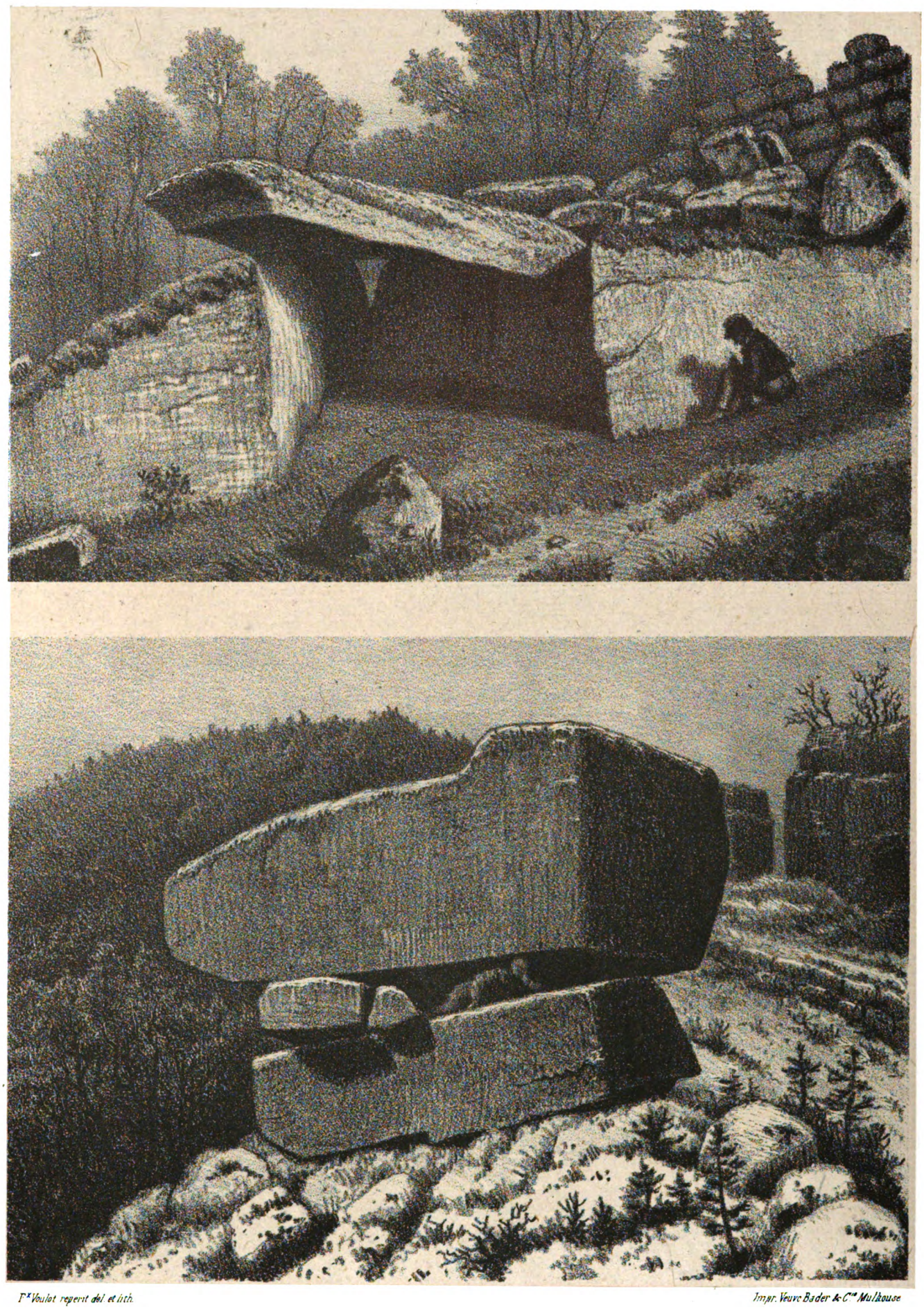
Digitized by Google

Digitized by Google

DOLMEN A Ste ODILE

l'un des soi-disant Monuments druidiques

Pl . LX.



F.x Voulot reperit del et lith.

Impr. Veuve Bader & Cie Mulhouse

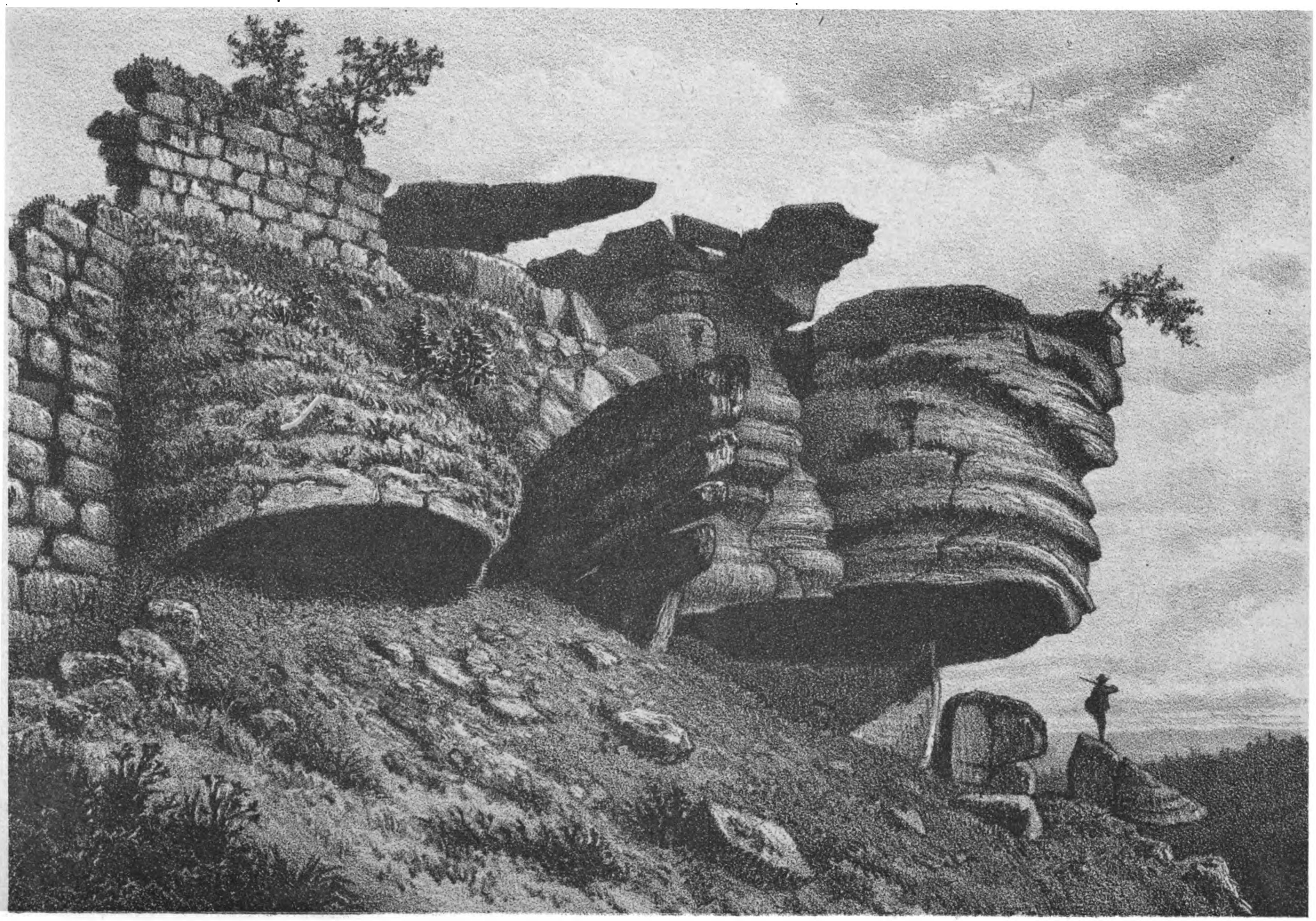
ROCHE EN FORME DE PIED,

calée en demi-Dolmen.

Digitized by Google

Digitized by Google

Pl. LXI

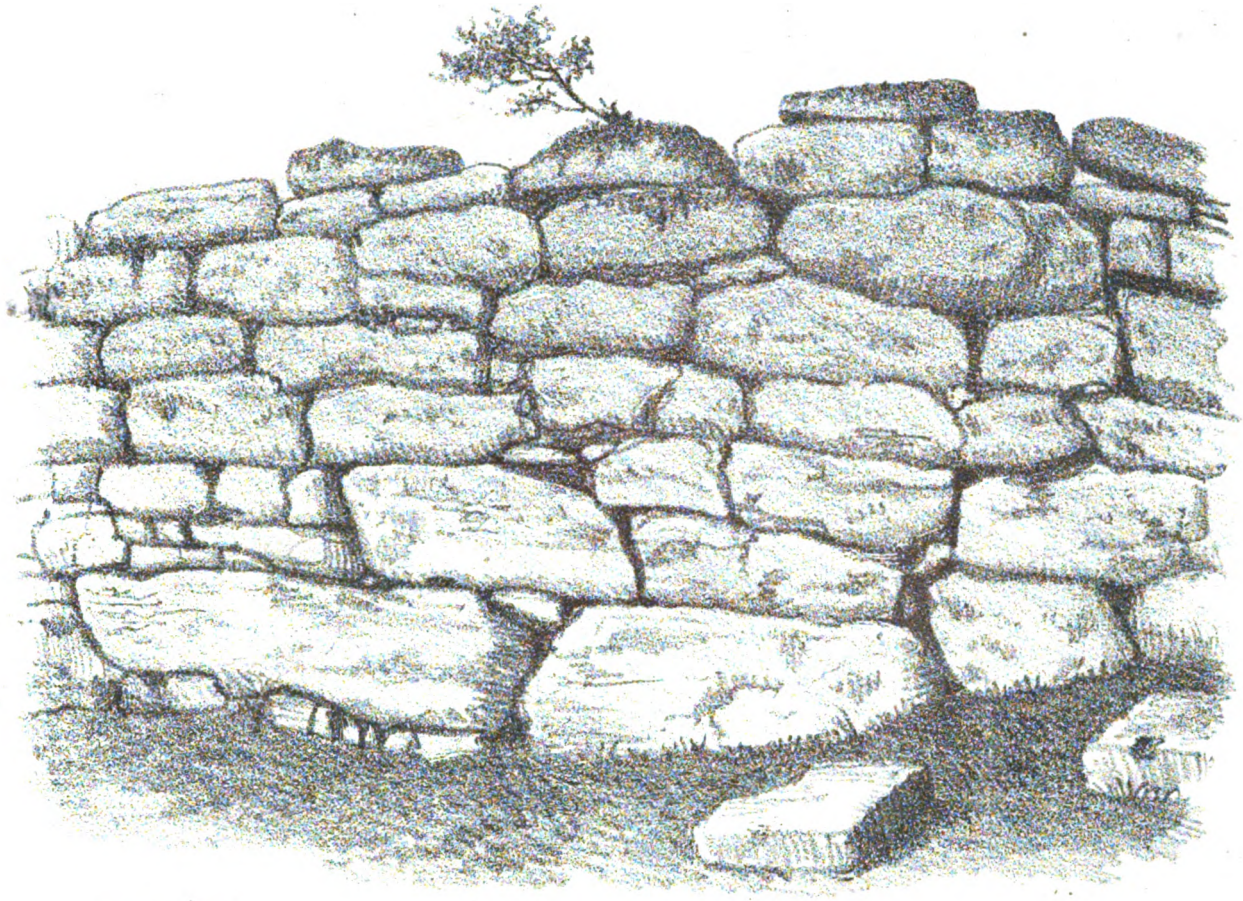


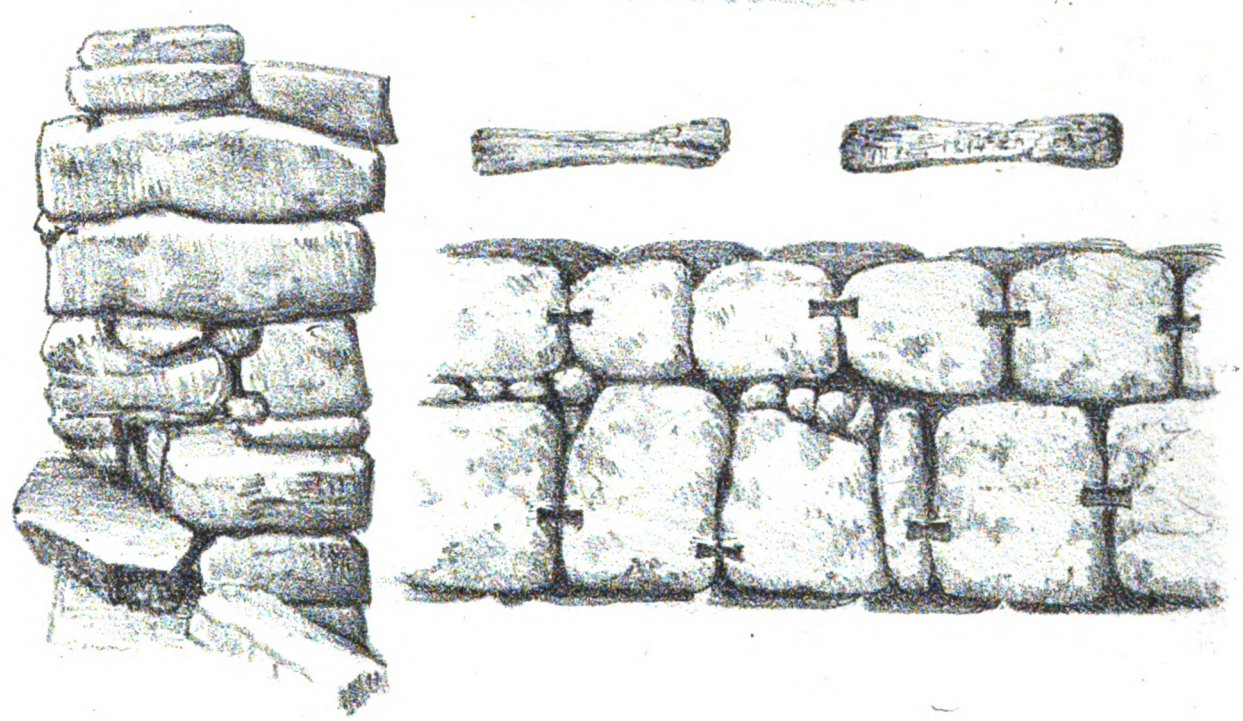
Fr. Voulot reperit del. et lith.   Impr. Veuve Bader & Cie Mulhouse

ABRIS AU STOLLHAFEN (Ste Odile)

Digitized by Google

Digitized by Google





F.t Voulot reperit del et lith

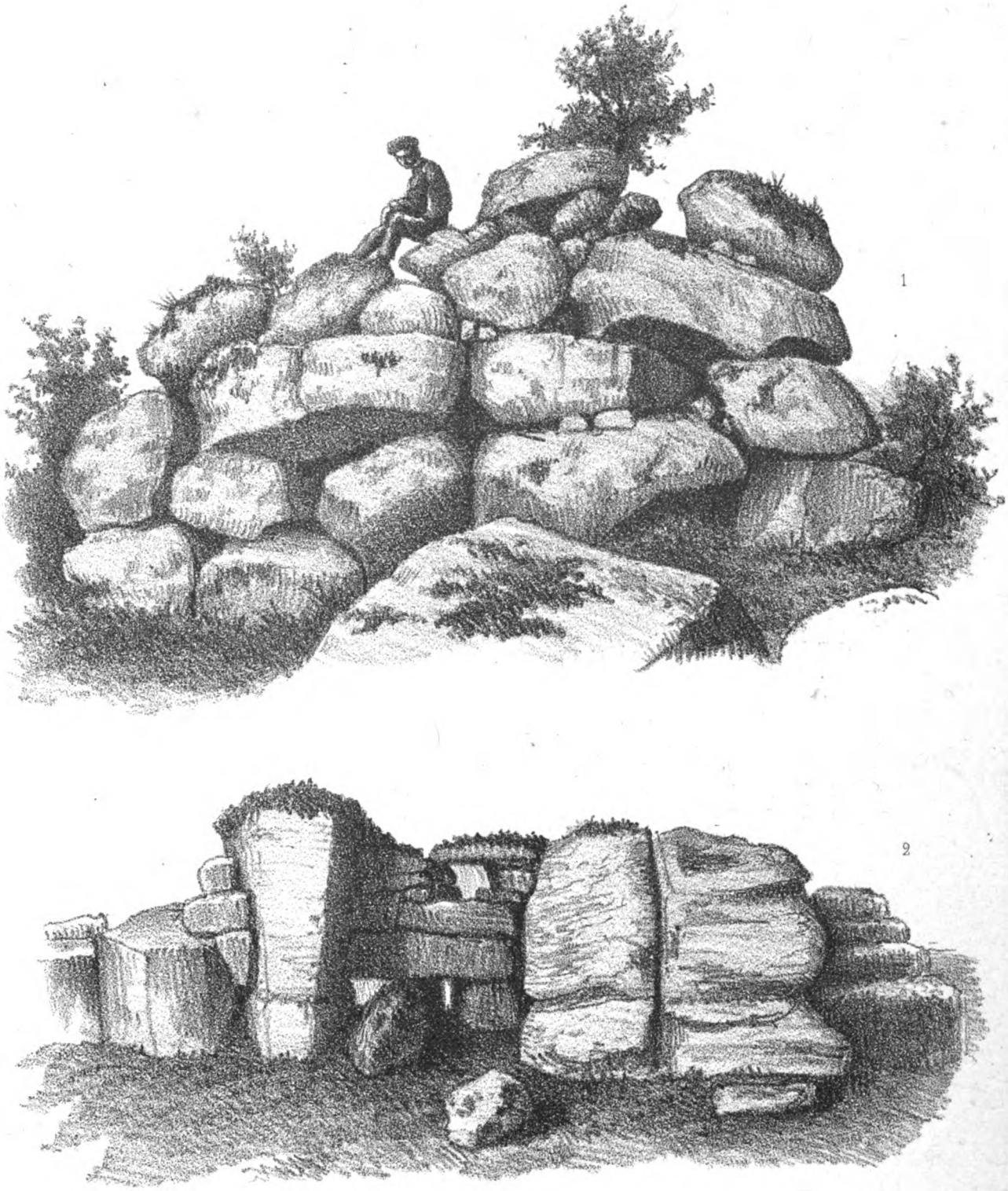
Imp. Veuve Bader & Cie. Mulhouse.

MURS PÉLASGES DE Ste ODILE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Pl. LXIII.



Fr. Voulot reperit. del. et lith.

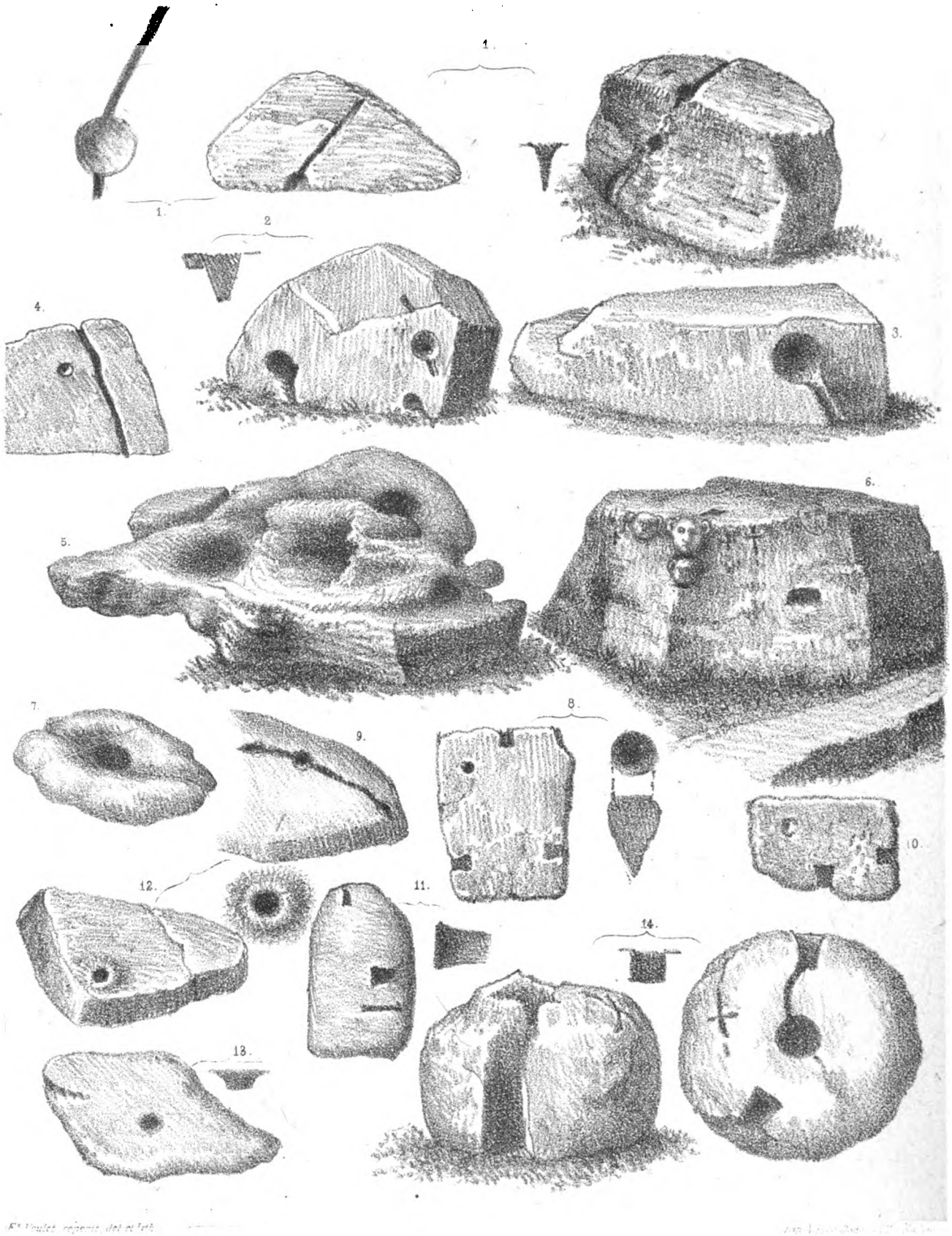
Imp. Veuve Bader & Cie, Mulhouse.

MURS PÉLASGES

1 Landsberg _ 2 Au Seelburg.

Digitized by Google

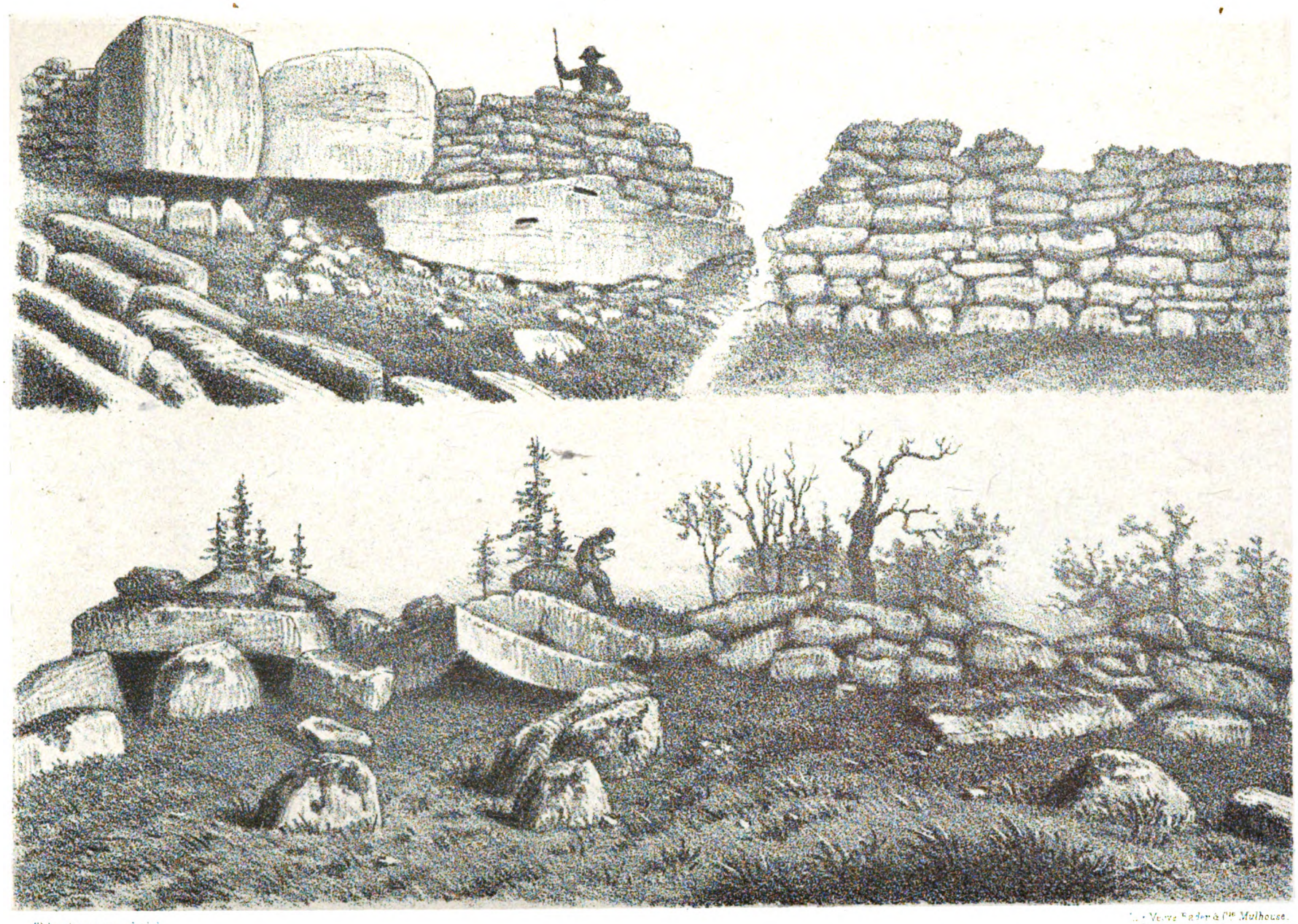
Digitized by Google



AUTELS &ª.

Digitized by Google

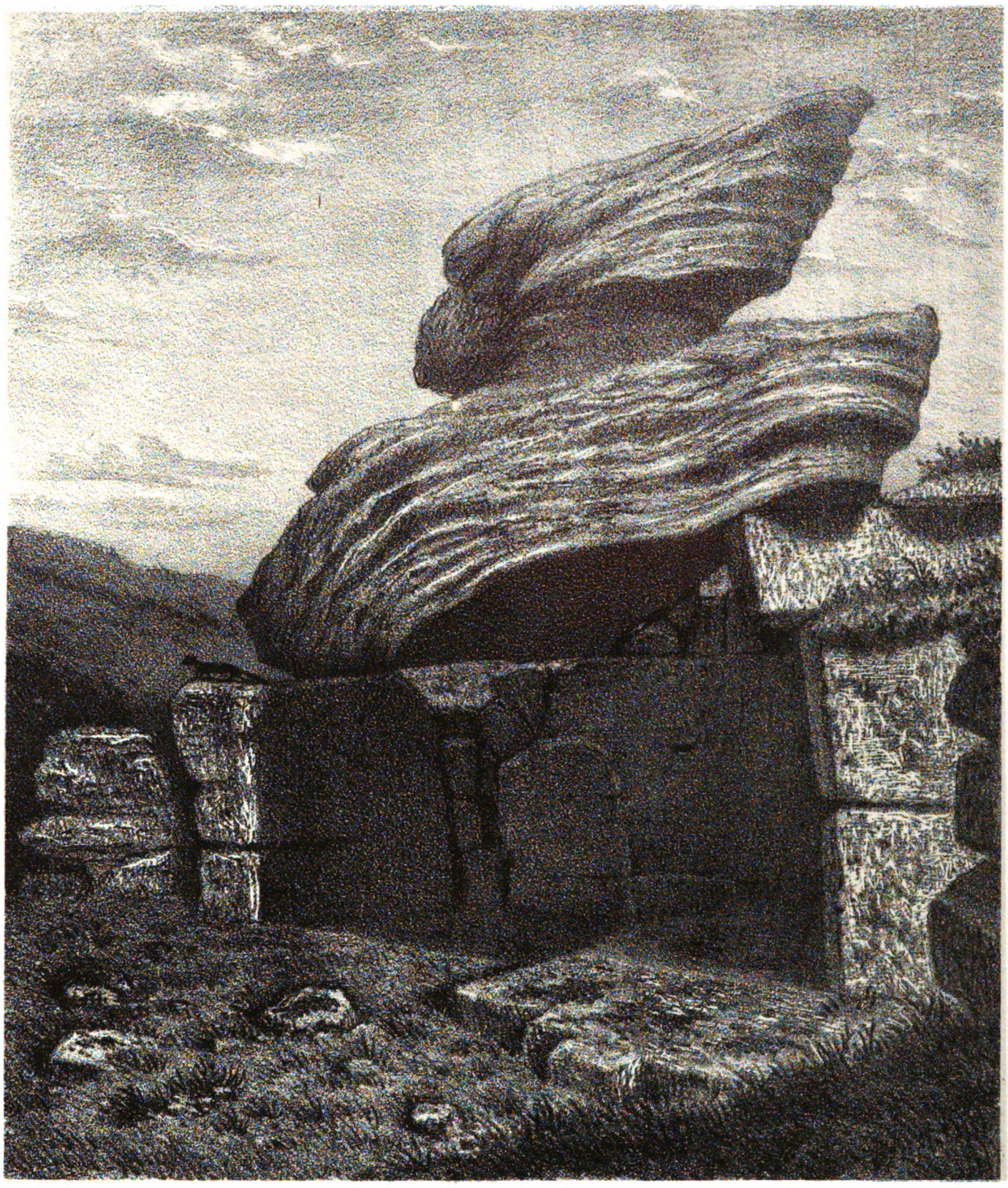
Digitized by Google



MURS PÉLASGES AVEC ABRIS TAILLÉS (au Ziegeberg).

Digitized by Google

Digitized by Google



F.x Voulot rep. del. et lith.

Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse

GRAND ABRI TAILLÉ À MURS CYCLOPÉENS.

(Ste Odile)

Digitized by Google

Digitized by Google

DOLMEN À L'OBERLINGER

Pl. LXVI.

Fx Voulot reper.it del et lith

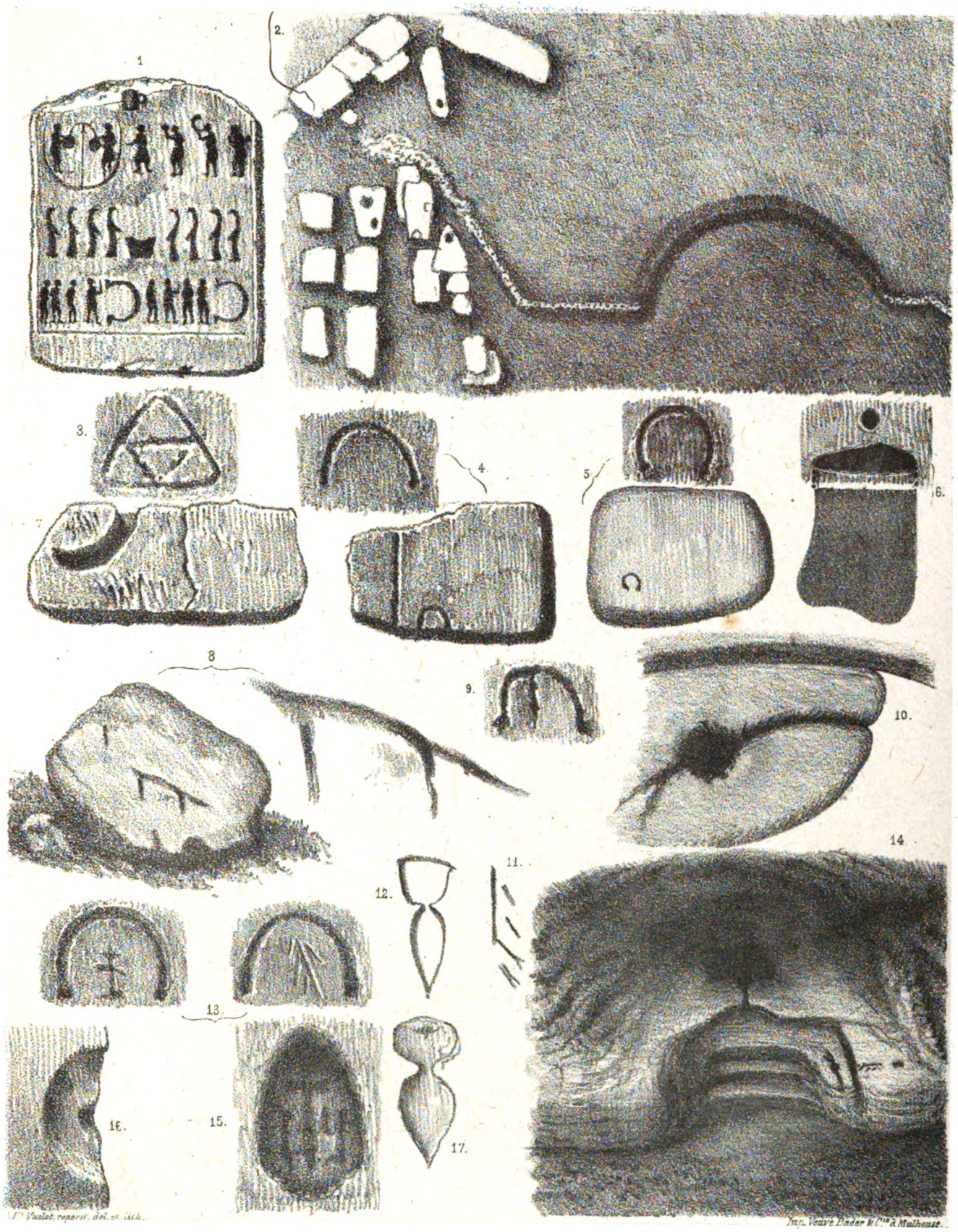
Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse.

TAU DU GAZON DU FAING

(2ème Vue)

Digitized by Google

Digitized by Google



FERS À CHEVAL

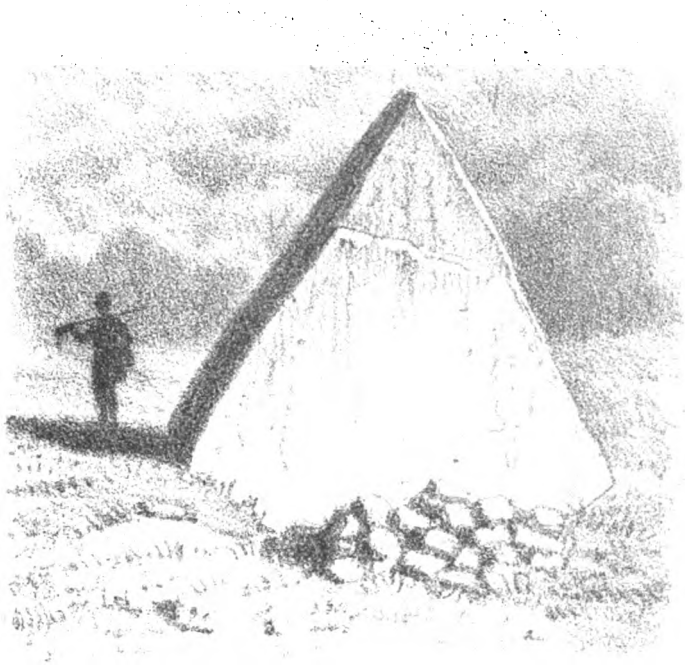
signes préhistoriques &ª

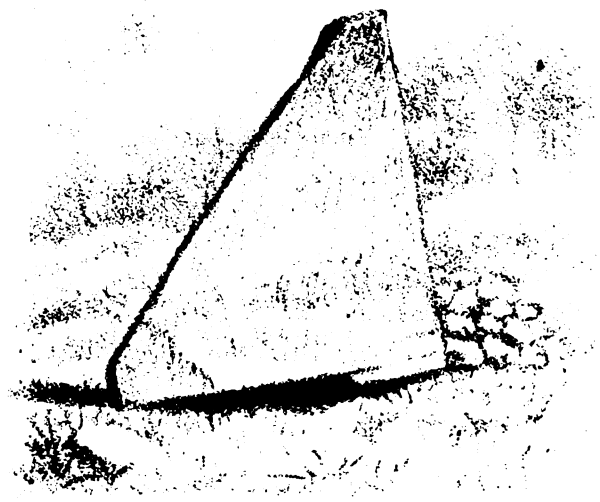
Digitized by Google

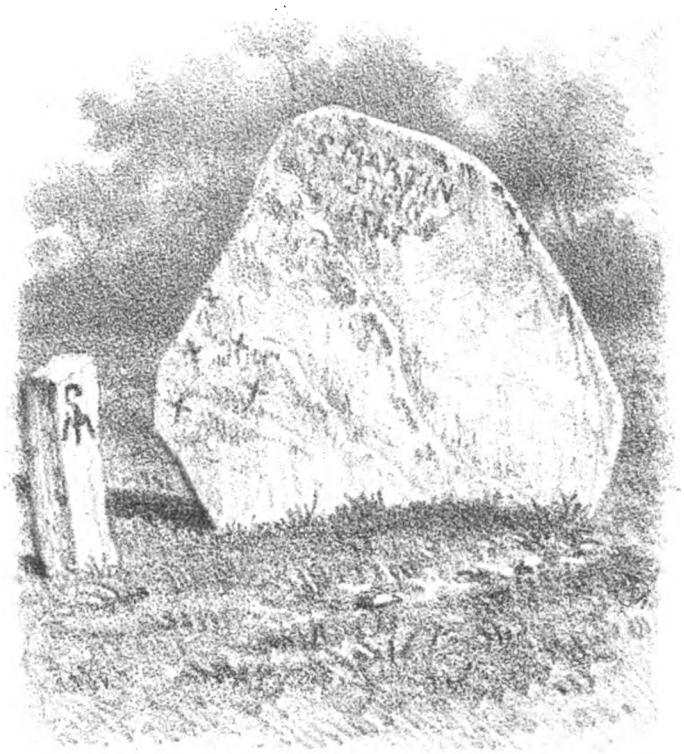
Digitized by Google

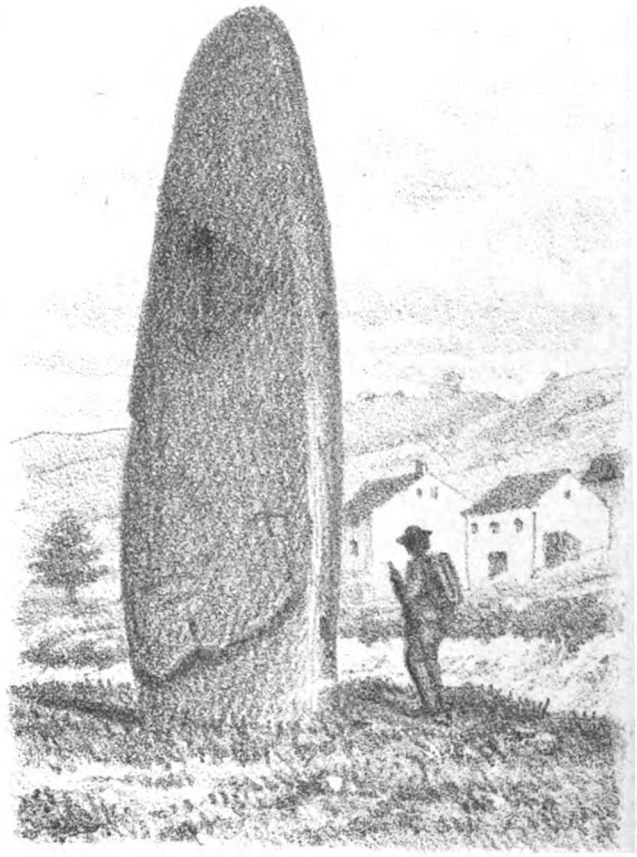
PIQUANT PIERRE.

Pl. LXIX









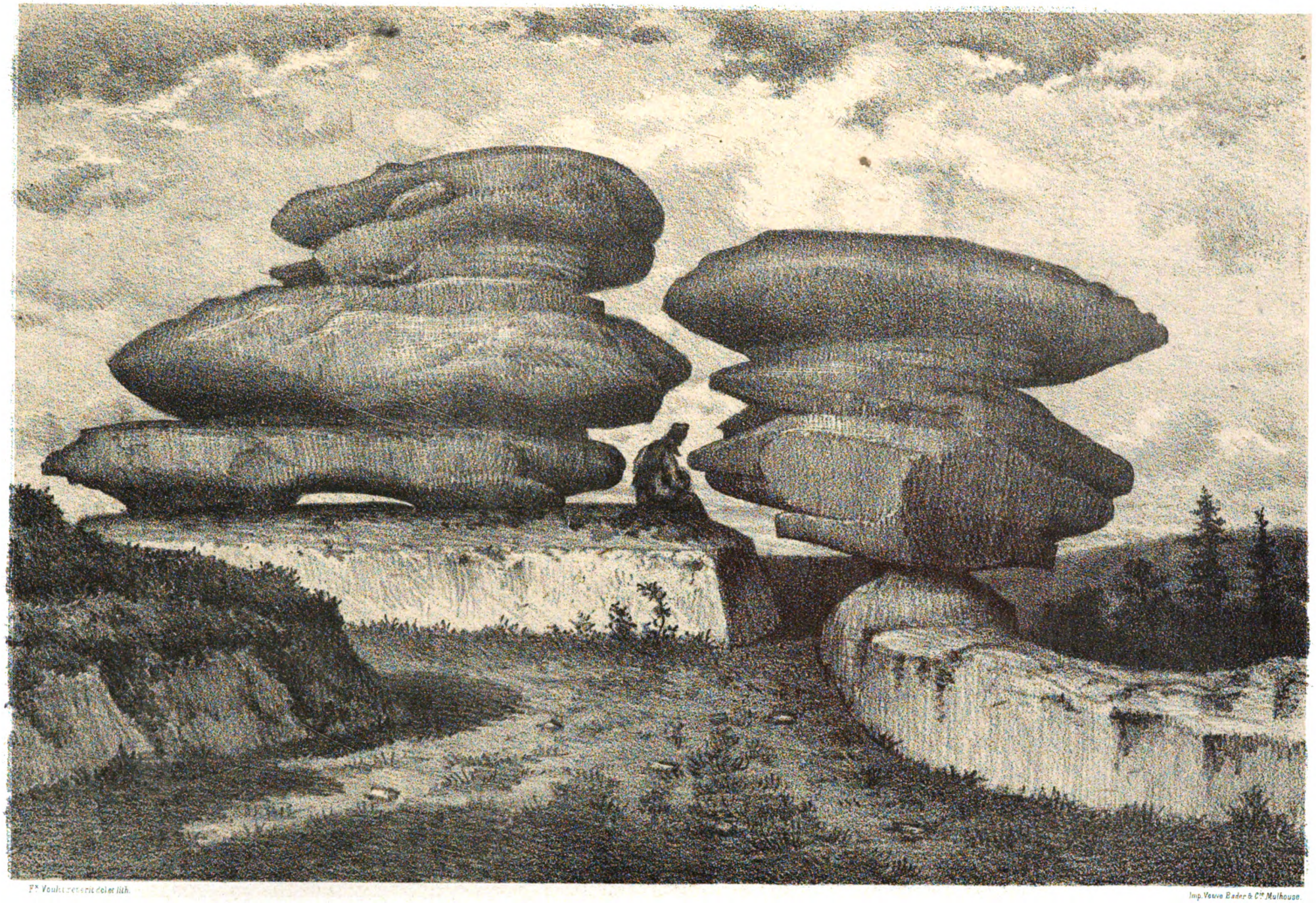
PYRAMIDE PRÈS DU KEMPEL

[Relevée par l'Auteur avec le concours de Mr de Lassaux]

LE BILSTEIN PRÈS RENDERISCH

Digitized by Google

Digitized by Google



Fx Voulot sculpsit del et lith.

Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse.

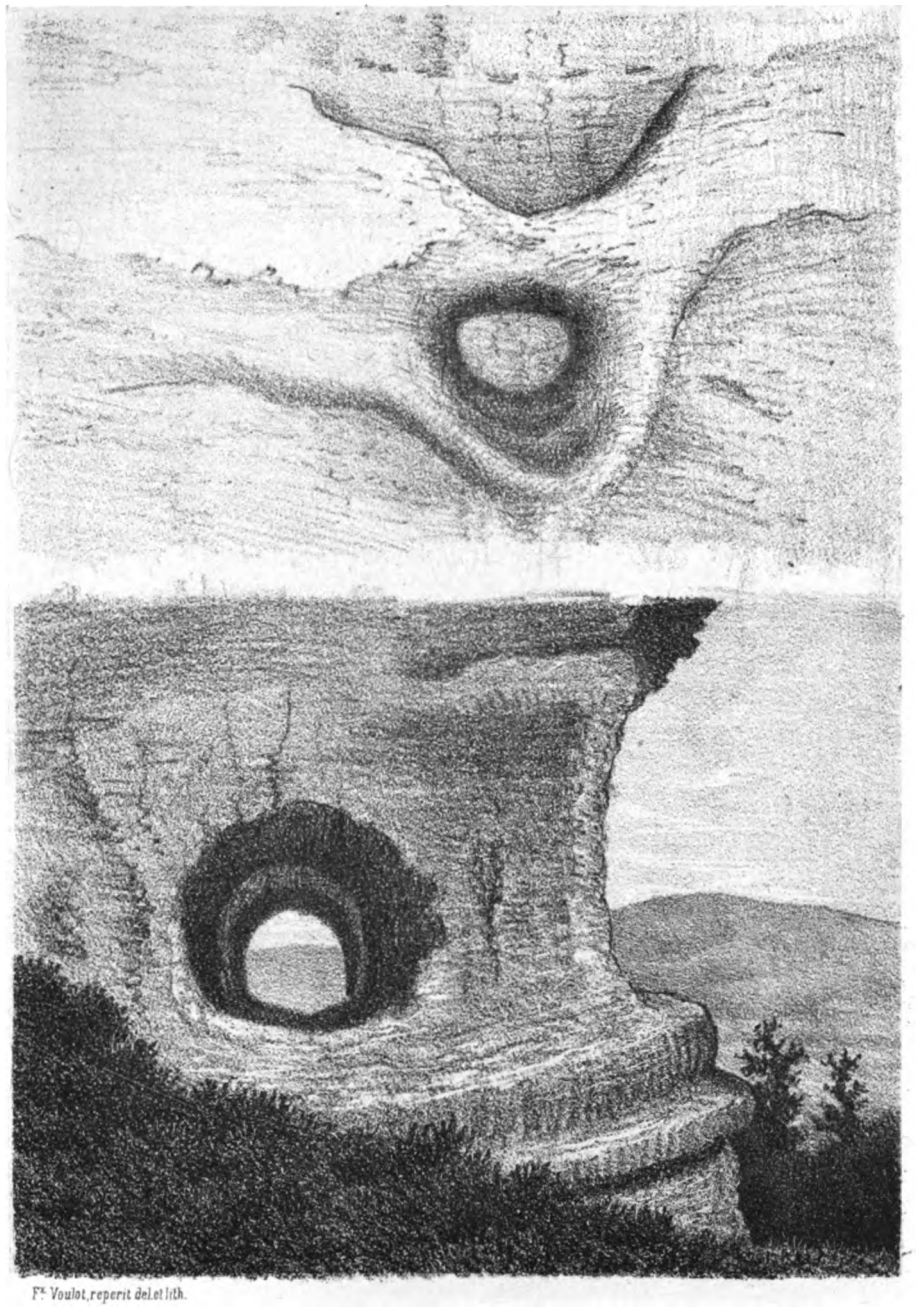
LES ROCHES DU BASSIN (Ste ODILE)

Digitized by Google

Digitized by Google

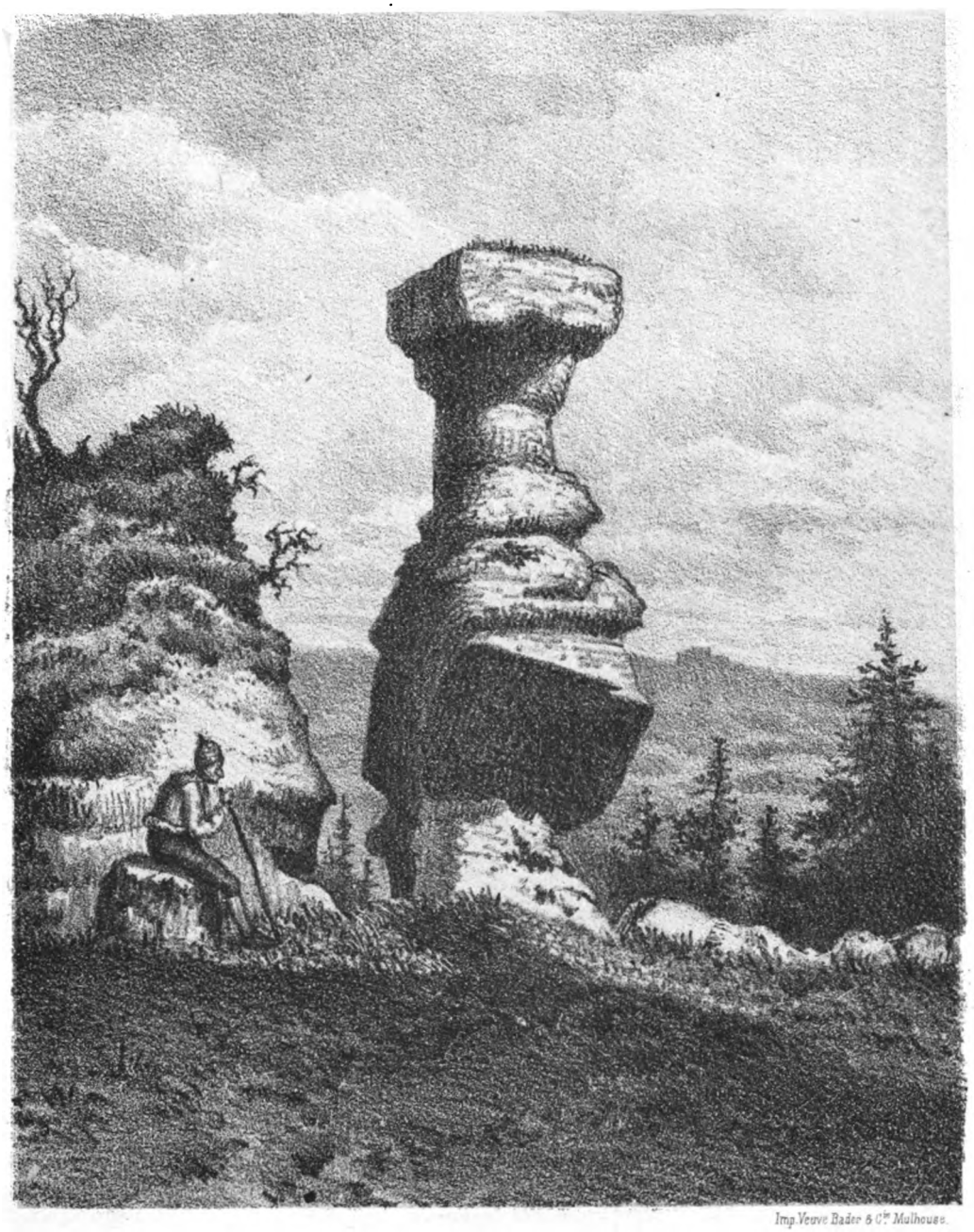
ANNEAU TAILLE PRES DU WASENBURG.

Pl. LXXI.



F^s. Voulot, reperit del.et lith.

ÉNORMES ANNEAUX TAILLÉS, (Pierre percée).

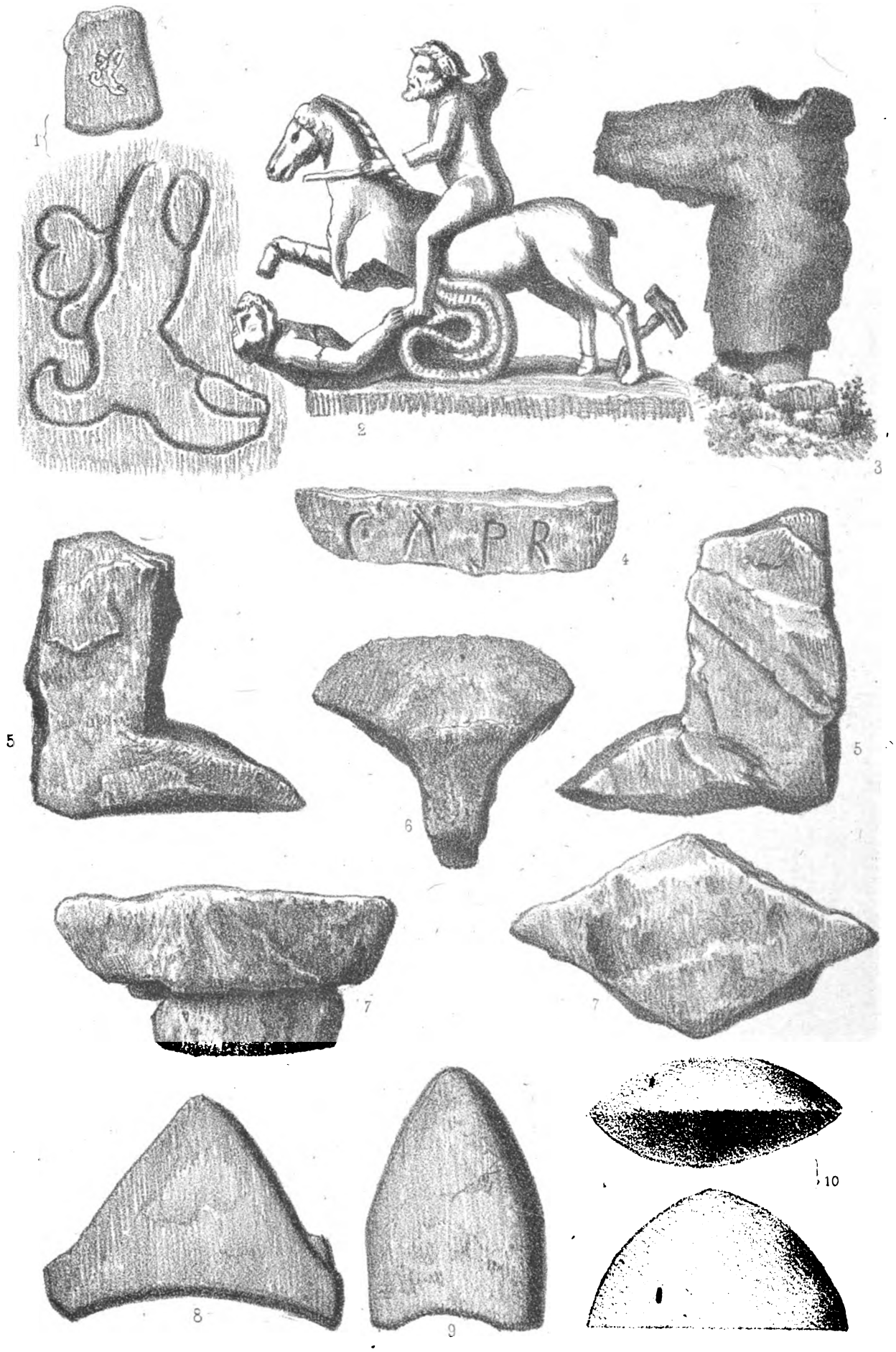


Imp.Veuve Badet & Cie. Mulhouse.

COLONNE PRÈS DE LA PIERRE HAUTES-JAMBES

Digitized by Google

Digitized by Google



F. Voulot, reperit del et Lith

Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse

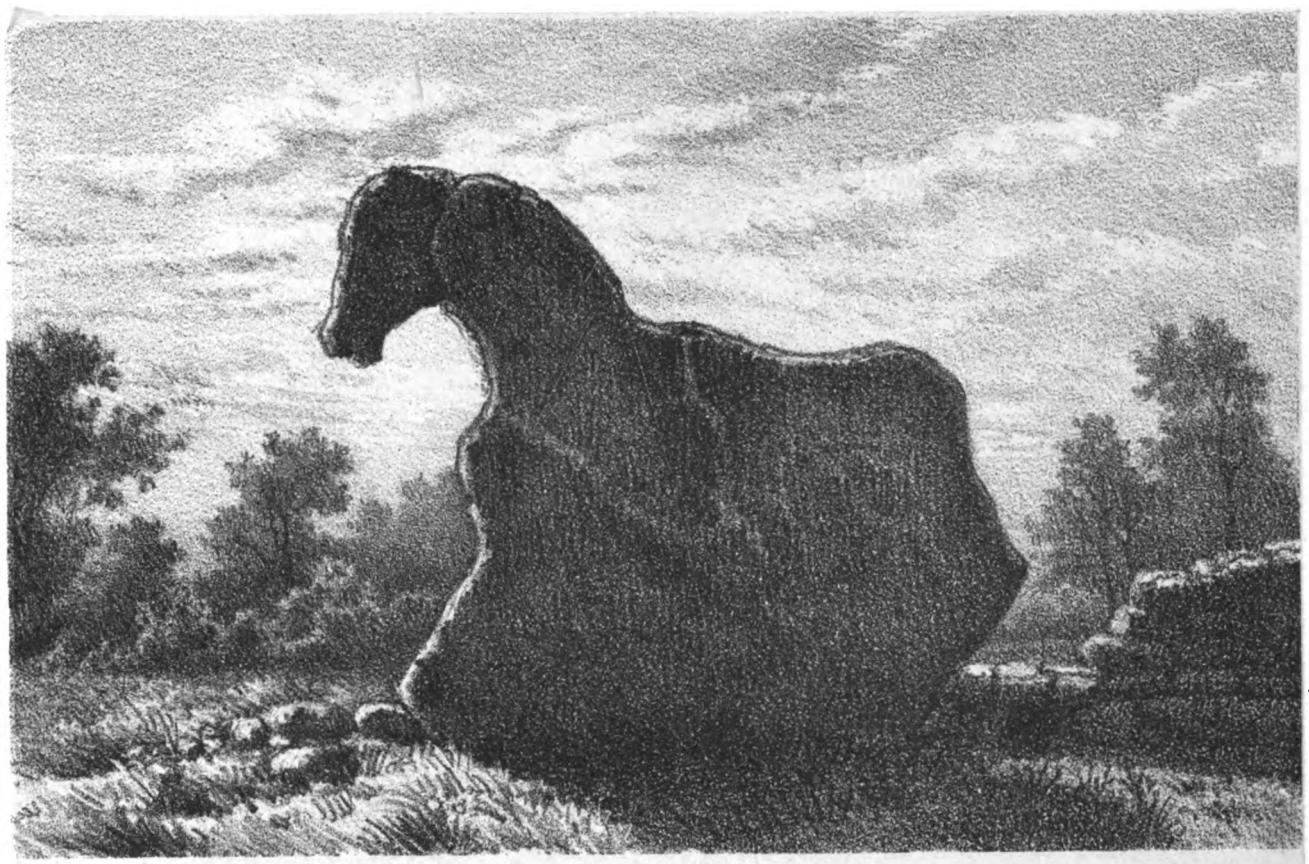
SYMBOLES PRÉHISTORIQUES.

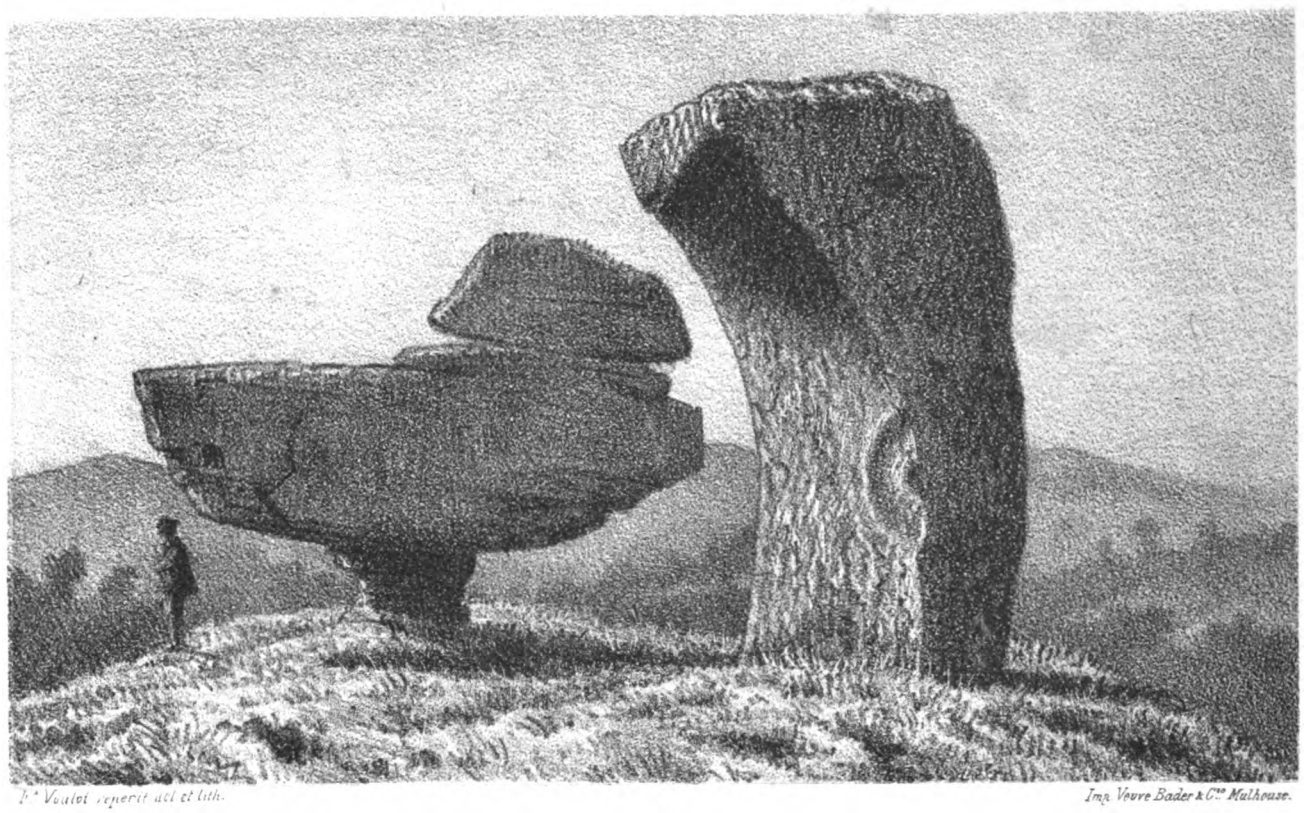
Digitized by Google

Digitized by Google

MENHIR DU HENGST.

PL. LXXIII





F.ᵉ Voulot reperit del et lith. Imp. Veuve Bader & Cᵉ Mulhouse.

MENHIR ET TAU DIT ZWEISPITZ.

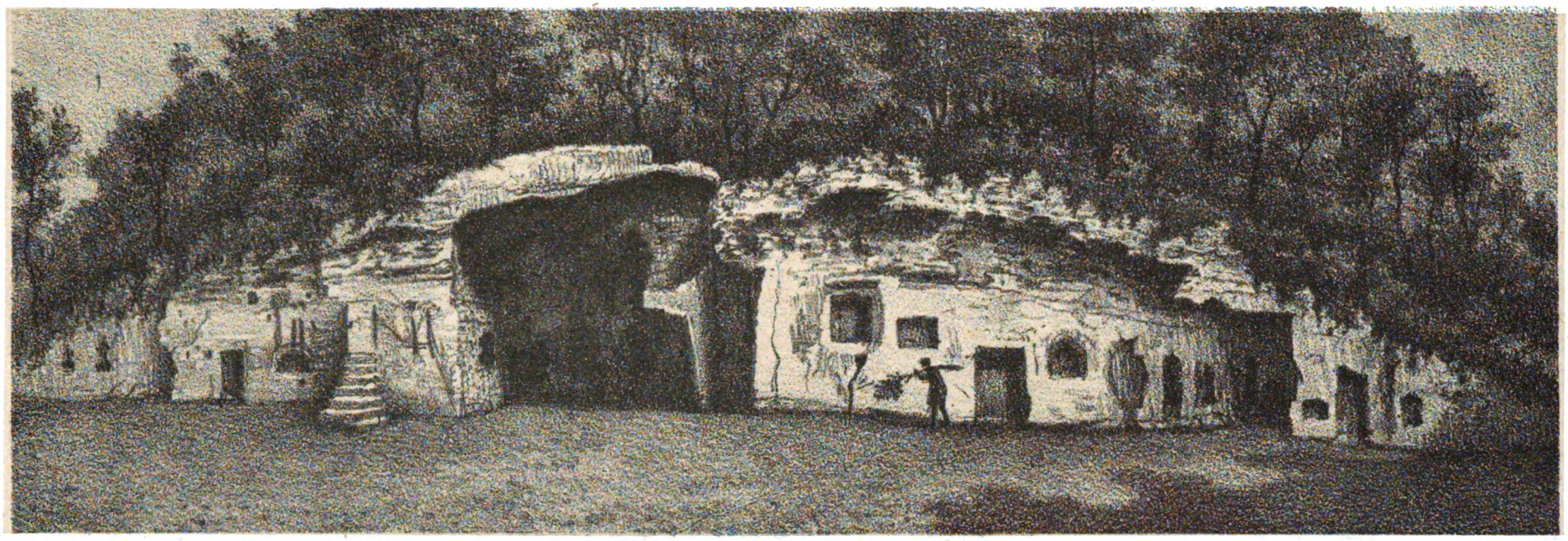
Sommet du Stiefel, (Palatinat)

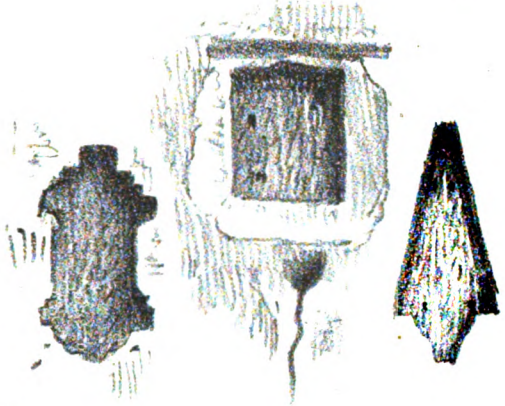
Digitized by Google

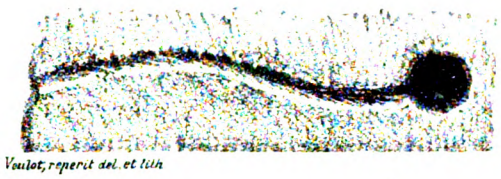
Digitized by Google

LA HEIDEKIRCH. Temple taillé dans le roc.

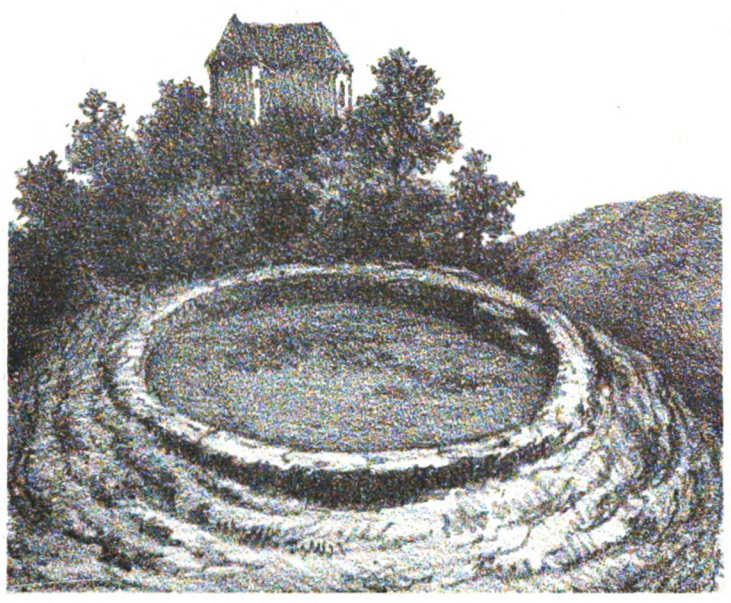
PL. LXXIV







F.x Voulot, reperit del. et lith

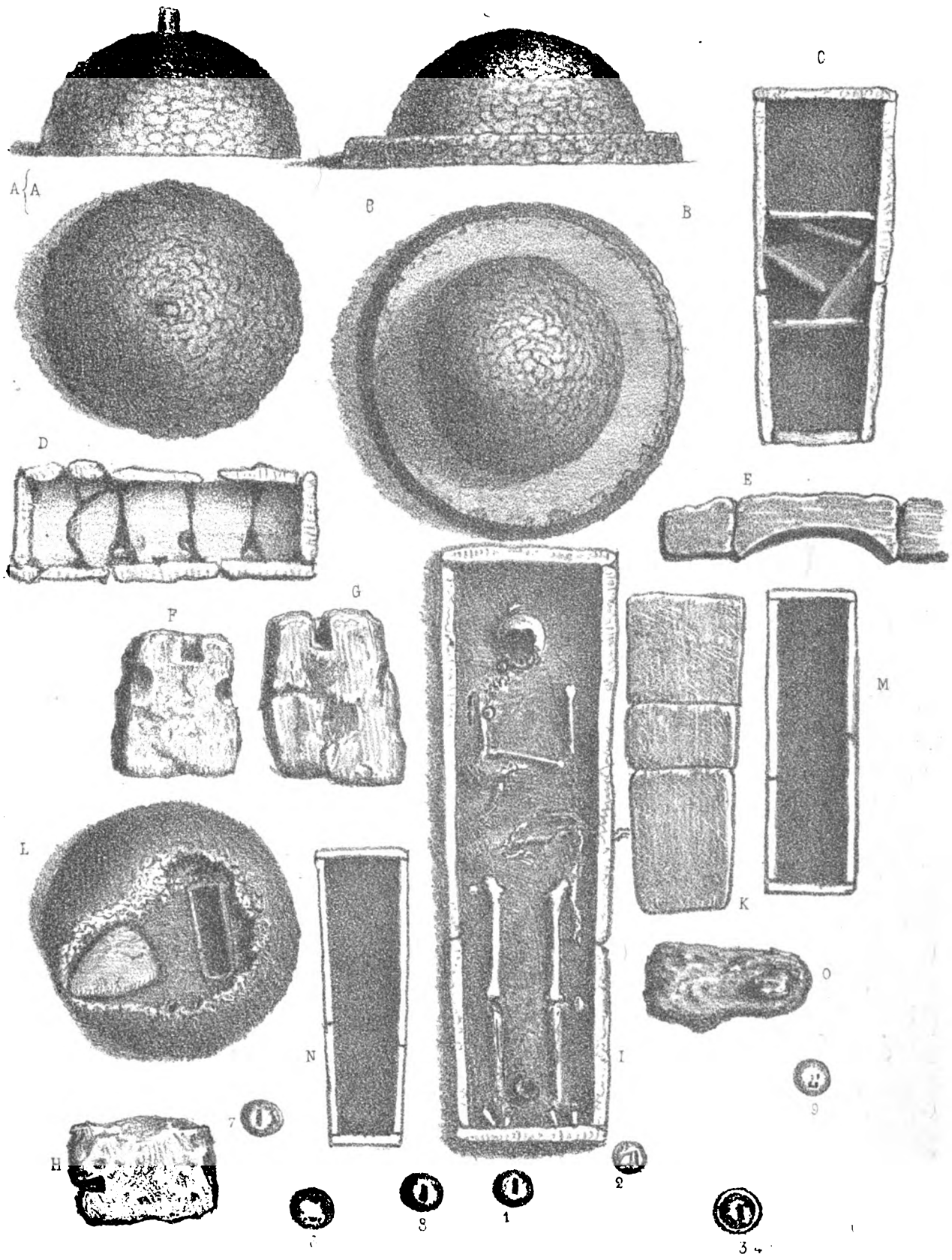


Imp Veuve Bader & Cie Mulhouse.

Trois niches de la Heidekirch. Temple circulaire à 3 marches (Mt St-Michel) et Cuvette voisine

Digitized by Google

Digitized by Google



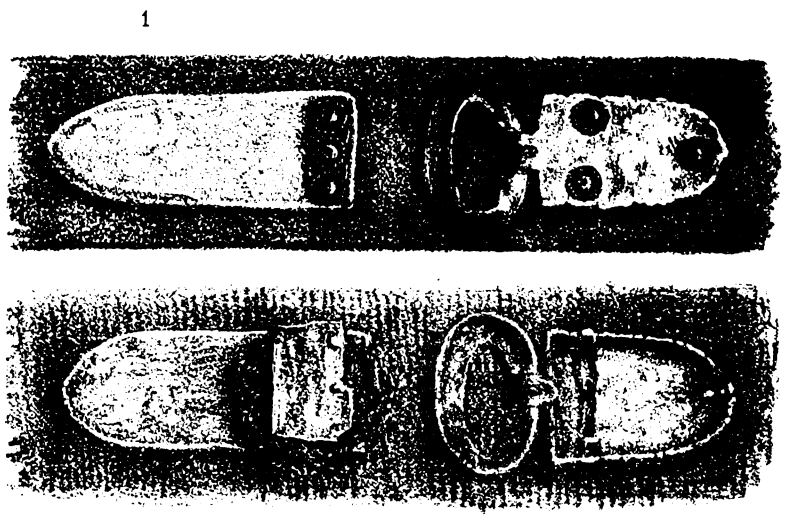
P.t Voulot reperit del et Lith.

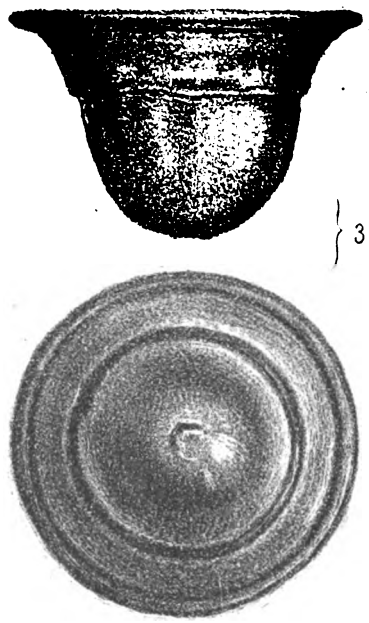
Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse

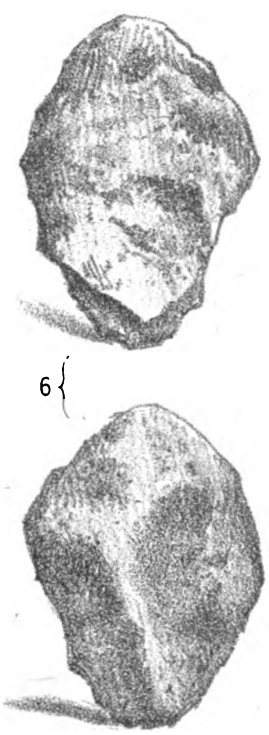
TOMBES DE L'ENCEINTE DU MONT Ste ODILE.

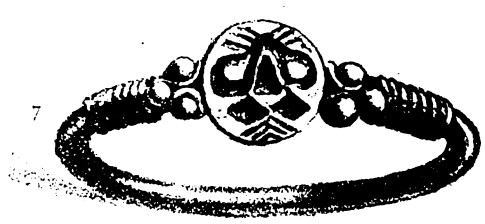
Digitized by Google

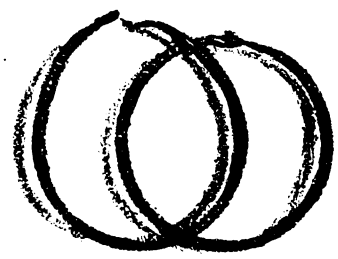
Digitized by Google

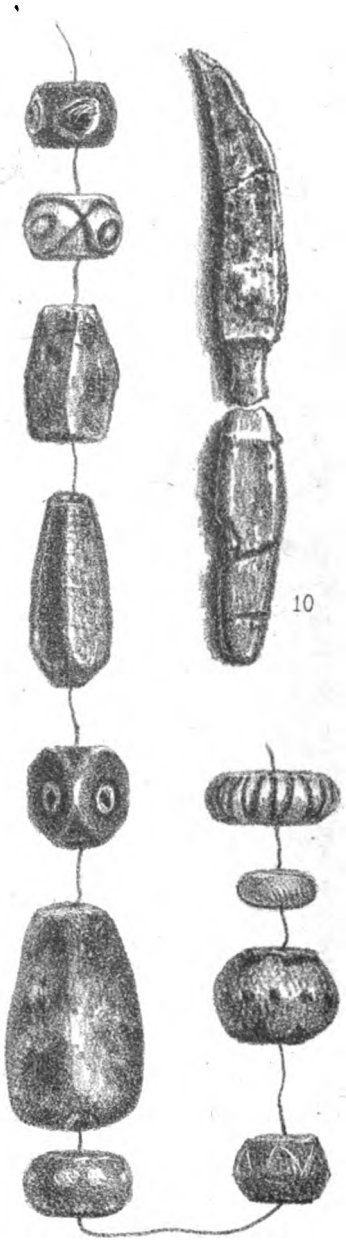


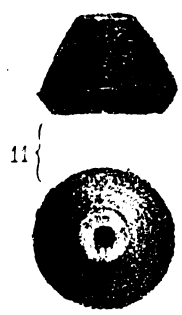








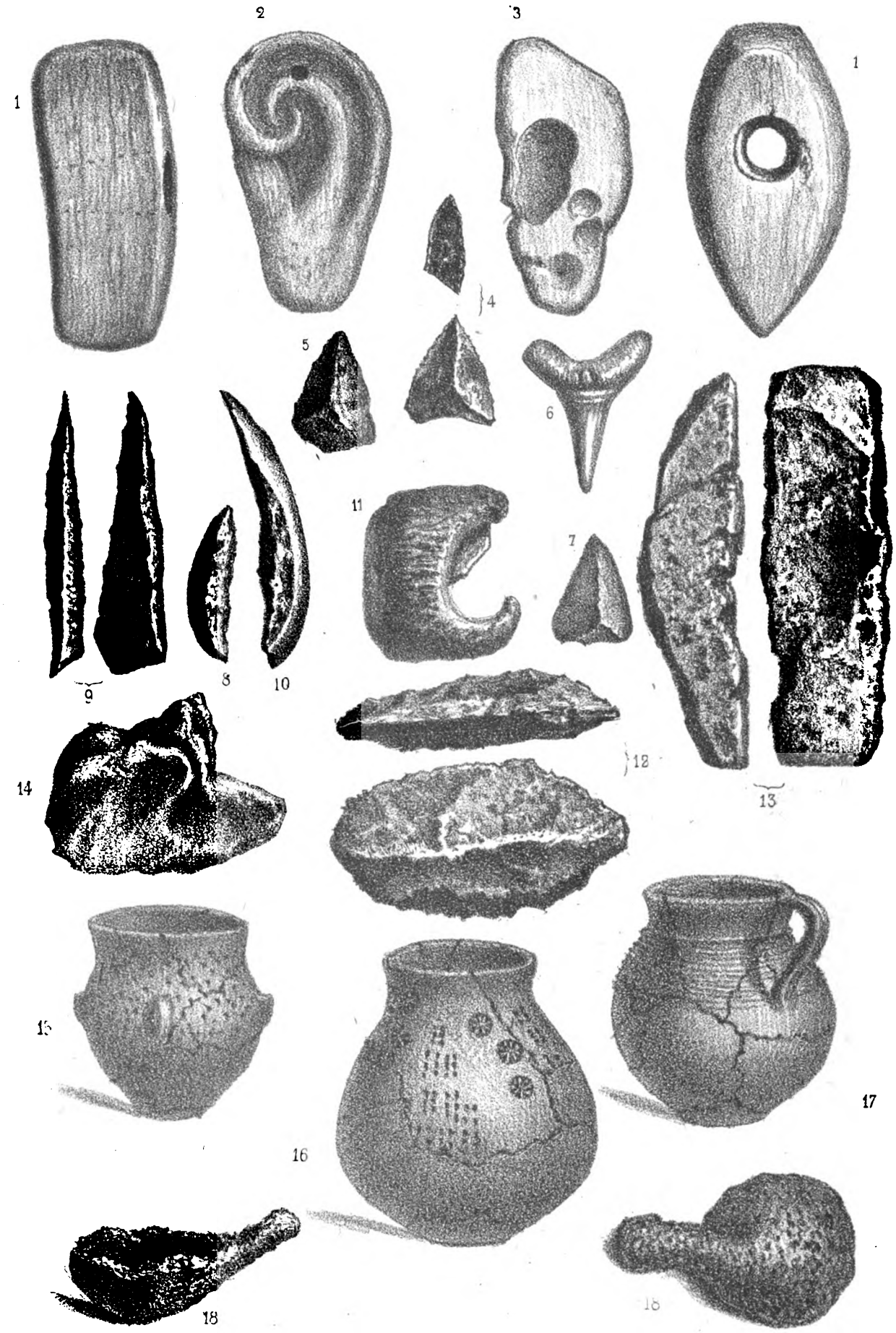




TOMBE D'UN SACRIFICATEUR.
(Ste Odile.)

Digitized by Google

Digitized by Google



F. Thulot reperit del. et Lith.

Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse

INSTRUMENTS DE PIERRE, D'OS, DE VERRE,
Poteries, Symboles.

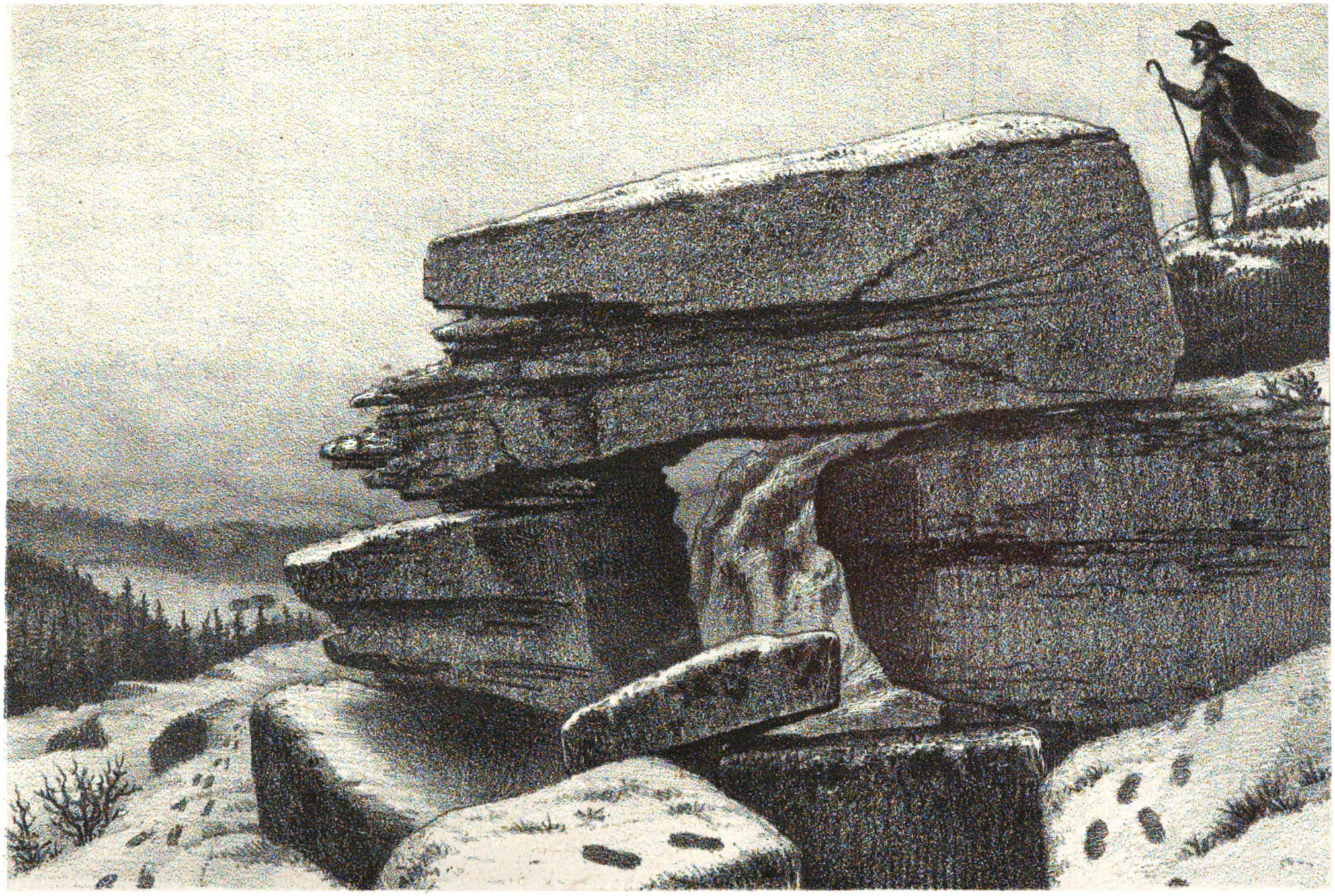
Digitized by Google

Digitized by Google

SCULPTURES SACRÉES SUR ROCHES ET ÉGLISES

Digitized by Google

Digitized by Google



Ed. Voulet

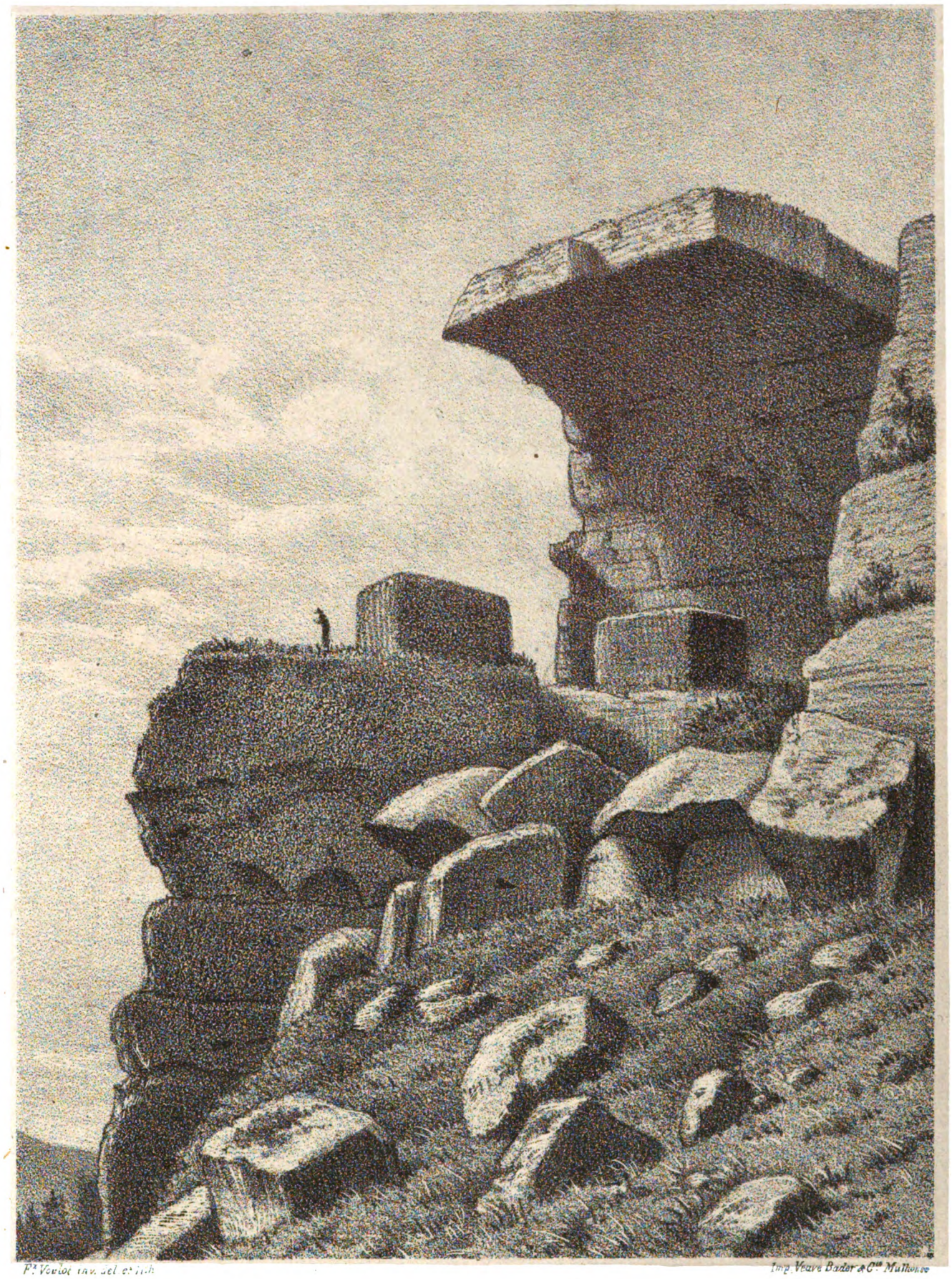
Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse

DOLMEN A JOUR AU HAUT DONON (_12° 2 Janvier 1869.)

Digitized by Google

Digitized by Google

Pl. LXXX



Fr. Voulot inv. del. et lith. Imp. Veuve Bader & Cie Mulhouse

PÎRE DE L'AÎTE à TEINTRU

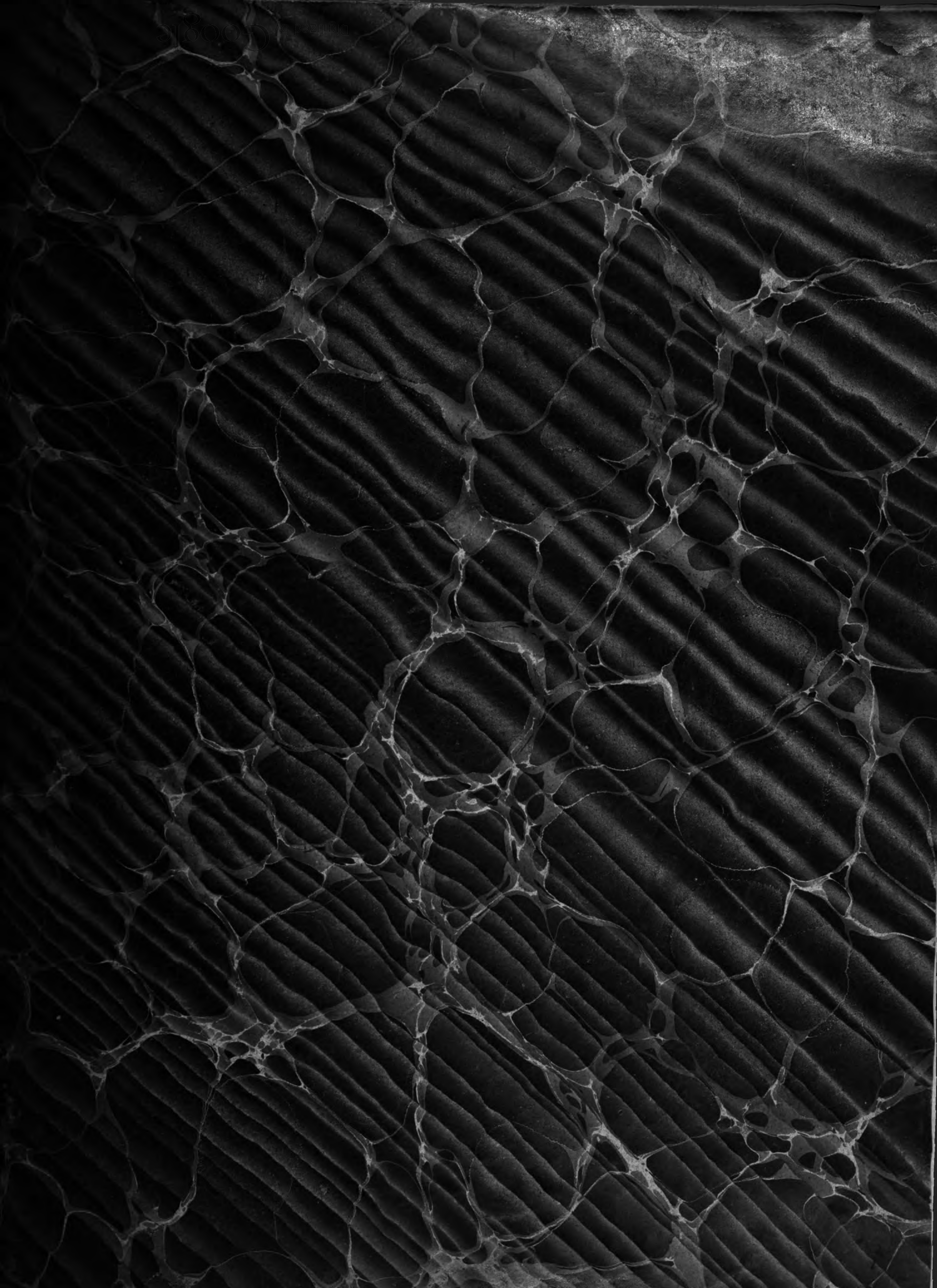
Grand abri taillé (Autels carrés et entailles)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Ad pezzi di

Digitized by Google